JEAN-CLAUDE CASTEX

Dictionnaire des batailles terrestres franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans

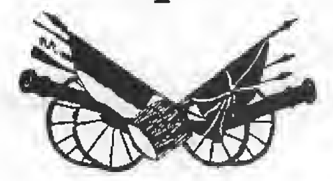


pul

À mes enfants,
Caroline, Jacques et Valérie

Jean-Claude Castex

Dictionnaire des batailles terrestres franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans



Les Presses de l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Mise en pages : Hélène Saillant

Maquette de couverture : Diane Trottier

Illustration de la couverture : H. Smith – « A View of the Taking of Quebec, Sept. 13th, 1759, showing the manner of debarking the English Forces, & of the resolute scrambling of the light Infantry, up a Woody Precipice to disloge the Captain's Post, which defended a small entrenched path, through which the Troops were to pass... » – London, c. 1797 – Musée du Royal 22e Régiment

ISBN-10 2-7637-8334-1
ISBN-13 978-2-7637-8334-5

Distribution de livres Univers
845, rue Marie-Victorin
Lévis (Québec)
Canada G7A 3S8
Tél. (418) 831-7474 ou 1 800 859-7474
Téléc. (418) 831-4021
www.pulaval.com

AVANT-PROPOS

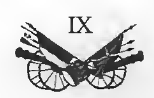
Ce dictionnaire de tactique militaire se limite aux batailles *terrestres* franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans. Les combats navals de la même époque ont été traités par l'auteur dans le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*[1]. Le présent recueil fait abstraction des batailles franco-prussiennes, russo-prussiennes et austro-prussiennes.

L'élaboration de ce dictionnaire a été subordonnée à un double objectif.

Le premier de ces buts est de satisfaire aux besoins de rêve et d'évasion de ceux que passionnent les hauts faits des soldats canadiens, français et anglais durant la Guerre de Sept Ans. Le lecteur pourra ainsi voyager à travers le monde : dans les Indes, au Canada, en Europe, en Afrique, aux États-Unis et dans les Antilles, et suivre les grandes épopées des *sans-grades* et des capitaines légendaires tels que le marquis de Montcalm, le général Wolfe, Charles de Boishébert, le commandant Georges Washington, le chef indien Pontiac, le chevalier de Lévis, Robert Clive, Bougainville, Joseph Broussard, *alias* Beausoleil, le maquisard acadien, le duc de Cumberland, le colonel Lawrence, La Galissonnière, William Johnson, pour ne citer que ceux-là.

Les textes sont organisés pour être lus et compris sans nécessairement tenir compte des multiples notes au bas des pages. Le lecteur peut se limiter à parcourir la rubrique intitulée *Résumé de l'action.* S'il veut pousser plus loin la compréhension de la bataille, il peut lire les autres rubriques. Des anecdotes viennent illustrer les hauts faits et rendre compte des dépassements, du courage téméraire et des faiblesses de chacun. L'iconographie se veut riche et originale.

1. Disponible aux Presses de l'Université Laval.

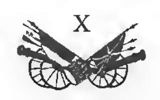


Le second objectif de ce dictionnaire est plus technique. Il s'adresse aux militaires qui souhaiteraient approfondir les tactiques des stratèges du XVIII[e] siècle. Certaines tactiques sont ainsi étudiées sous l'angle des grands théoriciens militaires : l'Allemand Carl von Clauzewitz, le Chinois Sun Tzu, les Français Puységur, Foch et Guibert, le Franco-Écossais Bérault Stuart, sans oublier Jomini, Gustave Adolphe, le Russe Garthoff, les Grecs Onassandre, Énée, Asclépiodote, et bien d'autres.

Les sources qui m'ont permis de rédiger ces textes sont essentiellement les bibliothèques des universités Laval, Simon-Fraser et de Colombie-Britannique durant 11 mois chaque année. J'ai pu aussi accéder à de nombreuses archives et bibliothèques d'Allemagne, des Pays-Bas, des États-Unis, de Pondichéry et du Québec, grâce à la coopération des archivistes et bibliothécaires de ces pays qui m'ont transmis, bien souvent gratuitement, des centaines de lettres et des kilos de photocopies sur des combats moins connus au sujet desquels les sources traditionnelles se montraient parcimonieuses. Je profite de ces lignes pour remercier les 214 archivistes et bénévoles qui m'ont généreusement prêté leur savoir et parfois leur érudition dans l'élaboration de cet ouvrage. L'ensemble de ces recherches fut complété par les inépuisables ressources de la Bibliothèque nationale de France, ainsi que des archives militaires de l'Armée française (Terre, Air, Mer) au Château de Vincennes, auxquelles je ne pouvais accéder que quelques semaines par an à cause de mes occupations professionnelles d'enseignant.

La recherche et la rédaction des éléments de ce dictionnaire s'étalant sur une période de 37 ans, certains textes et icônes peuvent avoir été faussement attribués à une source erronée. Je m'en excuse et m'engage à corriger dans les éditions subséquentes les erreurs qui me seraient notifiées.

Jean-Claude Castex, à White Rock



PROLÉGOMÈNES

Présentation critique de la Guerre de Sept Ans

L'Europe du XVIIIe siècle était en tout point différente de celle d'aujourd'hui. Elle comportait quelques puissances terrestres[1] qui sortaient un peu de l'ensemble : la France, l'Empire de Russie et l'Empire d'Autriche... L'Angleterre, ennemie héréditaire de la France depuis le Moyen Âge, concentrait plutôt son énergie sur son commerce extérieur et de ce fait consacrait le gros de son budget militaire à sa marine de guerre. L'Espagne possédait bien un grand empire, mais après en avoir épuisé une bonne partie des richesses, elle était elle-même victime d'une hémorragie humaine qui drainait vers l'Amérique une fraction notable de sa population. Un Empire d'Allemagne unifié aurait certes été très puissant, mais son manque d'unité en faisait la proie des autres puissances européennes qui venaient sans vergogne dans les nombreux États allemands recruter des régiments mercenaires. Ainsi, l'Angleterre leva tant de troupes au Brunswick[2] et dans les autres États allemands qu'on a pu dire que *plus d'Allemands que d'Anglais étaient morts pour l'Empire britannique.* L'Allemagne versait ainsi son sang au bénéfice des autres nations impérialistes. Il n'était pas rare que deux régiments allemands s'exterminent avec grand courage en brandissant différents drapeaux étrangers.

La Prusse, ancien domaine des Chevaliers Teutoniques, était devenue un État allemand à part entière. Après les massacres de la Guerre de Trente Ans, elle avait été repeuplée par des populations venant d'ailleurs, et plus précisément par des Huguenots français[3], lesquels contribuèrent à faire de la Prusse un État moderne

1. Cest-à-dire en rapport avec l'armée de terre seulement.
2. En allemand l'État du **Braunschweig**. Par simplification, les Anglais appellent plutôt le pays *Hanovre*, du nom de sa capitale.
3. Charles Weiss, *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours*, 2 tomes, Paris, Charpentier Librairie-Éditeur, 1853.



et puissant. À la mort, en 1740, de Frédéric-Guillaume 1er, la Prusse possédait une puissante armée de 80 000 soldats et un surplus budgétaire. Dès son avènement sur le trône, Frédéric II le Grand porta son armée à 200 000 soldats parmi les plus entraînés d'Europe ; une machine de guerre qui n'avait rien à envier à l'armée que créa Hitler deux siècles plus tard, toutes proportions gardées, bien entendu.

Quand cette formidable armée, qui fourbissait ses canons et s'entraînait du matin jusqu'au soir, fut fin prête, il ne resta plus qu'à attendre une occasion de l'employer à la mesure des ambitions de son souverain. Frédéric II rêvait alors d'adjoindre à son pays une province remarquable par son potentiel, qui appartenait à l'Empire d'Autriche : la Silésie, région minière extrêmement riche par ses gisements de charbon et de fer. Ces mines avaient permis de développer sur place une industrie métallurgique très prospère et très puissante, comme la Ruhr deux siècles plus tard. Cette province fournirait à Frédéric les moyens humains et industriels de devenir une puissance européenne de premier rang, à l'égal de la France ou de la Russie.

La mort de l'empereur[4] d'Autriche Charles VI donna à Frédéric II l'occasion de réaliser son rêve d'annexion. La jeune impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse de Habsbourg, sans aucune expérience, se retrouva — grâce à la Pragmatique Sanction[5] décrétée par son père — à la tête d'un immense empire à gouverner et à défendre, face à des voisins avides, prêts à la dévorer à la moindre faiblesse. Parmi eux, Frédéric de Prusse vit en Marie-Thérèse une proie facile dont il pourrait arracher la Silésie.

Deux conflits suivirent la mort de l'empereur Charles VI d'Autriche. D'abord *la Guerre de Succession d'Autriche* (1740-1748) dont les causes furent, d'une part, la nomination de Marie-Thérèse sur le trône de l'Empire d'Autriche, conformément à la Pragmatique Sanction ; d'autre part, l'occupation de la Silésie par la Prusse. Contre Marie-Thérèse se dressèrent donc, non seulement le roi d'Espagne[6] et le roi de Sardaigne[7], mais encore la Bavière dont l'Électeur[8], Charles-Albert, revendiquait pour lui-même tout l'héritage autrichien.

4. Qui était aussi empereur du Saint Empire romain germanique.
5. Une Pragmatique Sanction est un *décret.* La Pragmatique Sanction de l'empereur d'Autriche Charles VI décrétait que, à sa mort, sa fille Marie-Thérèse serait son héritière sur le trône de l'Empire d'Autriche, aussi appelé à lépoque Saint Empire romain germanique, à l'exclusion des deux filles de son frère aîné auquel il avait lui-même succédé.
6. L'Espagne était présente parce que son roi rêvait de reconstituer l'Empire de Charles Quint, *« sur lequel le soleil ne se couchait jamais ».*
7. Philippe V d'Espagne et Charles-Emmanuel de Sardaigne. Tous deux réclamaient une part de l'héritage en vertu de traités antérieurs à la Pragmatique Sanction.
8. Les Électeurs étaient les souverains des grands États allemands qui avaient le privilège d'élire l'empereur du Saint Empire romain germanique.



Frédéric II, qui ne convoitait que la province de Silésie, lança immédiatement vers ce territoire sa puissante armée. L'armée autrichienne, qui se porta au secours de sa province menacée, fut immédiatement écrasée à la bataille de Mollwitz.

Une coalition se forma alors avec l'Espagne et la Bavière pour envahir la Prusse. Tandis que la France, curieusement[9], se joignait à la Prusse pour former une grande alliance opposée. Les Français prirent Prague [1741] et firent proclamer l'Électeur de Bavière comme roi de Bohème puis comme empereur d'Autriche et du Saint Empire sous le nom de Charles VII [1742]. Mais contrairement aux prévisions, Marie-Thérèse se montra, dans la tourmente, un parfait chef d'État. Grâce à l'aide des Hongrois, elle négocia avec Frédéric de Prusse afin qu'il quittât la coalition[10]. L'armée autrichienne envahit la Bohème, provoquant le recul des Français, et vint menacer l'Alsace [1743]. Abandonnée par la Prusse, la France resta seule face non seulement à l'Empire d'Autriche, mais à une nouvelle coalition qui se joignit à Marie-Thérèse : la Hollande, la Sardaigne, l'Angleterre et le Hanovre. La France réussit pourtant à regrouper un semblant de coalition, avec l'Espagne et la Prusse, Frédéric II acceptant de se remettre en campagne, conformément à ses engagements initiaux. La guerre se ralluma partout comme un feu de forêt. Après deux nouvelles victoires, Frédéric signa une paix définitive[11] avec l'Autriche, abandonnant la France pour la seconde fois. En dépit de cet abandon, les Français qui semblaient se battre sans but réel, *pour le plaisir et par tradition*, infligèrent une grave défaite aux Anglais à Fontenoy (mai 1745), puis prirent le contrôle des Pays-Bas autrichiens. Comme les Anglais restaient en campagne, les Français les battirent de nouveau à Rocourt en 1746, puis à Lawfeld l'année suivante. Contre les Anglais ce n'était que victoires, mais contre les Autrichiens ce ne fut pas toujours le cas ; les Franco-Espagnols furent battus en Italie. Aux colonies [Nouvelle-France, Antilles et Indes] les résultats furent acceptables. Profitant de ce que la France se battait en Europe, les Anglais prirent Louisbourg en Acadie, mais se firent prendre Madras dans les Indes orientales[12]. En définitive, seule la Prusse trouva avantage à la guerre ; elle garda la Silésie. Marie-Thérèse ne conserva que les titres d'archiduchesse d'Autriche, de reine de Hongrie et de Bohême. Son mari fut sacré empereur d'Allemagne. Des milliers de soldats français *étaient morts pour le roi de Prusse*, pour rien, selon l'expression qui fut créée à cette occasion. Louis XV sortait vainqueur de cette guerre absurde

9. La France était l'ennemie héréditaire de l'empire autrichien, et Louis XV croyait la Prusse le plus faible des antagonistes, en dépit du fait qu'elle avait agressé l'Autriche. De plus, la cour de Berlin était parfaitement francophone et fortement influencée par les philosophes français. Ce fut là l'erreur de Louis XV.
10. Pour acheter son retrait, elle lui céda la Silésie par le traité de Breslau [1742].
11. Traité de Dresdre, 1745. L'Autriche lui confirmait la possession de la Silésie.
12. Ces deux places furent échangées après la guerre.



et inutile. Comble de tout, au cours des négociations de paix à Aix-la-Chapelle [octobre 1748], le roi de France n'exigea rien : *Sa Majesté très chrétienne a le souci de faire la paix non en marchand mais en roi*, fit-il fièrement annoncer aux plénipotentiaires anglais, autrichiens et prussiens ébahis de tant de naïve ineptie[13].

Puis, la paix fragile revenue, il se produisit un ***renversement des alliances.*** Devant la puissance grandissante de la Prusse, deux des plus grands États de l'Europe, la France et l'Empire d'Autriche, signaient une alliance le 1er mai 1756. Au fond de son cœur, Marie-Thérèse d'Autriche n'avait jamais pu se résoudre à abandonner à la Prusse sa belle et riche province de Silésie. L'Angleterre, soucieuse de ne pas être dans le camp français, sa rivale coloniale, afin de pouvoir saisir ses colonies lorsque la France ferait la guerre sur le continent européen, prit cette fois le chemin opposé et se rapprocha de la Prusse.

Désireux de hâter la réouverture des hostilités, les Anglais saisirent, sans aucune déclaration de guerre, 3 transports de troupes et 300 vaisseaux marchands français sur les sept mers et plus particulièrement à l'embouchure du Saint-Laurent. À terre, la **Guerre de Sept Ans**, objet de ce dictionnaire critique, commença dans le territoire français de l'Ohio[14].

Frédéric se retrouvait seul en Europe dans une mer d'ennemis, car son seul support lui venait des Anglais qui ne recherchaient dans son alliance qu'une *relationship of convenience*, une relation utilitaire. En face se regroupaient autour de la France une coalition impressionnante mais tout à fait fragile : l'Autriche, la Suède, la Saxe, la Russie et l'Espagne. Stratège de génie au même titre que Napoléon, Alexandre et César, Frédéric II de Prusse battit successivement et en détail les Français à Rossbach[15], puis, un mois plus tard, les Autrichiens à Leuthen[16], et enfin les Russes à Zorndorf[17]. Mais les trois principaux alliés se ressaisirent et bientôt la Prusse finit par être submergée sous les bataillons ennemis. L'Angleterre, fort occupée à s'emparer de la Nouvelle-France et des Indes françaises, ne put aider Frédéric à trouver son salut. Par une chance inespérée pour la Prusse, la tsarine Élisabeth de Russie mourut. Le nouveau tsar, Pierre III, grand admirateur de Frédéric, retira ses troupes des champs de bataille, abandonnant les Français et les Autrichiens face aux Prussiens. De plus, en gage d'amitié, la Russie restitua la Poméranie et la Prusse-Orientale[18] à Frédéric. Après

13. Trop soucieux de paraître généreux et désintéressé, il rendit à l'Autriche les Pays-Bas autrichiens [la Belgique actuelle], de même que la Savoie et le comté de Nice ; il reconnut au mari de Marie-Thérèse le droit à la couronne impériale et, comble de tout, accepta pour plaire à l'Angleterre de démolir les fortifications de Dunkerque et d'expulser le prétendant des Stuart réfugié en France.
14. L'Ohio, que les Français n'avaient pas pris la précaution de peupler de colons, commençait à recevoir la visite de soldats et de colons anglais.
15. Le 5 novembre 1757.
16. Le 5 décembre 1757.
17. Le 25 août 1758.
18. Dont elle s'était emparée.



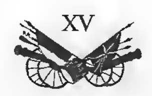
la défection de la Russie, la Suède quitta elle aussi le camp des ennemis de la Prusse. Frédéric II battit les Autrichiens (Burkersderf, 1762) et les contraignit à engager des pourparlers de paix. La France, désormais pratiquement seule, se battait en Europe sur un double front: d'abord, en Allemagne Occidentale contre les Anglo-Hanovriens du duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre qui s'était finalement mis en campagne; et puis simultanément en Allemagne Orientale et en Europe de l'Est, contre les Prussiens. Pour ce qui fut des hostilités franco-anglaises de cette guerre qui font l'objet de ce dictionnaire, sur les 28 batailles terrestres livrées aux Anglais en Europe durant cette Guerre de Sept Ans, les Français furent 23 fois vainqueurs, soit un peu plus de 82 %. Les Anglais remportèrent 5 victoires, soit un peu moins de 18 %. Quant aux huit batailles navales de cette période, les victoires et les défaites furent équitablement partagées entre les deux nations.

En Amérique du Nord et dans les Indes, la situation des troupes françaises, totalement isolées et sous-ravitaillées, devint désespérée après les victoires initiales. L'effort principal de l'Angleterre se porta bien sûr contre la Nouvelle-France avec l'aide de la population des Treize Colonies américaines. Cette Guerre de Sept Ans, funeste pour le premier empire colonial français, n'allait être pour la France que le résultat de plus d'un siècle de mauvaise administration coloniale (mauvaise politique de peuplement, octroi du monopole commercial à une seule compagnie privilégiée, instauration au Canada d'un système seigneurial français qui limitait la liberté de la population...). Par conséquent, au début de la Guerre de Sept Ans, la Nouvelle-France ne possédait qu'une maigre population de 60 000 habitants[19], tandis que les Treize Colonies anglaises atteignaient le chiffre record de 1 300 000 habitants[20]. Si l'on considère qu'un habitant sur 5 peut être soldat, la Nouvelle-France livrée à ses seules forces ne pouvait aligner qu'à peine plus de 12 000 hommes en état de combattre contre un potentiel maximum de 240 000 soldats anglais tirés des Treize Colonies, sans compter les régiments métropolitains. Pourtant, les courageux soldats canadiens, submergés sous le nombre, remportèrent de grandes victoires contre des forces numériquement très supérieures[21]. En partant de ces prémisses, on peut affirmer sans risque

19. L'immigration de protestants français au Canada était malheureusement interdite. Les Huguenots français sont donc allés renforcer les autres nations d'Europe et particulièrement la Prusse où Frédéric repeupla et développa, grâce à ces réfugiés, son pays dévasté par la Guerre de Trente Ans. Et cette population de 60 000 habitants était en grande partie issue du taux de natalité élevé. En fait, la France n'envoya au Canada que 10 000 colons en tout et pour tout.

20. Les raisons de ce déséquilibre sont multiples. Les Huguenots français n'avaient malheureusement pas le droit de venir s'établir au Canada. Les 500 000 d'entre eux qui fuirent la France auraient transformé la situation. Du côté anglais, au contraire, les minorités persécutées en Angleterre furent les bienvenues dans les Treize Colonies. Les persécutions des catholiques et les nettoyages ethniques de la Haute Écosse et de l'Irlande contribuèrent largement au peuplement des Treize Colonies ; l'importation massive d'Allemands, aussi. Le climat moins froid des Treize Colonies était plus attrayant.

21. À la bataille de Carillon, par exemple, moins de 3 000 Français appuyés par 150 Indiens mirent en déroute 15 391 soldats anglais. Le drapeau actuel du Québec est celui de la bataille de Carillon.



de se tromper que, même si les Français avaient gagné la bataille des Plaines d'Abraham[22], la Nouvelle-France était condamnée à succomber à brève échéance sous la multitude.

Dans les Indes, les victoires diplomatiques de Dupleix auprès des princes locaux commençaient à étendre le domaine français au préjudice des intérêts anglais. Londres se plaignit auprès de Louis XV, qui, dans un absurde souci d'apaisement avec l'Angleterre, rappela Dupleix en France et, à la demande de ses maîtresses, le remplaça par des généraux incompétents[23], lesquels eurent tôt fait de laisser détruire par les Anglais les Indes françaises et l'œuvre de Dupleix.

Trop occupée à se battre inutilement[24], tantôt *pour*, tantôt *contre* le roi de Prusse, la France de Louis XV n'était pas à la hauteur d'un pays comme l'Angleterre dont les lobbies marchands savaient mieux que quiconque[25] diriger la diplomatie et la politique de leur parlement vers des objectifs profitables. Dans l'armée anglaise et la Royal Navy, les roturiers anglais donnaient leur vie pour enrichir leurs marchands et leurs financiers, tandis que, chez les Français, les roturiers versaient leur sang pour que leur roi et leurs nobles chefs puissent se couvrir d'une vaine gloire en jouant leurs passionnantes *parties d'échecs* avec des vies humaines. Commun destin de la roture, en France comme en Angleterre.

* * *

Georges II d'Angleterre[26], qui gouverna jusqu'à sa mort en 1760, eut le mérite d'abandonner le pouvoir à son Premier ministre Pitt et au Parlement anglais dominé par les grands propriétaires et la haute finance. La politique anglaise fut donc extrêmement pragmatique et efficace. Au moment de cette Guerre de Sept Ans, l'Angleterre était encore en train d'anéantir les clans catholiques de Haute Écosse qui venaient d'être battus à Culloden Moor en 1745. À la suite de ce dernier massacre, l'Angleterre avait commencé à désarmer les clans, à interdire le kilt, les tartans claniques et le port d'armes, et lorsque le peuple Highlander fut devenu inoffensif, il fut déporté aux colonies et son territoire transformé en pâturages à moutons Cheviot[27].

22. Ou bataille de Québec, en 1759. D'ailleurs l'année suivante, les Franco-Canadiens prirent leur revanche, presque au même endroit, mais les dés étaient définitivement jetés.
23. Lally-Tollendal et Godeheu, bien que ce dernier soit Commissaire de la Compagnie des Indes et surtout grand liquidateur des Indes françaises.
24. Avant de mourir, Louis XV avoua qu'il avait trop aimé la guerre.
25. En tout cas mieux que la monarchie française appuyée par une noblesse incapable de voir au-delà du prestige illusoire, des guerroyages inutiles, des gloires chimériques et du panache clinquant.
26. Il était né à Hanovre, en Allemagne, et avait été couronné roi d'Angleterre à la mort de son père Georges Ier en 1727.
27. L'opération porta le nom de *Highland Clearances*. Les populations furent expulsées et regroupées sur la côte d'où elles furent déportées vers le Canada ou l'Australie au moment de la Révolution française, alors que les Français, défenseurs habituels des Écossais, étaient occupés à s'entre-tuer. Ce fut le deuxième nettoyage ethnique moderne, le premier étant celui des Français d'Acadie. Pour approfondir cette cruelle déportation des Écossais, lire *The Highland Clearances*, de l'Anglais John Prebble (Londres, Penguin Books, 1969).



William Pitt sut au cours de cette Guerre de Sept Ans utiliser toute la force terrestre de la Prusse pour faire basculer du côté de son pays, puissance moyenne en Europe continentale, l'équilibre des forces militaires, la « *balance of power* ».

* * *

Louis XV de France est le parangon même des tares de la monarchie absolue lorsque celui qui détient l'autorité incontestée se montre incapable de gouverner. Timide, velléitaire, secret, *hypersensible*, débauché, faible de caractère, instable, indolent, sujet à des crises de neurasthénie et possédé par une méfiance qui favorisera les intrigues dans son entourage, il négligea de plus en plus les affaires de l'État et se montra incapable de moderniser le pays par des réformes nécessaires qui auraient pu éviter aux Français les excès d'une révolution. D'un côté, la noblesse et le clergé voulaient continuer de parasiter le peuple pour perpétuer leur luxe et leurs privilèges, de l'autre les membres de la bourgeoisie, riche et instruite, refusaient d'être traités en médiocres citoyens tout juste capables de travailler pour supporter le coût des plaisirs des deux autres classes. Aussi la riche bourgeoisie n'allait-elle pas tarder à pousser le petit peuple sur les barricades de la Révolution. Selon le bon vouloir de ses maîtresses, Louis XV nommait ou cassait les généraux[28], limogeait ses ministres[29], ce qui provoqua de graves crises politiques successives et, finalement, la perte des colonies. Son règne ne fut qu'une longue démonstration de son incapacité politique : incohérences de sa politique étrangère, sacrifice de la flotte de guerre, renoncement à l'imposition unique pour tous les Français sans distinction de classe, effets désastreux sur l'opinion publique de sa débauche révélée au peuple par le clergé, etc. Les caisses de l'État étaient vides et les abus des fermiers généraux entraînaient partout la grogne et le mécontentement... Les derniers jours de Louis XV furent à la mesure de sa vie. Par peur des maladies vénériennes, des dizaines de toutes jeunes filles, vierges et à peine pubères, étaient entretenues dans un quartier de Versailles pour les plaisirs pédophiles du roi. Mais on n'échappe pas à son destin, fût-il royal. Louis XV attrapa une maladie qui le précipita dans l'Au-Delà, le 10 mai 1774[30]. Une jeune fille fut identifiée, à tort ou à raison, comme étant la source du mal. Elle fut martyrisée. Le roi fut enterré clandestinement à Saint-Denis.

Qui a outrancièrement prétendu que les diplomates anglais gagnaient les guerres dont leurs soldats avaient perdu les batailles? Les soldats français, le plus souvent victorieux sur les champs de bataille, perdirent cette guerre par l'incompétence de leurs diplomates et de leur roi : sur les 115 batailles *terrestres* franco-anglaises livrées globalement durant la Guerre de Sept Ans sur tous les théâtres d'opé-

28. Ainsi Lalli Tollendal dans les Indes d'où Dupleix fut rappelé et disgracié.
29. Comme Maurepas, d'Argenson, Choiseul, Machault d'Arnouville.
30. Certains prétendirent que c'était la petite vérole, d'autres la vérole ou une maladie vénérienne.



rations militaires[31], les soldats français en ont gagné 70, et les Anglais 45[32]. En Nouvelle-France, seulement, les antagonistes ont livré 38 batailles *terrestres* ; les Français ont remporté 24 de ces victoires et les Anglais 14[33].

* * *

Si nous voulions hiérarchiser les responsabilités de chaque antagoniste, nous pourrions affirmer que Frédéric II le Grand, de la Maison de Hohenzollern[34] (1740-1786), fut la grande cause de troubles de cette période, en s'emparant, au mépris de tout droit international, d'une province qui ne lui appartenait pas. Il est bien entendu que les calculs stratégiques, les intrigues fort subtiles et les manœuvres diplomatiques de Georges II d'Angleterre — sans parler de ses monceaux d'or qui avaient grande valeur de persuasion — contribuèrent à promouvoir la guerre, car les bouleversements et la confusion engendrés par un tel conflit multinational en Europe allaient être un terreau propice que saurait utiliser l'Angleterre à ses propres fins. La France de son côté — comme les États-Unis aujourd'hui — voulait régenter l'Europe comme son arrière-cour, se mêlait de tout et de tous, tel le factotum qui veut donner des leçons, sans même se rendre compte que le rusé Georges II ricanait derrière sa Manche en pensant à la cuisante mystification qu'il allait infliger aux Français s'ils s'avisaient de se mêler de ce qui ne les regardait pas.

Frédéric de Hohenzollern avait souffert toute son enfance de la rudesse de son père qui voulait en faire un soldat brutal, alors qu'il aimait la poésie[35], la littérature et la philosophie. Voulant imiter la cour de Versailles, il francisa tellement la cour prussienne[36] que quand Voltaire arriva à Berlin, en 1750, il crut n'avoir pas quitté Versailles. «*La langue qu'on parle le moins à la cour,* écrivait-il, *c'est l'allemand.*» Élevé par une gouvernante française, Frédéric s'exprimait mal en allemand, *langue qu'il ne parlait qu'à ses chevaux,* disait-il avec mépris, et qu'il écrivait plus mal encore. Il ne prêta jamais la moindre attention au mouvement littéraire allemand qui avait pris naissance dans son pays, tellement il était persuadé que les Allemands ne produiraient jamais rien que par imitation. Il préconisa, dans sa *Dissertation,* d'adoucir la langue allemande en insérant des voyelles entre les consonnes multiples. Finalement, lui qui était si peu fier de son origine

31. Abstraction faite dans ce dictionnaire des batailles livrées par Pontiac aux Anglais après la fin de la Guerre de Sept Ans.
32. Soit 61 % pour les Français et 39 % pour les Anglais.
33. Soit 63 % pour les Français et 37 % pour les Anglais.
34. Les Hohenzollern étaient devenus les burgraves (princes) héréditaires de Nuremberg en 1208, puis les électeurs de Brandebourg en 1417, les rois de Prusse en 1701, les empereurs allemands le 18 janvier 1871. Ils abdiquèrent le 7 novembre 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale. La famille impériale se réfugia aux Pays-Bas.
35. Son père le soupçonnait d'être homosexuel. Et certains prétendent qu'il l'était, au même titre que d'autres grands stratèges de l'histoire de l'humanité : Alexandre et peut-être César.
36. *Car il espérait améliorer l'esprit allemand par «la friction de l'esprit français»,* disait-il.



allait rendre leur propre estime aux Allemands en mettant à genoux — par ses prouesses et son génie sur les champs de bataille — toutes les grandes puissances européennes : la France, l'Autriche, la Russie. Frédéric II éleva la Prusse au rang de grande puissance et plus personne n'osa désormais provoquer ce pays jusqu'à l'avènement de l'empereur des Français, Napoléon. Tous les peuples de race germanique, sous quelque gouvernement qu'ils fussent placés, s'enorgueillirent des triomphes de Frédéric et, en s'associant à sa gloire, eurent pour la première fois le vague sentiment de leur unité ; sentiment qui allait croître et mener aux déchaînements des deux guerres mondiales du XXe siècle.

Le roi de Prusse réussit donc à créer dans son pays une armée redoutable de 200 000 soldats surentraînés, à tel point qu'on disait alors de ce petit pays qui s'était doté d'une si grande armée que, *si chaque pays possédait une armée, l'Armée prussienne, elle, possédait un pays.* Cette armée hypertrophiée drainait effectivement toutes les ressources de cette nation, sans exception aucune. De plus, alors que, sous la tyrannie de son père, Frédéric n'était que l'ombre de lui-même, il se métamorphosa en génial stratège dès qu'il fut libéré de la tutelle paternelle.

La Guerre de Sept Ans s'acheva officiellement en 1763. Le 15 février fut signé en Saxe le traité de Hubertsburg. La Prusse se voyait confirmer sa mainmise sur la Silésie et son rôle de grande puissance en Europe. Dix jours plus tôt, le traité de Paris avait été signé entre la France et l'Angleterre[37]. Par ce traité, la France récupérait plusieurs colonies perdues durant cette désastreuse guerre : la Guadeloupe, la Martinique, Belle-Île et certains comptoirs en Afrique. Elle conservait ses possessions dans les Indes mais au prix de sévères restrictions militaires. Les frontières du continent européen restaient inchangées, à la grande satisfaction du roi de France à courte vue. Mais, pour le grand malheur des Canadiens et des Indiens qui avaient si vaillamment combattu pour elle, la France renonçait d'une simple signature à la Nouvelle-France et à tous ses territoires situés à l'est du Mississipi, une étendue égale à celle de l'Europe, qu'elle n'avait pas réussi à peupler suffisamment. D'ailleurs, pour bien montrer qu'il ne voulait plus entendre parler de ses colonies d'Amérique, le malavisé Louis XV avait tout simplement cédé la Louisiane à l'Espagne, par un traité secret signé en 1762. Cette lâcheté enragea tellement les Louisianais abandonnés qu'ils se soulevèrent aussitôt et proclamèrent leur indépendance. Ils ne furent soumis qu'en 1769. Quant aux Indiens francophiles, eux-mêmes abandonnés par les Français[38], ils s'insurgèrent dans tout le Midwest croyant le Grand-Père Louis XV prêt à leur venir en aide. En vain. Pour ajouter l'outrage à la blessure, la France ne réclamera même pas, 20 ans plus tard, que la Nouvelle France lui soit rendue[39], lorsqu'elle sera elle-même

37. Ainsi que le Portugal et l'Espagne.
38. Comme le furent au XXe siècle les supplétifs vietnamiens de l'armée française puis les Harkis d'Algérie.
39. Au cours des traités de Paris et de Versailles, qui mirent fin à cette guerre en 1783.



victorieuse à l'issue de la Guerre d'Indépendance américaine, alors que c'était la clause que les Anglais craignaient le plus et à laquelle ils auraient été forcés de se soumettre.

La Guerre de Sept Ans laissera des souvenirs cuisants aux Français. Elle mit en évidence le retard que la France avait pris sur l'Angleterre dans le domaine naval[40], et sur la Prusse dans le domaine de l'armée de terre. Le ministre Choiseul s'appliquera à porter remède à cette infériorité.

Les pays d'Europe s'étaient battus jusqu'à l'épuisement. Les caisses des trésors d'Angleterre, de France, d'Autriche et de Prusse étaient désespérément vides. Les rois durent ponctionner leurs pauvres peuples pour les remplir ; après l'impôt du sang, ce fut l'impôt *du pain quotidien.* La Prusse et surtout l'Angleterre avaient gagné des territoires, mais, de même que la Guerre de Sept Ans avait été enfantée par la Guerre de Succession d'Autriche[41], on peut affirmer que la suivante, la Révolution américaine[42], fut engendrée par la Guerre de Sept Ans. En effet, la crise économique qui ravagea la Grande-Bretagne[43] donna lieu à des taxes que l'Angleterre essaya d'imposer aux Treize Colonies d'Amérique. Londres voulait que ses colonies remboursent les dettes contractées pour les dépenses militaires. Cela entraîna le mécontentement, puis l'insurrection armée, et enfin la guerre d'indépendance. Désireuse de venger son humiliation de la Guerre de Sept Ans, la France commença à approvisionner les *Insurgents* américains en armes et en munitions, puis en troupes de terre et de mer. Seule et sans alliés devant la France, l'Angleterre subit à son tour une double et humiliante défaite, sur mer comme sur terre.

Certains historiens américains ont écrit que, après avoir tiré profit de la force de l'Angleterre et de la Prusse pour éliminer la France, les Américains avaient habilement utilisé la puissance de la France pour se débarrasser de l'Angleterre.

(*Les conséquences de la Guerre de Sept Ans pour les Canadiens francophones seront ultérieurement explorées d'un point de vue critique en conclusion de cet ouvrage*[44].)

Jean-Claude Castex

40. Elle le rattrapera au point d'être capable d'infliger à l'Angleterre la défaite décisive de la Baie de Chesapeake et d'interdire à la Royal Navy de secourir l'armée anglaise qui se battait contre les Franco-Américains, moins de 20 ans plus tard, ce qui entraîna l'indépendance des États-Unis.
41. Pour la récupération de la Silésie par l'Autriche.
42. Appelée aussi Guerre d'Indépendance américaine.
43. N'oublions pas que l'Angleterre entretenait non seulement sa marine et ses troupes, mais une partie des troupes allemandes et prussiennes.
44. La conclusion se trouve à la suite de la bataille de Zierenberg [1760].



Arcate. *Siège d'*

Date de l'action: 4 octobre 1758.

Localisation: Ville fortifiée des Indes située à 100 kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Madras et à 100 kilomètres au nord-ouest de Pondichéry. Ces trois villes du Carnate forment un triangle parfait. Coordonnées géographiques: 12° 54′ de latitude N., et 79° 20′ de longitude E.[1].

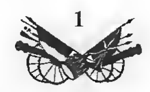
Contexte: Après que les Français eurent pris Karanguli, Trivatur et Trinomali, Lally-Tollendal[2] attaqua la ville d'Arcate, ville-clé du Carnate.

Résumé de l'action: La muraille faisait 1,5 kilomètre de périmètre. Elle était en ruine à plusieurs endroits, et le sommet des remparts trop étroit pour accueillir des canons, le parapet bas et faible. Plusieurs des tours menaçaient ruine et ne pouvaient recevoir qu'une seule pièce d'artillerie. Le fossé était guéable à plusieurs endroits, et sec à d'autres. Entre le pied du mur et le fossé, un espace de 3 mètres prévu pour une fausse braie; mais elle n'avait aucun parapet au bord du fossé. Le fort possédait deux portes, une au nord-ouest, l'autre à l'est. Les deux, construites en maçonnerie, s'avançaient de 12 mètres en saillie au-delà du mur, et pour accéder à ces portes, au lieu de ponts-levis, un grand remblai franchissait le fossé. Le talon d'Achille du fort était un aqueduc souterrain qui l'alimentait. Rares étaient ceux qui le savaient, c'était un secret bien gardé, car l'ennemi aurait facilement pu le détourner et assoiffer le fort. Une intrigue à la maure allait procurer à Lally son dernier succès: il apprit l'existence de cet aqueduc et le détourna, puis il fit installer une batterie d'artillerie de brèche. Le gouverneur d'Arcate pour Méhemet Ali Khan, ennemi des Français, accepta de rendre la place aux Français au premier coup de canon.

Pertes ♦Inconnues. La garnison anglo-indienne fut faite prisonnière et relâchée sur parole.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ainsi, Lally-Tollendal put se procurer l'argent qui lui manquait tant.

1. Voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757.
2. Thomas-Arthur comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Quoique courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France il fut jugé par un conseil deguerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire,* Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914. ♦ *Les dernières Luttes des Français dans l'Inde et sur l'Océan Indien,* G. B. Malleson, rraduit et annoté par Edmond Gaudart, Pondichéry: Bibliothèque Publique, 1932. ♦ *The decisive battles of India. from 1746 to 1849 inclusive,* George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦ *Historical Fragments* (of rhe Mogul Empire, etc.), Robert Orme, Bangabasi Office, Calcutta, 1905.

Arcate. *Siège d'*

[Le 10 septembre 1759, veille de l'ouverture du siège d'Arcate, avait eu lieu la bataille navale de Gondelour au cours de laquelle une escadre anglaise avait tenté en vain d'intercepter un convoi français destiné à ravitailler Pondichéry. Les Français réussirent à forcer le blocus par un violent combat de deux heures. On peut lire les détails de la bataille navale de Gondelour dans le ***Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises***, du même auteur, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2004, p. 180 et suiv.

Date de l'action: 11 septembre - 26 novembre 1759.

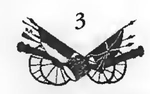
Localisation: Ville fortifiée des Indes située à 100 kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Madras et à 100 kilomètres au nord-ouest de Pondichéry. Ces trois villes du Carnate forment un triangle parfait. Coordonnées géographiques: 12° 54′ de latitude N., et 79° 20′ de longitude E.[1].



Archives municipales de Pondichéry.

Contexte: Clive[2] quitta Madras le 6 septembre pour attaquer Arcate et en prendre possession. Il arriva avec ses hommes aux portes de cette ville au milieu d'un ouragan très violent. La nouvelle les avait précédés, et la garnison indienne, terrifiée à l'idée d'affronter des êtres qui osaient voyager durant une telle tempête, évacua la ville avant l'arrivée des Anglais. Clive l'occupa donc *sans coup férir* et se mit en devoir de relever les fortifications en prévision d'une attaque des Français. Si Clive avait espéré que l'occupation de cette ville alliée des Français allait provoquer l'abandon du siège de Trichinopoly[3] par les Français, il dut reconnaître qu'il s'était trompé. Au contraire, le gouverneur français de Pondichéry, Dupleix[4], voulut presser le siège de Trichinopoly, si

1. Voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757.
2. Robert Clive, 1er baron Clive de Plassey, né à Styche, Shropshire (abréviation ancienne: Salop, et nouvelle: Shrops), à la limite du Pays de Galles en Angleterre; fonctionnaire de la British East India Co., il s'éleva par son intelligence jusqu'aux plus grands honneurs. Mais ses malversations et son incroyable enrichissement dans les Indes aux dépens de la B.E.I.C. lui attirèrent de nombreuses critiques en Angleterre et il se suicida à Londres le 22 novembre 1774.
3. Dernier refuge du prétendant pro-anglais Mohamed-Ali.
4. Joseph Dupleix naquit à Landrecies dans le nord de la France le 1er janvier 1697. Très jeune il fut envoyé par son père dans les Indes pour y travailler pour la Compagnie française des Indes Orientales. Il épousa Jeanne de Castro, créole d'origine portugaise, qui connaissait admirablement les langues et les mœurs des Indes. Dupleix devint gouverneur de Pondichéry et gouverneur général des possessions françaises des Indes en 1742. Rentré en France en 1754, Dupleix passa les dernières années de sa vie en de pénibles contestations avec la Compagnie pour la restitution de la fortune qu'il avait sacrifiée aux intérêts de son pays. Il mourut en 1763.



bien fortifiée, en envoyant à Lally, qui commandait le siège, des soldats européens de la garnison de Pondichéry et une batterie de siège de Karical. Mais Dupleix était très mal servi en la personne de Lally. Quant à Chanda-Sahïb, dès qu'il eut vent de la prise d'Arcate, il détacha du siège 4 000 hommes, sous la conduite de son fils Rajah-Sahïb, afin d'aller tenter de reprendre la ville. Dupleix y adjoignit 100 Européens. Cette armée recruta des troupes en chemin et fut ainsi portée à plusieurs milliers d'hommes supplémentaires[5].

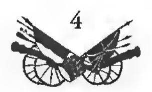
Stratégie ou tactique: Arcate, le point de mire de Clive, capitale du Carnate et résidence du nabab, était à cette époque une ville ouverte de 100 000 habitants. Il existait toutefois un fort et quelques fortifications, mais en très mauvais état. La garnison se composait de 1 000 Indiens, dont 500 cavaliers. *Deux ou trois artilleurs français dirigeaient les canonniers indiens.* Le siège d'Arcate fut une simple *diversion* anglaise durant le siège de Trichinopoly.

Arcate est l'exemple parfait de l'axiome qui veut qu'*une troupe peu nombreuse mais disciplinée puisse résister à une troupe nombreuse mais indisciplinée.* Dupleix considérait ce siège d'Arcate comme tout à fait secondaire et inutile. En fait, il s'y opposa, mais Rajah-Sahïb le fit quand même et essuya une défaite qui fit changer de camp une partie de ses troupes indiennes au profit des Anglais. Elle fut donc nuisible. La division des forces françaises par Lally fut l'erreur la plus fatale qu'il fit dans les Indes. Cela lui fut reproché durement lors de son procès qui le conduisit à la mort par décapitation.

Résumé de l'action: Le 4 octobre, Rajah-Sahïb prit possession de la ville et commença à investir le fort. Le 5, les Anglais tentèrent une sortie, commandée par Clive en personne, mais subirent un échec. Quinze jours plus tard, arriva le train d'artillerie de siège, et, le 4 novembre, les Français reçurent de Pondichéry deux pièces de 18. La garnison anglaise était réduite à 120 Européens et à 200 Cipayes. Un renfort envoyé de Madras fut intercepté par les Français le 5 octobre à Tripatore. La garnison ne pouvait donc compter que sur elle-même. Ses vivres de 60 jours étaient presque réduits de moitié.

Le 10 octobre, les canonniers français avaient ouvert une brèche dans la muraille. Rajah-Sahïb envoya proposer à Clive de capituler, offrant des conditions honorables pour la garnison et une somme considérable pour lui-même. Il ajouta la menace de prendre la ville d'assaut et de passer la garnison au fil de l'épée en cas de refus. Clive refusa. Rajah-Sahïb hésita encore quelques jours, car il savait que la garnison allait bientôt manquer de vivres. Mais il apprit qu'un corps de 6 000 Mahrattes commandé par Morari-Rao était posté depuis quelque temps dans le passage de Damalcherry, attendant de voir comment tourneraient les événements pour prendre position.

5. Dix mille hommes en tout, selon l'Anglais Malleson, ce qui peut paraître un peu disproportionné.



Rajah-Sahïb prépara donc un assaut et, dans la soirée du 24 novembre, fit ses préparatifs pour la pointe du jour. Mais un déserteur indien en avertit Clive, qui se prépara aussi. Les canons étaient pointés sur la brèche, les mousquets de rechange prêts. Les troupes indiennes de Rajah-Sahïb s'élancèrent donc, précédées d'éléphants pour forcer les portes. Quoiqu'elles ne fussent pas appuyées par les Français qui se tenaient bizarrement à l'écart, les troupes indiennes montèrent sur la brèche nord-ouest, franchirent la première tranchée et chargèrent les Anglo-Indiens rangés en bataille pour les recevoir. Elles furent accueillies par un feu si terrible et si continu, grâce aux mousquets de rechange, qu'après avoir perdu leur vaillant chef mahométan elles durent reculer. L'attaque du sud-ouest, faite au moyen d'un radeau jeté sur le fossé, fut également infructueuse, et, après une heure de vains efforts, il fut évident pour Rajah-Sahïb qu'il avait échoué. Ses pertes s'élevaient à 400 hommes. Dans ce combat d'une heure, les Anglo-Indiens brûlèrent 12 000 cartouches et utilisèrent 5 canons[6].

Pertes ♦Lourdes du côté franco-indien, quoique aucun Français ne fût tué.

Conséquence de cette défaite franco-indienne: Même si cette défaite n'est pas à imputer aux Français, les conséquences furent importantes pour Rajah Sahïb, allié des Français, qui y perdit du prestige. Ces derniers subirent aussi les conséquences de cette perte de prestige de leur allié.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Letters to and from the East India Company's Servants at Bengal, Fort St. George, and Bombay; relative to Treaties and Grants from the Country Powers, from the year 1756 to 1766, both years inclusive; and also a letter from the Nabob of Arcot to the Company, and the Company's answer, etc*, East India Co., Londres, 1772. ♦*A genuine account of some transactions in the East Indies, containing the most material occurrences on the coast of Coromandel since the death of the late Nabob of Arcot*, Londres, 1753. ♦*Dispassionate observations on the subject of the death and succession of the late Nabob of Arcot, and the Carnatic*, Muhammad Ali Khan, Nabab d'Arcate, Londres, 1796. ♦*An impartial View of the origin and progress of the present disputes in the East India Company, relative to Mahomed-Ally-Khan, Nabob of Arcot, and Sulja-gee, Raja of Tanjore, etc.*, Muhammad Ali Khan, Nabab d'Arcate, Edimbourg, 1777. ♦*The Nawabship of Arcot*, Raja-Ram, R., St. Joseph's Industrial School Press, Trichinopoly, 1912. ♦*The development of British authority in southern India; the Nawab of Arcot, the East India Company, and the British Government, 1775-1785*, James Phillips, Dalhousie University Canada, 1983.

6. Le lendemain, Rajah-Sahïb leva le siège et se retira sur Vellore, accompagné seulement des Français et des troupes venues de Trichinopoly, les autres l'ayant abandonné.



Baie Verte. *Attaque à*

Date de l'action: février 1756.

Localisation: Acadie. Coordonnées géographiques: 49° 56′ de latitude N., et 56° 11′ de longitude O.

Conflit: Paix officielle; guérilla franco-indienne en Acadie. Prélude à la *Guerre de Sept Ans* (Europe; 1756-1763) ou à sa version nord-américaine, *French & Indian Wars.*

Secteur frontalier de Baie-Verte dans le Détroit de Chignectou [frontière franco-anglaise en Acadie]

Fragment modifié d'une carte dressée par le Dr. W. F. Ganong

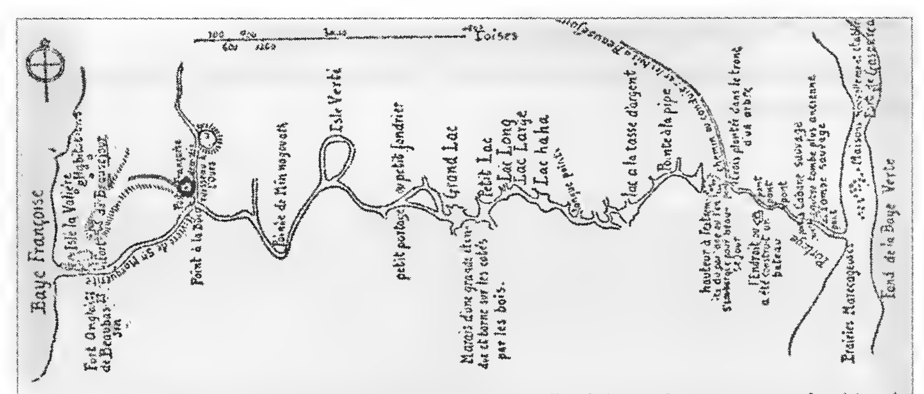
Archives publiques du Nouveau-Brunswick.

Contexte: La guérilla faisait rage en Acadie, car les autorités anglaises avaient décidé de déporter la population française.

Chefs en présence ♦**Français**: Des Champs de Boishébert[1]. ♦**Anglais**: inconnus.

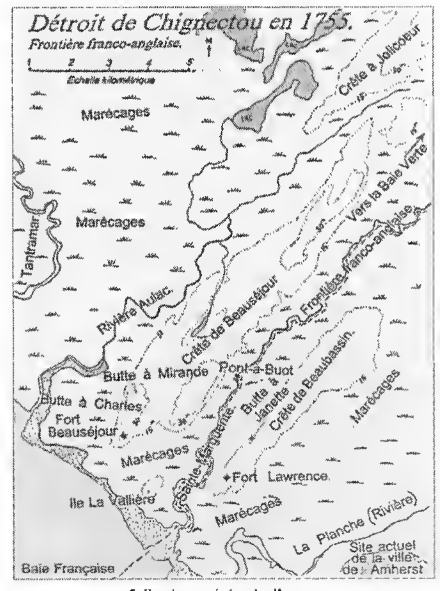
1. Charles des Champs de Boishébert naquit à Québec en 1727. Il mourut en France vers 1797.





Carte dressée en 1751 par Franquet de la route fluviale et des portages du détroit de Beaubassin [aujourd'hui Détroit de Chignectou] entre la Baie Verte et la Baie Française [aujourd'hui Baie de Fundy].

Archives publiques du Nouveau-Brunswick.



Collection privée de l'auteur.

Effectifs engagés ♦Inconnus; quelques dizaines de part et d'autre.

Stratégie ou tactique: Attaque de guérilla de type *frappe et décroche.* Les navires étaient à l'ancre, et les guérilleros s'approchèrent de la rive, mettant à profit l'obscurité de la nuit et les bois, et, à l'aide de canots, ils s'emparèrent des vaisseaux anglais. Depuis mai 1750, il y avait cinq postes d'alerte dans ce secteur: à cap Enragé, deux hommes allumaient un feu de bois pour signaler des vaisseaux anglais; deux à La Potrie; deux à Hana; deux à la pointe à l'Embuscade ou pointe Chipoudy; deux au Cap des Demoiselles.

Résumé de l'action: Peu après Shédiac, un détachement acadien [français] envoyé par Boishébert, chef de la guérilla française, attaqua, prit et brûla un navire anglais de 100 tonneaux et un autre à l'ancre tout près. Dans le violent combat qui s'ensuivit, sept Anglais furent tués et un autre fut fait prisonnier.

Pertes

♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: huit hommes, dont sept tués.



Conséquence de cette défaite anglaise:

L'instabilité grandissante de cette région obligeait les Anglais à y maintenir d'importants effectifs.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The geography of early Nova Scotia to 1760*, Andrew Hill, CLARK, University of Wisconsin Press, Madisson,1968. ♦ *Memorial on behalf of the Sieur de Boishébert, Captain, Chevalier de Saint-Louis, former Commandant in Acadia. A statement by M. Clos, attorney, in defence of M. de Boishébert at his trial in Paris in 1763 for alleged misdemeanors during his military career in Acadia.*, traduit en anglais par Louise Manny, introduction et notes de J. C. Webster, Publications du Musée du Nouveau-Brunswick, Saint-Jean, 1942. ♦ *A Daughter of France. A story of Acadia*, Eliza Fanny Pollard, T. Nelson & Sons, Londres, 1900. ♦ *A History of Nova-Scotia, or Acadie*, Beamish Murdoch, N.S., J. Barnes, Halifax NS, 1865. ♦ *New England's Outpost. Acadia before the conquest of Canada*, John Bartlet Brebner, Columbia University Press, New York, 1927.

Beauport. *Bataille de*

Date de l'action: 31 juillet 1759.

Localisation: Secteur côtier du fleuve Saint-Laurent, situé immédiatement au nord-est de la ville de Québec. Coordonnées géographiques: 46° 52′ de latitude N., et 71° 11′ de longitude O.[1].



Le général James Wolfe.
Surrey Public Library.

Contexte: Le siège de Québec traînait en longueur. Toute la rive nord du Saint-Laurent était solidement mise en état de défense par les Français. Le général Wolfe décida d'attaquer à la hauteur des plages de Beauport.

Chefs en présence ♦**Anglais**: le général Wolfe[2]; amiral Saunders[3]. ♦**Français**: le général-chevalier de Lévis[4].

Effectifs engagés ♦Les effectifs engagés dans ce secteur étaient largement en faveur des Anglais: deux Anglais contre un Français.

Stratégie ou tactique: Les plages de Beauport étaient en réalité l'*estran*: plages boueuses, mouvantes, parfois couvertes d'algues[5]. L'eau du Saint-Laurent est encore saumâtre à Québec. Les défenses s'alignaient sur la grève qui continuait l'estran. Les Français avaient été, la veille, avertis du débarquement de Beauport, par un déserteur anglais. *Pour la première fois, cette nuit-là, les portes de la ville de*

1. Voir aussi le plan toponymique à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. James Wolfe, général; il est né à Westerham (Kent) le 2 janvier 1727, mort le 13 septembre 1759 à la suite des blessures reçues lors de la bataille des Plaines d'Abraham. Son corps fut ramené en Angleterre et enterré près de son père à Greenwich (Église St. Alfege).
3. Sir Charles Saunders, vice-amiral; né vers 1715, il épousa, le 26 septembre 1751, une fille de James Buck, banquier londonien; décédé à Londres le 7 décembre 1775. [Dictionnaire bibliographique canadien]
4. Le duc François Gaston de Lévis est né le 20 août 1719 au château d'Ajac, près de Limoux, France; il mourut à Arras le 26 novembre 1787. Un monument est érigé à sa mémoire dans la cathédrale d'Arras. Sa veuve Gabrielle Augustine Michel de Tharon et deux de ses trois filles moururent le 10 juillet 1794 à Paris sur la guillotine.
5. Appelé localement *les battures.*



Québec furent fermées. Garder en permanence les portes de la ville ouvertes montre à quel point la population de Nouvelle-France était confiante dans la victoire finale. Le but de cette bataille était de créer une tête de pont sur la rive nord du Saint-Laurent, au niveau de Québec. Plusieurs diversions furent effectuées dans d'autres secteurs du siège, afin de disperser la défense dans l'immense camp retranché dont la ville fortifiée de Québec n'était que le *donjon-refuge.* Mais ces diversions se révélèrent inutiles, car le commandement français connaissait l'objectif de l'attaque. Le 31 juillet, Wolfe livra bataille afin de percer les lignes françaises qui défendaient le camp retranché de la plage de Beauport.

***Résumé de l'action*:** Les navires et les troupes anglaises commencèrent à manœuvrer dès l'aube du 31, bien que la bataille ne se déroulât que tard dans l'après-midi. Dans la matinée, donc, un gros bataillon d'infanterie longea la rive gauche [ou est] de la rivière Montmorency afin de remonter vers la source, de repasser les gués qui se trouvent à huit kilomètres en amont et de redescendre sur la rive droite pour attaquer à revers les troupes françaises. Un autre bataillon quitta la camp anglais des Hauts-de-Lévis et effectua des manœuvres de diversion[6], pour ainsi attirer des troupes françaises loin de Beauport, secteur où allait se dérouler l'attaque principale. L'amiral Saunders fit aussi manœuvrer sa flotte dans la baie de Québec afin de fixer des troupes françaises pour la surveiller.

Pour ce qui est de l'attaque principale, elle attendit la marée haute pour que deux transports de troupes armés puissent s'approcher des battures de Beauport, à 700 mètres des retranchements français. Le CENTURION [60 canons] vint s'ancrer à l'embouchure de la Montmorency afin de procurer une couverture-feu aux assauts et aux batteries anglaises qui tiraient à partir du camp situé à l'est de la Montmorency, et aussi de détruire les positions françaises.

Dès le lever du jour, toute l'artillerie anglaise[7] se mit à bombarder sans interruption les lignes françaises. La préparation d'artillerie ne cessa, en fait, qu'au début de la bataille proprement dite.

À ce moment, la marée étant à mi-hauteur, l'embouchure de la Montmorency devenait guéable. Ce fut alors que, du camp retranché anglais situé à l'est de la Montmorency, deux brigades écossaises[8] traversèrent cette rivière et progressèrent le long de la plage, en contrebas par rapport aux lignes françaises et hors de vue d'elles. Simultanément, la brigade de Monckton, montée en baleinières, s'approcha de la plage, débarqua, et une unité de 1 000 Grenadiers d'élite s'élança vers les lignes françaises, en criant « *Hourra !* ». Mais, comme les officiers n'avaient pas pris le temps de les mettre suffisamment en formation, l'assaut vint se briser, 25 mètres plus haut, contre les retranchements français. Les Anglais

6. Simulation d'attaque par le front ouest.
7. Les batteries de Lévis, de l'île d'Orléans, du camp de la Montmorency et celles du CENTURION.
8. De première ligne ; elles étaient commandées par les brigadiers-généraux Murray et Townshend.



tentèrent désespérément de s'accrocher, mais, après deux minutes de résistance, les Grenadiers refluèrent en désordre. Les officiers lancèrent un autre assaut qui ne réussit qu'à couvrir le *no man's land* de morts et de blessés gémissants.

En quelques minutes de combat acharné, 450 Anglo-Écossais gisaient ensanglantés sur le sol, dans le meilleur cas se tordant de douleur, et les survivants, à peine plus de la moitié de l'unité d'élite, réussissaient à redescendre vers la plage avec de nombreux blessés. Wolfe allait-il lancer un autre assaut ? Il hésitait sans doute quand un violent orage, qui menaçait depuis longtemps, éclata et transforma vite l'estran en boue impraticable. Wolfe donna alors l'ordre de retraiter. La brigade de Monckton surchargea ses baleinières de blessés, mit le feu à ses deux transports échoués et rembarqua sur les baleinières, tandis que les brigades de Murray et de Townshend repassaient hâtivement la Montmorency en sens inverse.

L'échec était consommé. Voyant la fuite, les Indiens se précipitèrent à leur poursuite pour décoller les scalps des blessés et des morts abandonnés, en guise de trophées. Par la suite, Wolfe reprocha à ses Grenadiers d'avoir manqué de discipline en attaquant prématurément au lieu d'attendre, sous le feu des Français, d'être mis en formation d'assaut. Les échecs sont toujours — pour un chef de guerre ou quelqu'un qui se prétend tel — difficiles à assumer et il est commun que la faute en soit rejetée sur les victimes qui n'ont pas le droit de contester l'accusation.

Pertes: Lourdes des deux côtés. ♦Les **Anglais** perdirent 854 hommes, tués ou blessés, dont un colonel, 8 capitaines, 21 lieutenants et 3 enseignes. ♦Du côté des **Français**, on dénombre 500 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette défaite confirmait que Wolfe ne pourrait débarquer et accéder par ce secteur à la rive nord du fleuve. Le moral anglais était au plus bas. Afin de venger cet affront, Wolfe donna l'ordre de redoubler les incendies des fermes à des kilomètres à la ronde; les villages de *Saint-Paul, L'Ange-Gardien, Château-Richer, Saint-Joachim...* furent entièrement brûlés; jusqu'au *cap Tourmente.* La vengeance la plus inhumaine fut perpétrée par le capitaine Alexander Montgomery, officier du 43rd Foot Regiment, qui fit fusiller tous les citoyens après avoir violé les femmes et les jeunes filles[9]. À Château-Richer, quelques paysans se barricadèrent dans l'église pour résister. Les Anglais les firent sortir par ruse en leur promettant la vie sauve, puis les massacrèrent et les scalpèrent à la mode indienne.

Pour ce qui est de cette bataille de Beauport, le commandant en chef anglais rejeta la responsabilité de la défaite sur la Royal Navy et sur l'amiral Saunders,

9. Ce crime, comparable à celui d'Oradour-sur-Glane, fut rapporté par l'Écossais Fraser dans son **Journal intime.**



et celle de l'hécatombe du débarquement sur les Grenadiers écossais qui avaient, prétendait-il, attaqué prématurément.



Fort Carillon aujourd'hui, ancien fort français de l'Ohio.
New York State Archives.

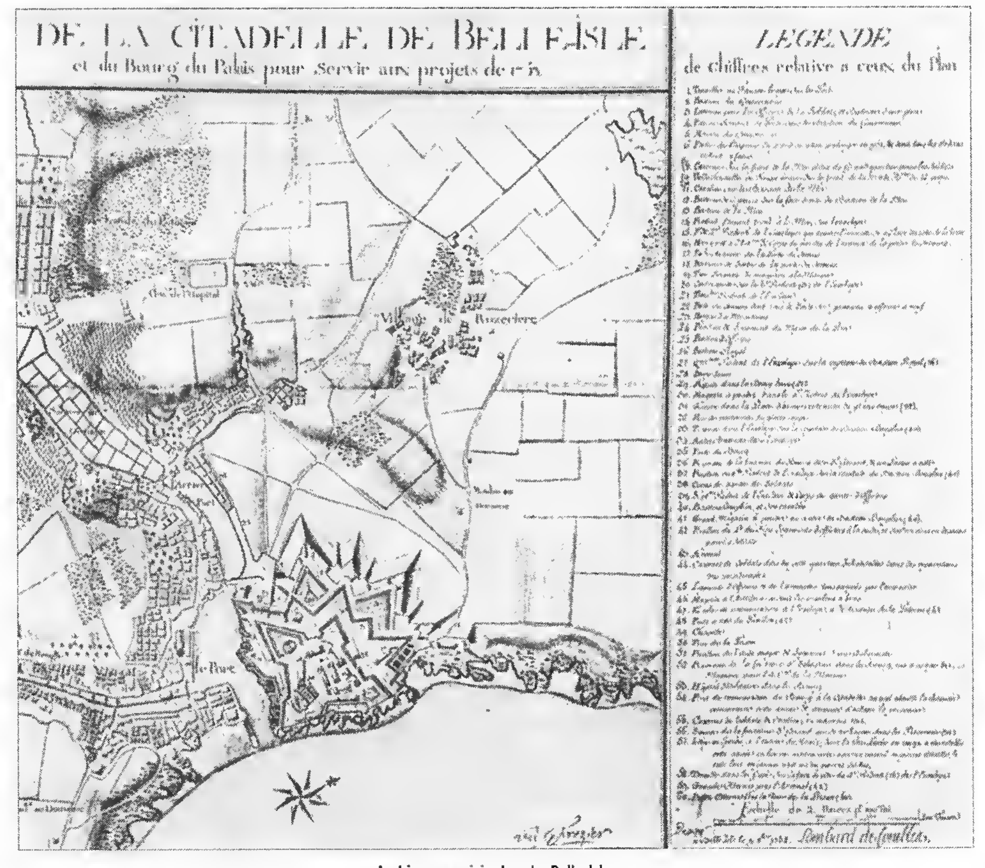
SOURCES ET LECTURES : ♦ *Robert Giffard; Premier seigneur de Beauport et les origines de la Nouvelle-France,* Alfred Cambray, Cap De La Madelaine, 1932. ♦ *Quebec, 1759: the siege and the battle,* Charles Perry Stacey, Pan Books, Londres, 1959. ♦ *La jeunesse de Bougainville et la guerre de Sept Ans,* René de Kerallain, Daupeley-Gouverneur, Nogent-le-Rotrou, 1896. ♦ *The siege of Québec in 1759, three eye-witness accounts,* Jean-Claude Hébert, Ministère des affaires culturelles, Québec, 1974. ♦ *The siege of Québec and the campaigns in North America, 1757-1760,* John Knox, préface de Brian Connell, Pendragon House, Mississauga, Ontario, 1976. ♦ *Lettres de la cour de Versailles au Baron de Dieskau, au Marquis de Montcalm et au Chevalier de Lévis,* publiées sous la direction de l'abbé H.R. Casgrain, Editions L. J. Demers, Québec, 1890. ♦ *Journal of the particular transactions during the siege of Quebec, at anchor opposite the Island of Orleans, July 26th 1759,* par un officier du Fraser's Regiment, Imprimé par les sœurs du couvent franciscain à leur presse des plaines d'Abraham, Québec, 1901.

Belle-Île. Siège de

Date de l'action: 7 avril - 8 juin 1761.

Localisation: Île au large de la péninsule de Quiberon, France. Coordonnées géographiques: 47° 20′ de latitude N., et 03° 10′ de longitude O.

Contexte: Voulant gagner des avantages en France continentale afin de se donner une position plus forte lors des négociations de paix, William Pitt donna l'ordre d'attaquer Belle-Île-en-Mer.

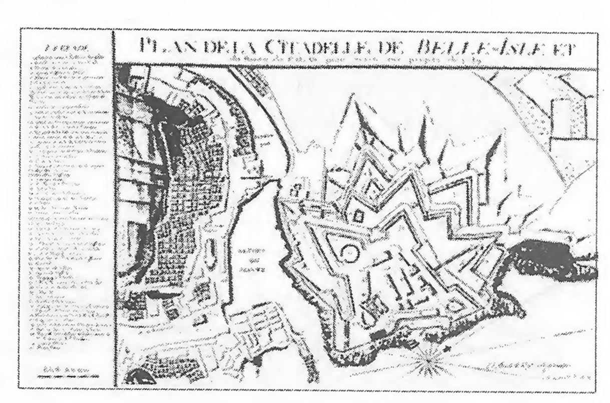


Archives municipales de Belle-Isle.

Chefs en présence ♦**Français:** général de Sainte-Croix[1], à la tête de la garnison française. ♦**Anglais:** commodore Keppel[2] et major général Shedholm Hodgson.

Effectifs engagés ♦**Anglais:** 8 000 hommes au début et 17 800 à la fin du siège de l'île. ♦**Français:** 3 200 hommes[3].

Stratégie ou tactique: Pitt et le comte de Chatham espéraient obtenir une paix plus intéressante en s'emparant d'une parcelle du territoire national de France. Il fut donc décidé d'attaquer Belle-Île-en-Mer. Les Français eurent vent du projet de descente dès janvier, car un pêcheur français, fait prisonnier par les Anglais, l'avait appris de la bouche de ses geôliers.



Archives municipales de Belle-Isle.

Les Anglais dressèrent contre la citadelle 10 batteries comprenant 97 bouches à feu[4].

Résumé de l'action:

PREMIER DÉBARQUEMENT

Le 7 avril à la pointe du jour, la flotte anglaise apparut en vue de l'île. Cent trente voiles: 14 vaisseaux de ligne, 5 galiotes, 2 brûlots et une centaine de transports de troupes et logistiques sous les ordres de l'amiral Keppel, qui avait mis

1. Chevalier de Gaétan-Xavier-Guilhem de Pascalis Sainte-Croix, militaire, né à Mormoiron, le 11 décembre 1708, mort à Cap Français, Saint-Domingue, le 18 août 1762.
2. Augustus Keppel, plus tard vicomte Keppel [1725-1786]; marin et amiral anglais. Battu par les Français à la bataille navale d'Ouessant [Ushant en anglais; le 27 juillet 1778], il passa en cour martiale pour satisfaire une opinion publique furieuse mais fut acquitté grâce à de solides appuis politiques. Il rejeta les responsabilités de sa défaite sur son second, sir Hugh Palliser, qui fut aussi acquitté par une cour martiale. Il fut malgré tout limogé durant quelques mois [en 1779] mais, dès que le temps eut effacé le souvenir de sa défaite, il fut nommé Premier lord de l'Amirauté [1782].
3. La garnison et les gardes-côtes locaux.
4. Quarante-cinq canons, 5 mortiers à bombes, 18 obusiers et 29 cohorns à grenades royales. Les cohorns avaient été inventés par le baron hollandais Cohorn. Le cohorn était un petit mortier de bronze monté sur un bloc de bois avec poignées, qui pouvait être transporté sur de courtes distances par deux hommes.



sa marque au grand mât du vaisseau-amiral Le VAILLANT de 64 canons. L'île avait une garnison de 3 200 hommes commandés par le chevalier de Sainte-Croix, brigadier général. Vingt-sept canons en fonte et 6 mortiers défendaient la citadelle, 75 canons et 4 mortiers les côtes. Les Français échelonnèrent leurs troupes entre Kerzo, au-dessus de Sauzon, jusqu'à Port-Andro et Locmaria, pour empêcher ou tout au moins gêner le débarquement.

Dès le 8 au matin, deux divisions de vaisseaux ayant des chaloupes à la traîne s'approchèrent, l'une de Sauzon, l'autre des Grands-Sables. C'était une feinte et ils se contentèrent de bombarder Sauzon. Le commandant français le comprit aussitôt et se porta aux Grands-Sables avec des compagnies de Nice et de Bigorre. Deux vaisseaux anglais et deux galiotes à bombes vinrent s'embosser[5] devant Port-Andro et ouvrirent le feu. Mouillé trop près de terre, l'un d'eux s'échoua. Les quatre canons du port les prirent sous leur tir.

À la marée montante, 36 chaloupes anglaises se formèrent en 3 divisions. Chaque chaloupe était montée par 100 hommes. Elles s'approchèrent de la côte. Le premier groupe de neuf canots tenta un débarquement dans le port. Une seule chaloupe réussit à débarquer ses 100 Grenadiers à la Dent-de-Chien. Les Grenadiers escaladèrent aussitôt la falaise. Les détachements de Nice et de Bigorre furent d'abord surpris de voir apparaître les Anglais au-dessus d'eux. Puis à la baïonnette, ils réussirent à contre-attaquer les Anglais plus nombreux, et à les refouler à la mer, non sans en avoir tué une partie dans un âpre combat.

Dans le secteur du débarquement situé à droite, les trois chaloupes anglaises furent reçues par trois compagnies de Nice et de Bigorre qui les refoulèrent aussi à la mer.

Au centre, 5 chaloupes anglaises débarquèrent leurs 500 Grenadiers. Mais *Bigorre* et *Nice*, renforcées de gardes-côtes, les attaquèrent immédiatement et les rejetèrent à la mer. À Port-Andro, les batteries coulèrent deux chaloupes et forcèrent les autres à faire demi-tour.

Ces débarquements avortés avaient coûté 450 tués, noyés ou blessés aux Anglais et 250 prisonniers restés entre les mains des Français, parmi lesquels le major général Maiklen et le lieutenant-colonel Spinker. Les Français avaient 18 tués et 75 blessés.

La nuit suivante, une tempête dispersa l'escadre anglaise et 27 chaloupes de débarquement se perdirent. Une quinzaine de navires trouvèrent refuge dans la baie de Saint-Marc et sous Pouldon. Deux bateaux plats vinrent de nuit aux Grands-Sables se constituer prisonniers de guerre, avec leur équipage de 200

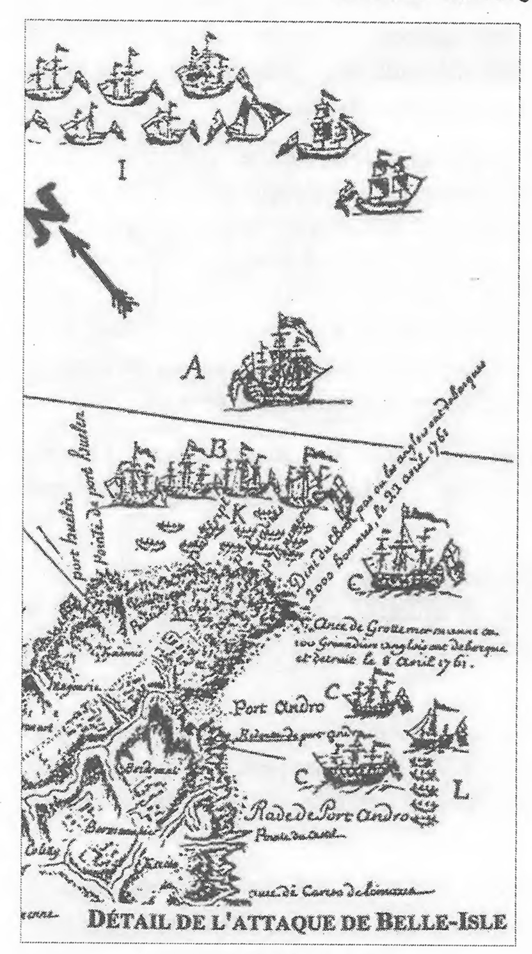
5. S'embosser : s'amarrer en position fixe, *en proue et en poupe (to anchor stern and bow)*. [**Dictionnaire de la Navigation Maritime/French-English Dictionary of Sailing**, Josse Schoonheyt, Les Éditions du Phare-Ouest, Surrey, Canada, 1995].



hommes, n'ayant pu rejoindre les vaisseaux anglais à cause de la grosse mer. Ils préféraient la captivité au naufrage. Les Anglais perdirent beaucoup de monde à cause de la tempête. Le lendemain, des charrettes de paysans apportaient des blessés anglais échoués sur les côtes, qui étaient immédiatement transportés à l'hôpital de Palais.

Malgré tout, les lignes de blocus autour de l'île étaient assez lâches ; à tel point que les soldats français en congé sur le continent pouvaient facilement regagner leur unité qui tenait garnison dans l'île.

DEUXIÈME DÉBARQUEMENT



Collection privée de l'auteur.

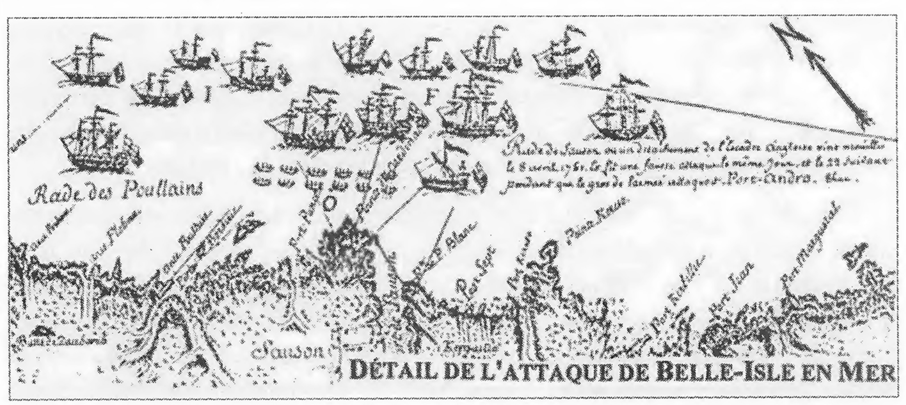
Dans les jours qui suivirent, les Anglais reçurent des renforts de leur Métropole. Le 21 avril, la flotte se concentra dans la rade de Palais, et, le 23, par une brume dense, un nouveau débarquement eut lieu. L'attaque commença à 8 h ; 9 vaisseaux ouvrirent un feu très vif qui rasa batteries et retranchements d'Arzic à Port-Andro. Puis 50 vaisseaux se rangèrent autour de la pointe de Kerdonis et pilonnèrent les défenses qui devinrent vite intenables. Vers 15 h, le terrain était déblayé ; les Anglais 100 Grenadiers commencèrent à débarquer à l'anse de La Perrière. Mais des détachements de Nice les attaquèrent à la baïonnette et capturèrent 60 hommes, les autres furent tués.

Pendant ce temps, au pied des falaises de la pointe extrême de Kerdonis, que le pilonnage avait fait déserter, d'autres Grenadiers débarquèrent. Sainte-Croix voulut contre-attaquer, mais l'artillerie navale empêcha, par un violent tir de

barrage, la contre-attaque française de se réaliser. Cela permit à 4 000 soldats anglais de débarquer sans opposition. Sainte-Croix rassembla des troupes, mais trop peu pour pouvoir contenir une telle masse assaillante. Il fit donc sonner la retraite, ce qui se fit en ordre après avoir encloué les canons et détruit les stocks de poudre des diverses batteries côtières.

Les forces françaises se retranchèrent dans la citadelle. Quant aux Anglais, ils purent bientôt concentrer 9 000 combattants pour procéder à l'invasion de l'île. Les Anglais avaient débarqué trois corps[6].

Sainte-Croix fit retrancher une partie de ses troupes dans les villages de Port-Hallan et de Bordilia, car à cette époque les fortifications tracées par Vauban n'avaient pas été exécutées de ce côté-là, et ces deux villages étaient situés sur un plateau qui dominait au sud toutes les constructions de Palais et même les remparts de la citadelle. Sainte-Croix avait fait effectuer des travaux hâtifs de première nécessité[7]. Mais les redoutes n'étaient pas terminées et ne pouvaient contenir que 50 hommes chacune au lieu des 100 prévus. De plus, elles n'étaient pas reliées entre elles par des boyaux de liaison. En fait, il aurait fallu commencer les travaux dès l'arrivée des Anglais dans le secteur.



Collection privée de l'auteur.

Siège de Palais

Les Anglais voulaient s'installer dans la ceinture de villages entourant la ville de Palais : *Nanscol*, *Bortello*, *Le Goueh*, *Caspern*, *Borgroaguer*, *Kerdenet*, *Kersablen* et *Rosbosser*. Ils tentèrent immédiatement de s'attaquer aux travaux de terrassement des Français, mais ils ne purent les interrompre. Le 27 avril, les Anglais reçurent

6. Celui du colonel Hodgson, commandant en chef du corps de débarquement, celui de Crawford et celui de Ruffen.
7. Cinq redoutes.



leur artillerie de siège et, dès le soir, commencèrent à pilonner les défenses. Le 28, les redoutes étaient terminées, parapet de 5,5 mètres d'épaisseur et fossé bordé d'une palissade en avant et d'un abattis d'arbres. Les Anglais élevèrent d'autres batteries.

Dans la nuit du 2 au 3 mai, les Anglais prirent d'assaut le village de *Bordilia*, gardé par un détachement, pour en faire le PC du siège. Ils creusèrent immédiatement des retranchements. Le lendemain, Sainte-Croix fit une sortie avec 650 hommes en 3 colonnes. Malgré l'intense fusillade, les Français reprirent les tranchées et le village à la baïonnette. Les Anglais contre-attaquèrent mais en vain, tandis que des sapeurs rebouchaient les tranchées anglaises. Puis, la saillie terminée, les Français se retirèrent en emmenant 36 prisonniers, dont le général Crawford en personne. Hodgson lui-même faillit être capturé. Les Français subirent 44 tués ou blessés.

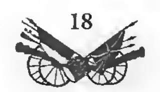
Les Anglais reconstruisirent leurs retranchements. Petit à petit, les batteries de siège prirent forme afin de bombarder la citadelle et la ville.

Le 8 mai, les Anglais occupèrent le village de *Loctudy* mais durent l'abandonner peu après sous la contre-attaque. Ils se tournèrent alors vers Port-Hellan qu'ils occupèrent sans combat, car il n'avait aucune garnison française. Dans la nuit du 12, un déserteur du Régiment de Nice signala à Hodgson que la nuit suivante serait une nuit de repos pour les Français. À 5 h du matin, Hodgson lança donc une attaque surprise sur les redoutes. Une seule redoute fut prise; une deuxième attaque livra une autre redoute aux Anglais. Il ne servait plus à rien de défendre la ville désormais ouverte; la garnison se retrancha dans la citadelle.

Ce n'était donc plus qu'une question de jours avant de devoir livrer la forteresse. Les Anglais installèrent leurs batteries dans les redoutes prises et, dès le 14 mai, commencèrent à pilonner la citadelle. Le 30, une énorme brèche s'ouvrit dans la muraille. Le pilonnage était intense. Dans la nuit du 4 au 5 juin, un assaut anglais échoua. La casemate qui servait d'hôpital menaçait de s'écrouler. Les Anglais travaillaient aussi à des mines. Mais ces attaques par souterrain furent repoussées par les Français. Pourtant, avec toutes les mines qui se creusaient, la citadelle était sur le point de sauter.

Le matin du 7 juin, le drapeau blanc parlementaire[8] flotta au sommet de la citadelle. La garnison française sortit le 11 par la brèche, avec les honneurs de la guerre. Toute l'armée anglaise formait une haie silencieuse. Les soldats *en armes* furent transportés et débarqués à Port-Louis et à Lorient par les vaisseaux de guerre anglais.

8. Il était parfois difficile de distinguer entre le drapeau royal [français] et les couleurs parlementaires, blanches aussi.

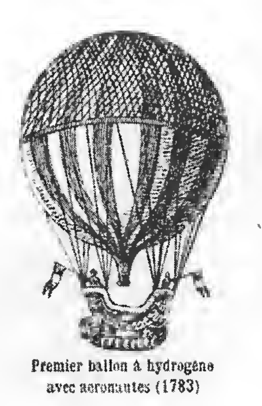


Pertes ♦**Anglais**: 700 tués et blessés.

♦**Français**: probablement un nombre similaire.

Conséquence de cette défaite française: Après la prise des redoutes qui entraîna celle de la ville, le général anglais accorda à ses troupes trois heures de pillage dans la ville; les rues du Four et de Stangerlan furent les seules qui souffrirent. Fort chèrement payée, l'île revint à la France deux ans plus tard en exécution d'une clause du traité de Paris [1763].

Pendant l'occupation anglaise qui dura jusqu'en 1763 [traité de Paris], l'île se dépeupla de ceux qui ne voulaient pas rester sous occupation étrangère. Après 1763, de nombreux Acadiens, déportés d'Amérique, vinrent s'installer dans l'île et la repeupler, à l'instigation du père Le Loutre, agent français auprès des populations acadiennes et micmac.



C'est de cette époque que date la création de... l'Armée de l'Air française. Bibliothèque de Tarbes.

SOURCES ET LECTURES: ♦Journal de Belle-Isle, depuis le 8 avril 1761, jour de la première descente des Anglais, jusques et compris celui de la capitulation, qui s'est faite le 7 juin 1761, Imprimerie de R. Malassis, Brest, 1761. ♦Journal du Siège de Belle-Isle (7 avril-7 juin 1761), Belle-Isle. [nd]♦*A review of Mr. Pitt's administration*, John Almon, Imprimé pour G. Kearsly, Londres, 1763.♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1908, IV. Torgau, pacte de famille. ♦The Hawke papers, a selection, 1743-1771, Ruddock F. Mackay, Scolar press for the Navy records society, Aldershot (GB), 1990.

Bergen. *Bataille de*

Date de l'action: 13 avril 1759.

Localisation: À 6 kilomètres au nord-est de Francfort-sur-Le-Main, Allemagne. Coordonnées géographiques: 50° 12′ de latitude N., et 08° 42′ de longitude E.[1].

Contexte: La guerre faisait rage en Allemagne aussi, dans une guerre totale qui couvrait trois continents[2]. En janvier, les Français prirent Francfort. En avril, ils affrontèrent les Anglo-Allemands de Ferdinand de Brunswick à la bataille de Bergen. Frédéric de Prusse fut battu à Künersdorf par les Autrichiens et les Russes.

Chefs en présence ♦**Anglo-Alliés**: le duc Ferdinand de Brunswick[3]. ♦**Français**: le duc de Broglie[4].

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Il est remarquable de comparer les opinions des théoriciens militaires européens avec ceux de certains autres pays comme la Chine. Alors que l'Européen Carl von Clausewitz écrit sans sourciller: « Si les guerres des nations civilisées sont beaucoup moins cruelles et destructrices que celles des nations non civilisées, cela tient à la situation sociale de ces États, autant à la leur propre qu'à celle qui dicte leurs relations mutuelles. » Et un peu plus loin: « Chez les sauvages, les intentions inspirées par la sensibilité l'emportent; chez les peuples civilisés ce sont celles que dicte l'intelligence. Cependant, cette différence ne tient pas à la nature intrinsèque de la sauvagerie et de la civilisation, mais aux circonstances concomitantes, aux institutions, etc... Elle n'existe donc pas forcément dans chaque cas particulier mais prévaut dans la majorité des cas. En un mot, même les nations les plus civilisées peuvent être emportées par une haine féroce. » [Clausewitz, De la Guerre, Livre I, chap. I, p. 52-53] Dans les mêmes pages, Clausewitz donne la définition de la guerre avec ses buts [La guerre est donc un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté.] et les moyens [Usage illimité de la force]. Après avoir lu les idées fort édifiantes d'un « civilisé », consultons celles de quelques-uns des « sauvages » dont il parle: « La meilleure politique, c'est de prendre le pays intact; anéantir celui-ci n'est qu'un pis-aller » [le Chinois Sun Tzu, *L'Art de la Guerre*, chap. III, principe I ; cinq siècles avant J.-C.]. « N'encouragez pas le meurtre. » [*ibid.* Il Ch'uan, chap. III, p. 112]; « Traitez bien les prisonniers, et prenez soin d'eux » [*ibid.* chap. II, princ. 19]; « Remporter cent victoires en cent batailles n'est pas le comble du savoir-faire » [*ibid.* chap. III, p. 112]. « Jamais guerre prolongée ne profita à aucun pays. » Mais malheureusement, ce furent Clausewitz et sa guerre totale qui inspirèrent les états-majors allemands du XX[e] siècle et Adolf Hitler lui-même. En fait, « le réalisme et la modération de Sun Tzu contrastent avec la tendance de Clausewitz à mettre en relief l'idéal rationnel et l'absolu, sur lesquels ses disciples ont achoppé en développant la théorie et la pratique de la guerre totale au-delà de toutes les limites du bon sens. Ce développement fatal a été favorisé par l'affirmation qu'introduire "dans la philosophie de la guerre un principe de modération serait une absurdité, la guerre étant un acte de violence poussé jusqu'à ses limites extrêmes." [...] Les funestes conséquences de l'enseignement de Clausewitz découlent dans une large mesure de l'interprétation trop superficielle et trop absolue par ses disciples qui en ont négligé les clauses modératrices; mais Clausewitz s'est lui-même prêté à cette interprétation erronée en donnant de sa théorie un exposé trop abstrait et trop compliqué pour que des soldats à l'esprit concret puissent suivre son raisonnement, qui souvent repartait dans une direction opposée à celle qu'il avait semblé prendre. Impressionnés mais déroutés, ils se raccrochaient aux brillantes formules maîtresses, tandis que leur échappait le fil directeur sous-jacent de sa pensée [...] Clausewitz [...] mourut avant d'avoir pu achever la révision de son œuvre, en sorte que celle-ci demeure exposée aux "erreurs d'interprétation sans fin" prévues par lui dans la note qu'il a laissée en testament. » [B.H. Liddell Hart, Avant-propos de l'Art de la Guerre de Sun Tzu.]
3. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
4. Le maréchal de France, duc Victor François 2[e] duc de Broglie - Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.

Effectifs engagés ♦**Français :** 25 000 hommes et 45 canons lourds. ♦**Anglo-Alliés :** 37 000 hommes avec une trentaine de canons lourds et quelques légers [au total 42]. Les Anglais étaient représentés par des régiments de cavalerie [*Greys, Inniskillings, Blues...*] et aussi par des régiments hanovriens[5].

Collection privée de l'auteur.

5. Le **Hanovre** [Hannover en allemand] fut un électorat du Saint Empire romain germanique, de 1692 à 1806. De 1714 à 1837, l'électeur de Hanovre cumula le titre de roi d'Angleterre. Créé en 1638 sous le nom imprononçable de Brunswick-Calenberg-Göttingen, il adopta pour cette raison le nom simplifié de sa capitale Hanovre. Il devint électorat en 1692 sous le nom de Brunswick-Lüneburg ou Hanovre. L'électeur Ernest Auguste Ier épousa **Sophie** du Palatinat, petite-fille du roi Jacques Ier Stuart de Grande-Bretagne. Le **British Act of Settlement** [1701], soucieux de garder le trône d'Angleterre dans le camp protestant, désigna Sophie comme héritière du trône britannique après la reine Anne Stuart [1665-1714], qui fut reine d'Angleterre de 1702 à 1714, et qui était la seconde fille de Jacques II. Mais comme Sophie mourut avant **Anne** Stuart [en 1714], ce fut l'électeur **Georges** Louis de Hanovre qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier, en tête de cinq monarques de la Maison de Hanovre à diriger les deux pays. Comme l'Écosse, le Hanovre devint ainsi une inépuisable mine de soldats pour alimenter la machine de guerre anglaise et remplacer les effectifs des régiments qui fondaient sous les balles françaises et autres durant les guerres coloniales anglaises.



Stratégie ou tactique: Les positions s'étendaient du Main à la Nidda. À droite, le pays était plat et marécageux jusqu'à l'escarpement au sommet duquel se juchait le village de Bergen. À gauche, le pays, quoique moins abrupt, était boisé et entouré de cours d'eau qui se jetaient dans la Nidda. Entre la lisière de ces bois et Bergen, le pays restait ouvert. Il était cependant coupé en travers par deux routes encaissées, formant obstacles à une attaque éventuelle qui viendrait de l'est. Bergen elle-même était ceinte de murs fortifiés. Au-delà, on voyait des fermes avec des vergers entourés de talus et de haies.

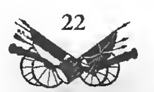
Du côté frontal se trouvait une élévation connue sous le nom de *Am Hohen Stein*, laquelle, sur son flanc est, pouvait offrir protection à un assaillant. Sa pente ouest, cependant, aussi loin que l'escarpement sur la droite et le bois de Vilbel sur la gauche, était ouverte et presque dépourvue de protection.

Derrière Bergen, à quelque 900 mètres au nord-ouest, se dressait une éminence couronnée par une tour, *le Berger Warte*. Le terrain découvert entre Bergen et la lisière du bois de Vilbel mesurait environ 900 mètres. Bergen, qui dominait ce secteur, était vraiment la clé de cette position. Mais *Berger Warte* dominait Bergen. L'escarpement au sud de Bergen était orienté vers l'ouest et convergeait vers le Main. Une attaque le long de la rive de ce cours d'eau devait être faite à travers des marais, des ruisseaux et des étangs, avec la droite de l'assaillant dominée par l'escarpement qui convergeait vers le Main et la forteresse de Francfort-sur-le-Main. En bref, Bergen fournissait la position défensive rêvée, difficile à tourner et qui donnait une vue directe sur les mouvements des assaillants. De Broglie avait bien choisi son champ de bataille.

Résumé de l'action: Le 13 avril à 8 h, les dernières troupes françaises de de Broglie se mettaient en position quand les premiers soldats de l'Erbprinz[6] apparurent à l'horizon. De Broglie rassembla ses commandants d'unités sur le Berger Warte. Il avait alors 30 bataillons d'Infanterie, 40 escadrons de Cavalerie, 45 canons lourds et 700 hommes d'Infanterie Légère. Au total, 25 000 hommes. Ferdinand de Brunswick commandait 45 escadrons de Cavalerie, 40 bataillons d'Infanterie de Ligne, 1 900 hommes d'Infanterie Légère et 4 canons lourds.

De Broglie avait posté 8 bataillons à l'intérieur du village et en avait dissimulé 13 en réserve derrière le même village. Sur sa gauche, derrière le bois de Vilbel, se tenaient les Saxons. Au centre, derrière le Berger Warte, il fit monter la Cavalerie française[7]. L'artillerie française au centre, et derrière les deux routes encaissées 45 canons en 6 grosses batteries, retranchées et battant tous les fronts. Les Français renforcèrent les défenses naturelles d'abattis et d'autres obstacles.

6. Prince héritier de la couronne du Brunswick.
7. Trente escadrons en tout.



Ferdinand de Brunswick ouvrit son QG le 1er avril à Windbecken en même temps que l'Erbprinz. Ses patrouilles lui apportant des renseignements contradictoires, Ferdinand décida de continuer d'avancer toujours en trois colonnes :

- ♦ 1re colonne à **droite** : Holstein-Gottorp avec 27 bataillons d'Infanterie, 4 escadrons de Cavalerie, 1 900 voltigeurs et 21 canons[8].
- ♦ 2e colonne à **gauche** : Isenburg avec 16 escadrons de Cavalerie et 11 canons[9].
- ♦ 3e colonne en avant-garde au **centre** : l'Erbprinz avec les autres escadrons de Cavalerie et 10 canons[10]. Au total le 37 000 hommes et 42 canons.

L'objectif des Alliés était la ligne Vilbel-Bergen. Une partie de leur artillerie était encore derrière. De façon à ne pas laisser aux Français le temps de se retrancher plus fortement, ordre fut donné d'avancer tout de suite entre 23 h et minuit. L'armée alliée devait se tenir dans le secteur *Rossdorf-Kilianstädten*[11], prête à marcher à 6 h le lendemain.

À 6 h du matin, donc, deux escadrons de Hussards Noirs prussiens et les Jägers de Freytag se mirent en marche vers Bergen. Ils se heurtèrent aux avant-postes français qui se replièrent en donnant l'alerte, conformément à leur rôle, et, vers 8 h, atteignirent Am Hohen Stein. Le reste de l'avant-garde alliée [l'Erbprinz] suivit le mouvement, accompagné par Ferdinand en personne qui donna l'ordre de presser le pas.

Le Erbprinz était suivi par Isenburg et, derrière ce dernier et un peu plus à droite, par Holstein-Gottorp[12]. Holstein-Gottorp avait trois heures de retard et ne s'était mis en marche qu'à 9 h au moment où Ferdinand arrivait à Am Hohen Stein où il trouva Freytag cloué au sol dans les bois près de Vilbel. Il envoya de l'Infanterie pour lui venir en aide, puis ordonna l'Erbprinz d'attaquer Bergen par le nord et au major général Gilsa par l'est. Freytag devait protéger le flanc droit et l'arrière de l'attaque en tenant les Français engagés en face de Vilbel. Freytag se mit en branle, s'empara de Vilbel, détruisit le ponton flottant militaire et ensuite se tourna vers le sud le long de l'éperon qui remontait à partir de la Nidda.

Pendant ce temps, l'attaque de Gilsa affrontait un puissant barrage d'artillerie et d'armes légères. Ferdinand envoya en avant une compagnie de Grenadiers et quelques Jägers laissés à l'arrière par Freytag ; lui-même, escorté par une

8. Prussiens et Hessois.
9. Anglo-Hanovriens et Hessois.
10. Anglais, Prussiens, Hessois et Brunswickois.
11. À environ 4 kilomètres au sud-est, et au sud-ouest du PC : Windecken.
12. Karl-Peter-Ulrich, duc de Holstein-Gottorp [1728-1762], était le fils d'Anne, fille du tzar Pierre le Grand (1er) de Russie, et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Il devint lui-même tzar en 1762 et épousa Catherine, princesse allemande, qui le fit assassiner et prit sa place sur le trône sous le nom de Catherine II.



compagnie de Grenadiers, s'approcha pour mieux voir. Finalement, après un violent combat, les Français repoussèrent les troupes de Gilsa qui refluèrent en désordre dans les vergers.

Il était alors 9 h 45. Lorsque l'Erbprinz vit cette déroute, il se tourna vers Gilsa, qui s'était réfugié avec ses hommes à couvert de la pente est d'Am Honen Stein, et il lui ordonna de repartir à l'assaut à l'extrémité est de Bergen. Ce faisant, Gilsa serait appuyé par deux canons de 6 livres et par le seul canon de 12 livres qui, pour l'instant, était arrivé.

Quand les deux bataillons de Gilsa quittèrent le refuge d'Am Hohen Stein et avancèrent à travers la pente qui servait de glacis à Bergen, ils furent pris sous un intense bombardement français. Malgré cela, Gilsa traversa le terrain découvert, entra dans les vergers, repoussa les Français au-delà du chemin creux, les suivit jusqu'aux abattis où ses troupes furent mitraillées à bout portant[13]. De Broglie lança sa Réserve tactique pour contre-attaquer : 4 bataillons français contournèrent la muraille sud de Bergen et 11 le mur nord. Ils prirent les Grenadiers alliés en tenaille, sur les deux flancs, et ces derniers refluèrent en désordre à travers le terrain découvert où ils furent de nouveau pris à partie par l'artillerie française qui les décima. Sur quoi, les Anglo-Alliés refluèrent en abandonnant leurs deux canons de six livres.

Ferdinand, qui suivait de près Gilsa, fit demi-tour au galop jusqu'à Am Hohen Stein et mit en action un autre bataillon pour arrêter la contre-attaque française qui se développait à partir du sud de Bergen. Elle fut stoppée en effet, et certains Grenadiers anglo-alliés qui venaient d'échouer se joignirent aux assaillants pour arriver à moins de 100 mètres des murs de Bergen. Les Français se lancèrent contre eux au corps à corps et la mêlée devint générale en ce point. Il aurait été nécessaire, d'un côté comme de l'autre, d'envoyer des troupes fraîches, mais celles des Anglo-Alliés étaient trop loin à Am Hohen Stein pour intervenir efficacement.

Alors que Gilsa faisait avancer ses hommes, de Broglie conservait encore quatre bataillons d'Infanterie en réserve tactique derrière Bergen. Il les renforça de quatre autres pris à la gauche. Cela fait, il s'élança à leur tête pour contre-attaquer. Cette contre-attaque fut irrésistible. Les Anglo-Alliés fatigués, assaillis, prirent littéralement la fuite. Gilsa fut blessé. Les Français les poursuivirent.

À 10 h, l'artillerie française régnait en maîtresse absolue sur le champ de bataille. Le reste des corps de l'Erbprinz s'abritait derrière Am Hohen Stein. Isenburg venait d'arriver à Am Hohen Stein, avec quatre escadrons de Cavalerie et un bataillon d'Infanterie, quand il reçut l'ordre de Ferdinand de porter secours

13. Par les Français, bien entendu.



aux Anglais en détresse en renouvelant l'attaque. Les Hessois s'élancèrent donc. Quelques cavaliers atteignirent les portes de Bergen, et les fantassins allemands, à mesure qu'ils rencontraient des unités anglaises en retraite, les forçaient à retourner immédiatement au feu. Mais cette nouvelle attaque vint de nouveau échouer contre l'abattis situé de l'autre côté du chemin creux. Pendant un moment, les Anglo-Alliés hésitèrent; puis ils s'arrêtèrent. Ferdinand leur ordonna de reprendre l'assaut, soutenus par l'artillerie qui venait d'être amenée en ligne, mais l'artillerie française s'avança jusqu'à la haie ouest du chemin creux allant de Bergen à Vilbel, d'où elle entra en action sur les Anglo-Alliés qui furent de nouveau cloués au sol.

Courageusement, Isenburg s'élança en personne à la tête de ses troupes à travers le terrain découvert et dans les vergers où ses bataillons firent leur jonction avec les Anglo-Alliés qui s'y étaient accrochés et, avec eux, avancèrent lentement en tirant. Mais ils furent soudain contre-attaqués par les huit bataillons français que de Broglie avait envoyés frontalement et latéralement sur les deux flancs. Isenburg tomba mortellement blessé. Les troupes alliées décrochèrent et refluèrent une fois de plus, poursuivies par les fantassins français.

Sur Am Hohen Stein, Ferdinand, qui s'attendait à une offensive générale française, ordonna à l'Erbprinz de se préparer à une attaque. Il galopa ensuite jusqu'au flanc gauche et ordonna à quatre escadrons de Cavalerie [d'Urff] d'arrêter les Français qui talonnaient les Alliés en déroute. Urff prit les Français de flanc, leur captura 150 prisonniers et leur fit faire demi-tour jusque dans les vergers d'où une contre-attaque française le repoussa. De Broglie fit alors avancer 10 escadrons français jusqu'à la route encaissée où ils reçurent pour mission de protéger les canons.

Cependant, Ferdinand réussit à rallier les troupes d'Isenburg, qui avaient reflué d'Am Hohen Stein, et à rétablir l'ordre. Schülenburg[14] put amener sa Cavalerie, mais cette dernière tomba aussitôt sous le tir de l'artillerie française et ses cavaliers refluèrent et se réfugièrent derrière Am Hohen Stein.

Il était plus de 11 h lorsque les unités de Holstein-Gottorp arrivèrent sur le champ de bataille. C'étaient des troupes fraîches. Son Infanterie



Encyclopédie de Diderot, SFU.

14. Qui remplaçait Isenburg, tué.



de tête se plaça à la gauche de Schülenburg et ouvrit le feu sur les Français au moment de la charge de Cavalerie d'Urff. Le reste du Corps d'Holstein-Gottorp se posta à la droite de l'Erbprinz avec de l'artillerie lourde.

Ferdinand fit replier toutes ses troupes derrière le couvert d'Am Hohen Stein, et, durant un long moment, tout resta étonnamment silencieux. De Broglie envoya le Corps saxon pour contourner le flanc droit anglo-allié, le long de la lisière du bois de Vilbel, mais, après avoir pris contact avec les Alliés, ce Corps fit demi-tour sans être poursuivi.

Pendant ce temps, les Anglo-Alliés se préparaient à l'assaut final. Les restes de l'artillerie alliée venaient d'arriver[15]. Ferdinand connaissait le dispositif français maintenant que les combats l'avaient forcé à se démasquer. Les Anglo-Alliés étaient prêts, juste derrière la crête et partiellement visibles pour de Broglie, lequel avait fait venir ses six derniers bataillons d'Infanterie de réserve du Berger Warte et redistribuait son artillerie pour mieux couvrir son aile gauche.

Ce va-et-vient chez les Français donna à Ferdinand l'impression qu'il allait être attaqué. Il annula donc ses ordres et attendit, ce qui donna aux Français le temps de réorganiser leurs lignes. Un long moment passa, puis les Anglo-Alliés redescendirent derrière Am Hohen Stein, laissant leur artillerie échanger des coups avec l'artillerie française. Il était environ 18 h. L'artillerie continua son tir jusqu'à la nuit. Le silence se fit alors, coupé seulement par quelques détonations isolées de sentinelles nerveuses.

Ferdinand de Brunswick décida alors de battre en retraite. Les morts anglo-alliés furent rapidement enterrés dans des fosses communes[16] et les blessés intransportables abandonnés aux soins des Français qui les évacuèrent vers Francfort dans leurs hôpitaux militaires.

À 22 h, la retraite alliée commença ; à l'aube, ils arrivèrent à Rossdorf. Étonné de les voir retraiter, de Broglie envoya quelques troupes légères afin de les surveiller et de les harceler.

Pertes ♦**Français** : 1 800 tués et blessés. ♦**Anglo-Alliés** : 2 671 tués, blessés et prisonniers.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Les Alliés battirent en retraite vers le nord : Bergen-Hungen-Grünberg-Ziegenhain, sous les harcèlements de cavaliers français commandés par Blaisel.

15. Vingt et un canons lourds de gros calibre.
16. Sauf les officiers qui étaient retournés à leur famille.



SOURCES ET LECTURES:♦"*...by dint of labour and perseverance... a journal recording two months in northern Germany kept by Lieutenant-Colonel James Adolphus Oughton, commanding 1st battalion 37th Regiment of Foot, 1758, transcribed, with an introductory biographical essay and footnotes by Stephen Wood,* The Society for Army historical Research, Londres, 1997. ♦ *The Austro-Hungarian army of the Seven Year War,* Albert Seaton, Osprey Publishing, Wellingborough Northants, Angleterre, 1973. ♦*England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy,* Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦Lloyd, Henry, *Histoire des guerres d'Allemagne,* Institut de stratégie comparée, Fondation pour la recherche stratégique, Économica, Paris, 2001. [reprise d'un auteur ancien du XVIIIe siècle; utilisé pour lecture seulement]

Brackwede. *Bataille de*

Date de l'action: 13 juin 1757.

Localisation: Ville située en Allemagne, à 5 kilomètres au sud de Bielefeld et à 70 kilomètres à l'ouest de Münster. Coordonnées géographiques: 51° 59′ de latitude N., et 08° 31′ de longitude E.[1].

Contexte: Le 4 juin, d'Estrées était à Warendorf à 25 kilomètres à l'est de Münster. Le 12, il occupa Wiedenbrück et ensuite Rietberg. Cumberland était alors à Brackwede avec 38 escadrons de cavalerie et 52 bataillons d'infanterie; presque toute son armée. Il décida de s'arrêter et de combattre. Il laissa cependant les Français reconnaître ses positions sans essayer aucunement de les en empêcher.

Chefs en présence ♦Le maréchal Louis-Charles d'Estrées (1695-1771). ♦William Augustus, duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre.

Effectifs engagés ♦Inconnus.

Stratégie ou tactique: De 1749 à 1755, pendant la période de paix et de prospérité que la Guerre de Sept Ans vint malheureusement interrompre, l'organisation de l'armée française fut l'objet d'importantes modifications, à l'instigation du maréchal de Saxe, qui mourut à Chambord en 1750, et sous la direction du ministre Voyer d'Argenson.

♦**L'Infanterie** [180 000 soldats] conserva 101 régiments permanents: 80 régiments français et 31 régiments étrangers dont 12 allemands, 10 suisses, 7 irlandais, un italien et un corse. Le bataillon comportait 12 compagnies de 40 hommes chacune, dont une de Grenadiers, soit 480 fantassins[2]. Il se formait sur trois rangs, les deux drapeaux au centre, les Grenadiers, les Grenadiers-voltigeurs à droite, le piquet d'élite [45 fusiliers] à gauche. Les tambours se répartissaient aux ailes en deux groupes égaux. Les tambours de droite étaient renforcés de deux sonneurs de trompe, trois hautbois, un basson et quatre fifres.

Le bataillon manœuvrait *à la prussienne*: pas cadencé lent de 60 à la minute. Le maniement d'arme était décomposé en mouvements cadencés, comme aujourd'hui. Le chargement de l'arme se faisait en 12 temps d'une seconde. Le tir s'effectuait selon l'importance des unités; les tirs de bataillon sur trois rangs, le premier rang à genoux et le deuxième à mi-hauteur.

Mais ce principe de régularité automatique des mouvements et de rapidité cadencée comportait de graves lacunes. *Au combat, un quart des tués et des blessés*

1. Voir aussi le plan toponymique à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. En Nouvelle-France, à la même époque, un bataillon d'infanterie à effectifs pleins comptait jusqu'à 525 fantassins.

étaient des soldats du premier et du second rang, atteints dans le dos ou à la tête par ceux du troisième rang.

L'uniforme devint juste-au-corps, resserré par deux baudriers de cuir de buffle qui se croisaient sur la poitrine afin de ne pas gêner l'automatisme des mouvements. Les Grenadiers reçurent le bonnet à poils.

♦La Cavalerie. La Maison-du-Roi[3], qui incluait les *Gardes-du-Corps* [quatre compagnies dont une écossaise], les *Gendarmes-du-Roi* [deux escadrons], les *Chevau-légers de la Garde*, les *Mousquetaires* et les *Grenadiers-à-Cheval. La Grande-Gendarmerie*, 10 compagnies stationnées à Versailles, et *la Petite-Gendarmerie* [6 compagnies] à Lunéville pour la garde de Stanislas[4]. La *Cavalerie légère* comptait 45 000 hommes en 64 régiments. Les *Dragons*, 17 régiments.

Le combat de Brackwede fut l'un des plus bizarres jamais arrivés. La panique anglaise, issue d'ordres mal donnés par Cumberland, fut la cause directe de la déroute.

Résumé de l'action: D'Estrées, tôt le matin du 13 juin, envoya ses troupes légères autour des deux flancs des positions de Cumberland. Elles commencèrent immédiatement de menacer le chemin de repli anglais vers Herford. Cumberland décida de battre en retraite. Une retraite précipitée en ordre exige des troupes entraînées. Les ordres de retraite n'atteignirent pas toutes les troupes anglaises. Le résultat fut que les unités anglaises de queue interpénétrèrent d'autres unités qui n'avaient pas reçu l'ordre de retraiter. Dans la confusion de la nuit, des combats sanglants éclatèrent entre les unités anglaises qui se rencontraient.

Pour compléter le désarroi, les Français les mitraillèrent sans merci, jetant la panique générale dans leurs rangs. Au moment où Bielefeld fut atteint, un chaos inextricable s'était installé parmi eux, aggravé par les Français qui poursuivaient l'arrière-garde.

Quand toutes les troupes alliées eurent disparu, les Français saccagèrent tout, en dépit du fait que les officiers français essayaient de les en empêcher afin de continuer la poursuite des Anglais. Ces derniers se retirèrent si vite que, le 16, ils avaient dépassé la Weser, dans le méandre de la rivière au sud de Minden, laissant sur la rive gauche quelques patrouilles d'observation.

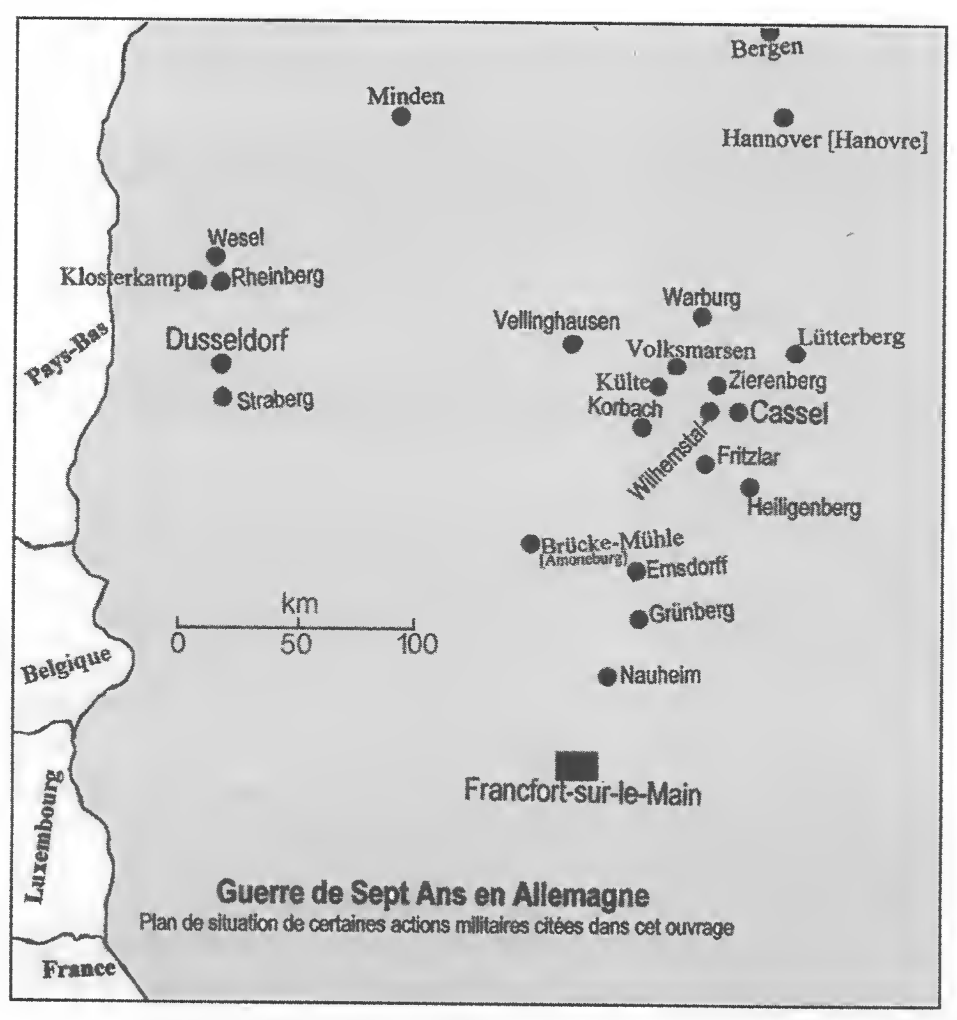
Pertes ♦Très lourdes du côté anglais[5], surtout par « *friendly-fire* ».

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Les Français atteignirent Bielefeld le 20 juin, deux jours après la défaite de Frédéric de Prusse à Kölin. Le 15 juillet

3. Ou Maison-Rouge à cause de la couleur de son uniforme.
4. Stanislas Ier Leszczynski, gendre du roi de France Louis XV; roi de Pologne en titre de 1704 à 1766 [en fait de 1704 à 1709 et de 1733 à 1736], puis souverain en 1738 des duchés de Bar et de Lorraine. Il résida en Lorraine à partir de 1738.
5. Deux ou trois mille hommes.



1757, les Français occupèrent la forteresse de Kassel, sans résistance, un peu plus d'un mois après avoir vaincu le duc de Cumberland à Brackwede.



Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES : *Artillerie pratique employée sous les règnes et dans les guerres de Louis XIV et Louis XV*, seules tables de l'artillerie française avant Gribeauval, Jean-Alexandre le Bon Espiard de Colonge,... ouvrage inédit, mis au jour par son petit-neveu le Bon Alfred d'Espiard de Colonge, J. Corréard, Paris, 1846. ♦ *William Augustus, Duke of Cumberland. A life*, Rex Whitworth, Leo Cooper, Londres, 1922. ♦ *William Augustus, Duke of Cumberland, and the Seven Years' War*, Sir Evan Edward Charteris, Hutchinson & Co.: Londres, 1925. ♦ *Les Guerres sous Louis XV*, comte Charles Pierre Victor Pajol. Charles Pierre Victor, 7 Paris, Imprimeur Mesnil, Paris, 1881-91. ♦ *Camp Duties and Regulations [1743-75]. Orders given out to the Army during the war in Germany, the Netherlands and Scotland, on account of the rebellion*, by His Majesty King George the Second and his Royal Highness the Duke of Cumberland, in Thomas Simes, *The Military Guide for Young Officers*, Londres,1781.

Brücke-Mühle. *Bataille de*

Date de l'action: 21 septembre 1762.

Localisation: Ville d'Allemagne. Coordonnées géographiques: 50° 48′ de latitude N., et 08° 55′ de longitude E.[1]. Le pont du Moulin se situe à Amöneburg, à 71 kilomètres au sud de Kassel et à 79 kilomètres au nord-ouest de Francfort.

Contexte: Le matin du 20 septembre, Ferdinand de Brunswick ordonna à Wangenheim de se placer en protection sur son flanc gauche en s'accrochant à la ligne Homberg-Dannenrod et d'envoyer des patrouilles d'observation en avant. Zastron devait placer sa droite face à Amöneburg et sa gauche à Schweinsberg. Durant cette même matinée du 20, Waldergrave, qui remplaçait Granby malade, signala que le lieutenant-colonel Clarke, commandant le poste de Kirchhain, avait aperçu de grosses unités françaises manœuvrant dans la plaine entre Gross et Klein Seecheim; principalement de l'infanterie. La journée se passa ainsi et la nuit tomba. Les unités anglo-alliées occupèrent leurs nouvelles positions.

Chefs en présence ♦Anglo-Alliés: Ferdinand[2]; lieutenant général Lückner[3]; général Granby[4]; major général anglais Thomas Conway. ♦Français: de Castries[5].

Effectifs engagés ♦Anglo-Alliés confédérés: 15 escadrons de cavalerie, dont 3 anglais et 12 hanovriens; et 7 bataillons d'infanterie incluant les Chasseurs de Fraser. Lieutenant général Conway, 10 escadrons de cavalerie hessoise et 14 bataillons d'infanterie, dont 4 anglais et 10 hanovriens. Le lieutenant général Gilsa avec 6 escadrons de cavalerie [tous anglais] et 6 bataillons d'infanterie [tous hessois]. *Corps de troupes:* cavalerie anglaise des lieutenants généraux Mostyn, Howard et Johnson avec 14 escadrons, accompagnés de 12 escadrons hanovriens et 8 hessois.

Stratégie ou tactique: La ruse de guerre dans laquelle tomba Ferdinand fut, pour les Français, de laisser croire qu'ils voulaient à toute force *prendre le pont*[6] pour que les Anglo-Alliés restent sur la défensive et ne soutiennent pas le *château*[7],

1. Voir aussi le plan toponymique à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
3. Nicolas, baron de Lückner, né à Kampen en Bavière en 1722, servit en Prusse et passa au service de la France en 1763; maréchal de France en 1791, mort à Paris sur l'échafaud la même année.
4. Le lieutenant général John Manners, marquis de Granby, naquit en 1721. Il était l'aîné du 3e duc de Rutland. Il commandait le contingent anglais de l'armée de Ferdinand de Brunswick. Il mourut à Scarborough, le 18 octobre 1770.
5. Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, né en 1727, lieutenant général en 1758, ministre de la Marine en 1780, maréchal de France en 1783; mort en 1801.
6. L'attaque de diversion.
7. L'attaque principale.



alors que le seul objectif français était de s'emparer du château. « *La fin du fin, lorsqu'on dispose ses troupes, c'est de ne pas présenter une forme susceptible d'être définie clairement*[8]. »

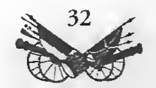
La surveillance le long de la rivière fut intensifiée; chaque pont était soigneusement surveillé par un officier et 100 hommes. Le pont du Moulin[9] par 200 hommes. Un détachement avait pris position dans le moulin lui-même qui se trouvait dans une petite île, et un autre de 13 hommes dans une auberge sur la rive la plus éloignée, vis-à-vis du moulin[10]. Les rives de l'Ohm étaient surveillées par des patrouilles, envoyées à partir de chaque pont; elles faisaient la moitié du chemin et s'en retournaient après avoir fait leur jonction et s'être reconnues en échangeant le mot de passe.

Résumé de l'action: La nuit était fraîche. Une épaisse brume se leva et envahit la vallée. Les sentinelles ouvrirent l'œil et tendirent une oreille plus attentive encore. Cette nuit-là, un officier anglais [de liaison], transportant un message important, fut capturé derrière les lignes anglo-alliées par une patrouille française qui s'y était infiltrée.

Le château, objectif primordial et essentiel des Français, fut encerclé. L'infanterie française se mit en position d'assaut en rampant silencieusement. Dans le secteur de l'attaque de diversion [le pont du Moulin], l'avant-poste anglais situé sur la rive éloignée fut attaqué et emporté d'assaut par un détachement français. L'aube se levait. Les cris auraient dû donner l'alerte aux 200 Anglais postés à l'entrée du pont[11]. Les parapets du retranchement mesuraient un mètre de haut; mais, depuis la rive éloignée, on pouvait en apercevoir l'intérieur, et donc effectuer un tir plongeant. Sa garnison attendait une attaque imminente. Soudain, on entendit le sifflement des boulets et le grondement des canons, pointés, semblait-il, sur le château d'Amöneburg. De fait, aucun assaut ne fut lancé contre le pont.

À 6 h du matin, au lever du jour, toute l'armée était prête. L'artillerie continuait de pilonner le château médiéval. Granby avait repris le commandement. À 10 h, la brume se leva, et, devant les Anglo-Alliés, dans la plaine, entre Gross Seelheim et Amöneburg, se tenait la plus grande partie de l'armée française. Quelque infanterie française et artillerie, de l'autre côté du pont, occupaient des positions prises aux Anglo-Alliés et tout le long des pentes inférieures d'Amöneburg. Une attaque générale semblait imminente.

8. Sun Tzu, L'Art de la Guerre, chapitre VI, «Points faibles et points forts», Principe 24. Le principe 25, qui suit, confirmait le 24: « C'est d'après les formes que j'établis les plans qui mènent à la victoire, mais ceci échappe au commun des mortels. Bien que chacun ait les yeux pour saisir les apparences, nul ne comprend comment j'ai créé la victoire. »
9. Ou en allemand Brücke-Mühle.
10. Voir le plan.
11. Ils occupaient un retranchement qui avait été érigé l'année précédente.



Collection privée de l'auteur.

Zastrow mit immédiatement ses 12 canons en action. L'artillerie française répliqua aussitôt et 3 des 12 canons de Zastrow furent démontés en quelques minutes. Le duel devenait sérieux. Toute l'infanterie de Granby reçut l'ordre de marcher sur Zastrow pour l'appuyer, suivie par quatre bataillons hessois et la moitié de l'artillerie hanovrienne et hessoise. Mais, avant que ces renforts n'arrivent, les Français augmentèrent l'intensité de leur tir d'artillerie, et l'infanterie française profita de cette couverture pour se porter en avant jusqu'à 25 mètres des Alliés[12] et pour les mitrailler à bout portant. Ces derniers tinrent bon et retournèrent le feu en attendant des renforts.

12. Des Hanovriens.



En ce qui concernait le pont lui-même [la diversion], il fallait *faire un bond* d'environ 350 mètres en terrain totalement *découvert* pour venir le renforcer ou relever sa garnison. Chaque heure, des relèves de 200 hommes étaient envoyées. Ces *relèves* devaient traverser en courant les 350 mètres de terrain, nu comme un glacis et pilonné par l'artillerie française. La *garde descendante* était exposée au même risque en retournant vers l'arrière. Les Hanovriens firent ce manège pendant six longues heures. Puis Granby commença enfin à arriver avec des secours anglais ; d'abord les *Guards*, et ensuite la Brigade de Beckwith. Les Anglais prirent donc la relève et effectuèrent le même dangereux va-et-vient toutes les 60 minutes, sous le bombardement de batteries françaises postées à une distance de 250 mètres. Pour les artilleurs, cétait un jeu cruel de « tir au pigeon de foire ».

Un petit détachement français tâta la position désormais anglaise et tenta de franchir le pont mais fut repoussé. Le plus important rôle semblait échoir au retranchement lui-même dont les parapets étaient presque éboulés. Les Hessois qui relevèrent, par la suite, les Anglais de Beckwith renforcèrent ce retranchement en utilisant les cadavres anglais, au milieu de la poussière, de la fumée, du bruit et des cris. L'auberge avec ses dépendances et le moulin lui-même étaient devenus des ruines.

Pendant que tous les yeux étaient tournés vers le pont du Moulin, personne ne pensait à la garnison anglo-alliée du château qui livrait une furieuse bataille. Tout se passait comme si les Alliés croyaient aux apparences ; c'est-à-dire que l'attaque principale portait sur le pont, et la diversion sur le château. L'artillerie française avait ébréché le mur ouest. En début d'après-midi, cinq bataillons français montèrent à l'assaut sur les pentes de la colline de basalte de forme conique sur laquelle se dressait le fier et orgueilleux château médiéval. Les Français étaient dissimulés par une arête qui partait du château en direction du sud. Ils furent repoussés. Une autre vague d'assaut française monta, s'engouffra dans la brèche, fut reçue par les hommes de Kruse et encore repoussée, laissant derrière elle 27 tués et blessés et 53 prisonniers.

Finalement, tard dans la journée, un troisième assaut français fut lancé. Cette fois, les Français tuèrent ou blessèrent 52 hommes de Kruse, qui capitula. Amöneburg, le point-d'appui principal, tomba ainsi entre les mains des Français.

La nuit fut calme. Les Anglo-Alliés bivouaquaient. À l'aube, ils virent que l'armée française avait repris ses positions d'origine, quoique restant maîtresse de l'extrémité du pont. Aucune nouvelle de Kruse, le maître du château. Le sommet de l'Amöneburg était calme. Aucun signe de vie. Le colonel Schlieffen, qui commandait provisoirement le corps de Hardenberg [malade], aperçut une foule de soldats au sommet. C'étaient les Français, à son immense étonnement. Personne ne savait jusque-là qu'Amöneburg était tombée aux mains des Français.



Se voyant berné, Ferdinand en fut froissé, comme s'il avait fait un mauvais calcul aux échecs. Il s'était obstiné à faire garder jusqu'au bout ce pont dérisoire où 745 de ses Anglais et de ses Allemands avaient été tués ou blessés, car les Français l'avaient induit à croire qu'ils voulaient s'en emparer et que tel était leur principal objectif. Mais, en fait, ils ne restaient à cet endroit que dans un but de diversion tactique pour protéger le flanc de l'attaque française sur le château. Ferdinand avait perdu sa partie d'échec et... 745 *pions* !

Les Français consolidèrent immédiatement leurs positions. Les murs du château furent réparés et quelque artillerie postée au sommet des murailles. Sur la rive opposée, les Anglo-Alliés firent de même. Un armistice tacite permit de relever morts et blessés. Il y eut, *au détriment de la valeur combative des troupes*, un peu de *fraternisation* entre les Français et les Anglo-Alliés, et un autre combat en aurait souffert. Mais il n'eut pas lieu.

Pertes ♦**Anglais** : 316 tués ; Anglais et Hanovriens [pour 6 bataillons], 290 ; Hessois [pour 4 bataillons], 108 ; artillerie hanovrienne, 31 hommes et 18 chevaux. Total donc, 745 hommes au pont, et le double durant la prise du château ; donc, au total : 2 200. ♦**Français** : Pour prendre le château, les Français perdirent 300 tués et 800 blessés, incluant Castries et Guerchy.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Ce secteur resta donc aux Français.

SOURCES ET LECTURES : ♦*The Austro-Hungarian army of the Seven Year War*, Albert Seaton, Osprey Publishing, Wellingborough Northants, Angleterre, 1973. ♦*England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦"*...by dint of labour and perseverance... a journal recording two months in northern Germany kept by Lieutenant-Colonel James Adolphus Oughton, commanding 1st battalion 37th Regiment of Foot, 1758, transcribed, with an introductory biographical essay and foot-notes by Stephen Wood*, The Society for Army historical Research, Londres, 1997. [lecture seulement]

Bunderbalanka. Siège de

Date de l'action: 30 juin 1757.

Localisation: Bourg du Carnate dans la région de Madras, Indes.

Contexte: Le 16 novembre, Bussy quitta Hyderabad et prit le chemin des Circars afin d'y raffermir son autorité. Durant sa marche, il ne rencontra nulle opposition, excepté à Bobili. Maître de Bobili, Bussy apprit l'occupation du comptoir français de Hugli par les Anglais. En représailles, il commença successivement le siège des factories anglaises de Vizagapatam, d'Ingeram.

Résumé de l'action: Sous les bombardements, les garnisons de Vizagapatam, de Madapollam et d'Ingeram capitulèrent les 25, 27 et 29 juin. La factorie de Bunderbalanka située aussi sur l'un des bras de la Godavéry, près de son embouchure, fut assiégée par les Français. Elle fut fortement bombardée, ce qui mena à sa capitulation, le 30 juin.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: La région desservie par cette factorie passa aux Français.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Précis pour le marquis de Bussy, contre les syndics & directeurs de la Compagnie des Indes*, marquis Charles-Joseph. de Bussy-Casrelnau Patissier, De l'Imprimerie de Louis Cellot, Paris, 1767. ♦*The Decisive Battles of India, from 1746 to 1849* inclusive, George Bruce Malleson, Allen & Co., Londres, 1883. ♦*History of the French in India from the founding of Pondichery in 1674 to the capture of that place in 1761*, George Bruce Malleson, Allen & Co., Londres, 1909. ♦*Histoire philosophique et politique des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Guillaume Thomas François Raynal, 4 vol. John Exshaw, William Halhead, Dublin, 1776. ♦*The Decisive Battles of India, from 1746 to 1849 inclusive*, George Bruce Malleson, Allen & Co., Londres, 1883.

Bushy-Run. Bataille de

Date de l'action: 5 août 1763.

Localisation: Comme dans la bataille précédente de Bloody Run, le mot *run* signifie *ruisseau* ou *petite rivière* dans son extension nord-américaine. Cette rivière se localise en Pennsylvanie, États-Unis. Coordonnées géographiques: 40° 15′ de latitude N., et 79° 14′ de longitude O.

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: La Guerre de Sept Ans avait mis un terme à l'empire français d'Amérique. La Nouvelle-France et la « *Deuxième Acadie* » étaient passées entre les mains de l'Angleterre; quant à la Louisiane, elle avait été discrètement cédée à l'Espagne. Versailles, grisée par le tourbillon de fêtes somptueuses, ne voulait plus se soucier de l'Amérique du Nord. Mais Pontiac, un chef indien francophile, ne tenait pas à en rester là.

Chefs en présence ♦Pontiac [1720-1769] avait combattu aux côtés des Français, qui lui avaient conféré le grade de capitaine dans l'armée française, durant toute la Guerre de Sept Ans et ses préliminaires nord-américains [1754-1763]. De mère Chippeoua, il naquit dans le nord du territoire de la Belle-Rivière [l'Ohio] et devint chef des tribus unies des Chippeoua, des Pottaouattamies et des Outtaouais. Il vit avec désespoir la disparition de la Nouvelle-France et commença dès 1761 à organiser la résistance aux Anglais dans la vallée du Mississippi. Sa tête fut rapidement mise à prix et il mourut assassiné par un Indien Kaskakia soudoyé et enivré par un marchand anglais[1]. ♦Anglais: colonel mercenaire Bouquet[2].

1. Son nom fut donné au village de Pontiac, non loin de Détroit, qui s'agrandit lorsque vinrent s'installer des usines d'automobiles, lesquelles prirent ce nom au tournant du XX[e] siècle.
2. Henry Bouquet est un officier mercenaire suisse de l'armée britannique, né à Rolle en Suisse, fils d'un officier. Comme des Suisses de son temps, il a servi comme mercenaire dans des armées étrangères. Bouquet a commencé sa carrière militaire dans l'armée des Pays-Bas, puis dans celle de la Sardaigne. En 1748, il est revenu au service des Pays-Bas, comme lieutenant-colonel des mercenaires suisses. En 1756, il a pris du service de l'armée britannique avec le grade de lieutenant-colonel. Bouquet a servi sous les ordres du général John Forbes dans l'expédition contre la garnison française du fort Duquesne en 1758, et sur son avis l'armée a construit une nouvelle route par la Pennsylvanie centrale, au lieu d'utiliser la route du Maryland créée pendant l'échec de l'expédition de Braddock. À l'automne de 1764, Bouquet a été nommé commandant du fort Pitt. Pour mater le soulèvement des tribus indiennes avec un mandat clair, il a mené une force de 1 500 miliciens et de soldats réguliers à partir du fort dans la région de l'Ohio. La campagne contre Pontiac a valu à Bouquet de s'octroyer une réputation de criminel de guerre et de précurseur des armes biologiques. Tout a commencé lorsque, le 28 juin 1763, Amherst, le commandant en chef, écrivit à Bouquet: « ...Ne faites pas de prisonniers... » Dans une série de lettres échangées pendant l'été de 1764 entre Bouquet et son commandant, le général Jeffrey Amherst, ils conçoivent l'idée d'infecter les Indiens de la petite vérole (la variole) en leur donnant des couvertures contaminées par cette maladie qui sévissait à l'hôpital du fort [pour plus de renseignements sur cette guerre bactériologique, voir le chapitre sur le coup de main contre Fort-Michillimackinac, le 2 juin 1763]. Le 13 octobre 1764, l'armée de Bouquet a atteint le fleuve de Tuscarawas. Peu après, les Shawnees, les Senecas et les Lenapes-Delawares sont venus se rendre par crainte des exactions anglaises. Comme conditions pour le traité de paix, Bouquet a exigé le retour de tous les captifs britanniques contre la promesse de ne pas détruire les



Effectifs engagés ♦500 soldats anglais. ♦Indiens : inconnus.

Stratégie ou tactique: Au début de la bataille, les Anglais formaient un cercle, puis ils réussirent à attirer les Indiens en un point et à les enfermer dans le cercle, véritable nasse[3].

Amherst avait donné à Bouquet une série d'ordres qui, de nos jours, sont considérés comme des crimes contre l'humanité : *utiliser des meutes de chiens contre les Indiens, ne pas faire de prisonniers, contaminer des couvertures avec la variole* et faire en sorte que ces couvertures tombent entre les mains des Indiens. Premier cas connu de guerre bactériologique. Selon la classification tactique de Jomini, le combat de Bushy Run serait du *8e Ordre de bataille*[4].

Résumé de l'action: Bouquet commandait 500 Habits-Rouges. Son convoi de nombreux chariots logistiques avançait dans les bois le long de la vallée du Cumberland. Le 25 juillet 1763, il atteignit *Bedford*, un fort qui côtoyait un village. Il y resta trois jours. Le 2 août, le convoi atteignit *Fort-Ligonier*, à 75 kilomètres de *Bedford* et à 220 kilomètres de *Carlisle*. Les Indiens, qui faisaient le siège de Carlisle, se replièrent alors momentanément. Le convoi y laissa le matériel le plus encombrant et, à moins d'une journée de marche, s'engagea dans le dangereux défilé de la *Rivière-à-la-Tortue*.

Le 5 août au matin, la colonne démonta et plia ses tentes, et elle se mit en marche dans cette région mouvementée. Vers 13 h, la colonne était à 800 mètres de Bushy Run, la prochaine étape. Les Anglais avaient parcouru 26 kilomètres. Soudain, des détonations venant de la tête de la colonne firent sursauter les

villages des Indiens ou de ne pas s'approprier leurs terres. L'échange des captifs s'est mal déroulé et beaucoup d'Européens ayant adopté le style de vie et les valeurs des Amérindiens ont dû être pris contre leur gré. Cela a causé beaucoup d'amertume parmi les groupes indigènes. Bouquet a déplacé son armée du fleuve de Tuscarawas vers le fleuve de Muskingum, l'actuel Coshocton, Ohio. Il s'est positionné au cœur des terres tribales et cela lui permit de frapper rapidement les villages des autochtones s'ils refusaient de se soumettre. En 1765, le gouvernement anglais l'a promu général de brigade et placé aux commandes de toutes les forces britanniques dans les colonies méridionales. Il est mort à Pensacola, au sud de la Floride le 2 septembre 1765, probablement de la fièvre jaune.

3. La tactique mise de l'avant au cours de cette bataille présente quelque similitude avec celle utilisée par le général George Armstrong Custer à la bataille de la rivière Little Bighorn [Petite Rivière du Mouflon] en juin 1876, dans la mesure où, là aussi, les soldats furent encerclés. Mais à Little Bighorn, Custer ne sut pas manœuvrer et ses troupes furent entièrement détruites. Pour une description de Little Bighorn, lire 500 Nations, an Illustrated History of North American Indians, par Alvin M. Josephy, Jr; p. 397-407.

4. Voir L'Art de la Guerre du baron de Jomini; chap. IV; art. XXXI; p. 191-192 : *« L'Ordre concave au centre a trouvé des partisans depuis les jours où Hannibal gagna, grâce à lui, la bataille de Cannes. Cet ordre peut se révéler extrêmement bon quand le progrès de la bataille lui donne naissance; c'est-à-dire lorsque l'ennemi attaque le centre qui recule devant lui et se trouve enveloppé par les ailes. Mais, si cet ordre est adopté avant la bataille, l'ennemi, au lieu de tomber sur le centre, devra attaquer les ailes qui montrent leur extrémité et se retrouveront précisément dans la même situation relative que si elles avaient été attaquées de flanc. Cet ordre devrait donc être rarement utilisé, excepté contre un ennemi qui a pris l'ordre convexe pour combattre. »* L'ordre concave fut pris, dans ce cas, à cause de la configuration du terrain.

Bataille de Bushy Run

5 août 1763

Rivière

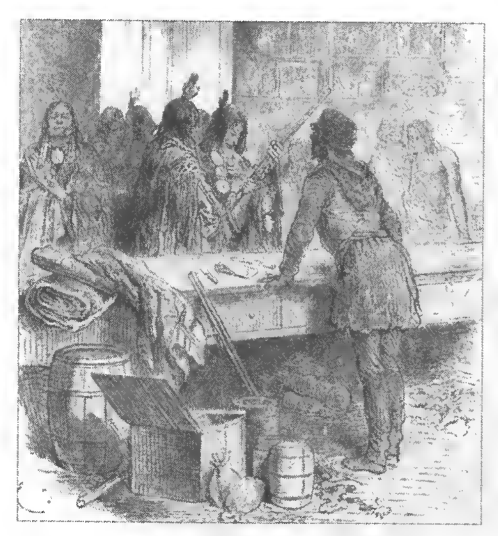
courbe de niveau

Manoeuvre tactique

Phase 1. Le cercle de défense [A] est assailli par les Indiens [I].
Phase 2. Un maillon [R] du cercle se détache et recule pour attirer les Indiens vers l'intérieur du cercle [A].
Phase 3. Les extrémités [B] du cercke s'allongent pour fermer le trou par une ligne peu épaisse qui s'incurve sous la pression des Indiens.
Phase 4. Tandis que quelques Indiens [I] continuent de harceler le cercle défensif, la masse des Indiens s'engouffre dans la brèche [B].
Phase 5. Le bataillon [R] se subdivise en deux colonnes [M] qui sortent par les côtés hors du cercle [A] et vont attaquer de flanc et à revers les masses indiennes déjà introduites dans le cercle [A].
Le cercle se referme ainsi comme une masse.

hommes. La fusillade prit de l'intensité. L'avant-garde était prise à partie. Deux compagnies furent envoyées en avant pour soutenir leur élément avancé. La fusillade devint si intense que le convoi s'arrêta. Pénétrant dans la forêt, baïonnette au canon, les soldats anglais repoussèrent les voltigeurs indiens. À ce moment, les Indiens attaquèrent sur les deux flancs et à l'arrière, tandis que l'avant-garde refluait sur le gros de la troupe. Les Anglais se disposèrent alors en cercle autour




Poste de traite de fourrure. SFU Library.

des chevaux terrifiés. Les Indiens assaillaient tantôt un flanc, tantôt l'autre, déversant sur les Anglais un flot de projectiles. Eux-mêmes ne souffraient presque aucune perte alors qu'ils en infligeaient de lourdes aux Anglais. Le combat dura sept heures. Enfin, la nuit salvatrice tomba.

Les Indiens cessèrent le feu et les Anglais épuisés purent se reposer. Ne pouvant se déplacer par crainte de l'ennemi, les Anglais campèrent au sommet de la colline sur les lieux mêmes de la bataille où il n'y avait pas la moindre goutte d'eau. Bouquet posta bien sûr une forte garde par crainte d'une surprise nocturne. Plusieurs dizaines d'Habits-Rouges et plusieurs officiers avaient été tués. Les blessés furent placés au centre et entourés de parapets faits de sacs de farine. Pendant la première partie de la nuit, les Indiens effectuèrent des tirs sporadiques de harcèlement sur les Anglais. Par intervalles, dans un but psychologique, ils les interrompaient pour lancer des hurlements qui glaçaient les Anglais d'effroi, usaient leurs nerfs et accentuaient leur défaitisme. Le camp restait dans l'obscurité la plus totale, car un feu aurait créé des cibles.

Dès l'aube, un immense « Hourra ! » des Indiens fut le prélude au renouvellement de l'attaque. Immédiatement, de partout à la fois, ils ouvrirent le feu, s'approchant d'arbre en arbre. Comme la veille, ils se lancèrent en vagues d'assaut, essayant de briser le cercle des défenses. À l'intérieur du camp, c'était la confusion et la terreur. Les chevaux parfois blessés devenaient fous et les hommes terrorisés. Vers 10 h, les Anglais n'offraient plus qu'une faible résistance. S'ils avaient eu affaire à des Français, ils se seraient rendus depuis longtemps, mais ils savaient que les Indiens ne leur feraient pas de quartier, selon la *loi du talion*. Bouquet conçut alors un stratagème fort ingénieux. Ou, en tout cas, il présenta cela comme un stratagème par la suite, alors que ce ne fut peut-être que le fruit du hasard. Il pensa, dit-il, que, *s'il réussissait à masser les Indiens pour tirer dans le tas, il parviendrait plus facilement à en venir à bout* ou du moins à leur infliger des pertes sévères qui les décourageraient. Il ordonna donc à deux compagnies d'infanterie qui formaient un maillon du cercle de reculer vers l'intérieur de la circonférence pour attirer les Indiens au centre de la nasse circulaire. Les deux extrémités libres se rapprochèrent alors l'une de l'autre pour refermer la circonférence. La fine

ligne de troupes, distendue pour occuper le terrain, s'incurva donc vers le centre. Les Indiens crurent à un fléchissement involontaire et se lancèrent à l'assaut. Ils étaient sur le point d'enfoncer le cercle quand les deux compagnies qui avaient apparemment abandonné leurs positions reçurent l'ordre de sortir du cercle par une dépression de terrain qui les masquait à la vue des Indiens. Faisant un court détour à travers bois, elles contournèrent les Indiens et, renforçant la circonférence distendue, les attaquèrent de flanc, les mitraillant sans merci. Les Indiens firent immédiatement face et retournèrent le feu. À cet instant, les fantassins se lancèrent à l'assaut à la baïonnette. Attaqués sur deux flancs, les Indiens se replièrent. Deux autres compagnies reçurent l'ordre d'avancer et de se mettre en embuscade. Entourés par les fantassins, les Indiens durent battre en retraite en passant le long des deux autres compagnies qui les mitraillèrent d'un feu dense. N'ayant pas le temps de se rallier ni de recharger leurs armes, les Indiens refluèrent en pleine confusion. Cela se passait en un point du cercle. Le long du reste de la circonférence, les fantassins étaient restés en attente sur leurs positions respectives. Voyant leurs camarades en déroute, les autres Indiens restés face au cercle décrochèrent aussi et les Anglais ébauchèrent un début de poursuite.

Pertes ♦**Indiens** : 60 morts, dont plusieurs chefs, et un prisonnier, qui fut immédiatement scalpé par les Anglais: ♦**Anglais** : 123 tués, dont 8 officiers.

Conséquence de cette action: Pour cette victoire inespérée, Bouquet reçut les félicitations du roi d'Angleterre en personne.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Battle of Bushy Run,* Niles Anderson, Pennsylvania History and Museum Commission, Harrisburg, PA, 1966. ♦ *Colonel Henry Bouquet and His Campaigns of 1763 and 1764,* Cyrus Cort, Steinman & Hensel, Lancaster, PA, 1883. [on y trouve la bataille de Bushy Run, pages 36-50]. ♦ *Numbers and Tactics at Bushy Run,* Don Daudelin, Western PA Historical Magazine #68 (avril 1985). ♦ *1759, The Campaign Against Niagara,* Brian L. Dunnigan, Old Fort Niagara Assn, 1986, Youngstown, NY. ♦ *The Conquerors: A Narrative,* Allan W. Eckert, Little Brown, Boston, 1970. [Battle of Bushy Run, pp. 522-531] ♦ *A Kind of Running Fight; Indian Battlefield Tactics in the Late Eighteenth Century,* Leroy V. Eid, Wesrern PA Hist. Mag. #71 (avril 1988), pp. 147-171. [Discussion of Indian tactics includes Bushy Run (pp. 166-170] ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh 1975.

Cap-Français. Combat du

Date de l'action: 21 octobre 1757.

Localisation: Ou Cap-François, aujourd'hui Cap-Haïtien, au nord de Saint-Domingue, île habituellement appelée de nos jours Haïti. Coordonnées géographiques: 19° 45′ de latitude N., et 72° 12′ de longitude O.

Contexte: Au mois d'octobre, trois vaisseaux anglais, sous les ordres du contre-amiral Cotes, voyageaient de conserve dans les Antilles. Cette escadre avait pour mission de patrouiller dans les parages du Cap-Français à Saint-Domingue ou Hispaniola afin d'empêcher le groupement et le départ d'une escadre française de commerce à destination de la France. Or, une escadre française de quatre vaisseaux, commandée par l'amiral Kersaint, venait d'arriver d'Afrique afin de convoyer des vaisseaux marchands.

Le 21 octobre 1757, dès que les Français eurent déployé leurs voiles pour le combat, les capitaines anglais tinrent un conseil de guerre afin de décider s'ils devaient retraiter ou combattre. Ils décidèrent à l'unanimité [semble-t-il] de combattre[1]. Les trois navires attendirent les Français qui arrivaient. Sur la côte, des spectateurs allaient assister au combat naval.



Cap-Français [aujourd'hui Cap-Haïtien] Archives publiques de Port-au-Prince.

1. Ce qui n'était pas commun, car, traditionnellement, les Anglais ne combattaient jamais contre les Français en infériorité numérique [sauf dans le combat des Quinze-Vingt]. S'ils se trouvaient de fait



Chefs en présence ♦**Français**: capitaine de vaisseau Kersaint[2]. ♦**Anglais**: contre-amiral Cotes.

Effectifs engagés ♦**Français**: 4 vaisseaux de ligne et 3 frégates: l'INTRÉPIDE[3], le SCEPTRE [vaisseau de ligne de 74 canons, 800 hommes, capitaine Cleveau], l'OPINIÂTRE [vaisseau de ligne de 64 canons, 650 hommes, Moliau], Le GREENWICH[4], l'OUTARDE [frégate de 40 canons, 350 hommes], la SAUVAGE [frégate de 32 canons, 300 hommes], la LICORNE [frégate de 32 canons, 250 hommes]. ♦**Anglais**: 3 vaisseaux de ligne et quelques bâtiments plus petits: l'AUGUSTA (capitaine Forest, 60 canons), le DREADNOUGHT (capitaine Maurice Suckling, 60 canons) et l'EDINBURGH (64 canons, capitaine William Langdon), avec un certain nombre de bâtiments plus petits.

Stratégie ou tactique: Utilisation par les Français de boulets enchaînés pour détruire les mâtures. Le combat au canon et les feux de mousqueterie firent des ravages en vies humaines.

Résumé de l'action: Vers 9 h du matin, le DREADNOUGHT tenta de se rapprocher de ses deux compatriotes afin de «*serrer les rangs avant la bataille*». L'EDINBURGH, sous le vent, se mit aussi en position. Le capitaine Forest arrangea ses voiles en attendant le choc. Les Français arrivaient toutes voiles dehors; les quatre vaisseaux en ligne, de même que les petits bâtiments.

Les trois navires anglais assurèrent pleinement leur voilure pour s'arrêter en attendant le choc. Le capitaine Suckling demanda la permission de se tenir en tête de la ligne anglaise: accordée. Quelques minutes plus tard, les Français arrivaient, amiral en tête.

Bientôt les deux lignes de bataille se trouvèrent côte à côte. Kersaint ordonna alors aux frégates françaises de quitter la ligne de bataille. Cela causa quelque confusion dans la ligne française à cause des vides créés que les navires s'efforçaient de combler. Le GREENWICH [français] commandé par le capitaine Foucault manœuvra et créa ainsi un grand espace, fort dangereux.

À 15 h, l'amiral français [l'INTRÉPIDE] ouvrit le feu sur le DREADNOUGHT; et bientôt, les vaisseaux étant à portée d'armes à feu, une fusillade nourrie fut échangée entre les gros bâtiments de guerre. Le capitaine Forest dériva un peu trop, contre le Français qu'il côtoyait, et souffrit de grands dommages avant d'être en position satisfaisante pour retourner le feu. Cela obligeait l'EDINBURGH

en infériorité numérique, ils s'arrangeaient pour obtenir momentanément une supériorité numérique tactique [voir Aboukir et Cap Trafalgar]. Voir le *Dictionnaire des batailles navales*, du même auteur.

2. Il s'agit de Guy-François Kersaint, capitaine de vaisseau, père de l'amiral Armand-Guy-Simon de Coëtnempren, comte de Kersaint. Armand, le futur amiral, alors âgé de 15 ans, se trouvait à bord.
3. Vaisseau de ligne de 74 canons, 800 hommes, vaisseau-amiral de Kersaint.
4. Le GREENWICH était une prise anglaise de 50 canons, vaisseau de ligne de 400 hommes, commandé par Foucault; ce vaisseau avait été pris aux Anglais au début de l'année. Son capitaine anglais avait été Roddom.



soit à pivoter, soit à rester comme il le fit, un peu en retrait du combat, et ainsi à ne pas être aussi utile qu'il aurait dû, de telle sorte que l'AUGUSTA avait maintenant à combattre les deux bâtiments français de l'arrière.

La canonnade devint rapidement intense er générale. Le DREADNOUGHT arriva à la proue de l'INTRÉPIDE et en profita pour tenir la barre *à tribord toute* pour incliner sa voilure, ou, si le mouvement se continuait, pour tomber sur lui afin de se retrouver dans une position aussi avantageuse que possible. L'INTRÉPIDE resta dans cette position durant une partie de l'action. Attaqué par l'AUGUSTA et l'EDINBURGH, l'INTRÉPIDE vit arriver l'OPINIÂTRE qui venait lutter à ses côtés.

Les vaisseaux étaient presque les uns contre les autres. Dans certains cas, ils se touchaient. L'intensité des tirs rendait le combat encore plus assourdissant et terrible. En deux petites minutes, il ne resta pas la moindre corde tendue dans les mâtures. Les Français utilisaient un projectile appelé en anglais « *langridge*»[5], que les Anglais n'utilisaient pas encore et qui était extrêmement efficace pour couper les gréements.

Dans la mêlée étroite, les vaisseaux anglais subissaient donc des avaries sérieuses. Le DREADNOUGHT était en piteux état, l'AUGUSTA aussi. Pour cette raison, le capitaine Forest [AUGUSTA] décida qu'il était temps d'essayer de décrocher et de retraiter. Les basses mâtures des trois vaisseaux anglais étaient en fâcheux état, et la perte de l'une d'entre elles pouvait être catastrophique, en cas de poursuite par les frégates françaises et même par certains des vaisseaux français moins touchés.

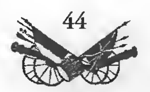
Le capitaine Forest, sur l'AUGUSTA, décida donc de décrocher et le signala au DREADNOUGHT en passant près de lui. Ce dernier qui était aux prises avec l'INTRÉPIDE réussit au prix d'un gros effort à se dégager du combat et à rétrograder du champ de bataille.

Après le départ de l'AUGUSTA et du DREADNOUGHT, l'EDINBURGH tenta longuement de se dégager à son tour des griffes du SCEPTRE ; mais il ne lui fallut pas moins de 30 minutes pour parvenir à prendre le large au prix de violents efforts. Enfin à 18 h 15, l'EDINBURGH put s'arracher au SCEPTRE et rejoindre les deux autres vaisseaux anglais qui s'éloignaient en toute hâte.

La bataille était enfin terminée. Elle avait duré neuf longues heures !

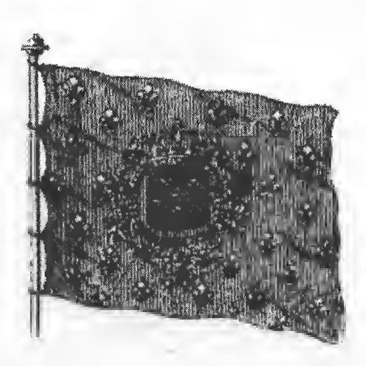
Pertes ♦ Des deux côtés, les dommages matériels et les pertes humaines étaient importants. Comment en aurait-il été autrement après neuf heures de combat ? Les mâts des navires étaient en très mauvais état, spécialement ceux des Anglais dont les cordages avaient été systématiquement sectionnés par des *langridges*.

5. Boulets enchaînés.



Les mâts, les chaloupes de sauvetage et les gréements n'existaient presque plus; aussi l'escadre anglaise se dirigea-t-elle vers la Jamaïque afin de réparer les dégâts et de se refaire.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'escadre française, beaucoup moins endommagée, répara sur place, et, enfin débarrassée de tout danger, se dirigea vers l'Europe avec le convoi de navires de commerce qu'elle avait mission d'escorter.



Étendard royal des galères de France (XVIII[e] siècle). Il est rouge semé de fleurs de lis d'or, chargé des armes de France, entouré des colliers des Ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, de Diderot et d'Alembert*, SFU.

SOURCES ET LECTURES: ♦Maurice Begouën Demeaux 1737-1806, négociant de Saint-Domingue. *Aspects de Saint-Domingue pendant la Guerre de Sept Ans*, Stanislas Foäche, Paris.♦ *Petite histoire des grands vaisseaux du XVIIIe siècle*, Loïc Du Rostu, A.R.H.I.M.S., Saint-Gilles-Croix-de-Vie, 1984. ♦*La marine militaire de la France sous le règne de Louis XV*, Georges Lacour-Gayet, H. Champion, Paris, 1910. ♦ *Voiles et voiliers au temps de Louis XV et Louis XVI*, Alain Boulaire, Du May, 1992. ♦ *The narrative of William Spavens, a Chatham pensioner, a unique lower deck view of the Navy of the Seven Years War*, écrit par lui-même, introduction de N. A. M. Rodger, Chatham publ., cop. Londres, 1998. [lecture seulement]

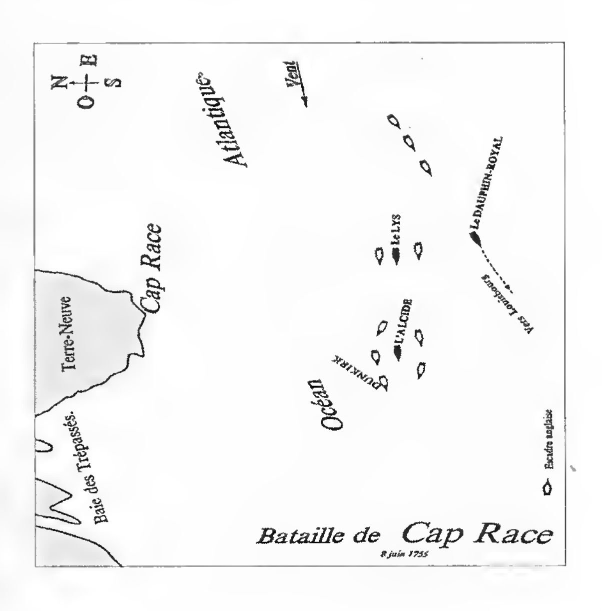

Guerre de Sept Ans aux Antilles
Plan de situation de certaines actions militaires citées dans cet ouvrage
Floride
Golfe du Mexique
Bahamas
Cuba
Grandes Antilles
Cap-Français
St-Domingue (Haïti)
Jamaïque
Porto Rico
Îles Vierges
Océan Atlantique
Petites Antilles
Barbade
Saint-Croix
(St-Kitts) St-Christophe
Antigua
Guadeloupe
Marie-Galante
Dominique
Roseau
Martinique
Fort-Royal
Ste-Lucie
St-Vincent
Barbade
Grenade
Tobago
Trinidad
Mer
des
Caraïbes
Curaçao
Bonaire
Panama
Colonies espagnoles

Cap Race. *Bataille du*

Date de l'action: 8 juin 1755.

Localisation: Le cap Race se situe au sud-est de Terre-Neuve. Coordonnées géographiques: 46° 40′ de latitude N., et 53° 10′ de longitude O.[1].

Conflit: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748].



Contexte: Bien avant la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre, et en dépit des accords internationaux, le gouvernement anglais avait mis en place, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent qui donnait accès à la Nouvelle-France, un blocus naval interdisant tout lien entre la France et sa colonie. Le Canada était donc réduit à ses propres forces et cela n'augurait pas favorablement pour l'avenir. Le but était bien évidemment d'affaiblir l'Amérique du Nord française en attendant le déclenchement de la guerre en Europe. L'allié de l'Angleterre [la Prusse] tenant la France occupée sur le continent européen, l'Angleterre se préparait à envahir les colonies françaises.

Le matin du 7 juin, trois vaisseaux français isolés naviguaient au large du cap Race, au sud-est de Terre-Neuve. L'ALCIDE [capitaine Hocquart], 64 canons, armé en guerre, et 2 grosses unités armées en flûtes[2]: le LYS [64 sabords, mais une trentaine de canons] et le DAUPHIN ROYAL[3]. Le soir, ils aperçurent une dizaine de voiles anglaises de l'escadre de Boscawen.

Chefs en présence ♦Français: le capitaine Hocquart, M. de Lorgeril ♦**Anglais**: l'amiral Edward Boscawen, officier de marine né le 19 août 1711, décédé le 10 janvier 1761 à Hatchland's Park, dans le comté de Surrey, en Angleterre.

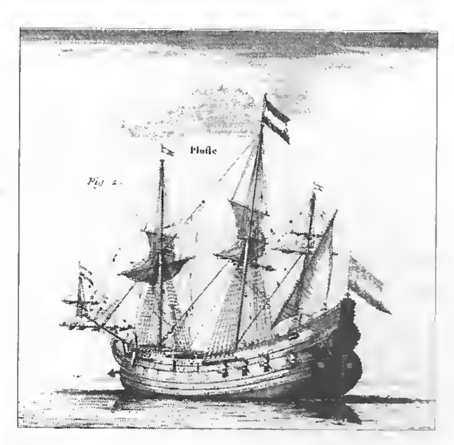
1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort-Monckton, 30 juin 1758*.
2. Flûte, n.f., du néerlandais *fluit*. Vaisseau logistique. Les rangées inférieures de sabords des flûtes étaient fermées et les canons débarqués afin que les vaisseaux servent de transport de troupes ou de fret.
3. Soixante-quatorze sabords, mais une cinquantaine de canons seulement.



Effectifs engagés ♦10 vaisseaux de guerre anglais. ♦3 vaisseaux français dont 2 n'étaient armés qu'en flûtes.

Stratégie ou tactique: La stratégie anglaise consistait à faire le blocus de la Nouvelle-France afin d'interdire les renforts et le ravitaillement français. Tactiquement parlant, la ruse servit à laisser approcher les Français. Mais la bataille se limita à une canonnade. Stratégiquement parlant, la flotte anglaise barrait déjà, en prévision d'une guerre inévitable[4], la venue au Canada de tout renfort. Le LYS et le DAUPHIN ROYAL transportaient 16 compagnies détachées des bataillons qui composaient le Régiment de la Reine et le Régiment du Languedoc. Ces soldats venaient renforcer la garnison de Québec. Avec l'arraisonnement du LYS, 8 compagnies furent capturées, privant ainsi le Canada de 320 soldats de métier. Ils ne seront remplacés à Québec qu'en 1757.

Résumé de l'action: Le 8 au matin, les deux divisions [française et anglaise] se trouvaient à 12 kilomètres de distance. La mer était d'huile et le vent très faible. À 11 h, ils purent se parler. Hocquart fit crier: « *Sommes-nous en paix ou en guerre ?* » « *Je ne peux pas vous entendre !* » répondit simplement le plus proche Anglais, le DUNKIRK, afin de le faire approcher plus près. Hocquart répéta la question et le capitaine Richard Howe du DUNKIRK répliqua par deux fois en français: « *En paix ! En paix !* » À peine la voix s'était-elle éteinte que le DUNKIRK envoya sur l'ALCIDE une bordée de ses canons chargés à deux boulets et à la mitraille de toute espèce. Quatre autres vaisseaux anglais pilonnèrent à leur tour le navire français surpris, qui perdit son gouvernail à la première bordée. La bataille fut extrêmement violente et dura longtemps: jusqu'à cinq heures de canonnade et d'assaut, selon certains historiens. Finalement, après avoir perdu 80 hommes de son équipage, l'ALCIDE, désemparé par la perte de son gouvernail, dut baisser pavillon.



Flûte: vaisseau dont l'artillerie avait été partiellement débarquée et les sabords inférieurs fermés afin d'augmenter le fret. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, de Diderot et d'Alembert, SFU.

Quant au LYS, pris en tenaille entre le feu de deux vaisseaux plus puissants que lui et incapable d'y répondre avec le petit nombre de canons qu'il avait gardés, il baissa pavillon à son tour.

Pertes ♦Les Français perdirent deux vaisseaux.

4. La Guerre de Sept Ans.



Conséquence de cette défaite française: Le DAUPHIN ROYAL, pour sa part, réussit à décrocher et, grâce à sa rapidité exceptionnelle pour l'époque, distança les Anglais et atteignit Louisbourg.

Ce fut grâce à lui que la Cour de France apprit[5] l'acte de piraterie dont s'était rendu coupable l'amiral Boscawen, car les deux pays étaient en paix. En guise de représailles, Louis XV rappela son ambassadeur à Londres, le duc de Mirepoix. On était au seuil de la Guerre de Sept Ans.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Une campagne navale méconnue à la veille de la guerre de Sept Ans: l'escadre de Brest en 1755*, Jacques Aman, Service historique de la Marine, Imprimerie de la Marine, Château de Vincennes, 1986. ♦ *Louis-Antoine De Bougainville, 1729-1811: A Study in French Naval History and Politics*, par Mary Kimbrough, ♦ *British Battles on Land and Sea*, J.,G., Grant, ♦ *The narrative of William Spavens, a Chatham pensioner, a unique lower deck view of the Navy of the Seven Years War*, écrit par lui-même, introduction de N. A. M. Rodger, Chatham publ., cop. Londres, 1998.

5. La nouvelle arriva le 17 juillet.

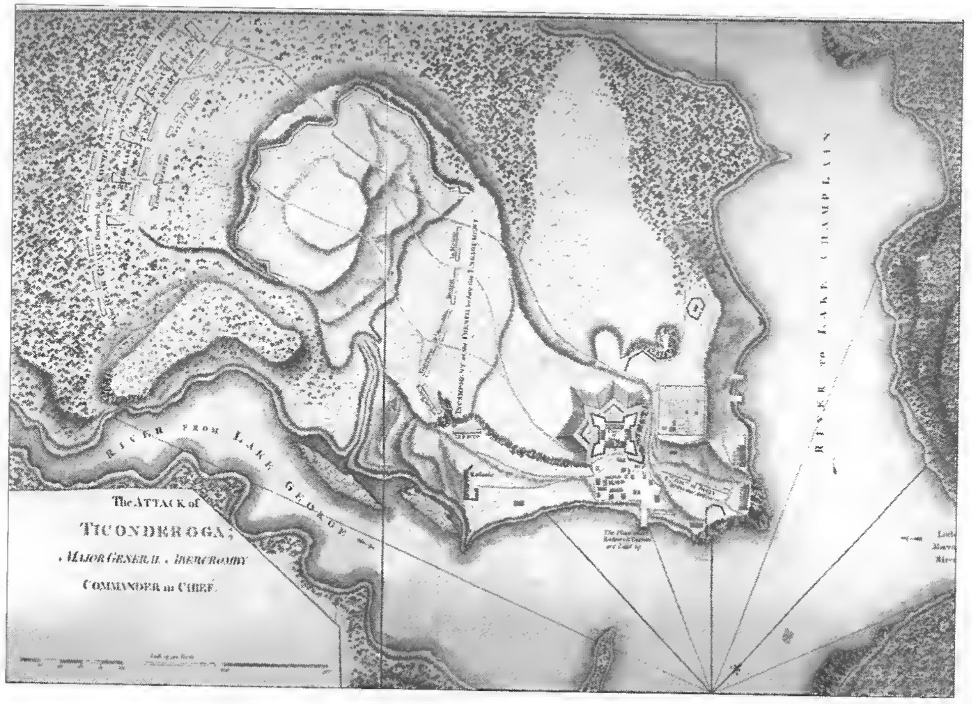


Carillon. *Bataille de*

Autre nom: Bataille de Ticonderoga.

Date de l'action: 5 juillet 1758.

Localisation: Aujourd'hui appelé Fort Ticonderoga. Le champ de bataille avec ses barricades de troncs [avant-postes] peut encore aujourd'hui être visité[1].



Fort Carillon [aujourd'hui Fort Ticonderoga], carte anglaise. Archives nationales, Ottawa.

Contexte: La forteresse de Louisbourg, avant-poste oriental de la Nouvelle-France, était assiégée par les Anglais. Carillon, avant-poste méridional, fut aussi attaqué.

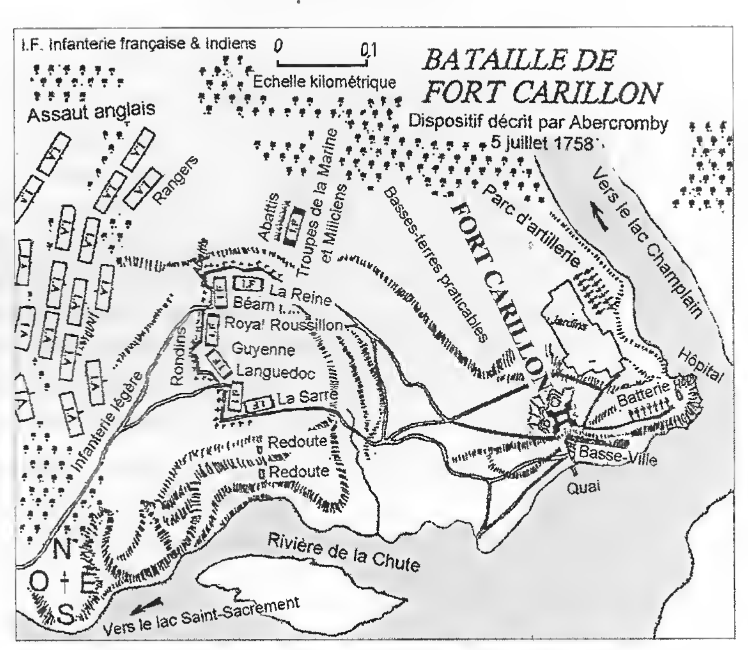
Chefs en présence ♦**Anglais**: Le général James Abercrombie [1706-1781] commandait l'ensemble de l'armée anglaise. Il devait être secondé par le brigadier général Lord Howe[2], qui fut tué dès le début de la bataille. ♦**Franco-Canadiens**: Le général Montcalm commandait l'armée française, aidé par des officiers de valeur comme Bourlamaque et Lévis.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Petit-fils du roi George I[er] d'Angleterre. *Abercrombie* peut aussi *Abercromby.*



Effectifs engagés ♦**Franco-Canadiens**: Le 30 juin, Montcalm retrouva à Fort Carillon six de ses bataillons d'infanterie métropolitaine réduits à 2 970 hommes, amputés par les renforts dépêchés à Oswego. Avec 250 fantassins des compagnies franches de la Marine sous commandement d'officiers canadiens et 150 Indiens. ♦**Anglais**: 9 024 coloniaux et 6 367 réguliers métropolitains. Au total 15 391 soldats, la plus grosse armée jamais regroupée jusque-là en Amérique du Nord.

Stratégie ou tactique: La stratégie générale anglaise à partir de leurs Treize Colonies était d'attaquer simultanément le Canada et l'Acadie par le centre[3] et par les flancs ouest[4], et est[5]. Et cela avec des forces écrasantes.



Collection privée de l'auteur.

À la bataille de Carillon, les positions étaient bonnes pour résister à une attaque frontale, mais les Français, trop peu nombreux, auraient sans doute eu du mal à résister à des attaques à revers si Abercrombie avait eu l'idée de tourner les positions françaises par la droite et par la gauche; ce qu'il aurait pu facilement faire par des attaques synchronisées grâce à ses effectifs énormes. En fait, Abercrombie semble avoir été influencé par la tactique du grand duc de Marlborough qui avait remporté de grandes batailles durant la Guerre de Succession d'Espagne, et qui consistait à s'obstiner sur un point sans souci des pertes, jusqu'à ce que l'ennemi horrifié craque.

Les miliciens canadiens avaient, pour la plupart, été envoyés à Oswego pour effectuer des manœuvres de diversion, selon la décision de Vaudreuil, gouverneur *pied-noir*[6] de la Nouvelle-France qui commandait directement la milice.

3. Le lac Champlain, Fort Carillon.
4. Fort Duquesne, Fort Frontenac et les Grands Lacs.
5. Forteresse de Louisbourg.
6. Pour employer une expression anachronique.



Montcalm, général originaire de la Métropole, aurait préféré concentrer l'ensemble des forces sur le lac Champlain, mais il ne commandait que les régiments de réguliers français. Montcalm ne quitta Montréal que le 24 juin. Il arriva à Carillon le 30, où il trouva les stocks logistiques[7] et les fortifications en mauvais état. ♦**Français :** Le fort Carillon était très bien situé, perché sur une petite péninsule qui commandait le détroit[8] entre le lac Champlain et le lac Saint-Sacrement [aujourd'hui lac George]. La topographie était telle qu'aucune armée ne pouvait la franchir inaperçue. La péninsule mesurait un kilomètre de long et un kilomètre de large. Le fort, dont l'artillerie était assez moyenne, ne garda qu'une faible garnison française d'un bataillon.

La situation semblait désespérée pour les 3 660 Français[9] qui devaient arrêter la terrible invasion de 15 391 Anglais, mais une semaine de labeur sur le terrain réussit à améliorer la situation des défenses extérieures du fort. Les sept bataillons français se retranchèrent en travers de la moitié gauche de la péninsule dont le sol était surélevé, avec les flancs qui s'abaissaient en formant un angle droit avec le front. Pour couvrir le flanc droit, l'aile droite était rabattue *en potence* vers l'arrière à environ 500 mètres du fort auquel l'aile droite était reliée par une ligne de hauteurs naturelles dominant des bas-fonds praticables [passables]. Tout le long de la ligne de front, sur 0,8 kilomètre, Montcalm fit dresser des parapets de troncs d'arbres placés horizontalement et percés de meurtrières. En avant de cette ligne, des arbres renversés [abattis] aux branches coupées et aiguisées formaient des chevaux de frise, véritables réseaux de barbelés.

Le 5 juillet à l'aube, l'armée anglaise était proche. Les troupes françaises prirent leur dispositif de combat derrière les parapets. L'armée de terre occupait toute la ligne de bataille. Bourlamaque commandait l'aile gauche, et Lévis, qui arriva dans la matinée, l'aile droite. Montcalm, général en chef, prit le centre en charge directe. De gauche à droite s'alignaient les bataillons [pour la plupart du Midi de la France] des régiments d'Infanterie métropolitaine : *Régiment de La Reine, du Béarn, Royal-Roussillon, de Guyenne, du Languedoc* et, enfin, couvrant le flanc gauche français, *de La Sarre*. À l'extrême droite, dans les bas-fonds praticables, les troupes de la Marine et des détachements de *Miliciens canadiens*[10] avaient pour mission d'empêcher les Anglais de contourner par la droite, et pouvaient servir de réserve tactique si le besoin s'en faisait sentir.

♦**Anglais :** Abercrombie avait disposé son armée sur plusieurs lignes de profondeur qui s'étendaient sur un front de près d'un kilomètre de large. Devant, les *Grenadiers, les Francs-Tireurs et les Rangers* ouvraient la marche. Derrière eux,

7. Munitions de guerre et de bouche.
8. Ou rivière de la Chute.
9. Incluant 150 Indiens et 250 Miliciens canadiens.
10. Qui venaient d'arriver le matin même avec Lévis.



marchaient les longues lignes des *Régiments de Boston.* Puis suivaient les 6 367 soldats *réguliers métropolitains* qui précédaient les dernières lignes: coloniaux ou *troupes du Connecticut et du New-Jersey.*



Le Black Watch Regiment ou Garde Noire écossaise. Les Écossais étaient toujours placés en première ligne, en avant de l'armée anglaise: les régiments anglais étaient en général gardés en réserve pour éviter les pertes et les protestations que ces pertes entraînaient à Londres. SFU Library.

Ferdinand Foch compara[11] la **bataille-manœuvre** [avec attaque surprise de la réserve] à la **bataille parallèle,** catégorie dans laquelle peut se ranger la bataille de Carillon. Il couvrit de discrédit cette dernière tactique[12].

Résumé de l'action: Le matin du 5 juillet était calme et sans nuage. Alors que le soleil apparaissait au sommet des collines boisées, plus de 1 000 bateaux s'approchaient du détroit que gardait Fort Carillon; la plupart dentre eux, plats, transportaient l'artillerie de siège et de campagne. À l'ouest progressait l'immense armée anglaise, semblable à un gigantesque oiseau des îles aux couleurs vives. On distinguait le grand corps rouge, blanc et or de 6 000 soldats réguliers métropolitains, et les ailes bleues Méditerranée des régiments de troupes coloniales.

Les soldats français habillés de blanc, le doigt sur la détente, regardaient, impassibles, le spectacle et écoutaient les gémissements des cornemuses de la fanfare du régiment écossais des *Black Watch*[13], dont les tambours rythmaient le pas de

11. «Des Principes de la Guerre», maréchal Ferdinand Foch, *Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, et publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903,* p. 278-279.
12. «À cette bataille-manœuvre caractérisée par un effort suprême, l'attaque décisive, réalisant la surprise, on a souvent opposé la bataille parallèle, ou bataille de lignes, dans laquelle on s'engage partout et dans laquelle le général en chef attend d'une circonstance favorable ou d'une inspiration heureuse, qui généralement ne viennent pas, la désignation du lieu et de l'heure où il doit agir; à moins encore qu'il ne s'en rapporte de ce soin à ses lieutenants, que ceux-ci, faisant de même, s'en rapportent à leurs subordonnés, de façon qu'en définitive, ce sont les soldats qui gagnent la bataille, une bataille anonyme.» Il compare donc la bataille gagnée par le sens tactique du chef [bataille-manœuvre] à la bataille gagnée par le courage seul des soldats [bataille parallèle]. «Des Principes de la Guerre», maréchal Ferdinand Foch. p. 279.
13. Les mêmes Écossais transfuges qui combattaient contre leurs compatriotes à Culloden. Par faveur spéciale, ce régiment pouvait jouer de la cornemuse alors que cet instrument de musique (de même que le kilt) était interdit en Écosse où l'administration anglaise tâchait de faire disparaître toute trace de culture écossaise.



I.F *Infanterie française et Indiens.*
I.A *Infanterie anglaise.*

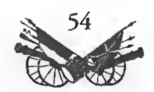
CARTE DU SECTEUR DE FORT CARILLON AU MOMENT DE LA BATAILLE DE JUILLET 1758

Collection privée de l'auteur.

l'ensemble de l'armée anglaise. Le général anglais avait voulu ce décorum afin d'impressionner l'ennemi, comme le général Braddock à la bataille de Fort Duquesne, en 1755. Mais les soldats français étaient tous des vétérans des campagnes militaires d'Europe et leurs régiments[14] étaient parmi les plus célèbres d'Europe.

Comme le général en chef anglais se demandait s'il devait canonner la ligne française avant de l'assaillir, un de ses officiers du génie, *trop sûr de lui*, affirma que les défenses étaient médiocres et seraient facilement emportées par un assaut. Abercrombie laissa donc l'artillerie à l'arrière et se contenta d'envoyer les bateaux effectuer une attaque de diversion contre le blanc gauche français, couvert par une redoute, de même que contre le secteur maritime du fort, couvert par les canons des remparts mais aussi par les batteries de campagne du Bataillon du Berry. L'attaque de diversion échoua et n'affaiblit pas du tout la ligne principale française. Les bateaux anglais retraitèrent rapidement sous les boulets français, avec de lourdes pertes.

14. Qui combattaient d'ailleurs au même moment en Europe puisqu'ils n'avaient détaché en Nouvelle-France qu'un seul de leurs bataillons.



Rogers et ses Rangers[15] reçurent l'ordre de suivre le brigadier-général Howe, qui voulait reconnaître le secteur situé sur le flanc gauche français, entre la rivière de la Chute et les lignes françaises. À cet endroit, les Rangers tombèrent sur une patrouille française, et, dans la fusillade qui s'ensuivit, le général anglais fut malencontreusement tué. Ainsi, Abercrombie se trouvait privé de son second avant même le début de la bataille. Ce coup du sort augurait mal.


La bataille de Carillon, selon C.W. Jeffreys : les Français. Collection privée de l'auteur de cet ouvrage.

Vers midi, sans aucune préparation d'artillerie, l'ordre d'attaque fut lancé par le général Abercrombie. Les premières vagues anglaises apparurent à la lisière de l'immense clairière qu'avaient défrichée les Français afin d'agrandir les angles de tir de leurs armes à feu. Les premières vagues de grenadiers, francs-tireurs et troupes légères coloniales s'élancèrent et ouvrirent un feu d'enfer contre les lignes françaises. Les Français les laissèrent approcher en retenant leur feu. Puis Montcalm lança le signal : « *Feu !* » Sous la décharge, le flot de soldats anglais se désagrégea et reflua en désordre.

Bientôt trois attaques dominèrent, l'une contre le centre et les autres de chaque côté. Mais, les unes après les autres, les vagues venaient se briser contre les abattis où les réguliers français les fusillaient à bout portant. La densité de l'attaque anglaise n'avait d'égale que l'intensité de la riposte française, car les réguliers français étaient à deux par mètre, épaule contre épaule.

15. Montagnards ; l'équivalent *états-unien* des Highlanders écossais de Grande-Bretagne. Les Highlanders écossais servaient de **troupes de choc et d'usure**, tandis que les unités anglaises étaient gardées en **réserve tactique**, à l'arrière, afin de participer à l'attaque finale de **rupture**. Les Rangers, dont les rangs comptaient de nombreux Américains de souche écossaise [leur uniforme comprenait d'ailleurs le kilt, interdit en Écosse], servaient de troupes légères [franches] et de commandos. Le major Robert Rogers naquit dans le Massachusetts en 1731 et mourut en exil à Londres en 1795, alors que son pays avait rejeté les Anglais. Gros buveur et joueur invétéré, Rogers passa en cour martiale à Montréal en 1768 pour trahison et détournement de fonds, mais il fut acquitté. Durant la Guerre d'Indépendance américaine, le général George Washington, qui se méfiait du loyalisme de Rogers, fit emprisonner ce dernier. Relâché, il passa effectivement aux Anglais et fut mis à la tête du **Queen's Rangers Regiment**. Alors qu'il séjournait à Londres, en 1765, il publia son **Journal** de la Guerre de Sept Ans et *A Concise Account of North America*. Deux ans plus tard suivit *Ponteach, or The Savages of America*, description critique de l'exploitation des Indiens par les colons britanniques. Cette critique de l'Angleterre ne fut pas totalement étrangère à son passage devant la cour martiale en 1768.

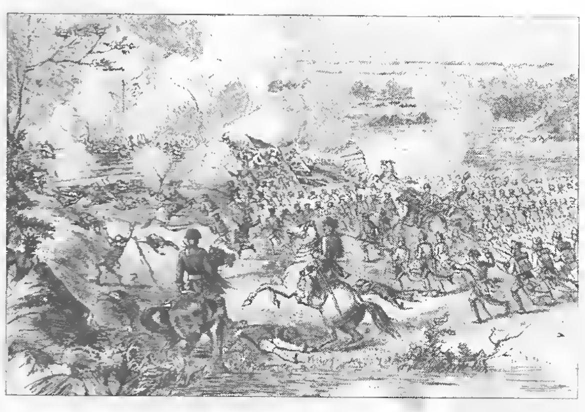


Les Miliciens canadiens et les Indiens, tapis sur le flanc, croisaient leurs tirs latéraux et augmentaient les difficultés des assauts.

Voyant que les ailes françaises ne pouvaient être percées, Abercrombie concentra ses vagues d'assaut sur le centre. Puis, les coloniaux furent épuisés et décimés par le premier choc, le général anglais [comme l'aurait sans doute fait le duc de Marlborough durant la Guerre de Succession d'Espagne] lança contre ce centre ses régiments de réguliers métropolitains en commençant par les Highlanders écossais, troupes de choc qui servaient elles aussi, habituellement, à user les défenses ennemies. Les morts et les blessés s'accumulaient sur le champ de bataille. Les vagues d'assaut se ruaient contre le centre, baïonnette au canon et les officiers sabre au clair, et refluaient en désordre comme la mer sur les rochers.

Derrière les lignes, Montcalm dirigeait les réserves sur les points qui lui paraissaient faiblir, afin d'enrayer les attaques.

Six violents assauts furent lancés contre les lignes françaises[16]. Même les meilleurs régiments écossais comme le Black Watch furent refoulés avec de grosses pertes. Ce régiment écossais perdit les deux tiers de ses effectifs. À 18 h, Abercrombie lança un dernier assaut désespéré à la baïonnette au centre et à gauche. Mais il fut aussi enrayé après un violent combat.



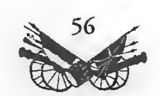
La bataille de Carillon ; l'assaut anglais. Le drapeau actuel du Québec est aussi appelé : le drapeau de Carillon, car c'était, de façon approchante, le drapeau des troupes françaises à la bataille de Carillon. Collection privée de l'auteur.

À 19 h, Abercrombie donna à l'armée anglaise démoralisée l'ordre de battre en retraite vers le camp retranché. La grande infériorité numérique des forces françaises ne permit pas à Montcalm de poursuivre l'ennemi encore trois fois plus nombreux malgré les pertes.

Les Français restèrent en position durant la nuit, attendant une attaque qui ne vint pas, tant le moral était bas chez Abercrombie et ses troupes.

Pertes ♦**Français** : Les réguliers français perdirent 12 % de leurs effectifs. Les Canadiens et les Indiens, 4 % [26 tués] ; soit au total 104 tués et 273 blessés.

16. Entre midi et 18 h.



♦**Anglais**: Les troupes régulières écossaises et anglaises perdirent 27 % de leurs effectifs[17] et les coloniaux 4 %, soit au total 551 tués et 1 356 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'armée anglaise fit demi-tour vers les Treize Colonies anglaises. Cette désastreuse défaite arrêta la marche d'Abercrombie sur Montréal et sur le Canada. Le Québec moderne adopta le « drapeau de Carillon » comme drapeau national.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Montcalm au combat de Carillon (8 juillet 1758),* Maurice Sautai, R. Chapelot et Cie, Paris, 1909. ♦*Rélation de la defense des retranchements sur la hauteur de Carillon à environ six cents toises du fort, le 8 juillet 1758.* (Peut-être rédigée par les soins du marquis de Montcalm), De l'imprimerie d'Auguste Côté et C[ie], Québec, 1844.♦*La victoire de Carillon,* Georges Brémond, Institut canadien de microreproductions historiques, Ottawa, 1980. ♦*Mandement de messieurs les vicaires generaux de Monseigneur l'Archevesque de Paris, qui ordonne que le Te Deum sera chanté dans toutes les Eglises de ce diocèse, en actions de grace des victoires remportées sur les Anglais en Amérique, près du Lac Champlain, & dans l'anse de Saint-Cast, près de Saint-Malo,* Institut canadien de microreproductions historiques, Ottawa, 1984. ♦*French and Indian War battlesites, a controversy,* Bob Bearor, Heritage Books, Bowie Md, 2000. [pour lecture seulement]

17. En fait, les régiments écossais, envoyés en première ligne, perdirent 75 % de leurs effectifs, et les régiments anglais, 2 ou 3 %.



Carrickfergus. Siège de

Date de l'action: 21 février 1760

Localisation: Ville d'Irlande du Nord, située à 25 kilomètres au nord-est de Belfast, au bord de la Belfast Lough, golfe donnant sur la mer d'Irlande. Coordonnées géographiques: 54° 43′ de latitude N., et 05° 49′ de longitude O.

Contexte: Les corsaires français mettaient, à ce moment-là, les côtes d'Angleterre en grand émoi; à preuve, ce texte ancien, qui date de l'époque:



Carrickfergus, en Irlande, selon une gravure du début du XVII[e] siècle. Collection privée de l'auteur.

«*Quand Georges III monta sur le trône d'Angleterre, en 1760, Liverpool avait surpassé Bristol en tonnage, et, de ce fait, était devenu le deuxième port du royaume. Cette année-là, Samuel Derrick, maître de cérémonie à Bath, visita la ville. Il écrivit ces mots à son ami, le comte de Cork:* "Quand le fameux Thurot écumait la Manche, cette ville s'attendait à ce que le corsaire lui fasse l'honneur de lui rendre une petite visite, et les habitants faisaient de bons préparatifs pour l'accueillir. L'orillon d'un bastion fut prolongé jusqu'à la tête du bassin maritime. Les murs du vieux cimetière, sous lesquels les Français devaient passer avant d'accéder à la ville, furent renforcés de contreforts de pierre et de remblais de terre. L'ensemble fut garni de quelques excellents canons de 18 livres qui étaient disposés de telle façon qu'ils pussent battre tout le cours d'eau.

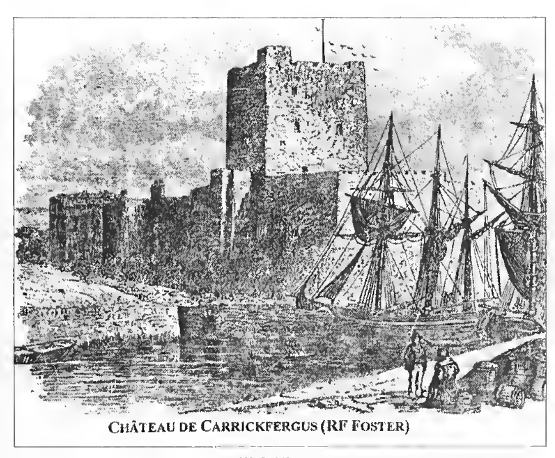
Les marchands furent enrégimentés sous le commandement du maire[1], qui leur servit de colonel, divisés en quatre compagnies autonomes, habillés d'uniformes et similairement armés, chaque homme à ses propres frais. En outre, il était prévu que lord Scarborough et le maire Dashwood arriveraient de Manchester, à la tête des milices du Lincolnshire, au premier avis d'urgence, sans attendre les ordres hiérarchiques. De telle sorte que si ce puissant aventurier s'était présenté, il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il aurait fait face à un vrai esprit britannique de détermination et de vaillance."[...]

Que Liverpool ait été l'objectif de Thurot est incertain, car, le 28 février 1760, ses "stratagèmes les plus sophistiqués" furent portés à leur terme une bonne fois pour

1. Le colonel Spencer.



toutes[2]. Ce jour-là, son escadre de frégates[3] entra en action, à quelques lieues au sud de l'Isle de Man,[4] contre une escadre de frégates anglaises[5] commandées par le capitaine Elliott. Après une sanglante bataille, au cours de laquelle les corsaires français combattirent avec un courage désespéré[6], l'ensemble des frégates françaises fut capturé. Le commandant Thurot tomba, couvert de blessures, sur son propre navire, et près de 300 de ses officiers et marins furent tués ou blessés. Par cette victoire, Liverpool retrouva une parfaite sécurité ; toutefois les volontaires restèrent sous les armes jusqu'à la fin de la guerre.


CHÂTEAU DE CARRICKFERGUS (RF FOSTER)

UBC Library.

L'imminence du danger fut sans aucun doute un révélateur fort bénéfique pour notre communauté ; l'urgence fit ressortir les vrais hommes et mit en évidence les plus belles qualités des Britanniques[7]. Le jour même du combat au cours duquel Thurot fut tué[8], les prisonniers français confinés dans le Donjon de Liverpool furent mis en marche sous la garde "d'invalides"[9] en direction du Château de Chester. Ils furent ramenés à Liverpool le 6 mars[10].

2. Plaisante le même auteur anglais.
3. Composée alors de trois navires : deux frégates et une petite corvette, les deux dernières frégates étaient parties.
4. C'est-à-dire en mer d'Irlande, entre les côtes de ce dernier pays et celles de l'Angleterre et de l'Écosse.
5. Un peu plus d'une dizaine.
6. « The French fought with desperate valour. » C'était compréhensible avec un tel déséquilibre d'effectifs.
7. Le mot utilisé « *Britons* » est plus ancien, plus poétique et patriotique que ne le serait « *British* ». En dépit de l'étymologie, *Britons* désigne davantage les Anglais, et *British* les habitants de l'ensemble de l'île de Grande-Bretagne avec ses éléments celtes [écossais et gallois].
8. Alors que l'expédition de Thurot était attendue en Angleterre, en 1760, on raconte que Everton Hill était plein de bourgeois, attendant l'approche des pirates. Une troupe de soldats avait alors établi son bivouac sur la colline, et on me dit que les hommes avaient ordre, en apercevant Thurot, de faire signal si c'était de jour, et d'allumer le fanal du phare si c'était la nuit, afin de communiquer aux autres phares d'Ashurst, de Billinge, Rivington, Pike et ailleurs, et ainsi de répandre la nouvelle vers le nord selon laquelle la flotte française était à proximité ; tandis que d'autres signaux seraient aussi envoyés à Halton, Beeston, Wrekin et de là vers le sud. Les arrangements les plus parfaits pour la transmission de ces renseignements furent effectués, et je connais un vieil homme à Everton qui m'a dit qu'il avait à cette occasion transporté par chariot plusieurs chargements de barils de poix et de térébenthine, et qu'il les avait stockés dans la haute chambre du phare, pour être prêts en cas d'urgence. Il ajouta que pendant la guerre contre les Français, à la fin du règne de Georges II, le phare fut rempli de combustible, et qu'un garde fut posté devant la porte en permanence. [Recollection of a Nonagenarian, page 173].
9. De mutilés de guerre.
10. Lorsque tout danger fut écarté. Les Anglais craignaient que Thurot ne tente de libérer les prisonniers de guerre français.




Le château franco-normand de Carrickfergus. UBC Library.

Le rapport intéressant qui décrit la descente de Thurot contre Islay fut rédigé sur place, le 19 février 1760, par M. David Simpson, un témoin. Ce rapport fut envoyé en exprès aux marchands de Liverpool, par le morutier appartenant au capitaine Hutchinson et à son associé Monsieur Ward. En voici le contenu :

"Samedi dernier, le commodore Thurot, avec ses trois vaisseaux français, de 54, 36 et 20 canons, approcha d'ici en provenance de l'ouest. Entre cette île et Cantyre, les Français louvoyèrent et hésitèrent pendant 5 ou 6 heures. Ils approchèrent enfin de cette rive et hissèrent un pavillon anglais, ce qui nous laissa croire qu'ils demandaient un pilote. Votre ami Archibald et Hugh Macdonald sortirent avec une chaloupe et cinq hommes, et les guidèrent au mouillage à l'entrée du fjord d'Islay, dans la Baie de Clagin[11]*. J'étais là dimanche dernier, quand les corsaires français débarquèrent environ 600 hommes dans le but de piller le pays. Ils encerclèrent un troupeau de bétail qui appartenait à un gentilhomme de la région et l'enlevèrent en disant*[12] *que les victimes seraient remboursées par l'ambassadeur de France à La Haye. Notre sloop mouillait dans un port peu éloigné, chargé de varech destiné à Liverpool. On avait en outre 21 sacs de farine à bord, que Thurot s'appropria aussi, mais il n'infligea aucun autre dommage au vaisseau. Les Français avaient environ 1 500 soldats de débarquement à bord, avec un grand nombre d'officiers, en grande partie gentilshommes, avec lesquels je tins bonne compagnie. Ils mouraient presque de faim par manque de vivres (!), ne recevant qu'une allocation de 4 onces de pain par jour. Les officiers de débarquement n'étaient pas d'accord avec Thurot quant à s'aventurer dans ce chenal, etc... ils voulaient faire immédiatement voile vers la France. Le vaisseau de Thurot,* la BELLE-ISLE, *faisait beaucoup d'eau. Je vous envoie par ce même courrier l'une des épées que les Français laissèrent à bord de mon sloop, lesquelles, je suppose, constituent tout le paiement que Monsieur Macdonald et moi-même devons espérer pour notre farine. Sur l'épée sont gravés les mots Volontaire de Belle-Isle. Pouvez-vous s'il vous plaît me la retourner par retour de courrier ? Cinq jours avant l'arrivée des Français, ces derniers furent séparés de l'un de leurs camarades au large de Barrahead. Ils l'imaginèrent en train de sombrer en haute mer, ou poussé contre quelque île des Highlands. La BELLE-ISLE brisa son gouvernail ; ce qui, me dit-on, le força à se réfugier dans ces chenaux. J'ai, ces deux derniers jours,*

11. Ironie du sort, comme on peut le voir, ce furent des pilotes anglais qui amenèrent sur les lieux du pillage les corsaires français, craintifs devant l'éventualité de s'échouer ou d'éventrer leurs navires dans la passe dangereuse.
12. Ironiquement.

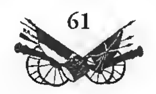


longé la côte, dans l'espoir de rencontrer ce morutier, dans le but de le dépêcher en exprès vers l'Angleterre. L'ayant enfin trouvé, je vous l'expédiai immédiatement; et j'espère que vous et le reste des marchands de chez vous récompenserez les propriétaires du morutier pour leurs efforts. L'un de vos vaisseaux de 50 canons pourrait aisément s'emparer des trois navires de Thurot, la BELLE-ISLE[13]*, la BLANQUE*[14] *et la THUROT*[15]*, car ils sont si chargés d'hommes qu'ils peuvent à peine utiliser leur artillerie; Monsieur Thurot affirme que s'il lui arrive de recevoir une demi-bordée du meilleur vaisseau d'Angleterre, il pourra facilement décrocher grâce à la rapidité de ses navires*[16]*. La saison ici est très agitée; mais Thurot naviguera soit par le canal de Saint-Georges, soit en contournant l'Irlande, selon ce qui lui sera plus facile, étant déterminé à exécuter son projet initial. Il y a de nombreux Anglais et Irlandais dans ses équipages. Nous vous avons envoyé un exprès à Edimbourg. Nous espérons qu'il arrivera avant le morutier pour vous apporter des renseignements. On ne peut pas utiliser nos armes ici; autrement nous aurions été capables de défendre notre pays contre ces pillards. Les vaisseaux mouillent près de la rive entre la Tête d'Arthur et la Pointe d'Ardmore. Vous pouvez compter sur l'exactitude de ces renseignements, car j'en ai été moi-même témoin ici..." »*[17]

"Il a quelquefois été avancé que les marchands de Liverpool se sont grandement enrichis au siècle dernier en pratiquant la course. À une époque ultérieure, il y eut d'exceptionnelles preuves de cela, mais durant la Guerre de Sept Ans, les résultats pour les marchands de Liverpool furent des plus désastreux. Sur une liste publiée en juillet 1760, il apparaît que durant les quatre années qui commencent au début de la guerre, les Français capturèrent, en ne comptant que les vaisseaux dont Liverpool était le port d'attache, un nombre de 143 unités navales, c'est à dire 36 en moyenne chaque année. Le tonnage n'est pas donné; mais comme c'étaient tous des vaisseaux de haute mer, destinés essentiellement au commerce avec les Indes occidentales[18] *et les Amériques, les pertes ont dû être énormes*[19]*."*

Chefs en présence ♦**Français :** L'ex-corsaire François Thurot[20] commandait l'escadre. Le brigadier Flobert commandait l'Infanterie de [la] Marine. ♦**Anglais :** lieutenant-colonel Jennings du 62nd Foot.

13. En réalité la MARÉCHAL-DE-BELLE-ISLE.
14. En fait la BLONDE.
15. L'un des navires avait-il été renommé ?
16. «But Mons. Thurot says that if he once gets half gunshot from the best ship in England, he could clear himself by his fast sailing.» P. 175, Gomer Williams, **History of the Liverpool Privateers and Letters of Marque with an account of the Liverpool Slave Trade**, William Heinemann, London, 1897 ; The Seven Years' War.
17. *Ibid.*, p. 171 et suiv.
18. Les Antilles.
19. Gomer Williams, **History of the Liverpool Privateers and Letters of Marque with an account of the Liverpool Slave Trade**, William Heinemann, London, 1897; p. 176, The Seven Years' War.
20. Corsaire puis capitaine de la Marine royale et chef d'escadre, Thurot fut tué au combat de Jurby Point, près de l'île de Man ; né le 22 juillet 1727 près de Dijon, il fit des études de chirurgie avant de devenir... chirurgien sur un corsaire dunkerquois. En août 1744, il est fait prisonnier et conduit sur un ponton à Douvres, il a 18 ans et réussi à s'échapper. En juillet 1756, pendant la Guerre de Sept Ans, il enlève



Effectifs engagés ♦**Français :** La MARÉCHAL-DE-BELLE-ISLE [avec 54 canons, 226 marins et 430 soldats de Marine], 5 frégates et une corvette dont la BLONDE[21], la TERPSICHORE[22], l'AMARANTHE[23], la BÉZON[24].

♦**Anglais :** Quatre compagnies du régiment d'Infanterie du général William Strode.

Stratégie ou tactique: Guerre maritime de course, basée sur la surprise et la poursuite.

Résumé de l'action: En janvier 1760, Thurot écumait la mer du Nord. Il alla menacer Derry[25], en Irlande, mais une tempête le rejeta au large et la BLONDE, qui menaçait de chavirer, dut jeter par-dessus bord ses 36 canons. En février, il était dans la *baie de Jura*[26] où il acheta aux habitants de la viande fraîche et des légumes. Le 21 février, il fit voile vers la baie de Carrickfergus où il se prépara à débarquer. Peu avant midi ses navires étaient au large de l'île de Magee, à 4 kilomètres du château de Carrickfergus. Les Français avaient ouvert leurs sabords et préparé leurs canons. Vers 11 h, l'escadre française jeta l'ancre à portée de mousquet de la pointe Kilrute.

La garnison du château se composait de quatre compagnies du régiment du général anglais William Strode. Les soldats venaient d'arriver de Minorque après leur expulsion de cette île par les Français qui avaient remis la forteresse aux Espagnols. Les soldats anglais avaient donc un compte à régler avec les Français. L'alerte annonçant le débarquement sonna le rassemblement sur la place du marché, sous le commandement du lieutenant-colonel Jennings. Jennings fit aussitôt renforcer et garder les portes de la ville ; des munitions furent distribuées. Pendant ce temps, les Français, commandés par le brigadier Flobert, avançaient vers le château de Carrickfergus, précédés par quelques Hussards montés sur des chevaux trouvés dans les champs, et qu'ils avaient harnachés avec des cuirs apportés sur leurs navires.

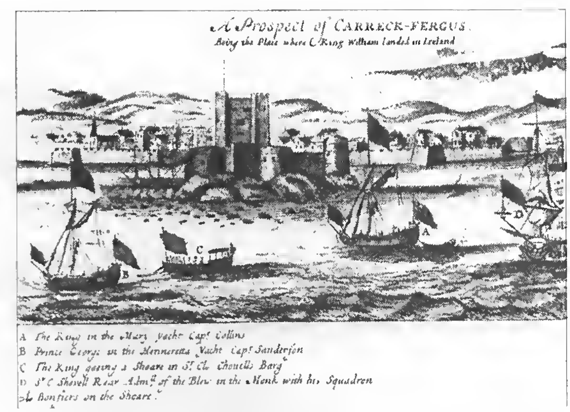
Les Français attaquèrent rapidement et furieusement la porte Nord et la porte Écossaise, et en même temps le mur qui longeait le jardin de lord Donegal. Lorsque les Français commencèrent à s'emparer des portes, le colonel Jennings sonna la retraite, ordonnant à ses troupes de se réfugier dans le château. Les soldats anglais quittèrent donc leurs postes de défense et se mirent à courir vers le

pendant la nuit un corsaire anglais de 16 canons dans la rade de Douvres et le ramène à Boulogne. Le 15 octobre 1759, il prend le commandement de l'escadre armée de Dunkerque. Le 28 février 1760, il trouve la mort à bord de la frégate le MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.

21. Trente-six canons tous jetés par-dessus bord au cours d'une tempête, capitaine La Cayce, 200 marins et 200 soldats de Marine.
22. Vingt-quatre canons, capitaine Desraudais avec 170 marins et 170 soldats.
23. Vingt-quatre canons, 170 marins et 170 soldats.
24. Trente-six canons, 170 marins et 170 soldats.
25. Aujourd'hui Londonderry ; ville dominée par une majorité anglo-protestante.
26. 56° N. ; 05° 50′ O.



château, poursuivis de près par les Français.



UBC Library.

Aussitôt, l'Infanterie française envahit la place du marché et, à la baïonnette, s'empara d'une porte de la forteresse. Le colonel Jennings contre-attaqua immédiatement avec des officiers et 50 hommes et réussit à refermer la porte. Smollett[27] raconta que, *durant le combat, alors que les troupes se battaient dans les rues, un bébé chancelant sortit d'une maison et vint se promener, d'un pas hésitant, entre les combattants. Le feu cessa immédiatement. Un soldat français posa son mousquet, alla ramasser le jeune enfant, l'enferma dans la maison, revint prendre son mousquet pour continuer l'attaque. Et les tirs reprirent, plus denses que jamais.* Les troupes anglaises respectèrent la vie de ce soldat français alors qu'il s'exposait pour sauver cet enfant. Spectacle fort émouvant, au milieu de ces hommes qui s'entre-tuaient avec tant de courage et de vaine conviction.

Après avoir sacrifié leurs propres retardataires en leur fermant la porte au nez, les Anglais se trouvèrent donc assiégés dans le château de la ville. Comme, semble-t-il, les munitions manquaient quelque peu, le colonel Jennings fit demander à parlementer et obtint des conditions intéressantes ; les troupes resteraient prisonnières des Français mais obtiendraient les Honneurs de la Guerre, le château et la ville seraient épargnés, et, outre les clés du château, des vivres seraient livrés aux Français.

Pertes ♦Assez lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise: Mais l'alerte avait été donnée dans la région, et le général Strode commença à rassembler à Newry plusieurs régiments d'Infanterie anglaise chargés de pacifier cette « colonie », celui *de Pole, de Sandford, d'Anstruther*... En apprenant cela, François Thurot encloua tous les canons de la ville, rembarqua ses troupes, emmena en otage le maire anglo-protestant de Carrickfergus et partit, non sans avoir saisi au passage, dans le Loch de Belfast, deux magnifiques navires marchands chargés de soieries ; de quoi rentabiliser l'expédition.

27. Chroniqueur anglais.



Mais, en passant au large de l'Isle de Mans, au cours d'un banal échange de coups de canons et d'arquebuses avec quelques navires anglais qui ne s'écartaient pas assez vite de sa route, le corsaire français fut mortellement blessé et mourut romantiquement dans les bras de sa belle maîtresse. Il avait 39 ans, et elle... 20 de moins. Le bel âge ! Il fut enterré dans un village côtier et un Anglais généreux lui rima gentiment une épitaphe :

He was no wit, nor quite an ass,
But lov'd his bottle and his lass[28].
You then, good fellows, passing by !
Afford the tribute of a sigh !
His fate lament — enough we've said,
Thurot once lived — Thurot is dead.

SOURCES ET LECTURES : ♦*History of the Isle of Man, History and Account, Appendix - Chapter XXII, Note 1 - Page 310, Defeat and Funeral of Thurot,* J. Train, Londres, 1844. ♦*Manx Ballads, Thurot and Elliot,* A.W Moore, Londres, 1896. ♦*From King Orry to Queen Victoria. A short and concise history of the Isle of Man,* Edward Callow, Elliot Stock, Londres, 1899. [Les chapitres 14, 15, 16 et 17 sont conscrés à François Thurot.] ♦*Mona Miscellany, a Selection of Proverbs, Sayings, Ballads, Customs, Superstitions and Legends, peculiar to the Isle of Man,* collected and edited by William Harrison, author of Bibliotheca Monensis, second series, Douglas, Isle of Man, printed for the Manx Society, 1873. ♦*Captain Francois Thurot,* G.V.C. Young & C. Foster, Mansk-Svenska Pub. Co. Peel, 1986. (ISBN 0-907715-23-0) ♦*Building of Thurot Cottage, Kirk Bride,* J.C. Crellin, Londres, 1809. Proc IoMNH&ASoc vol. VI n° 4 pp. 439-500. ♦*Genuine and Curious Memoirs of the Famous Captain Thurot,* John Francis Durand, London, 1760.

28. *Lass* ou *lassie*: nom commun. « Fille » ou « jeune femme » [surtout en Écosse et en Angleterre septentrionale].



Cassel. *Siège de*

Date de l'action: 22 février - 28 mars 1760.

Localisation: ville d'Allemagne[1] située à 150 kilomètres au nord-nord-est de Francfort sur le Main, par 51° 19′ de latitude N. et 09° 29′ de longitude E.



L'imposant château de Carrickfergus au coucher du soleil. Collection privée de l'auteur.

Contexte: Le 14 février 1760, le maréchal de France quitta Cassel, laissant dans cette ville 4 bataillons du Régiment d'Infanterie de Navarre, 4 d'un autre régiment, 300 hommes du Régiment de Provence, et 300 cavaliers. Le comte de Broglie était gouverneur de Cassel. Les fortifications furent immédiatement restaurées. Le 20 février, les troupes anglo-hanovriennes destinées à assiéger Cassel et commandées par le comte de Bückeburg avaient installé leur quartier général à Nider-Felmar.

Chefs en présence ♦**Français**: le comte de Broglie[2]. ♦ **Anglo-Alliés**: le comte de Bückeburg.

Effectifs engagés: ♦ **Français**: 7 718 fantassins[3] et 375 cavaliers. ♦**Anglo-Alliés**: 15 000 hommes.

Stratégie ou tactique: Ce siège se limita à des tranchées d'approche et à des assauts. Il n'y eut pas de mines ou d'inondations artificielles.

Résumé de l'action: Le 22 février, les troupes légères anglo-hanovriennes s'approchèrent. La pluie ne cessait pas de tomber et retardait les travaux d'investissement, ou de défense, si l'on se place du côté des assiégés. Le 25, deux *commandos*[4] français se glissèrent hors de la ville afin d'aller brûler des ponts érigés par les assiégeants et de saisir des troupeaux destinés à leur intendance. Les Français travaillaient à ériger des lunettes[5] afin de renforcer tous les points faibles de la

1. Voir le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Le maréchal de France, duc Claude-Victor-François de Broglie - Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.
3. À en juger par les effectifs et le nombre de bataillons d'Infanterie, chaque bataillon semble avoir eu des effectifs inhabituels de presque 900 hommes.
4. Qu'on appelait alors fourrageurs, car ils allaient avant tout brûler ou voler le fourrage de l'armée ennemie. Les fourragères ne furent créées qu'un siècle et demi plus tard, durant la Première Guerre mondiale, pour récompenser le courage. Elles symbolisaient les ficelles qui liaient les gerbes de fourrage.
5. Ouvrages extérieurs destinés à renforcer les murailles. La lunette a une forme géométrique à cinq côtés: deux faces dirigées vers l'ennemi, deux flancs, et la face arrière [ou gorge] dirigée vers la muraille; cette dernière est ouverte, donc sans fortification.

courtine. **Nuit du 1er au 2 mars**: Les assiégeants ouvrirent la tranchée. Ils continuèrent de travailler de jour et ébauchèrent des batteries. **Nuit du 2 au 3**: Des patrouilles françaises sortirent pour découvrir les travaux cachés des assiégeants. Les tirs furent faibles au cours de cette nuit. Les assiégeants tentèrent de s'emparer de la redoute de Warburg, en vain. Il fut ordonné aux officiers du Régiment de Belzunce et du Régiment d'Aquitaine de faire transférer vers la Vieille-Ville et le château[6] tous les effets personnels afin d'en prévenir la perte, au cas où il serait nécessaire d'incendier précipitamment la Ville-Neuve. Les Français travaillèrent à l'érection de batteries sur les bastions. **Nuit du 3 au 4**: Nuit très calme, troublée par quelques coups de canon. **Nuit du 4 au 5**: Sortie française afin de couvrir les travailleurs occupés à détruire les travaux des assiégeants anglo-hanovriens. **Nuit du 5 au 6**: Travail aux batteries en construction. **Nuit** du **6 au 7**: Importante sortie française menée par le marquis de Rochechouart. La sortie se fit en trois colonnes: l'une [celle de Gulb] à droite; au centre les deux bataillons de Rochechouart, et à gauche la colonne de Jaucourt [deux bataillons aussi]. Ce combat fut un succès complet pour les Français. Toutes les parallèles anglo-hanovriennes furent prises d'assaut, les batteries aussi, les canons encloués, les caissons de munitions brûlés, en dépit de la résistance soutenue des Anglo-Hanovriens[7]. Les pertes françaises furent de 52 tués et de 149 blessés. Les assiégeants eurent 600 tués et blessés et 25 prisonniers. **Nuit du 7 au 8**: Les travaux habituels furent poursuivis activement. **Nuits du 8 au 10**: Travaux habituels. Tirs d'artillerie, au juger. **Nuit du 10 au 11**: Violent échange d'artillerie visant les travaux et les terrassiers; comme d'habitude. **Nuit du 16 au 17**: Les Français épaissirent leurs parapets. Pendant ce temps, les zigzags et les parallèles des assiégeants s'allongeaient. **Nuit du 22 au 23**: une sortie française fut lancée, avec succès. Les terrassements anglo-hanovriens furent rebouchés par les travailleurs armés de pelles qui suivaient l'assaut, et les pièces d'artillerie encloués. **Soir du 23 mars**: Vers 17 h, le comte de Bückeburg fit demander une trêve aux Français afin d'enterrer les morts et d'enlever les blessés qui chaque nuit venaient tomber dans le *no man's land*. Cet armistice donna l'occasion à des officiers habillés en soldats et munis de brancards de fortune de venir observer de près l'état des ouvrages et des tranchées. **Nuit du 27 au 28**: Durant cette nuit, les travailleurs de nuit réparèrent les parapets endommagés par les canons et les bombes. Vers minuit, de Broglie apprit des

6. Ou citadelle.
7. Rappelons que l'Angleterre et le Hanovre [ou Brunswick] étaient solidement unis par le roi Georges Ier, Électeur de Hanovre devenu roi d'Angleterre afin d'assurer le maintien du protestantisme dans ce pays. Paradoxalement, ce fut ce même roi protestant qui imposa aux Anglais le *God Save the King* [*Queen*], motet catholique. L'ait et le sens général des paroles de ce cantique religieux devenu hymne national anglais proviennent d'un motet composé en 1686 à l'école de jeunes filles nobles (mais orphelines ou pauvres) de Saint-Cyt [France], pat Madame de Brinon, supérieure du collège, avec le concours de Lulli; il était destiné à saluer l'entrée du roi Louis XIV. Haendel, de passage à Saint-Cyr en 1712, prit note de la musique de Lulli et des paroles de Madame de Brinon, et offrit l'œuvre à l'Électeur de Hanovre qui devint le roi Georges Ier d'Angleterre. On pensa d'abotd que *God Save the King* avait été composé pat le musicien et poète anglais Henry Carey [1687-1743], car son fils l'avait affirmé après le suicide du père, mais l'*Encyclopædia Britannica* le nie [...*his claim has been discredited.*].



avant-postes français qu'on entendait beaucoup de bruit de voiturage sur l'autre rive. Vers 6 h du matin, les assiégeants anglo-hanovriens abandonnèrent leurs trois parallèles. Ils avaient évacué une partie de leur artillerie durant la nuit. Les Chasseurs à pied français occupèrent immédiatement les tranchées anglaises.

Sous le couvert de batteries arrière, les assiégeants abandonnaient le siège.

Pertes ♦Inconnues.

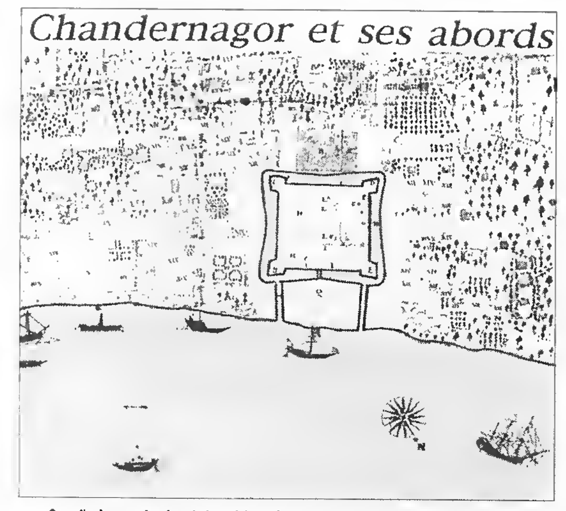
Conséquence de cette défaite anglaise: Cassel et ce secteur allemand restaient aux Français.

SOURCES ET LECTURES: ♦Recueil des campagnes de divers maréchaux de France, publié par Dumoulin [commis au département de la Guerre], M. M. Rey, Amsterdam 1760-1773, 27 volumes dont volumes 1et 2 [Campagne de M. le maréchal de Villars en Allemagne, l'an 1703; volumes 3, 4 et 5 [Campagne de M. le maréchal de Marsin en Allemagne, l'an 1704; volumes 6 et 7 [Campagne de M. le maréchal de Tallard en Allemagne, 1704; volumes 8 et 9 [Campagne de M. le maréchal duc de Noailles en Allemagne, l'an 1743; volumes 10 à 17 inclus [Campagne de M. le maréchal duc de Coigny en Allemagne, l'an 1743; volume 18 [Campagne de M. le maréchal de Maillebois en Westphalie, l'an 1741 et 1742; volumes 19 à 26 inclus [Campagne de MM. les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle en Bohême et en Bavière, l'an 1741. Le dernier volume est constitué de tables. ♦ *The Austro-Hungarian army of the Seven Year War*, Albert Seaton, Osprey Publishing, Wellingborough Northants, Angleterre, 1973. ♦ *England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899. ♦ *Histoire des guerres d'Allemagne*, Préface de Arnaud Blin, Institut de stratégie comparée, Fondation pour la recherche stratégique, Henry Lloyd, Économica, Paris, 2001. [ajouté pour lecture seulement]

Chandernagor. Siège de

Date de l'action: 14-23 mars 1757.

Localisation: Chandernagor; Chandannagar. Ville de l'État du Bengale-Occidental, sur le fleuve Hugli, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Calcutta, faisant aujourd'hui partie de l'immense agglomération de ce nom, république indienne. 24° 52′ de latitude N., 88° 22′ de longitude E.



On distingue le fossé humide alimenté par des canaux maritimes. Archives publiques de Pondichéry.

Contexte: En janvier 1757, des nouvelles parvinrent dans les Indes annonçant que la guerre avait été déclarée en mai 1756 entre la France et la Grande-Bretagne. Il n'y avait que 300 soldats français à Chandernagor et le commandement anglais décida qu'il était temps de s'emparer de la ville par surprise avant que les Français de la garnison n'apprennent la nouvelle. Le lieutenant Robert Clive venait de débarquer au Bengale avec l'escadre de l'amiral Watson: le KENT[1], le CUMBERLAND[2], le SALISBURY [50], le BRIDEGEWATER [20], le WALPOLE et le MARLBOROUGH; en tout 1 000 fantassins européens et 1 000 Cipayes, sans compter les équipages qui pouvaient fournir des renforts appréciables.

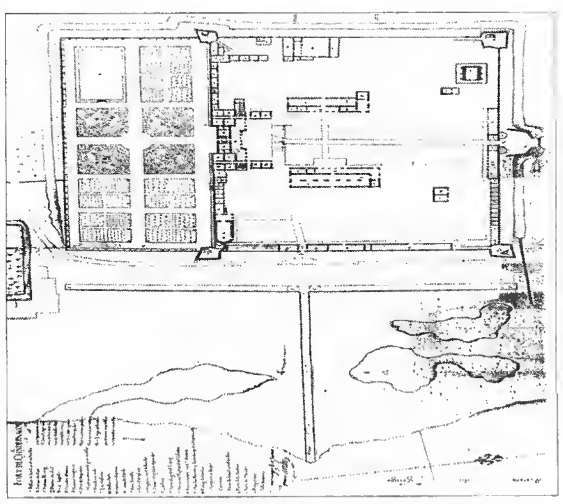
Chefs en présence ♦**Anglais**: colonel Robert Clive[3]; vice-amiral Watson[4]; amiral Pocock[5]. ♦**Français**: Pierre-Mathieu Renault de Saint-Germain, directeur de poste.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 700 réguliers européens et 1 500 Cipayes; 150 artilleurs anglais avec leurs pièces; l'escadre anglaise de l'amiral Watson pouvait

1. Armé de 64 canons, portant la marque de l'amiral Watson et commandé par le commandant Speke.
2. Armé de 70 canons et portant la marque du contre-amiral Pocock.
3. Robert Clive, 1er baron Clive de Plassey, né à Styche, Shropshire (abréviation ancienne: Salop, et nouvelle: Shrops), à la limite du Pays de Galles en Angleterre; fonctionnaire de la British East India Co., il s'éleva par son intelligence jusqu'aux plus grands honneurs. Mais ses malversations et son incroyable enrichissement dans les Indes aux dépens de la B.E.I.C. lui attirèrent de nombreuses critiques en Angleterre et il se suicida à Londres le 22 novembre 1774.
4. Le vice-amiral.Charles Watson, né vers 1713, mort le 16 août 1757.
5. Sir George Pocock naquit en Angleterre. Il devint contre-amiral en 1755, vice-amiral en 1756 et amiral en 1761, date à laquelle il devint Chevalier du Bain. En 1766, il prit sa retraite de la Royal Navy.



en outre fournir de très nombreux renforts en fantassins ou en artilleurs : le KENT, le TIGER[6], le SALISBURY[7], et plusieurs vaisseaux moins importants. ♦Français : 146 soldats européens et 300 Cipayes ; 300 civils et marins européens avaient été armés pour l'occasion. 150 kilomètres plus au nord, la dépendance de Kasim-Bazar[8] disposait d'une poignée d'Européens et de 60 Cipayes.


Fort de Chadernagor ; A-bastion du nord où est le pavillon ; B-bastion du roy ; C-bastion de l'étang ; D-bastion du sud ; E-chapelle ; F-chambres et bureaux ; G-magasins ; H-magasins ; I-magasin et varande pour la visite ; K-grande varande ; L-cuisines ; O-corps de garde ; P-porte rotale ; Q-porte dauphine ; R-poudrière. Collection privée de l'auteur.

Stratégie ou tactique: La ville de Chandernagor possédait un fortin carré en son centre, sur la rive du fleuve. Ce fort avait 10 canons de 32 livres dans chacun de ses bastions. Sur les remparts, à intervalles réguliers entre les bastions, côté fleuve et côté sud, avait été posté un nombre égal de canons de 24 livres. L'angle sud-ouest était couvert par un ravelin hérissé de 8 pièces de 32 livres. Une terrasse de la chapelle du fort avait été aménagée en batterie d'artillerie armée de six pièces. Un fossé et un glacis extérieur étaient en construction, mais les maisons sur le passage du glacis projeté n'avaient pas encore été toutes démolies. Au-delà de ce glacis, côté fleuve et côté sud, plusieurs batteries avaient été ajoutées. Un barrage de vaisseaux coulés empêchait les navires anglais d'attaquer sur la façade fluviale, mais un déserteur indiqua le passage aux Anglais. Les Anglais le franchirent donc, et cela marqua le début du combat d'artillerie. L'année précédente, en 1756, quand Calcutta fut menacée par Siraju-Daola, les Anglais avaient demandé secours aux Hollandais de Chinsurah et aux Français de Chandernagor. Les Hollandais avaient refusé, mais les Français avaient offert aux Anglais la protection des murs de Chandernagor. Cette offre, quoique faite de bonne foi par les Français, *fut considérée comme humiliante* pour les Anglais, trop susceptibles, qui finalement refusèrent. Lorsque le Subadar demanda aux Français de l'aider à détruire les Anglais, les Français refusèrent.

Entre le 16 octobre et le 20 novembre 1756, la flotte anglaise de Watson amena Clive et son armée au Bengale afin d'aider le major KilPatrick à reprendre

6. Ou TYGER ; armé de 60 canons et commandé par le commandant Latham.
7. Armé de 50 canons, commandant Knowler.
8. Commandée par Law de Lauriston.



Calcutta par la force. Watson et Clive devaient aussi, en cas de nécessité, attaquer le Subadar dans sa propre capitale. De plus, si la nouvelle d'une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre les atteignait alors qu'ils avaient tous leurs effectifs sous la main, il était prévu qu'ils ne devraient pas manquer de détruire l'établissement français de Chandernagor.

Clive reçut enfin, avec plusieurs mois de retard, la nouvelle de la déclaration de guerre du 17 mai 1756. Les Anglais se félicitèrent de ce que la nouvelle soit parvenue après que leurs problèmes locaux[9] eurent été partiellement réglés. Ils ne voulaient pas déclencher les hostilités immédiatement contre les Français, car ils craignaient que le Subadar et les Français ne fassent cause commune. Désireux de se venger des Anglais qui lui avaient repris Calcutta, le Subadar leva une armée de 25 000 hommes[10] et envoya un message à Chandernagor, invitant le commandant français Renault à participer à sa guerre. Ce dernier qui n'avait que 146 soldats français, dont 45 malades de fièvres, hésita puis envoya une proposition de non-belligérance aux Anglais Clive et Watson pour toute la période de la guerre européenne. Ces derniers, croyant que Law disposait de 300 soldats français à Chandernagor et d'une centaine à Kasim-Bazar, acceptèrent avec joie. Le traité fut écrit mais, au moment de signer, Clive et Watson laissèrent traîner en longueur afin de voir comment tourneraient les événements.

Le 4 février, les Anglais attaquèrent les troupes du Subadar devant Calcutta, sans les vaincre, et, le 9, ils signèrent un traité de paix avec lui. Secrètement, les deux Anglais demandèrent au Subadar l'autorisation d'attaquer les Français. Le Subadar refusa. Mais comme les Anglais reçurent entre-temps des renforts importants, ils passèrent outre. Alors que les Français ne se doutaient de rien, grandes furent leur surprise et leur indignation en apprenant l'arrivée d'une armée anglaise. La garnison française n'avait que 146 soldats européens et 300 Cipayes, bien que 300 civils et marins européens aient été armés pour l'occasion. Les bastions étaient commandés par le capitaine de Vigne.

Pour bloquer le fleuve, Renault ordonna de saborder plusieurs bateaux à environ 150 mètres au sud du fort. Les Anglais[11] quittèrent Haupah le 7 mars 175 ; en supplément, 150 artilleurs anglais avec leurs pièces suivaient en bateaux sur la rivière Hugli, qui passe à Chandernagor. Cette artillerie de siège était escortée par l'escadre anglaise de l'amiral Watson : le KENT, le TYGER, le SALISBURY, et plusieurs vaisseaux moins importants.

Clive fut par la suite durement attaqué à Londres, car il n'avait pas lancé d'assaut terrestre avec ses fantassins à la solde de la East Indian Company, préférant

9. Combat de Bajbaj contre le Sudabar, prise de Calcutta, prise de Hugli...
10. Dont 15 000 cavaliers.
11. Les « Anglais » comprenaient 700 réguliers européens et 1 500 Cipayes.



laisser tout le poids du combat entre les mains des marins de la Royal Navy, qui, de ce fait, avait accusé des pertes importantes[12].

Résumé de l'action: Le 14 mars, l'armée anglaise arriva en vue de Chandernagor et s'installa sur la grande route du côté nord et dans les maisons au nord-ouest. Les batteries françaises des abords extérieurs nord, constamment tenues sous le feu des assaillants, furent repliées. Le 16 mars, les canons anglais furent débarqués. Cinq jours de bombardement, de part et d'autre, s'ensuivirent, entraînant la destruction, les unes après les autres, des batteries anglaises. Petit à petit, les bateaux de guerre anglais s'approchaient du fort. Face à une si forte armée, la situation devenait désespérée pour les Français. Renault écrivit au Sudabar, dont l'armée marchait au même instant vers la ville de Hugli, afin de lui demander son aide.

Le 20, la flotte anglaise approcha du barrage de navires coulés par les Français. Un officier (français) d'artillerie s'étant disputé avec Renault déserta aux Anglais et leur indiqua comment contourner les épaves, ce qu'ils firent sans difficulté. Le 23 au matin, le TYGER [60 canons] remonta jusqu'au niveau du ravelin, forçant ses occupants à l'évacuer; puis il remonta jusqu'en face du bastion nord-est. Par contre, le KENT [amiral Watson] fut pris à partie par le bastion sud-est et fortement avarié, non seulement il fut incapable de continuer son attaque, mais il barra le passage au SALISBURY. Un furieux combat d'artillerie dura deux heures. C'était un *baroud d'honneur* pour les Français, au cours duquel ces derniers perdirent 110 hommes, tués et blessés, ce qui représentait une énorme proportion de leurs effectifs. Alors Renault décida de hisser le drapeau blanc afin de négocier.

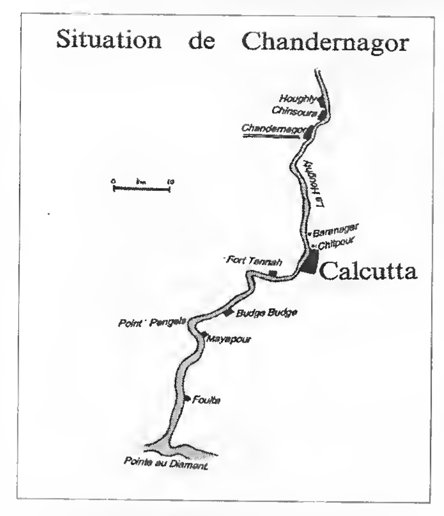
Voici le combat, tel qu'il a été décrit par Mervyn Davies[13] : « *À l'aube du 23 mars, fut lancée l'attaque amphibie combinée sur Chandernagor. Le TYGER en tête passa les vaisseaux coulés, suivi par Le KENT et Le SALISBURY. Simultanément, Clive ouvrit le feu avec ses batteries d'artillerie et fit battre le rempart par la mousqueterie. Les Français se tinrent courageusement à leurs canons et accueillirent leurs assaillants par un feu dense et précis. Les vaisseaux soutinrent leur feu jusqu'à ce qu'ils eurent atteint leur station de combat, Le TYGER faisant face au bastion Nord-Est, Le KENT face au ravelin, et Le SALISBURY au niveau du bastion Sud-Est. Malheureusement, Le KENT ne parvint pas à atteindre son poste, alors que la marée avait*

12. Cent trente hommes tués et blessés. Il faut dire qu'il était lui-même à la solde directe de la British East India Company, et que, en bon homme d'affaires, il avait voulu ainsi plaire au conseil d'administration de la compagnie et limiter les frais et les pertes. C'est ainsi que les compagnies anglaises, aussi bien en Asie qu'en Amérique, utilisaient toujours les vaisseaux de la Royal Navy à leurs propres fins, limitant de cette façon leurs propres dépenses. Ce fut une importante différence avec les compagnies françaises, comme la Compagnie des Indes, qui devaient, sauf exception, assurer le transport et [presque toute] l'escorte de ses convois; gros handicap pour ceux qui devaient rentabiliser leur compagnie.
13. Clive of Plassey, A Biography, par A. Mervyn Davies, Nicholson & Watson Limited, London, 1939.



commencé à baisser, et, avant que le vaisseau n'ait pu jeter l'ancre, il avait dérivé vers sa poupe pour se retrouver, finalement, au point où Le SALISBURY aurait dû se trouver. Par conséquent, Le SALISBURY dut s'ancrer plus bas et ne put entrer en action offensive.

Ce combat dura trois heures, pendant lesquelles les canons français se surpassèrent au point qu'ils causèrent grand dommage aux deux vaisseaux britanniques. La plupart des officiers du KENT furent tués ou blessés. Un coup au but fit exploser quelques cartouches qui déclenchèrent un incendie, causant une panique au sein de l'équipage. Le TYGER souffrit presque aussi sévèrement et l'amiral Pocock lui-même fut au nombre des blessés. Mais chacune des lourdes bordées successives marquait encore plus les Français. Leurs canons étaient démolis les uns après les autres, leurs parapets s'effondraient, et leurs hommes s'écroulaient. Clive attendait le moment de lancer l'assaut, mais, avant qu'il ne juge venu le moment propice, les Français, voyant que toute résistance devenait impossible, capitulèrent. »



Aujourd'hui, Chandernagor n'est plus qu'un quartier de Calcutta. Collection privée de l'auteur.

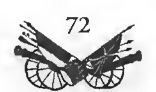
Pertes ♦Aucun fantassin des forces terrestres de Clive ne fut tué [puisqu'il n'y eut pas d'assaut], par contre, selon Mervyn Davies, les pertes furent de 130 hommes au sein des équipages de la Royal Navy. ♦La proportion fut plus importante du côté français.

Conséquence de cette défaite française: Les survivants français furent faits prisonniers de guerre, sauf une cinquantaine d'entre eux qui réussirent à disparaître dans la nature et à rejoindre Law, lequel avec sa propre garnison de Kassim-Bazar, se retira à Bhagalpour.

Law prit le maquis le 15 avril 1757 à 19 h. Ce fut le début de quatre années d'aventures passionnantes à travers les Indes[14].

Chandernagor redevint française à la fin de la Guerre de Sept Ans et le resta avec de courtes interruptions, jusqu'au 2 mai 1950, année au cours de laquelle les Français quittèrent définitivement l'Inde et transférèrent ce territoire à la république indienne après un plébiscite favorable au rattachement à l'Inde. En 1950, Chandernagor était un territoire de 48 766 habitants.

14. Law en donna un merveilleux compte rendu dans son Mémoire sur quelques affaires de l'Empire Mogol.



Les autres territoires français de l'Inde[15], qui avaient choisi de demeurer français, furent, malgré tout, intégrés à l'Inde en octobre 1954 à la suite d'un accord du général de Gaulle avec la république indienne. Paradoxalement, l'Inde française resta française jusqu'en 1954, plus longtemps que l'Inde anglaise ne resta britannique [jusqu'en 1948].

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Chandernagor ou le Lit de Dupleix*, Georges Tailleur, Africa nostra, Montpellier, 1979. ♦Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire, dirigé par Rose Vincent, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française*, Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975. ♦ *Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (l'épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *Historique et statistique de Karikal*, présentation par François Gros, Joseph Marie Emmanuel Cordier, publications de l'Institut français d'indologie, Pondichéry, 1971.

15. Il s'agit des provinces dont Pondichéry, Karikal, Yanaon et Mahé étaient les capitales.

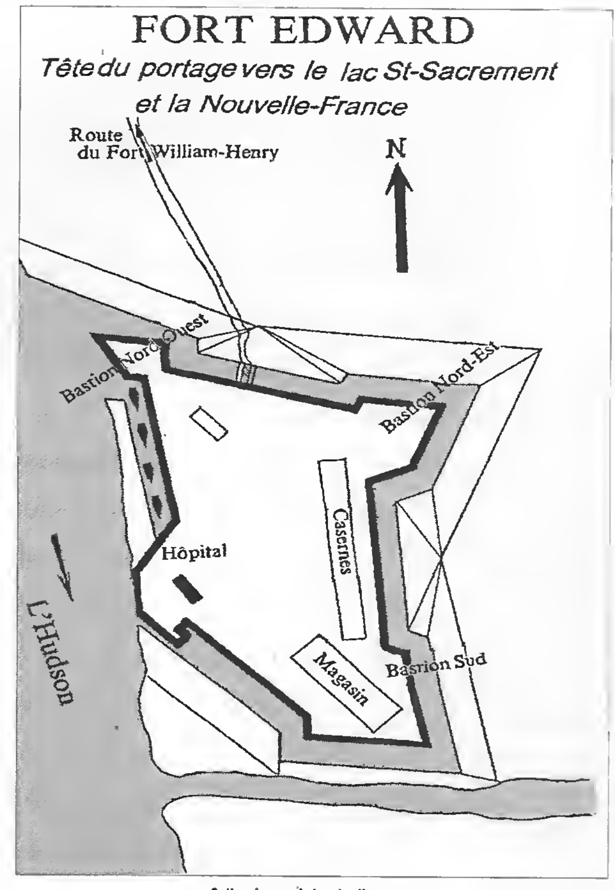


Chédiac. *Bataille*

Date de l'action: Février 1756.

Localisation: aujourd'hui la graphie a été anglicisée en Shédiac; Acadie. Coordonnées géographiques: 46° 13′ de latitude N., et 64° 32′ de longitude O.[1].

Conflit: La *Guerre de Sept Ans* (Europe; 1756-1763) allait être officiellement déclarée le 17 mai de cette année-là. Mais les autorités françaises et anglaises d'Acadie ne l'apprirent que beaucoup plus tard. Guérilla franco-indienne contre la déportation des populations françaises d'Acadie. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent *French and Indian Wars* toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763.



Collection privée de l'auteur.

Contexte: Les Anglais étaient en train de déporter les Acadiens. De nombreux Acadiens prirent le maquis avec les Indiens micmacs.

Chefs en présence ♦**Français**: Beausoleil[2]. ♦**Anglais**: lieutenant-colonel George Scott[3].

Effectifs engagés ♦100 ou 200 hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique: Embuscade et contre-embuscade.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort-Monckton, 30 juin 1758.*
2. Joseph Brossard (ou Broussard), dit **Beausoleil**, colon, milicien, maquisard [pour employer un anachronisme], né en 1702 à Port-Royal (Annapolis Royal, N.-É.), fils de Jean-François Brossard et de Catherine Richard, décédé en Louisiane en 1765.
3. On ignore le lieu et la date de sa naissance. Il mourut à la suite d'un duel qui eut lieu probablement le 6 novembre 1767 à la Dominique, Antilles.



Résumé de l'action: Après Peticoudiac, le lieutenant-colonel Scott, alors à Fort Cumberland, apprit qu'une troupe de guérilleros séjournait à Shédiac et avait fait le projet de l'attaquer dans un bois. Les Anglais allèrent lui tendre une embuscade, mais elle tourna à la faveur des Français. Les troupes de Scott perdirent deux tués et plusieurs blessés et s'enfuirent précipitamment à travers bois.

Le combat fut extrêmement violent. La troupe acadienne et indienne, rompue au combat dans la nature et surtout dans les bois, *jaillit* dans toutes les directions aux premières salves des Anglais postés en lisière, de part et d'autre. Elle se *ventila* dans la forêt afin de revenir sur les arrières de l'embuscade anglaise, mettant ainsi en déroute les soldats réguliers beaucoup plus habitués aux batailles rangées en rase campagne qu'aux accrochages de guérilleros au fond des bois.

Pertes ♦**Français**: inconnues. ♦**Anglais**: deux tués et plusieurs blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: La double insoumission des Acadiens, qui avaient refusé de prêter serment d'allégeance à l'Angleterre et de se laisser déporter, obligeait les Anglais à ne se déplacer qu'en formations importantes.



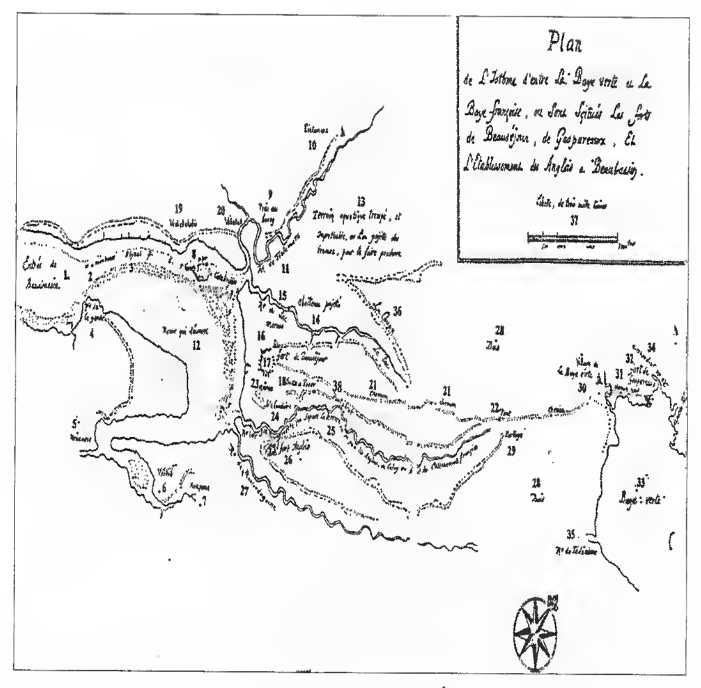
Collection privée de l'auteur.



Secteur frontalier de Beaubassin [début 1751]

entre la nouvelle Acadie (Nouveau-Brunswick actuel) et l'Acadie d'origine (Nouvelle-Écosse) selon une carte ancienne anonyme et non datée issue d'une copie à la main de l'original conservé à la Bibliothèque Nationale à Paris. La carte est intitulée Plan de l'Isthme d'entre La Baye Verte, et La Baye françoise, où sont scitués les forts de Beauséjour, de Gaspareaux, et l'établissement des Anglais à Beaubassin.

1. Entrée de Beaubassin, petite baie donnant dans la Baie Françoise [Aujourd'hui Baie de Fundy. **2.** 10 à mer basse. **3.** Canal. **4.** Pointe de la Garde. **5.** Ménaudie (Minudie aujourd'hui). **6.** Veskak. **7.** Nempane [aujourd'hui Nappan] **8.** Garde-côte anglais. **9.** Près de bourg. **10.** Tintamare. **11.** Rivière de Tintamare [appelée Tantramar par les Anglais.] **12.** Basse qui découvre. **13.** Terrain aquatique trempé et impraticable, où l'on projette des travaux pour le faire produire. **14.** Aboiteau projeté. **15.** Rivière du Lac [aujourd'hui Aulac River]. **16.** Marécages. **17.** Fort de Beauséjour. **18.** Butte à Roger [aujourd'hui Mount Whatley]. **19.** Véchékakchis [Westcock aujourd'hui]. **20.** Véhékak [devrait se lire Véchékak]. **21.** Chemin. **22.** Pont. **23.** Marais. **24.** Isle Cavalière [île dans les marais traversés aujourd'hui par la Ligne des Chemins de Fer nationaux., entre Amherst et Sackville]. **25.** R^e [Rivière] de Ste Mésagouèche qui sépare le terrain occupé par les Anglois, de celuy où sont les établissements françois [le cartographe ou le copieur a commencé à écrire S^te[Marguerite], mais a fini avec le nom indien Mésagouèche.] **26.** Fort Anglois [il s'agit de Fort Lawrence.] **27.** R^e de Mascoudagaine [aujourd'hui rivière LaPlanche.] **28.** Bois. **29.** Portage. **30.** Village de La Baye Verte. **31.** Chemin neuf. **32.** Fort de Gaspareaux [Gaspereau]. **33.** Baye Verte. **34.** R^e de Gaspéreaux. **35.** R^e de Tédéniche [aujourd'hui Rivière Tidnish]. **36.** La Coupe. **37.** Echelle, de trois mille toises [600 mètres environ]. **38.** Pont à Buot, devenu, par corruption euphonique anglaise Point-de-Bute.



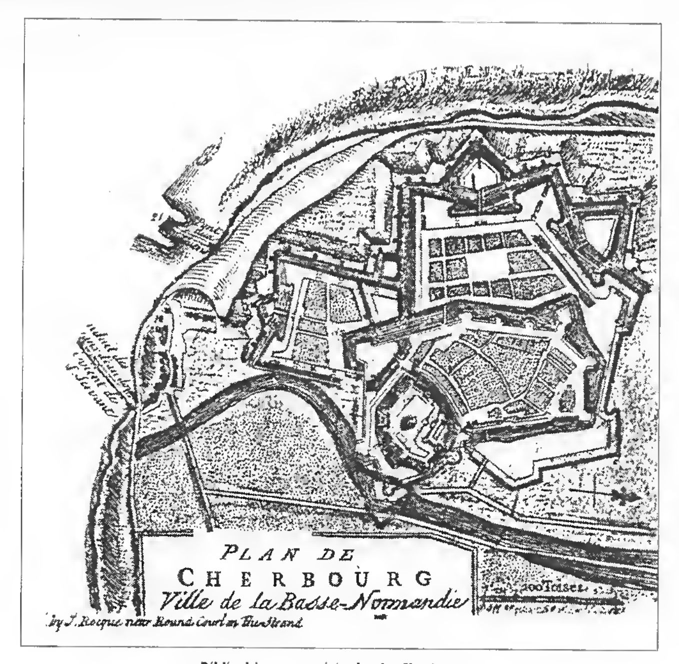
Archives publiques de Nouvelle-Écosse.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Les Acadiens: citoyens de l'Atlantique,* Jean-Marie Fonteneau, Éditions Ouest-France, Rennes, 1996. ♦*New England's Outpost. Acadia before the conquest of Canada,* John Bartlet Brebner, Columbia University Press, New York, 1927. ♦ *L'Acadie des origines, 1603-1771,* Léopold Lanctôt, Éditions du Fleuve, Montréal, 1988. ♦ *L'Acadie française, 1497-1713,* Robert Rumilly, Fides, Montréal, 1981. ♦*A history of Nova-Scotia, or Acadie,* Beamish Murdoch, N.S., J. Barnes, Halifax NS, 1865. ♦*L'Acadie des origines à nos jours: essai de synthèse historique,* Michel Roy, Québec-Amérique, Montréal, 1981.

Cherbourg. Raid

Date de l'action: 6-16 août 1758.

Localisation: Péninsule du Cotentin, France. Coordonnées géographiques: 49° 39′ de latitude N., et 01° 39′ de longitude O.



Bibliothèque municipale de Cherbourg.

Contexte: Le 1er août 1758, une semaine avant le raid contre Cherbourg, un combat naval eut lieu au large de Tranquebar, dans les Indes: sur la côte du Coromandel, entre une escadre française [un vaisseau de guerre et huit navires marchands armés de la Compagnie des Indes] et une escadre anglaise de sept vaisseaux de guerre et de deux transports armés. En dépit de sa forte infériorité en vaisseaux de guerre, l'escadre française réussit à échapper à l'interception. Les Français réussirent à forcer le blocus par un violent combat de deux heures. On peut lire les détails de la bataille navale de Gondelour dans le ***Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises***, du même auteur, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2004, p. 390 et suiv.

Le premier ministre William Pitt voulait frapper à un autre point des côtes françaises, non seulement pour créer une diversion stratégique, mais aussi pour faire taire les Alliés qui prétendaient que les Anglais ne s'exposaient pas assez



dans cette guerre qu'ils se contentaient de subventionner de leur or. Tandis que des troupes anglaises embarquaient pour l'Allemagne, Pitt fit créer un nouveau camp dans l'île de Wight afin de lancer un raid contre Cherbourg. Le duc de Marlborough, qui venait d'échouer dans une expédition similaire contre Saint-Malo, et lord George Sackville refusèrent de commander cette expédition, préférant partir pour l'Allemagne. Ce fut donc le lieutenant-général Bligh, choisi d'abord pour servir en Allemagne sous le prince Ferdinand, qui se retrouva à la tête de l'expédition contre Cherbourg. Le prince Édouard l'accompagnait.

Chefs en présence ♦**Anglais** : le commodore Howe. Il devint à cette époque lord Howe, lorsque son frère, qui portait le titre jusque-là, fut tué sur les bords du lac Champlain en Nouvelle-France. Le lieutenant-général Bligh. Le prince Édouard. ♦**Français** : inconnus.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 10 000 hommes, incluant 12 bataillons anglais qui appartenaient aux régiments suivants : Guards [3 bataillons], le 5th Foot, le 24th Foot, le 30th Foot, le 33rd Foot, le 34th Foot, le 36th Foot, 67th Foot, le 68th Foot et le 72nd Foot[1]. ♦**Français** : 7 000 miliciens locaux.

Stratégie ou tactique: Le siège ne fut qu'un pilonnage par l'artillerie embarquée. Il n'y eut pas d'assaut, car la ville capitula sur sommation.

Résumé de l'action: Le 1er août, l'expédition quitta l'île de Wight avec 12 bataillons et 9 escadrons de Dragons légers. Le convoi de transport était escorté par l'escadre de guerre du commodore Howe. La flotte arriva devant Cherbourg le 6 août et commença immédiatement à pilonner la ville et ses fortifications sur la façade maritime. À l'aube du lendemain, les Anglais firent voile vers la baie de St-Marais, à deux lieues de Cherbourg, où se fit, sous la couverture de l'artillerie embarquée, le débarquement des *Guards* et des *Grenadiers*. Quelques unités françaises de la Milice, arrivées trop tard, ne purent empêcher ce débarquement en force. Le corps anglais marcha immédiatement sur Cherbourg. Cette ville n'était pas fortifiée du côte des terres, aussi la ville, indéfendable contre ces forces importantes, capitula immédiatement. Bligh commença aussitôt à détruire les quais et les défenses portuaires. Il brûla les bateaux ancrés dans le port, tandis que la Cavalerie légère anglaise écumait la région afin de rançonner les villages. Mais, des rumeurs annonçant que des troupes françaises arrivaient à marche forcée, l'armée anglaise rembarqua. Et après un certain délai dû aux vents contraires, l'escadre de Howe décrocha.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Cherbourg fut détruit.

1. Ou Duke of Richmond's Foot Regiment.



SOURCES ET LECTURES: ♦ *Cherbourg à quatre époques 1657-1758-1786-1826*, M. Verusmor, Mouchel, Cherbourg, 1865. ♦ *Documents inédits sur la prise de Cherbourg par les Anglais et leurs débarquements sur les côtes de Bretagne et de Normandie en 1758*, Léopold Quénault, imprimerie de Daireaux, Coutances, [non daté]. ♦ *Sur la fondation de l'ancien port de Cherbourg, 1696, 1739 à 1743, 1758*, Notes et plans publiés par le marquis Anatole Hüe de Caligny et Louis-Emile Bertin, Dunod, Paris, 1879. ♦ *Étude sur la prise de Cherbourg en 1758*, Gabriel Vanel, L. Jouan, Caen, 1906.

Chittapet *Siège de*

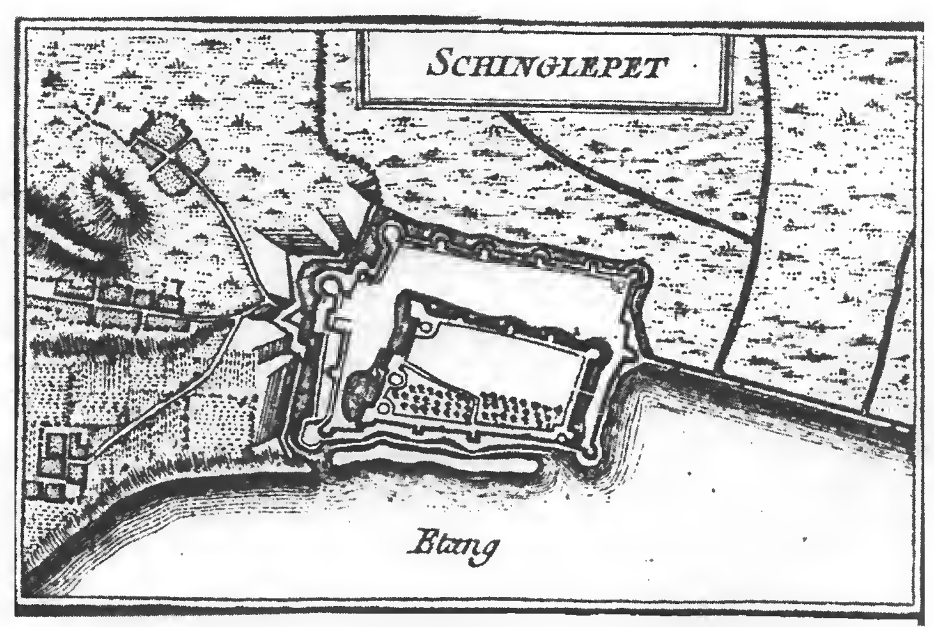
Date de l'action: Mi-septembre 1757.

Localisation: Ville du Carnate indien, côte du Coromandel, Indes, à 75 kilomètres au nord-ouest de Pondichéry, à 100 kilomètres au sud-ouest de Madras, et à 70 kilomètres de la mer [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Stratégie ou tactique: Bombardement d'artillerie avec pièces de brèche et assauts.

Résumé de l'action: À la mi-septembre, Saubinet [400 Européens] attaqua Chittapet. Une batterie de brèche réussit à pratiquer une ouverture dans la muraille. Les Français lancèrent un assaut et, après une résistance désespérée de la garnison anglaise, prirent la ville.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les Anglais ne possédaient plus dans le Carnate que quelques places fortes.



Bibliothèque nationale.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Règlement pour le traitement du régiment irlandois de Lally, destiné à passer aux Indes orientales...* Louis XV roi de France, Paris, Imprimerie royale, 1756. ♦ *Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé*, Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Paris, 1944. ♦ *La Fin d'un empire français aux Indes sous Louis XV*, Lally-Tollendal, d'après des documents inédits, Tibulle Hamont, E. Plon, Nourrit et Cie, Paris, 1887.

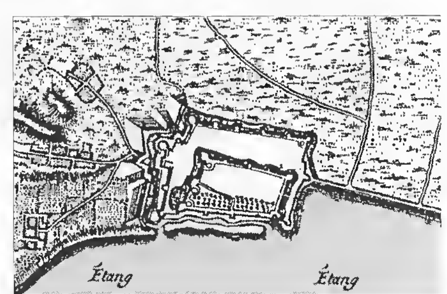
Chittapet. *Siège de*

Date de l'action: 26 janvier 1760.

Localisation: Ville du Carnate indien, côte du Coromandel, Indes, à 75 kilomètres au nord-ouest de Pondichéry, à 100 kilomètres au sud-ouest de Madras, et à 70 kilomètres de la mer [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Le colonel Coote, ayant appris que Lally avait négligé de renforcer la garnison de Chittapet, décida d'attaquer cette ville avant de marcher contre Arcate.

Chefs en présence ♦ **Français**: capitaine-chevalier de Tilly. ♦**Anglais**: colonel Eyre Coote[1].



Chittapet, comptoir des Indes, et ses fortifications. Bibliothèque Nationale.

Effectifs engagés ♦**Garnison française**: 4 officiers, 52 soldats européens et 300 Cipayes.

Résumé de l'action: Les bagages de l'armée anglaise n'arrivèrent que le 26 janvier. Le même soir, un détachement arriva de Wandewash et, le lendemain matin, il investit Chittapet. Le commandant français, de Tilly, refusa de capituler. Le 28, la totalité de l'armée anglaise campa à portée de canon. Une nouvelle sommation fut envoyée à Tilly, qui fut aussi refusée. Une batterie de deux « 18 livres » fut érigée durant la nuit, dirigée contre l'angle nord-est, et un howitzer fut posté dans la pettah[2] afin de prendre en enfilade la ligne nord des remparts. La batterie fut mise en action le lendemain matin et la brèche était presque praticable dès 11 h. C'est dire la qualité des murailles. C'est alors que Tilly fit hisser un drapeau parlementaire. Après négociations, il accepta de signer la capitulation sans conditions. La garnison se composait de 4 officiers, 52 soldats européens avec 300 Cipayes. À l'hôpital du fort, reposaient 73 Européens blessés au cours des dernières batailles. L'artillerie se composait de neuf pièces d'artillerie. Le stock de munitions était important, et, parmi les armes, furent trouvés 300 excellents mousquets[3], qui furent distribués aux Cipayes anglais.

Pertes ♦Inconnues.

1. Sir Eyre Coote, fils de pasteur protestant, naquit près de Limerick, en Irlande, en 1726 et mourut à Madras le 28 avril 1783. Un monument fut érigé en son honneur à Westminster Abbey.
2. Faubourg extérieur à la ville fortifiée.
3. Sans doute ceux des Cipayes français.



Conséquence de cette défaite française: Le secteur tomba momentanément sous contrôle anglais.

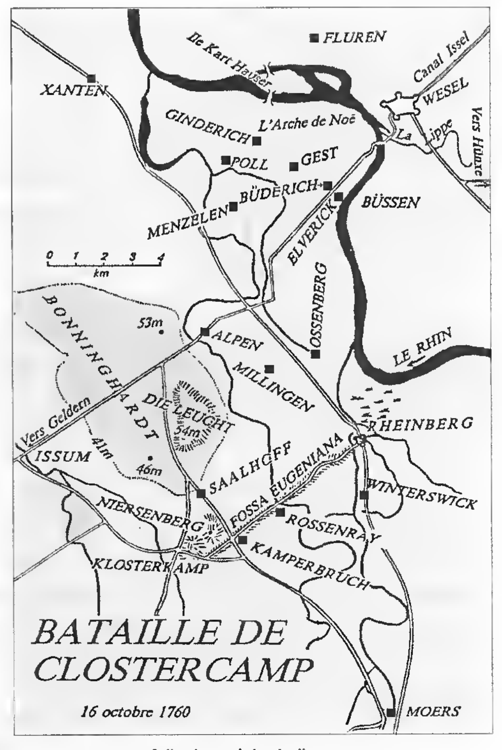
SOURCES ET LECTURES : ♦ *Essai biographique sur Guillaume-Léonard de Bellecombe, maréchal des camps et armées du roy, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commandant général des établissements français dans l'Inde, gouverneur général des îles françaises d'Amérique sous le vent,* baron de Cuzorn, seigneur de Tayrac, Fontneuve, etc. (1728-1792), H. de Bellecombe, suivi de la relation du siège de Pondichéry en 1778, Imprimerie de Vve Lamy, Agen, 1896. ♦ *Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire,* Rose Vincent, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française,* Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975. ♦ *Clive and Dupleix; the beginning of empire,* Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989.

Clostercamp. *Bataille de*

Autre nom: Battle of Kloster Kamp.

Date de l'action: 16 octobre 1760.

Localisation: Allemagne. Coordonnées géographiques: 51° 31′ de latitude N., et 06° 33′ de longitude E.[1].



Collection privée de l'auteur.

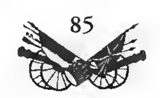
Contexte: Le but de la bataille de Clostercamp était de faire lever le camp à l'armée confédérée qui assiégeait Wesel. Cette ville-clé du Rhin risquait d'ouvrir aux Anglo-Allemands la route de France.

Chefs en présence ♦Français: le maréchal de Castries[2]. ♦Anglo-Hanovriens: l'Erbprinz, prince héréditaire de Brunswick.

Effectifs engagés ♦Forces anglo-alliées de l'Erbprinz faisant face à Rheinberg: 23 escadrons de Cavalerie, 30 bataillons d'Infanterie et 24 canons. Total, 25 000 hommes engagés. ♦Français: 20 escadrons de Cavalerie et 24 bataillons d'Infanterie avec 6 canons. Total, 19 000 hommes.

Stratégie ou tactique: À une faible distance de la ville de Rheinberg, un canal se détachait du Rhin en direction de la province de Gueldres [Gueldern]. Sur la rive gauche de ce canal s'élevait le plateau d'Alpen. La rive droite était occupée par une plaine en culture, parsemée de boqueteaux. Les chemins bordés de haies constituaient des obstacles naturels. Le canal était guéable en plusieurs points. Clostercamp s'étendait en amont sur la rive gauche du canal; Rheinberg en aval sur la rive droite.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, né le 25 février 1727, brigadier, maréchal de camp et commandant-général de la Cavalerie, gouveneur-général de la Flandre et du Haynaut.



L'armée française bivouaqua le soir du 15 octobre entre Campersbroek et Rosenradt. Le corps [français] de Fischer campait à l'extrême gauche, près du couvent de Clostercamp. Chabo tenait l'extrême droite aux portes de Rheinberg. L'armée anglo-allemande manœuvrait au nord des troupes françaises, entre Rheinberg et Burick[3]. Durant la nuit, Castries fit établir des pontons sur le canal, *la Fossa Eugeniana.*

En première ligne, il disposa plusieurs divisions avec le Régiment d'Auvergne en pointe, au total 18 000 hommes commandés par les lieutenants généraux[4] de Ségur et d'Auvet. Ce furent les seules troupes françaises qui furent engagées dans la bataille de Clostercamp. Les autres brigades, massées derrière Rheinberg, ne participèrent pas à l'action.

L'Erbprinz décida d'effectuer une manœuvre d'encerclement vers Clostercamp destinée à acculer les Français contre le Rhin et à les obliger à battre en retraite vers le sud afin de les écarter de Wesel. Ce plan, basé sur la surprise nocturne, était bien conçu.

À la faveur de la nuit, à 22 h le 15 au soir, les troupes anglo-allemandes se mirent en marche. Une colonne se dirigea sur l'aile droite française à Clostercamp, une colonne centrale devait franchir le canal par les pontons et les gués afin de tomber à l'improviste sur le centre français en plein sommeil. L'extrême gauche confédérée devait surveiller Rheinberg et l'aile droite française.

Rheinberg était une petite forteresse entourée par des douves[5]. L'étendue, entre ces fossés et le Rhin, était basse, marécageuse et d'accès difficile. De Rheinberg et vers le sud-ouest coulait un canal, *la Fossa Eugeniana*[6], qui formait, par endroits seulement, quelque obstacle. Les principaux points de franchissement de cette *fossa* étaient les viaducs de Rossenray, de Kampersbrüch. Juste à l'est de Clostercamp, Castries avait érigé quelques passages temporaires[7] en vue d'une offensive française. Le cours d'eau coulant à travers Rossenray et Alpen s'encadrait de rives marécageuses et ne se franchissait que par deux petits ponts. Cela entravait la coopération entre des forces opérant sur les deux rives.

Un troisième grand pont se trouvait juste au sud d'Alpen. Le couvent de Clostercamp était lui-même entouré d'un haut mur. Il dominait une petite éminence boisée. Juste au nord-est de Clostercamp s'élevait le *mont Niersenberg*, non boisé à cette époque. Plus loin au nord, s'étirait une crête connue sous le nom de *Bönninghardt*, au sud-est de laquelle ressortait **Die Leucht**, une éminence boisée.

3. Campersbroek était Kampersbrüch ; Rosenradt, Rossenray ; et Burick, Büderich.
4. Le grade d'Ancien Régime de ***lieutenant-général*** correspond au grade moderne de ***général de division*** dans l'armée française. Il a, par contre, été conservé dans l'armée anglaise et dans d'autres armées européennes du XXe et du XXIe siècle.
5. Des fossés.
6. Un canal Rhin-Meuse, commencé en 1625 mais abandonné.
7. Des pontons.



Tout le pays au nord et au sud de *la Fossa Eugeniana*, principalement vers son extrémité sud-ouest, était couvert de petites fermes, haies, arbres et buissons, limitant la vue et coupant toute tentative de mouvement de troupes en formation compacte. Castries était certainement fort bien posté.

Plus intéressant, peut-être, est de chercher la raison non pas de cette défaite anglo-allemande, mais de la défaite en général. Autrement dit, pourquoi une armée s'avoue-t-elle vaincue devant une autre? Ferdinand Foch, le généralissime, crut en trouver la raison profonde dans le phénomène de démoralisation des troupes[8].

Résumé de l'action: Les soldats de l'Erbprinz se mirent en marche dans la nuit. Waldergrave, parti à 4 h du matin, atteignit Ossenberg tard dans l'après-midi. Howard atteignit la même ville à 20 h. Les troupes françaises de Castries quittèrent Moers. Des deux côtés il y avait eu de longues marches. Castries avait peu auparavant reçu une demande de Castella qui avait besoin d'équipages d'artillerie.

Des deux côtés, on avait marché jusqu'au soir du 15, au moment où les deux armées s'étaient rencontrées. Les Alliés placèrent leur gauche au sud d'Ossenberg et leur droite sur le cours d'eau orienté vers le nord à partir de Rossenray. Les Français avaient placé leur droite du côté de Rheinberg et leur gauche à Rossenray. Les deux ailes avaient envoyé leurs voltigeurs de couverture en avant, au contact les uns des autres. Les Alliés concentraient une artillerie beaucoup plus puissante.

Vers le 15 au soir, 8 escadrons de Cavalerie et 11 bataillons d'Infanterie stationnaient à Rheinberg, commandés par Chabo, pendant que 14 bataillons [général d'Auvet] s'alignaient entre Winterswick et Rossenray, avec leur gauche en retrait faisant face au passage sur le canal près de Clostercamp. Derrière eux, la

8. « Qu'est-ce qui donne la victoire?... La tactique, l'ordre, l'évolution... Dans quelle direction chercher cette combinaison dont l'existence n'est plus discutable ? Va-t-elle poursuivre un chiffre élevé de pertes qu'on infligerait à l'adversaire? consister à lui faire plus de mal en lui opposant de meilleurs canons, de meilleurs fusils ou plus de canons, plus de fusils? Cherche-t-elle la supériorité des effets matériels ou, au contraire, demande-t-elle le résultat à d'autres effets? C'est ce que nous allons fixer en analysant le phénomène psychologique de la bataille. "Cent mille hommes laissent dix mille des leurs sur le carreau et s'avouent vaincus: ils battent en retraite devant les vainqueurs qui ont perdu tout autant de monde sinon plus. Au demeurant, ni les uns ni les autres ne savent, quand ils se retirent, ni ce qu'ils ont perdu, eux, ni ce qu'on a perdu en face [général Gardot]." Ce n'est donc pas devant un fait matériel des pertes, ni à plus forte raison devant une comparaison de chiffres, une supériorité de pertes, qu'ils cèdent, qu'ils reculent, qu'ils renoncent à la lutte et abandonnent à l'adversaire le terrain disputé et dont la conquête marque le commencement de la victoire. "Quatre-vingt-dix mille hommes vaincus se retirent devant quatre-vingt-dix mille hommes vainqueurs, uniquement parce qu'ils n'en veulent plus, et ils n'en veulent plus parce qu'ils ne croient plus à la victoire, parce qu'ils sont démoralisés, à bout de résistance morale [général Cardot] (uniquement morale, puisque la situation matérielle est la même de part et d'autre)." Ce qui fait dire à Joseph de Maistre: "Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue..." » « Des Principes de la Guerre », maréchal Ferdinand Foch, *Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, et publiées par les Éditions Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg en 1903*, p. 268-269.



Cavalerie attendait en piaffant [18 escadrons]. Ses six canons étaient en action sur l'éminence située juste à l'est de Rossenray. Clostercamp elle-même était occupée par un détachement français du corps de Fischer, avec un petit poste avancé le long de la crête; un autre avant-poste restait en contact avec les Alliés près d'Ossenberg.

Le corps de l'Erbprinz occupait aussi une position forte. Ses deux ailes reposaient contre une étendue d'eau ou de marécages. Son aile droite, cependant, était ouverte à une attaque dirigée à travers *Die Leucht*, l'éminence boisée. Il n'avait pas de réserve tactique mais Kielmannsegg était en route pour le renforcer; à deux jours de marche.

Les forces face à Wesel avaient été réduites au minimum, afin de protéger le train de siège[9] qui était arrivé le 14. Des emplacements pour les canons avaient été creusés. L'Erbprinz avait détaché Breidenback, avec quatre escadrons de Cavalerie et six bataillons d'Infanterie, contre une possible attaque française le long de la rive droite à partir de Düsseldorf. Pendant un moment, il pensa livrer une bataille *défensive* dans la « tête de pont » à l'ouest de Wesel, mais, avec la rivière en crue, le pont incertain et la garnison de Wesel derrière lui, les risques étaient trop grands; il décida d'opter pour l'*offensive*. Il attaqua.

L'Erbprinz avait noté la possibilité d'une approche couverte vers le flanc gauche français à travers les bois sur *Die Leucht*. Il semble avoir eu vent de la présence d'un détachement français à Clostercamp. Il projeta d'avancer de nuit et d'attaquer la gauche de Castries avant l'aube. Le front français devrait être masqué par Bock, face à Rheinberg, et par un détachement de troupes légères anglo-allemandes commandées par Wintzingerode sur la droite de Bock.

Les attaquants quittèrent leurs positions du mont Ossenberg à 22 h, le 15. Ils dépassèrent Alpen et, de là, obliquèrent vers le sud à travers *Die Leucht*. La nuit n'était pas d'encre: un croissant de lune s'était dévoilé dès leur départ. L'avant-garde se composait de deux escadrons de Hussards prussiens[10], des Royal Dragoons anglais, des Inniskillings écossais et des 87th et 88th Highlanders écossais; le tout commandé par Eliott. Leur objectif était de chasser ou de détruire par surprise le détachement français de Clostercamp **à la baïonnette seulement** et sans bruit. Les Huguenots de Jeanneret avaient pour mission de patrouiller sur la route vers Geldern, surveillant l'approche de renforts français qui devaient venir de cette direction. La Cavalerie anglaise devait, comme à l'accoutumée, rester en réserve tactique. Leurs routes franchissaient le pont sur le cours d'eau juste au sud d'Alpen et, de là, vers le sud le long de l'arête rocheuse de *Die Leucht*.

9. Un train de siège était un ensemble de canons et de mortiers de gros calibres avec les attelages et approvisionnements particuliers.
10. Sous le commandement du Huguenot Jeanneret; les Hussards étaient d'ailleurs en grande partie des Huguenots.



La colonne principale [Waldergrave] se composait d'Écossais du 150th Highlander sélectionnés pour leur bravoure, et de Grenadiers de Maxwell et de Lennox commandés par Beckwith ; suivis par le 20th, le 25th Foot, le Royal Welsh Fusiliers[11], 2 bataillons hanovriens et 2 bataillons hessois. Ils devaient suivre la première colonne, emprunter le même pont, contourner le pied de la crête *Die Leucht,* par Saalhoff, et passer le canal au niveau du ponton situé juste à l'est de Clostercamp. La distance à parcourir de chaque colonne totalisait 12 kilomètres.

Cette colonne principale était suivie par de la Cavalerie, le 10th Dragoons, deux escadrons Hanovriens et huit escadrons hessois, commandés par Harvey. La Réserve tactique [Howard] arrêtée à Alpen, prête à marcher si nécessaire, était composée du 11th, du 33rd et du 51st Foot Regiment britannique et de cinq petits bataillons de Hessois.

À environ 2 h du matin, la tête de la colonne d'Eliott[12] se heurta à un avant-poste français juste au nord de Clostercamp. Quelques coups de feu furent tirés, contrairement aux ordres. Le bruit en fut entendu dans le camp français, mais on n'y prêta pas attention ; quelques coups de feu, cela arrive en guerre lorsque les nerfs sont à fleur de peau.

Peu après, le feu devint plus fort et plus soutenu quand les Highlanders écossais rencontrèrent les Français de Fischer à Clostercamp. Fischer, au lieu de donner l'ordre de se replier vers les positions principales, marcha sur Geldern en suivant la route et ainsi permit aux Alliés de s'emparer sans résistance du pont sur le canal. Mais, cette fois, les tirs avaient alerté les Français qui prirent les armes, couverts par les Chasseurs régimentaires et les Grenadiers. Il était près de 4 h du matin et encore nuit. Quelques patrouilles françaises s'avancèrent en reconnaissance. L'une d'entre elles était commandée par le chevalier d'Assas[13], qui, avant de tomber sous les baïonnettes, alerta les Français : « *À moi, Auvergne ! Voilà les ennemis !* » Le régiment d'Auvergne, son régiment, se déploya aussitôt le long de la route à travers Kamperbrüch ; et Castries, venant de son PC de Rossenray, ordonna à deux brigades d'Infanterie de se déployer sur la droite d'Auvergne et de lancer une contre-attaque contre la gauche de l'assaut allié.

Le crépuscule permettait maintenant de manœuvrer un peu. Cette contre-attaque n'eut pas lieu, car l'officier qui devait la mener fut blessé. Castries allait la conduire en personne quand il fut attaqué sur sa gauche par les Highlanders. Dans l'aube qui approchait, toute la ligne alliée trahie par l'aurore pouvait être aperçue en pleine progression. Les Français, mal réveillés, rétrogradèrent et Kamperbrüch fut pris. Les Alliés se lancèrent alors à l'assaut en hurlant, mais ils

11. Gallois, commandés par Griffin.
12. George Augustus Eliott.
13. Un capitaine. Un officier avait engagé Assas à se rendre sans faire de bruit, à défaut de quoi il serait transpercé de baïonnettes. Assas préféra sacrifier sa vie pour alerter les troupes d'Auvergne.



perdirent, à travers les fermes et les haies, toute cohésion et tout contrôle. Les Français s'étaient repliés en ordre derrière les haies. Castries envoya sa brigade de réserve en appui sur la gauche d'Auvergne et mena en personne l'attaque contre la droite anglaise. Il ordonna aussi à Chabo de faire venir de Rheinberg une brigade d'Infanterie. La brigade de réserve de Castries contre-attaqua et mit ses canons régimentaires en action. Les Anglais, qui attaquaient à ce moment, refluèrent en désordre.

Les Français se lancèrent alors à leur poursuite, mais les haies firent bientôt perdre tout ordre aux lignes d'assaut françaises. Il était 7 h et la bataille avait atteint son moment crucial. L'Erbprinz, qui ne manquait pas de courage, se précipita sabre en main, mais en vain, pour arrêter ses régiments anglais en fuite ; il eut un cheval tué sous lui, et lui-même, blessé, souffrit de contusions. Il dépêcha alors son officier de liaison, le capitaine Wilson, à Howard pour lui faire envoyer la Réserve tactique, mais le capitaine Wilson se laissa capturer par les troupes françaises[14] ; il réussit cependant à s'échapper mais atteignit Alpen trop tard pour que Howard puisse intervenir efficacement avec sa Réserve.

Pendant ce temps, Eliott, à couvert avec sa Cavalerie près du pont de Clostercamp, vit la confusion. Il se mit à la tête de trois régiments anglais et chargea. Il suivit la rive sud du canal, puis pivota sur sa droite, prit les Français de flanc, se tailla un chemin parmi eux et stoppa leur progression. Il continua alors, mais les canons régimentaires des Français jetèrent le désordre dans ses rangs et ses hommes refluèrent.

Les pertes en Infanterie anglaise avaient été lourdes, principalement à cause de la panique. Les officiers rétablirent enfin un peu d'ordre. Pendant ce temps, la Réserve d'Howard avançait, trop tard pour intervenir, mais ses quatre bataillons hessois arrivèrent à temps pour prendre une petite part à la bataille. Le reste forma une ligne qui arrêta les fugitifs et les regroupa en régiments pour les canaliser vers l'arrière, car l'Erbprinz avait, à la fin, décidé de battre en retraite, couvert par les quatre bataillons allemands[15]. La bataille était terminée.

Comme les Français avaient effectué de longues et rapides marches forcées ces jours derniers, Castries ne fit pas poursuivre les Anglais ; ce qui leur laissa la chance de battre en retraite sans subir une totale destruction.

Pertes ♦**Anglo-hanovriennes** : Colonne d'Eliott : 77 tués. Colonne du Waldergrave, Griffin : 1 050 tués, Beckwith : 265 tués ; Charge de Cavalerie d'Eliott : 115 tués. Infanterie de Howard : 63 tués [tous Hessois]. Force de Bock, artillerie, etc. : 45 tués. Au total : 1 615 tués. ♦**Français** : environ 1 000 hommes.

14. Pour plus de sécurité deux estafettes [ou officiers de liaison] avaient été envoyées.
15. Des Hessois.



Conséquence de cette défaite anglaise: Cette victoire tira l'armée française d'une position difficile et évita un nouveau Rossbach. Castries n'avait pas poursuivi, estimant *à tort ou à raison* qu'il ne devait pas sacrifier d'autres vies. L'Erbprinz retraversa le Rhin et battit en retraite. Le siège de Wesel par les Alliés était levé et Castries y fit une entrée triomphale le 18 octobre 1760.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Le Chevalier* [Charles de Beaumont] *d'Éon et la guerre de Sept Ans,* Valentine Savvitch Pikoul, Rupture, Paris, 1983. ♦Collection de quarante-deux plans de batailles, sièges et affaires les plus mémorables de la guerre de Sept Ans tirés des sources les plus respectables... publiée par les soins de Jacob Friedrich von Roesch, Plans von zwey und vierzig Haupt-Schlachten, Treffen und Belagerungen des siebenjaehrigen Kriegs... unter der Aufsicht von J. F. Roesch, J. C. Jaeger, Francfort-sur-le-Mayn, 1790. ♦ *Correspondance du capitaine D. H. J. Dubois-Cattin pendant la guerre de Sept-Ans,* A. Jullien, Genève, 1919. [D. H. J. Dubois-Cattin est un soldat suisse au service de la France] ♦ *Correspondance inédite de Victor-François, duc de Broglie, maréchal de France, avec le prince Xavier de Saxe, comte de Lusace, lieutenant général, pour servir à l'histoire de la guerre de Sept Ans (campagne de 1759 à 1761),* publiée par le duc de Broglie et Jules Vernier, Publication A. Michel, Paris, 1903. ♦ *Crépuscule d'ancien régime : le bombardement de Gênes et le doge à Versailles (1684-1685), Jean Cavalier à Versailles (1704), les mœurs de la société de Paris sous la Régence (1715-1723), la France à la fin de la guerre de Sept Ans, Franklin à Paris (1776),* vicomte Eugène de Guichen, [écrits diplomatiques relatifs à la guerre de Sept Ans], Paris.

Condore. *Bataille de*

Date de l'action: 9 décembre 1758.

Localisation: Ville des Indes située à 150 kilomètres de la mer, à l'embouchure de l'un des bras formant le delta de la Godavery dans les Circars septentrionaux. Coordonnées géographiques: 17° 10′ de latitude N. et 81° 30′ de longitude E.

Contexte: Une autre conséquence grave entraînée par l'asociabilité et l'orgueil de Lally-Tollendal fut le rappel de Bussy et de Moracin pour participer au désastreux siège de Madras. De Bussy était dans le Dekkan et Moracin dans les Sircars[1]. D'abord, ces deux officiers, qui furent traités de haut par Lally, mirent la plus mauvaise volonté possible et, de plus, ce départ laissa les deux provinces en grand danger de tomber sous influence anglaise. En août 1758, le marquis de Conflans prit la tête des troupes françaises [500 hommes] à Mazulipatam et dans les provinces cédées. Cette troupe, suffisante pour un Bussy, ne l'était pas pour un Conflans qui ignorait tout du pays et de la façon de se comporter avec les princes locaux. Trois mois après le départ de Bussy du Dekkan, le Rajah Anandaraj, prince du Srikakolam et du Rajamahendri, s'empara de Vizagapatam, pilla la factorie et emprisonna les quelques agents commerciaux français. Puis, il écrivit à Madras pour demander de l'aide. Mais Madras, assiégée par les Français, ne put, bien entendu, en envoyer aucune. Par contre, Clive, de Calcutta, envoya par mer, le 12 octobre, le colonel Fordes avec 2 500 hommes, dont 500 Européens, et 18 canons. Au lieu de marcher sur Vizagapatam et de reprendre la ville immédiatement, Conflans se contenta d'envoyer des appels de détresse à Lally en marchant lentement vers Rajamahendri [ville et province]. Il occupa la ville, puis apprit que les Anglais avaient débarqué à Vizagapatam le 20 octobre avec des forces largement supérieures. Au lieu de les attaquer, Conflans décida de les attendre. Il prit position et abandonna Rajamahendri pour prendre position près du village de Condore, à 60 kilomètres au nord de Rajamahendri. Le 8 décembre eut lieu le combat.



Infanterie française à travers les XVI[e] et XVII[e] siècles. Autorisation spéciale de la Librairie Larousse.

1. C'est-à-dire le secteur côtier situé juste au nord de la côte du Coromandel; Masulipatam, Gondavia, etc.



Chefs en présence ♦**Français**: le marquis de Conflans[2]. ♦**Anglais**: colonel Francis Forde; le Rajah Anandaraj; lieutenant J. Bristol.

Effectifs engagés ♦Les **Franco-Indiens** avaient près de 500 Européens, de l'artillerie, 6 000 Cipayes et 500 cavaliers indiens. ♦Les **Anglais**: 500 Européens et 1 900 Cipayes, 500 cavaliers et 5 000 fantassins du rajah. De plus une artillerie maniée par 40 Européens sous les ordres d'un officier nommé Bristol.

Stratégie ou tactique: Le 6 décembre, les Anglais et le Rajah atteignirent le village de Chambole, à 6 kilomètres des Français, et s'enterrèrent dans une solide position. En dépit de leurs effectifs nettement supérieurs, les Anglais n'avaient pas l'intention de jouer l'offensive. Cela n'entrait pas dans leurs traditions sur le plan tactique[3]. Pour attirer les Français hors de leurs positions, le colonel Forde décida de les contourner afin de rejoindre la route située dans leur dos, en passant sous les collines, sur la droite anglaise. À cause de ces mêmes élévations de terrain, les Français ne pouvaient pas utiliser la Cavalerie à plein. Durant ce combat, les Anglais dissimulèrent leurs effectifs, en réserve tactique, derrière un champ de maïs, puis attaquèrent les Français qui se lançaient à la poursuite d'unités Cipayes en pleine retraite. Les Cipayes servaient de troupes de choc destinées à user les Français; les Anglais envoyaient ensuite leurs troupes européennes, encore fraîches parce que gardées en réserve jusque-là, afin de donner le coup de grâce aux Français. Ils recueillaient ainsi les lauriers de la victoire.

Résumé de l'action: Après trois jours d'hésitations, les Anglo-Indiens se mirent en marche le 9 décembre à 4 h du matin. Au pied des collines, à 5 kilomètres à droite du village de Chambole, se trouvait un autre bourg appelé Condore. À l'aube, les Anglais, en marche, entendirent une canonnade dans la direction du camp du Rajah, leur allié. Cela provenait d'une batterie de six canons que Conflans, qui ignorait l'avance des Anglais, avait envoyée durant la nuit, sous la direction d'un guide anglais, déserteur, lequel avait noté un point qui dominait le camp du Rajah. Conflans suivait dans l'obscurité avec l'ensemble de son armée et le reste de son artillerie. Le Rajah envoyait message après message; finalement, les Anglais firent demi-tour pour venir le secourir. À 8 h les Anglo-Indiens arrivèrent au village de Condore. Les Français continuaient de canonner. Voyant les Anglais s'approcher de Gallapole, qui était l'étape suivante après Condore, les Français avancèrent pour les intercepter. Alors les Anglais rétrogradèrent vers Condore. Conflans imputa cette «retraite» des Anglais à un sentiment d'infériorité[4], et il supposa alors qu'ils allaient faire demi-tour pour rétrograder vers Chambole. Afin d'empêcher cette retraite, Conflans fit avancer ses troupes avec grande hâte, c'est-à-dire peu d'ordre.

2. Lieutenant-général Louis-Gabriel marquis de Conflans, né en 1735, mort en 1789.
3. Contrairement à leurs traditions stratégiques tracées par la British East India Company.
4. Selon l'historien anglais Orme.



Le bataillon d'Européens [français] se trouvait au centre de la ligne, avec 13 pièces d'artillerie de campagne en deux sections sur les flancs de ce centre. La Cavalerie [500 hommes] se tenait à gauche du bataillon. 3 000 Cipayes formaient l'aile droite, et 3 000 la gauche. Cinq ou six grosses pièces d'artillerie de siège flanquaient chaque aile.

L'armée anglaise se déploya avec les Européens au centre, les six canons de campagne répartis sur leurs flancs. Les 1 800 Cipayes encadrés d'officiers anglais étaient aussi postés à chaque aile. Le colonel Forde n'accordait aucune confiance militaire à l'Infanterie et à la Cavalerie du Rajah, et il leur ordonna de se déployer au-delà de chaque flanc et de former des ailes prolongées. L'artillerie européenne du Rajah[5] alla renforcer l'artillerie anglaise à gauche. Les deux lignes ennemies avancèrent alors. Puis, devant l'impétuosité de l'approche française, la ligne anglaise se figea. Le bataillon anglais avait marqué le pas derrière un grand champ de maïs [*Indian corn*] qui le dissimulait entièrement aux Français et surtout à leur artillerie. Mais les Cipayes des ailes étaient visibles. « *Pour une raison inconnue*[6] *le colonel Forde avait ordonné aux Cipayes de rouler leurs drapeaux locaux; non seulement le grand drapeau commun mais les drapeaux d'unités, et de les laisser carrément sur le sol durant l'action.* » Il ne voulait que l'*Union Jack* au-dessus de la bataille.

Les ailes françaises s'allongèrent alors pour déborder la ligne anglaise, en une courbe destinée à attaquer de flanc, mais en y perdant en épaisseur. Au centre, le bataillon français, au lieu d'avancer en direction du centre anglais invisible[7], obliqua légèrement vers la droite comme pour se trouver un antagoniste, ce qui le déporta vers l'aile gauche anglaise composée de Cipayes anglais en « *habits rouges* » et brandissant les couleurs anglaises. Les prenant de loin pour les troupes européennes, le centre français s'arrêta pour refaire ses rangs et pour effectuer quelques tirs de peloton à 180 mètres qui *prépareraient* l'ennemi avant l'assaut. Se voyant attaqués par les Français, sans que les Anglais fassent mine de leur porter secours, les Cipayes s'éparpillèrent dans la nature après quelques hésitations pour se réfugier dans le village de Chambole. Des pelotons français commençaient déjà à vouloir les poursuivre pour les détruire plus sûrement, lorsqu'ils se rendirent compte que le centre anglais [européen] débouchait enfin de derrière le champ de maïs afin de se déporter rapidement vers sa gauche pour combler le vide laissé par les Cipayes. Voyant arriver les Européens, les Français tentèrent de se reformer dans la ligne qui avait été brisée par le début de poursuite; en effet, certaines unités françaises avaient déjà parcouru une distance considérable. Si bien que la ligne anglaise commença à tirer bien avant que les Français

5. Quatre pièces commandées par Bristol.
6. Raconta naïvement l'Anglais Orme. L'esprit impérial se faisait de plus en plus exigeant. L'Empire Mongol des Indes étant en pleine décomposition, la France restait le dernier bastion qui s'opposait à la digestion du grand cadavre indien par l'insatiable estomac de la British East India Company.
7. Puisqu'il s'était caché derrière le maïs.



n'aient retrouvé leur ordre de bataille. L'ensemble du bataillon anglais était divisé en cinq compagnies, et chaque compagnie se mit à tirer en *feu roulant ininterrompu*, car, lorsque la cinquième compagnie avait effectué son tir, la première avait eu le temps de recharger. Ces salves incessantes jetèrent la confusion dans la ligne française encore désorganisée qui rétrograda pour rejoindre son artillerie laissée 500 mètres derrière au moment de l'avance rapide. Les Anglo-Indiens avancèrent alors afin de transformer le recul en déroute. Le colonel Forde ordonna aux différentes compagnies de suivre le mouvement dans l'ordre des cinq compagnies. Les Anglais marchaient pourtant trop vite pour garder les rangs, excepté la 4e Compagnie qui servait de *réserve tactique* au bataillon, et que son chef, le capitaine Yorke, obligea à garder les rangs. Toutefois, les Français se rallièrent, contre toute attente dans un cas pareil, en parvenant à leur artillerie de campagne. Leurs 13 canons commencèrent à tirer sur les Anglais, qui accélérèrent leur avance. Plusieurs canons tirèrent à bout portant sur les Anglais qui eurent des pertes sensibles. Le capitaine Adnet fut mortellement blessé. Finalement, quelques canons furent pris dans l'assaut.



Carte des Circars, région des Indes située au nord du Carnate. Carte élaborée par l'auteur.

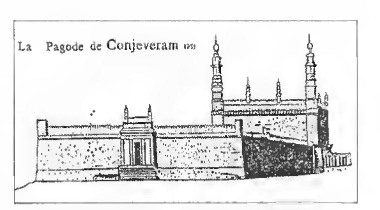
La journée, sinon complètement gagnée, était au moins assurée pour les Anglais. Toutefois, au lieu d'attaquer le camp français où ces derniers s'étaient retirés, le colonel Forde préféra arrêter l'assaut pour attendre ses Cipayes enfin ralliés. Voyant le bataillon français rétrograder encore, les Cipayes français et les cavaliers se replièrent eux aussi et se retirèrent dans le camp français. Le colonel Forde décida alors d'attaquer le camp français. Il dépassa ses deux pièces de campagne qui roulaient trop lentement et attaqua le camp où, après l'arrivée des Cipayes, régnait la confusion la plus totale. L'arrivée des assaillants provoqua une panique qui éparpilla les Franco-Indiens.

Pertes ♦Les **Français** perdirent 30 canons et 50 caissons d'artillerie chargés de munitions ; 7 mortiers de 13 à 8 pouces avec leur approvisionnement en roquettes ; 1 000 bœufs de trait ; toutes les tentes du bataillon français. 76 hommes de troupes furent tués ou mortellement blessés, dont 6 officiers, et 56 faits prisonniers. ♦**Anglais** : le capitaine Adnet et 115 hommes furent tués, et 300 ou 400 blessés.

Conséquence de cette défaite française: Conflans qui avait eu l'intuition de la déroute avait pris la précaution d'envoyer le trésor à dos de chameaux peu avant l'engagement. L'armée française, sans être autrement inquiétée, retraita vers Rajahmundrum, capitale de la province, sur la rive est de la Godaveri, à 60 kilomètres de la mer.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The decisive battles of India. from 1746 to 1849 inclusive*, George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914, V. Pondichéry, Villinghausen, Schweidnitz. ♦ *Historical Fragments* (of the Mogul Empire, etc.), Robert Orme, Bangabasi Office, Calcutta, 1905.

Conjeveram. *Sièges de*



Dessin simplifié de l'auteur à partir d'un plan ancien.

Date de l'action: 27 novembre 1758, et de nouveau en mars 1759.

Localisation: Ou Kanchipuram, ville des Indes située à 80 kilomètres au sud-ouest de Madras et à 80 kilomètres au nord de Pondichéry. Coordonnées géographiques 12° 50′ de latitude Nord et 79° 43′ de longitude est [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Stratégie ou tactique: Après le siège de Madras, Lally laissa l'armée française à Conjeveram sous le commandement du chevalier-colonel de Soupire[1]. Cette forteresse était l'un des deux verrous, l'un des deux postes avancés de Madras, indispensables pour défendre cette ville. Lally ordonna à Soupire de ne combattre que s'il était attaqué. La porte de la pagode de Conjeveram était spacieuse et haute, et la tour qui la dominait l'une des plus hautes du Carnate indien. Elle se dressait au milieu du mur ouest et faisait face à la rue principale de la ville, laquelle était très large. Il n'y avait pas de portail pour obstruer l'entrée béante; aussi, pour la fermer, les Français avaient construit à l'avant un *ravelin* avec *barbette*[2], sur laquelle [comme sur les petites tours à chaque angle de la pagode] étaient montés des canons... vieux et peu efficaces. Des échafaudages de bambou[3], pour faciliter les tirs de mousqueterie, étaient dressés le long, à certains points intérieurs du mur.

Résumé de l'action:

PREMIER SIÈGE, 27 novembre 1758

Le 27 novembre 1758, les Français mirent le siège devant Conjeveram dont une partie de la garnison était anglaise. Ils installèrent leurs batteries, créèrent une brèche et s'emparèrent de la ville par assaut direct sur la brèche.

DEUXIÈME SIÈGE, mars 1759

En mars 1759, une armée anglaise entra en campagne et fit mine de menacer Conjeveram, avec 1 156 Européens, 10 canons de campagne, 1 570 Cipayes encadrés par des officiers et sous-officiers anglais, 1 120 Colleries et 1 956

1. Colonel Antoine-Séraphin Baudoin chevalier de Soupire, né le 6 mai 1697, mort en décembre 1770 à Paris.
2. Le **ravelin** est une **demi-lune**; une **barbette** ou **cavalier**, terre-plein intérieur en plate-forme élevée permettant aux canons de tirer par-dessus le mur en tir tendu.
3. Qui servaient de chemins de ronde à l'intérieur des courtines (murs d'enceinte).



cavaliers. À la nouvelle de l'approche de cette force, Lally arriva d'Arcate et prit position devant Conjeveram. Mais sa santé l'obligea, le 6 mars 1759, à passer le commandement à Soupire et à rentrer à Pondichéry, *avec l'ordre exprès de ne risquer aucune bataille générale mais d'attendre d'être attaqué.* Ce ne fut que le 18 que l'armée anglaise atteignit *Paupa Braminy's Choultry*, à 10 kilomètres de Conjeveram. Cette armée anglaise, commandée par le major Brereton, était plus nombreuse que l'armée française, car Lally avait inutilement pris 350 Européens avec lui, ce qui affaiblissait d'autant les forces de Soupire. Elle s'approcha enfin mais resta trois semaines en position devant les Français sans oser les attaquer. Après quoi, prenant une décision soudaine, Brereton se dirigea vers Wandewash et en commença le siège. N'étant plus menacé, Soupire, à la recherche de ravitaillement, marcha sur Arcate et prit position sur le fleuve Palar, à 30 kilomètres seulement de Wandewash. C'est alors que, craignant d'être attaqué par les Français, Brereton leva le siège de Wandewash, retourna vers Conjeveram[4] que les Français avaient abandonnée et assiégea la ville dont toute la garnison était indienne depuis le départ de l'armée française.

Durant la nuit qui suivit, les Anglais commencèrent à pilonner le ravelin. Vers 8 h, le mur de torchis du ravelin commençait à apparaître suffisamment écroulé pour lancer les troupes d'assaut. Le major Caillaud[5] se rua donc à la tête des Grenadiers anglais. Devant ce raz-de-marée écrasant, les quelques Cipayes qui défendaient le ravelin furent submergés, certains se réfugièrent dans la pagode. Les officiers anglais, stimulés par *d'excessives rivalités de courage face au danger*[6], accédèrent les premiers au ravelin et commencèrent au fur et à mesure de l'arrivée des hommes à les aligner pour l'attaque de la porte, au milieu de laquelle les Cipayes avaient traîné un gros, mais très vieux, canon de fer sur des troncs de bois. De plus, deux lignes de Cipayes pro-français avaient été disposées en angle de façon à mettre la porte dans un feu croisé. Quarante ou 50 hommes, dont beaucoup étaient des officiers anglais, s'étaient entassés dans le ravelin, lorsque les Cipayes anglais actionnèrent leur vieux canon qu'ils avaient chargé jusqu'à la gueule de fragments de métal et de balles de plomb ; le vieux canon explosa comme une bombe antipersonnel. L'explosion peu commune et la fumée noire qui s'en dégagea donnèrent à penser qu'une mine venait de sauter. Huit Anglais furent déchiquetés en une fraction de seconde, et 10 blessés. Parmi les morts gisaient les capitaines Stuart et Bannatyne, le lieutenant Elliot et l'enseigne Hunter. Au nombre des blessés : le major Caillaud, le capitaine Vaughan, un lieutenant et deux enseignes. Même ceux qui ne furent pas touchés furent si étonnés[7] qu'ils restèrent un moment interdits. Pendant ce temps, une colonne

4. Le départ subi de Brereton est parfois présenté comme une ruse pour éloigner les Français de Conjeveram.
5. Major Jean [John] Caillaud ; il sera promu général de brigade en décembre 1760.
6. « *An intemperate rivality of danger* », écrivit Orme.
7. À son sens étymologique de frappés par le tonnerre.



de Cipayes[8] avait escaladé le mur arrière de la pagode; ils apparurent soudain dans le dos des défenseurs de la porte. Voyant cela, les troupes du ravelin se précipitèrent à l'intérieur. Prise entre deux feux, la garnison cipaye n'avait plus qu'à capituler.

Murzafabeg[9] se rendit alors qu'il s'était réfugié dans une chapelle. Mohamed Issouf, soucieux de régler une fois pour toutes les problèmes de succession dynastique du pays, se porta en souriant à la rencontre de Murzafabeg, qui, lui-même, souriait timidement, fort heureux de s'en tirer à si bon compte, quand, d'un geste vif comme l'éclair, Mohamed Issouf le décapita d'un rapide moulinet de son cimeterre. La tête encore souriante de Murzafabeg roula par terre. Cette victoire redonna aux Anglais le crédit perdu par le fait que les Français avaient impunément mis le siège devant Madras.

Conséquences de ces combats: Apprenant la prise de Conjeveram, Lally-Tollendal aurait bien voulu reprendre la ville, mais le manque d'approvisionnement le forçait à attendre le retour de l'amiral d'Aché. Il laissa donc l'armée française sur La Palar et les Anglais restèrent eux aussi inactifs. Voyant les Anglais inactifs, Lally envoya Mariol s'emparer des forts anglais d'***Elmiseram*** et de ***Thiagar***. Le 3 avril, le capitaine anglais Preston, ayant entendu dire que le fort de ***Carangoly*** était presque dépourvu de garnison, détacha le lieutenant Airy avec sept compagnies de Cipayes encadrées par des Européens et tenta de surprendre la forteresse. Mais ils furent reçus par une garnison franco-indienne fort décidée qui fit une sortie inattendue au moment de l'attaque anglaise, tuant 25 hommes et en blessant 200 au cours de la poursuite. Mariol s'empara ensuite d'Elmiseram, le 14 juillet 1759. La forteresse de Thiagar se composait de deux lignes de fortifications concentriques sur une haute montagne. Une pettah [ville] s'étendait à l'est dans la plaine, entourée d'un mur de torchis et, un peu plus au large, ceinturée par une puissante haie d'épineux concentrique, destinée à briser les assauts. Les Anglo-Indiens furent surpris et la puissante forteresse de Thiagar prise d'assaut le 14 juillet. La garnison était anglaise[10].

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Historical Fragments* (of the Mogul Empire, etc.), Robert Orme, Bangabasi Office, Calcutta, 1905. ♦ *The decisive battles of India, from 1746 to 1849 inclusive*, George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914, voir Pondichéry, Villinghausen, Schweidnitz.

8. Pro-anglais; conduits par Mohamed Issouf et le lieutenant Airy.
9. Qui était cette fois du côté des Français.
10. C'est l'époque où les mutineries commençaient à éclater dans l'armée française à cause du manque de ravitaillement, des retards de soldes et aussi de la violence verbale de Lally qui s'était fait haïr par tout le monde.



Détroit. *Siège de*

Date de l'action: 10 mai - 1[er] novembre 1763.

Localisation: *Notre-Dame-du-Détroit* était, avant 1763, un village fortifié situé sur la rive droite de la rivière du Détroit, entre le lac Huron et le lac Érié, dans un territoire limitrophe entre la Nouvelle-France et la Louisiane française. Coordonnées géographiques: 42° 20′ de latitude N., et 83° 02′ de longitude O.[1].

SITE DE NOTRE-DAME-DU-DÉTROIT LORS DU SIÈGE DE 1763

Collection privée de l'auteur.

Contexte: Quand, par le traité de Paris [1763], la France céda tous les territoires à l'est du Mississippi, le territoire des Illinois était inclus. *L'Illinois* dépassait les frontières de l'actuel État de l'Illinois. Il était richement vascularisé par *La Belle Rivière* [l'Ohio], le Mississippi, qui prend le nom de *Sainte-Croix* au nord, et par des centaines de petits cours d'eau *capillaires*. Les plaines de l'Illinois étaient très

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.



Collection privée de l'auteur.

riches en gibier, et spécialement en bisons. De gigantesques forêts les couvraient parfois. Au nord, il faisait froid et au sud chaud, pays de marécages où chantaient les serpents à sonnette, comme les cigales en Provence ou les ouaouarons au Canada.

Robert Cavelier, sieur de La Salle, fut le père de cette colonie, et le premier établissement français date de 1680. Les Jésuites y construisirent d'abord des missions. Les marchands et les soldats suivirent. Chez les Anglais, les commerçants arrivaient d'abord, suivis des soldats puis des missionnaires ; dans l'ordre inverse des Français. Des forts furent érigés. Le quartier général français se situait à Fort Chartres sur le Mississippi. Au contraire des colonies des autres nations européennes, les Noirs y étaient traités humainement. La population totalisait 2 000 ou 2 500 âmes : Kaskaskia avait 80 maisons, Cahokia 40 ou 50, Vincennes et Fort Chartres quelques-unes. D'autres, isolées, s'épinglaient le long des cours d'eau.



Conformément aux clauses du traité de Paris, donc, les garnisons françaises reçurent, vers la fin de 1763, l'ordre [de Versailles] d'évacuer les forts et de les livrer aux Anglais. Toutefois, les Anglais ne pouvaient en prendre possession, car, partout, les Indiens s'y refusaient et se révoltaient. Ceux des colons français qui ne voulaient pas passer sous juridiction anglaise quittèrent le pays. Certains traversèrent le Mississippi pour s'installer à Sainte-Geneviève[2], d'autres à La Nouvelle-Orléans, d'autres fondèrent Saint-Louis, avec Pierre Laclède puis Pierre Chouteau.

Durant l'été 1764[3], le commandant militaire Neyon quitta le pays pour La Nouvelle-Orléans. Monsieur Saint-Ange de Bellerive lui succéda. Il garda les 40 soldats qu'on lui laissait et demeura à Fort Chartres jusqu'à ce que les Anglais réussissent à venir en prendre possession. Saint-Ange était favorable aux Indiens et aurait bien voulu fournir des armes à Pontiac, leur leader. Mais il avait reçu des ordres stricts de Paris, et, en bon soldat discipliné, il s'y soumit à contrecœur.

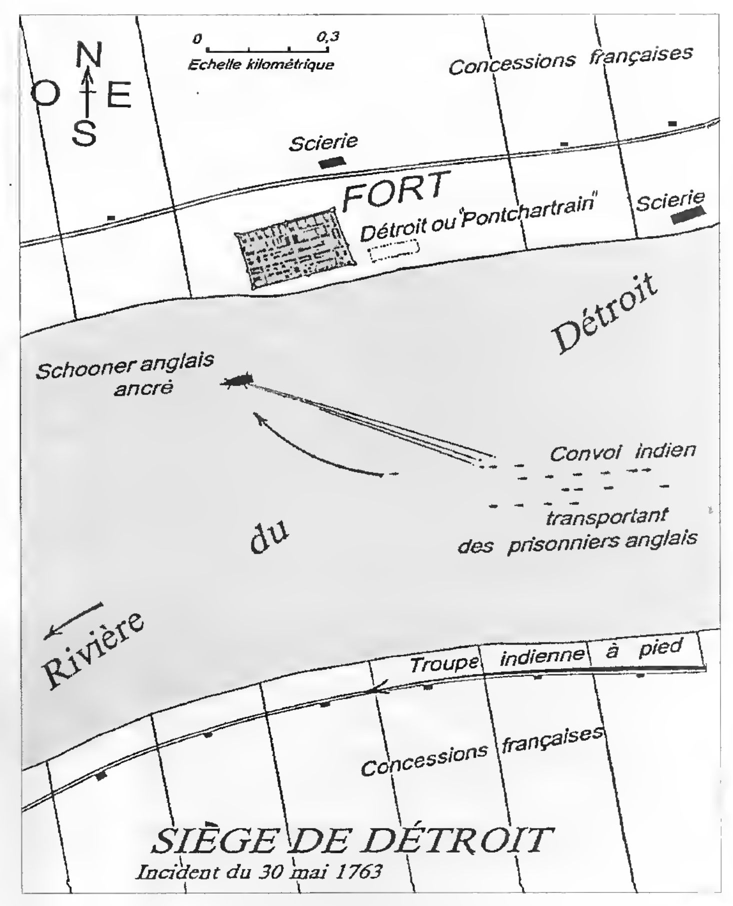
L'Illinois était donc, à la fin de 1764, le dernier territoire que le grand chef Pontiac contrôlait totalement. Des marchands français, qui désiraient conserver ce territoire sous l'influence économique française, avaient contrefait[4] des lettres « *signées par le roi de France* », lesquelles exhortaient Pontiac à résister à la pénétration anglaise. Les marchands distribuaient des armes aux Indiens.

Au printemps 1764, le gouverneur français Neyon reçut la visite de Pontiac qui lui réclama de l'aide. Neyon refusa. Plus tard, Saint-Ange eut la même réaction en ce qui avait trait à des livraisons d'armes. Alors Pontiac se rendit à La Nouvelle-Orléans pour tenter d'obtenir de l'aide du gouverneur d'Abbadie.

À la même époque, le major anglais Loftus arriva à La Nouvelle-Orléans avec 400 réguliers anglais pour occuper l'Illinois. Avec ce bataillon, il tenta de remonter le fleuve pour prendre possession du quartier général de l'Illinois [Fort Chartres] et des autres forts. Les soldats anglais furent embarqués dans de petites embarcations. Mais, à 300 kilomètres de La Nouvelle-Orléans, une fusillade provenant de la rive ouest les accueillit. Les bateaux, en panique, se rabattirent sur la rive est où ils furent attaqués par une deuxième troupe indienne. Le bataillon de réguliers se tint alors au milieu du fleuve, tandis que les officiers délibéraient en conseil de guerre, au cours duquel ils décidèrent d'un commun accord de battre en retraite vers le sud.

2. Il s'agit bien sûr de la Louisiane française, gigantesque territoire qui occupait tout le Centre-Ouest américain et non pas du tout petit État de Louisiane que l'on connaît aujourd'hui.
3. L'exploration des événements qui se déroulèrent en 1764 et 1765, à la suite du siège de Détroit, est nécessaire pour la compréhension du contexte général de cette époque troublée.
4. C'est, du moins, ce que prétendent certains historiens anglais, sans toutefois apporter de preuve.

Se tenant bien au milieu du grand fleuve, ils redescendirent vers La Nouvelle-Orléans où ils apprirent qu'ils avaient été refoulés par 30 guerriers de Pontiac, seulement. Humilié, le major anglais tâcha de trouver des coupables pour excuser sa couardise et accusa d'Abbadie d'être à l'origine de l'attaque en ayant renseigné Pontiac. En fait, il n'en était rien.



Collection privée de l'auteur.

Loftus voulut alors retourner à Pensacola, en aval de La Nouvelle-Orléans. Mais, craignant une nouvelle attaque indienne, d'Abbadie proposa[5] au bataillon anglais *une escorte de quelques soldats français*. Loftus refusa bien entendu cette offre humiliante mais demanda un interprète français. Il partit enfin avec les seuls soldats qui lui restaient, non seulement après les pertes de ces attaques, mais aussi par les désertions nombreuses de soldats anglais qui avaient choisi de se fixer en Louisiane avec les Français.

Quelques mois après, le capitaine Pittman remonta le Mississippi *déguisé en Français*[6]. Mais il redoutait tant d'être découvert et scalpé qu'il prit peur et repartit bientôt vers Mobile. Ce ne fut que le 2 décembre 1765 qu'une armée anglaise put enfin atteindre Fort Chartres.

5. Sans doute avec un sourire ironique au coin des lèvres.
6. Il parlait français mais avec un très léger accent anglais.



Les ambassadeurs de Pontiac arrivèrent à La Nouvelle-Orléans en 1763 pour y rencontrer le gouverneur d'Abbadie. Ils trouvèrent la ville totalement démoralisée, car on venait d'apprendre que l'incompétent gouvernement français de Versailles [Louis XV] venait de céder tout l'est du Mississippi à l'Angleterre, à l'exception de La Nouvelle-Orléans[7], et toute la Louisiane à l'Espagne, aussi détestée que l'Angleterre.

Chaque jour on attendait l'arrivée de garnisons espagnoles. Les ambassadeurs de Pontiac allèrent, en désespoir de cause, voir d'Abbadie, qui se mourait de chagrin à l'idée de perdre la Nouvelle-France, et lui demandèrent des armes pour résister aux Anglais. Ce fut la dernière goutte qui fit déborder le vase. Voyant qu'il ne pouvait même pas aider les Indiens francophiles, d'Abbadie promit son aide d'une voix faible, puis ajourna le conseil jusqu'au lendemain... et mourut durant la nuit. Se suicida-t-il, déchiré par tant de contradictions? Peut-on s'empêcher d'évoquer les *Harkis* d'Algérie, trahis par le général de Gaulle et les politiciens français, deux siècles plus tard, jour pour jour, ou encore les *Nha Qué* d'Indochine quelques années plus tôt?


Sir William Johnson.
Surrey Archives.

Monsieur Aubry, successeur du gouverneur d'Abbadie, présida à sa place. Mais Aubry était fort différent. Au cours du conseil qui suivit, un chef Miami se leva et parla: «...*Quand les Anglais nous disaient qu'ils vous avaient vaincus, nous pensions toujours qu'ils mentaient. Mais maintenant, nous savons qu'ils disaient la vérité. Nous avons appris que vous, que nous avons aimés et servis si bien, avez donné les terres que nous habitons à vos ennemis et aux nôtres. Nous avons appris que les Anglais vous ont interdit d'envoyer des marchands à nos villages pour nous fournir ce dont nous avons besoin, et que vous, que nous croyions si grands et si braves, avez obéi à leurs ordres comme des femmes, nous laissant mourir de faim et de misère. Nous vous disons maintenant une fois pour toutes, que nos terres nous appartiennent et que nous pouvons vivre sans votre aide et chasser et pêcher comme nos ancêtres l'ont fait avant nous. Tout ce que nous vous demandons est de nous rendre les armes, la poudre, les haches et les poignards que nous avons portés en combattant pour vous. Quant à vous,* s'exclama-t-il rageur en se tournant vers quelques officiers anglais qui étaient présents ce jour-là comme la veille, *quant à vous notre cœur se consume de rage quand nous pensons à la ruine que vous avez fait abattre sur nous.*» Aubry

7. Conformément au traité de Paris qui faisait suite à la capitulation de Montréal [1760].



répondit calmement, sachant que le chef indien avait raison. Il assura les ambassadeurs que les Français gardaient toute leur amitié pour les Indiens et qu'il espérait que les Indiens et les Anglais pourraient aussi tisser des liens d'amitié.

Dégoûtés par ce représentant d'un roi de France aussi ingrat, les Indiens reprirent leurs canots et remontèrent le Mississippi, prêts à en découdre avec les Anglais.

Chefs en présence ♦chef indien Pontiac[8].

♦Anglais : colonel Gladwyn[9].

Effectifs engagés ♦La garnison anglaise comportait, au début, 120 soldats, incluant 40 commerçants et « engagés[10] » canadiens-français en qui les Anglais n'avaient pas grande confiance étant donné les liens d'amitié qui existaient entre eux et les populations indiennes.

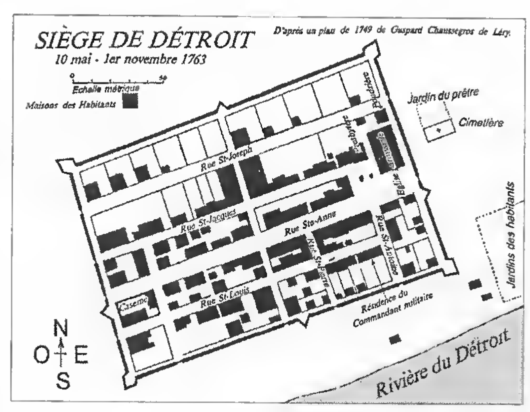
Stratégie ou tactique: Guerre psychologique contre les Indiens. Le 21 février 1764, Thomas Gage, commandant en chef des forces anglaises en Amérique du Nord en remplacement de Jeffrey Amherst, donna l'ordre au gouverneur anglais de Québec, Murray, de former un bataillon de 300 mercenaires canadiens-français [5 compagnies de 60 soldats]. Toute contrainte devait être évitée ; au contraire, on promit à ces mercenaires des soldes alléchantes et des primes. Le 6 août 1764, John Bradstreet[11] se rendit à *l'Anse-aux-Feuilles* avec ses troupes accompagnées du *contingent mercenaire canadien-français destiné à montrer aux Indiens que les Français se battaient désormais pour les Anglais et qu'ils ne pouvaient plus rien attendre d'eux.* La troupe se rendit à *l'Anse* en passant par les forts Érié et Schlosser.

Grâce à la présence des Canadiens français, Bradstreet soumit facilement et sans coup férir les Indiens jusque-là en demi-état d'insurrection. Le 12 août, il signa les préliminaires de paix et, le 7 septembre, il parapha un véritable traité de paix avec les Indiens qui se reconnaissaient *« sujets de sa majesté George, de France*[12], de Grande-Bretagne et d'Irlande, Roi et Défenseur de la foy »[13].

8. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).
9. Henry Gladwyn (ou Gladwin), officier anglais, né en 1729 ou 1730, probablement dans le Derbyshire, Angleterre, mort le 22 juin 1791 à Stubbing Court, Derbyshire, Angleterre [Dictionnaire biographique du Canada].
10. Les engagés étaient des immigrants français qui devaient rembourser leur voyage en travaillant sans rémunération pour des gens établis au pays ; à l'issue d'une période de cinq ou six ans de servitude, ils recevaient une terre à défricher.
11. Apparenté aux De Latour de Nouvelle-Écosse, et qui de ce fait était parfaitement bilingue. Sa mère était une Huguenote francophone.
12. Depuis le Moyen Âge et jusqu'au XIXe siècle [1802], le roi d'Angleterre avait gardé le titre de Roi de France et d'Angleterre, ce qui créait encore plus de confusion dans l'esprit des Indiens, peu portés à des nuances historiques aussi byzantines.
13. De la foi anglicane, bien entendu.



Sa mission psychologique accomplie, le contingent mercenaire canadien, désormais inutile pour les Anglais, fut renvoyé **seul** dans la Province de Québec où il fut démobilisé « **sans gratuité ni récompense** ». Cela, comme le remarquera Carleton 10 ans plus tard, provoqua une méfiance au sein de la population canadienne-française qui renâcla lorsque les Anglais voulurent les mobiliser[14] pour lutter contre les Américains révoltés, alliés de Napoléon.



Collection privée.

Détroit avait été fondée par La Motte-Cadillac en 1701. Auparavant, le fort s'appelait Fort St-Joseph, abandonné en 1688. À la fin du Régime français, la région de Détroit comptait 2 500 colons français assez éparpillés. Au centre de cette région, la ville elle-même regroupait 100 maisons entourées d'une palissade. En aval et en amont de la ville, des fermes françaises avec vergers et champs. Depuis la fin de 1760, la garnison de la ville était anglaise. À l'intérieur de cette région française se trouvaient trois gros bourgs indiens. Sur la rive ouest, du même côté et un peu en aval de la ville, le bourg des *Pottaouattamies*. Exactement en face, sur la rive est, le bourg des *Ouyandots*, qui s'appellera plus tard *Sainte-Anne-des-Pins*[15], et du même côté, à 8 kilomètres en amont de la ville, le bourg des Outtaouais de Pontiac. Les Français vivaient en symbiose avec les Indiens.

Les 100 maisons de l'agglomération étaient entourées d'une palissade d'une hauteur de 7,5 mètres qui déterminait une configuration quadrangulaire. Chaque coin de la palissade était renforcé par un bastion-casemate. Les rues étaient très étroites, à l'exception de la *zone d'armes*, entre la palissade et l'agglomération. Plusieurs canons hérissaient les murs et deux schooners armés avaient mouillé leur ancre devant la ville dans la rivière du Détroit, qui, à cet endroit, mesurait 800 mètres de large. Chaque rive était bordée de fermes françaises.

14. Au cours de la Révolution américaine puis de nouveau en 1812, sous le premier empire français [qui était en fait le deuxième si l'on tient compte de celui que la France perdit à l'issue de la Guerre de Sept Ans].
15. Nom français que les Loyalistes changeront en Windsor. En effet, en 1791, l'Acte de Québec redonnera à la Province de Québec ses territoires perdus ; et Détroit fit ainsi partie de cette province. Mais, en 1791, pour satisfaire les Loyalistes, l'Acte constitutionnel amputa la Province de Québec d'un immense territoire qui fut appelé Province d'Ontario. Sainte Anne était assez populaire chez les Canadiens français, et ce nom fleurissait un peu partout au point qu'il était nécessaire de lui accoler une précision toponymique supplémentaire [...des Pins ; ...de Beaupré, sur la côte de Beaupré ; etc.] Sainte-Anne des Acadiens devint Fredericton, capitale du Nouveau-Brunswick.



Résumé de l'action: Chaque printemps sous le Régime français, les Indiens des environs de Détroit avaient l'habitude de venir danser pour fêter l'ouverture de la chasse. Le 1er mai, Pontiac arriva donc devant la porte de la petite agglomération pour exécuter la *Danse du calumet* devant les officiers anglais. Le major Gladwyn se fit prier pour accepter à contre-cœur cette tradition indienne; Pontiac et 30 de ses hommes dansèrent, pendant que 10 autres erraient dans le fort en observant les défenses avec grande minutie.

Après la danse, Pontiac s'éloigna du fort et réunit un conseil de guerre au village Pottaouattamie. Une centaine de chefs y participèrent. Pontiac exposa son plan pour s'emparer du fort: *demander de réunir un conseil avec les Anglais sur des sujets importants*. Les armes seraient dissimulées sous des couvertures. Au signal, durant le conseil, les chefs se jetteraient sur les officiers anglais et les abattraient. Les troupes indiennes se tiendraient près de la porte et attaqueraient la garnison par surprise dès les premiers coups de feu.

Gladwyn, le commandant anglais de la place, avait une maîtresse indienne Saulteux[16], nommée Catherine. Or, dans la nuit du 6 mai, Catherine vint le voir et il remarqua son air soucieux. Après avoir été longuement interrogée, elle révéla le secret de l'attaque pour le lendemain. Elle ajouta que tous les Anglais seraient tués mais que pas un seul Français ne serait inquiété. Gladwyn mit immédiatement le fort en état d'alerte. La moitié de la garnison resta sous les armes.

Le jour était levé lorsqu'une flottille de canots d'écorce traversa la rivière du Détroit à une portée de canon en amont de la ville. Il n'y avait que deux ou trois hommes par canot. Ils avançaient lentement. En fait, chaque canot était rempli d'Indiens dissimulés au fond. Derrière le fort, une foule de squaws, d'enfants et de guerriers s'agitaient pour préparer un jeu[17]. Malgré tout, les Indiens qui voulurent pénétrer dans la ville fortifiée furent admis. Toute la garnison était sous les armes ainsi que les marchands anglais. Pendant ce temps, Pontiac avait traversé la rivière et approchait par le chemin qui longeait le cours d'eau, à la tête de 60 chefs en file. Un cultivateur français, nommé Beaufait, revenait de la ville et croisa le groupe au pont qui enjambait la rivière à Parent. Il reconnut l'un des chefs indiens de ses amis, et celui-ci entrouvrit sa couverture-poncho pour découvrir ses armes en faisant un geste d'intelligence en direction de la ville.

À 10 h, Pontiac et les chefs arrivèrent à la porte située au milieu de la courtine-palissade, drapés dans leurs couvertures. Lorsqu'il entra dans le fort, Pontiac comprit immédiatement qu'ils avaient été trahis. Partout des hommes, armés jusqu'aux dents, patrouillaient avec un air soucieux; aux portes, aux coins des rues. Ils traversèrent la ville, atteignirent la maison du conseil et virent Gladwyn

16. C'est-à-dire originaire de Sault-Sainte-Marie, à la jonction des Grands Lacs.
17. De crosse.



et ses officiers bardés de pistolets et de sabres. Pontiac demanda la raison de ce déploiement de troupes armées. Par La Butte[18], il lui fut répondu que ce n'était qu'*une manœuvre de routine.* N'en croyant rien, Pontiac accepta tout de même de parlementer. Puis il repartit. Gladwyn n'osa pas le retenir comme otage de peur de mettre le feu aux poudres.

Le dimanche 9 mai 1763, Pontiac s'avança vers la palissade de la ville avec une immense foule indienne. Gladwyn fit fermer les portes et, du haut de la palissade, lança à Pontiac qu'il n'acceptait pas «*cette racaille*» dans la ville. L'insulte fut le «Sarajevo» de la guerre dite «Guerre de Pontiac». Désireux de laver l'injure dans le sang [anglais], les Indiens se précipitèrent vers la seule maison hors les murs habitée par une famille anglaise. Ils y trouvèrent une vieille dame qu'ils scalpèrent sans autre forme de procès. Un groupe sauta dans des canots pour aller scalper un autre colon anglais [Fisher] qui vivait dans l'île au Cochon [aujourd'hui Belle-Isle]. Le lendemain, des voisins français allèrent enterrer son corps. Pontiac revint au camp et ordonna d'exécuter la *Danse de la guerre*, puis il déménagea son camp pour venir planter ses tipis sur la rive ouest de la rivière du Détroit, juste en amont de la rivière à Parent.

Dans la soirée, un agriculteur français, nommé Desnoyers, descendit la rivière en canot pour annoncer que deux officiers anglais avaient été tués par les Indiens au nord du lac Sainte-Claire[19]. Il annonça aussi que les Saulteux venaient de se joindre à Pontiac. À l'aube, les « *Whoup! Whoup!*» s'élevèrent de tous côtés et les Indiens harcelèrent le fort de tirs d'armes légères[20]. Invisibles derrière les arbres, les broussailles et dans des trous individuels, les guerriers avaient rempli leur bouche de cartouches pour recharger plus aisément. Ceux qui n'avaient pas trouvé d'abri sûr se déplaçaient sans cesse pour ne pas servir de cibles. Au canon, les Anglais incendièrent l'un après l'autre les abris, derrière lesquels les Indiens se retranchaient, afin d'éloigner ces derniers des palissades. L'attaque dura plus de six heures et ne cessa qu'à la tombée de la nuit. Les Anglais subirent des pertes de cinq blessés.

18. L'interprète français de Gladwyn; le français était la langue de communication avec les tribus de l'ex-empire français qui couvrait la plus grande partie de l'Amérique du Nord. «French is not only universally spoken in Canada, but is absolutely necessary in the commercial intercourse with the natives, and without which it would be impossible to enjoy the society of the most respectable families, who are in general ignorant of the English language.» J. Long, Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader, describing the Manners and Customs of the Nort American Indians; with an Account of the Posts situated on the River Saint Laurence, Lake Ontario, &c. To which is added a Vocabulary of the Chippeway Language, Names of Furs and Skins, in English and French, a List of Words in the Iroquois, Mohegan, Shawanee and Esquimeaux Tongues, and a table showing the Analogy between the Algonkin and Chippeway Languages, Londres, 1791, p. 5.

19. Nommé ainsi par Cavelier de La Salle qui arriva en ces lieux le jour de la Sainte Claire; aujourd'hui lac St. Clair.

20. Ils n'avaient pas d'armes lourdes.



Après l'attaque, Gladwyn décida d'ouvrir des négociations afin de gagner du temps jusqu'à l'arrivée de renforts. L'interprète La Butte fut envoyé au camp de Pontiac afin de demander les raisons de l'insurrection et si possible de faire des offres. Il fut accompagné par deux Français, nommés Chapeton et Godefroy. De nombreux Français quittèrent la ville durant cette trêve. Pontiac écouta les trois Français avec amabilité, puis, vibrant d'émotion et avec toute la fierté de sa race, il refusa de se laisser acheter par la présence des Français et par quelques cadeaux des Anglais. Il demanda à parlementer directement avec les Anglais, et en particulier avec le capitaine Campbell. Gladwyn hésita, puis lui envoya Campbell avec le lieutenant McDougal. Un Français, nommé Gouin, eut vent d'une rumeur selon laquelle ce rendez-vous n'était qu'un traquenard; il en avertit Campbell, mais celui-ci refusa de suivre le moindre conseil de prudence. Ils furent donc capturés par Pontiac et gardés à la ferme Meloche. Dans la soirée, La Butte retourna à Détroit, mais il fut immédiatement soupçonné de travailler secrètement pour les Indiens et perdit la confiance des Anglais.

Le lendemain matin, Pontiac traversa la rivière à Parent pour rendre visite aux Iroquois Ouyandots dont une partie de la tribu, *influencée par le père Pothier, missionnaire jésuite français, refusait de prendre les armes contre les Anglais.* Pontiac les somma de se joindre à lui. Ils acceptèrent à condition de pouvoir *assister à la messe avant chaque attaque.* En cas de coup dur, ils tenaient à faire la paix avec le Manitou! Cela réglé, Pontiac répartit ses hommes dans les bois et au bord de la rivière afin d'abattre tout soldat anglais qui tenterait de s'approcher. Il ordonna aussi de faire feu sur tout soldat qui apparaîtrait au-dessus de la courtine — la palissade — de Détroit.

Le 12 mai, un groupe de Français arriva à Détroit pour avertir les Anglais qu'une attaque était imminente par 1 500 Indiens et *qu'ils devaient évacuer la ville.* Gladwyn refusa. L'attaque commença donc et dura jusqu'au soir. À 19 h, un Français se présenta pour exiger la reddition de la ville; les Anglais pourraient rembarquer à condition de laisser armes et bagages[21]. Gladwyn refusa encore. Au cours d'un conseil de guerre, le commandant anglais se rendit compte qu'il était le seul Anglais à vouloir rester à Détroit. Tous les autres préféraient retraiter vers Fort Niagara.

Jour après jour les attaques se succédaient. Les soldats anglais tâchaient de dormir — inconfortablement — sur le chemin de ronde des courtines. Des patrouilles anglaises, couvertes par les canons des bateaux, allaient incendier les fermes françaises le long de la rivière du Détroit, raser des vergers ou abattre des barrières, qui pouvaient abriter des Indiens. D'autres préparaient des réservoirs destinés à éteindre d'éventuels incendies. Pontiac demanda à des fermiers français de lui enseigner comment Vauban attaquait les fortifications. Mais les

21. Le piège était, de toute évidence, cousu de fil blanc.



fermiers, qui n'avaient certes pas la science poliorcétique infuse, n'en savaient pas plus que lui !

Gladwyn fit fouiller chaque maison et amasser tous les vivres dans un magasin public. Malgré cela, la garnison anglaise aurait été forcée de capituler *si certains fermiers français ne l'avaient ravitaillée* durant la nuit. En fait, l'immense majorité des Français était favorable aux Indiens de Pontiac. Les assiégeants eux-mêmes commençaient à manquer de vivres. Certains visitaient les fermes pour tenter de se procurer des vivres ; parfois par la force. Les fermiers envoyèrent une délégation pour se plaindre auprès de Pontiac, qui la reçut en ces termes : « *Mes frères, je suis le même Pontiac français qui vous aida jadis. Je suis Français et je veux mourir Français...* » Puis Pontiac prit des mesures pour arrêter les désordres et procurer des vivres à ses troupes. Il instaura donc un impôt sur les vivres, levé dans les fermes françaises. Ces stocks furent accumulés dans la ferme Meloche, au bord de la rivière à Parent, et utilisés lorsque le besoin s'en faisait sentir. Ainsi, tout le monde fut satisfait. *Cet impôt était vraiment une nouveauté pour les Indiens d'Amérique*[22].

Ne pouvant rembourser les cultivateurs victimes d'exactions, il émit des *billets de crédit* qui furent tous scrupuleusement honorés et remboursés. Il avait deux secrétaires, l'un pour lui lire les lettres qu'il recevait, et l'autre pour écrire les réponses qu'il dictait. Fort soucieux de discrétion, il s'arrangeait pour que l'un ignore ce que faisait l'autre.

Au début du printemps, un puissant convoi avait été envoyé de New York vers les Grands Lacs avec des munitions de bouche et de guerre destinées à la garnison de Détroit et à celles des autres postes désormais anglais de l'ouest. Le 30 mai vers 9 h, une sentinelle du bastion sud-est donna l'alerte : le convoi tant attendu arrivait. Il naviguait en aval de la ville, sur la rive opposée, et contournait la pointe boisée, appelée alors *pointe Montréal*. Les canons de la ville lui souhaitèrent la bienvenue de même que les *hourra* des Anglais. Soudain, stupéfaction ! Les équipages des petites embarcations répondirent par des « *Whoup ! Whoup !* » indiens. Tout le convoi était tombé entre les mains de Pontiac, et les troupes embarquées et les équipages avaient été capturés ou tués. Dans chacun des 18 petits bateaux du convoi, quelques soldats anglais prisonniers servaient de rameurs sous la surveillance de plusieurs hommes de Pontiac. Des forces indiennes d'appui suivaient le convoi, sur la rive.

Dans le premier bateau, quatre soldats ramaient sous la garde de trois Indiens. Des deux schooners habituellement ancrés devant Détroit, le plus gros était présent ; l'autre avait fait voile vers Fort Niagara. Lorsque le bateau passa devant le

22. Singularité historique d'autant plus étonnante que, aujourd'hui encore, les Indiens du Canada sont totalement exemptés d'impôt ; même ceux qui ne vivent pas dans les réserves disposent d'une carte qui leur permet d'acheter sans payer la taxe de vente [de 15 %]. De telle sorte que de nombreux « Blancs » se font acheter leurs effets par des amis indiens et leur retournent une commission bien entendu.



schooner ancré, l'un des soldats, celui qui tenait la barre, tenta de s'échapper. Il murmura en anglais à un autre soldat qui ramait assis en face d'un Indien de jeter ce dernier par-dessus bord. Mais l'autre répondit que l'Indien semblait trop fort. Alors le timonier l'invita à changer de place avec lui sous prétexte de fatigue. Lorsque le timonier passa près de l'Indien, il saisit le guerrier par les cheveux et le poussa à l'eau. Mais l'Indien attrapa les vêtements du soldat anglais, se hissa à bord et poignarda plusieurs fois l'Anglais avant de basculer par-dessus bord avec lui. Les deux hommes dérivèrent au fil du courant en se battant à mort. En fin de compte, ce fut l'Indien qui eut le dessus et atteignit seul la rive.

Les deux Indiens restants sautèrent à l'eau et les prisonniers, se voyant seuls, se dirigèrent vers le schooner en criant au secours. Les Indiens ouvrirent le feu sur eux à partir de la rive et des canots se lancèrent à leur poursuite. L'un des fuyards fut blessé, et les canots indiens rattrapaient rapidement et inexorablement le bateau lorsqu'un canon du schooner ouvrit le feu et arrêta les poursuivants. Ces deux hommes racontèrent ce qui était arrivé au convoi lors de la **bataille de la Pointe Pelée**[23].

Par crainte d'une évasion, les autres prisonniers furent débarqués, ligotés et conduits par voie de terre au village Outtaouais, d'où ils traversèrent à destination du camp de Pontiac. Dès que les canots eurent accosté, les prisonniers débarquèrent les uns après les autres sur la plage où ils servirent de cibles vivantes ; ceux qui se jetaient à terre étaient battus à coups de bâton. D'autres furent torturés, et d'autres encore épargnés pour servir d'époux aux veuves ou d'esclaves à tous[24].

Le siège de Détroit continuait, plein de péripéties. Un jour, tard dans l'après-midi, la garnison anglaise vit soudain avancer une ligne de guerriers. Chaque Indien était nu, entièrement peint en noir, et portait un scalp à l'extrémité d'un bâton. Ce spectacle avait de quoi effrayer les âmes les plus robustes.

Peu après avoir eu vent du sort de Fort Sandusky, Gladwyn apprit que les assiégeants indiens de Détroit avaient été renforcés par un détachement de Saulteux. Selon des Français, les forces de Pontiac à Détroit s'élevaient désormais à 820 hommes, dont 250 Outtaouais commandés directement par Pontiac, 50 Ouyandots dirigés par Taki, 200 Saulteux sous les ordres du chef Ouasson et 170 autres Saulteux commandés par Sekahos. Avec les femmes et les enfants[25], le nombre d'Indiens s'élevait à 3 000. Le harcèlement devenait incessant. Le moral de la garnison anglaise, découragée et épuisée, était au plus bas.

23. Voir cette bataille, *infra*.
24. C'était ainsi que les Indiens d'Amérique du Nord traitaient leurs prisonniers de guerre, quelle que soit leur origine ethnique. Aujourd'hui, certains mouvements autochtones de protestation, plus enthousiastes que sérieux dans leurs affirmations, prétendent que l'esclavage était inconnu en Amérique avant la venue des Européens.
25. Qui suivaient toujours les guerriers au combat ; à rapprocher cette coutume de celles des troupes mahrattes et autres soldats autochtones dans les Indes, à la même époque.



Le 18 juin 1763, le père jésuite Jonois, de la mission outtaouaise située près de Michillimackinac, arriva au camp de Pontiac devant Détroit. Il était accompagné du fils de Minavavana, grand chef des Saulteux. Le 19, il parut devant la porte de Détroit avec une lettre du capitaine Etherington, commandant du Fort Michillimackinac, annonçant que son fort avait été pris par les hommes de Pontiac[26]. Peu après, arrivèrent les nouvelles selon lesquelles Fort Miami[27] avait été aussi capturé.

En guise de diversion, plus au sud, à la confluence de l'Ohio, une armée d'Indiens Delawares et Chaouanos se rassembla autour de Fort Pitt[28] et fit régner la terreur dans toute la région.

Le 19 juin, une rumeur atteignit Détroit, selon laquelle l'un des vaisseaux, celui qui était allé à la rencontre du détachement de Cuyler, avait été aperçu près de l'île au Dindon, à quelques kilomètres en aval de Détroit. Lorsque le vent tomba, le vaisseau se laissa porter par le courant en attendant le retour de vents favorables. Il avait à son bord les survivants du détachement de Cuyler embarqués à Niagara et qui venaient renforcer Détroit. Mais à un endroit resserré de la rivière, 800 Indiens de Pontiac tentèrent d'intercepter ce navire.

Le 23, la garnison du fort remarqua une grande agitation parmi les Indiens. Le schooner remontait la rivière. Tard le 23, le vaisseau retrouva une petite brise et s'engagea dans la partie la plus étroite entre l'île du Combattant et la côte[29]. Or, à cet endroit, le vent tomba de nouveau et l'équipage dut jeter l'ancre afin de ne pas dériver. Il y avait 60 hommes à bord. Onze seulement reçurent l'ordre de rester visibles sur le pont. Tout près, en amont de l'île et à portée de canon du navire, Pontiac avait fait ériger[30] un parapet de rondins soigneusement camouflé par des broussailles, afin d'attaquer le bateau. L'équipage l'ignorait, mais, dès le coucher du soleil, une sérieuse surveillance fut tout de même assurée par les Anglais fort inquiets. Au cœur de la nuit, une sentinelle vit des objets mouvants à la surface de l'eau. L'équipage occupa ses postes de combat en silence. Un coup de marteau sur le mât serait le signal d'ouvrir le feu. Dans leurs canots d'écorce, les Indiens n'étaient plus qu'à quelques mètres du vaisseau, quand soudain, du bastingage, partit une décharge générale d'artillerie et d'armes individuelles qui jeta la mort dans les rangs indiens. Quatorze Indiens furent tués, d'autres plus nombreux blessés, et ils se replièrent sur la rive, derrière le parapet, d'où ils ouvrirent un feu d'enfer.

Quelques jours plus tard, après une autre escarmouche, le navire réussit à atteindre le fort avec les munitions et les vivres, de même que la nouvelle du *traité de*

26. Voir *infra.*
27. Voir *infra.*
28. Ou Pittsburgh, l'ancien Fort Duquesne des Français.
29. Île appelée aujourd'hui Fighting Island, au niveau de la municipalité de banlieue de Wyandotte.
30. Sur la côte de l'île au Dindon.



Tableau représentant le siège de Détroit. White Rock Library.

paix de Paris. Par ce traité, les Français de Détroit devenaient *sujets de la couronne anglaise.* Comme les colons français considéraient cela comme particulièrement odieux, ils crurent à une ruse des Anglais destinée à les séparer psychologiquement des Indiens de Pontiac.

Mais il fallut bien se rendre à l'évidence, la paix était signée et le roi de France, Louis XV, avait renoncé à la Nouvelle-France et à la Louisiane par un simple trait de plume, comme son arrière-grand-père, Louis XIV, l'avait fait avec l'Acadie. Il n'y aurait pas d'échange ou de retour, car, entre la Guadeloupe et le Canada, l'Angleterre avait choisi le Canada, même si la Guadeloupe rapportait plus[31] que le Canada avec ses fourrures.

Pontiac tenta alors de gagner les Français, désormais obligés de se montrer neutres, à leur cause. Il réunit au camp Outtaouais un grand conseil pour convaincre les délégués français. Un grand cercle : d'un côté les délégués français, en face Pontiac et les chefs indiens ; tout autour, une foule de colons et de coureurs des bois français, d'Indiens et de métis franco-indiens. Les calumets circulèrent. Puis Pontiac se leva, jeta une ceinture de guerre [un wampoun] aux pieds des Français et prononça un discours :

31. Avec sa production de canne à sucre.



« ...Mes frères français,... si j'ai déterré la hache de guerre, c'est pour vous... Cette année, les Anglais doivent tous mourir à travers le Canada... Certains [Français] nous espionnent pour le compte des Anglais ; d'autres les aident... Cela doit cesser... Vous devez être ou Français ou Anglais. Si vous êtes Français, ramassez cette ceinture de guerre et joignez-vous à nous... Si vous êtes Anglais, nous vous déclarons la guerre... Nous sommes tous les enfants de notre Puissant Père le Roi de France... Que décidez-vous ? »

L'un des Français se leva et brandit vers Pontiac une copie de *la Capitulation de Montréal* signée en 1760. Il expliqua que, par ce papier, le roi de France ordonnait aux Français du Canada d'obéir au roi d'Angleterre. *De ce fait,* continua-t-il, *Pontiac ne devait pas déclarer la guerre aux Canadiens français, car, si les armées du roi de France revenaient pour libérer le Canada, elles se joindraient aux Anglais pour châtier Pontiac.*

Cependant, ceux des Canadiens français qui n'étaient pas propriétaires terriens, la grande majorité de l'ensemble, c'est-à-dire ceux qui n'avaient rien à perdre [par exemple, les coureurs des bois], ramassèrent la ceinture de guerre et déclarèrent se joindre aux Indiens. Pontiac organisa une grande fête en l'honneur de ses chers alliés qui ne l'abandonnaient pas par peur de perdre leurs biens. Beaucoup d'autres Canadiens français qui craignaient la vengeance des Anglais s'exilèrent au pays des Illinois, plus impénétrable aux Anglais.

La nuit suivante, un groupe de Canadiens français et d'Indiens lança une petite attaque contre la garnison de Détroit. Au lever du jour, un détachement anglais fit une sortie, sous le commandement du lieutenant Hay, et les assaillants se replièrent. Deux Indiens furent blessés. Un soldat anglais scalpa l'un des deux.

De temps en temps, les deux schooners levaient l'ancre et allaient bombarder le camp de Pontiac, sans grands effets. Mais Pontiac décida de les détruire. Dans la nuit du 10 juillet, il envoya deux petites embarcations transformées en brûlots qui manquèrent leurs objectifs. Vers 2 h du matin, le 12, un autre brûlot fut envoyé sans plus d'effet. Voyant le danger, Gladwyn fit installer des protections contre ce genre d'attaques incendiaires.

À cette période, un groupe de Chaouanos et de Delawares arrivèrent à Détroit avec, pour les Indiens, de bonnes nouvelles du sud et de l'est. Quelques jours après, un Abénaki vint du Canada en annonçant que *le Puissant Père*[32]*, le Roi de France, remontait le Saint-Laurent avec son armée.* Dans cette atmosphère de désespoir, les désirs les plus fous étaient facilement pris pour des réalités.

32. Le Puissant Père allait bientôt mourir [1774] d'une maladie vénérienne, et l'avenir de son fils Louis XVI était plus sombre encore.



À la fin de septembre, les munitions de Pontiac étaient épuisées et la rumeur publique annonçait l'arrivée d'une armée... anglaise. Le 20 octobre, Ouapocomogut, grand chef des Mississaugas[33], vint à Détroit afin de fumer le calumet de la paix avec les Anglais. La garnison du fort étant menacée de famine, Gladwyn accepta une trêve et en profita pour collecter des vivres chez les Canadiens français; ainsi, en quelques jours, il accumula de quoi passer l'hiver. Seuls les Outtaouais, animés par Pontiac, continuaient la lutte d'escarmouches, avec quelque découragement; quand, le 31 octobre, un espoir inattendu survint pour les Anglais. Des messagers français arrivèrent à Détroit avec une lettre de Monsieur Neyon de La Vallière qui commandait Fort Chartres, le fort principal et PC français de l'Illinois. Cette lettre rédigée en français avait été écrite par Neyon[34], à l'intention de tous les chefs de tribus pour essayer d'arrêter la guerre. Elle annonçait en substance que les Français ne pouvaient pas envoyer d'armée pour aider leurs anciens alliés Indiens, pour la bonne raison que les Français et les Anglais étaient en paix, et que, de ce fait, les Indiens devaient enterrer la hache de guerre. Désespéré, Pontiac vit qu'il ne lui restait plus qu'à accepter la paix.

Pertes ♦ Inconnues.

Conséquence de ce siège: Détroit avait été le centre géographique de la guerre de Pontiac; l'échec de ce siège causa la perte de la guerre[35].

Le lendemain de l'arrivée des messagers, Pontiac écrivit en français à Gladwyn pour lui annoncer qu'il enterrait la hache de guerre. Voici le texte littéral de sa lettre:

« *Mon Frère,*

La Parole que mon Père m'a envoyée pour faire la paix, je l'ai acceptée; tous nos jeunes gens ont enterré leurs cassetêtes[36]*. Je pense que tu oublieras les mauvaises choses qui se sont passées il y a longtemps; de même, j'oublierai ce que tu peux m'avoir fait pour ne penser qu'aux bonnes. Moi, les Saulteux, les Hurons, nous devons t'aller parler quand tu nous le demanderas. Fais-moi la réponse. Je t'envoie ce Conseil afin que tu le voies. Si tu es bien comme moi, tu me feras réponse. Je te souhaite le bonjour. Signé Pontiac.* »

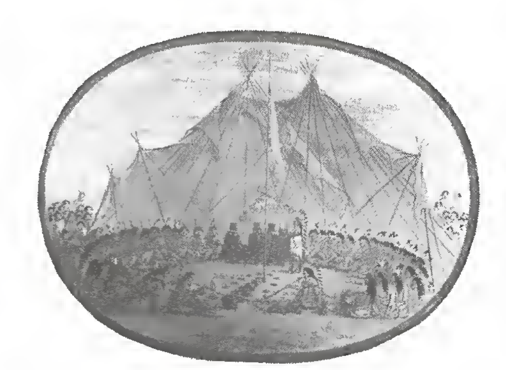
Gladwyn lui répondit, également en français, qu'il communiquait le message au général Amherst et que tout irait bien. Mais, simultanément et malgré ces mots conciliants, le commandant anglais écrivit secrètement de Détroit, le 1er novembre, une lettre au général Amherst:

33. Indiens de la famille des Saulteux ou Ojibouais. Les Saulteux étaient donc, rappelons-le encore, des Ojibouais installés dans la région de la mission de Sault-Sainte-Marie.
34. À la demande du général anglais Amherst.
35. Cité par l'historien anglais Parkman, The Conspiracy of Pontiac.
36. Les tomahawks, comme les appelaient les Français.



«...Ils ont perdu entre 80 et 90 de leurs meilleurs guerriers; mais si Votre Excellence entend malgré tout les punir plus tard pour leurs actes barbares, cela pourrait aisément être fait sans aucune perte pour la Couronne britannique en permettant la vente libre du rhum, ce qui les détruira plus efficacement que le feu et le sabre...[37] »

Le siège de Détroit était terminé. Ne se doutant pas de ce qui se tramait contre le peuple amérindien, son peuple, Pontiac se retira vers la rivière Maumi pour y passer l'hiver.



Archives nationales du Québec.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Conspiracy of Pontiac and the Indian War After the Conquest of Canada,* Francis Parkman, 6th ed, 2 vols., Little, Brown, Boston, 1870. ♦ *Colonel Henry Bouquet and His Campaigns of 1763 and 1764,* Cyrus Cort, Steinman & Hensel, Lancaster, PA, 1883. ♦ *Wolfe at Quebec,* Christopher Hibbert, World Pub, Cleveland, OH, 1959. ♦ *Guns at the Forks,* Walter O'Meara, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, NJ, 1965. ♦ *Society for Army Historical Research, volumes I-XL, 1921-1962,* Journal of the Society for Army Historical Research, Robert Stockwell, Londres, 1969. ♦ *Quebec, 1759. The Siege and the Battle,* Charles P. Stacey, St. Martin's NY, 1959.

37. Parkman, *The Conspiracy of Pontiac,* voir *in fine.*



Dévicotah. *Bataille de*

Date de l'action: 14 octobre 1759.

Localisation: Ville côtière du Carnate indien, à l'embouchure de la Coleron, à 70 kilomètres au sud de Pondichéry [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Le capitaine Joseph Smith avait fait le projet de tenter de reprendre Dévicotah par surprise, pour donner à la Royal Navy une station supplémentaire dans ce secteur, où elle pourrait être approvisionnée en eau[1] et en vivres, sans être obligée d'en quémander aux Danois ou aux Hollandais. Or, il se trouvait que Lally-Tollendal avait réduit la garnison à 30 Européens et 100 Cipayes. Et la Coleron, qui se jette dans la mer près de Dévicotah, était à l'époque haute et tumultueuse.

Stratégie ou tactique: Assaut surprise par escalade, de nuit.

Résumé de l'action: Durant la nuit du 9 octobre, le capitaine Richard Smith[2] avec 140 Européens et Topasses[3], 300 Cipayes, 2 pétards et quelques échelles d'escalade, embarquèrent dans 2 grands bateaux plats, qui servaient de bac sur la Coleron, et 13 embarcations d'osier recouvertes de cuir. Le lieutenant Horne [avec 500 Cipayes et 2 pièces d'artillerie, qui s'était mis en marche de Tanjore deux jours plus tôt, et la Cavalerie du Nabab, avec 200 Cipayes] avança à partir d'Outatour vers le district de Verdachelum. Les trois colonnes devaient faire leur jonction à Chilambrum et attaquer ce fort si la tentative sur Dévicotah réussissait. Il avait été prévu que le courant devait transporter la flottille en 60 heures, quoique la distance vers l'aval soit de 300 kilomètres. Des pluies torrentielles commencèrent dès que les troupes furent embarquées et se poursuivirent les jours suivants. Le 11 à midi, les Anglais touchèrent terre dans une partie non fréquentée, couverte de bois, pour préparer leur repas et nettoyer leurs armes. La nuit suivante, l'un des grands bateaux, dans lequel naviguait l'enseigne Hunterman, avec la moitié des Européens et des Topasses, les échelles d'escalade et les pétards d'assaut, ainsi que sept des bateaux plus petits, perdirent le principal chenal de la rivière et entrèrent dans celui qui menait vers Chilambrum, et, peu après, s'ensablèrent. N'apercevant aucune autre embarcation et ne sachant si elles étaient avant ou après, Hunterman décida de rester où il se trouvait jusqu'au jour, donc jusqu'au 12 octobre. À cette heure-là, le capitaine Smith et les autres embarcations avaient déjà atteint le lieu de rendez-vous, à 8 kilomètres de Dévicotah, et attendaient Hunterman, qui n'arriva que dans la soirée.

1. Une aiguade, [prononcer aïgade] n.f.> du provençal *aigada* > latin *aqua*, eau.
2. Envoyé par Joseph Smith.
3. Métis indo-portugais. Ils portaient un chapeau, d'où leur nom.

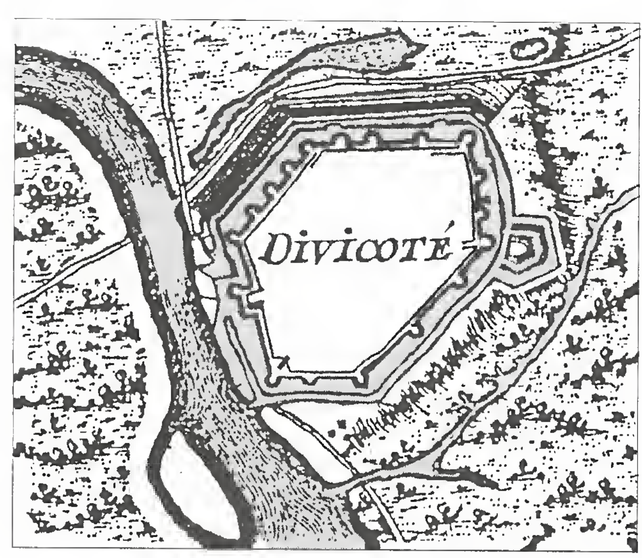


Smith se mit en marche et prit, le 14, ses dispositions d'attaque, afin d'escalader la nuit suivante. Deux gros et profonds chenaux de la Coleron passaient au nord et au sud du fort. À l'ouest, le terrain était une morasse[4]. La face est [de sable sec] était la seule partie accessible, mais il y avait là un fossé sec et un glacis, les deux fort peu abrupts. Les embarcations qui transportaient les troupes descendirent le chenal nord et accostèrent. Les Européens devaient escalader et les Cipayes les appuyer, mais il était entendu qu'aucun tir ne devait être effectué jusqu'à ce que les Européens aient pris pied sur le rempart. La lune s'était levée et les Européens, munis d'échelles d'assaut, avaient atteint le pied des murailles lorsqu'ils furent repérés par les sentinelles qui ouvrirent immédiatement le feu. Les Cipayes, sur le glacis, retournèrent le feu et s'enfuirent... sur quoi les soldats anglais firent de même.

Trente Européens avaient continué dans les chaloupes, incapables de bouger tant leurs jambes étaient enflées après avoir, durant 60 heures, trempé dans l'eau jusqu'aux genoux. Neuf des étrangers avaient déserté.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cet échec joint à la nouvelle de l'échec anglais à Wandewash incita le commandement anglais à annuler l'attaque sur Chilambrum. L'ensemble des forces reçut l'ordre de retraiter vers Trichinopoly. Les chaloupes furent brûlées afin de ne pas devoir les *portager*[5].



La forteresse de Dévicotah, avec son système de fossés humides.
Bibliothèque municipale de Pondichéry.

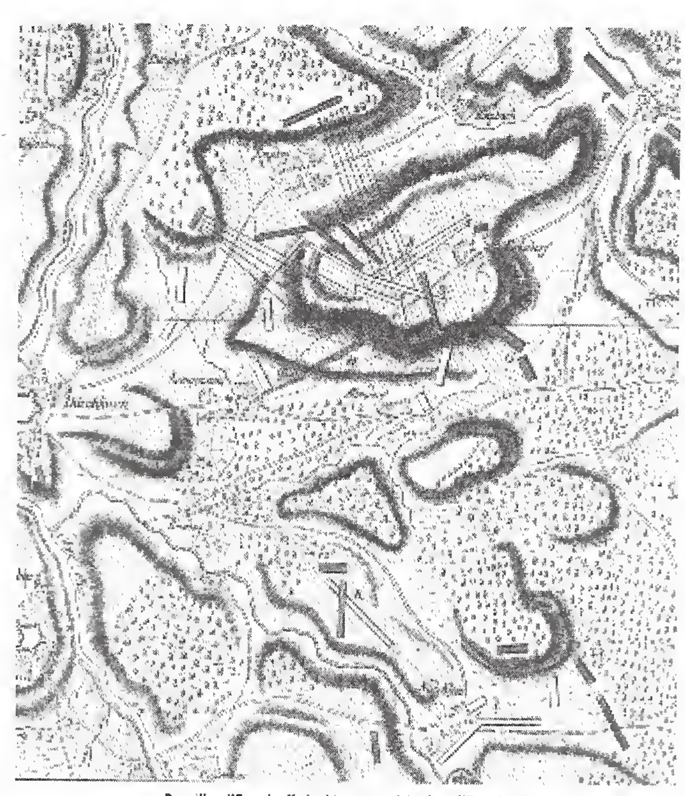
4. Un marais, une fondrière.
5. Transporter à dos d'homme lorsque le cours d'eau interdit la navigation ; terme français du Canada.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Poems by Mr Smart. Viz. Reason and imagination, a fable. Ode to Admiral S.* [pour lecture seulement] ♦*Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française,* Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975. ♦*Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (l'épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦*An Account of the War in India, between the English and French, on the Coast of Coromandel, from the year 1750, to the year 1760; together with a Relation of the late remarkable events on the Malabar Coast, and the expeditions to Golconda and Surat* ... The whole compiled from original papers, Richard Owen Cambridge, T. Jefferys: Londres, 1761. ir George Pocock. Ode to General Draper. An epistle to John Sherratt, Esq., Christopher Smart, publié par l'auteur, Londres, 1763.

Emsdorff. *Bataille d'*

Date de l'action: 15-16 juillet 1760.

Localisation: Aujourd'hui Homberg an der Ohm, Hesse, Allemagne. Coordonnées géographiques: 50° 28′ de latitude N. et 8° 59′ de longitude E.[1], à égale distance entre Cassel et Francfort-sur-le Main.



Bataille d'Emsdorff. Archives municipales d'Emsdorff.

Contexte: Ayant appris que le général Glaubitz avançait de Marburg à Ziegenhain afin de perturber les lignes logistiques anglo-alliées, Ferdinand détacha le prince héréditaire [l'Erbprinz] avec six bataillons pour l'attaquer. Le matin suivant, le prince marcha vers le sud, recueillant au passage un régiment de Hussards allemands et le 15[th] Light Dragoons Regiment anglais. À Ziegenhain, il trouva Glaubitz campé près d'Emsdorff. Le lendemain matin, le prince allemand continua sa progression, se renforçant au passage de plusieurs régiments alliés. Les Français étaient postés à l'embouchure d'une gorge de montagne, faisant face au nord-est et coupant les routes de Ziegenhain à Kirchhain et à Fritzlar. La droite française s'appuyait sur l'arrière du village d'Emsdorff, et la gauche à une forêt de cinq kilomètres de long, mais totalement dépourvue de sentinelles et d'avant-postes ! L'aubaine était trop tentante ; les Anglo-Alliés pouvaient prendre les Français par surprise. Le prince héréditaire et le général Lückner entrèrent dans la forêt et avancèrent dans les champs de blé jusqu'à 800 mètres du camp franco-allemand. Fait à peine croyable, Emsdorff même n'était pas occupé par les Franco-Allemands.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*

PLAN DE LA BATTAILLE DONNÉE PRÈS DE KIRCHHAYN le 10 Juil: 1760 entre un Corps de François et un d'Hanovriens.

Explication.

A. Marche du General Luckner. B. Camp du Corps François. C. Attaque furieuse que firent les Hanovriens. D. Battaillons que les François posterent en hâte sur leur flanc gauche; et E, position que le Corps eut à peine le tems de prendre à la Sortie de son Camp. F Cavalerie et Infanterie Hanovrienne cachée près de Speckswinkel. G. attaque que firent ces troupes, sur la droite, d'abord que la Gauche fut assaillie. H, Retraite des François. I, pont que les Hanovriens occuperent. K et L, Troupes Françoises attaquées de nouveau dans leur retraite, dont la plûpart furent prises.

Légende des plans de la bataille.

Chefs en présence
♦**Franco-Allemands**: Monsieur le maréchal de camp de Glaubitz.
♦**Anglo-Allemands**: l'Erbprinz de Hesse-Cassel.

Effectifs engagés
♦**Franco-Allemands**: 3 600 hommes[2].
♦**Anglo-Allemands**: 6 000 hommes dont un seul régiment anglais [de 1 800 hommes][3].

Stratégie ou tactique: Attaque surprise avec harcèlement afin d'empêcher l'ennemi de se déployer en bataille. Ce petit combat constituait une partie de l'ensemble des manœuvres des deux grandes armées du duc de Broglie et de Ferdinand de Brunswick.

Résumé de l'action: Le prince allemand attendit son Infanterie jusqu'à 11 h. Il posta un corps dans une dépression à 1 500 mètres devant Emsdorff. Puis, il prit cinq bataillons d'Infanterie avec quatre canons et traversa la forêt pour frapper les Français au flanc gauche. Les Franco-Allemands furent pris de court. Deux bataillons franco-allemands furent attaqués par l'Infanterie allemande alors qu'ils tentaient de se déployer. Une salve sema le désordre et rejeta les Franco-Allemands sur le reste des troupes de Glaubitz qui se déployaient derrière le camp. En même temps, Lückner, avec sa Cavalerie, attaqua les Franco-Allemands de flanc, augmentant la confusion.

L'ensemble des bataillons français recula à travers le bois afin d'aller se reformer derrière, du côté de Langenstein. Là, ils commencèrent à se redéployer en bataille, mais, inlassablement, la Cavalerie de Lückner et le 15th Light Dragoons anglais

2. Du côté « français » : cinq petits bataillons [allemands] du Royal Bavière et des régiments d'Anhalt, mercenaires allemands, et un régiment de hussards probablement recrutés en Hongrie. En fait, il n'y avait aucune troupe française dans cette « armée française ».
3. Composé d'un régiment allemand de Hussards et du 15th Light Dragoons anglais, seul régiment anglais de la bataille, commandé par le colonel Augustus Elliott.

les attaquèrent avant qu'ils y réussissent. Malgré tout, les Franco-Allemands repoussèrent l'assaut et marchèrent vers le sud-est où un bois pouvait leur fournir une protection momentanée. Mais, en arrivant à la lisière sud, ils trouvèrent le reste de l'armée allemande qui leur barrait le passage ; aussi firent-ils demi-tour dans le bois pour émerger du côté ouest dans une plaine où ils furent de nouveau attaqués par les Anglo-Allemands. Tout en retraitant, les Franco-allemands repoussèrent les vagues d'assaut par des salves incessantes qui jetaient à terre de nombreux cavaliers.

L'ensemble du combat dura six longues heures, de midi à 18 h.

Pertes ♦Importantes de part et d'autre. Monsieur le maréchal de camp de Glaubitz (un général allemand au service de la France) fut fait prisonnier avec les 700 ou 800 hommes qui lui restaient.

Conséquence de cette défaite franco-allemande: Cette action fut commémorée sur le drapeau du 15th Light Dragoons anglais jusqu'à sa disparition. Le matin du 16 juillet, les deux armées restaient dans leurs positions respectives. Le maréchal de Broglie voulut reconnaître la droite anglo-alliée. Il se rendit à 15 h au poste français de Monsieur de Vair. Il poussa son Infanterie de volontaires dans le bois au-dessus du village de Strott, avec ordre de déboucher sur le plateau qui s'abaisse vers le village de *Harinckhausen,* pendant que quelques unités de Hussards et de Dragons, longeant le même bois par leur droite, se rendirent maîtres de la plaine. Vair effectua sa mission. Les Anglo-Alliés cédèrent le plateau et abandonnèrent même le village. La plaine fut balayée après quelques charges de la Cavalerie française. Vair, malgré le feu de l'Infanterie anglaise et à couvert des canons des redoutes ennemies, s'établit au-dessus de Harinckausen et tira pendant trois heures avec beaucoup d'effet. De Broglie fit établir deux redoutes en avant du bois. Les travailleurs français nécessaires furent envoyés avec quatre bataillons de Grenadiers et de Chasseurs[4]. Ce jour-là, le 16, le comte de Stainville marcha sur ***Franckenau*** où il rencontra un corps de troupes anglo-allié de 2 000 hommes qu'il attaqua et qu'il força sous ses assauts à se replier sur Wildingen après lui avoir infligé des pertes sévères surtout par l'effet de l'artillerie. Cette canonnade contribua à arrêter le corps d'armée du prince héréditaire de Brunswick, qui avait dirigé sa marche sur Warbourg, le même jour[5], après avoir entouré et attaqué Monsieur de Glaubitz près d'Emsdorff et avoir battu et pris la brigade d'Infanterie d'Anhalt et le bataillon de Chasseurs de Berchiny.

4. Du vicomte de Belsunce.
5. 16 juillet 1760.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762, par le lieutenant-général Pierre-Joseph de Bourcet,... auxquels on a joint divers suppléments, et notamment une relation impartiale des campagnes de M. le maréchal de Broglie, le 3e volume, contenant l'histoire de la campagne de 1761 est de Gabriel-P.-Fr. Moisson-Devaux Marandan,* comte de Philippe-Henri Grimoard, Éditeur, Paris, 1792, 3 vol. ♦ *The Austro-Hungarian army of the Seven Year War,* Albert Seaton, Osprey Publishing, Wellingborough Northants, Angleterre, 1973. ♦ *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps. Campagnes du maréchal duc de Broglie,... commandant en chef les armées françaises en Allemagne, 1759-1761,* Emer von Vattel, Francfort-Leipzig, 1761. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire,* Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899.

Fort d'Alamparvah. Siège du

Date de l'action: 9-12 mars 1760.

Localisation: Le Fort d'Alamparvah se situait sur la côte du Coromandel, dans les Indes, à 50 kilomètres au nord-est de Pondichéry [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Après Permacoil, le colonel Coote vint le 10 mars à Alamparvah que l'armée anglaise assiégeait depuis la veille. Mais la blessure qu'il avait reçue à Permacoil, augmentée par les fatigues de la campagne, lui compliquait la vie. Il ordonna donc au colonel Monson de s'occuper du siège de ce fort.

Chefs en présence ♦**Anglais**: lieutenant-colonel William Monson. ♦**Français**: chevalier Viard.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 3 000 hommes, dont 800 Européens. ♦**Français**: La garnison se composait de 50 Européens et de 150 Cipayes.

Stratégie ou tactique: Ce fort avait été donné à Dupleix par Murzafajing en 1750. Il possédait plusieurs puits d'eau potable, fait rare aussi près de la mer. Le fort était un carré de pierre de grandeur moyenne, avec quatre tours rondes aux angles, une faussebraie avec parapet[1] et un fossé plein d'eau, mais sans glacis. Une pettah s'étendait le long de la grève vers le nord.

Résumé de l'action: Un howitzer de huit pouces se mit à pilonner les fortifications. Une batterie à ricochet de deux canons, destinée à prendre en enfilade le front nord à partir de l'ouest, fut commencée durant la nuit et terminée avant le lever du jour. Un sergent du corps des pionniers et un Cipaye furent tués durant le travail. La nuit suivante, une autre batterie de trois canons de 18 livres fut achevée dans la pettah, afin de battre la tour ouest de la façade nord. Durant ces 24 heures, les pertes furent le lieutenant Angus du régiment de Coote et un Grenadier anglais tués. Les deux batteries de gros calibre entrèrent en action ensemble à l'aube du 12 mars et, en trois heures, réussirent à démonter la plupart des canons des murailles et à ruiner la totalité de la ligne de défense. C'est dire la qualité des fortifications en torchis. Dans l'après-midi, le chevalier Viard, qui commandait le fort, capitula à discrétion. Il y avait dans le fort 20 canons, un howitzer et une bonne réserve de munitions.

Pertes ♦**Anglais**: trois Européens avaient été tués et 12 blessés. **Français**: inconnues.

1. Comme souligné plus haut, une **faussebraie** ou *fausse-braye* était un passage étroit entre le pied du mur et le fossé, avec ou sans parapet [murette], afin de protéger contre les assiégeants ceux qui se glissaient dans ce passage.



Conséquence de cette défaite française: La perte d'Alamparvah priva les Français de leur seul port dans le nord et Karikal restait le dernier au sud de Pondichéry.

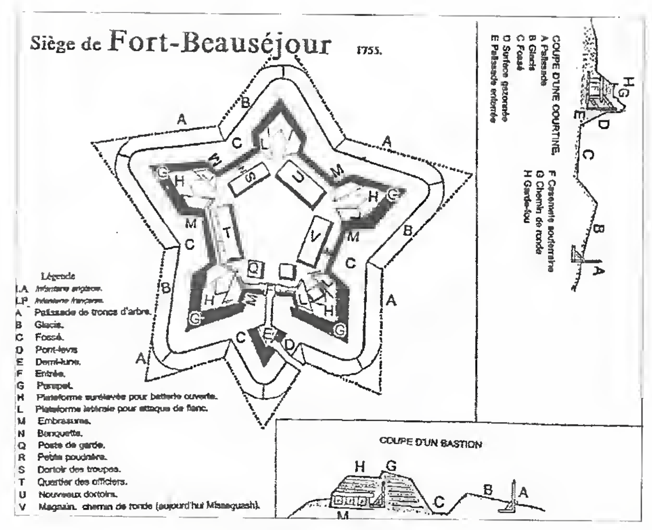


Fusil arabe.
Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Essai biographique sur Guillaume-Léonard de Bellecombe, maréchal des camps et armées du roy, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commandant général des établissements français dans l'Inde, gouverneur général des îles françaises d'Amérique sous le vent, baron de Cuzorn, seigneur de Tayrac, Fontneuve, etc. (1728-1792), par H. de Bellecombe, suivi de la relation du siège de Pondichéry en 1778,* Imprimerie de Vve Lamy, Agen, 1896. ♦*Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé,* Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Paris, 1944. ♦ *The decisive battles of India. from 1746 to 1849 inclusive,* George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦ *The Life of Robert Lord Clive, Baron Plassey,* Charles Caraccioli, T. Bell, Londres, 1775. 4 vol.

Fort Beauséjour. *Sièges du*

Date de l'action: 2-16 juin 1755.



Archives nationales du Canada.

Localisation: Acadie. Ce fort défendait le détroit de Beaubassin [ou de Chignectou] entre l'Acadie devenue Nouvelle-Écosse anglaise, et la nouvelle Acadie [Nouveau-Brunswick d'aujourd'hui]. Coordonnées géographiques: 45° 51′ 40″ de latitude N., et 64° 17′ 25″ de longitude O.

Conflit ou campagne: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Pourtant, ce qu'on appellera *Guerre de Sept Ans* en Europe et *French & Indian Wars* en Amérique du Nord avait déjà commencé, au moins en Amérique, sous forme d'hostilités ouvertes.

Contexte: Le 2 juin 1755, 37 navires commandés par le colonel Monckton carguèrent leurs voiles à l'embouchure de la rivière Sainte-Marguerite [Missaguash] à 8 kilomètres du fort français Beauséjour, qui défendait l'Acadie française ou du moins ce qu'il en restait. Des soldats anglais et miliciens au nombre de 2 350, tous recrutés en Angleterre, débarquèrent. Monckton connaissait la situation exacte des forts grâce à un espion. Garni de 27 canons, le fort était bien pourvu en vivres et en munitions. Il était défendu par 150 hommes et un renfort de 240 miliciens acadiens vinrent se joindre à la garnison. Avec eux, arrivèrent des Indiens micmacs, conduits par l'abbé Le Loutre[1].

Chefs en présence ♦Anglais: colonel Robert Monckton, officier et administrateur colonial, né le 24 juin 1726 dans le Yorkshire, en Angleterre, second fils de John Monckton, qui devint le vicomte Galway en Irlande, décédé à Londres le 21 mai 1782. ♦Français: Louis du Chambon de Vergor commandait depuis

1. Jean-Louis Le Loutre était un Breton né à Morlaix (1709-1772). Devenu missionnaire et agent secret auprès des Indiens d'Acadie, envoyé par le Ministre de la guerre Maurepas, il vint aider la guérilla en Acadie désormais anglaise. Il fut fait prisonnier par les Anglais qui le recherchaient activement et qui avaient mis sa tête à prix, mais il réussit à cacher son identité. Il tenta par la suite d'implanter des colonies d'Acadiens en Bretagne et même en Corse. Voir notice biographique plus complète *supra*.



1754. C'était un officier des troupes de la Marine, né le 20 septembre 1713 à Sérignac (Charente-Maritime, France), décédé en France après 1775.

Effectifs engagés ♦2 350 soldats anglais avec 41 navires. ♦150 soldats français, 240 miliciens locaux et un contingent de 50 Indiens micmacs.

Stratégie ou tactique: Le fort Beauséjour n'était pas terminé au moment du débarquement anglais. L'abbé Le Loutre[2] mit donc les habitants acadiens au travail pour essayer de terminer les fortifications au plus vite. L'ouvrage formait un pentagone étoilé. La distance entre les points du pentagone formés par la palissade du glacis était de 92 mètres; entre deux bastions voisins: 54 mètres; chaque face du glacis palissadé: 56 mètres; largeur des bastions aux courtines: 18 mètres; largeur des courtines entre les bastions: 18 mètres; la hauteur du parapet à partir du sol: 4 mètres.

L'espionnage joua un grand rôle dans la prise du Fort Beauséjour. L'abbé Le Loutre envoyait les Indiens dans toutes les régions acadiennes, occupées par les Anglais, afin de les harceler et de ralentir leur établissement. Mais toutes ses actions, de même que la situation réelle du Fort Beauséjour, étaient connues des Anglais grâce aux informations que leur transmettait Thomas Pichon[3], fonctionnaire français qui avait été envoyé à la forteresse de Louisbourg en tant que secrétaire du gouverneur de l'île Royale[4]. Il fut vite soupçonné d'avoir fourni des renseignements au gouverneur anglais de la colonie du Massachusetts. Au lieu de le renvoyer en France et n'ayant pas suffisamment de preuves pour le faire fusiller, le gouverneur français de l'île Royale le muta au Fort Beauséjour sans fonction officielle.

Le commandant de la place était l'incompétent du Chambon de Vergor, ami complaisant de l'intendant Bigot dont la maîtresse avait été[5] sa propre femme. Du Chambon de Vergor employa Pichon à corriger les rapports secrets ou officiels,

2. Le Loutre fut sans doute plus un *motivateur* qu'un chef officiel, bien quil fût accusé d'être un agent secret par les Anglais.
3. Né à Vire, en Normandie, le 30 avril 1700, cet homme assez instruit devint haut fonctionnaire dans l'armée française. Considérant qu'il n'était pas assez bien traité, il demanda à être muté en 1751 à Louisbourg (Acadie) où il connaissait le gouverneur français de l'Île Royale [ou du Cap-Breton], le comte Raymond. Il devint le secrétaire de Raymond, qui le muta en 1753 au Fort Beauséjour, mais qui lui accorda une lettre de recommandation fort élogieuse. Il était officiellement commissionnaire, mais en réalité cet emploi était rempli par un autre officier. Comme cette occupation avait l'avantage de le mettre au courant de certains secrets militaires locaux, il réussit à se donner un rôle plus important en devenant espion au profit des Anglais. En 1758, il s'exila en Angleterre où il dut rester jusqu'à sa mort en 1781, ne pouvant revenir en France par peur de représailles de la part de l'armée française. Il mourut en exil en 1781 alors qu'il avait pris le nom anglais de Thomas Signis Tyrell, mais il légua sa bibliothèque privée à la municipalité de Vire. Les messages par lesquels cet homme trahissait l'armée française sont encore conservés aux Archives de la bibliothèque centrale de Halifax.
4. Île du Cap-Breton aujourd'hui.
5. Et « sera », lorsque Vergor aura gagné le Canada [rappelons que l'Acadie était distincte du Canada au sein de la Nouvelle-France].

ce qui permit au traître de continuer ses fructueuses ventes de renseignements aux Anglais, et plus précisément au commandant anglais du Fort Lawrence.

Résumé de l'action: L'expédition quitta Boston le 3 mai 1755. Les 41 voiles de l'expédition jetèrent l'ancre le 25 mai dans le bassin d'*Annapolis Royal*[6]. Là, elles furent rejointes par des renforts. Le 1er juin, la flotte mit le cap sur *l'anse au Maringouin.* Le 2 juin, à 18 h, 1 950 soldats anglais débarquèrent pour aller bivouaquer dans les casernements du Fort Lawrence.

Dès qu'il apprit le débarquement anglais, le commandant français envoya des courriers à Québec pour demander 600 hommes en renfort. Comme le fort n'était pas achevé, les Français le renforcèrent particulièrement du côté nord d'où pouvait provenir l'attaque. Un message fut aussitôt envoyé au sous-officier Baralon qui commandait la garnison de l'avant-poste français de **Pont-à-Buot**[7]; il lui fut ordonné de détruire la redoute et le pont « *international*», et de se mettre à la tête d'une centaine de guérilleros acadiens de la région pour retarder l'avance de l'armée anglaise. Cinquante Indiens micmacs vinrent renforcer les Acadiens qui avaient accouru.

Le 4 au matin, les troupes anglaises quittèrent le Fort Lawrence en direction du territoire français, c'est-à-dire de Pont-à-Buot. Deux cents soldats réguliers, Acadiens et Indiens, étaient en position à Pont-à-Buot. Dès que les Anglais voulurent reconstruire le pont détruit, une vive fusillade éclata. Des canons anglais montés sur pivots ripostèrent mais furent rapidement mis hors d'état de tirer. Finalement, les Indiens et les Acadiens se replièrent hors de portée des armes anglaises, laissant les quelque sept ou huit soldats réguliers français seuls en place.

Pendant ces combats de retardement, les Français du Fort Beauséjour tâchaient de stocker le plus de vivres possible, le bétail, et de dégager les angles de tir du fort en détruisant tous les bâtiments extérieurs, église incluse. Les bâtiments de bois situés à l'intérieur du fort subirent le même sort afin d'éviter les incendies. Le soir, M. de Boucherville prit 50 Acadiens pour aller en reconnaissance, mais ils désertèrent pour regagner leurs propres maisons de la rivière du Lac[8]. Les Anglais avaient en effet annoncé que les civils acadiens qui prendraient les armes contre eux seraient pendus.

Vers 10 h 30, les Anglais réussirent à prendre pied sur l'autre rive de la rivière, et, après un moment de pause, se mirent en marche jusqu'à la **Butte-à-Mirande** située à environ deux ou trois kilomètres du Fort Beauséjour. Le 7 juin, ils construisirent une batterie sur la rive près du pont pour prendre la rivière en enfilade. M. Pomeroy, officier de la garnison de l'île Saint-Jean [île du Prince-

6. Anciennement Port-Royal-des-Français ou Port-Royal-d'Acadie.
7. Une redoute avec sept ou huit soldats.
8. Aujourd'hui Aulac.



Édouard actuelle], arriva avec 16 colons sans armes. Une patrouille d'Acadiens et d'Indiens captura, le 8 au matin, un officier anglais nommé Hay. Pendant ce temps, les Anglais continuaient de débarquer leur artillerie de siège. Le 12 juin à 16 h, un fort détachement anglais approcha d'une élévation qui faisait face à la forêt pour y installer une batterie. Une force française de 220 hommes[9] fut dépêchée pour les harceler.

Le 13 juin à l'aube, les Anglais creusèrent leur première tranchée parallèle[10]. À titre de diversion, ils commencèrent le pilonnage au mortier de *huit pouces*[11], à 7 h du matin, ce qui empêcha les Français de continuer leurs travaux de fortification. Ces derniers mirent leur artillerie en action pour riposter. Le 14 juin, les Anglais utilisèrent des mortiers de gros calibre mais sans résultat appréciable[12]. Ce même jour, un message fut reçu du gouverneur français de Louisbourg, annonçant qu'il ne pouvait envoyer de renfort. Démoralisés par la nouvelle, 80 supplétifs acadiens désertèrent. Le 15, le bombardement français obligea les Anglais à abandonner les retranchements, mais, la nuit venue, ils reprirent leurs travaux. Vers 9 h du matin, un obus anglais perça une casemate et tua l'officier anglais prisonnier des Français ainsi que trois autres hommes. Ce coup au but augmenta la démoralisation. C'était sans espoir. Les colons approchèrent le commandement en délégation et lui demandèrent de capituler. Après avoir consulté ses officiers, le commandant envoya un parlementaire demander une suspension des combats de 48 heures. Les colons locaux annoncèrent alors leur décision de s'en aller. Dès lors, un conseil de guerre, réuni à la hâte, recommanda la capitulation à l'exception de l'abbé Le Loutre et du lieutenant Jacau de Fiedmont. Malgré cela, le 16, Vergor proposa de signer la capitulation à condition que soient accordés les honneurs de la guerre et l'amnistie aux Acadiens qui avaient combattu les Anglais bien qu'ils soient considérés comme des *sujets britanniques*. Bien sûr, Monckton accepta afin d'obtenir la reddition du fort.

À l'issue de ce conseil et des pourparlers franco-anglais qui s'ensuivirent, les Français et les Anglais se mirent d'accord pour des conditions honorables de capitulation. La garnison pouvait sortir avec armes et bagages, et tambours battants *[article 1]*. Les Acadiens, ayant été forcés de prendre les armes, étaient amnistiés[13]. La garnison serait envoyée à Louisbourg aux frais du *roi de France et de Grande-Bretagne*[14]. La garnison, libérée sur parole, devait se garder de prendre les armes pendant six mois contre l'Angleterre *[article 5]*.

Le 16 juin 1755, la capitulation fut signée.

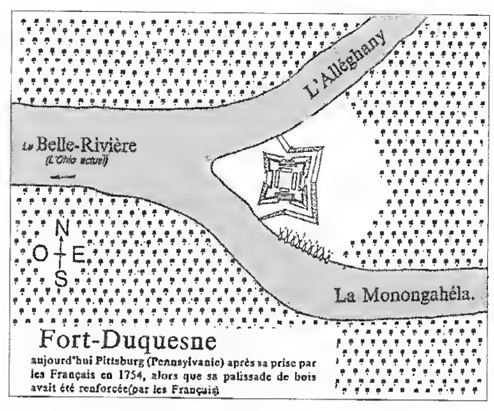
9. Soldats réguliers métropolitains, Indiens et Acadiens.
10. Parallèle à la courtine du fort, bien entendu.
11. Environ 200 millimètres.
12. Deux soldats français furent blessés.
13. Article 4. Cet article n'empêcherait pas la déportation des Acadiens vers les Treize Colonies américaines.
14. Article 2. Titre porté par le roi d'Angleterre jusqu'en 1802 [paix d'Amiens].



Pertes ♦Les **Français** perdirent 10 tués, dont un chef indien, 3 Acadiens et l'officier anglais prisonnier, et 8 blessés, dont 3 Acadiens. ♦Les pertes **anglaises** sont inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Vergor passa en cour martiale pour sa capitulation honteuse, mais son ami Bigot, intendant du Canada, le sauva de la potence en falsifiant le procès et en intimidant les témoins. Du Chambon de Vergor s'en tira donc exonéré de tout blâme. Il fut, plus tard, l'une des causes de la chute de la Nouvelle-France. L'abbé Le Loutre sortit du Fort Beauséjour avant la capitulation du fort et gagna Québec.

Malgré les promesses de *l'article 4 de l'Acte de Capitulation,* les Acadiens furent déportés. Le 6 août 1755, Monckton fit savoir que le gouverneur avait décidé de déporter l'ensemble de la population acadienne [-française] de cette région. Le 11 août, tous les troupeaux de bétail des Acadiens, de même que les terres et les biens, furent saisis par les Anglais. Les Acadiens étaient tous considérés comme des prisonniers. Le gouverneur Lawrence avait donné l'ordre effectif de déportation. Au cours de cette journée du 11 août, les Acadiens furent par ruse convoqués à une assemblée et aussitôt arrêtés. Le 5 septembre, le même stratagème fut renouvelé à Grand-Pré. Le Fort Beauséjour devint Fort Cumberland. Il ne reprit son nom français qu'au XXe siècle, pour les... touristes.

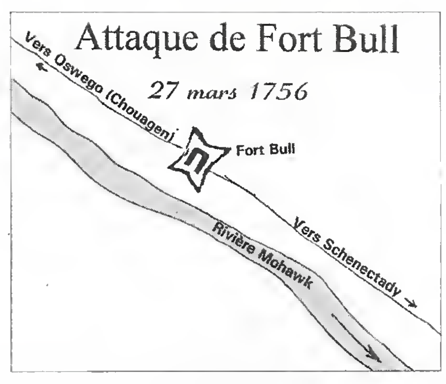


Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Journal of Colonel John Winslow of the Provincial troops, while engaged in the siege of Fort Beausejour in the summer and autumn of 1755,* par l'auteur, 1885. ♦*La Liaison française en Acadie du 9 au 22 août 1955,* Maurice Allaire, Éditions Ferland, 1956. ♦*L'Acadie des origines 1603-1771,* Léopold Lanctôt, Collection Acadie, Editions du Fleuve, Montréal, 1988. ♦*Histoire des Acadiens,* Bona Arsenault, Conseil de la vie française en Amérique, Québec, 1966.

Fort Bull.

Attaque du



Collection privée de l'auteur.

Date de l'action: 27 mars 1756.

Localisation: Le long de la rivière Mohawk à 30 lieues d'Oswego, États-Unis d'Amérique. Coordonnées géographiques approximatives: 43° 30′ de latitude N., et 74° 45′ de longitude O. Le monument actuel est situé dans la ville de Rome (État de New York), sur la rivière du Bois [Wood Creek][1].

Conflit: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748], mais la *Guerre de Sept Ans* (Europe; 1756-1763) allait éclater officiellement en mai. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord. Les Anglais appelèrent *French and Indian Wars* toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée: Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713], puis Guerre de Succession d'Autriche et Guerre de Sept Ans ou *King George's Wars* [1744-1748].

Contexte: Voulant détruire le Fort Chouagen [Oswego], Vaudreuil ordonna d'abord la destruction du Fort Bull, qui servait d'étape et d'entrepôt fortifié presque à mi-chemin de la route logistique Schenectady-Oswego.

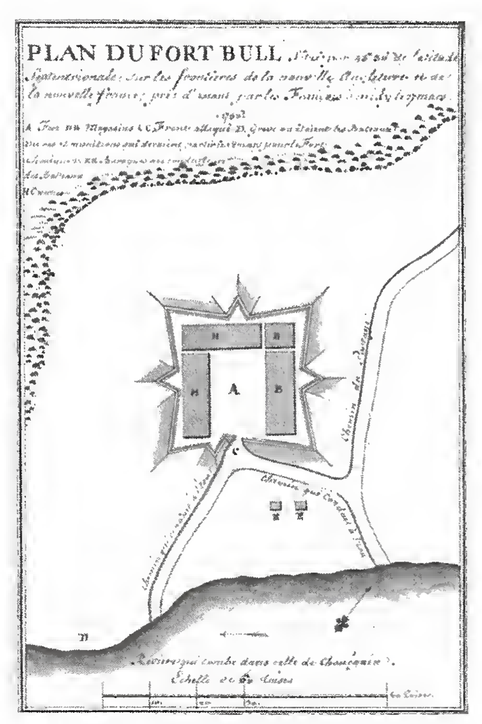
Chefs en présence ♦Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry commandait les Français[2]. ♦Le nom du commandant anglais n'est pas connu.

Effectifs engagés ♦360 Français et Indiens, dont 170 miliciens canadiens, 100 Indiens et 90 soldats des troupes de la Marine. ♦Garnison de 90 Anglais.

Stratégie ou tactique: Attaque surprise. Fort en étoile construit « *en très gros pieux de 15 à 18 pieds hors de terre, rendoublés en dedans jusqu'à hauteur d'homme* », raconte Chaussegros de Léry. Il est érigé dans une grande clairière, dans le secteur *de portage* situé entre la Mohawk, affluent de l'Hudson, et le lac Oneida, qui sert de source à la rivière Oswego, non loin de la ville actuelle de Rome. La garnison n'a pas de canons mais beaucoup de grenades.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry, ingénieur militaire, seigneur, grand voyer et conseiller législatif, né le 20 juillet 1721 à Québec, décédé à Québec le 11 décembre 1797.





Archives de l'Armée de terre. Château de Vincennes.

Résumé de l'action: Le 26 février 1756, Chaussegros de Léry, avec un commando d'un peu moins de 400 hommes, quitta Lachine[3] afin d'aller enlever le Fort Bull, en un point de la ligne Schenectady-Oswego. L'expédition fut très dure[4]. « *Le froid rendait la marche pénible*[5]. *Les hommes transportaient sur des traînes à éclisses les bateaux et les vivres.* » Sachant que les Anglais attendaient des renforts, les Français décidèrent d'attaquer sans attendre. «*A 15 arpents du fort, raconta l'officier français*[6], *je fais laisser les paquets. L'aumônier donne l'absolution générale, après quoi je fais mettre la baïonnette au bout du fusil aux troupes et je les exhorte à entrer sans tirer un seul coup dans le fort que je compte surprendre et dont j'espère trouver la porte ouverte, afin de s'emparer des corps de gardes.* » Malgré les ordres, à 5 arpents du fort, les Amérindiens lancent leur cri de mort. Canadiens et Français doivent courir pour tenter de pénétrer à l'intérieur de la place. Les Anglais ont le temps de fermer la porte que les assaillants tentent d'enfoncer à coups de hache. « *La porte du fort est plus forte que je n'aurais pensé; je ne puis la mettre bas que par morceaux. Je ranime la troupe et les Canadiens par des cris de Vive le roi. Je somme les Anglais de se rendre, que je leur accorderai la vie. Ma sommation n'opère rien. Le feu de l'ennemi n'en est que plus vif et plus opiniâtre. Enfin, je mets la porte bas, ayant été bûchée sans relâche pendant une heure. L'ennemi fait son dernier effort. Je ne lui donne pas le temps de reprendre des grenades, j'entre dans le fort avec mon détachement, criant: Vive le roi. Je ne puis modérer l'ardeur du soldat et du Canadien. Ils tuent tout ce qui se présente à eux. Quelques soldats se retranchent dans les casernes, ils y sont forcés.* » On jette la poudre à l'eau. Tout à coup, le feu se déclare dans une maison. Un des assaillants s'était attaqué à la femme du commandant. Comme elle se défend opiniâtrement, il la jette dans le feu de la cheminée. Sa jupe s'enflamme. Dans

3. Le petit village du Canada qui avait été détruit par les Iroquois quelques années plus tôt.
4. En effet, le sol était encore couvert de neige, jusqu'en avril, et plus longtemps encore en forêt.
5. Raconte l'historien canadien Jacques Lacoursière, dans son *Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Québec, Éditions du Septentrion, 1995.
6. *Ibid.*

sa fuite, elle met le feu à la maison située au-dessus de la réserve de poudre. Les hommes de Léry s'enfuient. Ils n'ont pas franchi quatre arpents que le fort, les entrepôts et les maisons sont soufflés par l'explosion. Les Français détruisirent d'énormes stocks logistiques de vivres et de poudre, brûlèrent toute une flottille de bateaux anglais et tuèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Cela explique qu'ils ne firent que quatre prisonniers. Léry finit même par perdre le contrôle de son commando, à la fin de l'expédition.

Pertes ♦La presque totalité de la garnison anglaise fut scalpée, 86 sur les 90 initiaux.

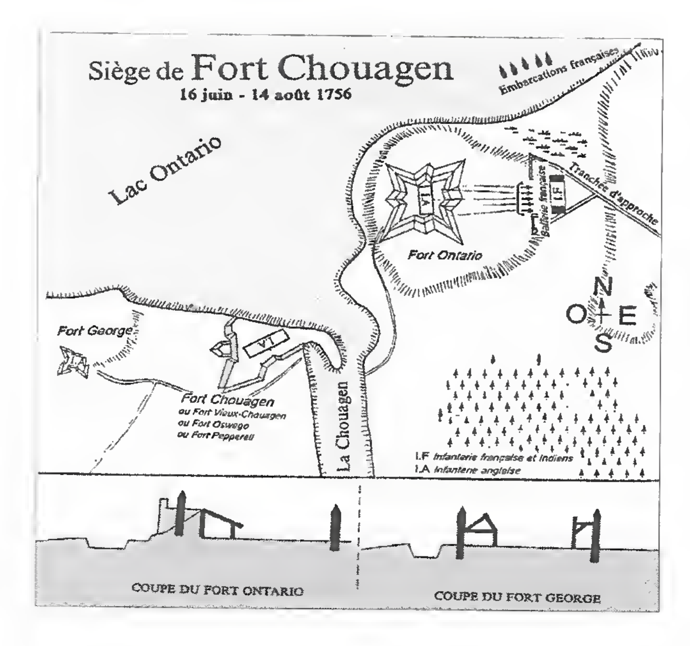
Conséquence de cette défaite anglaise: Durant la même saison, le sieur Douville[7] prit deux forts anglais sur l'Ohio avec leur garnison. Des stocks logistiques destinés à entretenir 1 000 soldats furent saisis ou détruits par les Français. Léry fut récompensé par le grade de capitaine et, en janvier 1759, par la croix de Saint-Louis. La victoire du fort Bull donna aussi à Montcalm le temps de préparer la prise importante de Chouaguen (Oswego), en août 1756, au cours de laquelle Chaussegros de Léry commandait l'aile gauche du corps d'avant-garde de François-Pierre de Rigaud de Vaudreuil, formé de Canadiens et d'Indiens.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Massacre at Fort Bull; the DeLery Expedition Against Oneida Carry*, Gilbert Hagerty, Providence, 1971. ♦*Warriors Of La Presentation*, James E. Reagen, Heritage Books, Ogdensburg, New York, 1999 [à signaler que Ogdenburg est le nom actuel du fort français de La Presentation; ce livre commémore le 250e anniversaire de la fondation de la ville. La capture de Fort Bull y est décrite en détail.] ♦*Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Jacques Lacoursière, Éditions du Septentrion, Québec, 1995. ♦Journal de Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry, lieutenant des troupes, 1754 – 1755, A.N.Q.

7. Probablement Alexandre Dagneau Douville, officier dans les troupes de la Marine, interprète et trafiquant de fourrures, né en avril ou en mai 1698 à Sorel (Québec), mort à Verchères (Québec) en 1774.



Fort Chouagen. *Siège du*



Autre nom: Fort Oswego.

Date de l'action: 16 juin - 14 août 1756.

Localisation: Aujourd'hui Fort-Oswego aux État-Unis. Embouchure de la rivière Oswego[1]. Coordonnées géographiques: 43° 27′ de latitude N., et 76° 31′ de longitude O.

Contexte: En Amérique, la population sans cesse croissante des Treize Colonies anglaises [déjà près d'un million et demi d'habitants] commençait à manquer d'espace vital et cherchait à se répandre dans les régions traditionnellement sous contrôle français: la Belle Rivière [l'Ohio]. Au total, la population de la Nouvelle-France ne comptait que 60 000 habitants, au début de la Guerre de Sept-Ans, dispersés dans un territoire gigantesque[2]. Chouagen restait encore une épine anglaise dans un territoire où les Indiens formaient un réseau d'alliance francophile. Ce sentiment pro-français venait d'être renforcé par le raid destructeur du colonel Armstrong contre les Indiens Delawares entre le Fort Machault[3] et le Fort Duquesne. Pour leur part, les Indiens alliés des Français infligèrent des pertes beaucoup plus considérables aux Anglais. Dès l'automne, Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, ordonna aux Indiens de s'agiter le long des routes fluviales afin de harceler les lignes de communication anglaises de Chouagen. Des Anglais furent même scalpés dans les environs immédiats du fort. Le 24 mai, des Indiens firent irruption dans l'établissement anglais. La forteresse fut ainsi isolée des autres établissements militaires anglais.

1. Rivière Chouagen sous les Français. Voir le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Les Français ont toujours possédé de nombreuses colonies, mais peu de colons. Quoique la plus grande nation d'Europe à cette époque, les Français ne parvenaient pas à se résoudre à quitter le bien-être de leur riche pays. De ce fait, la politique de peuplement des colonies fut toujours un échec, et le rayonnement actuel de la langue française en souffre.
3. Qui deviendra sous les Américains Fort Venango.

Chefs en présence ♦**Français**: Le chef du siège était Louis Joseph, seigneur de Saint-Véran, de Tournemire, de Vestric, de Candiac, de Saint-Julien d'Arpaon, baron de Gabriac et marquis de Montcalm; Coulon de Villiers dirigeait le siège sur le terrain, au début; le marquis de Vaudreuil était gouverneur de la Nouvelle-France[4]. ♦**Anglais**: le colonel Hugh Mercer; puis, à sa mort, le lieutenant-colonel John Littlehales.

Effectifs engagés ♦**Français**: 1 550 réguliers français, 1 500 miliciens canadiens, 250 Indiens. ♦**Garnison anglaise**: 1 000 soldats réguliers et 800 Miliciens coloniaux.

Stratégie ou tactique: Ce point d'appui anglais, établi à l'embouchure de la rivière Chouagen, au bord du lac Ontario, comportait en fait trois forts qui s'appuyaient les uns sur les autres: sur la rive est, le *Fort Ontario,* fait de parapets et de pieux, et sur l'autre rive le *Fort-Oswego*[5], une espèce de maison crénelée avec forte muraille, lui même renforcé, plus à l'ouest du *Fort-George*[6], un fortin de pieux et de parapets. Le Fort Ontario était de construction assez récente, en étoile; la palissade comportait des pieux de 45 cm de diamètre équarris sur deux côtés; tout autour, un fossé de 5,50 mètres de large sur 2,50 mètres de profondeur. Le Fort Vieux-Chouagen ou Pepperell était le plus important. Il s'agissait d'une maison-forte à mâchicoulis, avec des murs de près d'un mètre d'épaisseur, percés de meurtrières. Le tout était entouré d'une muraille épaisse de 90 cm et haute de 3 mètres, crénelée et flanquée de deux grosses tours carrées. Mais l'abandon du Fort Ontario, comme cela sera fait au cours du siège, fut une aberration puisque les trois forts formaient **un tout**, un système de défense intégré, et l'abandon de l'un des éléments qui couvrait les autres força les soldats anglais de ces autres forts à se tenir «dans le fossé», car ils n'étaient plus couverts dans leur dos.

Résumé de l'action: Le 19 mai, Coulon de Villiers partit de Montréal avec 600 hommes[7]. Afin de couper les lignes de communication logistiques anglaises, Villiers marcha vers la baie de Niaouré[8]. Le 5 juin, il y établit sa base d'opération. Le 16, les Français arrivaient devant Chouagen. Le siège intermittent commençait.

En arrivant, ils surprirent une quinzaine de soldats anglais qui furent tués ou faits prisonniers. Les troupes franco-indiennes se déployèrent et commencèrent

4. Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil de Cavagnial [1698-1778], dernier gouverneur de la Nouvelle-France de 1755 à 1763, était le fils d'un précédent gouverneur, Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, 1643-1725, gouverneur de 1703 à 1725. Pierre, gouverneur au moment des faits que nous relatons, était donc un «Français» né au Canada [un *pied-noir,* dirions-nous aujourd'hui]. Ce fait eut une grande importance dans ses rapports avec le «*Métropolitain*» Montcalm..
5. Ou Chouagen ou Vieux-Chouagen ou Fort Pepperell.
6. Ou Nouveau-Chouagen.
7. Canadiens français et Indiens.
8. Aujourd'hui Sackett's Harbour.



à harceler la garnison du fort qui riposta au canon, mais sans risquer la moindre sortie.

Après ce premier engagement, les Français retournèrent à leur base d'opération de la baie de Niaouré. Le 3 juillet eut lieu la *Bataille de l'Onondaga.* À la base d'opération du siège de la baie de Niaouré, les renforts avaient porté les effectifs français à 1 200 hommes, tandis que trois bataillons d'Infanterie métropolitaine se concentraient au Fort Frontenac[9]. Le lac Ontario était patrouillé entre Frontenac et Niagara par quatre petits navires français qui capturèrent une goélette anglaise, le 29 juillet.

Le 27 juillet, Rigaud prit le commandement du camp de Niaouré. Montcalm arriva le 29 juillet à Frontenac et l'ensemble de l'armée se mit en marche vers Chouagen, tandis que Montcalm suivait plus lentement, construisant un chemin pour traîner l'artillerie de siège. Rigaud investissait le Fort Ontario, le 11 août, en postant ses hommes dans les arbres ou sur une élévation de terrain qui dominait le fort. Ainsi, durant deux longs jours, leur feu neutralisa complètement toute activité défensive dans le fort Ontario. Le 12, le commandant Mercer envoya des estafettes chercher des secours, mais les Indiens les capturèrent toutes et transmirent les messages au commandant en chef français. Ce même jour, la route stratégique atteignit enfin le fort et l'artillerie de siège de Montcalm aussi.

La tranchée fut ouverte et une batterie commença à prendre forme sous les salves de l'artillerie anglaise. Finalement, Mercer réunit un conseil de guerre qui prit la décision d'abandonner le Fort Ontario pour se concentrer sur la défense des deux autres forts, le Fort George et le Fort Chouagen ou Oswego, qui avaient l'avantage d'être sur la même rive. La retraite s'effectua durant la journée sous couvert d'un pilonnage d'artillerie, et, à 17 h, le fort étant vide, l'artillerie se tut.

Montcalm fit monter, la nuit même, une batterie afin de pilonner le Fort George dès le matin du 14 août. À l'aube, une batterie de 9 canons commença à tirer sur ce fort. Le Fort George n'étant pas muni de parapet du côté lacustre[10], sa garnison dut se réfugier... dans les fossés pour avoir le parapet dans son dos. Dans la soirée, la nature vint au secours des Anglais. Un violent orage éclata et bientôt les canons français s'embourbèrent à chaque salve, tandis que les canons anglais, placés sur des *cavaliers*[11], gardèrent toute leur précision. Mais à 9 h, Mercer fut coupé en deux par un boulet français. Le lieutenant-colonel Littlehales, qui prit le commandement, capitula vers 10 h de peur d'être livré aux Indiens s'ils résistaient plus longtemps. L'officier anglais signa la capitulation à midi. Selon les clauses, les Anglais devenaient tous prisonniers de guerre.

9. Aujourd'hui Kingston en Ontario.
10. Face couverte, en principe, par les deux autres forts.
11. Terre-pleins ou plateformes de bois ou de maçonnerie



Bibliothèque nationale du Québec. [S.A.D.A.P.P.]

Pertes ♦**Français**: 6 tués et 24 blessés. ♦**Anglais**: Les Anglais perdirent 1 640 prisonniers, 152 tués; 12 furent tués durant la bataille et les autres furent abattus par les Indiens dans la forêt alors qu'ils tentaient désespérément de fuir[12]. Les trois forts anglais furent démolis par les Français qui s'emparèrent en outre de 6 navires, de 200 barques[13] et d'une puissante artillerie[14] qui alla renforcer celle de Frontenac, de Niagara et de Montréal. Les Français prirent en outre 5 drapeaux anglais. Un Indien, qui, par mégarde, avait tué un soldat français lors du siège, *se racheta* (*sic!*) durant les raids contre les Anglais en scalpant plus de 33 Anglais dans les 12 mois qui suivirent.

12. Le lieutenant-colonel Littlehales blâmait ses propres hommes car « après la Capitulation, certains d'entre eux, pris de boisson, se querellèrent avec les Indiens, et plusieurs furent tués ». Voir la lettre de Littlehales à Loudoun, 30 août 1756. Steele estima que les Indiens tuèrent 30 blessés prisonniers, tandis que Anderson estime leur nombre entre 30 and 100. [Fred Anderson, *Crucible of War, The Seven Years' War and the Fate of Empire in British North America, 1754-1766*, Alfred A. Knopf, New York, pages 154–155.
13. Destinées à l'attaque de Shirley contre Niagara et Frontenac.
14. 55 canons, 14 mortiers, 5 obusiers et 47 pierriers, toute la poudre; au total, en comptant les canons trouvés sur les navires, les Français s'emparèrent de 121 canons.




Le marquis de Montcalm.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ce point d'appui anglais étant détruit, la région repassait sous contrôle français et il n'y avait plus de brèche entre les vallées de l'Ohio et du Mississippi, c'est-à-dire entre la Nouvelle-France et la Louisiane, plus d'infiltration stratégique anglaise sur les Grands Lacs. La chute de Chouagen déconcerta les Anglais au point que Loudoun suspendit son projet d'attaque contre Saint-Frédéric. Pour les Indiens, cette victoire garda les Nations iroquoises en paix avec les Français [sauf les Agniers] et renforça le lien déjà étroit entre les Français et les tribus de l'Ouest qui continuèrent de harceler les villages anglais du Maryland et de Virginie.

Le maréchal de camp Louis-Joseph, marquis de Montcalm (1712-1759) fut muté au Canada en 1756 pour y remplacer le baron de Dieskau, tué en tant que commandant en chef des troupes françaises en Nouvelle-France. En août 1757, il prit le Fort William-Henry aux Anglais et, en juillet 1758, il infligea à ces derniers une sérieuse défaite au Fort Carillon, alors qu'il était en grande infériorité numérique. Lors de la bataille des Plaines d'Abraham, ou Bataille de Québec, en 1759, il effectua imprudemment une attaque prématurée, avant l'arrivée des troupes de Vaudreuil; mais cette fois son infériorité numérique lui coûta non seulement la victoire mais la vie. Durant tout son séjour dans la capitale de la Nouvelle-France en tant que commandant en chef des troupes métropolitaines, il contesta l'autorité du gouverneur Vaudreuil en dépit du fait que Versailles avait donné préséance au gouverneur général, en cas d'opinions divergentes des deux chefs. Bibliothèque nationale du Québec.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The fall of Oswego (14th August, 1756) ; a chapter in British history,* W.T. Mercer, Fort Oswego (N.Y.) ♦ *Relation de la prise des forts de Choueguen, ou Oswego, & de ce qui s'est passé cette année en Canada,* Louis-Joseph, marquis de Montcalm de Saint-Véran, [microfiches], New York, 1882. ♦ *Montcalm et Lévis. Les Français au Canada,* Henri Raymond Casgrain, Mame, Tours, 1898. ♦ *Guerre du Canada, 1756-1760. Montcalm et Lévis,* Henri Raymond Casgrain, L.-J. Demers, Québec, 1891. ♦ *Pourquoi l'Amérique du Nord n'est pas française ?,* Emile Lonchampt, Publication Challamel Aîné, Paris, 1888. ♦ *Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759,* publié sous la direction de Henri Raymond Casgrain, L.-J. Demers, Québec, 1895.

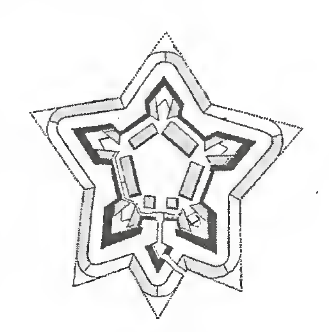
Fort Cumberland. Attaque à

Date de l'action: 9 novembre 1757.

Localisation: Ancien Fort Beauséjour français, Acadie, Canada. Coordonnées géographiques: 45° 51′ 40″ de latitude N., et 64° 17′ 25″ de longitude O.[1].

Contexte: Il s'agit d'un épisode de la guérilla qui suivit la *Déportation des Acadiens* vers les Treize Colonies anglaises.

Chefs en présence ♦Probablement Joseph Broussard, *alias* Beausoleil, le maquisard[2] acadien.



Fort Cumberland.
Collection privée de l'auteur.

Effectifs engagés ♦Inconnus; probablement quelques dizaines d'hommes de part et d'autre.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'ingrédient essentiel de ce coup de main de type *frappe et décroche.* Le navire était à l'ancre, à quelques encablures de la côte dominée par le Fort Cumberland.

Résumé de l'action: Le soir du 9 novembre, une troupe de guérilleros acadiens-français et indiens attaquèrent un sloop à l'ancre dans une rivière à la tête du Bassin[3]. Profitant de l'obscurité, les guérilleros approchèrent silencieusement à bord de leurs canots, grimpèrent le long de la coque et surgirent sur le pont, exterminant tous ceux qui résistaient. Une troupe d'Anglais quitta le Fort Cumberland pour reprendre le navire, mais les Français l'incendièrent, détruisant ainsi une quantité considérable de matériel logistique destiné à ce fort.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les effets de ce petit combat de guérilla ne doivent être considérés que globalement, quant aux conséquences qu'avait cette guérilla sur le moral et la répartition mondiale des effectifs anglais.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758.*
2. Pour employer un titre anachronique.
3. Trantamar, Aulac, ou Sainte-Marguerite [Missaguash].



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Histoire des Acadiens*, Bona Arsenault, Conseil de la vie française en Amérique, Québec, 1966. ♦ *Histoire des Acadiens de L'Ile du Prince-Edouard*, Joseph Henri Blanchard, Williams, Summerside, P.E.I., 1981. ♦ *Les exilés acadiens en France au XVIII[e] siècle et leur établissement en Poitou*, Ernest Martin, Hachette, Paris, 1936. ♦ *Les derniers jours de l'Acadie, 1748-1758*, correspondances et mémoires, extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville..., mis en ordre et annotés par Gaston Du Boscq de Beaumont, E. Lechevalier, Paris, 1899. ♦ *Acadie, reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique*, Edouard Richard, J.-A.-K. Laflamme, Québec, Marlier Publishing, Boston, 1916-1921.

Fort Cumberland. *Attaque au*

Date de l'action: 29 mars 1758.

Localisation: Ancien Fort Beauséjour d'Acadie. Coordonnées géographiques: 45° 51′ 40″ de latitude N., et 64° 17′ 25″ de longitude O.[1].

Contexte: Le combat fut une action de guérilla pendant le nettoyage ethnique appelé « déportation des Acadiens-français » vers les Treize Colonies anglaises d'Amérique.

Chefs en présence ♦Joseph Broussard, *alias* Beausoleil, le maquisard acadien.

Effectifs engagés ♦Français: 40 hommes. ♦Anglais: une vingtaine au début du combat[2].

Stratégie ou tactique ♦En cette année 1758, la stratégie anglaise fut appliquée avec énergie:

- ♦ en Amérique du Nord, trois armées séparées allaient attaquer la Nouvelle-France;
- ♦ deux raids de diversion contre les côtes de France;
- ♦ une participation symbolique mais politiquement fort utile en Allemagne;
- ♦ un effort dans les Indes pour en chasser les Français.

Ainsi, selon une stratégie habituelle fort efficace, l'Angleterre allait concentrer ses principales forces à s'emparer des colonies françaises, pour, de ce fait, agrandir son empire colonial, tandis que son or lancerait ses Alliés européens sur les Français et lierait les mains de ces derniers sur le continent européen. Comme le disait l'historien militaire anglais Fortescue fort « objectivement »: « *Il y avait peu de secteurs sur le globe où les Britanniques n'avaient pas à se plaindre des empiétements des Français, et, à cette hostilité insidieuse, Pitt avait décidé de mettre un terme une bonne fois pour toutes.* »

Résumé de l'action: À minuit, 40 Acadiens français et Indiens attaquèrent 3 navires ancrés dans la rivière près du Fort Cumberland. Ils s'approchèrent des vaisseaux à bord des canots silencieux, grimpèrent le long des coques et surgirent sur les ponts où le combat s'engagea. Le combat attira des renforts du Fort Cumberland et les raiders français décrochèrent en canots après avoir détruit les navires.

---

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758.*
2. Et une centaine à la fin.



Pertes ♦Les Anglais perdirent les trois vaisseaux, qui furent brûlés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Minime, mais toutes ces attaques forçaient les Anglais à mettre partout des garnisons; ce qui dispersait leurs forces.



Autre étendard des galères de France (XVIIIe siècle).
Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES: ♦Histoire des Acadiens, Bona Arsenault, Conseil de la vie française en Amérique, Québec, 1966. ♦*Les exilés acadiens en France au XVIIIe siècle et leur établissement en Poitou*, Ernest Martin, Hachette, Paris, 1936. ♦*Les derniers jours de l'Acadie, 1748-1758*, correspondances et mémoires, extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville..., mis en ordre et annotés par Gaston Du Boscq de Beaumont, E. Lechevalier, Paris, 1899. ♦*Acadie, reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique*, Edouard Richard, J.-A.-K. Laflamme, Québec, Marlier Publishing, Boston, 1916-1921.

Fort de Valdore. *Siège du*

Date de l'action: 14-15 avril 1760.

Localisation: Valdore ou Valdaur est un bourg fortifié du Carnate indien, à 50 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Pondichéry[1].

Contexte: Les puissances européennes se livraient une guerre d'ordre économique sans merci dans les Indes.

Chefs en présence ♦**Anglais**: colonel Coote[2]. ♦**Français**: inconnu.

Effectifs engagés ♦**Français**: La garnison comportait un capitaine, un lieutenant, 80 Européens et 280 Cipayes. ♦**Anglais**: 1 500 hommes, dont 500 Européens.

Stratégie ou tactique: Le fort de Valdore se situait à 14 kilomètres au nord-nord-ouest de Pondichéry. Sa forme était exactement un parallélogramme. Il mesurait 270 mètres de l'est à l'ouest et 180 mètres du nord au sud. Il était situé dans une plaine, et ses fortifications d'origine, comme pour la plupart des forts de cette région, consistaient en un rempart avec des tours, un fossé et une fausse-braie. Dupleix avait construit un glacis sur la façade nord et avait converti la tour centrale de ce même côté et celle de l'angle sud-ouest en bastions. Mais la pettah [village], qui était à l'ouest, était à moins de 45 mètres des murs. Dans sa proximité de Pondichéry résidait, en fait, sa meilleure défense. La ruse fut l'un des éléments de l'attaque anglaise.

Résumé de l'action: Le 14 au matin, une batterie entra en action, elle battait la tour de l'angle nord-ouest avec un canon et, avec l'autre, les défenses de la tour suivante sur le mur ouest.

La poussière aperçue la veille par la garnison provenait d'un corps de troupes qui marchait pour camper sous Villenore. Les renseignements précisaient qu'il s'agissait de la totalité de l'armée française et que monsieur Lally-Tollendal voulait attaquer le camp anglais par surprise la nuit suivante. Le colonel Coote vint donc les «reconnaître» lui-même lorsque le soleil se coucha. Toute la Cavalerie en deux divisions, chacune accompagnée par cinq compagnies de Cipayes, marchait avec Coote. Quand il arriva à la *colline Rouge*, en face de Villenore, il continua de longer le pied de cette colline avec une des deux divisions et envoya l'autre de l'autre côté de la plaine pour examiner les avant-postes français dans ce secteur, tandis que sa propre division se heurta à un corps d'Européens armés de deux pièces de campagne, sur la route près de la colline. Ils tirèrent quelques coups de canons mais hors de portée. Le colonel Coote continua de manœuvrer

1. Rien à voir, bien sûr, avec notre ville canadienne de Val-d'Or, en Abitibi.
2. Sir Eyre Coote, fils de pasteur protestant, naquit près de Limerick, en Irlande, en 1726 et mourut à Madras le 28 avril 1783. Un monument fut érigé en son honneur à Westminster Abbey.



sous la colline jusqu'à la nuit, dans le but de montrer aux Français qu'il allait rester dans ces parages toute la nuit. Cinq ou six Cipayes et un cavalier furent tués durant cette manœuvre nocturne.

Pendant le siège, l'un des canons de la batterie fut détruit par les tirs du fort. Les projectiles tombèrent toute la nuit, et, le matin suivant, qui était le 15 avril, l'autre batterie put ouvrir le feu. Elle faisait face à la tour de l'angle sud-ouest. Le feu continua toute la journée. Les troupes françaises s'étaient concentrées à Villenore pendant la nuit, et elles repoussèrent les postes avancés, lesquels, le matin venu, commencèrent à tirailler pour donner l'éveil. Comme il semblait que les Français voulaient attaquer la nuit suivante[3], le colonel Coote plia ses tentes au coucher du soleil comme s'il comptait décamper, mais il les fit replanter au même endroit dès que la nuit fut venue. Et il garda la moitié de ses effectifs sous les armes.

Le pilonnage du howitzer se poursuivit toute la nuit. Le matin, les batteries qui avaient été endommagées furent remises en action. La fusillade reprit aussi. À 14 h, les deux brèches parurent praticables. Un déserteur du fort rapporta que la garnison avait presque épuisé ses munitions et commençait à parler de capitulation si les hommes n'étaient pas secourus dans les plus brefs délais. Sur quoi, le colonel Coote ordonna au major Gordon, qui commandait l'attaque, de prévoir d'envoyer des sommations à 16 h; ayant des effectifs énormes, il proposerait une bataille rangée. Si le commandant de la garnison refusait, Gordon devrait prendre la brèche d'assaut. De façon à concrétiser la proposition de bataille rangée, un corps de troupes anglais avança en vue du camp. La garnison, infiniment moins nombreuse, n'envoya que les cavaliers européens et des Cipayes. Il y eut des coups de feu tirés, quelques blessés, mais aucune charge ni d'un côté ni de l'autre[4]. À 18 h, le colonel Coote apprit que la garnison de Valdore consentait à capituler sans conditions le matin suivant. Ce qui fut fait.

Pertes ♦**Anglais**: 5, dont 2 tués et 3 blessés. ♦**Français**: 2 tués et 3 blessés.

Conséquence de cette défaite française: Conséquence de l'incompétence de Lally-Tollendal, les places-fortes tombaient les unes après les autres.

SOURCES ET LECTURES: ♦*A Life of Lieutenant-General Sir Eyre Coote, etc,* Harold Carmichael Wylly, Clarendon Press, Oxford, 1922. ♦ *Original Letters from Warren Hastings, Sir Eyre Coote and Richard Barwell Esqe to Sir Thomas Rumbold and Lord Macartney,* Très Honorable Warren, Gouverneur général des Indes. Londres, 1787. ♦*Histoire des Français dans l'Inde, depuis la fondation de Pondichéry jusqu'à la prise de cette ville (1674-1761),* lieutenant-colonel anglais George-Bruce Malleson, traduction de Mme S. Le Page, Librairie de la Société bibliographique, Paris, 1874. ♦ *Coote Bahadur. A life of Lieutenant-General Sir Eyre Coote,* K.B, Eric William Sheppard, Werner Laurie, London, 1956.

3. Comme le bruit avait couru la veille aussi.
4. Ce qui peut paraître paradoxal, vu la différence d'effectifs en faveur des Anglais.



Fort de Villenour. *Siège du*

Date de l'action: 20 juillet 1760.

Localisation: Il ne s'agit pas de la ville de Villenour située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Pondichéry, mais du *Fort de Villenour*, qui se situait à environ 3,5 kilomètres de Pondichéry, sur la route [ou *avenue*] entre la ville de Villenour et la porte de Villenour à Pondichéry[1].

Contexte: Après les erreurs tactiques et stratégiques de Lally-Tollendal, l'armée française s'était rapprochée de la capitale Pondichéry, qui commençait à être elle-même menacée par les Anglo-Indiens.

Chefs en présence ♦**Anglais**: colonel Coote[2]. ♦**Français**: La garnison était commandée par un officier indien dont le nom est inconnu. Lally-Tollendal[3] était à la tête de l'armée française de couverture.

Effectifs engagés ♦Anglais: 7 000 hommes, dont un peu plus de 1 000 Européens. ♦**Français**: La garnison comptait 30 canonniers européens et 12 Cafres, avec 8 pièces d'artillerie. L'armée de couverture totalisait 5 000 hommes, dont quelques centaines d'Européens.

Stratégie ou tactique: Les nouvelles de l'échec anglais à Trivadi atteignirent le colonel Coote le 18 juillet 1760 et augmentèrent son désir de s'emparer du Fort de Villenour. Il n'était pas douteux que Lally, auquel devaient se joindre les Mysoriens, ferait tout pour l'en empêcher.

La gauche du camp anglais était au pied de la colline de Périmbé et s'étendait sur 1 400 mètres vers la droite, à travers la plaine qui se prolongeait vers Villenour. À travers le centre du camp sinuait une chaussée, en remblai par rapport aux autres routes de cette plaine. Elle était bordée, de part et d'autre, d'une rangée d'arbres. Cet axe routier[4] provenait d'une redoute-fortin, appelée *de Villenour*,

1. À ne pas confondre avec le *fortin-redoute de Villenour*, sur la même route, mais à l'intersection de la *haie d'épineux*, à 1 700 mètres de Pondichéry.
2. Sir Eyre Coote, fils de pasteur protestant, naquit près de Limerick, en Irlande, en 1726 et mourut à Madras le 28 avril 1783. Un monument fut érigé en son honneur à Westminster Abbey.
3. Thomas-Arthur, comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Quoiqu'il fût courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France, il fut jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766.
4. Appelé avenue par l'Anglais Orme et par les Français de l'époque, car étymologiquement le mot avenue vient du latin *ad-venire*, qui signifie «venir d'un point géographique».

et située à l'intersection de la *haie de défense*[5] qui encerclait Pondichéry à 1 700 mètres des murs d'enceinte. À plusieurs centaines de mètres plus à l'ouest de la haie d'épineux, sur la route du *bourg de Villenour*, se trouvait un autre fort appelé aussi Fort de Villenour. C'était ce dernier que le colonel Coote se préparait à attaquer. Les Français avaient rétrogradé le 7 mars vers Pondichéry en suivant cette *avenue de Villenour*. Coote les avait suivis avec sa Cavalerie pour reconnaître la région. Un mamelon, la *colline Rouge*, commandait le secteur. Le colonel anglais la fortifia avec une redoute armée de trois canons. Dans ce secteur, il coupa les deux *avenues* qui s'approchaient de Pondichéry par des retranchements renforcés d'artillerie. Sur la droite anglaise, la plaine située au-delà de l'avenue de Villenour était ouverte, et passable même pour la Cavalerie et l'artillerie. Ces ouvrages n'étaient pas couverts contre une attaque des Français qui pourraient éventuellement contourner le camp anglais de la colline Rouge. Ces trois points de défense [anglais] furent achevés durant la nuit du 17 au 18 juillet. Coote avait prévu sa retraite au cas où les Français attaqueraient ses points d'appui. Un gros mortier de 13 pouces, envoyé de Madras et débarqué à Gondelour, arriva au camp anglais le 19 et fut immédiatement mis en batterie pour bombarder le fortin français de Villenour commandé par un officier indien. Mais les projectiles, trop petits, manquaient de précision et de puissance de destruction ; de plus, la pluie retarda les travaux de la batterie durant la nuit.



Pondichéry, plan de Dupleix. Bibliothèque de Pondichéry.

Le colonel Coote assiégeait ainsi le Fort de Villenour, quand l'armée française, accompagnée des forces mysoriennes,

5. Cette longue haie d'épineux faisait partie du système de défense de Pondichéry. Elle se déroulait en un immense arc de cercle parallèle aux fortifications de la ville et situé à 1 700 mètres plus à l'ouest. Cette haie d'épineux fort épaisse s'étendait de la rivière Ariancoupan, au sud, jusqu'à la mer, au nord de la ville. De loin en loin, à l'intersection des chemins venant de Pondichéry, des redoutes-fortins la renforçaient. De la porte-bastion de Villenour [à Pondichéry] s'éloignait, vers l'ouest et à travers des marécages, la chaussée [chemin en remblai] jusqu'à la redoute-fortin de Villenour, au niveau de cette haie, et se poursuivait vers le Fort de Villenour, à environ un kilomètre de là, et enfin vers la ville de Villenour, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest. La similitude des noms entraîne souvent la confusion chez certains historiens peu soucieux du détail.



arriva en vue des ouvrages anglais. Une unité de Cipayes anglais [le piquet d'alerte] fut envoyée pour retarder l'avant-garde française, tandis que le gros des forces anglaises sautait sur ses armes et son équipement. Un autre détachement alla renforcer les batteries, qui, à ce moment, avaient réussi à abattre le parapet du fort et à neutraliser totalement le feu en provenance de cet ouvrage. Voyant s'approcher une unité de Cipayes anglais, *le commandant indien du fort étonna tout le monde en hissant un drapeau blanc et en ouvrant les portes du fort aux Anglais qui y entrèrent immédiatement afin de le mettre en état de défense contre les armées françaises et mysoriennes stupéfaites.* De ce fait, toute la ligne franco-mysorienne s'arrêta sur place et Lally donna l'ordre de repli. La capitulation du fort avait eu lieu quelques minutes trop tôt. Si le fort avait résisté 10 minutes de plus, une bataille générale se serait déroulée entre les deux armées.

Résumé de l'action: Le 20 juillet au matin, l'armée française, non encore renforcée par l'armée mysorienne, apparut en marche le long de la rivière Ariancoupan, comme pour attaquer la batterie. Le colonel Coote fit aussitôt avancer, à partir de son aile droite, deux bataillons d'Infanterie ainsi que la moitié de sa Cavalerie et de ses Cipayes. Devant ces forces écrasantes, les Français s'arrêtèrent et commencèrent à canonner. Pendant ce temps, les régiments de Coote et de Draper, avec le reste des troupes noires[6], se glissèrent[7] le long de la colline Rouge, faisant mine d'attaquer la redoute de Villenour située à l'intersection de la haie d'épineux, afin de s'en emparer et d'attaquer les Français dans le dos. Lally-Tollendal donna aussitôt l'ordre de retraiter. Les Anglais éprouvèrent quelques pertes au cours des combats de harcèlement. Dans la soirée, arrivèrent de Trivadi les Mysoriens, avec 3 000 bœufs tirant les bagages et l'artillerie, et 3 000 autres chargés de ravitaillement. Des détachements français, tirés des garnisons de Thiagar et de Gingi, les escortaient. Ils arrivèrent dans les lignes françaises sans que les Anglais les attaquent, par l'Ariacoupan, et leur arrivée fut saluée par une longue salve d'artillerie. Dans la soirée, la garde devant Villenour fut renforcée, et la construction de la batterie accélérée.

Le Fort de Villenour était un cercle de 50 mètres de diamètre[8]. Il était en étoile, ceinturé par un fossé, un passage couvert et un glacis coupé en angles. Le rempart ou courtine était une construction de maçonnerie divisée en 10 logements ou salles aux toits en voûtes successives afin de résister aux bombes et projectiles d'artillerie. Les courbes supérieures, en voûtes, étaient comblées et aplanies afin de former des terrasses et plateformes d'artillerie. Chaque salle s'ouvrait à travers la muraille en embrasure d'artillerie, mais les canons n'étaient pas montés à ces meurtrières. La largeur des fortifications, qui correspondait à la longueur des salles, était de 9 mètres et réduisait l'espace intérieur à un petit pentagone qui ne

6. Des Cafres africains et aussi des Dravidiens des Indes méridionales.
7. À partir de l'aile gauche anglaise.
8. À l'intérieur des fortifications.



faisait jamais plus de 13,5 mètres. De telle sorte que, si ces salles n'avaient pas été à l'épreuve des bombes, ce fort n'aurait pu tenir une seule heure contre un bombardement intensif.

Deux villages étaient à proximité; l'un directement au nord; l'autre au nord-est à 200 mètres du premier. Les deux avaient été occupés par les Anglais. L'entrée ou passage à travers le glacis [en direction du fort] était tout droit, et rien n'obstruait la vue, pratiquement jusqu'au pied du mur, excepté la porte de la barrière et le pont-levis lorsqu'il était levé. Aucun des deux n'aurait résisté à un projectile d'artillerie. Malgré cela, le commandant indien avait négligé de les doubler par des madriers, d'un côté ou de l'autre. Une batterie de deux pièces de « *18 livres* » fut érigée aussitôt entre les deux villages, afin de profiter de cette faiblesse des défenses. Une autre de même puissance fut construite dans le village nord afin de détruire le parapet et de prendre à revers la section qui devait être ébréchée. Ces deux batteries entrèrent en action le 16 juillet.

À 9 h, l'armée française et les éléments mysoriens, cavaliers et fantassins, firent mouvement le long de la berge de la rivière Ariacoupan. Des cavaliers noirs et Cipayes, avec trois pièces de campagne, furent envoyés du camp anglais pour retarder cette avant-garde pendant que l'armée anglaise se préparait. Un autre détachement d'Européens, avec quatre canons, se détacha de leur droite afin de renforcer les deux villages. Pendant ce temps, les deux batteries qui y étaient postées avaient abattu le parapet et réduit au silence l'artillerie du fort. Deux compagnies de Cipayes s'élancèrent alors à l'assaut et se postèrent derrière le revêtement de brique du passage couvert, dans un trou qu'on avait négligé de combler, et à d'autres endroits à la crête du glacis[9]. D'autres, plus aventureux, sautèrent par-dessus le mur de contrescarpe. Il restait encore à franchir le fossé, à escalader et à envahir la brèche. Mais soudain, les Anglais stupéfaits virent monter au mât du fort un drapeau blanc. Le commandant indien de l'ouvrage capitulait avant l'assaut. Il ouvrit les portes du fort. Les Cipayes anglais se précipitèrent aussitôt à l'intérieur et hissèrent un drapeau britannique. Les troupes européennes anglaises suivirent et mirent immédiatement le fort en état de défense. Manquant alors d'initiative et de détermination, Lally-Tollendal ordonna la retraite vers la haie d'épineux, première ligne de défense de Pondichéry.

Pertes ♦Les Français perdirent, entre autres, les 30 canonniers européens et les 12 Cafres de la garnison. ♦Les Anglais eurent quelques tués et blessés.

9. Le passage couvert est un chemin de ronde situé au sommet de la contrescarpe [mur extérieur du fossé tandis que l'escarpe est le mur intérieur]. La contrescarpe de brique servait à effectuer des tirs rasants à la surface du glacis ou plan incliné plat où aucun mouvement de terrain ou obstacle ne permettait à l'assaillant de se dissimuler. Dans ce cas précis, la contrescarpe dépassait trop du glacis mal entretenu, ce qui permettait aux Cipayes assaillants de faire une pause avant de reprendre l'assaut.



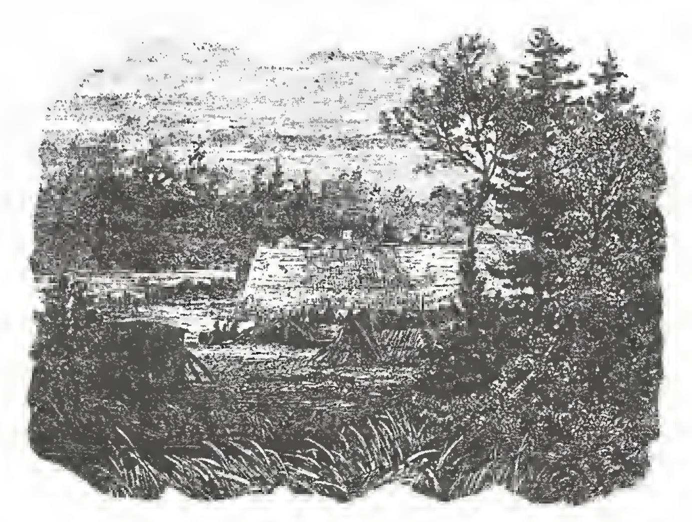
Conséquence de cette défaite franco-mysorienne: De tous ses succès, le colonel Coote considéra celui-là comme le plus appréciable, car le plus inattendu. La prise du fort évita une bataille générale entre les deux armées, car Lally, voyant le drapeau anglais hissé au mât, s'arrêta et retraita.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *Clive and Dupleix; the beginning of empire*, Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989. ♦ *The Life of Robert Lord Clive, Baron Plassey*, Charles Caraccioli, T. Bell, Londres, 1775. 4 vol. ♦ *Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *The Nawabship of Arcot, Raja-Ram, R.*, St. Joseph's Industrial School Press, Trichinopoly, 1912. ♦ *The development of British authority in southern India; the Nawab of Arcot, the East India Company, and the British Government*, James Phillips, Dalhousie University Canada, 1983.

Fort Duquesne. *Siège du*

Date de l'action: 1754.

Localisation: Ancien nom sous le Régime français de la grande métropole américaine de Pittsburgh, Pennsylvanie, USA. Coordonnées géographiques : 40° 26′ de latitude N., et 80° 00′ de longitude O.[1].



Fort Duquesne. Grant, J.G. British Battles on Land and Sea.

Conflit ou campagne: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Mais dans les Indes et en Amérique, les hostilités n'avaient jamais cessé. On peut dire que ce qu'on appellera *Guerre de Sept Ans* en Europe et *French & Indian Wars* en Amérique du Nord avait déjà officieusement commencé. Les Anglais appelèrent *French and Indian Wars* toutes les hostilités nord-américaines de 1689 à 1763. De façon plus détaillée : Guerre de la Ligue d'Augsbourg ou *King William's War* [1689-1697], Guerre de Succession d'Espagne ou *Queen Anne's War* [1702-1713], puis Guerre de Succession d'Autriche et Guerre de Sept Ans ou *King George's Wars* [1744-1748]. Voir les batailles navales franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans dans le *Dictionnaire des Batailles navales franco-anglaises*, même auteur, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2004.

Contexte: En 1749, le marquis de La Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France, avait fait construire le Fort Le-Bœuf et le Fort Presqu'île, près du lac Érié,

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.



pour consacrer la domination de la France sur les territoires de la Belle-Rivière [l'Ohio actuel]. En 1753, une patrouille de huit Anglais, sous le commandement de George Washington[2], se porta dans le secteur pour avertir les forces françaises de quitter ces régions revendiquées par les Anglais. Washington arriva à Fort Le-Bœuf deux semaines avant Noël. Le commandant du fort, Legardeur de Saint-Pierre, le reçut fort civilement tout en lui affirmant de façon catégorique que la Belle-Rivière était française. Washington en profita pour repérer les installations militaires. Au printemps suivant, les Anglais construisirent un poste fortifié à l'emplacement du Fort Duquesne.

Chefs en présence ♦ ***Français***: le capitaine Claude-Pierre Pécaudy, sieur de Contrecœur, officier des troupes de la Marine, membre du Conseil législatif, né le 28 décembre 1705 à Contrecœur, décédé à Montréal le 13 décembre 1775; le capitaine Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre, officier des troupes de la Marine, explorateur, interprète, né le 24 octobre 1701 à Montréal, tué à la bataille du lac Saint-Sacrement (lac George) en 1755. ♦***Anglais***: l'enseigne Edgard Ward.

Effectifs engagés ♦La garnison anglaise comptait 40 soldats réguliers. ♦Les effectifs français étaient plus importants, car le convoi totalisait 300 canots et 60 petites embarcations.

Stratégie ou tactique: Toute la région était fortement boisée. Les communications à longue distance ne se faisaient que par canot.

Le territoire de la Belle-Rivière[3], zone tampon entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, devenait l'enjeu d'une rivalité coloniale qui n'allait pouvoir se résoudre que par la guerre [de Sept Ans]. La poussée de la population des Treize Colonies [1 300 000 habitants] devenait irrésistible contre la Nouvelle-France [60 000 seulement]. La France avait des colonies, mais trop peu de colons pour les défendre, en dépit du fait qu'elle était le pays le plus peuplé d'Europe. *Sa politique de peuplement, menée par des incompétents, avait mené à la crise et laissait présager le déclin.*



Colonel de la Milice de Virginie, George Washington, 23 ans [peinture de Charles W. Peale]. Archives de l'Université Laval.

Résumé de l'action: Au printemps de 1754, 40 Anglais, commandés par l'enseigne Edgard Ward, allèrent construire un poste entouré d'une

2. Futur président des États-Unis.
3. Ohio et Pennsylvanie.



palissade à la jonction des rivières Monongahela et Allegheny. Alerté, le Canada envoya une flottille de 300 canots et 60 petits bateaux à fond plat. Ward capitula presque aussitôt et le sieur de Contrecœur lui ordonna de quitter ce territoire que les Français considéraient comme leur appartenant. Ce qu'il fit. Contrecœur construisit un fort et le nomma Fort Duquesne en l'honneur du marquis de Duquesne qui avait succédé à La Galissonnière[4].

Pertes ♦Aucun tué.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'Ohio redevenait momentanément français.

SOURCES ET LECTURES : ♦*La Belle rivière*, 2 volumes (*Le Fort Duquesne, Le Serpent de satin*), Dentu, Paris, 1874.♦Notes sur la famille Coulon de Villiers, Amédée Gosselin, Lévis, Bulletin des Recherches Historiques, 1906. [Généalogie de la famille de Louis Coulon de Villiers (1710-1757) et journal militaire de son passage au Fort Duquesne, Ohio] ♦Robert Stobo: étude présentée à la réunion de la Société des Numismatiques, le 8 février 1910, Baulne, R.Z., . *in The Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*, Montréal, April 1910.

4. Et non pas en l'honneur d'Abraham Duquesne, mort depuis fort longtemps. Roland, Michel de La Galissonnière [1693-1756] fut gouverneur du Canada de 1745 à 1749. Ce fut l'amiral de La Galissonnière qui battit l'escadre de la Royal Navy de l'amiral Byng au large de Minorque, en 1756.



Fort Duquesne. *Bataille du*

Autre nom: Bataille de la Monongahela.

Date de l'action: 9 juillet 1755.



Marche de l'armée anglaise à travers l'Ohio. UBC Library.

Localisation: Ancien nom français de la ville américaine de Pittsburgh, à la confluence de la Belle-Rivière [l'Ohio actuelle] et de la Monongahela; Pennsylvanie actuelle. Le champ de bataille se trouvait à 900 mètres au sud-est du point de confluence. Coordonnées géographiques: 40° 25′ de latitude N., et 79° 59′ de longitude O.[1].

Conflit: Temps de paix jusqu'au 17 mai 1756. Prélude à la *Guerre de Sept Ans* (Europe) ou *French & Indian Wars* en Amérique du Nord.

Contexte: Ce fut en janvier 1755 que deux régiments de réguliers anglais [le *44th* et le *48th Foot Regiments*] arrivèrent d'Irlande[2], car une nouvelle expédition commençait à prendre forme. Elle était destinée à s'emparer du Fort Duquesne

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Où ils étaient chargés du maintien de l'ordre et de la *Pax Britannica.*




Bataille de Fort Duquesne, dans les bois.
Bibliothèque de l'Université Laval.

dans une région depuis longtemps occupée par les Français mais que revendiquaient les Anglais dont la population grandissante [1 300 000 habitants] commençait à étouffer dans les Treize Colonies côtières. Le commandement de l'expédition fut confié au général Edward Braddock. Quant au colonel sir John Saint-Clair, il fut nommé quartier-maître général et envoyé en avant pour préparer un poste à l'étape de *Will's Creek*[3].

Le 10 juin, Braddock quitta Will's Creek et se lança dans les 150 derniers kilomètres qui le séparaient encore du Fort Duquesne. L'armée anglaise, encombrée de bagages transportés en chariots bâchés, n'avançait que lentement. D'autant plus qu'elle était suivie par de grands troupeaux destinés à l'intendance.

Finalement, Braddock prit 1 500 de ses meilleurs hommes, avec quelques chevaux chargés du strict nécessaire, et partit en avant-garde.

La rumeur de cette invasion atteignit les Canadiens et Contrecœur qui commandait le Fort Duquesne. Braddock suivait si bien toutes les règles militaires de prudence qu'il ne fut pas possible aux Indiens et aux Canadiens français[4] de lui tendre la moindre embuscade. La garnison du Fort Duquesne ne comptait que 892 hommes. Braddock le savait et avait décidé de les laisser battre en retraite quand il arriverait. Les 637 Indiens francophiles, qui faisaient partie des effectifs de la garnison, campaient près du fort. En apprenant l'arrivée de 1 500 Anglais, la plupart de ces derniers décidèrent de ne pas prendre part à la bataille[5].

Comme les Anglais approchaient, le capitaine français Liénard de Beaujeu quitta le fort avec 200 des hommes qui lui restaient pour essayer de persuader les Indiens de participer à une embuscade. Ce capitaine de l'armée française, toujours vêtu à l'indienne, arriva à convaincre 150 ou 200 Indiens de se joindre à lui.

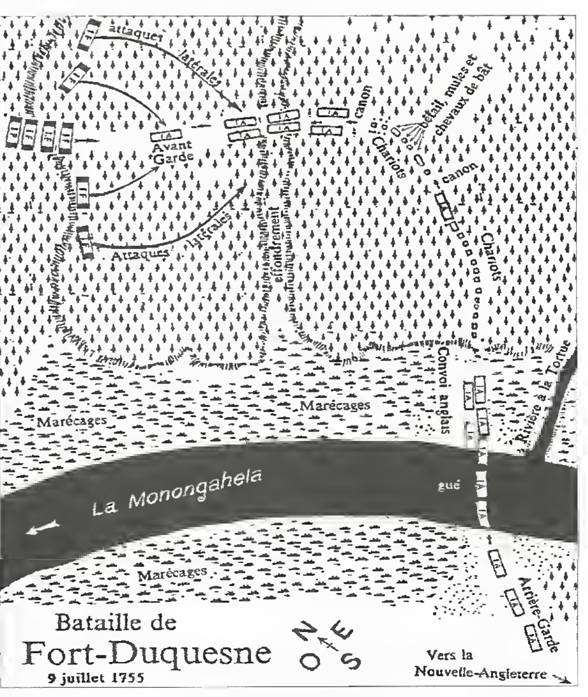
Le 7 juillet 1755 au soir, l'armée anglaise atteignit un méandre de la rivière Monongahela. Le 8 au matin, Braddock envoya le lieutenant-colonel Thomas Gage et une avant-garde pour reconnaître le secteur. Le colonel Saint-Clair

3. En tout cas, le lieu-dit qui sera par la suite appelé ainsi.
4. Pourtant sublimes dans l'art de la guérilla forestière.
5. Les Indiens [et aussi, dans une certaine mesure, les Canadiens français] détestaient les batailles rangées en rase campagne pour lesquelles ils n'étaient, bien entendu, pas formés. De toute façon, la différence d'effectifs, 2 000 soldats anglais contre une centaine de réguliers français renforcés de 146 miliciens, ne laissait rien augurer de positif pour Liénard de Beaujeu.



suivait à quelque distance avec une autre unité. Braddock avait décidé de mener lui-même le gros de la troupe, plus loin derrière. L'armée anglaise descendit vers l'aval jusqu'à un gué, puis franchit la rivière pour se trouver du côté du fort.

Voulant impressionner les Français[6], et sans doute pour le plaisir de ses yeux, Braddock ordonna à ses troupes de revêtir l'uniforme de parade, et à sa fanfare de jouer « *La Marche des Grenadiers* ». Sous le soleil de midi, les rangs impeccables s'engagèrent dans l'eau du gué. Le futur président des États-Unis, George Washington, qui se trouvait là en tant qu'officier, raconta plus tard que ce fut le spectacle le plus grandiose de sa vie[7]. Spectacle étrange, au sein de cette forêt sauvage, mais beaucoup plus courant sur les vastes et multiples champs de bataille d'Europe.



Collection privée de l'auteur.

Pendant ce temps, Gage et son avant-garde continuaient leur progression.

Chefs en présence ♦**Anglais :**
le général de camp anglais Edward Braddock né à Perthshire, Écosse, en 1695, mort peu après cette bataille et enterré en chemin durant la retraite dans ce qui est aujourd'hui la Pennsylvanie ; le colonel sir John Saint-Clair ; le colonel sir Peter Halkett commandait le 44[th] et le colonel Thomas Dunbar le 48[th]. ♦**Français :** le Canadien Daniel-Hyacinthe-Marie Liénard de Beaujeu d'abord, puis

6. Le XXVII[e] Principe du Στρατηγικόο du Grec Onasandre [1[er] siècle ap. J.-C.] s'intitulait ainsi : « Sur le souci que le stratège doit avoir de la splendeur de l'armée qu'il range en bataille », dont la traduction française [de Anne-Marie Ozanam et Pascal Charvet] se libellait : « Le stratège doit être très attentif à mettre en ordre de bataille une armée qui resplendisse sous ses armes, préoccupation aisée qui demande seulement que l'on ordonne d'aiguiser les épées et de fourbir les casques et les cuirasses ; car les lochoï [pluriel de *lochos*, groupe de combat ou section] qui s'ébranlent semblent plus terribles si leurs armes étincellent, et à cette vue, une grande peur envahit les âmes et jette la confusion chez l'ennemi. » Voir Battistini, *in fine*.

7. Le légendaire Daniel Boone était aussi présent dans l'armée anglaise comme George Washington, futur président du pays devenu indépendant. Si Washington était officier supérieur, Boone n'était que charretier ; il conduisait un chariot chargé de munitions de bouche et de guerre. Tous deux s'enfuirent avec l'armée anglaise en déroute.



le capitaine Jean-Daniel Dumas. Daniel-Hyacinthe-Marie Liénard de Beaujeu était officier des troupes de la Marine, seigneur, entrepreneur, né le 9 août 1711 à Montréal ; il fut tué à cette occasion. Le capitaine Jean-Daniel Dumas, qui prit le commandement, était alors dans les troupes de la Marine [il devint maréchal de camp]. Dumas naquit à Montauban, France, le 24 février 1721, et mourut à Albias (Tarn-et-Garonne, France) le 2 août 1794.



Autre secteur de la bataille. Bibliothèque de l'Université Laval.

Effectifs engagés ♦Français : Avant l'arrivée des Anglais, la garnison du fort comptait 892 hommes, dont 37 officiers [réguliers et miliciens], 72 soldats canadiens de la Marine, 146 miliciens canadiens et 637 Indiens. Mais, à l'annonce de l'arrivée d'une armée anglaise, si puissante, 437 Indiens décidèrent de partir et de ne pas s'exposer à une défaite sanglante[8]. Il ne restait donc que 400 à 437 combattants du côté français. ♦Anglais : Sur les 2 000 hommes [1 000 soldats réguliers, 500 coloniaux et 500 miliciens] de l'armée de Braddock, 1 500 furent engagés dans l'action. Il y avait 10 guides indiens[9]. Le reste de la troupe se composait d'un détachement de

8. D'autant plus qu'ils savaient qu'en cas de défaite, les Anglais ne leur feraient aucun quartier. Ils seraient massacrés et scalpés. De leur côté, dans le cas inverse, les Anglais étaient protégés par la présence des Français ; tout au moins quand les Anglais avaient pris soin de détruire leur stock d'eau de feu [alcool] avant de déposer les armes.

9. L'historien amérindien Alvin M. Josephy écrivit dans **500** Nations [Alfred A. Knopf, New York, 1994, p. 243-244] : « Braddock, qui avait l'habitude d'insulter les tribus indiennes, ne comptait que huit Indiens dans son armée. Avant sa désastreuse expédition dans la nature pour tenter de s'emparer du Fort



marins, trois compagnies de Rangers de Virginie et du Maryland, deux compagnies de New York.



Le général britannique Edward Braddock [1695-1755].
Collection privée de l'auteur.

Stratégie ou tactique: Selon les plans d'invasion de la Nouvelle-France par les Anglo-Américains, le général Braddock devait attaquer et prendre le Fort Duquesne. Shirley devait s'emparer du *Fort Niagara*, Johnson de la *pointe à la Chevelure* [Crown Point] et Monckton du *Fort Beauséjour*. Ensuite, Braddock devait rejoindre Shirley à Niagara au nord, et ensuite se porter vers l'est effectuer sa jonction avec Johnson à la pointe à la Chevelure, au cas où ce dernier aurait besoin de lui pour remplir sa mission.

Les Français apprirent très tôt que l'armée anglaise de Braddock traînait une artillerie importante; et plus particulièrement des pièces de siège et des canons de marine, débarqués du vaisseau de guerre NORWICH, amarré au quai d'Alexandria. Ces pièces de marine auraient pulvérisé le fort en un instant. Contrecœur [qui commandait le Fort Carillon] le savait. Aussi, dès le commencement du mois de juin, ce dernier avait lancé des patrouilles françaises pour harceler les Anglais, les retarder et brûler les villages du Maryland et de la Virginie, à titre de diversion, dans l'espoir de disperser les troupes anglaises. Mais rien ne put détourner le général anglais de sa mission initiale: *prendre le fort*.

Pour ce qui est des Français du Fort Duquesne qui devaient arrêter cette puissante colonne, la tâche n'était certes pas des plus faciles à cause de la différence d'effectifs. La colonne anglaise, à quatre hommes de front, s'étendait sur 6 kilomètres ! Cela faisait à peu près une rangée de 4 hommes tous les 16 mètres. Une embuscade efficace était donc impossible sur le gros de la troupe, car la colonne

Duquesne, il avait, par inadvertance, incité les bandes de Shaunis et de Delawares réfugiées à déterrer la hache de guerre contre les Anglais lorsqu'il avait déclaré avec arrogance à Shingas, grand chef Delaware, que, lorsque les Français auraient été rejetés hors de l'Ohio, «les Anglais seuls — et pas les Sauvages — deviendraient les possesseurs de ce territoire. »



était trop longue[10]. Tactiquement parlant, les Français s'arrangèrent donc pour combattre l'armée anglaise, trop nombreuse, avant qu'elle ne puisse déployer et utiliser ses nombreux effectifs dans un terrain ouvert. La bataille eut lieu dans un chemin forestier de quatre mètres de large.

Résumé de l'action: Soudain, l'avant-garde anglaise de Gage, qui avait déjà traversé la rivière Monongahela, entendit des cris de guerre et aperçut des Français et des Indiens qui couraient dans leur direction. Certains Français, dont le chef Beaujeu, en tête, s'étaient habillés à l'indienne. Gage plaça ses hommes en ligne en travers du sentier, le premier rang agenouillé. Le groupe d'assaut de Beaujeu disparut dans la forêt et commença à tirer. Beaujeu fut presque immédiatement [à la troisième salve] tué d'une balle dans le cerveau. Dumas prit le commandement des Français.

Après quelques coups de feu, l'avant-garde anglaise battit en retraite en désordre devant les Français et les Indiens, pour se réfugier près des troupes de Saint-Clair qui suivaient. À ce moment, les Anglais mirent un petit canon en action. Les projectiles à grappes antipersonnel firent perdre pied aux miliciens et aux Indiens. Dumas disposa alors ses troupes de la Marine en travers de la route comme *élément d'arrêt*, et leur *feu de peloton* [par rangées consécutives] cribla l'avant-garde anglaise qui, ayant vu les miliciens et les Indiens perdre pied, montait à l'assaut au pas de charge. Les salves *roulantes* et ininterrompues des troupes de la Marine stoppèrent net l'assaut anglais.

Les troupes d'assaut anglaises refluèrent sur le corps d'armée principal de Braddock, qui arrivait enfin en renfort, semant le désordre dans les rangs des réguliers anglais. Pris entre deux feux avant de s'être formés et déployés, les soldats anglais furent atteints à leur tour par cette panique contagieuse. Ils oublièrent toute prudence; leurs régiments se transformèrent en peu de temps en foule confuse, et chaque homme se défendit individuellement de derrière les arbres, contre les miliciens canadiens, les réguliers métropolitains et les Indiens qui attaquaient maintenant des lisières et de l'intérieur de la forêt.

Furieux, Braddock galopait tout le long de ce chemin encombré de tués, se lançait d'un arbre à l'autre, frappait ses soldats avec le plat de son sabre afin de leur faire reformer les rangs, les traitait de *couards* et de *lâches*. Il eut quatre chevaux tués sous lui, alors qu'il cherchait à former des détachements à envoyer dans la forêt pour encercler les Français et les Indiens et pour les prendre à revers. En vain ! Son état-major fondit avant d'avoir pu exécuter son ordre. Alors qu'il grimpait sur le cinquième cheval, une balle française[11] lui traversa les poumons.

10. Et, à cause de cette longueur, les Français ne pouvaient leur opposer qu'un homme tous les 28 mètres, s'ils voulaient les attaquer par les deux flancs.

11. Ou peut-être provenant d'un soldat anglais qu'il avait insulté et frappé. Les règlements de compte sont fréquents, au cours des premiers combats d'une guerre, entre les soldats et les officiers. Les crimes restent alors parfaitement impunis.

Ce fut alors que les tambours battirent la retraite: et les soldats réguliers anglais montrèrent un comportement tout à fait rare pour des soldats de métier, ils jetèrent leur fusil qui les gênait pour courir plus vite vers la rivière.

De l'autre côté du gué, Gage réussit à calmer les hommes affolés et à rétablir un peu de discipline. Sur les 1 500 soldats anglais engagés, près de 1 000 avaient été tués ou blessés, durant les quatre heures qu'avait duré la bataille. C'était l'hécatombe.

Pertes ♦**Français**: 24 tués et 16 blessés selon certains historiens. ♦**Anglais**: 600 tués et 400 grièvement blessés. Les trois quarts des officiers anglais furent tués. Parmi les morts se trouvait la belle maîtresse du général Braddock qu'il faisait fidèlement suivre avec ses bagages dans ses campagnes militaires[12]. Les Anglais abandonnèrent 13 pièces d'artillerie, des centaines de fusils et des milliers de cartouches, une centaine de bovins, 400 à 500 chevaux. *Les papiers personnels de Braddock révélèrent à l'état-major français la stratégie générale anglaise, ainsi que les ordres de Londres, alors que la France et l'Angleterre étaient encore en paix.* On trouva aussi, dans ses papiers, des lettres du capitaine Stobo, otage anglais détenu à Québec, qui profitait de la semi-liberté que lui laissaient les Français pour communiquer des renseignements militaires sur la colonie française, violant en cela ses devoirs d'otage.

Conséquence de cette défaite anglaise: Braddock transporté en chariot mourut deux jours plus tard. Il fut enterré en hâte au milieu du chemin afin que l'armée en fuite fasse disparaître les traces pour éviter au général d'être scalpé par les Indiens ou par les Canadiens. Sa tombe se trouve encore entre les villages de Chalkhill et de Farmington, sur la nationale 40, à quelques kilomètres d'Uniontown, Pennsylvanie.

Cette tragique bataille eut l'effet d'une véritable douche froide sur l'opinion publique des Treize Colonies anglaises. « *Il faut reprendre l'offensive pour racheter l'honneur des armes anglaises...*[13]» Vers la mi-août, le colonel Dunbar fut nommé à la succession du général Braddock, à la tête des restes de l'armée vaincue. Il reçut l'ordre de réitérer l'offensive sur le Fort Duquesne. Mais la défaite était trop récente. Le moral était si bas que les survivants avaient détruit le matériel qui leur restait afin de retraiter plus vite vers le Fort Cumberland[14]. De là, Dunbar écrivit au gouverneur Morris pour lui demander [curieusement, puisque c'était le plein été !] d'établir ses quartiers d'hiver. C'est dire à quel point le moral était bas.

12. Cependant, ils ne moururent pas tout à fait ensemble. Braddock lui survécut deux jours, ce qui lui évita d'être scalpé comme elle. Edward Braddock était né à Londres en 1695. Il mourut donc là en 1755. Nommé major général un an avant sa mort, il avait été muté en Virginie six mois plus tôt.
13. Lettre du 26 juillet 1755 de Dinwiddie à Dunbar. Editions Brock. Records of Dinwiddie.
14. Beaucoup plus au sud. Il ne s'agit pas du Fort Beauséjour d'Acadie, dans le détroit de Chignectou, devenu à la mi-juin 1755 Fort Cumberland.



En ce qui concerne l'invasion sur Niagara, Shirley échoua aussi. Il atteignit Oswego vers la fin du mois d'août et, après y avoir passé un mois, décida de renoncer à marcher sur le Fort Niagara.



Le général Braddock, à l'agonie, est emporté par l'armée anglaise en fuite. Library of Congress.

SOURCES ET LECTURES: ♦Louis-Antoine De Bougainville, 1729-1811, A Study in French Naval History and Politics, Mary Kimbrough. ♦Papiers Contrecœur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1745 à 1756, Claude Pierre Pécody de Contrecœur, Fernand Grenier, Publications des Archives du Séminaire de Québec, Québec, 1952. ♦ *George Washington d'après ses mémoires et sa correspondance; histoire de la Nouvelle-France et des Etats-Unis d'Amérique au XVIIIe siècle*, Alphonse Jouault, 1829. ♦ *George Washington, citizen-soldier*, Charles Cecil Wall, University Press of Virginia, Charlottesville, 1980. ♦ *Life of George Washington*, Washington Irving, Bernhard Tauchnitz, Leipzig, 1856-1859. ♦ *Braddock, a story of the French and Indian Wars*, John Roy Musick, ♦ *History of Cumberland (Maryland), from the time of the Indian Town, Ciuctucuc, in 1728, up to the present day, embracing an account of Washington's First Campaign, and Battle of Fort Necessity, together with a History of Braddock's expedition*, W. H. Lowdermilk, 1878.

Fort Duquesne.

Siège du



Les Anglais occupent les ruines du Fort Duquesne abandonné.
UBC Archives.

Date de l'action: 24 septembre 1758.

Localisation: Ancien nom de la ville de Pittsburgh, Pennsylvanie, USA. Coordonnées géographiques: 40° 20′ de latitude N., et 80° 00′ de longitude O.[1].

Contexte: Fin 1758, le brigadier John Forbes, si malade qu'il devait être transporté sur une litière, prit possession du Fort Duquesne abandonné par les Français après qu'ils l'eurent fait sauter. Il désigna l'origine de son message de victoire comme étant Pittsburgh, en l'honneur du ministre anglais sir William Pitt.

Chefs en présence ♦**Français**: monsieur Marchant, sieur de Ligneries. ♦**Anglais**: brigadier général Forbes[2].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: L'expédition comptait 6 000 Anglais. L'avant-garde totalisait 838 soldats. ♦1 200 **Français** au commencement du siège; 200 à la fin.

Stratégie ou tactique: Certains ont prétendu que le commandant de Ligneries aurait pu résister au lieu de retraiter, en dépit des ordres reçus du gouverneur de la Nouvelle-France, Vaudreuil.

Résumé de l'action: Lors de son départ pour attaquer le Fort Duquesne, le brigadier général anglais Forbes commandait 6 000 hommes. Le Fort Duquesne avait 1 200 hommes. Parti en avril, Forbes ne prit la première initiative qu'en septembre. Arrêté, à 75 kilomètres à l'est du Fort Duquesne, il envoya le major Grant avec 838 hommes pour reconnaître les défenses du Fort Duquesne. Mais, le 14 septembre, Grant fut attaqué et taillé en pièces par un détachement franco-indien aux Monts-du-Laurier.

---

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.
2. John Forbes, militaire, né le 5 septembre 1707 à Edimbourg, Écosse, mort à Philadelphie le 11 mars 1759 à 51 ans. Il fut inhumé dans le chœur de Christ Church à Philadelphie.

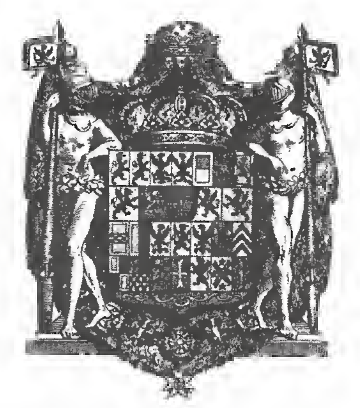


Malgré une autre sortie victorieuse, le 12 octobre, la situation des Français était désespérée. Il ne leur restait que 18 jours de vivres. Ligneries décida alors d'éviter une capitulation du fort qui lui aurait coûté tous ses hommes. Il renvoya les miliciens canadiens chez eux et dépêcha une partie de ses réguliers français au Fort Détroit, au Fort Presqu'île et dans les forts des Illinois. Il ne conserva que 200 hommes avec lui.

De leur côté, les Anglais eux-mêmes étaient dans une situation critique. L'hiver approchait et ils se voyaient obligés de retraiter vers l'est sans avoir pris le fort. Forbes décida fin novembre de faire une dernière tentative. Il lança 2 500 hommes contre le fort avec une forte artillerie artillerie. Le 24 novembre, monsieur de Ligneries fit sauter la forteresse et se replia vers le Fort Machault[3], au nez et à la barbe de Forbes.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: L'abandon de ce poste-avancé montrait à quel point l'étau se resserrait sur la Nouvelle-France.



Armoiries de Charles, Frédéric, roi de Prusse, électeur de Brandebourg.

3. Situé à 85 kilomètres au sud-sud-est d'Érié et à 120 kilomètres au nord du Fort Duquesne. Coordonnées de Fort-Machault, 41° 24′ de latitude Nord et 79° 50′ de longitude O. Ce fort fut plus tard rebaptisé Fort Venango. Le site se trouvait non loin de la ville actuelle de Franklin, à la jonction de la rivière des Français [French River actuelle] et de l'Allegheny.



SOURCES ET LECTURES : ♦*Letters of General John Forbes relating to the Expedition against Fort Duquesne in 1758, compiled by Irene Stewart, to which is added a list of references on the Expedition,* Brigadier-General John Forbes, Irene Stewart, Pittsburgh, 1927. ♦ *Two Journals of Western tours, one, to the neighbourhood of Fort Duquesne (July-September, 1758); the other to the Ohio (October 1758-January 1759),* Christian Frederick Post, in Thwaites (R. G.) Early Western Travels, etc. vol. I. 1904. ♦ *Registres des baptesmes et sepultures qui se sont faits au Fort Duquesne, pendant les années 1753, 1754, 1755, & 1756,* 100 copies seulement imprims, Nouvelle York, Isle de Manate, 1859. ♦ *The capture of Fort Duquesne. An historical discourse before the Society of Colonial Wars in the commonwealth of Pennsylvania, delivered in Christ Church, Philadelphia, on the one hundred and fortieth anniversary of the capture of the fort, Sunday, November twenty-seventh, 1898, upon the occasion of the unveiling of a memorial tablet of Brigadier-General John Forbes, commander of His Majesty's troops in the southern provinces of North America,* Cortlandt Whitehead, Cortlandt, G.D. Buclanan, Philadelphie, 1898. ♦ *Captain Orme's Journal [of an Expedition against Fort Du Quesne],* capitaine Robert Orme, Londres. [non daté]

Fort Frontenac. *Siège du*



Collection privée de l'auteur.

Date de l'action: 24-27 août 1758.

Localisation: Ancien nom de Kingston, Ontario, Canada. Le fort s'appelait aussi Fort Cataracoui. Coordonnées géographiques: 44° 14′ de latitude N., et 76° 30′ de longitude O.[1].

Contexte: En août 1758, le lieutenant-colonel Bradstreet avec 3 000 hommes[2] alla attaquer le Fort Frontenac situé sur la rive nord du Saint-Laurent à l'embouchure du lac Ontario. Il occupa le Fort Frontenac et s'empara des neuf grosses embarcations françaises qui naviguaient sur le lac Ontario.

Chefs en présence ♦Français: monsieur Pierre-Jacques Payen de Noyan et de Chavoy[3]. ♦Anglais: le lieutenant-colonel John Bradstreet[4].

Effectifs engagés ♦Anglais: 3 000 soldats, avec 60 canons et 16 mortiers. ♦Français: 24 Français et quelques Indiens. En tout 80 hommes.

Stratégie ou tactique: C'était un fort carré mesurant une centaine de mètres de côté et armé de 60 pièces d'artillerie et de 16 mortiers. Seulement 24 Français y tenaient garnison de même qu'une troupe d'Indiens aux effectifs indéterminés[5]. Les assiégeants bombardèrent le fort, qui riposta. Les batteries anglaises ouvrirent bientôt une brèche dans l'enceinte et neutralisèrent les canons du fort.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Essentiellement des troupes coloniales.
3. Pierre-Jacques Payen de Noyan de Chavoy, officier des troupes de la Marine, seigneur et lieutenant de roi à Trois-Rivières, né à Montréal le 3 novembre 1695, mort à Paris le 30 décembre 1771.
4. John [son véritable nom de baptême donné par sa mère était Jean-Baptiste] Bradstreet, officier et fonctionnaire, né le 21 décembre 1714 à Annapolis Royal, Nouvelle-Écosse, second fils d'Edward Bradstreet et d'Agathe de Saint-Étienne de La Tour, une Acadienne; décédé à New York le 25 septembre 1774.
5. Une cinquantaine.

Vaudreuil, dernier gouverneur de Nouvelle-France, avait toujours négligé de fortifier sérieusement ce poste-clé, et Noyan dut se rendre le 27 août.

La stratégie d'étouffement de la Nouvelle-France portait ses fruits[6]. La colonie française mourait de faim. Les renforts n'arrivaient pas. Même si en 1755, en dépit du blocus anglais, quelques rares bataillons d'infanterie, totalisant 3 300 hommes[7], avaient réussi à franchir l'Atlantique.



Peinture du Fort Frontenac entouré de maisons de colons et de tipis indiens.
Surrey Public Library.

Résumé de l'action: Sur le front des Grands lacs, le 24 août, John Bradstreet traversa le lac Ontario avec 3 000 hommes et prit pied le jour même devant le Fort Frontenac où Noyan ne commandait qu'une garnison de 24 soldats.

Bradstreet débarqua au crépuscule le soir du 25 août, sur la pointe de terre où le fort était construit, à 1,5 kilomètre du fort dont il était protégé par une élévation de terrain.

Le 26 août au matin, les Anglais mirent leur artillerie en batterie à 500 mètres du fort et ouvrirent le feu. Mais le métal des projectiles semblait trop léger pour

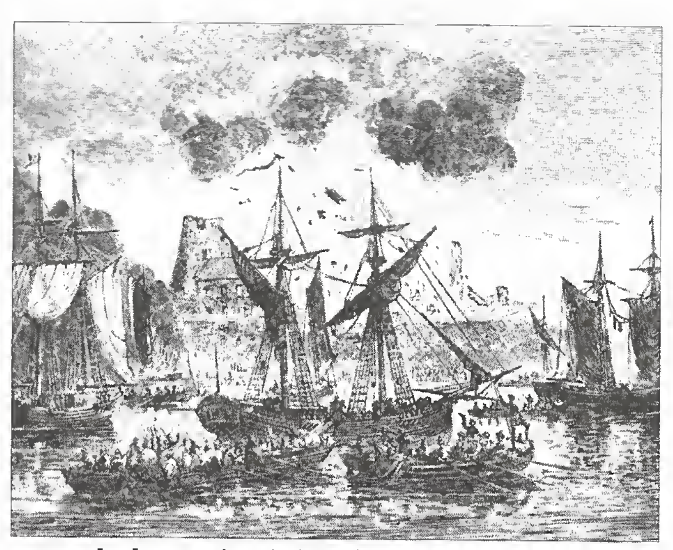
6. Rappelons que le 4 février 1755, donc bien avant l'ouverture de la Guerre de Sept Ans, l'Angleterre avait commencé, en pleine paix, à bloquer le golfe du Saint-Laurent. Le 4 février, Edgard Boscawen était nommé vice-amiral de l'Escadre Bleue avec ordre de faire voile vers les eaux nord-américaines «*pour intercepter tous les renforts français.*»
7. Face aux 30 000 soldats [métropolitains et coloniaux] que pouvait aligner la Nouvelle-Angleterre.



ébrécher le solide rempart qui atteignait trois mètres de haut. Dans leur souci de prudence, les Anglais tiraient de trop loin pour toucher significativement les murs. La nuit suivante, le commandant anglais fit enfin approcher son artillerie. Il installa des soldats dans une sorte de retranchement qui aurait pu servir d'avant-poste au fort. Comme il faisait exécuter quelques travaux de terrassement, les Français entendirent les coups de pioche et commencèrent à bombarder le secteur au jugé. Durant le cours de cette nuit, les Anglais installèrent leur artillerie et, à l'aube, commencèrent à bombarder les fortifications.

Bientôt les canons du fort furent réduits au silence. Le commandant français fit alors hisser un drapeau blanc. Les Indiens, qui ne voulaient pas se rendre[8], décrochèrent et se réfugièrent dans les bois. D'autres montèrent à bord d'un brick que les Français avaient pris aux Anglais à Oswego, coupèrent les câbles et tâchèrent de faire voile vers Niagara. Mais Bradstreet fit tourner ses canons vers le navire ; plusieurs guerriers furent tués à bord et les autres sautèrent dans leurs canots et prirent le large, abandonnant le brick et un schooner.

La garnison française, quant à elle, fut faite prisonnière, mais elle obtint l'autorisation de conserver ses effets personnels. Bradstreet permit à tous les Français du fort, *prisonniers sur parole*, de se mettre en marche pour Montréal, Noyan ayant promis de faire renvoyer dans leurs foyers un nombre égal de prisonniers anglais.



Fort Frontenac pris par les Anglais. Archives publiques du Canada.

8. En fait, ils savaient ce que les Anglais allaient leur faire subir en guise de représailles : le scalp.



Pertes ♦Quelques Français et Indiens tués ; les autres [Français] furent faits prisonniers. ♦Pertes anglaises inconnues.

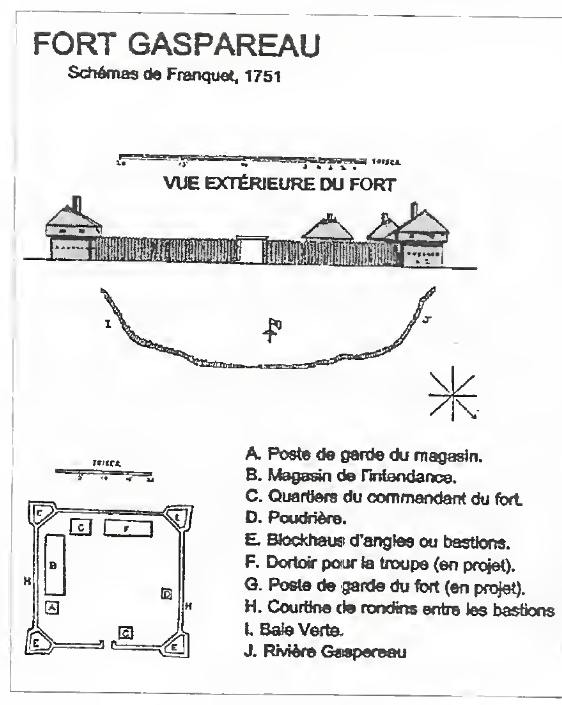
Conséquence de cette défaite française: La chute de ce fort contribua à détacher provisoirement des Français les Indiens du bassin hydrographique de l'Ohio. La Nouvelle-France commençait à se trouver resserrée dans la vallée laurentienne. Il ne lui restait que les places fortes de Québec, Trois-Rivières, Saint-Frédéric, Montréal et Niagara, sans compter quelques forts secondaires. Bradstreet fit démolir les fortifications, ainsi que les magasins, par le feu.

SOURCES ET LECTURES : ♦*An impartial account of Lieutenant, colonel John Bradstreet's expedition to Fort Frontenac, to which are added, a few reflections on the conduct of that enterprize, and the advantages resulting from its success,* by a volunteer on the expedition, Editions Rous & Mann, Toronto, 1940. ♦*Dash to Frontenac, an account of Lt. Col. John Bradstreet's expedition to and capture of Fort Frontenac,* Frederick A. Rahmer, Publié à Rome (N.Y), 1973. ♦*A Plan of the fort and bay of Frontenac, with the adjacent countries,* échelle 1/1 584 000, Editions R. Baldwin, Londres, 1758. ♦*Royal Fort Frontenac; texts selected and translated from the French,* by Richard A. Preston, Léonard Lamontagne, Champlain Society, Toronto, 1958. ♦*Le fort de Frontenac, 1668-1678,* Benjamin Sulte, J. Hope, Ottawa, 1901. ♦*Old forts in Upper Canada,* Fritz G.M. Winter, University of Toronto, Toronto, 19—?. ♦ *Walls below the pavement, archeology at Fort Frontenac,* Derek Redmond, Quarry Films, 1985. ♦*Kingston à la fin du régime français,* Olivier Maurault, Imprimerie Leclerc, Hull, Québec, 1939. ♦*Frontenac at Cataraqui, 1673-1973,* R.A. O'Brien, traduction de Gérard Bessetta, Mika Pub. Co., Belleville, Ontario, 1975. ♦*Fort Frontenac from the days of La Salle,* colonel William Grassett Hagarty, 1953.

Fort Gaspareau. *Capitulation sans combat du*

Date de l'action: 17 juin 1755.

Localisation: Gaspareau, Gaspareaux, Gaspereau. Isthme de Chignectou, resserrement entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Coordonnées géographiques: 46° 00′ de latitude N., et 64° 05′ de longitude O.[1].



SFU Library (S.A.D.A.P.P.).

Conflit: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748].

Contexte: Immédiatement après la prise par les Anglais du Fort Beauséjour qui gardait la frontière franco-anglaise en Acadie, le colonel Monckton envoya au capitaine de Villeray, commandant français du Fort Gaspareau, un message où il proposait les mêmes conditions de capitulation. Villeray accepta, car il n'avait qu'une garnison de 20... soldats !

Chefs en présence ♦**Français**: Au moment de la capitulation sans le moindre *baroud d'honneur*, le commandant du fort était le capitaine Benjamin Rouer de Villeray, officier des troupes de la Marine, né en 1701, décédé à Rochefort, France, le 30 novembre 1760. ♦**Anglais**: lieutenant-colonel John Winslow, officier et fonctionnaire, né le 10 mai 1703 à Marshfield, Massachusetts, décédé le 17 avril 1774 à Hingham, Massachusetts.

Effectifs engagés ♦**Français**: 25 hommes. ♦**Anglais**: 500 hommes.

Stratégie ou tactique: Stratégiquement parlant, l'Angleterre était en train d'isoler la France de ses colonies en bloquant l'accès à la Nouvelle-France. C'étaient des actes de piraterie puisque les deux pays étaient encore en paix.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758.*



Le Fort Gaspareau était un ouvrage de peu de valeur militaire de « *180 pieds carrés avec quatre redoutes minables aux quatre coins, un fossé non terminé, pas de remparts, pas de glacis, une palissade plutôt ordinaire* ». Ce fut la description qu'en donna le nouveau commandant anglais [lieutenant-colonel Winslow] lorsqu'il y arriva avec une garnison de 500 hommes. Le Fort Gaspareau était situé au niveau du sol sur la côte, juste sous l'embouchure de la rivière Gaspareau, qui se jette dans la baie Verte.

En 1755, le côté nord-est du fort était à 20 mètres de la mer, et la façade est à une quarantaine de mètres. Depuis, l'érosion marine à emporté le coin sud-est de la fosse. Le fort était carré, les façades mesuraient 35 mètres de côté. À chaque coin s'élevait une tour bastionnée de deux étages et de forme pentagonale, construite de madriers dressés et joints ensemble par des poutres transversales. Le premier étage surplombait en corniches de 60 centimètres le rez-de-chaussée et était percé de mâchicoulis de façon à permettre un tir vertical vers le bas des murs. De petits canons étaient montés au deuxième étage, percé en outre de meurtrières. Entre ces tours, une courtine constituée de deux palissades parallèles de lourds troncs d'arbres dressés. La palissade intérieure était un peu plus basse que la palissade extérieure[2]. Au pied intérieur de la courtine s'élevait une banquette de terre que les soldats utilisaient pour tirer par les meurtrières. À l'extérieur, un fossé de quatre mètres de largeur au sommet et de un mètre et demi au fond. La terre du fossé avait été utilisée pour élever la banquette au pied de la palissade et, à l'extérieur, pour former un semblant de glacis qui descendait graduellement. Ainsi, le fossé était plus profond et sa plus grande profondeur s'abaissait d'environ 1,90 mètre. Il était prévu de construire une autre palissade au-delà de ce qui était appelé un glacis, mais elle ne l'avait pas été au moment de la capitulation, de même que le pont-levis.

L'artillerie du Fort Gaspareau, en 1755, consistait en quatre petits canons tirant des boulets de 120 grammes, et en huit petits canons tirant des boulets de 240 grammes. La garnison ne comportait que 20 hommes. À l'intérieur du fort étaient un entrepôt de vivres, une poudrière, et une maison pour le commandant et les officiers. Les soldats logeaient dans les tours. Au moment de la capitulation, une nouvelle poudrière était en construction. Handicap sérieux : le Fort Gaspareau, quoiqu'il fût construit au bord de l'eau, n'avait pas de puits ni de source. Lorsque Winslow prit possession du fort, il écrivit dans un rapport à Monckton, daté du 21 juin 1755, que « *la garnison devait aller chercher son eau en chariot à une grande distance* ». Ce fort faisait partie du même système de défense que le Fort Beauséjour : la garde de la frontière franco-anglaise.

2. Sans doute afin de servir de chemin de ronde.



Résumé de l'action: Le lendemain, 17 juin, le Fort Gaspareau, commandé par Villeray, qui n'avait que 20 hommes pour défendre cette enceinte de pieux à la baie Verte, accepta de capituler aux mêmes conditions que le Fort Beauséjour.

Pertes ♦ Nulles.

Conséquence de cette défaite française: Pas de combat, pas de siège. Le Fort Gaspareau fut immédiatement rebaptisé Fort Monckton. La capitulation sans combat vaudra au capitaine Benjamin Rouer de Villeray un passage devant le conseil de guerre de Québec en 1757. Exonéré de tout blâme, il reprendra son poste d'officier et servira à Louisbourg durant le siège de 1758.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *L'Acadie. Histoire des Acadiens du XVIIe siècle à nos jours*, Yves Cazaux, Albin Michel, Paris, 1992. ♦ *Acadie. la guerre de Cent Ans des Français d'Amérique au Maritimes et en Louisiane 1670-1769*, Robert Sauvageau, Berger-Levrault, Paris, 1987. ♦ *Course à l'Accadie. Journal de campagne de François Du Pont Duvivier en 1744*, Bernard Pothier, Editions d'Acadie, Moncton, 1982. ♦ *De Grand-Pré à Kouchibougouac. L'histoire d'un peuple exploité.* Régis Brun, Editions d'Acadie, Moncton, 1982. ♦ *L'Acadie anglaise (1713-1755)*, Robert Rumilly, Fides, Montréal, 1983. ♦ *L'Acadie, des origines à nos jours. Essai de synthèse historique*, Michel Roy, Québec-Amérique, Montréal, 1981. ♦ *The history of Acadia*, James Hannay, [microfiches], Dominion Atlantic Railway, Kentville (NS), 1905.

Fort Le Bœuf. *Prise du*

Date de l'action: 18 juin 1763.

Localisation: 42° 00′ de latitude N., 80° 04′ de longitude O. À 16 kilomètres au sud du Fort Presqu'île, c'est-à-dire de la ville actuelle d'Érié[1].

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766. Histoire de la Nouvelle-France ; Histoire du Canada et des États-Unis.

Contexte: Après la prise du Fort Presqu'île, il fallait prendre le Fort Le Bœuf afin de contrôler les abords immédiats du lac Érié.

Chefs en présence ♦Pontiac[2]. ♦Inconnu.

Effectifs engagés ♦200 Indiens. ♦Une vingtaine de soldats constituaient la garnison anglaise.

Stratégie ou tactique: Il n'y eut pas de combat.

Résumé de l'action: Les 200 hommes de Pontiac se dirigèrent ensuite vers le Fort Le Bœuf, qui capitula après négociations.

Conséquence de cette action: Ainsi, le Centre-Ouest américain était entre les mains de Pontiac.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Orderly Book I of Colonel Henry Bouquet's Expedition Against the Ohio Indians, 1764,* Western PA History Magazine # 56 (Jul 1973), #56 (oct. 1973), #57 (janvier 1974). ♦ *The Prevosts of the Royal Americans* [Biographical sketches of three Swiss brothers and nephew who served as officers in the Royal American Regiment.] Western Pennsylvania History Magazine #56 (jan 1973), pp. 1-38. ♦ *A Survey of Bouquet's Road, 1764, Samuel Finley's Field Notes,* Western PA Hist Mag.#66 (avril 1983), pp. 128-68; #66 (juillet 1983) pp. 237-70, #66 (oct. 1983) pp. 347-67, #67 (janvier 1984) pp. 33-63, et 67 (avril 1984) pp. 133- 52. ♦ *The King's Royal Rifle Company* (The 60th Regiment of Foot), Herbert F. Wood, Hamilton, Londres, 1967. [Participation de ce régiment colonial dans la Guerre de Sept Ans, la Guerre de Pontiac et même la guerre d'Indépendance américaine.] ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh 1975.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).



Fort Lévis. Siège du

Date de l'action: 23-27 août 1760.


Combat de L'OUTAOUAISE, 17 août 1760, dessin du lieutenant Thomas Davies. SFU.

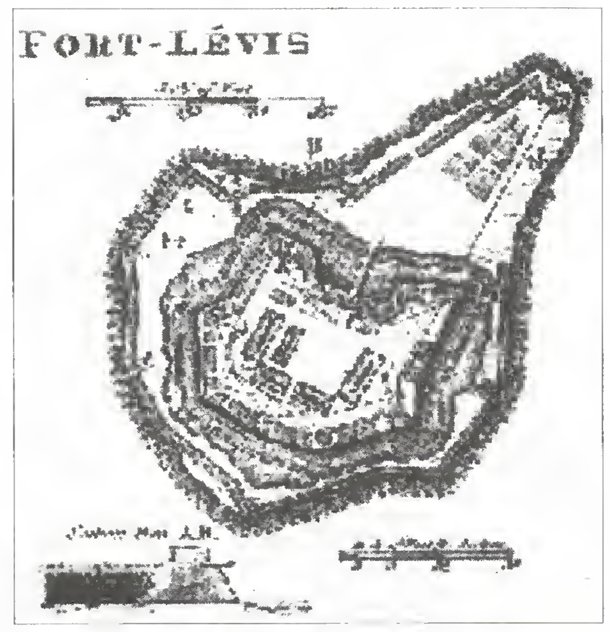
Localisation: Dans les Mille-Îles, vaste archipel situé à la sortie du lac Ontario, à l'entrée du fleuve Saint-Laurent, sur un îlot fortifié de ce fleuve. Le fort était situé à la Tête des Rapides. Fort Lévis avait été construit à la demande du général Lévis, en août 1759 dans l'Isle Royale[1], à cinq kilomètres en aval du Fort de La Présentation (Fort Oswegatchie), car ce dernier ouvrage de défense n'était pas suffisant pour barrer efficacement le fleuve à une invasion. C'était un ouvrage de bois et de terrassement, de forme vaguement carrée, à quatre bastions. À la suite de sa destruction durant le siège de 1760, le fort fut reconstruit et renommé Fort William-Augustus. L'Isle Royale fut engloutie au début du XXe siècle lors de la construction de la *voie maritime du Saint-Laurent*, qui ouvrait les Grands Lacs aux vaisseaux marchands de gros tonnage[2]. Il semble que les points les plus hauts de l'île soient encore visibles. Aujourd'hui, le site est en territoire américain, près d'Ogdensberg, dans le comté Saint-Laurent de l'État de New York[3].

Contexte: C'était la fin de la Guerre de Sept Ans. La Nouvelle-France était à l'agonie. La campagne anglaise de 1760 représentait le dernier assaut, l'ultime estocade de sa mise à mort. Le 10 août, la flottille anglo-américaine qui attaquait le Canada par les Grands Lacs — pointe ouest du *Trident stratégique* — naviguait sur le lac Ontario. Elle transportait 10 842 hommes [général Amherst], dont 700 Iroquois sous les ordres de William Johnson. Avant le 15, elle atteignait le

1. Aujourd'hui Chimney Island. L'érection du Fort Lévis fut donc décidée par François-Gaston, chevalier de Lévis, mais le fort fut érigé par l'ingénieur Jean-Nicolas Desandrouins. Jusqu'au traité de Paris de 1763, l'Île du Cap-Breton, en Nouvelle-Écosse, s'appelait aussi Isle Royale. Aujourd'hui, une île située à l'ouest du lac Supérieur porte encore le nom d'Isle Royale.
2. Les 3 769 kilomètres de la voie maritime du Saint-Laurent furent terminés en avril 1959.
3. Toutefois, la plaque commémorative du Fort Lévis est en territoire canadien. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.



Fort de La Présentation[4], siège de la mission du père Piquet, un missionnaire auprès des Indiens.



Archives Nationales, Ottawa

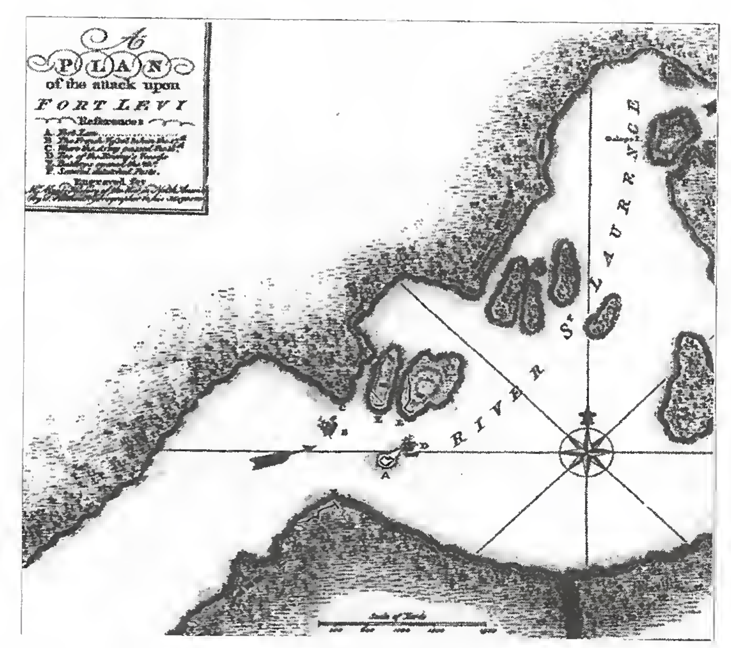
Chefs en présence ♦**Anglais:** Major général Jeffery Amherst[5]; William Johnson[6] commandait les Iroquois pro-Anglais. ♦**Français:** Le colonel Pouchot[7] commandait le fort, et le capitaine Pierre Boucher de La Broquerie le brick l'OUTAOUAISE.

Effectifs engagés ♦**Anglais:** 10 842 soldats, dont 700 Indiens. ♦**Français:** La garnison du Fort Lévis comptait un maigre bataillon de 300 hommes[8]. L'équipage du brick totalisait 100 marins.

---

4. Autrement appelé Fort Oswegatchie ou Fort de La Galette. Ce fort fut d'abord une palissade rectangulaire renforcée d'une redoute de pierre à cinq canons. Il fut attaqué et brûlé en 1749 durant la Guerre de Succession d'Autriche par les Iroquois pro-Anglais. Il fut reconstruit en 1750 sur un talus ou remblai artificiel que l'on surmonta d'une palissade carrée de 23 mètres de côté, flanquée d'un bastion à chaque coin, d'une poudrière, d'une chapelle, d'un casernement pour la troupe, d'un entrepôt et d'une scierie. À cause du manque d'effectifs de l'armée française, ce fort fut abandonné par les Français en 1760. Les Américains insurgés le prirent aux Anglais en 1796. Aujourd'hui, il est question de le reconstruire pour... les touristes.
5. Général en chef Jefferey, 1er baron Amherst, né le 29 janvier 1717 à Riverhead, Sevenoaks, Angleterre, décédé le 3 août 1797 à la résidence «Montréal» à Sevenoaks.
6. Sir William Johnson, surintendant du département des Affaires des Indiens du Nord, né vers 1715, fils aîné de Christopher Johnson, de Smithstown, près de Dunshaughlin, Irlande, et d'Anne Warren, sœur du vice-amiral sir Peter Warren , mort le 11 juillet 1774 à Johnson Hall, à Johnstown, New York.
7. Parfois faussement épelé Ponchaut. Pierre Pouchot de Maupas était un soldat du Génie. Il vint au Canada en 1755. Il créa le camp retranché de Fort Frontenac [aujourd'hui Kingston en Ontario] où il était stationné et dont il devint le commandant en chef. Mais en 1759, le fort fut pris par de puissantes forces commandées par sir William Johnson. Pouchot et ses hommes furent faits prisonniers, mais cet officier fut échangé et revint à Montréal. Au début de 1760, il prit le commandement du Fort Lévis. Malheureusement pour lui, ce fort aussi fut pris par les Anglo-Américains commandés par le général Amherst. Prisonnier de nouveau, il fut rapatrié vers la France après la chute de la Nouvelle-France. Il y fut accusé d'avoir participé à la corruption qui avait été l'une des causes de l'écroulement de cette colonie nord-américaine. Versailles cherchait des responsables en dehors de la Cour de Louis XV. Pour tenter de se justifier, il écrivit alors **Mémoire sur la dernière guerre de l'Amérique Septentrionale, entre la France & l'Angleterre, suivi d'observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs & les usages des Sauvages**, Yverdon, 1781, 3 volumes.
8. Un bataillon plein comptait habituellement entre 600 et 700 hommes et pouvait dépasser 1 000 hommes en Europe.





Siège du Fort Lévis
Le fort dans l'îlot central (A) est entouré de batteries de siège (E) dans les deux îles au nord du Fort Lévis, mais aussi sur les rives nord et sud du Saint-Laurent, tandis que le vaisseau D juste à l'est du fort débarque un corps d'assaut. Archives nationales, Ottawa.

Stratégie ou tactique: C'était l'offensive finale contre la Nouvelle-France. Le coup de grâce. Les Français étaient submergés sous le nombre. Le Fort Lévis était un grand carré palissadé de troncs d'arbres équarris, renforcé de 4 bastions dans les coins, mais armé de 5 canons seulement[9], avec casernement pour la garnison normale de 500 hommes [qui n'en comptait que 300, et peut-être moins encore au moment de la bataille], magasin d'armes et de munitions, et quartier des officiers. Il était parfois appelé *Fort de l'Isle Royale*. Sa position, choisie par Lévis, était stratégique, car le fort représentait littéralement le *verrou* du Saint-Laurent. Le combat cessait la nuit, alors qu'une attaque d'Infanterie aurait pu se révéler fort profitable pour les Anglais. Le Fort Lévis fut presque entièrement détruit par un bombardement de quatre jours ; pilonnage intensif mais qui, comme nous l'avons précisé, cessait totalement *à la brunante* [à la nuit tombante].

Résumé de l'action: Le 7 août 1760, la flotte anglaise quitta Oswego, port situé à l'est du lac Ontario, pour prendre l'offensive vers les Mille-Îles avec Montréal pour objectif ultime. Elle comprenait 10 800 soldats anglais, bien armés, un nombre rarement observé jusque-là sur les champs de bataille nord-américains. Pour transporter cette masse humaine, de même que le ravitaillement logistique, les munitions de bouche et de guerre, l'artillerie de siège, les Anglais avaient dû rassembler 900 vaisseaux et transports de toutes dimensions, depuis les vaisseaux de guerre jusqu'aux chalands remorquables. À l'approche des Mille-Îles,

9. Le fort était prévu pour 35 canons.



qui obstruaient l'embouchure du Saint-Laurent, les Anglais repérèrent un guetteur français qui observait leurs manœuvres de très loin dans une embarcation à rames. Il disparut dans le dédale d'îles et d'îlots en direction du chenal nord de la Grande-Isle[10]. Deux vaisseaux anglais se jetèrent à sa poursuite sur une cinquantaine de kilomètres et ne réussirent qu'à s'égarer dans un bras mort[11], dans le secteur insulaire de ce qui est aujourd'hui *Ivy Lea* (Ontario). En dépit de la disparition momentanée de leurs deux bâtiments de guerre[12], la flotte anglaise poursuivit lentement l'invasion de la Nouvelle-France. En passant, les Anglais occupèrent les ruines du Fort de La Présentation, abandonnées[13] par les Français.



Plan français du siège du Fort Lévis. Archives nationales, Ottawa.

Le 19, la flotte d'invasion atteignit la pointe au Baril et commença à se préparer à assaillir le Fort Lévis. Mais il fallait d'abord éliminer deux bâtiments français — dont un petit brick canadien qui allait se révéler plus coriace que prévu : l'OUTAOUAISE —, lesquels barraient la route à la confluence de la rivière Oswegatchie, non loin du Fort de la Présentation. L'OUTAOUAISE et un autre brick nommé l'IROQUOISE formaient en quelque sorte les postes avancés du Fort Lévis. Mais l'IROQUOISE[14] était échouée sur la grève pour des raisons de voies d'eau dans la coque[15]. L'OUTAOUAISE, par contre, possédait une petite artillerie d'une dizaine de pièces de faible calibre et une centaine d'hommes d'équipage et de canonniers. Dès que les Anglais

10. Entre Fort Frontenac [rebaptisé Kingston par les Anglais] et l'île au Loup, appelée aussi Grande-Isle.
11. Encore appelé Lost Channel.
12. Qui réussirent par la suite à ralliet la flotte d'invasion.
13. Par manque de troupes et de munitions (boulets et poudre).
14. L'IROQUOISE deviendra le HMS ANSON.
15. Il semble qu'elle était abandonnée et que son équipage ait renforcé l'OUTAOUAISE et le fort.



envoyèrent leur tir de semonce, la petite OUTAOUAISE s'élança vers l'amont à leur rencontre afin de leur infliger autant de dommages que possible avant de succomber sous le nombre.

Cinq canonnières à rames[16] anglaises reçurent donc l'ordre d'assaillir le brick qui était commandé par Monsieur Pierre Boucher de La Broquerie. L'OUTAOUAISE n'ayant aucune artillerie de proue ni de poupe, le commandant anglais ordonna à ses canonnières basses, manœuvrées à la rame — donc fort maniables dans un endroit aussi étroit —, d'attaquer le brick français par la poupe et par la proue non armées, à des angles où les canons français de bâbord et de tribord ne pouvaient les atteindre. Ainsi postées, les canonnières ouvrirent, à bout portant, un feu d'artillerie très dense, truffant de boulets les parties basses de la coque du bâtiment français qui commença à embarquer de l'eau. Les Anglais attaquaient impunément, seulement gênés par les tirs d'armes individuelles des marins français. En dépit du fait que le navire français, *à voile*, ne manœuvrait que difficilement, certaines canonnières dérivaient et se trouvaient parfois dans la ligne de mire des artilleurs français qui s'empressaient de leur rendre leurs boulets. Le combat fut d'une violence inouïe. L'OUTAOUAISE, dont le gréement se révélait de plus en plus endommagé, faisait eau de toutes parts et dérivait lentement vers la rive nord du fleuve Saint-Laurent où les Anglais érigèrent rapidement une batterie d'appui, mais La Broquerie, indomptable, continuait de combattre et d'animer ses marins avec l'acharnement des héros antiques. Puis, après quatre heures de combat, les artilleurs français manquèrent de boulets, alors La Broquerie dut se résoudre à amener les couleurs pour éviter le massacre inutile de ses derniers combattants. Tout autour, la grappe de canonnières, qui s'étaient acharnées comme des lions sur une gazelle, avait aussi subi de lourdes avaries; toutefois, les canonnières qui étaient endommagées avaient eu le loisir de se retirer vers l'arrière, tandis que de nouvelles avaient pris leur place. Le combat sans merci avait duré quatre longues et interminables heures[17].

L'armée anglaise reprit immédiatement sa marche en direction du fortin-verrou, situé un peu plus loin, en aval, près de la Tête des Rapides. Au milieu du chenal,

16. Elles pouvaient être munies de voiles, mais, dans ce secteur fluvial, la rame était bien sûr un atout certain sur les bricks à voile.

17. Le lieutenant-colonel anglais Putnam raconta par la suite qu'il fut le héros qui organisa l'attaque et la capture des petits bricks français. Selon lui, il les assaillit avec un millier d'hommes répartis dans 50 chaloupes. La flottille s'élança à l'assaut des deux bricks français, à l'abordage. Armés de maillets et de coins de bois, certains de ses hommes tâchèrent de bloquer le gouvernail afin d'interdire toute manœuvre aux bricks, ce qui leur aurait permis de mettre leurs batteries dans l'axe de tir. Puis, ses hommes lancèrent une furieuse attaque à l'abordage, à 1 000 contre 100, et le vaisseau fut pris. Mais sa description des faits — qualifiée de *conte* par ses propres collègues — ne correspond pas à celle des autres officiers anglais présents sur place. Le colonel Mante, un intime de Putnam, écrivit au contraire que l'un des vaisseaux français était échoué à l'arrivée des Anglais et que la résistance de l'autre dura quatre heures. L'OUTAOUAISE fut refaite et devint le HMS JOHNSON.

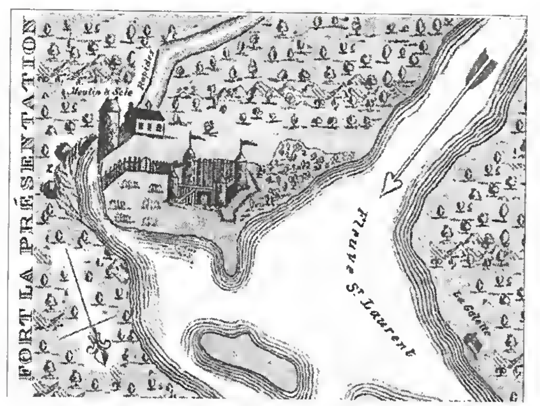


le Fort Lévis, très mal armé de 5 canons seulement sur les 35 qu'il aurait dû compter pour jouer son rôle de *fort d'arrêt*, n'était plus qu'un avant-poste destiné uniquement à retarder un ennemi venant des Grands Lacs. Des tranchées d'approche, rapidement creusées dans les îles et sur les rives, permirent aux équipes de pionniers de se porter au plus près sur les emplacements prévus pour les batteries. Puis, les batteries de siège furent érigées. Le 23 au soir, le bombardement commença, à partir non seulement des batteries embarquées, mais aussi des batteries de brèche situées sur ces deux îlots voisins et sur les rives du Saint-Laurent. Comme il n'y avait pas de terre meuble sur l'îlot rocheux qu'était l'Isle Royale, les fortifications étaient surtout constituées de rondins qui volaient en gros et dangereux éclats de bois sous les boulets. De plus — comme nous l'avons dit — le fort n'était armé que de 5 canons de faible calibre [12 livres] qui devaient se mesurer aux 50 canons, certains[18] de calibre 32, des vaisseaux de guerre anglais. Le WILLIAMSON[19] était accompagné des deux vaisseaux qui s'étaient fourvoyés la veille dans le Bras Perdu. Les 25 pièces d'artillerie des batteries côtières étaient aussi de fort calibre. Les 5 canons de 12 livres du Fort Lévis avaient certes beaucoup à faire pour repousser les envahisseurs.

Le major général ordonna aussitôt aux vaisseaux anglais de s'approcher aussi près que possible du fort insulaire et de le pilonner pendant que les batteries côtières de siège étaient érigées sur les rives nord et sud, de même que dans les deux îles [batteries de brèche] qui talonnaient l'Isle Royale à l'est, donc du côté le moins fortifié du fort. Puis, pendant que les Français étaient tenus occupés par l'avalanche de boulets et de projectiles divers, Amherst prépara une attaque d'infanterie. Les Highlanders écossais[20], entassés dans des canots à rames, avancèrent, contournèrent l'Isle Royale dans le but d'attaquer à revers, car la rive orientale était moins abrupte[21], et débarquèrent en brandissant d'une main broadswords[22]

18. Les canons de 32 livres de plusieurs vaisseaux anglais et des pièces des batteries de siège avaient une portée de 525 mètres, tandis que les canons de 12 livres de l'OUTAOUAISE et du Fort Lévis ne portaient qu'à 270 mètres.
19. Certains ont prétendu que le WILLIAMSON était l'OUTAOUAISE que les Anglais avaient réparée. Il n'en est rien. Les Anglais n'auraient jamais eu le temps de la réparer si vite après des avaries aussi graves.
20. Les Écossais étaient les habituelles troupes de premier choc des Anglais, tandis que les régiments purement anglais restaient en réserve à l'arrière. Toujours en première ligne et sous les ordres de généraux anglais, les Highlanders écossais formaient d'excellentes troupes qui servaient à user les effectifs ennemis. Ainsi, les Anglais étaient toujours au rendez-vous final lorsque la bataille était victorieuse. Les pertes purement anglaises — celles qui servaient, au Parlement de Londres, à juger de la valeur d'un général — demeuraient faibles. Les soldats écossais se montraient fort disciplinés, sauf lorsque le commandement anglais touchait à la tradition des clans highlanders, à leur religion habituellement catholique, aux traditions vestimentaires et à l'homogénéité clanique des régiments. Les nombreuses tracasseries anglo-protestantes entraînèrent au cours des siècles une quarantaine de mutineries régimentaires qui furent en général écrasées dans le sang, en opposant aux régiments highlanders catholiques des régiments highlanders [ou lowlanders] écossais mais protestants.
21. D'autant moins que les batteries de brèche des deux îles arrière — l'Isle de la Magdeleine et l'Isle à la Cuisse [à cause de sa forme] — avaient une fâcheuse tendance à niveler les fortifications déjà moins importantes en parados du fort.
22. La *broadsword* était la hache traditionnelle des clans highlanders écossais.





Fort de La Présentation [aujourd'hui Ogdenburgh, dans l'État de New York]. Collection privée de l'auteur [carte ancienne simplifiée].

ou tomahawks, tout en agrippant, de l'autre, fascines ou échelles d'escalade. Ils étaient couverts par l'Infanterie légère qui faisait pleuvoir sur les embrasures du fort une grêle de balles afin d'empêcher les Français d'épauler leurs armes pour riposter. Dès que les Highlanders eurent débarqué, l'Infanterie légère dut cesser les tirs de neutralisation afin de ne pas les atteindre, et les Français purent s'élancer à l'arme blanche. L'attaque des troupes britanniques de choc fut repoussée à la hache, à la baïonnette, à l'épée et au poignard. Le bombardement reprit alors plus impitoyable que jamais.

Le combat était littéralement enragé. Les 300 assiégés recevaient 15 boulets anglais pour chaque boulet français, sans parler des tirs d'infanterie[23] extrêmement meurtriers à bout portant à partir des vaisseaux. Le Fort Lévis s'écroulait littéralement sur la tête de ses défenseurs, qui tâchaient de rendre coup pour coup.

«Après une seule journée de bataille, le WILLIAMSON avait encaissé 48 coups au but. Dans ce combat à un contre dix, les Français réussirent à mettre hors de combat les trois vaisseaux anglais. Pendant trois jours, la bataille continua sans signe de capitulation de la part des Français[24].» Mais le 24 août, après avoir tiré leur dernier boulet, le colonel Pouchot et les rares survivants réussirent à s'extraire des ruines et à battre la chamade[25].

Le lieutenant-colonel Massey[26], à la tête des Highlanders écossais, prit ensuite possession du fort.

Pertes ♦Les pertes françaises dans le fort furent de 275 tués, surtout à cause des bombardements d'artillerie. Les Anglais eurent 26 Écossais tués. Les survivants de la garnison française (24 hommes, tous blessés, sur 300 et les survivants de l'OUTAOUAISE) furent déportés vers New York, et le Fort Lévis fut réparé et renommé par Amherst *Fort William-Augustus.*

23. Rappelons que les Anglais avaient plus de 10 000 soldats dans le secteur.
24. " *After a day of fighting the Williamson had taken 48 hits. Although the French were outnumbered 10 to 1, they still put all three of the British ships out of the action. For three days the battle continued with no sign of surrender coming from the French Fort.* " En fait le combat dura quatre jours.
25. Chamade : roulement de tambour ou son de trompette pour annoncer que les assiégés veulent parlementer. Le mot vient du verbe piémontais *ciamá* = appeler < italien *clamare.*
26. Un Anglais de lointaine origine huguenote française. Sa famille s'était installée en Irlande sous Guillaume d'Orange, puis au Canada.

Conséquence de cette défaite française: Puis commença pour l'armée d'invasion la descente des rapides. Les Anglais franchirent successivement tous les accidents de terrain: *Les Galops,* puis *Le Rapide-Plat, Le Long-Sault, Le Coteau-du-Lac* jusqu'au *Passage des Cèdres, Le Buisson* et *Les Cascades*[27]. Chaque rapide apportait son lot de vaisseaux brisés, chavirés, éventrés, et des morts, beaucoup de morts: 46 bateaux furent naufragés, 18 endommagés et 84 hommes périrent, tués ou noyés[28], quelques-uns par les récifs mais la plupart par le feu précis de Monsieur de La Corne qui gardait les rapides avec des miliciens canadiens; ceux-ci soumettaient le convoi à des fusillades nourries contre lesquelles les Anglais étaient dans l'impossibilité de riposter, épouvantés par la violence des rapides et le choc des écueils.

Avant de quitter le Fort Lévis, le baronnet[29] ratifia un traité de paix avec plusieurs tribus indiennes francophiles afin de les détacher des Français, au moins momentanément dans un but stratégique[30]. Plus encore, lorsque les Iroquois de William Johnson s'apprêtèrent à massacrer les survivants, le général Amherst s'y opposa. Les avantages accordés aux tribus ennemies et ce refus de massacre mécontentèrent les Iroquois pro-Anglais. De ce fait, les trois quarts d'entre eux, furieux, décidèrent de déserter et de rentrer chez eux.

27. Chaque accident de terrain portait un nom descriptif.
28. Lettre de Amherst à Pitt, du 8 septembre 1760.
29. Jeffrey Amherst [1717-1797] était effectivement *baronnet*; il fut nommé *baron* en 1776. Il était durant la Guerre de Sept Ans le commandant en chef des forces anglaises en Amérique. Durant la Guerre d'Indépendance américaine, il devint commandant en chef de l'ensemble de l'armée anglaise. Cette dernière guerre permit aux Français de prendre leur revanche contre lui. À titre de consolation il reçut la distinction de maréchal en 1796.
30. Lors des négociations qui eurent lieu à la fin du XXe siècle sur le partage tribal du sol canadien, ce traité de paix revint sur la table des pourparlers. L'avocat des tribus indiennes, Michel Pouliot, souligna qu'à cette époque les Européens négociaient avec les autochtones d'égal à égal en les considérant comme des nations souveraines. En effet, en avril 1760, le général anglais Amherst, qui voulait détacher les Indiens des Français, ou tout au moins leur faire croire qu'ils n'auraient rien à craindre sous la Couronne britannique, leur fit d'énormes promesses en précisant que *les territoires sur lesquels les Britanniques construisent leurs forts appartiendraient toujours aux Amérindiens.* Il indiqua aussi que *les Anglais ne pouvaient ni les expulser ni s'installer sur les terres des Indiens.* Or, ces traités furent par la suite reconnus par la Constitution canadienne de 1982. Bien sûr, dès que les Anglais furent les maîtres de la Nouvelle-France, ils oublièrent toutes leurs promesses; ce qui a d'ailleurs déclenché la Guerre de Pontiac. Mais aujourd'hui l'état de droit a retrouvé la place qu'il aurait toujours dû conserver, et les divers gouvernements canadiens sont liés par ces promesses «politiques» qui n'étaient que des ruses de guerre.





Block-house de type nord-américain destiné à garder un secteur ou une frontière. Collection privée.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Mémoire sur la dernière guerre de l'Amérique Septentrionale, entre la France & l'Angleterre, suivi d'observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs & les usages des Sauvages,* Yverdon, 1781, 3 volumes. ♦ *The Life and Times of Sir William Johnson, Bart.,* by William L. Stone Vol. II Albany: J. Munsell, 78 State Street, 1865. ♦*Le Maréchal de Lévis,* G. de Hautecloque, Arras, 1901. ♦*Montcalm et Lévis,* H.-R. Casgrain Tours, 1889. ♦*Le Marquis de Montcalm,* Th. Chapais, Bulletin des Recherches historiques, tableau généalogique, Québec, 1911-1925. ♦*Les Petites Choses de notre Histoire,* P.-G. Roy, tome I, Québec, 1919. ♦*Knox's Historical Journal,* A. Doughty, 3 vol., Toronto, 1916. ♦Index canadien et provincial, ib., 1917. ♦*Histoire du Canada,* H. Garneau, t. II, Paris, 1920.

Fort Machault. *Prise du*

Autres noms: Fort Venango. Fort Franklin.

Date de l'action: 13 juin 1763.

Localisation: Le Fort Venango est l'ancien fort français Machault[1]. Il était érigé non loin du site actuel de la ville états-unienne de Franklin, à la jonction de la *Rivière des Français* et de l'*Allegheny.* Il fut rebaptisé Fort Venango par les Anglais et Fort Franklin par les Américains. Le site est à 85 kilomètres au sud-sud-est d'Érié et à 120 kilomètres au nord de Pittsburgh, Ohio, USA. Coordonnées géographiques: 41° 24′ de latitude N., et 79° 50′ de longitude O.[2].

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Le traité de Capitulation de Montréal [1760] entraîna la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre. En 1763, le traité de Paris confirma cette cession et provoqua une insurrection générale des tribus indiennes du Centre-Ouest américain.

Chefs en présence ♦Chef Pontiac[3]. ♦Le nom du chef de la garnison est inconnu.

Effectifs engagés ♦Environ 200 Indiens. ♦Une vingtaine de soldats formait la garnison anglaise.

Stratégie ou tactique: Tactique tout à fait moderne de politisation de la guerre, en particulier en ce qui a trait aux minorités opprimées. À Venango, Pontiac exigea du commandant anglais qu'il rédige une lettre ouverte énumérant les motifs pour lesquels les Indiens se révoltaient[4]: les Anglais reconnurent qu'ils exigeaient des *prix exorbitants* pour la poudre et les vêtements, que les Indiens maltraités ne pouvaient obtenir *ni compensation ni justice,* que les forts étaient construits sur leurs terres malgré leur opposition, ce qui les privait de leurs *territoires de chasse,* c'est-à-dire de leur subsistance.

Résumé de l'action: Le fort fut pris d'assaut. Les Indiens s'élancèrent contre les palissades, les escaladèrent et les franchirent en dépit des défenseurs qui tentaient désespérément de résister. La garnison de 20 hommes fut, selon des sources anglaises, entièrement tuée et scalpée. Le commandant aussi, après avoir écrit et signé le document. Le fort fut ensuite incendié par les Indiens.

1. Nommé ainsi en l'honneur du secrétaire d'État à la Marine Machault d'Arnouville, qui occupa ses fonctions du 29 juillet 1754 au 9 février 1757.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
3. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).
4. Ce qui montre, de la part de Pontiac, un talent très moderne dans le domaine de la guerre psychologique des peuples.

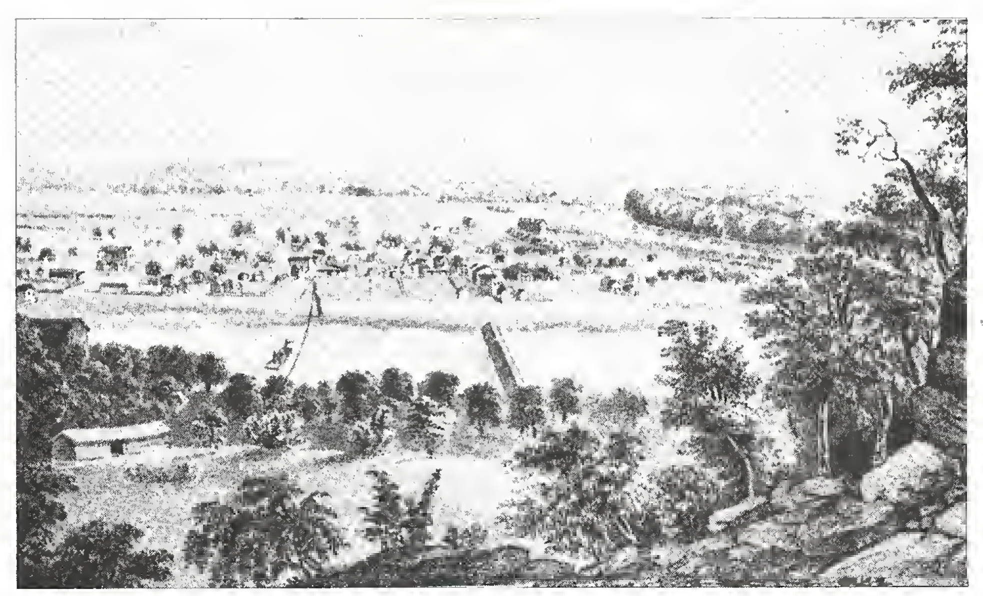
Pertes ♦Toute la garnison anglaise [une vingtaine d'hommes] fut exterminée.

Conséquence de cette action: Tous ces succès faisaient faire tache d'huile à l'insurrection.

SOURCES ET LECTURES: ♦*The Conspiracy of Pontiac and the Indian War After the Conquest of Canada,* Francis Parkman, 6th ed, 2 vols., Little, Brown, Boston, 1870.♦*Military Affairs in North America, 1748-1765,* Selected Documents From the Cumberland Papers in Windsor Castle. Stanley Pargellis, Archon, 1969. ♦*A Brief History of the King's Royal Rifle Corps,* Sir Edward T. Hutton, Warren & Son, Winchester, 1912. ♦ *Writings of General John Forbes Relating to His Service in North America,* Alfred P. James, Collegiate Press, Menasha WI, 1938. ♦*60th (Royal American) Regiment of Foot,* Encyclopedia of British, Provincial, and German Army Units, 1775-1783, Philip R.N. Katcher, Stackpole Books, Harrisburg PA, 1973. ♦*Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh, 1975

Fort Miami. *Prise du*

Date de l'action: 27 mai 1763.



Kaskakia, ville française du Centre-Ouest américain, le long du Mississippi, avait été fondée en 1708. On voit ici le bac à travers «le Père des fleuves». Surrey Public Library.

Localisation: Fort situé sur la Maumee ou Maumi. Le site est aujourd'hui absorbé par la grande banlieue de Toledo à la tête occidentale du lac Érié[1]. Coordonnées géographiques: 41° 34′ de latitude N., et 83° 39′ de longitude O.[2].

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: À la suite du traité de la Capitulation de Montréal, 1760, la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre devait être confirmée par le traité de Paris de 1763. L'incertitude de la situation politique provoqua une insurrection générale des tribus indiennes francophiles du Centre-Ouest américain, à partir de 1763, dès que l'espoir de retour du Canada à la France fut transformé en doute. Le Fort Miami était situé sur la rivière Maumi. Il était commandé par l'enseigne Holmes. Ce poste était isolé à des centaines de kilomètres de toute civilisation. Holmes soupçonnait les intentions des Indiens et se tenait sur ses gardes.

1. Et non pas en Floride, comme l'ont mentionné certains historiens étourdis.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.



Chefs en présence ♦**Anglais**: l'enseigne Robert Holmes. ♦**Amérindiens**: Pontiac[3].

Effectifs engagés ♦La garnison anglaise comptait 12 hommes. ♦Probablement une centaine d'Indiens et trois Français.

Stratégie ou tactique: La ruse: la suppression du chef anglais entraîna la capitulation.

Résumé de l'action: Le 27 mai, une jeune Indienne, maîtresse du commandant du fort, vint lui annoncer qu'une squaw était dangereusement malade dans un tipi situé près du fort et lui demanda de venir. Holmes la suivit hors de la palissade. À la lisière d'une prairie, un groupe d'Indiens s'était caché. Soudain, Holmes vit deux flammes de fusils derrière la hutte et tomba sans vie sur l'herbe.

Les deux détonations furent entendues du fort et le sergent se précipita hors de la palissade pour savoir ce qui était arrivé. Il fut immédiatement capturé. Les soldats du fort, sans chef, grimpèrent sur les palissades, mais Godefroy et deux autres Blancs [en fait trois Français] apparurent et les sommèrent de capituler s'ils voulaient la vie sauve. Ce qu'ils firent.

Pertes ♦Un Anglais tué, 11 prisonniers.

Conséquence de cette action: Les Grands Lacs repassaient sous le contrôle de Pontiac.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Expedition of the British and Provincial Army Under Major General Jeffrey Amherst Against Ticonderoga and Crown Point, 1759,* Munsell, Albany, 1857. ♦*The Era of the American Revolution, 1755-1795,* John R. Elting, Presidio, San Rafael, CA, 1974. ♦*British Officers Serving in America, 1754-1774,* Worthington C. Ford, Clapp & Son, Boston, 1894. ♦*Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh, 1975.

3. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).



Fort Michillimackinac. Prise du

Date de l'action: 2 juin 1763.

Localisation: 45° 51′ de latitude N. et 84° 37′ de longitude O. Ce mot signifie *« grande tortue verte »* en algonquin, à cause de l'aspect de l'île couverte de forêt verdoyante et située sur la rivière du détroit qui relie les lacs Huron et Michigan[1].

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Le traité de Capitulation de Montréal [1760] entraîna la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Le calme subsista pourtant jusqu'en 1763, date du traité de Paris. Cela provoqua traumatisme et insurrection générale des tribus indiennes francophiles du Centre-Ouest américain.

Chefs en présence ♦Pontiac[2] commandait les Indiens. ♦Le capitaine George Etherington était le chef de la garnison.

Effectifs engagés ♦Plusieurs centaines d'Indiens. ♦Une vingtaine de soldats anglais.

Stratégie ou tactique: La prise du fort fut un modèle de ruse, digne des meilleurs stratèges. Le commentateur chinois Tu Yu écrivit ceci : « *Frappez l'ennemi aussi vivement qu'un faucon frappe au but. Infailliblement, il brise les reins à sa proie parce qu'il attend le bon moment pour frapper. Son geste est calculé*[3]. » Michillimackinac

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.
2. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).
3. Tu Yu ou Tou You [735-812 ap. J.-C.] fut un homme politique et un des plus grands penseurs et érudits de son temps dont les commentaires couvrirent non seulement la stratégie, mais les rites, la musique, la géographie… Il publia le résultat de ses méditations dans son œuvre *T'oung Tien*. Toutefois son nom ne parvint en Occident que par l'intermédiaire de J.-J. M. Amiot, jésuite missionnaire en Chine, qui, séduit



Indiens jouant à la Crosse; tiré de JEFFERYS, C.W., The Picture Gallery of Canadian History, The Ryerson Press, Toronto, 1942: volume I, page 51.

et Détroit étaient les deux grands entrepôts et quartiers généraux français des Grands Lacs dans le commerce des fourrures. Des missions avaient été à l'origine de ces garnisons militaires. Des colons français avaient même développé l'agriculture de Détroit. Plus au sud commençait la Louisiane, avec le Fort Chartres comme entrepôt principal en pays d'Illinois, et des entrepôts secondaires comme le Fort Beauharnois.

La Guerre de **Pontiac** fut une guerre sans merci entre les Anglais et les Indiens. Le 28 juin 1763, Amherst, le commandant en chef, écrivit ceci à Bouquet : « *Ne faites pas de prisonniers.* » Le 7 août de la même année, il écrivit ce qui suit : « *Je souhaite qu'il n'y ait pas un seul village indien à moins de mille miles de "notre pays" [sic !], car ils sont tout juste bons pour vivre avec les habitants des forêts : les bêtes sauvages, étant plus près de la bête que de la Créature humaine.* » Le 27 août 1763, il écrivit encore ceci : « *Ne serait-il pas possible de propager la petite vérole parmi ces tribus indiennes mal disposées envers nous ? Nous devons en cette occasion utiliser tous les stratagèmes en notre pouvoir pour les mater.* »

Réponse du subordonné au général en chef : « *J'essaierai d'inoculer le virus de la petite vérole dans quelques couvertures qui pourraient tomber entre leurs mains. Comme c'est dommage d'exposer nos hommes, j'aimerais pouvoir utiliser la méthode*

par la modération du grand théoricien militaire Sun Tzu [comparativement aux cruautés gratuites du XVIII[e] siècle européen sur les champs de bataille], publia enfin son œuvre dans une langue européenne, le français, aux éditions Chez Didot l'aîné, à Paris [1772]. La traduction était du père Amiot lui-même. Tou You était l'un des commentateurs de Sun Tzu. Son œuvre fut par la suite traduite en anglais.



espagnole[4]*: les chasser à courre avec des chiens anglais, appuyés par des Rangers et de la Cavalerie Légère, ce qui, je pense, exterminerait ou ferait fuir cette vermine.* » Cette idée de « chasse à courre » humaine venait d'être suggérée à l'officier mercenaire suisse Bouquet né aux États-Unis par une lettre qu'il venait de recevoir d'un certain John Hugues, domicilié à Lancaster, et qui était datée du 11 juillet 1763.

FORT MICHILIMACKINAC AU TEMPS DE PONTIAC

Dessiné par l'auteur à partir d'un plan de 1749, de Michel Chartier de Lotbinière.

Sous-officier de permanence
Salle des gardes
Officier de permanence
Écuries
Forge
Jésuites
Résidence
Jardin des Jésuites
Four à pain
Chambre froide
Cour d'honneur
ÉGLISE
Commandant militaire
Poudrière
Écuries
N
O
E
S
0 10 20 30
Echelle métrique
Cours et jardins clôturés
Résidences des négociants et des coureurs de bois

Réponse d'Amherst à Bouquet: « *Vous feriez mieux d'essayer de contaminer les Indiens avec des couvertures aussi bien que toutes les autres méthodes qui pourraient servir à exterminer cette race exécrable*[5]. » Dans une autre lettre: «*Je serais très*

4. Pour en savoir plus sur la méthode espagnole, lire la page 56 de l'œuvre de Las Cases (ou Casau) *Très brève relation de la destruction des Indes, de l'Île espagnole* [Hispaniola, autre nom d'Haïti]. Voir l'annexe à la fin du chapitre.
5. Recherche effectuée par l'historien américain Parkman et exposée dans son œuvre *The Conspiracy of Pontiac.* L'écrivain indien Alvin Josephy mentionne cette guerre bactériologique dans son œuvre désignée à la note 2 de cette page.



heureux que votre projet de les pourchasser avec des chiens puisse se réaliser, mais l'Angleterre est trop loin pour penser à cela pour le moment[6]. »

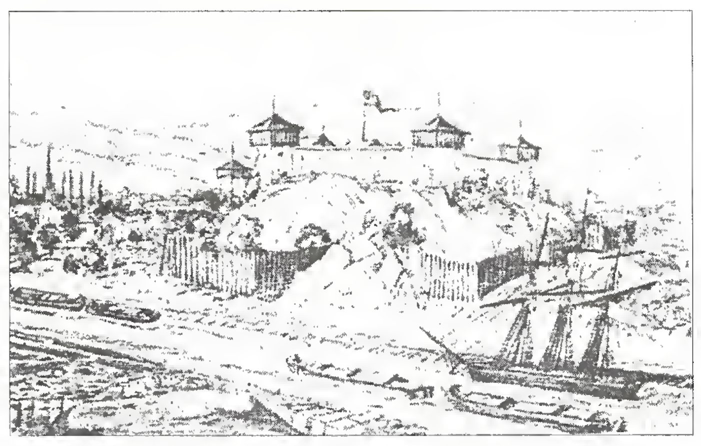


Fort Michillimackinac; porte par laquelle les Indiens pénètrèrent dans le fort [reconstitution]. Collection privée.

Au printemps de 1764, les Chaunis et les Delawares qui investissaient le Fort Pitt attrapèrent la variole, apparemment par des couvertures que le commandant du fort avait offertes à une délégation indienne qui avait pénétré dans le fort afin de négocier la paix. La petite vérole fit des ravages parmi les tribus de l'Ohio. Autre lettre du chef de la milice au gouverneur de la Caroline du Sud : « N*ous avons eu le plaisir, durant le combat, de voir tomber plusieurs de nos ennemis ; et nous avons maintenant le plaisir, Monsieur, d'engraisser nos chiens avec leurs carcasses et d'exhiber leurs scalps, joliment ornés, au sommet de nos bastions*[7]. » « *Amherst ordonna aussi de mettre immédiatement un terme aux pratiques traditionnelles des Français qui consistaient à entretenir des relations d'amitié avec les Indiens en donnant à ceux qui venaient en demander dans leurs forts de la poudre et du plomb pour la chasse*

6. Trop loin pour s'y procurer des chiens de chasse à courre dans des délais raisonnables.
7. Josephy, Jr., Alvin M., 500 Nations, An Illustrated History of North American Indians, Alfred A. Knopf, New York, 1994. « ...We had the pleasure, during the engagement, to see several of our ennemy drop ; and we have now the pleasure, Sir, to fatten our dogs with their carcasses, and to display their scalps, neatley ornamented, on the top of our bastions... », p. 249.





Fort-Michillimackinac; peinture effectuée en 1858. Surrey Library.

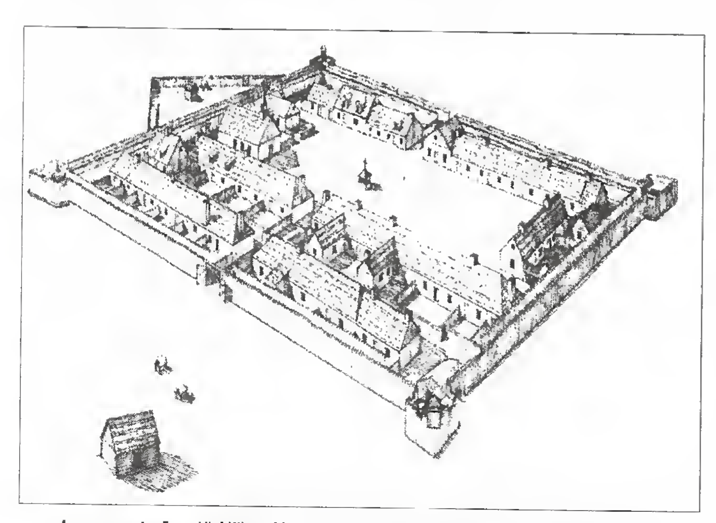
lorsqu'ils en manquaient, des vivres pour nourrir les familles dans les situations d'urgence où le gibier se faisait rare, et quelques vêtements ou petits cadeaux pour marquer leur bonne volonté. "Je ne vois pas pourquoi l'État devrait défrayer ces dépenses", affirma-t-il à un agent des affaires indiennes, afin de lui signifier qu'il refusait d'accepter sa suggestion de conserver les habitudes libérales des Français de traiter avec les Indiens[8]. » Lorsque la Guerre de Pontiac fut terminée, le général Amherst abandonna le monde des Indiens pour retourner dans sa chère Angleterre qu'il avait cru servir toute sa vie.

Résumé de l'action: Le 2 juin était l'anniversaire officiel du roi d'Angleterre George III[9] et la discipline de la garnison, qui avait « quartier libre », avait été relâchée. Tôt le matin, de nombreux Saulteux[10] vinrent au fort afin d'inviter les officiers et soldats anglais à sortir du fort pour assister à une *partie de crosse* qui devait se jouer entre leur nation et les Sacs[11].

Les maisons et les cantonnements du fort formaient un carré entourant une place d'arme [ou cour d'honneur] sur laquelle s'ouvraient les portes. Le tout était entouré par une haute courtine ou palissade de troncs d'arbres. Les portes du fort étaient grandes ouvertes et les soldats s'étaient groupés à l'ombre de la palissade pour assister à la partie. La plupart étaient sans armes. Parmi eux se tenaient des Canadiens français et des squaws[12], des chefs indiens et des guerriers.

8. « Amherst also ordered an immediate end to the traditional French practice of maintaining friendly relations with Indians by giving those who called at the forts powder and lead for hunting when they had run short, emergency provisions for their families when game was scarce, and a little clothing or small gifts for goodwill. "I do not see why the Crown should be put to that expense," he told an Indian agent, denying his recommendation to continue the liberal French methods of treating with the Indians. » Josephy, Jr, Alvin, *ibid.*, p. 254.
9. Qui régna de 1760 à 1820.
10. Indiens Ojibouais de Sault-Sainte-Marie.
11. Les Sacs avaient pris contact avec les Français en 1667. Ils chassaient le bison au printemps et cultivaient le maïs en été. Ils furent, après le départ des Français, dépossédés de la plus grande partie de leurs terres et se soulevèrent sous le commandement de leur chef Faucon-Noir. En souvenir du courage et de l'intelligence de cet homme, l'équipe de hockey de Chicago porte le nom de The Black Hawks.
12. Drapées de couvertures, malgré la chaleur; ce qui aurait dû mettre la puce à l'oreille des Anglais...

Le capitaine Etherington et le lieutenant Leslie se trouvaient près de la porte. Le plateau, face à eux, se couvrait de joueurs, car la crosse pouvait se jouer avec des équipes de plusieurs centaines de participants. Ce jeu était appelé *baggattaouais* par les Saulteux[13]. À chaque extrémité du terrain, un but. Chaque équipe devait défendre son poste et envoyer la balle dans le but des adversaires. Le jeu était violent. Des centaines d'Indiens formaient des équipes armées de crosses de bois, c'est-à-dire de tiges de bois recourbées. Un filet était tendu dans l'espace recourbé, comme pour une raquette.



Autre vue du Fort Michillimackinac au moment des événements que nous relatons. Bibliothèque nationale du Canada.

Le jeu de crosse commença. Il devint rapidement des plus acharnés. Les Indiens jouèrent du matin jusqu'à midi. Soudain, alors que le soleil était au zénith, la balle s'éleva dans l'air et retomba tout près de la porte du fort. Comme s'ils poursuivaient la balle, les centaines de joueurs des deux équipes se précipitèrent vers la porte béante du fort avant que les Anglais ne se soient rendu compte de la ruse.

En courant à perdre haleine, les deux équipes passaient près des squaws spectatrices. Ces dernières leur tendaient les armes qu'elles sortaient des couvertures avec lesquelles elles étaient drapées.

Ce fut alors que les cris joyeux des joueurs se transformèrent en *« Whoup ! Whoup ! »* de guerre. Une partie des guerriers assaillit immédiatement les spectateurs stupéfaits, tandis que les autres pénétrèrent dans le fort. Ils capturèrent Etherington et Lesley et les traînèrent dans les bois. À l'intérieur du fort, le massacre se déroula sans merci. En un instant, les guerriers tuèrent le lieutenant Jamet, 15 soldats et un commerçant anglais nommé Tracy. Ils en blessèrent deux

13. La crosse, en anglo-américain *lacrosse*, est un jeu d'origine indienne, dérivé du *baggattaouais*, jeu intertribal joué par les Iroquois dans la région des Grands Lacs durant la période précolombienne [avant 1492]. Les Français le rapprochèrent du jeu de *Chouler à la crosse* connu en France depuis 1381. La crosse fut intégrée aux Jeux olympiques de 1904 et de 1908, et présentée comme sport d'exhibition durant les Jeux olympiques de 1928 et de 1948.



et capturèrent le reste de la garnison, dont cinq hommes qui furent exécutés par la suite. Ils s'emparèrent de tous les commerçants anglais, les tuèrent et confisquèrent toutes leurs marchandises. Mais ils ne firent aucun mal aux Français et ne touchèrent pas à leurs biens.

Un commerçant anglais était en train d'écrire lorsqu'il entendit les cris de guerre. Par la fenêtre, il aperçut une troupe d'Indiens qui abattaient et scalpaient tous les Anglais qu'ils trouvaient. Sentant sa dernière heure venue, l'Anglais s'arma et attendit. Avec une immense appréhension, il observait de sa cachette les Blancs se faire scalper vivants. Il constata que seuls les Anglais étaient massacrés.

À la longue, voyant que son arme ne pouvait lui être d'un grand secours, l'Anglais décida de se cacher. Il passa la barrière qui le séparait de la maison voisine, celle d'un Français nommé Charles Langlade[14]. Il trouva la famille française aux fenêtres, regardant le massacre avec terreur. Il implora Langlade de le cacher. Ce dernier, sachant le risque qu'il faisait courir à sa famille, se tourna vers la fenêtre, haussa les épaules et lança : *« Que voulez-vous que je fasse ? »*

L'Anglais commençait à désespérer de son salut lorsque, sur un signe de Langlade, l'esclave Pani[15] de la famille Langlade invita l'Anglais à la suivre, le fit entrer dans une petite pièce et referma à clé. Le Français observa le manège puis détourna la tête. Par un interstice entre deux rondins, l'Anglais pouvait distinguer l'intérieur du fort. Il vit des Indiens triomphants se servir de leur main en cornets pour boire le sang des morts, raconta-t-il plus tard. Puis il entendit quelques Indiens entrer chez les Langlade et demander s'il y avait des Anglais : *« Je ne sais pas »*, répondit Langlade qui n'osait pas s'engager contre les guerriers. Ces derniers repartirent sans chercher.

Pertes ♦ La garnison anglaise fut tuée ou envoyée en captivité.

Conséquence de cette action: Le soir, les Indiens célébrèrent la victoire avec l'alcool trouvé dans les stocks logistiques de la garnison. Les chefs comprirent que les quelques prisonniers gardés en otage risquaient, de ce fait, d'être massacrés. Ils les ramenèrent au fort pour y être confiés aux Français. Il y avait le capitaine Etherington lui-même, le lieutenant Leslie, M. Bestwick, un commerçant. Au total 20 personnes. Ils furent presque les seuls rescapés du massacre. Les Français étaient 300 ; des « *coureurs-de-bois* ou *voyageurs*[16] » pour la plupart, et le père Jonois, curé du village de L'Arbre-Croche.

14. Charles Langlade, né à Mackinau en 1724, avait été, avec son père Augustin, le premier colon permanent de l'État actuel du Wisconsin. Lorsque éclata la Guerre de Sept Ans, ils revinrent au Canada afin de résister à l'invasion anglaise.
15. Les prisonniers de guerre indiens, hommes et femmes, devenaient traditionnellement esclaves au sein des tribus victorieuses, du moins lorsqu'ils survivaient. Les esclaves Panis, tribu souvent en guerre avec les Sacs et les Renards, étaient très nombreux dans toutes les tribus nord-américaines qui se les revendaient, à tel point que le terme de Pani était devenu synonyme d'esclave.
16. Traiteurs de fourrures.



Les 20 Anglais eurent l'idée de reprendre possession du fort où il ne restait plus un seul Indien. Mais, sans le concours des Français, ils pourraient difficilement défendre les courtines et les bastions. Cela pouvait leur coûter la vie et l'idée fut rapidement abandonnée.

ANNEXE

Très brève relation de la destruction des Indes, Bartolomé de Las Casas, Éditions François Maspero, Paris, 1979. Traduction du texte de 1552 par Franchita Gonzalez Batlle. P. 56

(Il s'agit du réquisitoire d'un missionnaire catholique destiné au roi d'Espagne pour dénoncer les abus de la colonisation.)



Chasse à courre avec des Indiens.
Gravure tirée de l'*Historia Antipodum* de Johann Ludwig Gottfried.
Collection privée de l'auteur.

« J'ai vu une fois brûler sur les grils quatre ou cinq seigneurs [indiens] *importants (et je crois même qu'il y avait deux ou trois paires de grils oû d'autres brûlaient). Comme ils poussaient de grands cris et qu'ils faisaient pitié au capitaine, ou bien qu'ils l'empêchaient de dormir, celui-ci ordonna de les noyer ; et l'alguazil, qui était pire que le bourreau qui les brûlait (et je sais comment il s'appelait ; j'ai même connu sa famille à Séville), n'a pas voulu les noyer ; il leur a d'abord mis de ses propres mains des morceaux de bois dans la bouche pour qu'ils ne fassent pas de bruit, puis il a attisé le feu pour qu'ils rôtissent lentement, comme il le voulait. J'ai vu tout ce que j'ai dit plus haut et bien d'autres choses innombrables. Tous ceux qui pouvaient fuir se réfugiaient dans les forêts et grimpaient dans les montagnes pour échapper à des hommes aussi inhumains, à des bêtes aussi impitoyables et aussi féroces, à ces destructeurs et ennemis suprêmes du lignage humain. Alors les chrétiens dressèrent des lévriers, des chiens particulièrement méchants, qui, dès qu'ils voyaient un Indien, le mettaient en pièces en un clin d'œil ; ils l'attaquaient et le mangeaient plus vite que si c'eût été un porc. Ces chiens ont fait de grands ravages et de grandes boucheries. Et parce que quelques rares fois les Indiens ont tué quelques chrétiens, avec juste raison et sainte justice, les*



chrétiens ont convenu entre eux que pour un chrétien tué par les Indiens, ils devaient tuer cent Indiens. »

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Romance and Tragedy of Pioneer Life; a popular Account of the Heroes ans Adventurers qho, by their Valor and War-Craft, beat back the Savages from the Borders of Civilization and Gave the American forest to the plow and the sickle,* Auhustus Lynch Mason, with an Inttoduction by John Clark Ridpath, LLD, Joes Brothers and Company, Cincinnati, OH., Chicago, ILL., St Louis, MO, Dallas, TEX., 1883. ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edwatd G.Williams, éditeut, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh, 1975. ♦ *Très brève relation de la destruction des Indes,* Bartolomé de Las Casas, Éditions François Maspero, Patis, 1979. ♦ *The Conspiracy of Pontiac and the Indian War after the Conquest of Canada,* Francis Parkman, Boston, 1898.

Fort Monckton. *Bataille du*

Date de l'action: 20 avril 1756.

Localisation: C'est le vieux fort français Gaspereau, situé sur l'ancienne frontière franco-anglaise. Coordonnées géographiques: 46° 00′ de latitude N., et 64° 05′ de longitude O.[1].

Conflit: Paix officielle entre la France et l'Angleterre jusqu'au 17 mai, avant l'éclatement de la *Guerre de Sept Ans* en Europe; 1756-1763.

Effectifs engagés: Il s'agit d'une action de guérilla qui prit place par représailles au nettoyage ethnique en Acadie.

Chefs en présence ♦**Anglais**: le lieutenant Bowen. ♦**Français**: Joseph Broussard, *alias* Beausoleil, le maquisard acadien[2].

Stratégie ou tactique: Embuscade dans un chemin forestier. Effectifs inconnus. Stratégiquement parlant, en ce début de conflit, un grand effort était fait par les gouvernements pour « *diaboliser* » l'ennemi afin de rendre leurs propres troupes plus combatives. Si la haine est dangereuse et trompeuse quand elle entre en ligne de compte dans les décisions des gouvernements et des états-majors [car elle fausse le jugement, comme l'a si bien dit *Sun Tsu*], inversement elle agit comme une dope bénéfique chez le petit soldat qui doit sacrifier ce qu'il a de plus cher: sa vie ou, dans le meilleur cas, sa santé. Beaucoup de ces soldats, devenus handicapés et totalement oubliés par leur roi [comme c'était le cas au XVIII[e] siècle], comprennent trop tard qu'ils se sont fait berner et qu'ils ont donné leurs jambes ou leurs bras pour arrondir la fortune des marchands et des financiers, véritables causeurs des guerres, et qui, eux, ont mis leurs propres enfants à l'abri du danger. En temps de guerre, la fraternisation entre soldats ennemis est rigoureusement interdite. Le document cité en cinquième référence de la rubrique SOURCES ET LECTURES est l'exemple de cette littérature de haine destinée à fouetter l'enthousiasme patriotique du petit peuple.

Résumé de l'action: Le lieutenant Bowen était sorti avec 30 hommes pour aller au ravitaillement. Il fut assailli dans un secteur forestier par les Franco-Indiens qui tuèrent et scalpèrent une dizaines de soldats anglais.

Pertes ♦**Anglais**: une dizaine de soldats. ♦**Français**: inconnues.

---

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758.*
2. Joseph Brossard (ou Broussard), dit Beausoleil, colon, milicien, maquisard [pour employer un anachronisme], né en 1702 à Port-Royal (Annapolis Royal, Nouvelle-Écosse), fils de Jean-François Brossard et de Catherine Richard, décédé en Louisiane en 1765.



Conséquence de cette défaite anglaise: Après cette embuscade, le colonel Scott, qui commandait le Fort Cumberland à la suite du colonel Monckton, offrit une prime pour les scalps indiens et pour les scalps des Acadiens.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Charles des Champs de Boishébert; A Canadian soldier in Acadia*, John Clarence WEBSTER, Publication privée, Shediac, 1931. ♦ *The Forts of Chignecto; A study of the eighteenth century conflict between France and Great Britain in Acadia*, John Clarence WEBSTER, publié par l'auteur, Shediac, 1930. ♦ *The Founding of Acadia and Canada*, Gustave Lanctôt, The Cambridge History of the British Empire, etc. vol. 6 Cambridge, 1929. ♦ *A history of the island of Cape Breton*, Richard Brown, Mika Pub. Co., Belleville, Ontario, 1979. ♦ *An Address to the British army and navy, intended to remind our brave warriors of the important interests, in which they are engaged, and the generous motives and incitements they have, to act with vigilance, steadiness and resolution in repelling the bold insults, and chastising the unsufferable pride, arrogance, and perfidy of France*, Imprimé pour J. Buckland et T. Toft ..., Londres, 1756.

Fort Monckton. *Combat du*

Date de l'action: 30 juin 1758.

Localisation: Fort Monckton ou Moncton était le nouveau nom du Fort Gaspareau, Gaspareau, Gaspareaux ou Gaspereau, sur l'isthme de Chignectou, entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Coordonnées géographiques: 46° 00′ de latitude N., et 64° 05′ de longitude O.

Contexte: Il s'agit d'une action de guérilla acadienne. Le 28 juin, de nuit, les Acadiens lancèrent un raid sur la propriété d'un Anglais nommé Allen, qui s'était approprié la ferme d'un Acadien déporté. Les guérilleros emportèrent neuf bouvillons.

Le 29 juin, une troupe de soldats anglais fut envoyée dans un sloop et des barques sur la rivière Petitcoudiac. Le capitaine Danks commandait l'expédition.

Chefs en présence

♦**Anglais**: capitaine Danks. ♦**Français**: Joseph Broussard, *alias* Beausoleil, le maquisard acadien

Effectifs engagés ♦**Français**: 20 ou 30 guérilleros. ♦**Anglais**: 100 soldats.

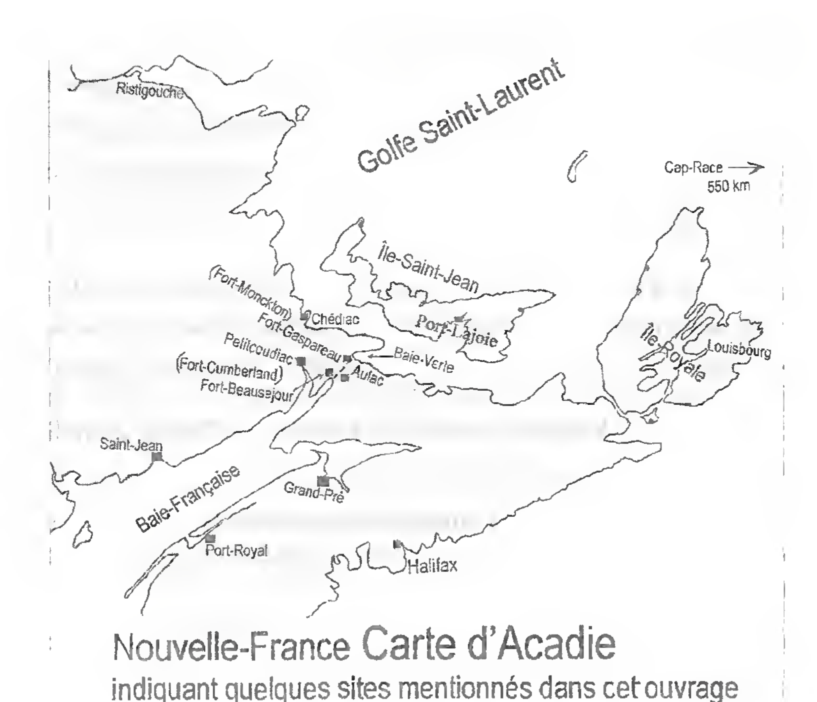
Stratégie ou tactique: La tactique de Danks fut fort efficace. Il débarqua secrètement ses troupes afin d'attaquer les guérilleros à revers, dans un secteur boisé, sachant que ces derniers allaient assaillir les navires qui servaient d'appât.

Résumé de l'action: Le matin du 30 juin, le capitaine Danks fit discrètement débarquer 75 hommes qu'il cacha dans les bois. Le sloop continua de remonter la rivière pour attirer les Acadiens. Vers midi, 20 ou 30 Français [Acadiens] mitraillèrent le navire depuis la rive. Danks encercla les Français et les attaqua. Il y eut plusieurs morts des deux côtés, et les Anglais plus nombreux restèrent maîtres du terrain. Trois Français furent tués et scalpés par les Anglais *qui recevaient pour leurs scalps des primes de leur chef de secteur.* Neuf autres restèrent prisonniers. Quatorze réussirent à décrocher à la nage.

Pertes ♦**Anglais**: inconnues. ♦**Français**: trois tués et neuf prisonniers.

Conséquence de cette défaite française: Par représailles, le lendemain, la troupe anglaise, qui avait rembarqué sur le navire, fut de nouveau attaquée par les Français [Acadiens] à partir des deux rives. Cette fois, ce furent les soldats anglais qui décrochèrent. Soixante Anglais débarquèrent plus loin pour brûler un village français et enlever les troupeaux, en guise de représailles.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Les exilés acadiens en France au XVIII[e] siècle et leur établissement en Poitou*, Ernest Martin, Hachette, Paris, 1936. ♦*Les derniers jours de l'Acadie, 1748-1758*, correspondances et mémoires, extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville..., mis en ordre et annotés par Gaston Du Boscq de Beaumont, E. Lechevalier, Paris, 1899. ♦*Acadie, reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique*, Edouard Richard, J.-A.-K. Laflamme, Québec, Marlier Publishing, Boston, 1916-1921.



Nouvelle-France Carte d'Acadie
indiquant quelques sites mentionnés dans cet ouvrage

Fort Necessity. *Bataille du*

Date de l'action: 3 juillet 1754.

Localisation: « *Fort Necessity National Battlefield* » se trouve sur la route n° 40 de l'État de Pennsylvanie, à trois kilomètres au nord-ouest de Farmington, USA. Ce champ de bataille se situe à 25 kilomètres de la rivière Monongahela, et non pas sur ses rives comme l'indiquent faussement certains historiens. Coordonnées géographiques: 39° 47′ de latitude N., et 79° 39′ de longitude O.[1].

Conflit: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. La Guerre de Sept Ans commença le 17 mai 1756.

Contexte: Pour venger la mort de Jumonville, le commandant du Fort Duquesne, Contrecœur envoya Coulon de Villiers, frère du défunt, avec 900 soldats de Marine français et des Indiens.

Chefs en présence ♦**Français**: Louis-Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville, officier des troupes de la Marine, né à Verchères, Canada le 10 août 1710, décédé à Québec le 2 novembre 1757 ♦**Anglais**: lieutenant-colonel *George Washington,* futur président des États-Unis d'Amérique, né en 1732 dans une famille de planteurs de Virginie, et mort le 14 décembre 1799 de complications d'un mal de gorge.

Effectifs engagés ♦**Français**: 900 fantassins français de la Marine et « *un certain nombre*[2] d'Indiens». **Anglais**: Un millier de soldats coloniaux anglais [dits Miliciens].

Stratégie ou tactique: Fort palissadé assez primitif. Simple fusillade de type *western,* sans aucune participation de l'artillerie.

Résumé de l'action: Le 3 juillet vers 9 h, les Français apparurent sur trois colonnes. Arrivés à 50 mètres du fort, ils l'entourèrent et se préparèrent à l'attaquer en s'abritant derrière les arbres et les rochers. La bataille s'engagea. Ce fut une interminable fusillade entre la palissade et la lisière de la forêt, 200 mètres plus loin. L'après-midi, le Fort Necessity avait perdu 110 hommes. Il était minuit quand le colonel virginien George Washington signa la capitulation et fit déposer les

---

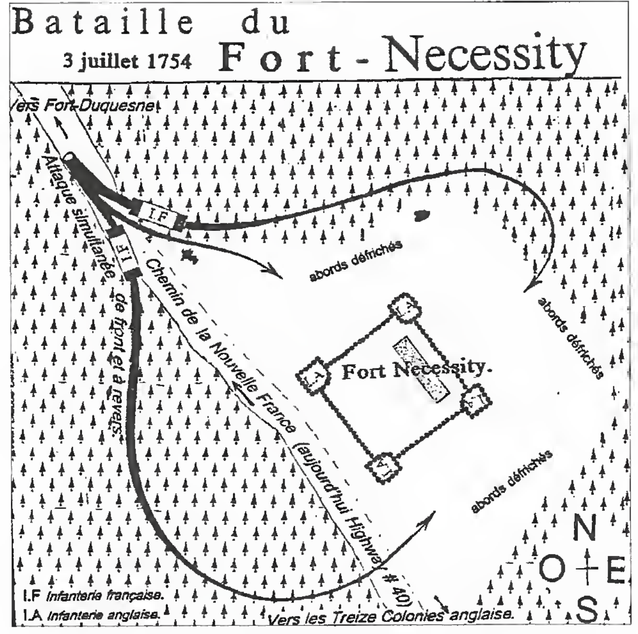
1. Le service des Parcs historiques des États-Unis entretient 24 champs de bataille sur son territoire. La plus ancienne bataille à avoir été ainsi commémorée par l'établissement d'un parc national a été celle de Fort Necessity. Le parc fut officiellement ouvert le 4 mars 1931. D'autres batailles sont plus anciennes, mais elles comprenaient toutes des troupes métropolitaines anglaises, tandis que celle-ci, en dépit de son antériorité par rapport à l'indépendance, ne comptait que des coloniaux américains: milice coloniale sous les ordres du lieutenant-colonel George Washington, alors âgé de 22 ans. La première bataille livrée exclusivement par les Américains fut donc une défaite. [Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*]
2. En tout, 200 ou 300.



armes à ses troupes. De plus, il signa une déclaration par laquelle il se reconnaissait coupable d'avoir *assassiné* Jumonville, frère de Villiers.

Pertes ♦**Anglais** : 110 tués et les autres prisonniers. ♦**Français** : inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le lendemain matin, les Anglais furent relâchés. Cela marqua provisoirement la fin du rêve anglais dans le pays de la Belle-Rivière [le bassin hydrographique de l'Ohio]. La France et l'Angleterre ne se déclarèrent la guerre [de Sept Ans] qu'en mai 1756.



Les mouvements encerclants des Français et des Indiens sont clairement indiqués.
Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Life of George Washington*, Washington Irving, publié par l'auteur, Bernhard Tauc, Leipzig. ♦ *History of Cumberland, (Maryland) from the time of the Indian Town, Ciuctucuc, in 1728, up to the present day, embracing an account of Washington's First Campaign, and Battle of Fort necessity, together with a History of Braddock's expedition*, par W. H. Lowdermilk, Anglim, Washington, D.C., 1878. ♦ *Fort Necessity. National battlefield site, Pennsylvania*, par Tilberg, Frederick, Historical Handbook Series no. 19, Washington, 1954.

Fort Ouiatanon. *Prise du*

Date de l'action: 31 mai 1763.

Localisation: Ce fort avait été construit par les Français en 1717 sur la rivière Wabash, un peu en aval de la ville actuelle de Lafayette. Le site du fort [40° 25′ de latitude N., 86° 53′ de longitude O.] est à six kilomètres au sud-ouest de Lafayette, comté de Tippecanoe[1].

Conflit: Histoire du Canada, de la Nouvelle-France et des États-Unis: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Le traité de Capitulation de Montréal [1760] entraîna la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Le calme subsista pourtant jusqu'en 1763, lorsque le traité de Paris enleva aux Indiens tout espoir de retour à la France. Cette déception provoqua une insurrection générale des tribus indiennes francophiles du Centre-Ouest américain.

Chefs en présence ♦Le lieutenant Edward Jenkins. ♦Le chef indien Pontiac[2].

Effectifs engagés ♦Une quarantaine d'Anglais. ♦Environ 200 Indiens.

Stratégie ou tactique: Le commandant du fort, le lieutenant Jenkins, et plusieurs de ses hommes furent faits prisonniers par ruse, entraînant la capitulation du reste de la garnison.

Résumé de l'action: Le 1er juin 1763, les Indiens demandèrent à parler au lieutenant Jenkins et, dès qu'il fut arrivé à leur cabane dans le village, ils se jetèrent sur lui et le ligotèrent. Très vite plusieurs de ses soldats furent aussi capturés. Ils lui annoncèrent que Détroit, Miami et tous les autres postes étaient pris et que ce serait pure folie que de résister. Ils lui demandèrent donc de faire capituler ses hommes restés dans le fort, à défaut de quoi tout le monde serait passé par les armes. La veille au soir, les Indiens avaient annoncé à deux Français[3] qu'ils

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*. Tippecanoe est le nom de la bataille du 7 novembre 1811. Il s'agit de la victoire d'un corps expéditionnaire américain, commandé par le major général William Henry Harrisson, sur les Indiens Chaunis commandés par Laulewasikau, surnommé «le Prophète», frère du grand Tecumseh. La bataille se déroula à Prophetstown, capitale indienne située sur la rivière Tippecanoe, et site de la ville actuelle de Battle-Ground, près de Lafayette [Indiana]. La mission du major général était de détruire une alliance défensive entre les deux frères indiens. En réalité, bien que la tactique de Harrisson ait manqué d'originalité [il se retrancha et se contenta de repousser les Indiens], il réussit à incendier les tipis ennemis; discrédité, le Prophète dut s'enfuir au Canada, en dépit du fait que les pertes humaines étaient égales des deux côtés. Le général réussit à présenter ce combat comme une grande victoire et profita de sa gloire et de son capital politique pour se faire élire, en 1840, président des États-Unis.
2. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).
3. L'un fermier et l'autre coureur des bois.

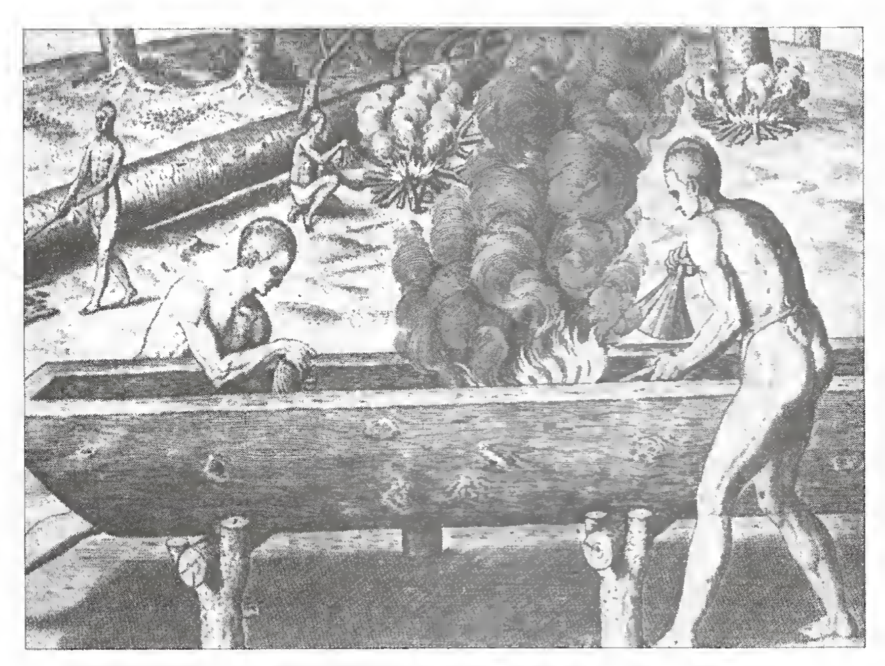


allaient tuer tous les Anglais, mais ces Français, nommés *Maisonville* et *Lorrain,* réussirent à les convaincre de ne pas tuer les Anglais mais plutôt de les faire prisonniers[4] afin de s'en servir éventuellement comme monnaie d'échange.

Les Anglais furent donc épargnés, gardés dans des maisons de colons français et, de ce fait, fort bien traités.

Pertes ♦L'ensemble de la garnison anglaise fut faite prisonnière.

Conséquence de cette action: L'insurrection se propageait sans aucune restriction.



Fabrication d'un canot de combat par les Indiens de la Côte Ouest du Canada.
Archives du UBC.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh 1975.♦*New Light on Bouquet's Ohio Expedition, Nine Days of Thomas Hutchins' Journal, October 3-October 11,* 1764, Louis M. Waddell, editor, Western PA Historical Magazine # 66 (juillet 1983). ♦*The Royal American Regiment,* Roger E. Nelson, Cumberland County Hist 4 (été 1987).

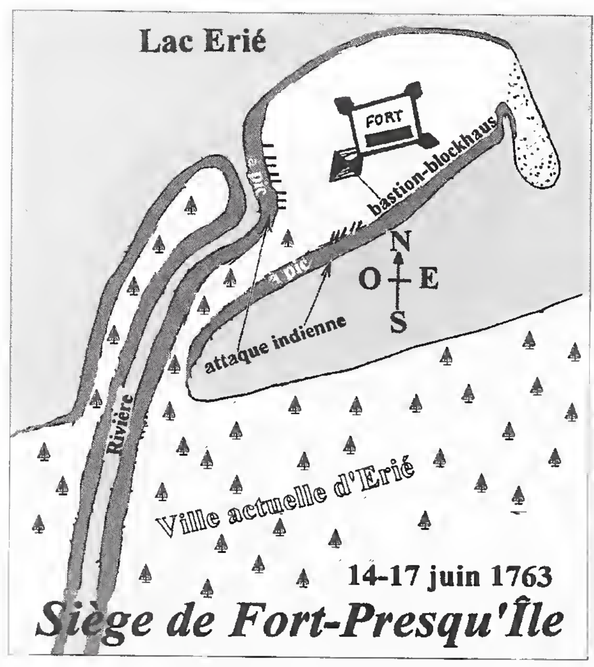
4. Lettre d'Edgard Jenkins à Gladwyn.



Fort Presqu'île. *Prise du*

Date de l'action: 14-17 juin 1763.

Localisation: Sur le site actuel de la ville d'Érié, États-Unis, par 42° 08′ de latitude N. et 80° 04'de longitude O.[1].



Collection privée de l'auteur.

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Le traité de Capitulation de Montréal [1760] entraîna la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Le calme subsista pourtant jusqu'en 1763, lorsque le traité de Paris confirma la cession. Cette déception provoqua une insurrection générale des tribus francophiles du Centre-Ouest américain. Le 22 juin, le chef anglais du Fort Presqu'Île, l'enseigne Christie, et les survivants de ce même fort passèrent devant Détroit alors assiégé par les Indiens de Pontiac et racontèrent le terrible siège du Fort Presqu'Île.

Chefs en présence ♦L'enseigne John Christie, commandant anglais du fort. ♦Le chef amérindien Pontiac[2].

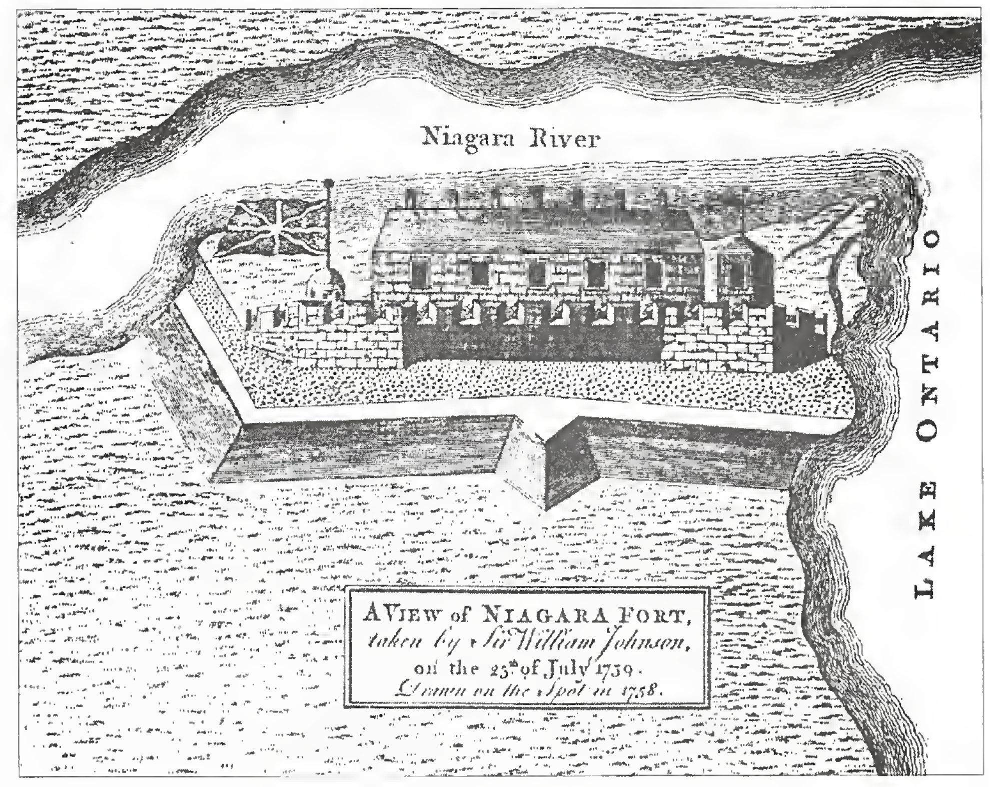
Effectifs engagés ♦Garnison anglaise de 28 hommes en incluant le commandant. ♦200 Indiens.

Stratégie ou tactique: Le chef amérindien Pontiac, qui avait été officier dans l'armée française durant la Guerre de Sept Ans, montra ici qu'il avait été influencé par l'art de la poliorcétique européenne : il creusa une mine sous le blockhaus, non pas pour le saper mais pour le faire sauter. Important fait à signaler, la garnison anglaise était au courant de l'insurrection de Pontiac et il n'y eut donc aucune surprise.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).



Le Fort Presqu'Île commandait les lignes logistiques anglaises entre le lac Érié et le Fort Pitt[3]. Un bastion-casernement, très grand et très fort, était érigé à un angle de l'ouvrage, en rondins massifs, avec hourds[4] pour permettre un feu vertical sur la tête de l'ennemi, par des meurtrières dans le plancher semblables aux mâchicoulis du Moyen Âge. À partir de ce grand bastion, un [ou plusieurs] de ses murs pouvait être battu par un feu de flanc. Talon d'Achille du système de défense, le toit était couvert de *bardeaux* de bois aisément inflammables. Les angles du toit étaient doublés de gazon vert, pour les protéger contre le feu, et, pour éteindre un incendie éventuel, des gouttières permettaient d'envoyer de l'eau n'importe où, à partir du sommet où était érigée une guérite. La garnison attendait l'attaque. La rive du petit cours d'eau qui se jetait dans le lac au niveau du fort était une berge de terre fort abrupte et élevée à moins de 35 mètres du bastion-blockhaus, ce qui pouvait offrir une protection et une approche dangereuse aux attaquants. La rive du lac offrait la même protection à ces assaillants. Les portes du bastion-casemate et la guérite pouvaient résister aux balles.



U. Vic. Library. [S.A.D.A.P.P.]

3. Le Fort Duquesne des Français, qui devint plus tard Pittsburgh.
4. Hourd, n.m., galerie en corniche fixée au sommet des murailles, et destinée à permettre un tir vertical sur l'ennemi [en anglais *hoarding*]. Les hourds étaient de bois et les mâchicoulis de pierre, mais tous deux jouaient le même rôle dans la défense d'un fort ou d'un château.



Résumé de l'action: Après la visite de la troupe en déroute de Cuyler[5], la garnison sous les ordres de l'enseigne Christie s'élevait à 27 hommes. Deux cents Indiens quittèrent Détroit pour les attaquer.

Tôt à l'aube du 15 juin, les Indiens furent aperçus alors qu'ils traversaient l'embouchure du petit cours d'eau. Les bateaux furent hissés au sec et les hommes

CARTE DE LA RIVIERE DU DETROIT

PARTIE DU LAC Ste CLAIRE

PARTIE DU LAC ERIÉ

1 Lieue

Renvois

A fort francais	10 Isle aux bois blanc
B village outafois	11 Riviere aux canards
C village huron	12 Riviere aux Dindes
D village des Poutifatamis	13 Riviere de la vieille Reine
1 Isle du large	14 Ruisseau de la Panise
2 Isle aux cochons qui sert de commune	15 Emplacement du forgeron des Hurons
3 Isle aux Dindes	16 Emplacement des R.P. Jésuites missionnaire ou est une Église
4 Petite Isle aux Dindes qui servent de commune	17 Terre de 12 arpans de front sur 40 de profondeur que Mr. le chevalier de Longueuil a demandée
5 La Grande Isle	18 Pointe a la Perche
6 Isle a la Pierre, bonne pierre de grais	19 Nouvelle habitation francaise de 1749
7 La Presque Isle	
8 Pointe de sable	
9 Village huron abandonné en 1748	

Collection privée de l'auteur.

5. Dont il avait gardé six hommes.



traversèrent à la nage, sous la protection des berges abruptes du lac.



Collection privée de l'auteur.

Au lever du soleil, les Indiens se montrèrent et leurs « *Whoup ! Whoup !* » glacèrent d'effroi la garnison anglaise; surtout les six soldats de Cuyler qui avaient eu le malheur de participer à la « bataille » de la Pointe Pelée[6]. Christie, trop craintif, interdit de tirer[7] avant que les Indiens ne déclenchent le feu. Ce qui permit à quelques-uns de ces derniers de s'approcher tout près du bastion-blockhaus avant d'être tracassés par le tir des Anglais. La plupart d'entre eux plongèrent dans les fossés d'où ils firent pleuvoir un feu nourri sur les meurtrières et s'amusèrent à envoyer des pierres ou, ce qui était plus dangereux, des boules de poix enflammée. Quelques-uns réussirent même à pénétrer dans le fort et à se retrancher derrière la boulangerie et autres bâtiments d'où ils déversèrent un feu nourri. D'autres abattirent une petite cabane de planches et, se servant de pans de mur comme de boucliers collectifs, se rapprochèrent du fort.

Pendant ce temps, un grand nombre d'Indiens s'étaient retranchés tout près, derrière l'arête abrupte bordant le cours d'eau. Ils aveuglaient de projectiles toutes les meurtrières afin de les neutraliser, pendant que des archers envoyaient des flèches enflammées qui venaient se ficher dans le toit et les flancs de la casemate. Certaines furent éteintes avec de l'eau, d'autres se détachèrent après avoir brûlé un moment et créé un petit trou.

Peu après, les hommes de Pontiac apportèrent des rondins de bois au sommet des abruptes crêtes topographiques bordant le lac et la rive du ruisseau. Ils commencèrent à ériger trois redoutes. À partir de ces fortins, ils furent en meilleure position pour améliorer l'effet de leurs armes. Par moments, ils tentaient de traverser l'espace découvert battu par le feu et de s'abriter dans le fossé du fort, mais tous ceux qui essayèrent furent tués ou blessés.

6. Voir cette bataille.
7. On ne sait pourquoi; peut-être pour des raisons politiques ou tout simplement par mauvaise tactique.



Les Anglais virent soudain que des Indiens faisaient voler de la terre et des pierres derrière le plus proche parapet. Ils comprirent qu'ils creusaient une mine sous le blockhaus. Mais un danger encore plus pressant les menaçait. Les barils d'eau étaient presque vides à force d'éteindre les incendies sans cesse renaissants. Il était impossible de renouveler les stocks de ce précieux liquide, aussi les Anglais se mirent en devoir de creuser un passage souterrain en direction du ruisseau qui semblait les narguer de son eau désaltérante, à peu de distance[8].

Avant que ce passage ne soit terminé, le toit était de nouveau en feu. Tout ce qui restait d'eau fut versé pour l'éteindre. Tout de suite après, le toit fut de nouveau incendié, mais un soldat, au péril de sa vie, réussit encore à l'éteindre en arrachant les bardeaux en feu.

Le soir tomba. Les antagonistes étaient épuisés; durant toute la nuit, une fusillade plus clairsemée se poursuivit sous le ciel étoilé et la lune claire. Le matin, cependant, il y eut un répit durant lequel les Indiens préparèrent l'attaque de l'après-midi.

Dans l'après-midi, l'assaut fut de nouveau déclenché. Les hommes de Pontiac occupèrent la maison du commandant qu'ils atteignirent par leur sape. Avec le vent, le feu se communiqua au blockhaus de rondins. Heureusement pour les Anglais, ils avaient entre-temps réussi à capter, par une sape, l'eau du cours d'eau et ils purent ainsi circonscrire le sinistre pendant que la résidence du commandant s'effondrait en flammes.

S'il s'était agi d'assiégeants français, les Anglais auraient capitulé depuis longtemps déjà. Mais ils savaient que les Indiens ne leur feraient pas plus de quartier qu'ils ne leur en faisaient eux-mêmes lorsqu'ils les capturaient vivants[9]. Voyant leur fin proche, les Anglais perdirent courage. La fusillade continua cependant toute la journée et ne cessa qu'à minuit. À ce moment-là, une voix provenant des retranchements indiens somma, *en français,* les Anglais de capituler. Christie demanda s'ils avaient un homme qui s'exprimait en anglais. Alors un homme sortit des retranchements. Il était vêtu à l'indienne, mais, curieusement, il s'agissait d'un Anglais qui avait été fait prisonnier quelques années auparavant par les Indiens durant la Guerre de Sept Ans. Il allait être torturé à petit feu et exécuté comme les autres prisonniers de guerre, lorsqu'une vieille squaw édentée, veuve de la tribu, s'était levée et l'avait réclamé comme mari; soit par pitié, soit pour toute autre raison. La tradition indienne lui permettait un tel choix. Comme beaucoup d'autres captifs, il devint ainsi un authentique guerrier et

8. Il semble incroyable que l'enseigne Christie n'ait pas fait construire, avant le siège, un tunnel rempli de pierres qui aurait, tel un drain, approvisionné le fort en eau. Il devait le payer cher.
9. Les Wolfers anglais étaient des tueurs de loups et d'Indiens. Ils étaient l'équivalent des Matamores [littéralement: tueur de Maures] espagnols qui massacraient les familles musulmanes isolées dans l'Espagne de la Reconquista.



combattit dans les rangs des Amérindiens contre ses compatriotes[10]. Il annonça à la garnison anglaise que si elle capitulait elle serait épargnée. Dans le cas contraire, les *Habits-Rouges* seraient brûlés vifs. Peu confiant dans ces promesses, Christie demanda de prolonger la trêve jusqu'au matin pour réfléchir. La garnison tint conseil et il fut décidé de se méfier avant tout. Cruel dilemme.

Le matin suivant, Christie fit sortir deux soldats comme pour parlementer, mais, en fait, il voulait vérifier dans quel état d'avancement étaient les travaux destinés à incendier le blockhaus. En atteignant le parapet, les soldats ébauchèrent un signe de connivence qui indiquait que les travaux touchaient à leur fin et que leur crainte était malheureusement tout à fait fondée. Les deux hommes demandèrent que deux chefs indiens rencontrent Christie à mi-chemin entre le parapet et le blockhaus. Les chefs ayant donné leur assentiment, Christie sortit et accepta de capituler après avoir demandé que la garnison soit épargnée et qu'elle puisse se retirer au fort le plus proche.

Pâles et hagards, les soldats sortirent enfin. Benjamin Gray, un soldat anglais, réussit par la suite à s'évader et à apporter la nouvelle du désastre au Fort Pitt. Les prisonniers furent conduits devant Détroit où Christie put aussi s'évader et pénétrer à l'intérieur de la palissade de la ville assiégée.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette action: Les Anglais perdaient ainsi le contrôle sur ce secteur du lac Érié.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Conspiracy of Pontiac and the Indian War After the Conquest of Canada*, Francis Parkman, 6th ed, 2 vols., Little, Brown, Boston, 1870. ♦ *The King's Royal Rifle Corps, A Register of the Regiment and Corps of the British Army*. Arthur Swinson, éditeur, Archive Press, Londres, 1972. pp. 159-160. ♦ *Military History of Carlisle and Carlisle Barracks*, Thomas G. Tousey, Dietz Press, Richmond, 1939. ♦ *Forth to the Wilderness, The First American Frontier*, Dale Van Every, 1754-1774, Morrow NY, 1961. 369 p. E195V36. ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod*, Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh, 1975.

10. De toute façon, on comprend pourquoi il ne désertait pas... pour se réfugier dans le fort.



Fort-Royal. *Bataille de*

Date de l'action: 15 janvier 1759.

Localisation: La Martinique; aujourd'hui Fort-de-France. Coordonnées géographiques: 14° 36′ de latitude N., et 61° 05′ de longitude O.[1].

Contexte: Une escadre anglaise de 10 vaisseaux de ligne avec des frégates et des lance-bombes arriva d'Angleterre et relâcha à Carlisle Bay [La Barbade]. Le 13 janvier, cette escadre se dirigea vers La Martinique et atteignit Fort-Royal le 15.

Chefs en présence ♦Français: Joseph Beausoleil Broussard, un des chefs des maquisards acadiens. ♦Anglais: major général Peregrine Hopson[2]; commodore John Moore [1718-1779].

Effectifs engagés ♦Anglais: Armée de 6 000 hommes dont les régiments suivants: 3rd Buffs, 2th Foot ou *King's Own*, 6th Foot, 63rd Foot, 64th Foot, 7 compagnies du 42nd Highlanders, 800 Marines et un détachement d'artillerie. À la Barbade, chaque vaisseau reçut un renfort de 40 robustes Noirs pour aider à manier les canons. De plus, les équipages aidaient souvent à renforcer les unités combattantes terrestres. En tout, l'escadre anglaise transportait environ 15 000 hommes.

Stratégie ou tactique: La ville et la forteresse de Fort-Royal se trouvaient à l'intérieur de la baie sur la rive nord. La pointe des Nègres représentait le seuil nord de cette vaste baie de Fort-Royal.

Résumé de l'action: Le 16 janvier, donc, trois vaisseaux de ligne anglais attaquèrent le *Fort des Nègres*, qui n'était en fait qu'une batterie fortifiée à cinq kilomètres de la citadelle.

Mal protégée, la batterie fut, après avoir été soumise à un lourd bombardement, prise d'assaut par une unité de débarquement de marins et de Marines[3] qui débarquèrent des barges, escaladèrent le rocher et pénétrèrent dans les embrasures où ils maîtrisèrent facilement les canonniers trop peu nombreux. Puis, ce fut la batterie de Casenavire qui fut neutralisée. Des détachements français arrivèrent en renfort[4]; mais voyant que les deux batteries étaient prises, ils retraitèrent vers Fort-Royal. Le lendemain, la totalité de l'armée anglaise débarqua sans opposition.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Cap-Français, 21 octobre 1757.*
2. Peregrine Thomas Hopson, officier, gouverneur de Louisbourg, île du Cap-Breton, et de la Nouvelle-Écosse, vraisemblablement né en Angleterre et peut-être le fils de l'amiral sir Thomas Hopson; décédé le 27 février 1759 à Basse Terre, Guadeloupe. [Dictionnaire bibliographique du Canada]
3. Infanterie de la Marine ou fusiliers marins.
4. Des unités d'Infanterie protègent toujours l'artillerie, peu mobile donc vulnérable. Dans ce cas précis, l'Infanterie de couverture arriva trop tard.



Vers 10 h, les *troupes de ligne* anglaises[5], commandées par le major général Peregrine Hopson, se mirent en marche et commencèrent à être harcelées par les francs-tireurs français. La garnison de l'île ne comptait pas assez de troupe pour résister à cette invasion et il fallait gagner du temps dans l'espoir que des renforts arriveraient, alertés par des frégates qui avaient quitté l'île dès l'arrivée des Anglais.

Cette armée d'invasion atteignit Morne Tortenson, une colline située derrière Fort-Royal. Les Anglais s'établirent solidement sur cette élévation afin d'être en mesure d'assiéger la citadelle de Fort-Royal. Paradoxalement, ce furent les assiégeants qui se trouvèrent littéralement assiégés par les patrouilles de francs-tireurs français. Le combat fut extrêmement dur et les Anglais perdirent 63 hommes, tués ou blessés.

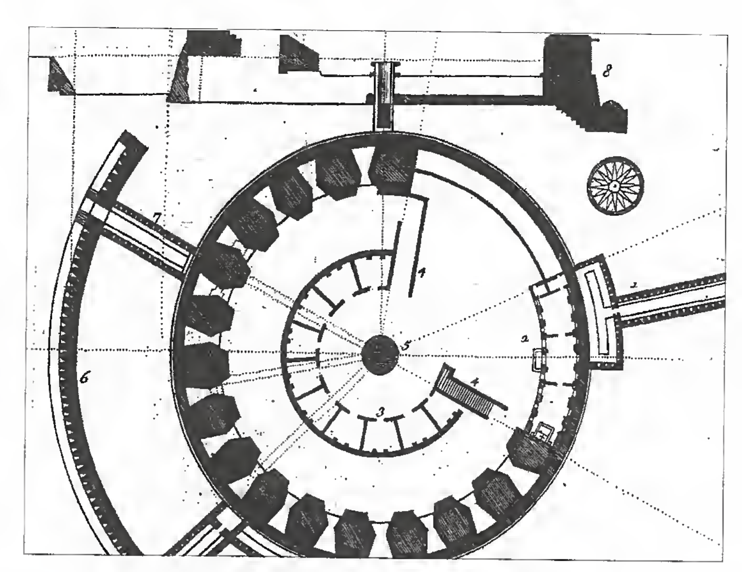
Vers 14 h, le général Hopson fit avertir le commodore qu'il ne pourrait pas tenir son terrain, ni encore moins, bien sûr, attaquer la citadelle, ce qui était sa mission initiale, à moins que l'escadre ne lui fournisse de l'artillerie lourde. Mais l'état-major anglais trouva cela difficile, car l'artillerie lourde devrait être débarquée dans un secteur où les équipages seraient soumis au tir des canons de la citadelle. Les Anglais abandonnèrent donc l'idée de débarquer leur artillerie lourde. Incapables de contenir la pression des Français, les troupes anglaises, qui résistaient encore sur le Morne Tortenson, commencèrent à rétrograder en ordre vers l'escadre, sous le feu incessant des Français qui suivaient le mouvement. Au passage, quelques champs de canne à sucre et quelques maisons furent incendiés avant le rembarquement qui s'effectua au prix de lourdes pertes sous le tir dense des Français.

Pertes ♦Anglais : Les pertes anglaises furent lourdes, probablement 500 à 600 tués. Les pertes françaises semblent avoir été plus légères.

Conséquence de cette défaite anglaise: Après avoir échoué contre Fort-Royal, l'escadre anglaise alla débarquer des troupes à Saint-Pierre de La Martinique. Mais le commodore anglais expliqua au cours d'un conseil de guerre au général Hopson que « *la ville de Saint-Pierre étant ouverte* [sans fortifications], *elle pouvait être prise sans peine, mais que les navires pouvaient être endommagés dans l'attaque par les batteries côtières et ainsi devenir incapables d'exécuter leurs missions plus importantes. Il était suggéré d'abandonner toute tentative supplémentaire sur La Martinique et d'aller à la place conquérir La Guadeloupe*[6]. »

5. Grenadiers, King's Regiment et Highlanders écossais.
6. Curieux commentaire dans la bouche d'un chef de guerre. Comme si la prise de La Guadeloupe, vers laquelle se dirigea immédiatement l'escadre — ou n'importe quelle autre action de guerre — ne risquait pas d'endommager ou de « casser » du matériel !





Fort-Royal de La Martinique, redoute des Capucins. SFU.

SOURCES ET LECTURES: ♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1908, IV. Torgau, pacte de famille. ♦*Les Gens de couleur libres du Fort-Royal 1679-1823*, Émile Hayot, Société française d'histoire d'outre-mer, P. Geuthner, 1971. ♦*Fort-de-France, ville militaire, 1639-1985*, projet d'action éducative du Collège de Coridon, sous la direction de Geneviève Léti, Publication Collège de Coridon, Fort-de-France, 1986. ♦*Histoire des Antilles et de la Guyane*, Pierre Pluchon, Privat, Toulouse, 1982. ♦*L'esclave en Guadeloupe et en Martinique du XVIIe au XIXe siècle*, René Belenus, Jasor, Pointe-à-Pitre, 1998. [pour lecture seulement]

Fort Saint-David. *Siège de*

Date de l'action: 1756.

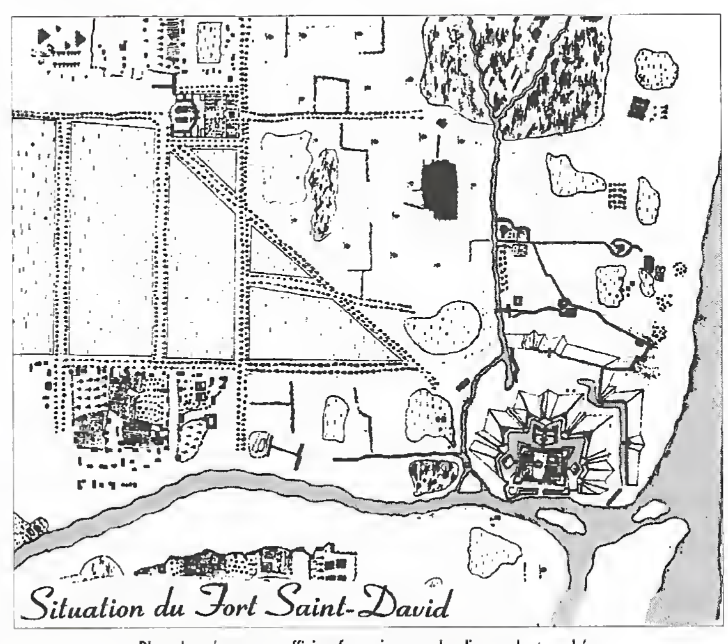
Localisation: Côte du Coromandel, Carnate indien. Coordonnées géographiques: 11° 43′ de latitude N., et 79° 45′ de Longitude E. État de Tamil Nadu.

Conflit: La Guerre de Sept Ans [1756-1763] allait être officiellement déclarée le 17 mai 1756. Mais les autorités françaises et anglaises des Indes ne l'apprirent que beaucoup plus tard.

Contexte: En dépit de l'état de paix officielle, la guerre larvée subsistait dans les Indes, comme en Amérique.

Effectifs engagés ♦**Français**: 400 ou 500 soldats réguliers et 1 000 Cipayes[1]. ♦**Anglais**: 600 soldats réguliers, dont 250 marins, et 1 600 Cipayes.

Stratégie ou tactique: Résolue à faire la conquête du Canada, l'Angleterre se chercha un allié qui monopoliserait l'attention des forces françaises en Europe et assurerait ainsi la protection du Hanovre, patrimoine de Georges II d'Angleterre. L'Angleterre révéla donc à Frédéric II de Prusse le danger du *Pacte secret franco-russe* visant à s'opposer à l'agrandissement de la Prusse. Cette révélation réussit et amena Frédéric à jouer le jeu des Anglais



Plan dressé par un officier français, avec les lignes de tranchées.
Archives de la Bibliothèque publique de Pondichéry.

1. À l'origine, les Cipayes étaient des soldats musulmans formés à l'européenne par les Français. Le premier corps de Cipayes de l'armée française fut constitué dans les Indes françaises durant la première moitié du XVIII[e] siècle. La British East India Company, qui était la propriétaire légale des Indes anglaises, forma alors un corps de Cipayes hindous. Mais les mauvais traitements et diverses raisons déclenchèrent la célèbre Révolte des Cipayes au milieu du XIX[e] siècle [qui fut écrasée dans le sang], forçant la Compagnie à remettre au souverain anglais l'administration des Indes.



en signant avec eux le traité de janvier 1756. Pour équilibrer, la France signa en mai un traité avec l'Autriche, irréductible ennemie de Frédéric.

Le Fort Saint-David était *l'ultime redoute* anglaise sur la côte du Coromandel. Sa perte ne pouvait que porter un rude coup au moral et aux intérêts des Anglais dans les Indes.

Résumé de l'action: Un vigoureux bombardement démolit quelques pièces d'artillerie du fort et commença à rendre les fortifications moins sûres. Les réservoirs d'eau potable avaient souffert et les Anglais ne pouvaient plus se procurer de l'eau que sous le couvert de la nuit. « *Le stock de munitions baissait, car les Anglais tiraient un peu à tort et à travers sur tout ce qui bougeait, nuit et jour*[2]. »

Sur la façade maritime du fort, l'escadre française de d'Aché[3] parut au large afin d'empêcher l'escadre anglaise de l'amiral Pocock[4] de venir apporter son aide et son ravitaillement à la garnison anglaise. L'escadre anglaise ne fit aucune tentative pour secourir le fort qui finit par capituler.

Pertes ♦ Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'Angleterre avait ainsi entièrement perdu le Carnate indien.

Mais la Guerre de Sept Ans n'allait pas tarder à lier les mains des Français en Europe, de telle sorte que l'Angleterre pourrait reprendre l'offensive dans les Indes.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Poems by Mr Smart. Viz. Reason and imagination, a fable. Ode to Admiral S* ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). Trois siècles de présence française,* Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975. ♦ *Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (l'épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *An Account of the War in India, between the English and French, on the Coast of Coromandel, from the year 1750, to the year 1760; together with a Relation of the late remarkable events on the Malabar Coast, and the expeditions to Golconda and Surat* ... The whole compiled from original papers, Richard Owen Cambridge, T. Jefferys: Londres, 1761. ir George Pocock. Ode to General Draper. An epistle to John Sherratt, Esq., Christopher Smart, publié par l'auteur, Londres, 1763.

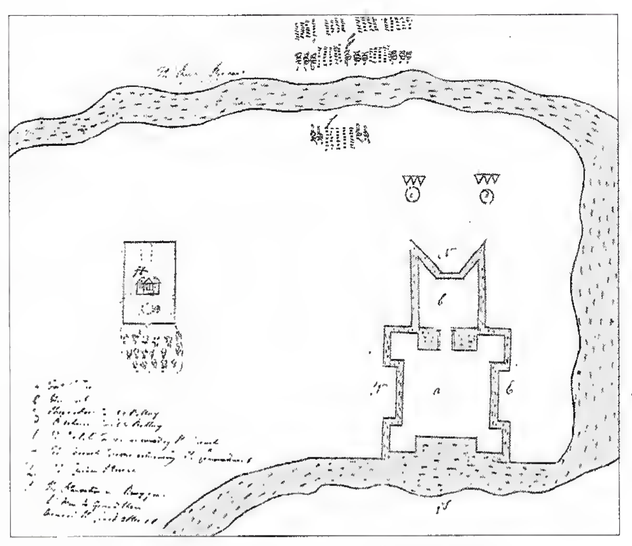
2. Selon l'historien anglais Orme.
3. Le comte d'Aché fut lieutenant général des armées navales et commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.
4. Sir George Pocock naquit en Angleterre. Il devint contre-amiral en 1755, vice-amiral en 1756 et amiral en 1761, date à laquelle il devint Chevalier du Bain. En 1766, il prit sa retraite de la Royal Navy.



Fort Saint-David. *Siège du*

Date de l'action: du 16 mai au 2 juin 1758.

Localisation: Fort anglais situé à quelques kilomètres au sud de la ville de Pondichéry, dans le Carnate indien, dans la ville actuelle de Cuddalore. Coordonnées géographiques: 11° 43′ de latitude N. et 79° 45′ de longitude E. La English East India Company avait acheté le terrain en 1690 aux Marathes afin de limiter au sud l'influence française de Pondichéry, tandis que Madras limitait le territoire français au nord. Le Fort Saint-David était donc situé à 160 kilomètres au sud de Madras. Il fut nommé pour le saint patron du Pays de Galles, car le gouverneur de Madras de l'époque, Elihu Yale, était gallois.



Plan de Fort Saint David, dessiné par Robert Clive ou sous sa supervision. Les glacis ne sont pas encore créés. Archives de l'Université Laval. [S.A.D.A.P.P.]

Contexte: Après la prise de Gondelour, les Français tournèrent leur attention vers le Fort Saint-David, forteresse-refuge des Anglais sur la côte du Coromandel.

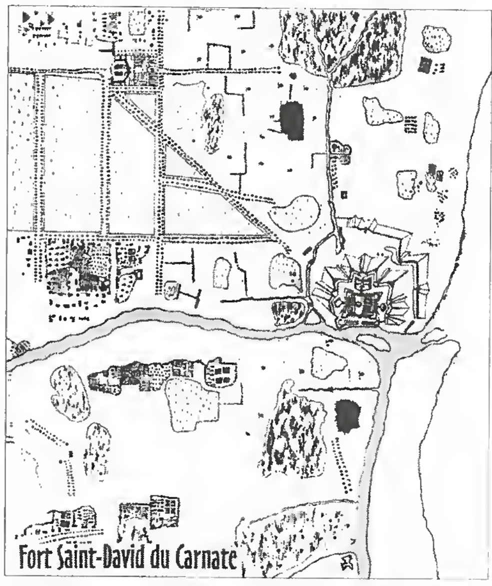
Chefs en présence ♦**Français**: Lally-Tollendal[1]. ♦**Anglais**: inconnus.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 619 Européens et 1 600 Cipayes et Lascars. ♦**Français**: 1 600 Européens et 600 Cipayes.

Stratégie ou tactique: Ce fort était situé à l'angle sud d'une île de 1,2 kilomètresde longueur et de 0,6 kilomètre de largeur. Sur deux côtés, il était protégé par les eaux de la Gaddilam et de la Paravanar, qui se rejoignaient avant de se jeter dans la mer. Sur sa façade, il était flanqué de quatre petits fortins de maçonnerie à environ 0,4 kilomètre du chemin-couvert; ces forts se soutenaient l'un l'autre. La garnison anglaise consistait en 619 Européens et 1 600 Cipayes et Lascars.

1. Thomas Arthur comte de Lally et baron de Tollendal, du Régiment de Dillon, l'un des régiments de la Brigade irlandaise de l'armée française.





Cette forteresse avait été créée par les Anglais au sud de Pondichéry pour empêcher ce comptoir français de prendre de l'expansion vers le sud; le nord étant limité par Madras. Stratégiquement parlant, le territoire de Pondichéry était donc pris dans une tenaille. Archives de Pondichéry.

Les fortifications étaient renforcées et en excellent état. Les Français, qui manquaient de toute artillerie de siège, commencèrent par neutraliser, par assaut de masse, les fortins avancés, puis ils ouvrirent la tranchée.

Résumé de l'action: Le 16 mai, alors qu'il éprouvait des difficultés à organiser ses lignes de communication logistiques, c'est-à-dire ses chariots pour ravitailler les troupes, à cause du laisser-aller qui régnait à Pondichéry, Lally ouvrit le feu sur le Fort Saint-David.

Durant la nuit[2], les Français attaquèrent les quatre forts avancés et les prirent d'assaut au sabre et à la baïonnette, même si l'appui d'artillerie et de mortier, en voie d'arriver de Pondichéry, manqua totalement. Le soir du 18, ils ouvrirent la tranchée à 400 mètres seulement du glacis. Les deux côtés devaient vaincre les pires difficultés. Le camp français, n'ayant pas de bonnes lignes de communication logistiques, manquait de vivres et de munitions. Du côté anglais, les désertions se multipliaient; les soldats anglais et indiens passaient aux Français; même si la flotte anglaise ravitaillait le fort par la mer.

Le 28 mai, Lally apprit que la flotte anglaise venait d'apparaître devant Pondichéry. Les marins français, n'ayant pas été payés, refusèrent de monter à bord de leurs vaisseaux. Prenant avec lui 400 Européens et 200 Cipayes, Lally retourna immédiatement à Pondichéry, assembla un conseil, fit voter le budget pour payer les marins qui acceptèrent alors d'embarquer, avec les 400 Français et les 200 Cipayes, afin de compléter les équipages trop allégés. Après quoi, Lally retourna à son poste au siège du Fort Saint-David.

L'escadre française mit alors à la voile, et la flotte anglaise décrocha et quitta la région, laissant la maîtrise aux Français. Quelques navires français allèrent bloquer le Fort Saint-David du côté maritime, empêchant l'escadre anglaise de ravitailler

2. Du 17 mai.

la ville, si elle en avait eu le désir. Le Fort Saint-David capitula le 2 juin. Toute la garnison anglaise fut faite prisonnière de guerre. Les Français rasèrent les fortifications jusqu'au sol.

Pertes ♦Les Anglais perdirent toute leur garnison : 2 219 hommes, tués, blessés, prisonniers ou déserteurs.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le Fort Saint-David passa aux Français qui en rasèrent les fortifications. Le 2 juin 1758, le comte d'Estaing fut détaché pour aller assiéger Devikota. Mais la garnison anglaise, comprenant 30 Anglais et 600 Cipayes, au lieu de résister dans ses fortifications, abandonna la ville en apprenant que les Français approchaient. Après ce succès, Lally voulait attaquer Madras en utilisant les navires de transport armés du comte d'Aché, mais ce dernier refusa obstinément de l'aider. Conflit de personnalités. L'amiral d'Aché allégua que son rôle était de croiser aux abords de Ceylan [Sri Lanka actuel] pour intercepter les bâtiments de guerre et de commerce anglais qui s'aventuraient dans ces parages.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Rapport de M. le comte de Lally-Tollendal*, Trophime Gérard de, Marquis de Lally-Tollendal, 1789, tiré du procès-verbal. ♦Lally-Tollendal, etc. Pierre La Mazière, Les grandes figures coloniales, Paris, 1931. ♦*Le Baillon en 1766. Lally-Tollendal et son procès de trahison, etc...*, Alfred Meyer, Paris, 1898.♦*Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé*, Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Paris, 1944.

Fort Saint-Joseph. *Prise du*



Gros plan de la délégation [voir la gravure suivante] venue parlementer sous les couleurs anglaises et françaises. Collection privée.

Date de l'action: 25 mai 1763.

Localisation: À l'embouchure de la rivière Saint-Joseph, près de la tête du lac Michigan[1], Haut-Mississippi[2]. Coordonnées géographiques: 42° 07′ de latitude N., et 86° 29′ de longitude O.

Conflit: Histoire du Canada. Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Ce fut le 29 novembre 1760 que, selon les clauses de la Capitulation de Montréal, Détroit fut remise aux autorités anglaises. Le détachement français qui servait de garnison fut envoyé en captivité, mais les *colons français pouvaient, en principe, conserver leurs biens à condition qu'ils prêtent serment d'allégeance au roi d'Angleterre.* Le drapeau à fleurs de lys fut abaissé et remplacé par la croix de Saint-Georges rouge superposée au drapeau écossais[3] et les miliciens canadiens furent désarmés et renvoyés dans leurs foyers. Les Indiens, incrédules, étaient stupéfaits de voir que tant de Français se rendaient sans combattre à un minuscule détachement anglais. Un officier fut envoyé au sud pour prendre possession des forts Miami et Ouatanon, qui gardaient les communications entre le lac Érié et l'Ohio. Rogers lui-même, avec un autre détachement anglais, marcha vers le nord pour prendre possession du Fort Michillimackinac avec les trois postes[4] de Sainte-Marie, Baie-Verte et Saint-Joseph. En fait, le Fort Saint-Joseph fut occupé, à la fin d'octobre 1761, par un détachement anglais commandé par le capitaine Henry Balfour; l'enseigne Francis Schlosser et 14 hommes furent laissés en garnison.

Chefs en présence ♦L'enseigne Francis Schlosser commandait le fort. ♦Chef indien Ouachache.

1. C'est à dire au sud-est, face à Chicago, autre poste de pelleterie. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Un point qui avait été longtemps le site d'une mission française [catholique]. Là, parmi les forêts immenses, les marécages et le lac grand comme une mer intérieure, les Jésuites avaient œuvré durant plus d'un demi-siècle
3. Bleu à croix de Saint-André blanche. Le drapeau irlandais [croix de Saint-Patrick rouge sur fond blanc] n'y était pas encore.
4. Des dépendances.



Effectifs engagés ♦**Anglais**: 15 hommes. ♦**Amérindiens**: 150 ou 200 guerriers.

Stratégie ou tactique: La ruse.

Résumé de l'action: Le 25 mai 1763, tôt le matin, l'officier fut informé qu'une troupe d'Indiens Pottaouattamies, venant de Détroit, arrivait pour rendre visite à leurs amis de Saint-Joseph. Un chef nommé Ouachache, accompagné de trois ou quatre hommes, vint devant le bureau de Schlosser afin d'avoir une conversation avec lui.

Immédiatement après, un Français arriva, annonçant que le fort était encerclé par les Indiens qui semblaient animés d'intentions hostiles. Schlosser se précipita hors de son appartement, traversa la cour d'honneur, qui était pleine d'Indiens et de Français, et s'engouffra dans le casernement des troupes. Ce bâtiment était aussi rempli d'Indiens agressifs. Schlosser appela immédiatement son sergent qui fit armer les soldats, tandis qu'il bondissait dans la cour afin de tenter de sonner le rappel des Français fort peu intéressés par son invitation.

Mais, alors qu'il était occupé à cela, il entendit des cris terribles provenant du cantonnement. Tous les Indiens infiltrés dans le fort se précipitèrent aussitôt vers les portes, fendirent le crâne de la sentinelle et ouvrirent les portails de bois à leurs amis qui se trouvaient dehors. En moins de deux minutes, comme le déclara l'officier, le fort fut saccagé, 11 hommes massacrés et lui-même, avec les 3 survivants, faits prisonniers et ligotés. Il fut ensuite conduit à Détroit pour y être échangé.

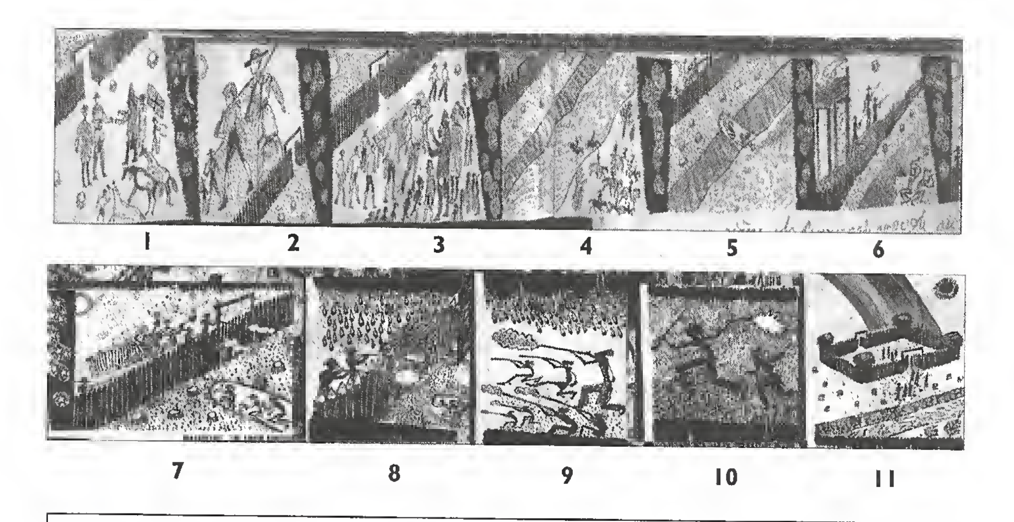
Pertes ♦La garnison anglaise fut massacrée, ainsi que les marchands anglais qui se trouvaient à cet endroit.

Conséquence de cette action: Le 15 juin 1763, un groupe d'Indiens Pottaouattamies s'approcha de la porte de la haute courtine-palissade qui entourait Détroit. Ils étaient accompagnés par des prisonniers anglais: l'enseigne Schlosser ainsi que 3 soldats anglais. Les Indiens voulaient échanger ces hommes contre plusieurs guerriers de leur tribu détenus depuis deux mois à Détroit. L'échange fut effectué et la garnison apprit alors avec horreur de la bouche même de Schlosser le sort du Fort Saint-Joseph.

Fait à mentionner, un commerçant français nommé Louis [ou Louison] Chevalier cacha trois commerçants anglais dans sa maison et leur sauva la vie: Richard Winston, Mr. Hamback et Mr. Chain[5].

5. Lettre de Winston aux commerçants de Détroit; voir *in fine* Parkman.





Siège de Boonesborough ou Fort Boone [1778] par les Anglais aidés par le chef Chauni Poisson-Noir et des Canadiens français. Le siège dura une semaine. Collection privée.

1- Arrivée de l'armée anglaise et des Indiens. **2-** Les négociateurs sont admis dans le fort. **3-** Les négociations commencent. **4-** L'armée anglo-indienne feint de se retirer, par ruse. **5-** Pendant ce temps, des sapeurs creusent un tunnel destiné à pénétrer dans le fort tandis que les assiégés creusent une contre-mine. **6-** Des roches sont projetées sur les assiégeants. **7-** Ce dessin montre bien le creusement de la contre-mine dans le fort. **8-** L'attaque et la résistance continuent. Une pluie dense se met à tomber. **9-** L'assaut est donné. La pluie continue. **10-** Tentative d'incendie des fortifications ; mais la pluie a détrempé et sauvé le fort. **11-** Enfin le siège a échoué ; d'où l'arc-en-ciel sur le fort et la porte ouverte.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod,* Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh 1975. ♦ *New Light on Bouquet's Ohio Expedition, Nine Days of Thomas Hutchins' Journal, October 3-October 11,* 1764, Louis M. Waddell, editor, Western PA Historical Magazine # 66, de juillet 1983. ♦ *The Royal American Regiment,* Roger E. Nelson, Cumberland County Hist 4 (été 1987).

Fort Saint-Louis. *Siège de*

Date de l'action: 30 avril 1758.

Localisation: Saint-Louis du Sénégal. Coordonnées géographiques: 16° 02′ de latitude N., et 16° 30′ de longitude O.[1].



Vaisseau négrier anglais [milieu du XVIIIe siècle]. Collection privée de l'auteur.

Contexte: Les marchands d'esclaves de la petite colonie anglaise de Gambie, et plus précisément la Royal African Company qui avait le monopole anglais de la traite, ayant un bassin d'approvisionnement très restreint, avaient tendance à aller enlever leurs esclaves sur le territoire français du Sénégal voisin. Afin de mettre un terme à ces enlèvements, le gouvernement français fit établir quelques forts destinés à délimiter plus précisément le territoire anglais. Sous la pression de la Royal African Company, société qui se livrait au trafic d'esclaves et qui voulait s'emparer d'une région où elle pourrait s'emparer de la population pour la réduire en esclavage et la vendre aux Amériques, le Premier ministre anglais William Pitt mit sur pied une expédition militaire[2] contre le Sénégal afin de s'en emparer.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: capitaine Marsh.

Effectifs engagés ♦**Français**: une vingtaine d'hommes. ♦**Anglais**: Le corps de débarquement comprenait 200 ou 300 fusiliers marins et 25 artilleurs. Les équipages de l'escadre de transport et ceux de l'escorte de guerre.

Stratégie ou tactique: Il n'y eut aucun combat.

Résumé de l'action: Le 23 avril 1758, l'escadre anglaise pénétra dans le fleuve Sénégal, et, le 30, le Fort Saint-Louis fut occupé par les Anglais, sa minuscule garnison n'ayant pas cru devoir résister contre des forces écrasantes.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Île de Gorée, 29 décembre 1758.*
2. Secrète.



Pertes ♦Aucune.

Conséquence de cette défaite française: Deux cents soldats anglais du 74th Foot Regiment furent immédiatement envoyés pour tenir garnison dans le fort.

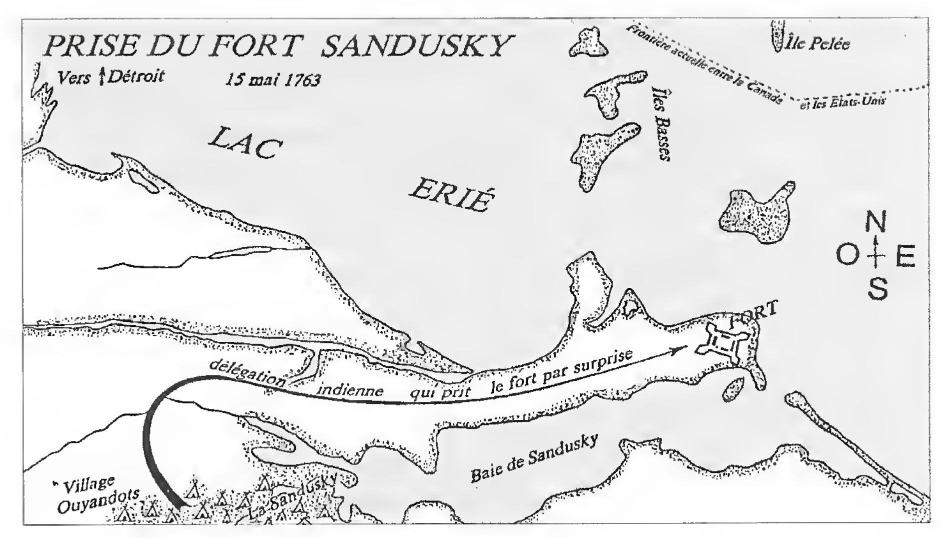


Cruelles tortures infligées aux esclaves récalcitrants.
Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *The End of slavery in Africa*, Suzanne Miers et Richard Roberts, University of Wisconsin Press, Madison, 1988. ♦ *The French sugar business in the eighteenth century*, Robert Louis Stein, Louisiana state university press, Baton Rouge et Londres, 1988.♦ *West African slavery and Atlantic commerce, the Senegal River Valley, 1700-1860*, James F. Searing, Cambridge University Press, Cambridge, 1993. ♦Traite des noirs et esclavage, La Révolution française et l'abolition de l'esclavage, EDHIS [Editions d'Histoire sociale], Paris, 1968. ♦Sénégal, Gorée, Françoise Descamps, Nouv. éditions africaines, Dakar, et UNESCO, Paris, 1986. ♦ *Capitalisme et esclavage*, Eric Eustace Villiams, avec une introduction de D.W. Brogan, "Présence africaine", Paris et Dakar, 1998. [pour lecture seulement]

Fort Sandusky. *Prise du*

Date de l'action: Mi-mai 1763



Collection privée de l'auteur.

Localisation: Fort jadis situé sur la rive sud du lac Érié, au sud de l'*île Pelée*[1] à 60 kilomètres à l'ouest de Cleveland; dans l'État d'Ohio, USA. Coordonnées géographiques du fort: 41° 27′ de latitude N., et 82° 42′ de longitude O.[2].

Conflit: Histoire du Canada. Guerre de Pontiac [1763-1766], conséquence de la Guerre de Sept Ans.

Contexte: Conformément à la *Capitulation de Montréal* [1760], les forts français de l'Ouest américain[3] venaient d'être remis à des garnisons anglaises. Furieux, et espérant le retour des Français, le grand chef indien Pontiac commença le blocus de Détroit et la reconquête du territoire.

Dès la chute de la Nouvelle-France, Pontiac se mit à préparer un soulèvement général des tribus indiennes du centre du continent, secteur des Grands Lacs et tout le long du Mississippi, en vue de favoriser le retour des Français. Bien que la *Guerre de Pontiac* ne fut pas une *«guerre franco-anglaise»* au sens littéral, elle en fut une conséquence directe; aussi semble-t-il opportun de l'évoquer dans cet ouvrage.

1. Cette île marque, aujourd'hui, le point le plus méridional du Canada.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.
3. Secteur des Grands Lacs et du Centre-Ouest ou Mid-Ouest.



En avril 1763, Pontiac réunit le grand conseil de guerre de la rivière aux Écorces, tout près de Détroit. Ses messagers parcoururent des milliers de kilomètres pour convoquer des délégués de nombreuses tribus. Les *députés* arrivèrent petit à petit, et, en avril 1763, ils couvraient toute la prairie. Plusieurs Français assistèrent aux débats. Le conseil commença le 23 avril au matin. Les délégués formaient des cercles concentriques autour desquels circulèrent des calumets.

Puis Pontiac se leva; il portait la grande *coiffe de plumes* traditionnelle et les peintures de guerre. Sa personne exprimait la force et la détermination. Il fit un long discours au cours duquel il invectiva violemment les occupants anglais pour leur arrogance, leur rapacité et leur peu de sens de la justice. Par contre, il couvrit les Français de louanges. Il fit remarquer aux assistants que les soldats anglais traitaient les Indiens comme des bêtes, afin de leur faire bien comprendre que la suprématie de cette nation sur leurs peuples était un véritable danger pour les Indiens. Remarquable prémonition !

Pontiac leva ensuite une large ceinture ornementée[4] et affirma au conseil qu'il l'avait reçue de son puissant père le roi de France en témoignage d'amitié pour ses enfants indiens. Les grands « *canots* » de guerre français n'allaient pas tarder de remonter le Saint-Laurent pour reprendre possession de la Nouvelle-France et tirer vengeance des ennemis communs; les Indiens et leurs frères français combattraient une fois de plus côte à côte. Il appela les Anglais: « *Des chiens habillés de rouge qui sont venus nous dérober nos terrains de chasse. Les fils de notre puissant père, le roi de France, ne sont pas comme les Anglais; n'oubliez pas qu'ils sont nos frères et qu'ils aiment les Indiens.* » Puis une prière, résumant tout ce qui avait été dit, fut gravée et des copies envoyées dans toutes les tribus indiennes. De nombreux autres discours furent prononcés, mais aucun ne fut enregistré. Après quoi, le grand conseil de guerre fut déclaré clos.

Les temps avaient tellement changé que les Indiens ne reconnaissaient pas leur pays. Un historien indien (moderne) décrit ainsi la situation:

« Le retrait des forces françaises d'Amérique du Nord et le transfert aux troupes britanniques de leurs forts périphériques à la fin de la guerre stupéfièrent les nations indiennes de l'Ouest et des Grands Lacs qui avaient pris parti contre les Anglais. Les officiers britanniques et les agents indiens essayèrent d'établir des rapports amicaux avec les tribus pro-françaises, mais ils ne reçurent aucune aide de la part de sir Jeffrey Amherst, l'impérieux commandant en chef des forces britanniques sur ce continent, qui affichait un mépris hautain pour les Indiens et leur culture, et les considérait comme un peuple inférieur et « scélérat ». " *La seule vraie méthode de traiter les sauvages,* conseilla-t-il à ses officiers de terrain, *est de les garder dans une sujétion suffisante et de punir, sans exception les transgresseurs.* "

4. Appelée wampoum; pour marquer une alliance.



Amherst ordonna aussi que soit immédiatement interrompu l'usage traditionnel des Français de donner, à ceux qui venaient en demander dans leurs forts, de la poudre et du plomb pour la chasse quand ils en manquaient, de même que les subsistances d'urgence pour les familles lorsque le gibier se faisait rare, ainsi que quelques vêtements ou petits cadeaux de simple amitié[5]. »



Debout à droite, Pontiac, chef indien francophile, ancien capitaine de l'armée française. SFU Library.

Immédiatement les troubles commencèrent dans tous les territoires autrefois français. Le long de la frontière occidentale de la Pennsylvanie, du Maryland et de la Virginie, la terreur régna. Les Indiens lançaient des coups de main contre villages et fermes, scalpant, brûlant les récoltes. Des centaines de réfugiés affluèrent vers Carlisle et les autres villes frontalières. Les Sénécas[6] assiégèrent Niagara, puis levèrent le siège après quelques jours. Le général en chef des troupes anglaises dans cette région, sir Jeffrey Amherst, organisa la répression avec le colonel mercenaire suisse Bousquet. Dans le Centre-Ouest, Pontiac attaqua par surprise le Fort Sandusky.

Chefs en présence ♦L'enseigne Christopher Paully. ♦Le chef Pontiac[7].

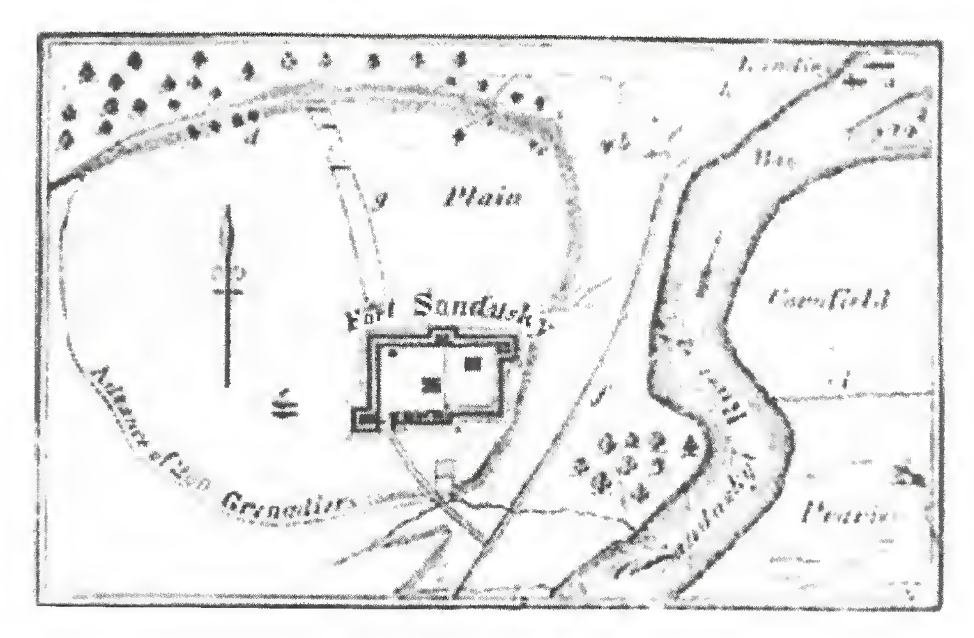
Effectifs engagés ♦Anglais : 15 hommes.

Stratégie ou tactique: La ruse : ce fort était situé à l'extrémité d'une longue péninsule bordant la baie de Sandusky, un site idéal pour résister à un blocus en règle, mais peu à l'abri de l'intelligence tactique d'un Pontiac. Au cours du siège de Détroit par les Indiens de Pontiac, La Brosse, un colon français de la région, arriva un jour en annonçant que le Fort Sandusky venait d'être pris et rasé par les hommes de Pontiac, et toute la garnison capturée ou tuée. Le fort avait été pris

5. « The departure of the French forces from North America and the turning over of their frontier forts to British troops at the end of the war also stunned the western and Great Lakes Indians nations that had sided against the English. British officers and Indian agents tried to establish friendly relations with the pro-French tribes, but received no help from Sir Jeffrey Amherst, the imperious commander in chief of British Forces on the continent, who had a haughty contempt for Indians and their cultures and regarded them as inferior and "wretched" people. "*The only true method of treating the savages,*" he instructed his officers in the field, "*is to keep them in proper subjection and punish, without exception, the transgressors.*" Amherst also ordered an immediate end to the traditional French practice of... giving those who called at the forts powder and lead for hunting when they had run short, emergency provisions for their families when game was scarce, and a little clothing or small gifts for goodwill. » tiré de Josephy, Jr., Alvin M., 500 Nations, An Illustrated History of North American Indians, Alfred A. Knopf, New York, 1994, p. 253-254.

6. Qui étaient pourtant des Iroquois, alliés traditionnels des Anglais, mais qui se plaignaient de ce que, depuis que ces derniers n'avaient plus besoin d'eux pour lutter contre les Français, ils n'étaient plus respectés.

7. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).



Vieille carte du Fort-Sandursky. Collection privée de l'auteur.

par les Ouyandots qui vivaient dans le voisinage, aidés par une troupe d'Indiens venus tout spécialement de Détroit. Parmi les survivants était le commandant anglais du fort, l'enseigne Paully, qui fut amené à Détroit. Il fut débarqué près du camp de Pontiac et entouré par des femmes et des enfants pour y être *« passé à tabac »*, c'est-à-dire lapidé et bastonné. On le força à danser et à chanter. Heureusement pour lui, une vieille indienne, qui eut sans doute pitié, le choisit pour mari, *et, suivant la tradition, il fut fort heureux de sauver sa vie en devenant un guerrier Outtaouais.* Ironie du sort[8] !

Résumé de l'action: Le 16 mai, Paully fut informé qu'une délégation de sept Indiens désirait lui parler à la porte du fort. Comme il en connaissait plusieurs, il les fit entrer. Arrivés dans son bureau, deux Indiens s'assirent de chaque côté du commandant anglais et les autres de-ci de-là. Les calumets furent allumés et la conversation vagabonda.

Soudain, un Indien qui se trouvait devant la porte fit un signe de la tête. À ce signal, l'officier anglais fut immédiatement saisi et désarmé. Un bruit confus de cris, d'armes à feu et de martèlement de pieds et de bottes parvint de l'extérieur, les canons tonnèrent, puis tout cessa. Paully fut emmené dehors par les guerriers qui l'avaient fait prisonnier, et il vit sur le sol les cadavres de ses hommes. La cour d'honneur était littéralement jonchée des corps de sa garnison massacrée et mutilée.

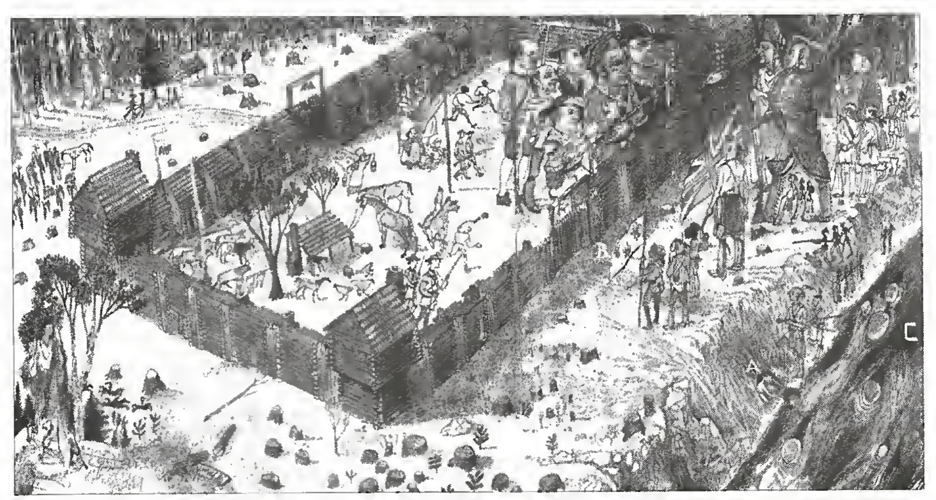
8. Néanmoins, il n'oublia pas ses origines et réussit, au péril de sa vie, à envoyer une lettre à Gladwyn par un Français de passage, lettre qui faisait le récit de la prise du Fort Sandusky. C'est ainsi que l'histoire nous est parvenue.



À la nuit tombante, il fut conduit au bord du lac où plusieurs canots d'écorce[9] les attendaient. Il fut embarqué et emmené dans l'obscurité. Du large, il vit que les flammes commençaient à sortir de son fort. Le Fort Sandusky brûla entièrement.

Pertes ♦ Toute la garnison anglaise fut massacrée par l'imprudence de son chef.

Conséquence de cette action: Les Grands Lacs passaient petit à petit entre les



Siège de Boonesborough ou Fort Boone [1778] par les Anglais aidés par le chef Chaunin Poisson-Noir et des Canadiens français. Le siège dura une semaine. Le fort est tenu par les Insurgents américains. Les Anglais et les Indiens se présentent à la porte pour négocier, tandis qu'en (A) un tunnel est creusé dans la falaise qui borde la rivière (C) pour le cas ou les négociations échoueraient. À noter la présence du petit drapeau français fleurdelisé (B) à côté du grand drapeau britannique, afin d'induire les Indiens qui seraient présents aux côtés des Américains à déserter leurs alliés; les Canadiens étant encore considérés comme des amis, même si lla Nouvelle-France étaient tombée depuis plusieurs années déjà entre les mains des Anglais. Collection privée.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Colonel Henry Bouquet and His Campaigns of 1763 and 1764*, Cyrus Cort, Steinman & Hensel, Lancaster, PA, 1883. ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod*, Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh 1975. ♦ *New Light on Bouquet's Ohio Expedition, Nine Days of Thomas Hutchins' Journal, October 3-October 11*, 1764, Louis M. Waddell, editor, Western PA Historical Magazine # 66 (Juillet 1983). ♦ *The Royal American Regiment*, Roger E. Nelson, Cumberland County Hist 4, 1987.

9. Sur la côte Ouest canadienne, les canots, qui pouvaient aller en mer pour chasser la baleine ou combattre, étaient de gros arbres évidés.



Fort William-Henry. *Siège du*



Marche des Français vers le Fort William-Henry.
Bibliothèque nationale du Québec.

Autre nom: Fort George.

Date de l'action: 2-9 août 1757.

Localisation: Situé au sud du lac George. C'était le fort anglais le plus avancé au nord des forts anglais destinés à occuper militairement cette zone contestée et convoitée. Coordonnées géographiques: 43° 26′ de latitude N., et 73° 43′ de longitude O.[1].

Contexte: Au printemps 1757, déjà, le gouverneur Vaudreuil envoya une troupe de 1 500 hommes, conduite par son frère Rigaud, préparer l'attaque en observant les lieux et si possible en détruisant les embarcations. Les Français brûlèrent quelques magasins et d'autres bâtiments situés à l'extérieur du fort ainsi qu'une flotte de 300 barques prévue pour une invasion de la Nouvelle-France.

Chefs en présence ♦**Anglais**: le colonel Munro[2]. ♦**Français**: le général-marquis Louis Joseph, seigneur de Saint-Véran, de Tournemire, de Vestric, de Candiac, de Saint-Julien d'Arpaon, baron de Gabriac et marquis de Montcalm.

Effectifs engagés ♦Les **Anglais** disposaient de 4 000 hommes dans la région, dont 500 dans le fort lui-même et 1 700 dans le camp retranché. Plus de 1 600 soldats commandés par Webb au Fort Edward se trouvaient à 20 kilomètres.

♦Les **Français** comptaient 3 000 soldats français et miliciens canadiens[3].

Stratégie ou tactique: Le fort avait été construit sur le bord du lac George, sur le site de la victoire sur Dieskau. Placé au centre d'un immense cirque entouré de montagnes, le fort était érigé sur une élévation ceinturée de marécages, donc difficile d'accès. Il constituait un carré de 100 mètres de côté, soutenu par un camp retranché et muni d'une bonne artillerie. Avec des hommes déterminés,

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.
2. Le lieutenant-colonel George Munro naquit en 1701 à Clonfin, comté de Longford, Irlande, d'un père officier dans les forces anglo-protestantes. Il fut tellement bouleversé par les réactions de ses concitoyens devant sa défaite qu'il mourut d'une crise cardiaque dans une rue d'Albany, le 3 novembre 1758. Il avait demandé que son corps soit enterré secrètement. Sa tombe fut récemment retrouvée à Ticonderoga.
3. Et un millier d'Indiens.

il aurait pu tenir longtemps. Il pouvait en outre être appuyé par la garnison du Fort Edward. En fait, le siège lui-même se résuma à un bombardement.

Résumé de l'action: Vers le milieu de l'année 1757, une troupe anglaise de 300 hommes tomba dans une embuscade tendue par les Indiens et les Français commandés par Langlade, plus bas sur le lac; 21 bateaux sur 23 furent coulés. À la fin du mois de juillet, Montcalm arriva au Fort Carillon où stationnaient 6 000 hommes, réguliers français, miliciens canadiens et 2 000 Indiens.

Le 2 août, une autre patrouille anglaise fut accrochée alors qu'elle venait rôder près du camp français. Plusieurs Anglais furent abattus et trois furent faits prisonniers. Ce jour-là, fut commencé le siège du Fort William-Henry avec 3 000 réguliers métropolitains, miliciens, et 1 000 Indiens. Les soldats ouvrirent la tranchée et installèrent deux batteries qui commencèrent, dès quelles furent terminées, un bombardement intermittent.

Les Français transportèrent la plus grosse partie de leur matériel de siège par bateau. Les 1 700 anglais, qui occupaient le camp retranché anglais à l'extérieur du fort, furent accrochés par Lévis et, après un vif combat, tentèrent de décrocher en direction du Fort Edward. Mais La Corne leur barra la route avec un groupe d'Indiens.

Le 5 août au matin, les canons français ouvrirent le feu sur le fort lui-même. Les Anglais ripostèrent avec grande énergie et la solidité du fort semblait vouloir éterniser le siège.

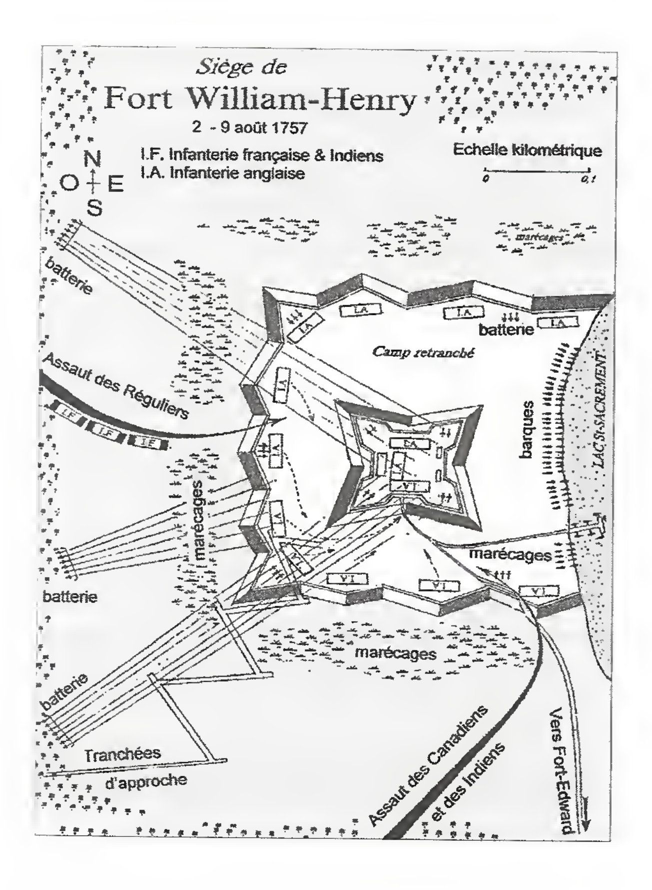
Le 6, le réseau de tranchées et de boyaux permettait d'approcher à courte distance des remparts. Mais le 5, une patrouille avait intercepté et tué une estafette de Webb[4], avec un message destiné au colonel Munro, l'avertissant qu'il ne pouvait, pour diverses raisons, se porter à son secours. Munro devait, de ce fait, chercher à obtenir les meilleures conditions de capitulation.

Bougainville transmit immédiatement la lettre à Munro qui capitula le 9 août. Montcalm accorda aux Anglais les honneurs de la guerre et la libération sur parole[5].

Pertes ♦ Les Anglais abandonnèrent un stock logistique considérable, 23 canons, 20 autres pièces d'artillerie, 36 000 livres de poudre, 2 500 boulets, 1 400 livres de balles, etc., et près de 2 200 prisonniers. Ne pouvant nourrir les survivants, Montcalm accepta de les évacuer sur le Fort Edward situé à environ 25 kilomètres de William-Henry, vers le sud.

4. Lequel commandait 1 600 soldats à Fort Edward.
5. Ils firent le serment de ne pas servir contre la France pendant 18 mois.





Conséquence de cette défaite anglaise: Malheureusement pour les prisonniers, quelques Indiens découvrirent la réserve de rhum du fort anglais.

Au moment des négociations, Montcalm avait averti les Anglais de devoir détruire leur stock d'alcool; mais, quoi de plus dur pour des soldats au front que de déverser dans le sol ce précieux nectar qui leur faisait oublier le pays natal, la mort et la souffrance. Ils avaient donc remis l'exécution de la demande à plus tard et, pour leur plus grand malheur, les Indiens trouvèrent l'alcool.

Durant la nuit, des guerriers s'enivrèrent. Ils se précipitèrent dans le fort qui servait d'hôpital pour les blessés et les malades, et commencèrent à massacrer les captifs; 17 blessés furent tués à coups de cassetêtes [tomahawks] et scalpés.

Le matin suivant [10 août], alors que la colonne de prisonniers marchait vers le sud, les Indiens se précipitèrent soudain sur eux et commencèrent de nouveau à massacrer les hommes, les femmes et les enfants sous les yeux des soldats [français] métropolitains ébahis. Quand Montcalm entendit les hurlements, il se précipita immédiatement avec ses officiers, Lévis et Bourlamaque. Au début, il essaya de contrôler les Indiens ivres, criant: *« Tuez-moi, mais épargnez ces Anglais qui sont sous ma protection. »* Puis, voyant que ses implorations n'avaient aucun effet, il fit mettre baïonnette au canon à une unité de réguliers métropolitains, les fit manœuvrer de façon à placer un rideau de baïonnettes entre les prisonniers désarmés et les guerriers ivres. Le carnage cessa. Plusieurs dizaines d'Anglais gisaient alors sur le sol, tués ou blessés[6].

6. Selon certains historiens, ce furent ses implorations qui arrêtèrent cette tradition indienne du massacre et de la torture des prisonniers. Quatre-vingts prisonniers supplémentaires avaient été massacrés. Les autres furent sauvés et envoyés au Fort Edward sous bonne garde. Ceux qui avaient réussi à s'enfuir s'y dirigèrent aussi, guidés par des salves d'artillerie tirées par intervalles pour servir de guide sonore dans la grande forêt canadienne.



SOURCES ET LECTURES: ♦*A journal kept during the siege of Fort William Henry, August, 1757,* Isaac Minis Hays, 1898. ♦*Relation de la prise du Fort Georges, ou Guillaume-Henry, situé sur le lac Saint-Sacrement, & de ce qui s'est passé cette année en Canada,* Du Bureau d'Adresse, aux Galeries du Louvre, Paris, le 18 octobre 1757. ♦*Betrayals. Fort William Henry and the massacre.* Ian K. Steele, Oxford University Press, New York, 1990.♦*Empire of fortune, crowns, colonies and tribes in the Seven years war in America,* Francis Jennings, W.W. Norton, New York et London, 1988. ♦*Outposts of the war for empire: the French and English in Western Pennsylvania, their armies, their forts, their people, 1749-1764,* Charles Morse Stotz, Historical society of Western Pennsylvania, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, Pa., 1985. ♦*Massacre at Fort William Henry,* David R. Starbuck, University Press of New England, 2002 [lecture seulement.]

Fritzlar. *Bataille de*

Date de l'action: 30 juin 1760.

Localisation: Ville d'Allemagne située à 30 kilomètres au sud-ouest de Cassel et à 130 kilomètres au nord-est de Francfort-sur-le-Main, par 51° 08′ de latitude N. et 09° 16′ de longitude E.

Contexte: Le 1er juillet 1760, Chabo, avec la *Brigade irlandaise*[1], eut ordre de joindre le camp de Holzdoff.

Chefs en présence ♦**Français**: capitaine de Nordmann; le nom de l'officier[2] qui commandait le gros détachement n'est pas connu. ♦**Anglo-Hanovriens**: major général Lückner.

Effectifs engagés ♦**Français**: 150 cavaliers au début du combat et 1 700 hommes à la fin. ♦**Anglo-Hanovriens**: Le corps de Lückner était composé de son régiment renforcé de trois bataillons de Grenadiers, de deux escadrons de Cavalerie anglaise et de huit compagnies de Chasseurs à pied et à cheval. Au total, environ 3 200 hommes.

Stratégie ou tactique: Attaque de Cavalerie contre des lignes d'Infanterie.

Résumé de l'action: Le 29 juin, de Broglie détacha monsieur de Nordmann avec 150 chevaux. Nordmann effectua un grand détour, de nuit, et arriva à l'aube du 30 juin à Fritzlar. Il y trouva 4 pièces de 24 qu'il encloua après avoir brisé les affûts. Il détruisit aussi les caissons[3] de munitions. Il fit 60 prisonniers avec 5 officiers et plusieurs canonniers; il délivra aussi une centaine d'artilleurs que les Anglo-Hanovriens avaient faits prisonniers. Cette action ne lui coûta qu'un cheval tué, un blessé et cinq prisonniers. Dès qu'il apprit l'attaque, le prince Ferdinand de Brunswick dépêcha le major général Lückner avec une brigade de deux régiments de Cavalerie, qui arriva à 15 h devant la troupe de Nordmann. Lückner attaqua très vivement; le combat fut acharné et, après une longue heure de combat, les troupes de Nordmann reculèrent en ordre jusqu'à un gros détachement et se retournèrent alors. Le combat reprit avec furie et dura une heure encore; à lissue de laquelle Lückner donna l'ordre de retraite. Ses hommes rétrogradèrent alors pour aller prendre position sur une hauteur vis-à-vis des Français. Ces derniers reprirent alors le chemin de Fronkemberg où ils arrivèrent à 23 h.

Pertes ♦**Français**: une quarantaine de tués, blessés et prisonniers. ♦**Anglo-Hanovriens**: une quarantaine de tués et de blessés.

1. Qui combattait au sein de l'armée française.
2. Probablement un colonel.
3. Qui étaient parfois des tombereaux.



Conséquence de cette défaite anglo-hanovrienne: Les Français passèrent avec tout leur butin et leurs prisonniers. Les deux armées se retirèrent dans les mêmes positions; le prince Ferdinand avait transféré dès la veille son poste de commande de Diversheim à Ziegenheim.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Recueil des campagnes de divers maréchaux de France*, publié par Dumoulin [commis au département de la Guerre], M. M. Rey, Amsterdam 1760-1773, 27 volumes dont volumes 1et 2 [Campagne de M. le maréchal de Villars en Allemagne, l'an 1703; volumes 3, 4 et 5 [Campagne de M. le maréchal de Marsin en Allemagne, l'an 1704; volumes 6 et 7 [Campagne de M. le maréchal de Tallard en Allemagne, 1704; volumes 8 et 9 [Campagne de M. le maréchal duc de Noailles en Allemagne, l'an 1743; volumes 10 à 17 inclus [Campagne de M. le maréchal duc de Coigny en Allemagne, l'an 1743; volume 18 [Campagne de M. le maréchal de Maillebois en Westphalie, l'an 1741 et 1742; volumes 19 à 26 inclus [Campagne de MM. les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle en Bohême et en Bavière, l'an 1741. Le dernier volume est constitué de tables. ♦ *England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899♦ *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762, par le lieutenant-général Pierre-Joseph de Bourcet,... auxquels on a joint divers suppléments, et notamment une relation impartiale des campagnes de M. le maréchal de Broglie, le 3e volume, contenant l'histoire de la campagne de 1761 est de Gabriel-P.-Fr. Moisson-Devaux Maradan*, comte de Philippe-Henri Grimoard, Éditeur, Paris, 1792, 3 vol. ♦ *Mémoires pour servir à l'histoire de notre tems. Campagnes du maréchal duc de Broglie,...commandant en chef les armées françoises en Allemagne, 1759-1761*, Emer de Vattel, Francfort-Leipzig, 1761.

German Flatts. *Coup de main contre*

Date de l'action: 13 novembre 1757.

Localisation: Rive nord de la rivière Mohawk, États-Unis d'Amérique. Le site est aujourd'hui inclus dans la municipalité de Herkimer. Coordonnées géographiques: 43° 02′ de latitude N., et 74° 59′ de longitude O.[1].

Contexte: German Flatts était bien gardée. Presque en face, sur la rive sud, se dressait le Fort Herkimer [Kouari pour les Français] occupé par 200 réguliers anglais. L'enseigne de vaisseau Picoté de Bélestre, précédé de plusieurs patrouilles, gagna, avec 300 hommes, *l'anse à la Famine*[2] sur le lac Ontario, obliqua vers le lac Oneida puis progressa le long de la rivière Mohawk.

Chefs en présence ♦**Français**: François-Marie Picoté de Belestre, enseigne de vaisseau[3]. ♦**Anglais**: inconnu.

Effectifs engagés ♦300 Franco-Indiens. ♦**Anglais**: Milices aux effectifs inconnus.

Stratégie ou tactique: La surprise et la nuit. L'endroit comptait une soixantaine de maisons peuplées d'Allemands originaires du Palatinat. Vaudreuil avait tenté de rallier ces colons à la cause française, en leur demandant d'entrer en insurrection, sachant le ressentiment qu'ils éprouvaient à l'égard des Anglais, qui les traitaient en citoyens de seconde zone. Mais, ces colons allemands, peu confiants dans les forces de la Nouvelle-France [10 000 habitants européens face aux 1 300 000 de la Nouvelle-Angleterre] refuseront prudemment. L'expédition ordonnée par le gouverneur Vaudreuil était donc *punitive*.

Résumé de l'action: À 1 500 mètres du Fort Herkimer, Belestre se jeta sur German Flatts. Le 13 novembre vers 3 h du matin, le village endormi, mais sous la protection de cinq blockhaus, fut envahi par les Franco-Indiens silencieux. Les Amérindiens se mirent alors à pousser des cris de guerre dans le village afin de réveiller et de terroriser les habitants. L'attaque commença à la hache contre les portes et les fenêtres des maisons. Un seul secteur résista efficacement. Sur les 300 habitants, 150 se livrèrent aux envahisseurs, 32 furent scalpés, plusieurs se noyèrent en voulant traverser la Mohawk pour se réfugier dans le Fort Herkimer, dont le commandant (anglais) ne sortit pas pour porter secours aux civils allemands. Le pillage dura deux jours et rapporta un énorme butin aux Franco-Indiens. Le reste fut détruit. Les Allemands avaient refusé, par crainte

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Aujourd'hui Hungry Bay.
3. François-Marie Picoté de Belestre, officier des troupes de la Marine, conseiller législatif et grand voyer, né à Lachine (Québec) le 17 novembre 1716, décédé à Montréal le 30 mars 1793.

de représailles, de se révolter contre les Anglais qu'ils n'aimaient pas. La cause de la non-intervention des troupes anglaises résidait probablement dans les fortes tensions ethniques entre Anglais et Allemands.

Pertes ♦Une cinquantaine de tués. Le reste de la population fut déporté vers la Nouvelle-France, dont le maire de l'endroit, Johan Pétrie. ♦Aucun Franco-Indien ne perdit la vie.

Conséquence de cette défaite anglaise: La fin du mois de novembre mit un comble à l'humiliation anglaise lorsque Dubois de La Motte fit le trajet Louisbourg-France avec une escadre pleine de prisonniers anglais, capturés dans les colonies, *« étant donné que nous n'avons aucun prisonnier français à échanger en Amérique*[4] ».

Pourtant, à la fin de l'année 1757, le Canada ne disposait que d'une armée française de 4 000 soldats de métier[5]. Les Treize Colonies anglaises pouvaient, elles, aligner 23 000 soldats de métier.

SOURCES ET LECTURES : ♦*History of the Old Fort Herkimer Church German Flatts Reformed Church 1724*, W.N.P. Dailey, The Enterprise and News, Johnsville, NY [pas de date]. ♦*Fort Herkimer Church Cemetery - Town of German Flatts*, Herkimer County, NY at Herkimer/Montgomery County NY. ♦*In the Valley*, Harold Frederic, January, [EBook #9787, WWW, à visiter]

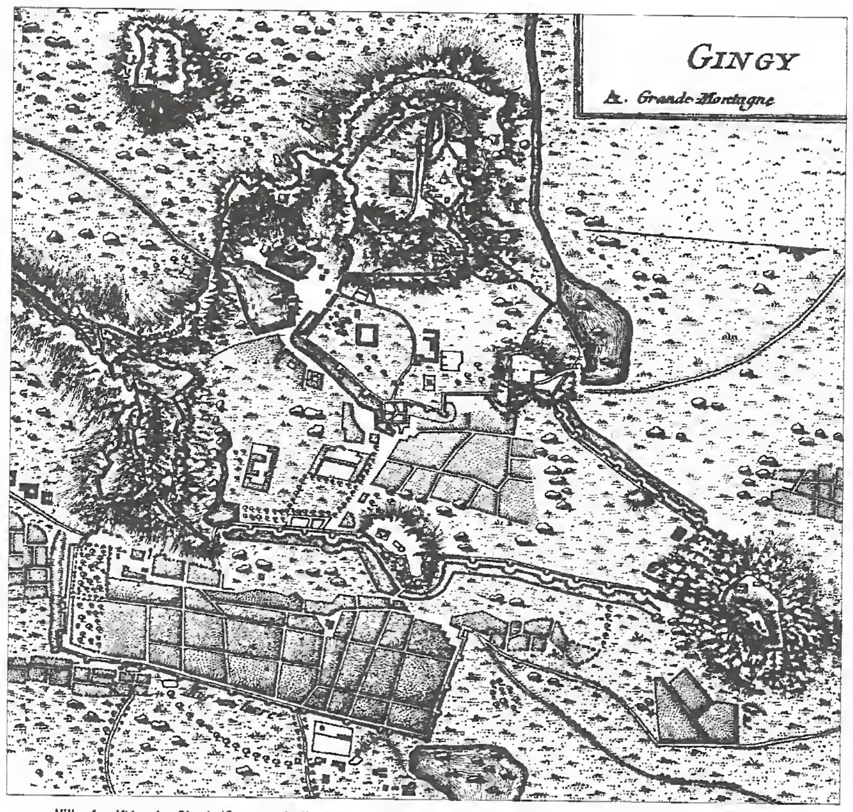
4. The London Magazine de décembre 1757.
5. En tout 8 bataillons de 500 hommes chacun : Guyenne, Béarn, Languedoc, La Reine, La Sarre, Royal-Roussillon et 2 bataillons du Régiment du Berry; sans aucune cavalerie et très peu d'artillerie. C'est avec ces seules troupes que Versailles comptait défendre la Nouvelle-France, un territoire deux fois plus étendu que l'Europe [en comptant la Louisiane] ! C'est dire l'importance stratégique que l'aristocratie française accordait à ces « quelques arpents de neige ». Il faut dire que dès avant l'ouverture des hostilités, dès le 4 février 1755, Londres avait dépêché le vice-amiral Edward Boscawen afin de bloquer l'embouchure du Saint-Laurent et ainsi interdire l'arrivée de renforts français. Mais la Marine Royale aurait pu passer outre si cela avait été considéré comme une priorité pour Versailles, comme elle le fit 10 ans plus tard à la baie de Chesapeake, lorsqu'elle transporta plus de 8 000 hommes aux États-Unis en vue d'aider les Insurgés américains à arracher l'indépendance à l'Angleterre, et, par la même occasion, qu'elle infligea une cuisante défaite à la Royal Navy.



Gingi. *Siège de*

Date de l'action: 2-5 février 1761.

Localisation: ou Gingee ou Jinji; ville des Indes, sur la côte du Coromandel, dans le Carnate, à 30 ou 40 kilomètres au nord-ouest de Pondichéry et de la mer.



Ville fortifiée de Gingi (Carnate indien) avec ses trois forteresses points-d'appui jointes par un rempart. Certains faubourgs extérieurs sont aussi fortifiés. Bibliothèque municipale de Pondichéry.

Contexte: Dès que le capitaine Stephen Smith eut établi son camp devant Gingi, en février 1761, il envoya une sommation au commandant Macgregor, l'officier français[1] qui répondit que, s'il avait 1 000 hommes[2], les forts ne pourraient être réduits en trois jours.

Chefs en présence ♦Anglais: capitaine Stephen Smith. ♦Français: capitaine Macgregor.

1. Un Irlandais du Régiment de Lally.
2. Garnison nécessaire pour des fortifications de cette ampleur.

Effectifs engagés ♦**Anglais:** 4 000 hommes, dont un millier d'Européens. ♦**Français:** 150 soldats [européens, topasses et cafres], 600 Cipayes et 1 000 paysans, appelés en hindi *Coolies* ou *Colleries.*

Stratégie ou tactique: Les troupes anglaises établirent leur camp à l'est, dans la plaine située en face des faubourgs extérieurs, lesquels, quoiqu'ils soient ceinturés d'un mur de terre, disposaient d'un potentiel défensif bien inférieur aux murs de la ville elle-même. Cette dernière était située sur un terrain surélevé, presque au centre de la vallée triangulaire dont trois monts formaient les sommets. La vallée était fermée sur les trois côtés par une forte muraille flanquée de tours de pierre et doublée d'un fossé, sauf dans les secteurs de sol rocheux. La muraille escaladait les montagnes et ceinturait aussi les trois forteresses qui couronnaient les trois monts tout en les rendant solidaires les unes des autres. Outre ces murs extérieurs, le système de défense intérieure [au sommet] consistait à ceinturer les deux forteresses est d'un double mur; quant à celle de la plus haute montagne à l'ouest, la forteresse-nid d'aigle la plus petite mais la plus impressionnante, quatre murailles concentriques s'échelonnaient sur la pente abrupte et encerclaient la montagne. Un source abondante approvisionnait ce nid d'aigle. L'ensemble de toutes ces fortifications totalisait *plus de 10 kilomètres de muraille* et les Français ne disposaient que de 150 soldats européens, topasses et cafres, 600 Cipayes et 1 000 paysans [des Colleries] du secteur qui avaient été recrutés d'urgence. Ce qui ne laissait qu'un seul soldat tous les 15 mètres. Mais en dépit du fait que les Français s'étaient emparés de ces forteresses par coup de main, on pensait que, paradoxalement, les forts restaient imprenables pour les Anglais, et que leur laisser prendre la ville ne les avancerait pas puisque les Français pourraient ainsi les tenir sous un feu permanent. Mais le récit de ce siège montrera que le mépris de l'ennemi donne souvent des résultats déplorables[3].

Le mur oriental s'étendait sur 1 100 mètres à partir de la *montagne de Saint-Georges* [à droite] jusqu'à la *Montagne Anglaise* [à gauche] ; presque au milieu, il longeait et englobait un amas rocheux sur lequel les Français avaient construit un ouvrage qu'ils appelaient la Batterie Royale. Sous cet ouvrage et à sa droite, du côté de la montagne de Saint-Georges, s'ouvrait une porte sur le faubourg extérieur. Une minutieuse observation et des déserteurs irlandais renseignèrent

3. En fait, le commandant en chef doit donner à ses troupes un sentiment de supériorité sur l'ennemi, mais sans aller jusqu'au mépris qui risque de démobiliser psychologiquement ses troupes. Sun Tzu écrit, d'un côté: « Une armée victorieuse l'est avant de chercher le combat; une armée vouée à la défaite se bat sans l'espoir de vaincre. » [L'Art de la Guerre, Principe 14e du chapitre IV, Dispositions]. Mais, d'autre part, chaque chapitre de son œuvre exprime une prudence qui est l'absolu contraire du mépris pour l'ennemi. Le Grec Onasandre, dans son Στρατηικόσ [chapitre XIV-1] suggère que, dans les moments de relâchement, « il est nécessaire de craindre [l'ennemi]: la crainte rend les poltrons courageux et les téméraires prudents. Il arrive à des armées d'être terrifiées par des ennemis au point de ne vouloir plus rien oser, et inversement de se croire à ce point fortes qu'elles ne se tiennent plus sur leurs gardes. Il faut que le stratège donne ses consignes en fonction de chacune de ces deux éventualités et qu'il sache quand il doit, par ses paroles et par son attitude, faire passer l'ennemi pour faible et quand il doit le faire passer pour menaçant et redoutable. »



le capitaine Smith sur l'état des défenses et sur les effectifs minuscules de la garnison.

Ce fut d'abord une attaque surprise, de nuit.

Résumé de l'action: Durant la nuit du 2 au 3 février, Smith se glissa hors de son camp avec 600 Cipayes en deux colonnes dont la première [200 hommes] s'était munie d'échelles d'escalade. La deuxième colonne restait en appui tactique. Ils quittèrent le mur nord de la pettah [le faubourg] à gauche, «se coulèrent» entre des maisons et atteignirent le mur de la ville entre la Batterie Royale et la Montagne Anglaise. Ils passèrent le fossé, appliquèrent leurs échelles et franchirent la muraille dans le silence le plus complet. Ils devaient alors s'emparer de la porte située de l'autre côté de la Batterie Royale; mais l'amas rocheux qui lui tenait lieu d'assises s'étendait jusqu'aux premières maisons de la ville et il était nécessaire de pénétrer dans les rues pour le contourner. Ils parcoururent la plus grande partie du chemin sans être repérés, puis, alors qu'ils progressaient dans l'avenue bordée d'arbres qui menait à la porte, la sentinelle les aperçut et leur cria en français les sommations d'usage: *«Qui va là ?»* Comme les Anglais ne savaient que répondre, le Français ouvrit le feu, donnant l'alarme à la ville tout entière. Le capitaine Smith se jeta alors sur le poste de garde, le neutralisa à la baïonnette, ouvrit la porte à la deuxième colonne [de 400 hommes], qui pénétra dans la ville et s'empara de la Batterie Royale à peine gardée.

Il était alors 3 h du matin. Smith crut prudent d'attendre le jour pour se répandre dans la ville-basse. Les Français avaient bien sûr occupé les forteresses, plus faciles à défendre avec leurs effectifs réduits. Toute la journée du lendemain, ils s'amusèrent de leurs nids d'aigle à *canarder*[4] les Anglais. Durant la nuit suivante, les Français serrèrent les rangs en se regroupant au sommet de la plus haute des trois forteresses.

Le lendemain, Smith fit entrer 1 000 Cipayes supplémentaires dans la ville, mais il laissa une bonne partie de ses troupes dans le camp extérieur, moins malsain que la ville elle-même. Sur ces entrefaites, un déserteur français[5] proposa aux Anglais de guider une colonne d'assaut par un sentier discret et même secret, lequel menait jusqu'au fort qui couronnait le mont Saint-Georges. La nuit suivante, 200 Cipayes se mirent en marche, franchirent un mur d'enceinte avec des échelles d'assaut et surprirent les Français. Huit sentinelles furent capturées, mais les autres se réfugièrent derrière le rempart supérieur d'où ils résistèrent farouchement jusqu'au jour. Le lendemain, ils proposèrent une *capitulation sous conditions*, mais Smith, qui se savait maître de leur destin, refusa. Ils acceptèrent

4. À faire des cartons, dirions-nous aujourd'hui, bien que ces deux expressions soient familières. Le terme américain de *sniper* est moderne. Il existe à Québec, à l'emplacement des anciennes battures de Beauport, le boulevard de la Canardière, où, jadis, les chasseurs venaient tirer le canard.
5. Un Cipaye de grande expérience.



Vue de l'une des trois forteresses ceinturant Gingi. Gravure de Havell d'après Daniell



Bibliothèque de Pondichéry.

donc de se rendre *sans* condition. Ils étaient 42 Irlandais, dont 6 officiers et 70 Cipayes. Un bon stock de munitions de guerre et de bouche fut trouvé dans ce fort; ce qui laissait présager que les autres forts étaient, aussi, bien approvisionnés. Ils seraient donc fort difficiles à prendre si leur garnison décidait de résister avec détermination[6]. Mais, heureusement pour les Anglais, les garnisons n'avaient pas l'intention de jouer les héros antiques.

Le 5 avril, le capitaine Stephen Smith reçut une proposition du capitaine Macgregor, qui commandait le nid d'aigle; il acceptait de capituler si ses hommes recevaient les honneurs de la guerre. La troupe serait rapatriée en Europe et échangée comme prisonniers de guerre, mais les officiers, beaucoup plus favorisés par les exigences du capitaine, pourraient se retirer avec armes et bagages dans un établissement neutre de la côte du Coromandel, où ils seraient traités selon leur rang aux frais des Anglais qui défraieraient aussi leur rapatriement en Europe. Ce n'étaient certes pas les sentiments égalitaristes du siècle des Lumières qui tourmentaient l'esprit du capitaine irlandais au service de la France. Trois cents soldats anglais, principalement des Cipayes, étaient déjà morts non seulement des combats mais des fièvres locales. L'Anglais accepta donc toutes les exigences françaises, trop heureux de s'en tirer à si bon compte. Dans l'après-midi du 5

6. Car si les Français s'étaient regroupés dans le fort-du-haut, les troupes locales défendaient les deux autres.



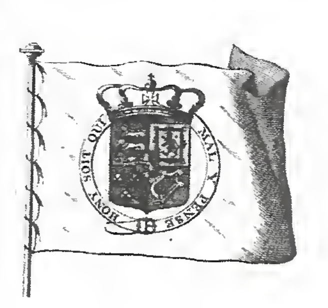
février, les garnisons descendirent des deux forts. Il n'y avait, selon Robert Ormes, que 12 officiers et 100 hommes de troupe, Européens, Cafres et Topasses, et 40 Lascars pour manier[7] l'artillerie composée de 30 pièces d'artillerie et de quelques mortiers.

Pertes ♦Anglais : 300 hommes tués ou morts de maladie. Le nombre de blessés est inconnu.

♦Français : Une vingtaine de tués et de blessés, de nombreux déserteurs. Les paysans retournèrent chez eux.

Conséquence de cette défaite française : C'était la fin des Indes françaises. En quelques années de mauvaise administration, Lally-Tollendal avait réussi ce qu'aucun Anglais n'avait pu faire jusque-là, détruire l'œuvre de Dupleix et exclure momentanément les Français de cette partie du monde. Non seulement il avait conduit la guerre de façon totalement erratique, mais, par son caractère arrogant et malveillant, il s'était attiré une haine telle que tout le monde sabotait ses ordres. Abandonné par sa protectrice, la maîtresse du roi de France[8], il fut plus tard jugé à Paris, condamné à mort et exécuté en place de Grève, après avoir été dégradé. Le matin du 9 mai 1766, jour de son exécution, il tenta de se suicider avec un compas, mais il ne réussit pas à atteindre le cœur. Il rata même sa mort.

Pavillon du roi d'Angleterre ; il est blanc, chargé des armes du roi qui sont écartelées au premier de gueules à trois léopards d'or l'un sur l'autre, armés et lampassés d'azur qui est d'Angleterre, au quatrième d'azur à la harpe d'or qui est d'Irlande, au second d'or au lion de gueules, enfermé dans un double trécheur fleurdelisé et contre-fleurdelisé de même qui est d'Écosse, au troisième d'azur à trois fleurs de lis d'or qui est de France, l'écusson surmonté d'une couronne, réhaussée de quatre croix pattées et de quatre fleurs de lis, diadèmé de huit diadèmes, supportant un globe surmonté d'une croix pattée, le tout d'or ; l'écu est entouré de l'Ordre de la Jarretière qui est bleu bouclé d'or ; sur ladite jarretière est brodé en or *Hony soit qui mal y pense*. Encyclopédie Diderot.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Histoire des Indes Orientales*, Urbain Souchu de Rennefort, et Robert Orme, Leide Editeur, Paris, 1688. ♦ *Historical fragments of the Mogul Empire of the Morattoes, and of the English concerns in Indostan from the year MDCLIX. origin of the English establishment and of the Company's trade at Broach and Surat, and a general idea of the government and people of Indostan ... to which is prefixed an account of the life and writings of the author*, Robert Orme, Londres. [nd] ♦ *The Black Hole of Calcutta and the Battle of Plassey*, (Partie de l'ouvrage intitulée A History of the Military Transactions, etc.), Robert Orme, Londres, 1905

7. Les Lascars déplaçaient les canons mais ne les pointaient pas.
8. La Pompadour, qui avait enfin jugé que son obstination en faveur de son protégé indéfendable pouvait lui attirer quelques critiques.



Gladwyn. *Assaut contre le*

Date de l'action: 4 septembre 1763.

Localisation: Le GLADWYN était un vaisseau [schooner] ancré devant la ville de Notre-Dame-du-Détroit. Il portait le nom du commandant en chef du Fort Détroit.

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766, conséquence de la Guerre de Sept Ans en Amérique du Nord.



Attaque d'un fort anglais par les Indiens. Bibl. Un. Laval [S.A.D.A.P.P.].

Contexte: En 1763, le traité de Paris marqua le début d'une insurrection générale des tribus indiennes francophiles du Centre-Ouest américain. Ces tribus, déçues du comportement des Anglais à leur égard, espéraient le retour des Français. Elles se lancèrent dans une insurrection, appelée Guerre de Pontiac, dans l'espoir que les Français viendraient à leur aide.

Chefs en présence ♦Capitaine Horst, commandant de bord. ♦Pontiac[1].

Effectifs engagés ♦12 Anglais. ♦35 Indiens.

Stratégie ou tactique: Deux faits aidèrent les Anglais à ne pas succomber: ils devaient se battre sans espoir d'*obtenir quartier*, et ce qu'ils pouvaient espérer de mieux était de mourir dans la bataille, car les prisonniers étaient torturés jusqu'à la mort.

1. Pontiac [1720-1769] avait combattu aux côtés des Français, qui lui avaient conféré le grade de capitaine dans l'armée française, durant toute la Guerre de Sept Ans et ses préliminaires nord-américains [1754-1763]. De mère chippeoua, il naquit dans le nord du territoire de la Belle-Rivière [l'Ohio] et devint chef des tribus unies des Chippeouas, des Pottaouattamies et des Outtaouais. Il vit avec désespoir la disparition de la Nouvelle-France et commença dès 1761 à organiser la résistance aux Anglais dans la vallée du Mississippi. Sa tête fut rapidement mise à prix et il mourut assassiné par un Indien Kaskakia soudoyé et enivré par un marchand anglais.



Résumé de l'action: C'était l'époque du siège de Notre-Dame-du-Détroit par les Indiens de Pontiac. La garnison anglaise du fort était désormais de 300 hommes bien armés, et elle repoussait sans peine les petites attaques de harcèlement au cours desquelles peu d'hommes étaient tués. Il ne se passa rien d'important jusqu'au 4 septembre. Ce jour-là, le schooner Gladwyn, le plus petit des deux vaisseaux qui avaient participé à la bataille de la rivière à Parent, avait été envoyé à Niagara pour convoyer le courrier. Il retourna avec, à son bord, Horst, le commandant du navire, et Jacobs son second maître, de même qu'un équipage de 10 hommes accompagnés de six Iroquois qui se prétendaient anglophiles. Durant la nuit du 3, ce navire pénétra dans la rivière du Détroit, et, au petit matin, les 6 Indiens demandèrent à être débarqués. À peine à terre, ils disparurent dans les bois, probablement pour aller avertir Pontiac des effectifs de l'équipage. Le voilier navigua à contre-courant jusqu'au crépuscule; puis le vent tombant, il jeta l'ancre à 15 kilomètres en aval du fort. Toutefois, l'équipage resta sur le qui-vive, car la nuit était très noire. Les marins avaient de bonnes raisons de se méfier. Au même instant, 350 Indiens de Pontiac se laissaient silencieusement glisser en canots sur la rivière du Détroit. Lorsque l'équipage les aperçut enfin, ils étaient tout près et les Anglais eurent à peine le temps de tirer un unique coup de canon avant que la colonne de canots d'écorce ne fût dans un angle mort de la coque. Les guerriers, poignard entre les dents, escaladèrent immédiatement les flancs et les bords. Les Anglais terrorisés se mirent à décharger à bout portant leurs armes à feu, mais sans pouvoir arrêter l'assaut des hommes de Pontiac. Leurs armes étant déchargées, les Anglais s'emparèrent de haches d'abordage et de harpons qu'ils gardaient à portée de main, afin de se battre jusqu'à la mort. Mais les Indiens étaient les plus nombreux et les plus forts, et l'équipage allait être massacré lorsque Jacobs, le second maître qui avait pris le commandement quand le capitaine Horst avait été tué, cria qu'il allait faire sauter le navire. Quelques Ouyandots comprirent le sens de ses paroles, en avertirent leurs camarades, et, en un instant, le pont fut évacué par les Indiens. Comme ils ne revinrent pas, le navire put continuer sa route au petit matin et atteindre le fort, au retour du vent. Le combat n'avait duré que quelques minutes.

Pertes ♦Selon des sources anglaises, les Indiens eurent sept tués et une vingtaine de blessés. ♦Les Anglais eurent deux tués seulement, quatre blessés graves et le reste de l'équipage légèrement blessé.

Conséquence de cette action: Le ravitaillement put atteindre Notre-Dame-du-Détroit alors assiégée.

Annexe

GUERRE BACTÉRIOLOGIQUE CONTRE LES INDIENS FRANCOPHILES durant la Guerre de Pontiac «Le British Manuscripts Project»

Les documents cités dans ces lignes proviennent des lettres du général Amherst, microfilmées par la Library of Congress de Washington durant la Seconde Guerre mondiale dans le cadre du British Manuscripts Project. Ce projet était destiné à éviter une disparition de ces précieux documents, due officiellement aux destructions de la guerre[2]. Les copies ont été déposées à la Library of Congress à Washington[3].

- Tout semble avoir commencé par une lettre anodine adressée par le colonel Bouquet au général Amherst, le 23 juin 1763. Par cette lettre, Bouquet rend compte à son supérieur hiérarchique qu'un subalterne[4], qui se trouve assiégé par les Indiens de Pontiac au Fort Pitt, a signalé quelques cas de variole au sein de sa garnison anglaise. Le potentiel militaire de cette maladie contagieuse semble avoir frappé l'imagination du général en chef anglais.
- Première semaine de juillet 1763; le général Amherst répond[5] au colonel Bouquet, pour lui demander — *en post-scriptum* — si la variole ne pourrait pas être répandue parmi les Indiens: *«Ne pourrait-on pas concevoir d'envoyer la variole au sein de ces tribus d'Indiens mécontents ? Nous devons en l'occurrence utiliser tous les stratagèmes en notre pouvoir pour les réduire*[6]. » L'expression *to reduce them* pose ici problème. Est-ce à dire que le général en chef anglais veut les forcer à abandonner le siège ou qu'il veut les détruire ? Le lecteur jugera.
- La réponse du colonel au général Amherst, en date du 13 juillet 1763, suggère — *toujours en post-scriptum* — de répandre la maladie chez les Indiens[7] en utilisant comme vecteur des couvertures contaminées utilisées par les Anglais malades.

2. On peut dire aussi qu'elle était due au patriotisme de certains historiens anglais soucieux de sauvegarder l'honneur du pays; effectivement, l'une de ces lettres incriminantes a disparu depuis.
3. Autres sources de ces données: A. Elizabeth A. Fenn, **Biological Warfare in Eighteen-Century North America: Beyond Jeffrey Amherst, Journal of American History**, vol. 86, n° 4 (mars 2000), p. 1552-1580; ou aussi D.R.G. Robertson, **Rotting Face: Smallpox and the American Indians**, Caxton Press, Caldwell (Idaho), 2001; ou **Smallpox and the Indians in the American Colonies, Bulletin of the History of Medicine**, 1951; E. Mark Wheelis, **Biological warfare before 1914**, in E.Geissler & J. Moon, Oxford University Press, Oxford, 1999, p. 8-34.
4. Le subalterne dont il est question est un mercenaire d'origine suisse nommé Ecuyer, capitaine dans l'armée anglaise. Le colonel Bouquet est d'ailleurs aussi un mercenaire d'origine suisse.
5. L'historien anglais Francis Parkman cite cette lettre dans son ouvrage **The Conspiracy of Pontiac and the Indian War after the Conquest of Canada**, Little & Brown, Boston, 1886, vol. II, p. 39. Ce commentaire est cité en post-scriptum par Amherst au colonel mercenaire suisse Bouquet.
6. *"Could it not be contrived to send the Small Pox among those disaffected tribes of Indians ? We must on this occasion use every stratagem in our power to reduce them."*
7. *&to inoculate the Indians&"*

- La réponse d'Amherst à Bouquet ne tarde pas, *encore en post-scriptum*. Le 16 juillet 1763, il approuve ce plan, mais ajoute qu'il faut *« essayer toutes les autres méthodes qui pourraient servir à extirper cette race exécrable*[8] ». Ces lettres évoquent, aussi paisiblement, l'usage de chiens de meute afin de traquer les Indiens dans des sortes de chasses à courre selon la méthode espagnole, révélant que les Espagnols ont utilisé cette technique d'extermination dans leurs colonies sud-américaines[9]. Mais Amherst ajoute que le manque de chiens ne permettra pas les chasses à courre.
- Dans une lettre datée du 26 juillet 1763, Bouquet écrit: *« Tous vos ordres seront exécutés*[10]. »

Amherst semble totalement obsédé par la destruction des Indiens. Il écrit le 9 juillet 1763 à sir William Johnson, surintendant au Département des Indiens du Nord: *« des mesures à mettre en œuvre pour procéder à l'extirpation totale de ces Nations indiennes »*[11]. Le 7 août à George Croghan, agent aux Affaires indiennes: *« &leur totale extirpation est une expiation à peine suffisante.*[12] »; à sir William Johnson, le 27 août: *« ...mettre une fin effective à leur Existence même...*[13] »

Lettre du 9 juillet 1763, du général Amherst à sir Wiiliam Johnson, surintendant des Indiens du Nord. On peut lire: «... des mesures à mettre en œuvre pour procéder à l'Extirpation Totale de ces Nations Indiennes.»

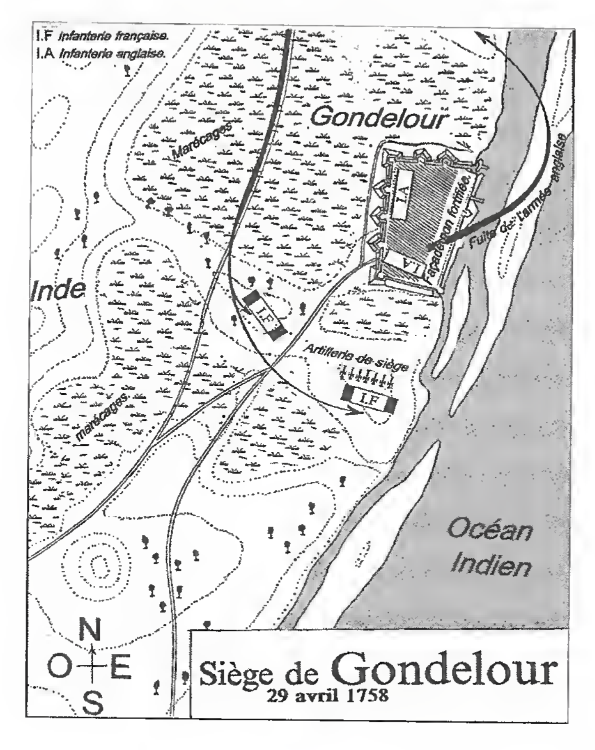
8. *"...to try every other method that can serve to Extirpate this Execrable Race."* L'usage des majuscules tend à mettre l'accent sur certains mots.
9. Voir à ce sujet la note au chapitre sur la prise du Fort Michillimackinac, le 2 juin 1763.
10. *"...all your Directions will be observed."*
11. *"...Measures to be taken as would Bring about the Total Extirpation of those Indian Nations..."*
12. *"...their Total Extirpation is scarce sufficient Atonement..."*
13. ...put a most Effectual Stop to their very Being..."



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Colonel Henry Bouquet and His Campaigns of 1763 and 1764*, Cyrus Cort, Steinman & Hensel, Lancaster, PA, 1883. ♦ *Forbes Conquest the Wilderness; A Modern Odyssey*, Charles M. Stotz, Western Pennsylvania Historical Magazine # 67 (oct. 1984): pp. 309-22. ♦ *The Journal of Jeffrey Amherst*, J. Clarence Webster, editor, University of Chicago, Chicago, 1931. ♦ *Haughty Conquerors, Amherst and the Great Indian Uprising of 1763*, William R.Nester, Praeger, Westport CT, 2000. [lecture seulement]

Gondelour. *Siège de*

Date de l'action: 29 avril - 4 mai 1758.



Localisation: Cuddalore, Gudalur. Port de l'océan Indien, sur le golfe du Bengale, situé à 2 kilomètres au sud du Fort Saint-David[1]. Coordonnées géographiques: 11° 45′ de latitude N., et 79° 45′ de longitude E.

Contexte: Le 28 avril 1758, veille de l'ouverture du siège de Gondelour, avait eu lieu la bataille navale de Négapatam au cours de laquelle une escadre anglaise tenta en vain d'intercepter le convoi français mais fut repoussée avec pertes. On peut en lire les détails dans le ***Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises***, du même auteur, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2004, p. 264 et suiv.

Le 9 septembre 1557, le chevalier de Soupire[2] arriva à Pondichéry avec presque un millier d'hommes et 50 artilleurs. À cette époque, les Anglais n'avaient plus que six places fortes en Inde du Sud [Carnate] et des effectifs trop faibles, car les troupes anglaises avaient été dépêchées au Bengale pour conquérir le comptoir français de Chandernagor. Mais, sans initiative, Leyrit manqua l'occasion de chasser les Anglais du sud de l'Inde alors que ces derniers s'attardaient dans le Bengale.

1. Voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757.
2. Colonel Antoine-Séraphin Baudoin, chevalier de Soupire, né le 6 mai 1697, mort en décembre 1770 à Paris.

Chefs en présence ♦**Français**: le nouveau général en chef français, Thomas Arthur, comte de Lally et baron de Tollendal[3]. ♦**Anglais**: inconnus.

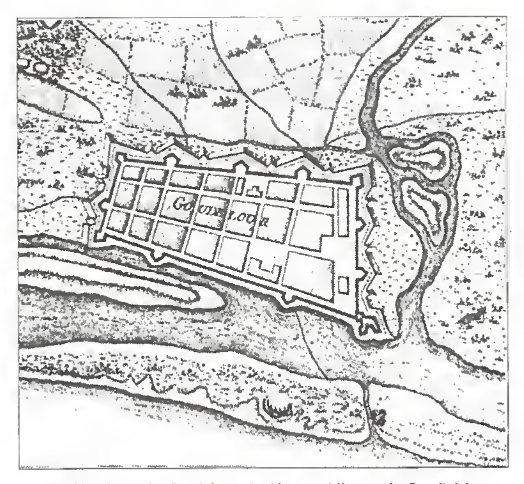
Effectifs engagés ♦**Anglais**: Gondelour avait une garnison d'environ 600 hommes, dont 400 Cipayes et quelques Lascars. Le reste était anglais, dont toute l'artillerie. ♦**Français**: 750 Européens et quelques Cipayes.

Stratégie ou tactique: Si Lally avait su que la ville n'était fortifiée que sur trois côtés et que la façade maritime était ouverte, il aurait sans doute forcé la place forte à capituler sans conditions au lieu de permettre à la garnison anglaise de se retirer au Fort Saint-David. Comment l'état-major français de Pondichéry, commandé par l'incompétent Leyrit, a-t-il pu envoyer des troupes assiéger une place forte sans s'être renseigné sur ses fortifications ?

Résumé de l'action: Le 25 avril 1758, Lally arriva à Pondichéry. Il devenait commandant en chef et commissaire du roi de France pour toutes les Indes. Le même jour, il envoya le comte d'Estaing à Gondelour avec 750 Européens et quelques Cipayes. Le 29 avril 1758, d'Estaing arriva devant cette ville. Le 30, se joignit à lui une partie du Régiment de Lorraine avec de l'artillerie de siège. Le 1er mai, Lally-Tollendal arriva et envoya les sommations à la ville. Ce qui fut refusé. La canonnade commença donc, furieuse, et la garnison anglaise accepta de capituler trois jours après, le 4 mai, devant la menace d'un assaut.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: La garnison anglaise fut autorisée à battre en retraite vers le Fort Saint-David.



Fortifications de Gondelour. Archives publiques de Pondichéry.

3. Fils d'un exilé irlandais, Gérard O'Lally, passé au service de la France en 1691 alors qu'il était devenu commandant de compagnie dans le régiment de Dillon, l'un des régiments de la Brigade irlandaise de l'armée française.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé*, Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Paris, 1944. ♦ *Memoirs of Count Lally,... consisting of Pieces written by himself and addressed to his Judges, in answer to the Charges brought against him by the Attorney General... to which are added accounts of the prior part of his life, his condemnation and execution...* F. Newbery, Londres, 1766. ♦ *Règlement pour le traitement du régiment irlandois de Lally, destiné à passer aux Indes orientales...* Louis XV roi de France, Paris, Imprimerie royale, 1756.

Gorges de Straberg. *Prise des*

Date de l'action: 3-5 août 1760

Localisation: Allemagne. Ville située à 20 kilomètres au sud de Düsseldorf. Coordonnées géographiques: 51° 05′ de latitude N., et 06° 45′ de longitude E.[1], à 170 kilomètres au nord-ouest de Francfort-sur-le-Main.

Contexte: Le 1er août 1760, le corps anglais de milord Granby[2], qui s'était installé durant la nuit du 31 juillet sur les hauteurs de Welda, sur la rive droite de la Twiste, décampa précipitamment à 18 h dès qu'il vit approcher les colonnes françaises, repassa la Dymel pour rejoindre l'armée anglo-alliée sur les hauteurs de Warburg. La Légion britannique, soutenue par quelques troupes légères, au nombre de 6 000 ou 7 000 hommes, tenait encore un bois à 400 pas de la gauche des Français, en deçà de la Dymel. Le 2, les Français les attaquèrent et la Légion se retira pour gagner le village de Wormeilen[3] sous la protection de l'artillerie du front de leur ligne. Condé les fit canonner.

Stratégie ou tactique: En s'emparant des gorges de Straberg, le lieutenant-général de Castries[4] répara les conséquences de Warburg. Les lignes françaises de communication logistique étaient rétablies.

Résumé de l'action: Le 3 août, de Broglie[5] apprit qu'un corps anglo-allié assez considérable avait marché sur Straberg. Le 4 à 5 h du matin, il les reconnut. Comme il importait aux Français de conserver Korback qui servait de point d'appui à leurs convois logistiques, le marquis de Castries avait été chargé, la veille, de couvrir ce poste avec 6 000 hommes, et de masquer Straberg. Pour l'aider dans cette mission, le maréchal de camp Wurmser l'avait rejoint avec la *Brigade Vaubecourt* et la *Brigade d'Alsace*. De Broglie arriva à Straberg et trouva ces deux brigades déployées en bataille dans la plaine. Wurmser avait fait une tentative sur la ville-basse avec ses Grenadiers et ses Chasseurs, mais il avait essuyé des coups de fusil; et comme il ignorait les effectifs ennemis, il avait décidé de suspendre son attaque et de marquer le pas. De Broglie était en train de le faire poster dans un bois avec son Infanterie, lorsqu'il apprit qu'il n'y avait pas de

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Le lieutenant-général John Manners, marquis de Granby, naquit en 1721. Il était l'aîné du troisième duc de Rutland. Il commandait le contingent anglais de l'armée de Ferdinand de Brunswick. Il mourut à Scarborough, le 18 octobre 1770.
3. Qui se situe sous l'escarpement de Warburg.
4. M. le maréchal de Castries; Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, né le 25 février 1727, brigadier maréchal de camp et commandant général de la Cavalerie, gouveneur général de la Flandre et du Haynaut.
5. Le maréchal de France, duc Claude-Victor-François de Broglie - Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.



troupes anglo-alliées dans la partie haute de la ville, et 300 hommes seulement dans la ville-basse. Comme la Légion britannique, qui était sur les hauteurs de Meerhoff, ne paraissait pas très disposée à soutenir ce poste, il fit avancer deux bataillons pour s'en emparer. Les 300 hommes se réfugièrent alors sur une hauteur à portée de fusil, où se trouvaient déjà 300 ou 400 hommes. Tous se mirent à tirer du canon et du mousquet sur les Français ; sans grand mal. De Broglie ordonna alors au chevalier de Muy, qui stationnait à Wolfshagen, et au marquis de Castries de venir camper près de Straberg. Muy arriva le 5 à 6 h du matin. Les Anglo-Alliés, qui se tenaient sur les hauteurs voisines, furent alors l'objet d'un pilonnage d'artillerie[6] qui les induisit à abandonner les hauteurs voisines. Il se joignirent finalement à la Légion britannique pour retraiter par la gauche sur Meerhoff.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les gorges de Straberg, qui servaient aux Français de point d'appui logistique, restèrent donc aux mains des Français. Le 6 août au soir, en arrivant au camp d'Oberlustingen, le maréchal de Broglie reçut une lettre du comte de Lusace lui annonçant que les Anglo-Alliés, au nombre de 700 chevaux, avaient attaqué près de Dransfeld les postes avancés de Monsieur de Grand-Maison, que ces derniers les avaient attirés dans les haies, d'où l'Infanterie française, par une décharge, les avait fort maltraités.



Frédéric II de Prusse, l'homme qui fit face à l'Europe entière.
Bibliothèque publique de Berlin.

6. La batterie qui effectuait cette mission comportait quatre pièces de huit livres à « balles » antipersonnel.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦ *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762*, par le lieutenant-général Pierre-Joseph de Bourcet,... *auxquels on a joint divers suppléments, et notamment une relation impartiale des campagnes de M. le maréchal de Broglie,* le 3e volume, contenant l'histoire de la campagne de 1761 est de Gabriel-P.-Fr. Moisson-Devaux Maradan, comte de Philippe-Henri Grimoard, Éditeur, Paris, 1792, 3 vol. ♦ *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps. Campagnes du maréchal duc de Broglie,...commandant en chef les armées françoises en Allemagne, 1759-1761,* Emet de Vattel, Francfort-Leipzig, 1761. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire,* Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899.

Grünberg. Bataille de

Date de l'action: 21 mars 1761.

Localisation: Allemagne. Coordonnées géographiques: 50° 35′ de latitude N., et 08° 58′ de longitude E.[1]

Contexte: La guerre en Allemagne déchirait le pays.

Chefs en présence ♦L'Erbprinz commandait la colonne anglo-alliée. ♦Le nom du commandant français n'est pas connu.

Effectifs engagés ♦Inconnus.



Collection privée.

Stratégie ou tactique: Attaque contre une colonne anglo-alliée, donc non déployée en ligne de bataille, par des unités françaises. Cette année 1761 est celle du début de la réforme Choiseul en France. Les innovations de cette réforme militaire sont basées sur les lignes de force suivantes: 1) *Augmentation des effectifs globaux:* les grands besoins des armées permanentes firent passer les effectifs de 130 000 en 1715 à 190 000 en 1789. 2) *Création de la division* (1776); avec l'augmentation des effectifs, la brigade d'Infanterie était apparue comme insuffisante pour les manœuvres. 3) *Développement des milices:* destinées à renforcer l'armée régulière. 4) *Formation de troupes d'Infanterie légères:* Grenadiers-Chasseurs. 5) *Réorganisation de l'artillerie:* canons légers de Gribeauval; 4 pièces pour 1 000 hommes. L'artillerie française devient la première d'Europe[2].

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Selon Fernand Schneider, **Histoire des doctrines militaires**, p. 23-24; voir *in fine.*

Résumé de l'action: Le matin du 21 mars 1761, l'Erbprinz fit une reconnaissance avec une escorte près de Grünberg. Il avait ordonné à ses troupes de le suivre. Lückner était près de Laubach, caché à la vue. Mais l'Erbprinz entendit le grondement de l'artillerie sur sa gauche et comprit que Lückner était attaqué. Comme le bruit semblait reculer, Lückner devait battre en retraite. L'Erbprinz revint donc vers ses troupes et atteignit le village d'Atzenhain, à cinq kilomètres au nord-nord-est de Grünberg, en colonnes de route. Il fut alors attaqué, par les flancs et aussi de face, par des troupes légères françaises, la Cavalerie et un peu d'Infanterie. Quelques unités de Cavalerie chargèrent le long de la colonne, de l'avant vers l'arrière, semant le désordre chez les Anglo-Alliés et déclenchant quelque panique. Des escadrons de Cavalerie de l'Erbprinz contre-attaquèrent mais furent dispersés; 4 bataillons d'Infanterie alliée de l'Erbprinz furent détruits; 2 000 Alliés faits prisonniers et 11 de ses canons perdus.

Pertes ♦**Anglo-Alliés**: 2 000 prisonniers, mais la proportion de tués et de blessés n'est pas connue.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Les Anglo-Alliés battirent en retraite en désordre vers l'Ohm poursuivis par les Français. Lückner réussit cependant à couvrir la déroute de l'Erbprinz avec son artillerie.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Précis de l'Art de la Guerre*, [Nouveau traité analytique des principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la politique militaire, suivi du rableau analytique des principales combinaisons de la guerre et de leurs rapports avec la politique des Érats], général Antoine Genri de Jomini, suivi de l'Histoire de la guerre de Sept Ans en Allemagne pendant les années 1756 et suivanres, rome 2, J.-B. Petir, Bruxelles, 1841. ♦*Les Préliminaires de la Guerre de Sept ans*, duc Albert de Broglie, Publications J. Gervais, Paris, 1879. ♦*Recueil de plans de batailles, sièges et combats arrivés dans les expéditions mémorables de la guerre de Sept Ans*, D. Johann Volkna [pseudonyme de Frédéric II le Grand, roi de Prusse], Oeuvres posthumes, publié par J. G. Treuttel, Amsterdam & Strasbourg, 1789. ♦*Russes et Prussiens, guerre de Sept ans*, Alfred Rambaud Nicolas, Berger-Levrault, Paris, 1895.

Guadeloupe. *Attaque de la*

Date de l'action: 23 janvier - 1er mai 1759.

Localisation: Petites Antilles. Coordonnées géographiques de l'île: 16° 15′ de latitude N., et 61° 35′ de longitude O.[1].

Contexte: Une escadre anglaise de 10 vaisseaux de ligne, avec des frégates et des lance-bombes, arriva d'Angleterre et attaqua en vain Fort Royal de La Martinique. Puis, après avoir échoué dans sa tentative d'occuper l'île occidentale de la Guadeloupe [Basse-Terre], l'escadre anglaise voulut tenter d'occuper la partie orientale, la Grande-Terre.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: Comme le général Hopson[2] était mort des fièvres qui avaient décimé l'armée anglaise et la flotte, le commandement fut exercé par le général John Barrington[3], qui décida de poursuivre la conquête de l'île avec vigueur, puis par le colonel huguenot Debrissay et le major Melville. Commodore John Moore [Royal Navy, 1718-1779].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 6 000 hommes dont les régiments suivants: 3rd Buffs, 2th Foot ou King's Own, 6th Foot, 63rd Foot, 64th Foot, 7 compagnies du 42nd Highlanders, 800 Marines et un détachement d'artillerie. À la Barbade, chaque vaisseau avait reçu un renfort de 40 Noirs pour aider à manipuler les canons. De plus, les équipages aidaient souvent à renforcer les unités combattantes terrestres. En tout, l'escadre anglaise transportait environ 15 000 hommes. ♦**Français**: inconnus.

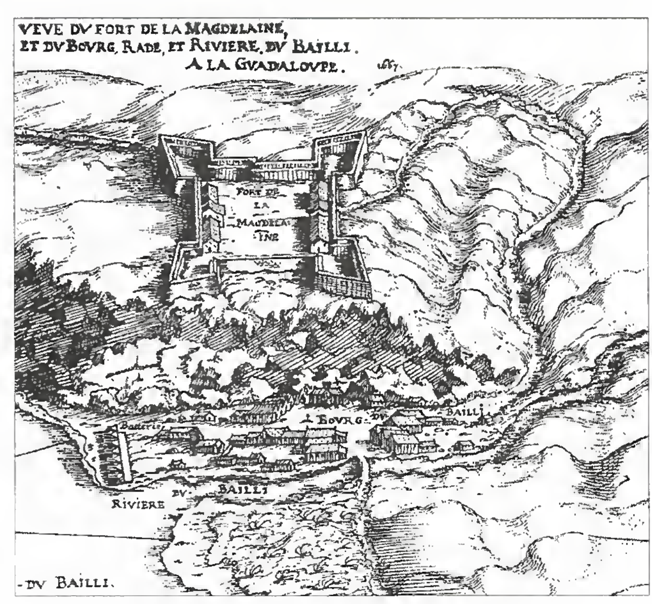
Stratégie ou tactique: La première attaque, celle des batteries côtières, eut lieu tout autour de la Basse-Terre. La façade nord de l'île et spécialement les terres basses du Grand-Cul-de-Sac-Marin étaient cependant fort marécageuses; et tous les points de débarquement soigneusement pilonnés par les batteries côtières françaises. L'attaque de ces batteries ne fut certainement pas une bonne tactique, tout au moins en ce qui concerne les pertes en vies humaines qui furent très sévères du côté anglais.

Résumé de l'action: En arrivant devant *le Grand-Cul-de-Sac-Marin* de la Guadeloupe, le 23 janvier 1759, l'état-major anglais décida d'attaquer la citadelle et les autres fortifications, qui incluaient les batteries côtières ceinturant l'île.

Le 23 à 9 h du matin, l'action commença sous le commandement du capitaine Trelawney. Il fit envoyer toute une bordée du LION contre une batterie de

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Cap-Français, 21 octobre 1757.*
2. Thomas-Peregrine Hopson, officier, gouverneur de Louisbourg, de l'île du Cap-Breton et de la Nouvelle-Écosse, probablement né en Angleterre, mort le 27 février 1759 à Basse-Terre, Guadeloupe.
3. Major général, 1720-1764.

9 canons, tandis que la flotte continuait de se mettre en position en face des autres batteries françaises et de la citadelle, laquelle était armée de 42 canons et de 2 mortiers.



La Guadeloupe ; Fort de la Madeleine et ville du Bailli avec sa batterie d'artillerie côtière. BNF.

Très vite la bataille devint générale. Le fracas de l'artillerie de marine anglaise et la réplique des batteries côtières françaises se réverbéraient interminablement contre le flanc des collines boisées de l'île. Le duel d'artillerie dura plusieurs heures. Le commodore anglais avait mis sa marque sur une frégate[4] afin de pouvoir se déplacer plus vite et s'approcher de la côte.

Parmi les vaisseaux qui luttaient contre les batteries terrestres françaises, le BRISTOL [capitaine Louis Leslie], le CAMBRIDGE [capitaine Thomas Burnet], le St-GEORGE [capitaine Clark Gayton], le RIPON [capitaine Edgard Jekyll], le LION [capitaine sir William Trelawney], le PANTHER[5].

Le BURFORD et le BERWICK, qui soutenaient le PANTHER, furent la cible d'un intense feu de l'artillerie française et durent battre en retraite, laissant le PANTHER seul. Le RIPON, qui s'attaquait à la batterie du Morne Rouge[6], fut fortement mis à mal par les canons français et dut se jeter à la côte pour ne pas sombrer. Sous les hourras des civils français qui assistaient au combat, des miliciens ouvrirent un feu nourri de mousqueterie sur les embrasures du RIPON, de façon à empêcher les artilleurs anglais de continuer le combat. Le capitaine Jekyll fit tirer des boulets à fragments antipersonnel afin de faire cesser le feu annihilateur des miliciens. Bientôt le RIPON cessa de tirer, soit que ses

4. Le WOOLWICH.
5. Capitaine Molyneaux, un Huguenot français transfuge.
6. Au nord de l'île de la Basse-Terre.



canonniers aient été mis hors de combat, soit qu'ils préféraient faire les morts. Le navire commença à brûler. Jekyll lança des signaux de détresse, mais les autres capitaines anglais les ignorèrent, peu soucieux de risquer leur propre unité dans le sauvetage. Finalement, le BRISTOL tenta de venir s'interposer mais ne put empêcher le RIPON de sombrer. Après quoi le BRISTOL, mis lui-même à mal par les tirs français, retraita au plus vite. Le BURFORD souffrit aussi des dommages très lourds, mais des pertes humaines moyennes, contrairement aux autres navires qui subirent des hécatombes. En vain.

Vers 7 h heures du soir, l'état-major anglais, découragé de n'avoir obtenu que des résultats insignifiants contre les objectifs militaires, tenta une nouvelle tactique destinée à démoraliser la population civile. Les navires retraitèrent vers le large et l'amiral anglais ordonna à quatre navires lance-bombes de venir s'ancrer devant Fort Louis[7] et de commencer à projeter des bombes incendiaires et des *« carcasses »* enflammées dans la ville qui fut rapidement la proie des flammes.

À 14 h le lendemain 24 janvier, l'escadre anglaise vint jeter l'ancre dans un endroit moins protégé[8], du côté de la ville de Basse-Terre, au sud de l'île de la Basse-Terre. À 17 h, les troupes anglaises commencèrent à débarquer sans opposition aucune. Durant plusieurs jours, aucun combat n'eut lieu. Les Anglais établirent des postes sur les hauteurs entourant la ville. Au cours de l'une de ces actions d'installation, le major anglais Robert Melville, du 38th Foot Regiment, prit position en face de quelques retranchements français tenus par une troupe de Noirs commandés par leur maîtresse, madame Ducharmey, laquelle avait armé ses esclaves en dépit des ordres du gouverneur français de La Guadeloupe, le chevalier Nadau d'Estriel.

D'un déserteur italien[9], les Anglais apprirent que les troupes françaises avaient piégé la poudrière[10] de la citadelle afin qu'elle saute à l'arrivée des Anglais. Dans l'île, des francs-tireurs civils harcelaient continuellement les unités de soldats anglais qui allaient prendre position aux points sensibles. C'était la guérilla. Des planteurs français, renforcés de troupes de Noirs, surgissaient des champs de canne à sucre en tirant sur les Anglais et sur les Highlanders écossais en kilt; ils exterminaient le détachement et se volatilisaient de nouveau dans la nature. C'était, pour les Anglais, un véritable enfer dans les paysages merveilleux de la Guadeloupe. Partout, les soldats anglais incendiaient les maisons des planteurs et celles plus modestes des Noirs, en guise de représailles.

7. Aujourd'hui Port-Louis, sur la façade orientale du Grand-Cul-de-Sac-Marin.
8. Ce que l'état-major anglais aurait dû faire dès le début; cela aurait évité bien des pertes au sein de ses unités combattantes.
9. Plus précisément *génois*.
10. Magasin de poudre à canon et de munitions.



Madame Ducharmey, sabre en main et à la tête de ses Noirs, lança plusieurs assauts impétueux contre les retranchements anglais. Puis, voyant que ses troupes sans instruction militaire n'enlevaient pas les retranchements anglais, elle les retrancha sur une colline voisine. Le major Melville attaqua alors madame Ducharmey et réussit à la forcer à décrocher. N'ayant pu la capturer, Melville fit incendier sa plantation et sa maison de maître. Quelques-uns de ses esclaves qui se trouvaient dans la plantation furent enlevés pour être revendus dans les îles anglaises. Contre cette dame de fer, le major anglais eut une quinzaine de tués et une cinquantaine de blessés, dont trois officiers.

Les pertes sévères par mort violente subies par les troupes anglaises, de même que les fièvres, commencèrent à ravager leurs effectifs. Aussi l'état-major anglais décida-t-il d'abandonner l'île occidentale[11] et de tenter la conquête de l'île orientale, appelée la Grande-Terre.

Dans l'île orientale, la grande batterie de Fort Louis interdisait la côte. Le 13 février, la flotte commença un interminable bombardement[12] de cette batterie. Puis un débarquement eut lieu. Les Highlanders écossais et les soldats de Marine anglais débarquèrent à partir de leurs chaloupes. Comme ils ne pouvaient s'approcher de la côte à cause des longues racines de palétuviers et de plantes rampantes, les soldats durent sauter dans l'eau qui atteignait leur ceinturon, attaquèrent Fort Louis, qui n'était qu'une grosse redoute avec casemates, et l'enlevèrent à la baïonnette. L'attaque fut cependant extrêmement violente et sanglante puisqu'elle coûta 1 800 tués et blessés aux Anglais et presque autant aux Français [soldats, miliciens, population et esclaves].

Les attaques se succédèrent durant plusieurs jours. Toutes les batteries entourant Grande-Terre furent prises et détruites. Les unités anglaises, réparties dans Grande-Terre, furent alors rappelées et l'armée rembarqua, à l'exception d'un bataillon anglais qui fut laissé dans la citadelle de Basse-Terre sous le commandement du colonel Debrissay, Huguenot français.

La flotte anglaise n'était pas plus tôt sous voiles que les forces françaises, enfin plus puissantes numériquement, dévalèrent les collines et vinrent attaquer la citadelle. Un premier assaut, à la baïonnette et sans préparation d'artillerie, fut repoussé. Aussi, les Français installèrent-ils une batterie d'artillerie de siège pour commencer un blocus en règle. Une sortie de la citadelle n'eut aucun effet sur les assiégeants.

Les jours passaient sous le bombardement français. Un jour, une poudrière de la citadelle sauta, tuant le colonel Debrissay, plusieurs officiers et un grand nombre de soldats anglais. Les Français profitèrent de la panique créée par cette explosion

11. À l'exception d'une garnison laissée dans la citadelle de Basse-Terre.
12. De six heures consécutives.



pour lancer une attaque. Ils gagnèrent du terrain, mais ne réussirent pas encore à prendre l'ensemble de la citadelle. Le major Melville remplaça Debrissay.

Pendant ce temps, le commodore Moore, qui était resté à la Guadeloupe en soutien de la garnison anglaise de la citadelle, apprit que l'amiral français de Bompart était arrivé à La Martinique avec une petite escadre de huit vaisseaux de ligne et de trois frégates ; le tout chargé d'un bataillon suisse, de troupes diverses et d'un stock logistique. Bizarrement, Moore fit voile non pas vers La Martinique, mais vers La Dominique, laissant le général Barrington à la Guadeloupe avec un seul vaisseau de guerre de 40 canons pour protéger la flotte de transport !

Toujours en Guadeloupe, le colonel Crump reçut l'ordre avec 600 baïonnettes d'attaquer les villages de Sainte-Anne et de Saint-François[13] gardés par des détachements français, et il s'en empara avant le lever du soleil. Le colonel Crump avança alors et prit d'assaut une batterie de canons de 24 livres. Dans l'île de Basse-Terre, le général Barrington tenta de s'emparer par surprise des villages de Petit-Bourg et de Sainte-Marie «*sur la côte de Capesterre*» [côte est de l'île]. Les brigadiers Clavering et Crump attendirent une nuit d'orage, quand le vent violent hurle dans les cocotiers et que les éclairs donnent un effet hollywoodien. Mais malgré toute cette mise en scène soignée, l'attaque échoua et les troupes anglaises durent retraiter avec de fortes pertes vers la citadelle de Basse-Terre.

Barrington ordonna alors à Crump et à Clavering de débarquer près du village peu défendu d'Arnonville. Les miliciens français, quoique peu nombreux, étaient établis sur la rive de La Licorne. Une redoute défendait le passage. Pas moins de deux régiments anglais de troupes de ligne, soutenus par de l'artillerie de campagne, s'élancèrent à l'assaut des miliciens français. Il s'agissait du Black Watch et du 38th Foot, deux régiments écossais[14]. Les miliciens français furent submergés, non sans avoir lutté avec opiniâtreté contre ces soldats professionnels. La redoute fut prise au prix de 65 Écossais tués. Les troupes anglaises continuèrent leur avance, incendiant les fermes françaises et enlevant les esclaves noirs pour les revendre dans les îles anglaises. Dans l'une des plantations françaises, ils trouvèrent 870 Noirs qui furent immédiatement enlevés.

À Capesterre, le colonel Clavering fut contacté par messieurs de Clairvilliers et Duquernay, délégués par les planteurs de l'île pour négocier une capitulation. Ils furent conduits au général Barrington. Considérant que ses propres forces étaient décimées par les fièvres et par la guerre, et que le général français Beauharnois, arrivé récemment d'Europe avec des troupes transportées par

13. Côte sud de Grande-Terre.
14. Les Écossais fournissaient dès cette époque les troupes britanniques de première ligne. Le Black Watch Regiment fut le premier régiment écossais au service des Anglais. Il fut créé à partir des clans écossais transfuges qui combattaient à Culloden dans les rangs anglais contre leurs compatriotes. Pourtant, à l'époque où nous sommes [1759], le kilt, le tartan et la cornemuse étaient strictement interdits en Écosse par les autorités anglaises qui voulaient détruire la culture locale.



l'escadre de Bompart, venait de débarquer à Sainte-Anne, le général anglais décida de signer au plus vite l'acte de capitulation, en accordant toutes les conditions désirées, *avant que les colons français n'apprennent l'arrivée de ces secours et ne refusent tout compromis.*

En apprenant, à leur arrivée, la signature de la capitulation de l'île, les renforts français rembarquèrent et firent voile vers La Martinique.

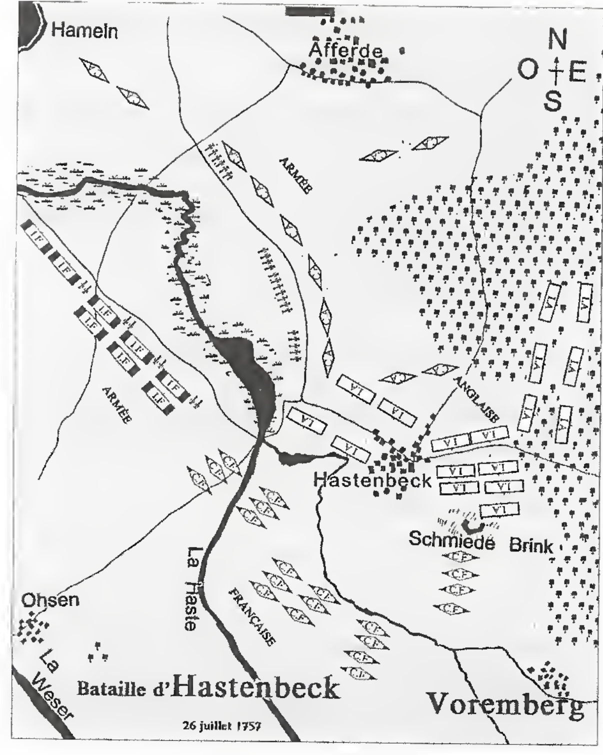
Pertes ♦**Français** : inconnues. ♦**Anglais** : Pour ce qui fut de l'attaque des batteries côtières et des divers combats, les pertes anglaises furent extrêmement sévères et, comme le dit avec tristesse un historien anglais : « *Nombreux furent ceux qui trouvèrent leur Destin et leur dernière demeure au fond de la Mer Caraïbe vert-profond, parmi les branches de coraux et les récifs, enveloppés dans des algues entremêlées.* » Plusieurs milliers de morts, si l'on compte les soldats morts des fièvres.

Conséquence de cette défaite française: Pour un temps, la Guadeloupe appartint aux Anglais. Basse-Terre, Saint-François, Sainte-Anne et Gosier furent incendiés, les plantations dévastées et des milliers d'esclaves capturés et emmenés à Antigua.

SOURCES ET LECTURES : ♦Petite histoire de la Guadeloupe, Lucien Abénon, L'Harmattan, Privat, 1992. ♦*Dictionnaire des familles guadeloupéennes de 1635 à 1700 - La vie en Guadeloupe au XVIIe siècle*, Jean et Denise Goddet-Langlois, Editions Exbrayat [Paris], 1991. ♦*Histoire de la Guadeloupe*, Auguste Lacour, Editions et diffusions de la culture antillaise, Fort-de-France; puis Basse-Terre: Société d'histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1976. ♦*Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635, en l'isle de la Martinique, l'une des Antilles de l'Amérique. Des mœurs des sauvages, de la situation, & des autres singularitez de l'isle*, père Jacques Bouton, Sebastien Cramoisy, Paris, 1640. ♦*Les Français en Amérique, histoire d'une colonisation*, Lucien-René Abenon, John A. Dickinson, Presses Universitaires Lyon, Lyon, 1993. ♦*La Guadeloupe de 1671 à 1759 - tome 2: Etude politique économique et sociale de la Guadeloupe de 1671 à 1759*, Lucien-René Abenon, L'harmattan, Privat, 1987.

Hastenbeck. *Bataille de*

Date de l'action: 26 juillet 1757.



Collection privée de l'auteur

Localisation: Ville située au sud-est de Hameln et à une centaine de kilomètres au nord de Kassel, Allemagne[1].

Contexte: Le 21 juillet, l'avant-garde française atteignit Bodenwerder. Les Anglais retraitaient depuis leur défaite de Brackwede. Le 22, le gros de l'armée française atteignit Halle, avec le garde-flanc de Broglie sur la rive gauche à Gröhnde. Le 24, les Français accrochèrent les avant-postes alliés sur la ligne Borry-Latferde et les repoussèrent jusqu'au coteau boisé situé un peu au nord. Pendant ce temps, Cumberland était allé occuper une position à l'est de Hameln, position qui traversait Hastenbeck et Vöremberg.

De gros travaux de terrassement avaient été effectués pour les emplacements d'artillerie, et des unités de couverture avaient été envoyées vers l'avant dans le but de surprendre les éléments français d'avant-garde en désavantage au moment où ils débouchaient des défilés boisés, au sud. C'était fort bien pensé. La topographie était très propice à la défense: les collines, les cours d'eau, avec Hameln comme point d'appui entre les mains des Anglais, et surtout la Weser qui formait un très solide garde-flanc ouest impossible à tourner. Comme le flanc allié est pouvait être plus facilement tourné, des détachements français reçurent l'ordre d'avancer. De Broglie se prépara à passer sur la rive est de la Weser pendant que le gros des troupes françaises avancerait.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*



Vers le soir du 24, les renseignements recueillis suggéraient que le généralissime anglais battait en retraite en traversant la Haste près de Hastenbeck. Pour le poursuivre, le lieutenant général Chevert reçut l'ordre de marcher au crépuscule à travers les bois vers Vöremberg, afin d'accrocher l'arrière-garde alliée et de la harceler. De Broglie devait traverser, également au crépuscule, la Weser, face à Tündern. Au jour, d'Estrées monta sur une élévation[2] afin de surveiller les progrès de ses troupes. Il vit, en fait, peu de chose, car une épaisse brume couvrait la vallée de la Weser et s'étendait dans la direction de Hastenbeck. Cependant, il entendit le bruit de combats dans la direction de Vöremberg et reçut des rapports annonçant que de Broglie avait traversé la Weser avec son Infanterie [portée par des cavaliers] et n'avait rencontré aucune opposition. Tout allait selon ses prévisions. De Broglie avait traversé ; le gros de l'armée française faisait mouvement ; la fusillade venant de Vöremberg était sporadique ; c'était probablement l'arrière-garde de Cumberland. Bientôt d'Estrées pourrait suivre.

La brume se leva à 7 h. D'Estrées vit en face de lui non pas les derniers éléments de l'arrière-garde de Cumberland, mais toute son armée. Le gros de l'armée française était en marche à travers le coteau boisé à l'est de Hagenöhsen. D'Estrées ordonna aussitôt une avance générale. Il voulait déployer ses troupes et attaquer.

Cependant il y eut des retards. Chevert avait rencontré une opposition plus forte que prévue. L'artillerie du corps d'armée français était à l'arrière dans l'ordre de marche, et la faire venir, à travers l'Infanterie en marche sur ces chemins étroits, causa quelque confusion. Quelques canons français furent mis en action près de Volkerhausen, où de l'artillerie anglaise postée au nord de Vöremberg les pilonna sans leur causer de mal. Ce ne fut pas avant 17 h que les colonnes d'Infanterie et de Cavalerie furent déployées. Trop tard pour commencer le combat. Chevert fut donc rappelé et de Broglie resta près de Tündern.

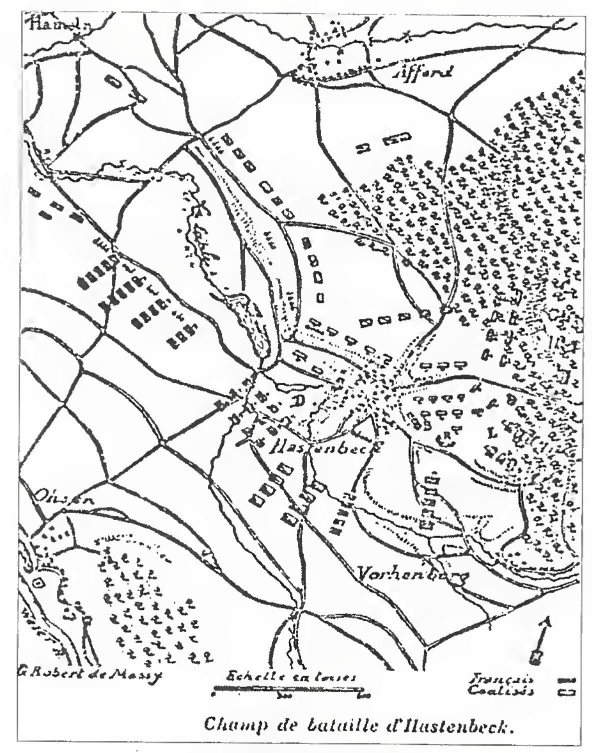
Chefs en présence ♦Anglo-Alliés : le duc de Cumberland[3]. ♦**Français** : Le maréchal Louis Charles d'Estrées, 1695-1771, commandant en chef. Son second était le maréchal de France, duc Victor François, deuxième duc de Broglie-Contades[4].

Effectifs engagés ♦Anglo-Alliés : 8 000 cavaliers et 40 000 fantassins avec 42 canons. ♦**Français** : 8 500 cavaliers et 35 000 fantassins avec 40 canons.

Stratégie ou tactique ♦Anglais : Cumberland avait étudié cette position pendant quelques jours. Il avait décidé que, comme son aile droite était fortement

2. Située près de Hagenöhsen.
3. William Augustus duc de Cumberland [né à Londres en 1721 et mort dans la même ville en 1765], fils du roi d'Angleterre Georges II. Les Écossais le surnommèrent Le Boucher pour ses massacres de civils highlanders après la bataille de Culloden.
4. Né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.





Champ de bataille d'Hastenbeck.

Bibliothèque nationale

établie de par la nature du terrain, il pouvait l'alléger en ce qui concernait les effectifs. Sa gauche était protégée par les abruptes pentes boisées du mont Obensburg. Le centre anglais, de Hastenbeck à Vöremberg, était le secteur dangereux. Au lieu d'avancer pour occuper ces deux villages et le Schmiede Brink, Cumberland décida de rester en arrière et de former sa ligne principale d'Infanterie au nord de Hastenbeck et le long de la route partant vers l'est à partir de Hastenbeck. Il couvrit aussi le secteur le plus exposé du front avec le feu de son artillerie.

Cumberland garnit donc légèrement son aile droite avec 15 bataillons d'Infanterie sur un front de 2,5 kilomètres, le long de la route Hastenbeck-Afferde, et avec une batterie de 4 canons couvrant le seul passage sur la Haste. Le centre allié fut occupé par 13 bataillons d'Infanterie dont 9 en ligne frontale et 4 derrière, appuyés par une batterie de 9 canons [batterie A], qui était disposée de façon à battre les sorties nord du village de Hastenbeck. Plus loin vers la gauche, se tenaient cinq bataillons d'Infanterie[5], appuyés par deux bataillons [commandés par Hodenberg] en réserve tactique derrière ces cinq bataillons.

À environ 700 mètres à l'est de Hastenbeck, sur l'arête, se tenait une puissante batterie de 12 pièces [batterie B], qui couvrait le côté est de Hastenbeck et la pente nord de la Schmiede Brink. Cette batterie était protégée par quatre bataillons de Grenadiers commandés par Hardenberg. À 800 mètres au sud-est de la batterie B, sur une arête située juste au nord-ouest de Vöremberg, était une autre batterie [batterie C] de 10 canons, qui devait battre les sorties nord de Vöremberg, et aussi le «terrain mort» sur les pentes sud de la Schmiede Brink où les Français

5. Dans l'alignement de la tranchée à travers laquelle la route venant de Hastenbeck escaladait le plateau en direction de Diedersen.



auraient pu se concentrer pour un assaut. Trois bataillons d'Infanterie, commandés par Schülenburg, couvraient cette batterie.

Le centre et la gauche alliés étaient fortement tenus en densité de troupes et en profondeur. La défense du mont Obensburg était confiée à trois compagnies de Chasseurs alliés [Freytag]. Le gros de la Cavalerie alliée fut placé derrière l'Infanterie à l'aile droite. Le terrain y était découvert et ferme ; c'était le seul secteur favorable à la Cavalerie. Une unité de Cavalerie et de Chasseurs à cheval surveillait le flanc droit, près de Hameln. Un corps mixte[6] fut placé dans le défilé entre Afferde et Diedersen pour la protection du flanc gauche et de l'arrière.

♦**Français :** La veille au soir, d'Estrées s'était fait une bonne idée des positions alliées, car l'artillerie française avait amené les Alliés à démasquer leurs propres batteries. Le maréchal français avait noté la possibilité d'une progression abritée entre Vöremberg et Hastenbeck. Il se rendit compte que l'artillerie allait jouer un rôle capital et décida de lancer un assaut sur le mont Obensburg, combiné avec une attaque frontale entre Vöremberg et Hastenbeck.

Tard le 25, il donna ses ordres : Chevert[7] devait marcher de nuit, contourner Vöremberg, atteindre la côte 198 et se préparer à l'assaut. Son attaque devait être calculée pour parvenir sur le mont Obensburg à 9 h du matin. Trente minutes plus tôt devrait commencer l'attaque principale française avec comme objectif les lignes alliées au nord-ouest de Vöremberg. Le contact avec l'ennemi devrait se faire au moment où Chevert atteindrait son objectif qui était le mont Obensburg. Simultanément, le centre français [Contades] devait assaillir la batterie B alliée, et la gauche [de Broglie] devait s'emparer de Hastenbeck. La Cavalerie française devait rester en réserve générale derrière le centre et la gauche.

À l'extrême droite, la forteresse de Hameln, sur la rive de la Weser, donnait aux Alliés un puissant point d'appui sur le flanc. Le long du front de troupes coulait un cours d'eau, la Haste, en aval de Hastenbeck, qui sinuait à travers les champs bourbeux et même fort marécageux. C'était un obstacle extrêmement efficace traversé seulement par un seul pont.

En amont de Hastenbeck, la rivière, étroite et aux rives désormais fermes, ne formait plus un obstacle. Hastenbeck elle-même et le village de Vöremberg [2 000 mètres à l'est] avec les voies qui les traversaient offraient à un assaillant venant du sud une bonne couverture. À mi-chemin entre Vöremberg et Hastenbeck, s'élevait une crête de terrain qui faisait saillie des collines situées au nord de Vöremberg. Le nom de cette crête était *Schmiede Brink* [côte 123].

Un peu plus loin se voyait une ligne de collines boisées orientée sud-est à partir d'Afferde, et culminant au mont Obensburg [côte 286], à un kilomètre au nord

6. De trois bataillons et de six escadrons.
7. Dix bataillons et 12 compagnies de Grenadiers.



de Vöremberg. Le mont Obensburg était particulièrement abrupt sur son flanc ouest et sud, mais il se trouvait accessible le long d'une crête : *la Bute Brink*. Le blé sur pied entre Hastenbeck et Vöremberg procurait une bonne couverture. Il faisait chaud.

Résumé de l'action: Durant la nuit, quelques coups seulement furent échangés entre patrouilles et piquets d'alerte fixes, dans les bois près de Vöremberg. À 2 h du matin, Chevert commença sa progression, Grenadiers en tête. Vers 8 h, la colonne atteignit la côte 198 et se prépara à l'assaut en attendant l'*heure H*: les Grenadiers en première ligne, les trois brigades derrière. Des troupes légères couvraient les flancs. Chevert fut suivi par une brigade de quatre bataillons [général d'Eu], qui devait exploiter un succès éventuel de Chevert. Cette brigade atteignit le secteur de déploiement de Chevert au moment où celui-ci s'ébranlait pour l'assaut. Mais, au lieu de se maintenir à distance respectable, son impatience lui fit suivre Chevert dans son attaque.

Même si, au début de l'attaque, la brume retarda le support de l'artillerie française, le soleil se leva bientôt et l'artillerie française entra en action avec efficacité à tel point que, rapidement, de nombreux canons alliés furent mis hors de combat.

Dès que l'attaque de Chevert eut été lancée, d'Estrées fit avancer son Infanterie. Il était 8 h. Les détonations provenant des bois situés au nord de Vöremberg indiquaient que Chevert avait lancé son attaque. À ce moment, toute la ligne française avançait; la droite avait commencé le mouvement, puis le centre et enfin la gauche. Bientôt les deux ailes françaises furent engagées dans un combat très rapproché. Le terrain était sec. La poussière soulevée par les troupes en mouvement créait un véritable rideau de type fumigène qui masquait la bataille.

Lorsque le duc de Cumberland entendit le bruit du combat venant du mont Obensburg, il dépêcha des unités, par un mouvement tournant *via* Diedersen, pour contre-attaquer les Français sur ce mont. Désireux de renforcer Freytag de façon plus significative sur le mont Obensburg, Cumberland envoya aussi les deux batteries de réserve et trois ou quatre bataillons de Grenadiers jusque-là en protection de la batterie B. Déjà, l'un des trois bataillons qui protégeaient la batterie C avait fait mouvement pour renforcer Freytag. Les deux batteries alliées restaient donc moins protégées qu'au début.

Sur le mont Obensburg, les Français de Chevert avaient réussi à parvenir jusqu'au sommet. Là, ils étaient tombés sur des Habits-Rouges[8] qui se dissimulaient derrière les arbres et qui attendirent que les Français soient littéralement à bout portant pour ouvrir le feu. Chaque coup portait. Les Français qui croyaient

8. Surnom que les Canadiens français donnent aux Anglais ; les Français disent plutôt Tuniques-Rouges, car seule la veste est de cette couleur. Ce fut le Hollandais Guillaume d'Orange qui fit adopter cette couleur lorsqu'il devint roi d'Angleterre.



en avoir fini avec la capture du mont furent surpris et refluèrent. Leurs officiers les rallièrent et ils retournèrent le feu. Pendant ce temps, le bataillon de gauche de Chevert avait été accroché par les renforts arrivant de la batterie C. Un violent combat s'ensuivit.

Sur la pente, le commandant du bataillon français, entendant que le combat avait commencé plus bas, décida de se hâter de prendre le sommet. Il fit mettre baïonnette au canon et lança ses hommes à l'assaut des Habits-Rouges et des Grenadiers qui s'enfuirent ou furent tués. Les Français en pleine possession du mont, au sommet duquel un drapeau français fut d'ailleurs hissé, firent monter avec difficulté leur artillerie régimentaire qui fut bientôt en mesure de prendre en enfilade l'ensemble du flanc gauche des positions de Cumberland.

Plus bas, l'attaque de quatre brigades françaises sur Vöremberg avait atteint le côté nord du village où les pentes boisées étaient tailladées de profonds ravins. Leur cohésion disparut d'autant plus vite que la batterie C alliée pouvait prendre les Français de plein fouet. Or, à ce moment délicat, les Grenadiers anglais, qui venaient de se faire charger par les baïonnettes françaises au sommet du mont Obensburg, dégringolèrent en courant sur les pentes et vinrent donner de la tête dans les quatre brigades françaises qui crurent à une contre-attaque et se postèrent derrière les arbres pour tirailler sur les Grenadiers, lesquels firent de même.

Pendant ce temps, les autres attaques françaises avaient atteint leurs objectifs. Contades avait pris le Schmiede Brink et de Broglie s'était emparé de Hastenbeck. Des hauteurs du Schmiede Brink, Contades commença à canonner la batterie B alliée. Puis les troupes de Contades et de de Broglie se lancèrent sur la batterie C et s'en emparèrent. Maintenant libérés des *tirs d'enfilade* de cette batterie, les Français attaquèrent la Batterie B, chassèrent les bataillons d'Infanterie anglaise qui la couvraient et la prirent du même élan. Le duc de Cumberland avait ainsi perdu une grande partie de son artillerie.

Cependant, l'Infanterie alliée, alignée le long de la route à l'est de Hastenbeck, n'avait pas été engagée. Deux régiments allemands du Brunswick s'élancèrent à l'assaut, prirent les Français de flanc au moment même où ces derniers, fort heureux de leur succès, avaient dans leur joie défait les rangs, percèrent la ligne française et reprirent les canons. Mais, se rendant compte qu'ils n'avaient pas été suivis par les Britanniques, ils durent rebrousser chemin devant une contre-attaque française en leur abandonnant l'artillerie si contestée.

Vers midi, la situation parut sans issue au commandant en chef anglais, le duc de Cumberland. À 13 h il donna l'ordre de battre en retraite afin de tenter de sauver son armée. Bientôt l'ensemble de l'armée alliée retraitait vers Afferde. Dans ce mouvement de retraite, seuls manquaient deux généraux[9].

9. Or, pendant que Cumberland rétrogradait avec son armée, ces deux généraux, qui ignoraient la retraite, contre-attaquèrent ; mais, en dépit de quelques succès provisoires, ils durent retraiter eux aussi un peu plus tard.



Pertes ♦Les pertes furent de 1 500 hommes de part et d'autre ; les Français prirent en outre 9 canons et 2 obusiers.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Le 11 août, devant une telle défaite, George II, roi d'Angleterre, ordonna au duc de Cumberland de négocier une capitulation avec le duc de Richelieu [Louis du Plessis], qui venait de remplacer d'Estrées à la tête de l'armée française ; ce fut la *Capitulation de Kloster-Zeven* du 8 septembre. Les Français restaient maîtres de l'Allemagne occidentale depuis Francfort-sur-le-Main jusqu'à Hambourg. Richelieu n'avait qu'à se joindre à Soubise en Saxe pour écraser Frédéric ; il préféra hiverner confortablement dans le pays conquis.

Pour prix de sa victoire, d'Estrées, qui était mal en cour, fut disgracié à cause d'intrigues de courtisans et remplacé par Richelieu[10].

SOURCES ET LECTURES : ♦"*...by dint of labour and perseverance... a journal recording two months in northern Germany kept by Lieutenant-Colonel James Adolphus Oughton, commanding 1st battalion 37th Regiment of Foot, 1758, transcribed, with an introductory biographical essay and footnotes by Stephen Wood,* The Society for Army historical Research, Londres, 1997.♦ *The Austro-Hungarian army of the Seven Year War,* Albert Seaton, Osprey Publishing, Wellingborough Northants, Angleterre, 1973. ♦*England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy,* Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦*Histoire des guerres d'Allemagne,* Henry Lloyd, préface de Arnaud Blin, Institut de stratégie comparée, Fondation pour la recherche stratégique, Économica, Paris, 2001. [lecture seulement]

10. Quant à Chevert, le roi de France lui refusa le bâton de maréchal qu'il avait pourtant si bien gagné parce qu'il était de roture. La Révolution arrivait à grands pas ; avec quelques raisons !



Havre-de-Grâce. *Attaque du*

Date de l'action: 4-7 juillet 1759.

Localisation: Aujourd'hui Le Havre, à l'embouchure de la Seine, France. Coordonnées géographiques: 49° 30′ de latitude N., et 00° 08′ de longitude E.

Chefs en présence ♦**Garnison française**: le lieutenant général des armées du roi Pierre-Gabriel-Xavier, marquis de Virieu-Beauvoir. ♦**Escadre anglaise**: inconnus.

Effectifs engagés ♦Le Havre disposait de quatre bataillons d'Infanterie, d'un bataillon d'artillerie, d'une compagnie de canonniers bourgeois, de trois compagnies de Dragons. En tout, près de 3 500 hommes et 136 bouches à feu.

Stratégie ou tactique: En vue de la Guerre de Sept Ans, Le Havre avait été rénové; les retranchements en bois des batteries renforcés. Ce bombardement eut une conséquence tactique importante pour la défense côtière de la ville. Pour des raisons de distance, les batteries fixes de la côte étaient inopérantes contre les navires anglais, et pourtant plusieurs d'entre ces derniers étaient venus s'embosser à 1 500 ou 1 600 toises[1] de l'ouverture du port. Elles furent donc gardées comme deuxième ligne de défense, mais une *défense mobile* fut prévue; on arma dans ce but 4 bateaux plats de 2 pièces de 24 chacun, et 4 canonnières d'une pièce de 24. Ces mesures ne furent pas inutiles. Le 28 août, les Anglais reparurent dans la rade avec l'intention de reprendre le bombardement, mais les quatre canonnières, dont les boulets portaient jusqu'à leurs frégates, obligèrent les Anglais à regagner le large et à suspendre leurs projets. Pour résister à des navires plus gros, quatre canonnières plus puissantes furent armées par souscription publique dans la ville. En mai 1760, une petite escadre anglaise, venue reconnaître Le Havre, retraita aussi devant cette défense mobile qui se porta en avant.

Résumé de l'action: La défense était divisée en deux secteurs: *le secteur nord*, qui s'étendait de La Hève à la batterie de Saint-André, au Perrey, et dont le commandement fut confié au colonel baron du Melley, du Corps royal; et *le secteur sud*, qui prolongeait le premier jusqu'à la batterie de l'Eure au-delà de la citadelle, et dont le commandement fut confié au chevalier de Tahureau, lieutenant-colonel du Corps royal. Les invalides, qui gardaient la citadelle avec une partie de la Réserve tactique, étaient sous les ordres de l'aide major, M. de Bonnafan. Enfin, le commandement général devait être pris par le lieutenant du roi de Virieu-Beauvoir qui se tiendrait pendant le combat au centre de la ligne de l'Épi-à-Pain.

1. Une toise mesurait approximativement deux mètres [en réalité 1,949 m].

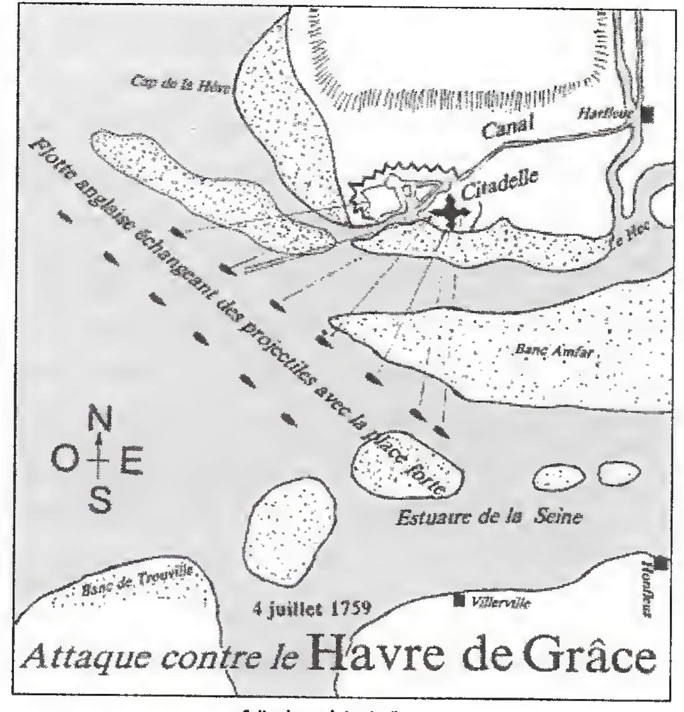


Les Anglais commencèrent à tirer le 4 juillet à 3 h du matin. Le bastion Saint-André et le quartier de la *rue de Paris* actuelle reçurent les premières bombes qui ne cessèrent d'ailleurs pas de tomber sur la ville toute la journée du 4. Elles tuèrent plusieurs civils. L'hôtel de ville et les maisons du Grand Quai furent particulièrement atteints. Les Anglais essayèrent de pénétrer dans l'estuaire de la Seine, comme en 1694, mais la tour François Ier et les positions armées de La Floride parvinrent à atteindre deux ou trois de leurs galiotes et ils abandonnèrent le projet pour se mettre hors de portée.

Le bombardement continua les journées des 5 et 6, mais en diminuant d'intensité. Le 7 au matin, les Anglais le cessèrent complètement pour regagner la haute rade. Ils disparurent définitivement le 8 en laissant à deux frégates et à deux caiches[2] le soin de surveiller le port.

Pertes ♦ Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: La prise du Havre par les Anglais leur aurait donné une tête de pont extrêmement efficace pour surveiller l'embouchure de la Manche et de la Seine.



Collection privée de l'auteur.

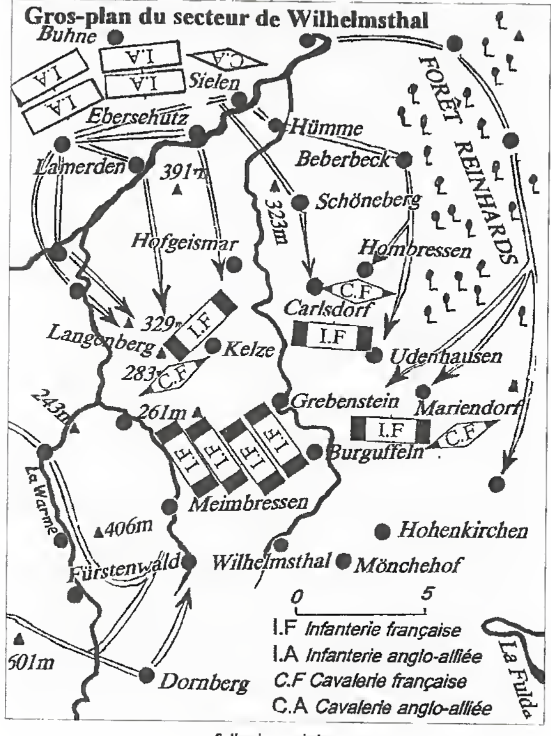
2. Ou corvettes.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Commerce, industrie et navigation à Rouen et au Havre au XVIIIe siècle, rivalité croissante entre ces deux ports, la conjoncture,* Pierre Dardel, Société libre d'émulation de la Seine-Maritime, Rouen, 1966. ♦ *Notice sur le chevalier de Clieu, et bibliographie du café,* Louis du Bois, Librairie normande de E. Le Gost-clérisse, Caen, 1855. ♦ *Histoire du Havre et de l'estuaire de la Seine,* André Corvisier, Privat, Toulouse, 1983. ♦ *Le port et l'arsenal du Havre sous Louis XIV,* Jean Peter, Institut de stratégie comparée, Economica, Paris, 1995

Heiligenberg. *Bataille du*[1]

Date de l'action: 18 juillet 1762.



Collection privée.

Localisation: Montagne de Rhénanie, située par 50° 45′ de latitude N. et 09° 30′ de longitude E., à quelque 40 kilomètres au sud de Kassel, Allemagne[2].

Contexte: Ferdinand de Brunswick voulait couper les communications logistiques de l'Armée française du Rhin avec la France.

Chefs en présence ♦Anglais: général Granby[3]. ♦Français: général Rochambeau[4].

Contexte ♦Lückner avait 22 escadrons de Cavalerie comprenant le 15th Light Dragoons anglais et 4 bataillons de Grenadiers.

Stratégie ou tactique: Les Anglo-Allemands devaient contourner par le sud, *via* Ziegenhain, et, de là, faire mouvement jusqu'à *Homberg*[5], nettoyer les hauteurs au nord, puis se porter sur *Melsungen*[6]. En espérant que Rochambeau évacuerait Homberg en apprenant les mouvements menaçants de Lückner.

1. Il s'agit d'une montagne, bien entendu.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
3. Le lieutenant général John Manners, marquis de Granby, naquit en 1721. Il était l'aîné du troisième duc de Rutland. Il commandait le contingent anglais de l'armée de Ferdinand de Brunswick. Il mourut à Scarborough, le 18 octobre 1770.
4. Le général Jean Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, naquit à Vendôme le 1er juillet 1725. En 1794, Rochambeau fut arrêté et emprisonné à la Conciergerie à Paris. Il était malade et son hospitalisation retarda son rendez-vous avec la guillotine. Quelques jours seulement avant son exécution, Robespierre fut renversé et exécuté (28 juillet) et Rochambeau fut libéré le 27 octobre. Rochambeau mourut de vieillesse le 12 mai 1807.
5. Coordonnées géographiques: 51° 03′ de latitude N.; 09° 25′ de longitude E.
6. À 18 kilomètres au nord-est de Homberg.



Granby, renforcé par la Brigade de Mompesson[7], devait traverser l'Eder entre Niedermöllrich et Gensungen, et attaquer le Heiligenberg à partir du sud en coopération avec Lückner. Granby commandait l'ensemble de l'opération.

Sur le reste du front, des *diversions*: Conway, sur la gauche de Granby, devait menacer Cassel par le sud. Schlieffen devait attaquer la garnison de Göttingen. Ces diversions étaient destinées à empêcher les Français de marcher vers le sud, vers le vrai danger: Melsungen. Selon la classification tactique de Jomini, ce combat serait du huitième Ordre de bataille[8].

Résumé de l'action: Lückner fut le premier à s'ébranler. Le matin du 14 juillet 1762, il atteignit un point à 15 kilomètres au nord de Ziegenhain, d'où il envoya sa Cavalerie au sud et son Infanterie à l'est.

Ziegenhain et Homberg furent signalées comme étant abandonnées par les Français. Rochambeau était parti. Lückner laissa donc des patrouilles en observation à Ziegenhain. Ensuite, il marcha par Homberg et nettoya les hauteurs situées au nord jusqu'à Hesserode, à 5 kilomètres au sud du Heiligenberg. Il y parvint à 16 h, alors que les Français avaient passé la Fulda à Melsungen, laissant toutefois des troupes légères en deçà de la rivière.

Granby, vers 7 h du matin le 14, franchit le pont de Gensungen avec quelque résistance. Il était alors au pied du Heiligenberg. À environ trois kilomètres au nord de Gensungen, un autre pont avait été pris à Altenbrunslar. Granby porta ensuite le reste de ses forces vers le bord de la rivière. Il était midi. Le Heiligenberg aurait pu être occupé, car les Français l'évacuaient; la moindre patrouille s'en serait aperçue; mais Granby ordonna d'attaquer le pont suivant.

Le matin du 18, comme les Chasseurs de Freytag et la brigade de Beckwith marchaient pour occuper le Heiligenberg et nettoyer les bois vers Melsungen, les Français débouchèrent de nouveau en force et occupèrent leurs premières positions; ils avaient été renforcés. À ce moment, Lückner était déployé sur les hauteurs de Hesserode où les Français le canonnaient et semblaient vouloir l'attaquer. Granby alors ordonna à la brigade de Beckwith de traverser l'Eder, mais il était trop tard; Rochambeau avait lancé l'assaut et menaçait l'arrière de Lückner.

---

7. 8th Foot, 20th 25th et 50th Foot Regiments.
8. « L'Ordre concave au centre a trouvé des partisans depuis les jours où Hannibal gagna grâce à lui la bataille de Cannes. Cet ordre peut se révéler extrêmement bon quand le progrès de la bataille lui donne naissance; c'est-à-dire lorsque l'ennemi attaque le centre qui recule devant lui et se trouve enveloppé par les ailes. Mais, si cet ordre est adopté avant la bataille, l'ennemi, au lieu de tomber sur le centre, devra attaquer les ailes qui montrent leur extrémité et se retrouveront précisément dans la même situation relative que si elles avaient été attaquées de flanc. Cet ordre devrait donc être rarement utilisé, excepté contre un ennemi qui a pris l'ordre convexe pour combattre. » [Baron de Jomini, L'Art de la Guerre; chap. IV; art. XXXI; p. 191-192; voir *in fine*] Dans le cas précis de cette bataille, l'ordre concave fut pris, à cause de la configuration du terrain.



L'attaque de Granby fut alors annulée. Granby et Lückner retournèrent sur la rive ouest. C'était l'échec pour les Anglais.

Pertes ♦Inconnues.

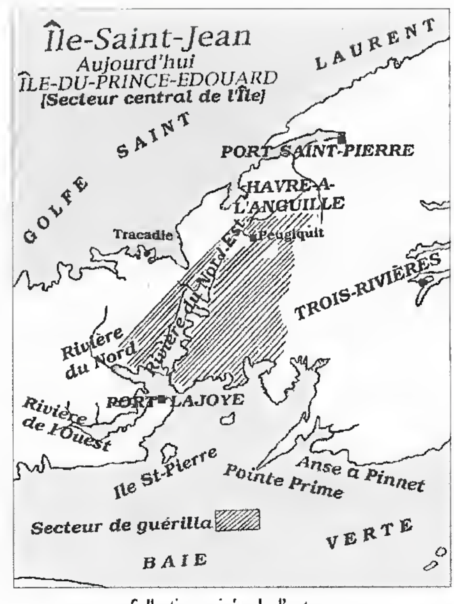
Conséquence de cette défaite anglaise: Mis en échec au Heiligenberg, les Anglo-Alliés firent le projet d'attaquer par le sud, vers Lütterberg.

SOURCES ET LECTURES : ♦*British diplomacy and Russia during the Seven Year War*, Kistler, Charles Edward, Presses de l'U of Michigan, 1946. ♦ *The Austro-Hungarian army of the Seven Year War*, Seaton, Albert, Osprey Publishing, Elms Court Chapel Way, Botley, Oxford, United Kingdom, 1973. ♦ *The Dutch Republic in Europe in the Seven Years War*, Alice Clare Carter, Coral Gables, Floride, 1971. ♦*Histoire de la Guerre de Sept Ans en Allemagne, de 1756 à 1763*, traduit par Mr. d'Arnex, orné du portrait du feu Roi de Prusse & d'une carte du théâtre de la guerre, Johann Wilhelm von Archenholz, Auguste Simon d'Arnex, Berne, 1789.

Île à la Meule. *Attaque de l'*

Date de l'action: 5 avril 1759.

Localisation: Peut-être l'île Pictou; non loin du détroit de Chignectou, Acadie.



Collection privée de l'auteur.

Contexte: Les représailles contre les maquisards acadiens étaient terribles. De nombreux villages, comme, par exemple, le village français de Pointe-Sainte-Anne, furent détruits[1]. Ce village fut effacé de la carte par une troupe de Rangers de Nouvelle-Angleterre, qui brûlèrent 147 maisons, 2 chapelles et toutes les dépendances des fermes. Ils tuèrent et scalpèrent six Français [Acadiens] et emmenèrent les autres en captivité. Ceux qui s'échappèrent dans les maquis vécurent à la mode indienne au sein des tribus micmacs.

Stratégie ou tactique: Attaque surprise de maquisards de type: « Frappe et décroche ». Les maquis acadiens et indiens résistèrent jusqu'en 1759, année qui marqua en Nouvelle-France la chute de Québec. Puis, découragés et sans espoir, ils acceptèrent avec résignation la domination anglaise.

Chefs en présence ♦Joseph Broussard, *alias* Beausoleil le maquisard acadien[2].

Résumé de l'action: Le 5 avril, le MONCKTON, schooner armé, accompagné d'un sloop, faisait voile vers le Fort Cumberland avec du ravitaillement et de l'argent. Ils jetèrent l'ancre à l'île à la Meule. Durant la nuit, un commando de guérilleros acadiens et indiens attaqua le sloop d'assaut, grimpa le long de ses flancs et s'en empara.

Le matin suivant, ils attaquèrent le MONCKTON, qui, tout en tirant de toutes ses armes, réussit à s'enfuir vers Piziquid. Le MONCKTON arriva au Fort Cumberland le 13 avril.

Pertes ♦Inconnues.

1. Autant d'Oradour-sur-Glane.
2. Pour employer une expression anachronique.



Conséquence de cette défaite anglaise: Les Acadiens s'étaient emparés de la même façon [par assauts] de 12 navires anglais l'été précédent. Après la chute de Québec, il y eut un changement d'attitude chez les Acadiens. Ils avaient perdu tout espoir de revenir à la France et souhaitèrent la paix.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Acadian exiles in the American colonies, 1755-1768*, compiled, translated and edited by Milton P. Rieder & Norma Gaudet Rieder, La Métairie, Louisiane, 1977. ♦ *Expatriation acadienne, Banishment and removal of the Acadians*, Morel de la Durantaye, 4e éd., 1886. ♦ *Acadian odyssey*, Oscar William Winzerling, Louisiana State University Press, Baton Rouge, Louisiane, 1955. ♦ *The exile of the Acadians, the people of Longfellow's "Evangeline"*, Morel de La Durantaye, Toledo Or., 1888.

Île aux Noix. *Siège de l'*

Date de l'action : 27 août 1759.

Localisation : Îlot fortifié sur la rivière Richelieu, à l'entrée méridionale de la Nouvelle-France ; Canada. Le nom serait une corruption de *Illinois*[1]. Selon d'autres, la prolifération de noyers dans l'île fut à l'origine de cette dénomination[2].

Contexte : Le 17 août 1759, soit 10 jours avant le combat de l'île aux Noix, un combat naval avait eu lieu au large de Lagos, entre l'escadre française du chef d'escadre de La Clue [7 vaisseaux] et les 14 vaisseaux de l'amiral anglais Edward Boscawen. Le récit de ce combat peut se lire dans le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*, du même auteur, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 2004.

En vue d'arrêter l'offensive sur la Nouvelle-France, le gouverneur, Vaudreuil, avait stationné Bougainville à l'île aux Noix avec 1 700 hommes, et Roquemaure à Saint-Jean avec 1 300 soldats et des Indiens. Haviland s'était embarqué à Pointe-à-la-Chevelure[3] avec 5 000 réguliers.

Chefs en présence ♦Français : Louis-Antoine de Bougainville[4]. **♦Anglais :** général de Haviland[5].

Effectifs engagés ♦Français : 1 700 miliciens. **♦Anglo-Américains :** 5 000 soldats, dont les Rangers[6].

Stratégie ou tactique : Ce « barrage » ou « avant-poste » était destiné à faire obstacle sur l'axe fluvial New York-Montréal, *via* l'Hudson, le Richelieu et le Saint-Laurent.

Cette campagne de 1759 fut l'offensive générale sur la Nouvelle-France. L'armée du général Amherst se concentra à Oswego, sur les Grands Lacs. Le général Murray remonta le Saint-Laurent [à la mi-juillet] avec une flotte de 32 vaisseaux accompagnés de bateaux de débarquement. Rollo faisait mouvement à partir de Louisbourg, par l'est, avec son armée de 1 300 hommes.

---

1. Si l'on en croit J. Long dans son œuvre : *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader, describing The Manners and Customs of the North American Indians ; with an Account of the Posts situated on the River Saint Laurence, Lake Ontario &c.*, Londres, 1791.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
3. Crown Point aujourd'hui.
4. Comte Louis-Antoine de Bougainville, colonel, né le 12 novembre 1729 à Paris, mort le 20 août 1811 à Paris et inhumé avec tous les honneurs au Panthéon, le 3 septembre de la même année, pour son célèbre tour du monde.
5. William [de] Haviland, général anglo-irlandais né en Irlande en 1718, mort le 16 septembre 1784 à Penn, Buckinghamshire, Angleterre.
6. Le mot signifie *Montagnards* ; ils étaient les *Highlanders* des Treize Colonies anglaises d'Amérique. Ces soldats se battaient *à l'indienne*, comme les miliciens canadiens.



Le 4 août, l'armée anglaise arriva en vue de Trois-Rivières devant laquelle 2 000 soldats français étaient en position dans leurs retranchements. Des cavaliers français venaient narguer les Anglais, depuis la rive. L'objectif des Anglais étant autre, ces derniers ne voulurent pas risquer les aléas d'une bataille qui pouvait arrêter leur offensive. À Sorel, défendue par Bourlamaque et Dumas, ce refus de la bataille se reproduisit.

Murray lançait des proclamations dans les villages français de Nouvelle-France, menaçant les miliciens canadiens de brûler leur ferme s'ils ne désertaient pas immédiatement pour rentrer chez eux. Près de Sorel, un village entier fut détruit afin de donner plus de poids à la menace. Cela produisit un effet radical sur les combattants coloniaux de l'armée française : avant la fin du mois d'août, la moitié des troupes de Bourlamaque avait déserté. Vaudreuil essaya bien de répliquer en menaçant de mort les déserteurs devant l'ennemi, mais sans réussir à ralentir ce mouvement. La menace des Anglais semblait plus probante.

En fait, cette tactique de terrorisation de la population fut extrêmement efficace puisqu'elle mina le désir de résistance de la plus grande partie de l'armée française, les troupes métropolitaines ne formant qu'un quart seulement du total.

Résumé de l'action :

En 1759, Bourlamaque commandait le secteur du lac Champlain, c'est-à-dire la frontière sud de la Nouvelle-France. Bourlamaque s'installe donc à l'île aux Noix avec ses effectifs de 3 000 hommes. Québec était tombée, mais il était prévu de reprendre la forteresse au printemps de 1760. Bourlamaque barre donc la rivière Richelieu avec des estacades, c'est-à-dire des barrières flottantes composées de radeaux attachés par des chaînes et des cables. De plus, à partir du mois de mai, il construit des fortifications dans l'île même afin de créer un point d'appui destiné à défendre les estacades. L'église du village de Foucault[7] sur la rive est de la rivière Richelieu en face de l'île aux Noix fut démolie en octobre 1759. Les matériaux de construction permirent de renforcer les fortifications. Les trois xébecs[8] avaient ordre de patrouiller sans cesse à l'entrée du lac Champlain plus pour

7. On devrait dire *seigneurie* au lieu de *village*. Les seigneuries étaient des divisions administratives correspondant à des communes. Elles appartenaient à un seigneur qui vivait du travail des paysans. Ce système de type féodal n'était pas calqué sur celui de la France. Si les habitants canadiens sont assujettis aux cens et rentes, ils sont propriétaires de leurs terres. Il permettait de mieux contrôler le peuple qui n'avait pas la liberté d'agir à sa guise, contrôlé à la fois par les seigneurs et le clergé. Toutefois, il n'empêchera jamais la course des bois et la prolifération des cabarets. L'absence de journaux interdisait toute circulation d'idées «pernicieuses». Seuls circulaient les almanachs, les fables, le *Mercure Galant*, le *Mercure de France*, la littérature de colportage en livrets brochés et non reliés.

8. Les *xébecs* étaient de petites *tartanes* qui avaient été construites à Saint-Jean-sur-Richelieu durant l'hiver 1758-1759. Rappelons que les tartanes sont de petits voiliers portant un grand mât [dit *arbre de mestré*], gréant une voile à antenne, dite *mestré*, et un grand foc [dit *polacre*], amuré sur un mât de beaupré et parfois un mât de tape-cul [c'est-à-dire un mât arrière], avec tape-cul latin [voile trapézoïdale]. Les xébecs n'avaient pas de rames, ce qui était un inconvénient en rivière.



retarder, en attendant que les retranchements soient terminés, que pour en interdire le passage à l'armée anglaise. Les trois xébecs étaient le MASQUINONGÉ [8 pièces de 4 livres et 5 pièces légères sur pivot], la BROCHETTE [8 canons de 4 livres et 2 sur pivot] et l'ESTURGEON [6 canons de 4 livres et 4 sur pivot]. En octobre 1759, les Anglais réussirent à isoler les trois xébecs dans la baie de Tsonnonthouans du lac Champlain, où les équipages — incapables de manœuvrer ces bâtiments dépourvus de rames lorsque le vent n'était pas favorable — durent les saborder afin qu'ils ne tombent pas entre les mains des Anglais. Ce qui n'empêcha pas les Anglais de les renflouer par la suite et d'incorporer le MASQUINONGUÉ et la BROCHETTE à leur marine de guerre dans la catégorie sloop.

Dès le début de l'année 1759, l'inégalité des forces était flagrante. Les Anglais totalisaient 11 000 hommes dans le secteur de Fort George, face aux 3 000 Français stationnés au Fort Carillon dont plus de 1 000 miliciens[9].

Au début de 1759, Bougainville était allé en France pour demander des renforts, mais il revint en mai en annonçant une aide insignifiante, qui arriva sous l'escorte du corsaire MACHAULT[10]. Il fut donc décidé de gagner du temps en retardant l'ennemi plutôt que de le confronter.

L'île aux Noix fut choisie.

En novembre 1759, les Anglais ne semblent pas vouloir revenir, aussi la garnison de l'île est réduite à 300 soldats. Un petit fort de pieux est construit, mieux défendable pour une garnison réduite.

Pertes ♦Inconnues. Les Français perdirent trois xébecs, trois petits bâtiments armés sur les sept petits vaisseaux qu'avaient les Français.

Conséquence de cet échec anglais: La perte de l'île aux Noix ouvrait la route de Montréal et du Saint-Laurent aux armées anglaises venant du sud. Les uns après les autres, les avant-postes de la Nouvelle-France tombaient devant cette invasion, et les troupes françaises se regroupaient pour un baroud d'honneur. Quand il fut certain que les Anglais n'attaqueraient plus le secteur du lac Champlain, il ne fut laissé qu'une petite garnison de 300 hommes dans le fort. Un petit fort, plus facile à défendre, fut alors construit.

9. Un grand nombre desquels dut être libéré dès septembre pour la moisson.
10. Voir l'épopée du MACHAULT au chapitre intitulé *Bataille de la Ristigouche, 1760.*

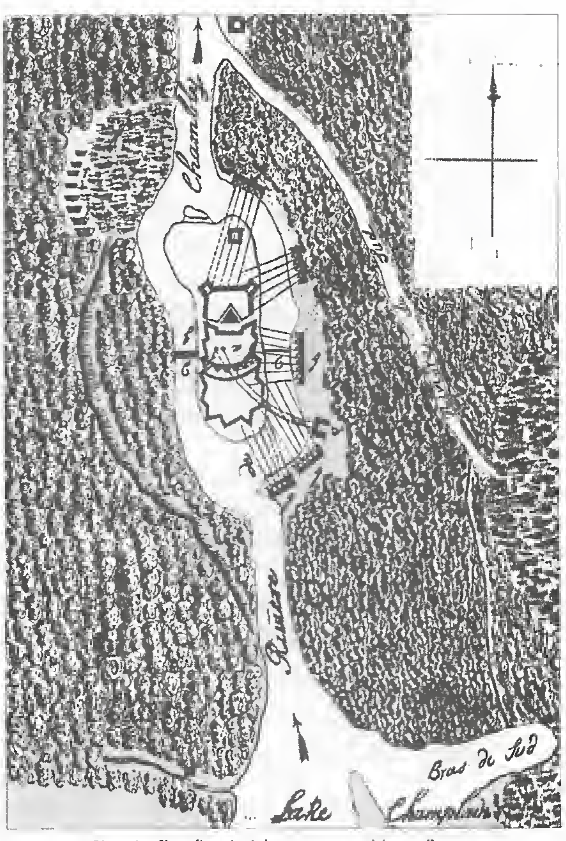


SOURCES ET LECTURES : ♦*Early fortification ditches at Ile-aux-Noix,* Quebec, Roger T. Grange, National Historic Parks and Sites Branch, Parks Canada, Ottawa, 1977. ♦*Fort Lennox, Île-aux-Noix,* Québec, bref historique de l'Île-aux-Noix, dans la rivière Richelieu, et de sa forteresse, où les nations belligérantes se disputèrent la possession du Canada au dix-huitième siècle, île sur laquelle durant les ptemière années du dix-neuvième siècle les autorités britanniques construisirent un fort qui coûta immensément cher, Publié par l'Imprimeur de la Reine, Ottawa, 1922. ♦*Archaeological excavation at Fort Lennox national historic site,* Gisèle Piédalue, Environment Canada, Service des Parcs, Ottawa, 1991. ♦*Fort Lennox National Historic Park, Ile-aux-Noix,* Imptimeur de la Reine, Ottawa, 1996. ♦*The Royal Navy Station at Île-aux-Noix (1812-1839),* Thomas Hooper, Parcs Canada, Ottawa, 1967. ♦*Isle-aux-Noix, trois siècles d'histoire, sondages archéologiques subaquatiques,* André Lépine, Société du Musée militaire et maritime de Montréal, Montréal, 1980. ♦*L'Île-aux-Noix et le Fort-Lennox, faits méconnus et influence sur le milieu,* Roger Langlois, Municipalité de Saint-Paul-de l'Île-aux-Noix, 2000. ♦«*Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France à l'époque de la guerre de Sept Ans*» a paru dans *Relations et mémoires inédits pour servir* à *l'histoire de la France dans les pays d'outre-mer,* Editions Pierre Margry, Paris, 1867.

Île aux Noix. *Siège de l'*

Date de l'action: 14-20 août 1760.

Localisation: Îlot fortifié de 1 350 mètres de longueur et de près de 400 mètres de largeur sur la rivière Richelieu, sur les *marches* méridionales de la Nouvelle-France. Selon certains, le nom serait une corruption de *Illinois*[1] ; selon d'autres, l'origine du nom serait plus prosaïque; il y avait des noyers dans l'île, et un paysan payait son métayage en offrant une partie de la production de noix au propriétaire de l'île[2].



Plan du Chevalier de Johnstone, retouché par l'auteur.

Contexte: La Nouvelle-France agonisait, étouffée par l'absence de renforts et de liens logistiques avec la France métropolitaine dont l'énergie était absorbée par les Alliés de l'Angleterre sur le continent européen. Louis XV n'avait pas fourni un effort suffisant pour garder cet immense territoire qui ne se classait pas en tête de ses priorités, alors que 10 ans plus tard la France fournira une armée de 10 000 hommes sous les ordres du général Rochambeau, aux Insurgés des Treize Colonies anglaises d'Amérique, lesquelles voulaient se libérer de l'Angleterre, tandis qu'une puissante flotte infligeait une défaite à la Royal Navy.

1. Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader, describing The Manners and Customs of the North American Indians ; with an Account of the Posts situated on the River Saint Laurence, Lake Ontario &c., J. Long. London, 1791.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*

Chefs en présence ♦**Français:** Bougainville[3]. L'officier du Génie qui améliora les fortifications de l'île aux Noix en 1760 fut Michel Chartier de Lotbinière[4]. ♦**Anglais:** brigadier général William de Haviland[5].

Effectifs engagés ♦**Français:** 1 453 hommes au début du siège, et une petite troupe de 40 sacrifiés à la fin, après l'évacuation des autres. Soixante-dix-sept pièces d'artillerie, dont 14 pierriers de fer et 3 canons de 16 livres. Les trois plus grosses pièces françaises n'étaient que de calibre 16. Rien n'est dit de l'approvisionnement en boulets et poudre. Mais on verra que le manque de munitions forcera les Français à évacuer l'île. Bougainville se plaignait de ne pas avoir de canonnier capable de pointer avec quelque précision une pièce d'artillerie. Par rapport à 1759, les effectifs français dans le secteur avaient donc été encore[6] réduits à 1 453 soldats français et miliciens canadiens[7], alors que la défense des fortifications exigeait 3 000 hommes. ♦**Anglais:** 3 400 hommes, dont 1 500 réguliers avec [en faisant abstraction de l'artillerie embarquée] 40 pièces d'artillerie de campagne dont des mortiers et des howitzers[8]. Les Anglais mirent en action — entre autres — six grosses pièces de 24 livres [artillerie de siège].

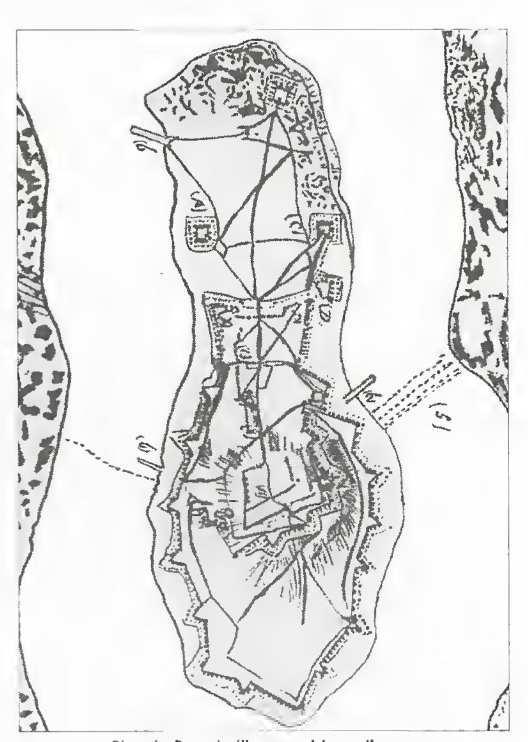
Stratégie ou tactique[9]: La perte de Québec en 1759, l'échec de l'officier d'artillerie François Le Mercier parti à Paris afin de demander une aide substantielle et revenu avec peu de matériel [voir la bataille de la Ristigouche, juin-juillet en 1760], la levée du siège de Québec en dépit de la grande victoire remportée sur les Anglais, au début de 1760 [seconde bataille des Plaines d'Abraham]; tout cela avait laissé un sentiment de défaitisme dans l'esprit de ceux qui résistaient à l'effort d'hégémonie anglais en Amérique. L'île aux Noix ne fut donc plus considérée comme un moyen de barrer la route aux Anglais mais seulement de les retarder. Suivant la **stratégie du trident**, qui avait pour seul objectif de diviser

3. Comte Louis-Antoine de Bougainville, colonel, né le 12 novembre 1729 à Paris, mort le 20 août 1811 à Paris et inhumé avec tous les honneurs au Panthéon, le 3 septembre de la même année, pour son célèbre tour du monde.
4. Michel Chartier, marquis de Lotbinière, officier des troupes de la Marine, ingénieur militaire et seigneur, né à Québec le 23 avril 1723, mort à New York le 14 octobre 1798.
5. William [de] Haviland, général anglo-irlandais né en Irlande en 1718, mort le 16 septembre 1784 à Penn, Buckinghamshire, Angleterre.
6. Rappelons que, en 1759, 3 000 Français faisaient face dans ce secteur à 11 000 Anglais.
7. Les semailles et les désertions avaient vidé les bataillons de la Milice; quant aux Indiens ils choisissaient eux aussi d'abandonner les Français qui semblaient si désespérément délaissés par leur métropole.
8. Un howitzer ou obusier [le mot vient du tchèque en passant par l'allemand] est une pièce courte mais de gros calibre capable de tirer des projectiles en forme d'obus, en tir courbe. Le mortier peut envoyer des projectiles en tir très courbe [trajectoire à forte flèche] et même presque vertical. Le pierrier est un mortier capable de tirer des pierres dont le fractionnement à l'impact donne un effet antipersonnel très efficace.
9. **The Fortifications of Île-aux-Noix, A Portrait of the Defensive Strategy on the Upper Richelieu Border in the 18th and 19th Centuries**, André Charbonneau, National Historic Sites, Parks Canada, Canadian Heritage, Ottawa, 1994. Autres ouvrages qui servirent à reconstituer ce chapitre: **Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada (1756-1760)**, par le révérend père Félix Martin, collection Saint-Michel, 2e édition, Éditions Téqui, Paris, 1875, et **The Naval Campaign of 1759 on Lake Champlain**, par Dennis Lewis, *in* **The Bulletin of the Fort Ticonderoga Museum**, vol. 14, n° 4 (automne 1983) p. 203-216, Ticonderoga, New York.

les forces françaises sur trois fronts très éloignés les uns des autres, le brigadier général de Haviland attaquait par le sud [le lac Champlain et le Richelieu] avec 3 400 hommes dont 1 500 réguliers. Devant le manque d'effectifs et de munitions, la stratégie générale française pour l'*été 1760* devenait donc défensive et passive.

La tactique de l'île aux Noix tendait à deux objectifs : —1. Empêcher les Anglais de *contourner* l'île aux Noix. —2. *Ralentir* les troupes anglaises à défaut de les arrêter.

Le siège de l'île aux Noix suivit tout le processus habituel : [courtes] tranchées d'approche et batteries de brèche.


Plan de Bougainville, retouché par l'auteur

Pour transmettre les renseignements avec rapidité, les Français avaient mis au point un code de signaux sonores transmis au canon[10]. L'information codée comprenait les effectifs approximatifs de l'ennemi et ses mouvements.

Le manque de poudre et la perte de moyens de communication logistique [les petits vaisseaux] incitèrent Bougainville, conformément aux ordres de Vaudreuil, à abandonner l'île aux Noix, durant la nuit du 27 août, afin de se replier sur Saint-Jean [20 kilomètres en aval] où stationnait Roquemaure avec 1 300 soldats ; ce qui allait leur donner, conjointement, 3 000 hommes. Puis, Bougainville et Roquemaure abandonnèrent Saint-Jean et Chambly et se joignirent à Bourlamaque sur le Saint-Laurent où leurs effectifs fondaient, décimés par une désertion galopante.

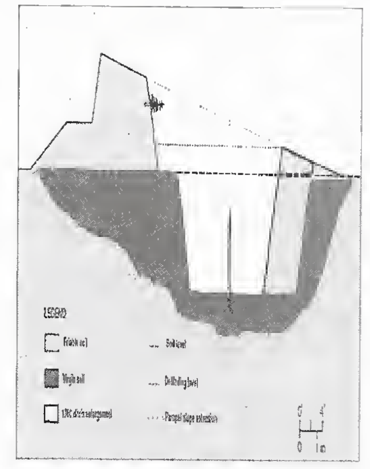
Résumé de l'action: Le site de l'île aux Noix était le seul point de défense efficace dans le secteur du lac Champlain, car cette île fortifiée pouvait être rendue incontournable, tandis que les forts Saint-Frédéric et Carillon [Ticonderoga], au bord du lac Champlain, manquaient d'efficacité dans ce domaine. De plus, les lignes

10. Une espèce de morse avant l'heure. Peut-être devons-nous chercher l'une des causes du manque de poudre du côté français, à la fin du siège, dans ces *tirs de transmission* de messages.



de communication entre l'île aux Noix et le fort suivant, Fort Saint-Jean-sur-Richelieu, longues de 20 kilomètres, étaient aisément défendables aussi. La position du fort, au beau milieu de la rivière, avait été bien choisie[11]. Le chenal ouest — trop peu profond pour la navigation — n'avait que 350 mètres de large, et le chenal est — le seul chenal vulnérable puisque navigable — 230. Les batteries de brèche pouvaient se révéler efficaces jusqu'à 600 mètres à l'époque et la mousqueterie jusqu'à 250 mètres[12]. L'artillerie française pouvait donc battre les deux bords de la rivière, mais, par conséquent, les batteries du fort pouvaient aussi être bombardées à partir de chaque rive. Comme pour prévenir cela, les deux rives du Richelieu faisant face à l'île étaient marécageuses[13], compliquant l'établissement de batteries de siège terrestres. C'était, du moins, ce que croyaient les Français ; ils furent vite détrompés. De plus, l'artillerie établie sur la côte orientale de l'îlot était dans l'axe exact de l'amont de la rivière et pouvait donc battre tout vaisseau ennemi qui viendrait du sud.

Le seul inconvénient tactique de l'île aux Noix était la présence de la rivière du Sud — navigable sur presque toute sa longueur — qui contournait le secteur oriental de l'île aux Noix et qui débouchait dans le Richelieu au nord de cette île. Les Anglais auraient pu accéder à la rivière du Sud par la baie Missisquoi [dans le lac Champlain] et par un portage de 16 kilomètres[14]. Il y avait donc possibilité pour les Anglais d'éviter ou de contourner l'île aux Noix et d'attaquer ses fortifications à revers.



Coupe des retranchements de l'île aux Noix selon L. Lavoie de Parcs Canada. *The Fortifications of Île-aux-noix, A Portrait of the Defensive Strategy on the Upper Richelieu Border in the 18th and 19th Centuries*, André Charbonneau, National Historic Sites, Parks Canada, Canadian Heritage, Ottawa, 1994.

La partie sud de l'île aux Noix faisant face à l'ennemi était couverte d'un double retranchement. Afin d'empêcher tout débarquement au nord, ce secteur — ou bas de l'île — était défendu par un ouvrage à

11. Comme le Fort Lévis, du reste, dans l'île Royale du Saint-Laurent, qui devait interdire ou retarder une invasion à partir des Grands Lacs.

12. Déidier, abbé, **Le parfait ingénieur françois ou la fortification offensive et défensive**, C.A. Jombert, Paris, 1757.

13. En hiver, bien sûr, le gel supprimait les marécages, mais les Anglais n'attaquaient qu'en été. Seuls les Français lançaient des raids d'hiver [en Amérique du Nord]. Les quatre petites îles qui prolongeaient l'île aux Noix vers le nord étaient aussi marécageuses [et souvent inondées], ce qui évitait l'installation de batteries de siège ennemies comme ce fut fait à Fort Lévis sur le Saint-Laurent ; d'autant plus que — comme à Fort Lévis encore — la rive de l'île aux Noix qui faisait face à une offensive navale ennemie potentielle [cest-à-dire au sud dans le cas de l'île aux Noix, et au sud-ouest dans le cas du Fort Lévis de l'Île Royale], était plus élevée et abrupte que l'autre extrémité de l'île.

14. Précision rapportée dans la lettre de Bourlamaque à Lévis du 13 août 1759, *in* Collection de manuscrits, par H.R. Casgrain, volume 5, p. 29 à 36.

cornes, trois **redoutes** et une **casemate**[15]. De plus, des **épaulements** encadraient les retranchements, et un réseau de **sentiers** en déblai[16] permettait aux soldats de se déplacer d'un ouvrage fortifié à l'autre.

La tactique française à l'île aux Noix fut exclusivement défensive. En 1759, la mission de ce poste fortifié était d'arrêter à tout prix l'avance de l'ennemi, mais, en 1760, l'objectif n'était que de retarder les Anglais afin de permettre l'arrivée de renforts de France[17]. La défense française, souligne André Charbonneau[18], s'élabora sur trois plans parallèles et concomitants: 1. *reconnaissance des effectifs et des positions ennemies*; 2. *utilisation de la Marine*; 3. *défense de la rivière du Sud.*

- *Les patrouilles d'éclaireurs* [soldats français de la Marine, miliciens canadiens et Indiens] furent envoyées dans tout le secteur afin de localiser les unités anglaises, estimer leurs effectifs et leur armement en artillerie. Parfois, ces patrouilles réussissaient à faire des prisonniers anglais qui donnaient des renseignements. L'information arrivait aussi par des déserteurs écossais, irlandais, indiens ou même anglais. L'information était aussitôt transmise vers Saint-Jean-sur-Richelieu et Chambly par coups de canon.
- *Le rôle de la Marine* — si l'on peut appeler Marine un ensemble de quatre petits bâtiments réquisitionnés et armés — fut très important dans le déroulement du siège de l'île aux Noix. En effet, la forteresse ne pouvait pas survivre en autarcie sans un contact logistique permanent avec l'extérieur, avec le fort Saint-Jean-sur-Richelieu et au-delà. De plus, des patrouilles navales devaient être envoyées dans tout le secteur afin d'interdire la navigation anglaise sur la Rivière du sud, et de contrôler l'établissement de batteries de siège anglaises trop près de la forteresse. Bourlamaque ordonna au *schooner*[19] la VIGILANTE et aux autres *tartans, canots, barges* à fond plat et *jacaubites*[20] de patrouiller le secteur. Il n'était plus question, comme en 1759, d'interdire

15. La casemate ou **blockhaus** est couverte, tandis que la redoute est à ciel ouvert.
16. En déblai: en creux (contraire de remblai).
17. Pour savoir ce que devinrent ces renforts illusoires, lire la bataille de la Ristigouche.
18. Dans The Fortifications of Île-aux-Noix, A Portrait of the Defensive Strategy on the Upper Richelieu Border in the 18th and 19th Centuries, National Historic Sites, Parks Canada, Canadian Heritage, Ottawa, 1994.
19. La VIGILANTE avait été construite aux chantiers maritimes Nicolas-René Levasseur de Saint-Jean-sur-Richelieu en 1757. En 1760, son armement était, selon Bourlamaque, de six petits canons de quatre livres ainsi que de quatre petites pièces sur pivot.
20. Toutes ces embarcations étaient bien sûr armées d'artillerie, sauf les canots d'écorce des Indiens. Les tartans au nombre de deux étaient pourvus de rames pour la navigation en rivière. Les canots d'écorce servaient aux reconnaissances et aux estafettes. Les barges à fond plat pouvaient même être postées dans les marécages. Quant aux jacaubites — du nom de leur créateur, l'officier d'artillerie de l'armée française Jacau de Fiedmont —, c'étaient des barques à rames de quatre ou cinq mètres de longueur, armées de deux canons de huit livres, l'un tourné vers l'avant, dans l'axe de la proue, et l'autre vers l'arrière, dans l'axe de la poupe.

la navigation à l'armée anglaise, mais de patrouiller le lac Champlain afin de surveiller et de signaler l'arrivée de l'ennemi. Bourlamaque disposa ses tartans à rames à l'embouchure de la Richelieu et du lac Champlain, mais leur ordonna de se replier immédiatement en cas d'alerte afin de ne pas être coupés des autres et capturés, comme cela avait été le cas pour trois xébecs au cours de l'année précédente. Les plus grosses unités navales furent ensuite placées dans le chenal est et jusqu'à l'embouchure de la rivière du Sud. Les deux tartans avaient pour mission subsidiaire d'assurer un minimum de protection aux nombreux déplacements en canots qui se faisaient sur le Richelieu.

Mais toutes les liaisons entre l'île aux Noix et les rives n'étaient pas uniquement assurées par des embarcations[21]. En effet, les deux flancs de l'île étaient reliés aux rives du Richelieu par des estacades formées de chaînes et de madriers de cèdre. Ces barrages flottants étaient ancrés au fond par des blocs de ciment. La première estacade avait été construite de part et d'autre de l'île en août 1759. Puis l'année suivante, en 1760, afin de bloquer plus hermétiquement le chenal oriental — seul chenal navigable[22] —, Bougainville et Lotbinière construisirent une *deuxième estacade* parallèle à la première. Elles étaient proches l'une de l'autre. Bourlamaque voulait aussi surajouter un obstacle au milieu de la rivière afin de défléchir les eaux du Richelieu et, de ce fait, d'inonder les rives. Mais le fond de la rivière étant rocheux, il fut impossible d'y planter les madriers afin d'ériger le brise-lames déflecteur. Le schooner et les xébecs, selon le plan initial de Bourlamaque, devaient servir de batteries avancées — comme l'OUTAOUAISE devant le Fort Lévis[23] — puis, à l'approche des Anglais, ces bâtiments retraiteraient derrière l'île aux Noix afin de dégager les angles de tir des batteries françaises des fortifications. Bourlamaque fit aussi ériger des blockhaus flottants (sur radeau) munis de batteries d'artillerie de cinq pièces. L'un d'eux était intégré, semble-t-il[24], à l'une des estacades, au milieu du chenal oriental.

- *La défense de la rivière du Sud* obsédait le commandement français qui craignait que des éléments anglais ne contournent l'île par un vaste mouvement tournant afin de venir déboucher à moins de 900 mètres en aval de ce poste fortifié, et ainsi de couper les lignes logistiques de communication françaises avec le fort Saint-Jean situé en aval. Pis encore, cette prise à revers par contournement permettait aux Anglais d'ériger une batterie qui battrait

21. De tout type, y compris les xébecs et le schooner. Le xébec était orthographié chébec ou chébek en France, de l'arabe *chabbâk*. C'était un petit bateau à coque très fine, gréé en voiles latines, pouvant aller au besoin à l'aviron. Utilisé jusqu'à tout récemment en Méditerranée. Pour en augmenter la vitesse, les Barbaresques du XVII[e] siècle enduisaient la coque de suif.
22. Le chenal occidental n'était pas navigable pour les embarcations plus importantes de la flotte anglaise à cause de hauts-fonds.
23. Voir la bataille du Fort Lévis, 1760
24. Selon une lettre d'Amherst à Loring du 15 septembre 1759.

mortellement les arrières moins fortifiés de l'île aux Noix. Pour éviter ce danger, Bougainville fit mouiller le schooner en face de l'embouchure de la rivière du Sud, tout près de retranchements supplémentaires qui avaient été creusés là pour obturer ce passage dangereux et raffermir ce point sensible trop vulnérable. C'est pourquoi il y établit des avant-postes. Il fit aussi obstruer la rivière du Sud par des « *branches en fraise* », des branchages aiguisés.

Le 14 août, de Haviland arriva en vue de l'île aux Noix avec 5 navires, 2 batteries flottantes de très grosses pièces de 24 livres et 6 *carcassières* armées de canons de 12 livres. Alors que les Français s'attendaient à ce que leurs ennemis passent par la baie Missisquoi et la rivière du Sud *via* un long portage, en fait, deux jours après leur arrivée, après un long bombardement d'artillerie, les Anglais débarquèrent le 16 directement à la pointe à Margot, sur la rive droite — c'est-à-dire orientale — du Richelieu, et suivirent la côte marécageuse entre le Richelieu et la rivière du Sud, région particulièrement spongieuse où ils établirent — parfois sur des supports de bois — cinq grosses batteries de siège. Les troupes de Haviland s'installèrent sur des positions qui, cependant, pouvaient être tournées par les Français en utilisant la rivière du Sud. Sous le couvert de son artillerie navale qui ne cessa de bombarder les positions françaises afin de leur interdire toute opposition, de Haviland fit ériger ses propres batteries de siège. Mais, semble-t-il, le tir de ses canonniers était de peu de précision. Les Français — qui eux non plus ne disposaient pas de véritables artilleurs — durent par ailleurs, faute de poudre et de boulets, subir cette épreuve de bombardement sans riposter, gardant leurs dernières munitions pour repousser un éventuel assaut final. De Haviland prophétisait que Bougainville évacuerait de lui-même, mais ses spéculations ne se réalisèrent pas immédiatement ; il fallut procéder à toutes les étapes du siège.

Après 10 jours de pilonnage intensif, les Anglais comprirent qu'ils ne pourraient forcer le passage de cette façon. Le 24 août, le major Robert Rogers remarqua que la « flotte » des Français était stationnée à l'embouchure de la rivière du Sud. Rogers ordonna donc à ses hommes de passer par la rive marécageuse et d'atteindre l'embouchure de la rivière afin d'y établir une batterie, la cinquième, qui, elle, frapperait l'île aux Noix à revers. L'Infanterie légère [major anglais Darby] et les Rangers [Rogers] traînèrent trois pièces d'artillerie à travers la forêt et les mirent en batterie au bord de la rivière, derrière les positions de Bougainville tout près du mouillage de trois petits vaisseaux armés et de plusieurs canonnières. La malchance allait jouer contre les Français. À l'embouchure de cette confluence, les premières décharges anglaises tuèrent le commandant d'un xébec français et sectionnèrent ses amarres, de sorte que le courant et le vent le firent dériver irrésistiblement vers les Anglais. Son équipage l'abandonna ; les Rangers se jetèrent à l'eau *avec leurs tomahawks* et en prirent possession sans difficulté[25]. Les deux

25. Avant d'être des gardiens de parcs nationaux, les **Rangers** étaient des groupes-francs, ou commandos avant l'heure, l'équivalent anglo-américain des coureurs de bois canadiens utilisés plus tôt dans



autres vaisseaux et les canonnières firent voile vers Saint-Jean mais s'échouèrent. Ces derniers s'en emparèrent et, grâce à ce bâtiment, prirent d'autres embarcations qui leur permirent de franchir le Richelieu et de transporter leurs troupes par la rivière du Sud en direction de la rive ouest du Richelieu. Là, ils campèrent sur la ferme à Boileau.

Bougainville, à qui il ne restait des vivres que pour 40 heures et des munitions fort limitées, réunit un conseil de guerre qui décida d'évacuer le fort et de décrocher avec le bataillon par le *barachois*[26] de Boileau et par les marécages. Bougainville laissa 40 volontaires, 40 sacrifiés, pour retarder les troupes anglaises. Dès que le bataillon eut pris le large, le poste capitula.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Cet avant-poste de Montréal, c'est-à-dire de la seule région qui subsistait de l'immense Nouvelle-France, était enfin tombé, laissant peu d'espoir sur l'issue du conflit. En fait ce combat fut l'avant-dernier de la Guerre de Sept Ans en Amérique.

Le 15 octobre, Amherst, commandant en chef des forces anglais, ordonna le démantèlement des fortifications françaises de l'île aux Noix.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The siege of Isle aux Noix in 1760,* [sans nom d'éditeur], Québec, 1760. ♦*Le marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada (1756-1760),* Félix Mattin, Collection Saint-Michel, 2e édition, Editions Téqui, Paris, 1875. ♦*The Naval Campaign of 1759 on Lake Champlain,* Dennis Lewis, *in* The Bulletin of the Fort Ticonderoga Museum, vol. 14 n° 4 (automne 1983) pp. 203-216, Ticonderoga, New York, 1983. ♦*Le parfait ingénieur françois ou la fortification offensive et défensive,* abbé Déidier, C.A. Jombert, Paris, 1757. ♦*The Fortifications of Île-aux-Noix, A Portrait of the Defensive Strategy on the Upper Richelieu Border in the 18th and 19th Centuries,* National Historic Sites, Parks Canada, Canadian Heritage, Ottawa, 1994.

l'histoire par le grand Le Moyne d'Iberville pour effectuer ses coups de main contre les Anglais de la baie d'Hudson ou de la péninsule d'Avalon à Terre-Neuve. Si les coureurs de bois s'habillaient plus ou moins *à l'indienne,* de même que certains miliciens coloniaux [canadiens] de la Guerre de Sept Ans, les Rangers étaient vêtus *à l'écossaise.* Et le kilt et les accessoires « ethniques », qui étaient rigoureusement interdits en Écosse par le gouvernement anglais, étaient tout à fait autorisés pour les Rangers nord-américains. Ces derniers pouvaient aussi utiliser, outre les mocassins, les armes indiennes qui leur paraissaient efficaces, les tomahawks, alors appelés cassetêtes par les Français et les Indiens, mais qui étaient des hachettes et non plus les armes rudimentaires des ancêtres en pierre éclatée et en bois.

26. Un barachois est une petite baie peu profonde abritée par un banc de sable. C'est un toponyme fréquent en Acadie.

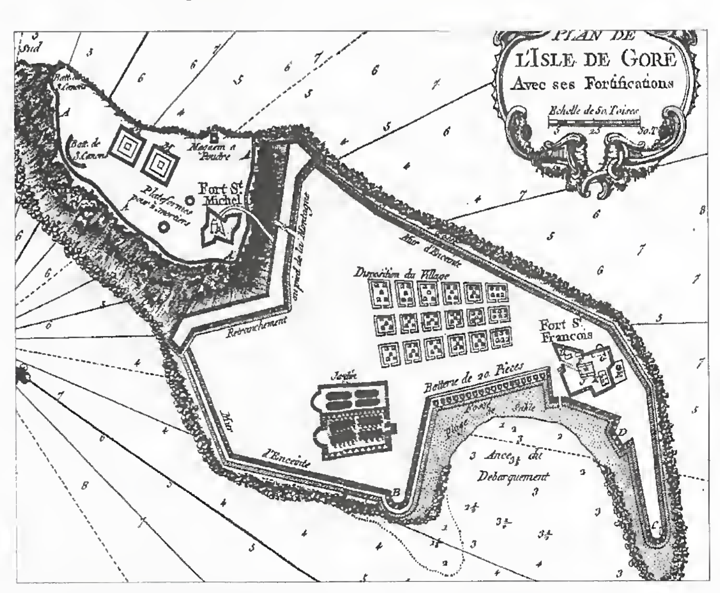


Île de Gorée. *Attaque de l'*

Date de l'action: 29 décembre 1758.

Localisation: Île située au large de Dakar, Sénégal. Coordonnées géographiques: 14° 40′ de latitude N., et 17° 27′ de longitude O.

Contexte: La British Royal African Company, qui avait le monopole anglais de la traite, avait tendance à aller acheter aux «roitelets» locaux ou même à enlever ses esclaves sur le territoire français du Sénégal voisin. Afin de mettre un terme à cela, le gouvernement français fit établir quelques forts. Sous la pression de la Royal African Company[1], le Premier ministre anglais William Pitt mit sur pied une expédition militaire secrète contre le Sénégal[2]. Mais, très vite, après le retour de l'expédition en Angleterre, la Royal African Company, devenue plus exigeante, voulut s'emparer des installations françaises de l'île de Gorée qui était alors un important centre de triage d'esclaves.



L'île de Gorée [Dakar] avec ses fortifications. Bibliothèque nationale du Sénégal.

Chefs en présence ♦Inconnus.

Effectifs engagés ♦**Français**: 300 soldats. ♦**Anglais**: 2 000 soldats réguliers.

Stratégie ou tactique: Quoiqu'elle fût fortifiée, l'île ne pouvait être tenue par 300 hommes, face à 2 000. L'attaque se réduisit à un bombardement.

1. Qui disposait d'un puissant lobby à Londres dans les milieux politiques, aristocrates et bourgeois.
2. Cette expédition s'empara du Fort Louis ou Saint-Louis. Mais rien n'est connu sur ce siège qui fut probablement une simple capitulation sur sommation.

Résumé de l'action: Le capitaine Keppel[3] de la Royal Navy reçut des instructions secrètes de convoyer le lieutenant-colonel Worge avec le régiment de Forbes [76th Foot Regiment] et deux compagnies du 66th Foot Regiment.

En trois semaines, les troupes anglaises furent embarquées à Kinsale, et, le 28 décembre, l'escadre anglaise arrivait au large de l'île de Gorée. Le 29, les navires ouvrirent le feu sur les batteries françaises qui ripostèrent; à la nuit tombante, l'île capitula.

Pertes ♦Français: peu de tués; 300 prisonniers. ♦**Anglais**: peu de tués.

Conséquence de cette défaite française: Les trafiquants anglais d'esclaves gagnaient ainsi une nouvelle base avancée.



SOURCES ET LECTURES: ♦*Les Français au Sénégal au temps de la Compagnie des Indes, de 1719 à 1758*, Jean-Bernard Lacroix, Service historique de la Marine, Vincennes, 1986. ♦*Oeconomical and medical observations in two parts, from the year 1758 to the year 1763 inclusive, tending to the improvement of military hospitals and to the cure of camp diseases incident to soldiers, containing a curious account of the climate and diseases in Africa, upon the great river Senegal... in a letter from Mr Boone, practitioner in physic to that garrison for three years to Dr Brocklesby*, Richard Brocklesby, T. Becket and P. A. de Hondt, Londres, 1764. ♦*Histoire du Sénégal depuis l'arrivée des Européens jusqu'à 1850 d'après les documents des archives françaises, 1364-1758*, Léonard Sainville, Centre de recherches et de documentation du Sénégal, Saint-Louis du Sénégal, 1972.♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1908, IV. Torgau, pacte de famille.

3. Augustus Keppel, plus tard vicomte Keppel [1725-1786]; marin et amiral anglais. Battu par les Français à la Bataille navale d'Ouessant [*Ushant* en anglais; le 27 juillet 1778], il passa en Cour martiale pour satisfaire à une opinion publique furieuse mais fut acquitté grâce à de solides appuis politiques. Il rejeta les responsabilités de sa défaite sur son second, sir Hugh Palliser, qui fut aussi acquitté par une Cour martiale. Il fut malgré tout limogé durant quelques mois [en 1779] mais, dès que le temps eut effacé le souvenir de sa défaite, il fut nommé Premier lord de l'Amirauté [1782].

Ingeram. *Siège d'*

Date de l'action: 29 juin 1757.

Localisation: Bourg de la région de Madras, Carnate, Indes.

Contexte: Le 16 novembre, Bussy quitta Hyderabad et prit le chemin des Circars afin d'y raffermir son autorité. En fait, durant sa marche, il ne rencontra nulle opposition, excepté à Bobili. Après s'être emparé de cette dernière ville, il apprit l'occupation du comptoir français de Hugli par les Anglais. En représailles, il commença le siège de la factorie anglaise de Vizagapatam et de Madapollam.



Robert Clive. Il fut l'un des grands bâtisseurs des Indes anglaises. Employé de la British East India Company, il se révéla un brillant chef de guerre contre les Français et contre les Indiens. Il devint gouverneur du Bengale et fut honoré par le gouvernement anglais, en dépit d'une administration extrêmement corrompue. En 1767, ses ennemis politiques londoniens prirent le dessus, il fut rappelé en Angleterre et mis en accusation. Il se suicida pour s'éviter la honte d'une condamnation. Archives de SFU.

Résumé de l'action: Sous les bombardements, la garnison de Vizagapatam capitula les 25 et 27 juin. La factorie d'Ingeram située sur l'un des bras de la Godavéry, près de son embouchure, fut prise par les Français, après un bombardement qui amena sa capitulation.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le secteur passa sous contrôle français.

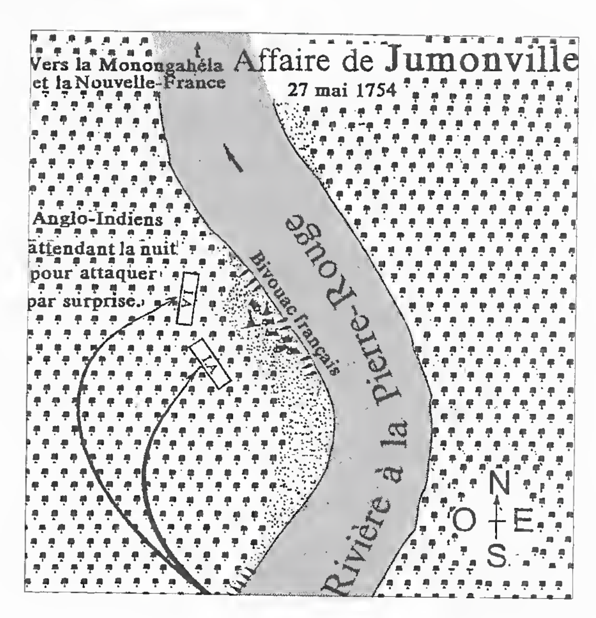
SOURCES ET LECTURES : ♦*Memoire pour le sieur de Bussy [Charles-Joseph, marquis de Bussy-Castelnau Patissier], brigadier des armées du roi, expositif de ses créances sur la Compagnie des Indes*, A Paris. de l'imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine, 1764. ♦ *Transactions in India, from the commencement of the French war in seventeen hundred and fifty-six, to the conclusion of the late peace, in seventeen hundred and eighty-three. Containing a history of the British interests in Indostan, etc.*, John Moir, J. Debrett, Londres, 1786. ♦*Histoire philosophique et politique des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Guillaume Thomas François Raynal, 4 vol., John Exshaw, William Halhead, Dublin, 1776. ♦*India and its native Princes. Travels in Central India and in the Presidencies of Bombay and Bengal.* Carefully revised and edited by Lieut. Col. Buckle, traduit du français par Charles Randolph Buckle, Louis Rousselet, Londres, 1876. ♦*Final French Struggles in India and on the Indian Seas*, George Bruce Malleson, Londres, 1878.

Jumonville. *« Affaire »*

Date de l'action: 27 mai 1754.

Localisation: L'accrochage eut lieu non loin du territoire actuel de la ville d'Uniontown, à 70 kilomètres au sud de Pittsburgh, Pennsylvanie, USA. Coordonnées géographiques: 39° 54′ de latitude N., et 79° 44′ de longitude O. Les Américains appellent le site Great Meadows[1].

Conflit ou campagne: Paix officielle entre la France et l'Angleterre.



Collection privée de l'auteur.

Contexte: Même si la France et l'Angleterre étaient officiellement en paix, les tensions devenaient intenses, non seulement dans les Indes, mais en Amérique du Nord entre le Canada [français] et les Treize Colonies [anglaises]. Au début d'avril 1754, une troupe de 350 Anglais, commandée par le colonel Joshua Fry et par un obscur officier en second, le lieutenant-colonel George Washington, futur président des États-Unis, se dirigea vers le Fort Duquesne.

Washington, avec l'avant-garde de 120 hommes, arriva à l'étape de Will's Creek, à 150 kilomètres du but. À cet endroit, il fut croisé par Ward qui revenait du Fort Duquesne où les Français venaient de le forcer à capituler. En route, et pour une raison inconnue, le colonel Fry mourut et George Washington prit le commandement de l'expédition. Il envoya un message au gouverneur Dinwiddie et lui annonça que le Fort Duquesne était occupé par les Français mais qu'il allait s'arrêter en route à 50 kilomètres au sud du fort, construire une base avancée et attendre des renforts anglais pour s'emparer du secteur du Fort Duquesne. L'expédition se remit donc en route.

Chefs en présence ♦**Français**: Louis-Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville, officier des troupes de la Marine, né à Verchères (Canada) le 10 août 1710, décédé à Québec le 2 novembre 1757. ♦**Anglais**: le lieutenant-colonel George

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*



Washington, futur président des États-Unis. Né en 1732 dans une famille de planteurs virginiens, il mourut le 14 décembre 1799 de complications d'un simple mal de gorge.



Le site actuel du Fort Duquesne, à la jonction des deux cours d'eau, à Pittsburgh. Le tracé du fort a été marqué sur le sol du parc historique. Collection privée de l'auteur.

Effectifs engagés ♦**Français**: 34 hommes. ♦**Anglais**: 350 soldats anglais et quelques centaines d'Indiens.

Stratégie ou tactique: Attaque surprise de nuit d'un camp endormi.

Résumé de l'action: Chemin faisant, l'expédition anglaise tomba sur un bivouac français : une forte patrouille de 33 hommes commandée par le sieur de Jumonville. La mission de Jumonville était parlementaire. Il devait parcourir le territoire français de la Belle-Rivière[2] et sommer les Anglais qui s'y trouvaient de quitter le secteur. Les Anglais attendirent donc la nuit, et, sous la pluie, les 350 soldats et les Indiens alliés commandés par leur chef Monacatouta surprirent les Français et en tuèrent 7, dont Jumonville. Les Français n'eurent presque pas le temps de se servir de leurs armes, car Washington les attaqua alors qu'ils dormaient. La vie des hommes célèbres cache toujours des taches indélébiles. Ils furent scalpés et les autres furent faits prisonniers. Les Anglais n'eurent que deux blessés et un soldat fut tué.

Pertes ♦**Français**: 7 tués et 27 prisonniers. ♦**Anglais**: un tué et 2 blessés.

Conséquence de cette défaite française: Cette agression en plein temps de paix sur des « parlementaires » français déclencha la guerre ouverte entre les Anglais et les Français en Amérique. Le frère de Jumonville avec 500 hommes attaqua plus tard et défit George Washington au Fort Necessity.

2. Le vaste bassin hydrographique de la rivière Ohio, affluent de gauche du Mississippi.





Expédition de Washington dans l'Ohio.
Le peintre a oublié que la région était extrêmement boisée.
Pittsburgh public Library.

Journal de la Campagne
de Mr de Villiers depuis son arrivée
au fort Duquesne jusqu'à son retour aud. fort.

Journal de Coulon de Villiers dans l'Ohio.
Collection privée.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Washington et Jumonville, étude critique,* Georges Robitaille, Publication Le Devoir, Montréal, 1933. ♦ *Journal of Colonel George Washington, commanding a detachment of Virginia troops, sent by R. Dinwiddie, Lieutenant-Governor of Virginia, across the Alleghany Mountains, in 1754, to build forts at the head of the Ohio ...* édité avec notes par J. M. Toner. ♦ The Journal of Major George Washington, sent by the Hon. R. Dinwiddie ... to the commandant of the French forces on Ohio, to which are added, the Governor's letter; and a translation of the French officer's answer.

Karanguli. *Siège de*

Date de l'action: septembre 1758.

Localisation: ou Carangouli ; ville du Carnate indien située à 70 kilomètres de Madras et à 60 kilomètres de Pondichéry [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Résumé de l'action: Afin de remplir les caisses de l'armée française pour continuer sa campagne contre les Anglais, Lally-Tollendal[1] prépara une attaque contre Madras. Comme préliminaire, il décida d'envoyer Soupire reprendre Karanguli. En septembre donc, Karanguli et quelques autres places fortes d'importance moins grande furent prises d'assaut par les Français de Soupire.

Conséquence de cette défaite anglaise: Après que Saubinet eut pris Trinomali, que Soupire[2] se fut emparé de Karanguli et Crillon de Trivatur, tous ces détachements se regroupèrent à Wandewash. De là, Lally Tollendal attaqua et prit Arcate aux Anglais. Il ne restait que deux postes, Chingalpat et Conjeveram avant d'attaquer Madras.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé*, Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Paris, 1944. ♦ *Mémoire à consulter et consultation pour le chevalier de Soupire, lieutenant général des armées du roi, au sujet des imputations que lui fait le comte de Lally, dans les écrits publiés pour sa défense*, Imprimerie de Knapen, Paris, 1766. ♦ *The decisive battles of India. from 1746 to 1849 inclusive*, George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦ *Historical Fragments* (of the Mogul Empire, etc.), Robert Orme, Bangabasi Office, Calcutta, 1905. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914, V. Pondichéry, Villinghausen, Schweidnitz. ♦ *Les dernières Luttes des Français dans l'Inde et sur l'Océan Indien*, G. B. Malleson, traduit et annoté par Edmond Gaudart, Bibliothèque Publique de Pondichéry, 1932.

1. Thomas-Arthur-comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Quoiqu'il fût courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France, il fut jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766.
2. Le chevalier de Soupire, lieutenant général des armées du roi dans les Indes.



Karanguli. *Siège de*

Date de l'action: 4-10 décembre 1759.

Localisation: Ville du Carnate indien située à 70 kilomètres de Madras et à 60 kilomètres de Pondichéry [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Durant le siège de Wandewash, les troupes françaises en campagne ne firent aucun mouvement à partir de Chittapet pour interrompre l'attaque. Comme leur inaction rendait inutile toute marche contre elles, le colonel Eyre Coote décida d'attaquer Karanguli avant qu'elles ne soient suffisamment renforcées pour risquer un engagement.

Stratégie ou tactique: Le fort était grand, avec quatre côtés un peu inégaux, et un périmètre de 1 300 mètres. Il était construit de pierre et avait, devant le mur principal et les tours, une faussebraie[1] à parapet et un fossé humide. Les quatre côtés étaient presque exactement orientés[2] vers chacun des points cardinaux. Une pettah[3], séparée du fort par une esplanade, et s'étendant en une courbe, couvrait entièrement la façade nord et une partie de l'ouest et de l'est du fort. Au point le plus faible, c'est-à-dire le plus près de la pettah, les Français avaient construit un glacis[4] du côté nord, mais ne l'avaient pas terminé devant la tour de l'angle nord-est.

Résumé de l'action: L'armée envahit donc la pettah par détachements le 4 décembre 1759, et elle fut exposée au feu du fort qui tua un grenadier. L'attaque fut confinée au *front nord*, lequel, outre les deux tours rondes d'angle, comprenait l'habituel volumineux système de défense de la porte, avec une tour carrée de part et d'autre de cette porte. Le 6, l'armée termina l'érection d'une batterie et commença à tirer avec des canons de 18 livres, en face de la tour carrée qui faisait suite à la tour ronde de l'angle gauche de cette façade. L'un des canons commença à sculpter une brèche dans l'angle de la courtine, à gauche de la tour carrée, tandis qu'un autre tentait de neutraliser le feu de la tour ronde. Mais le feu du fort était bien plus intense, puisque, outre plusieurs vieux canons qui appartenaient au fort, les Français avaient neuf excellentes pièces de campagne qu'ils montèrent sur la façade attaquée. De plus, des embrasures d'artillerie dans la porte et dans les deux tours, à sa droite, *commandaient*[5] la batterie anglaise. Pour s'y opposer, les Anglais construisirent une deuxième batterie de deux canons à gauche de la

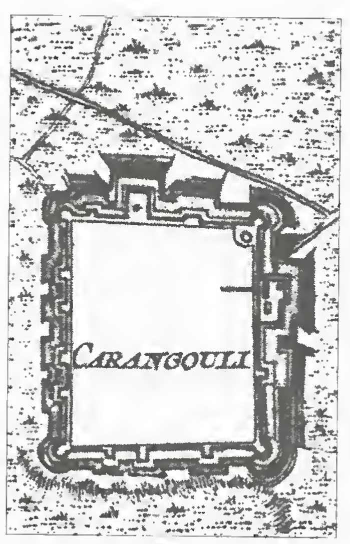
1. Ou fausse-braye; passage entre le bas des murs et le fossé. Dans ce cas, un mur ou parapet permettait d'emprunter ce passage sans être mitraillé à partir de l'autre rive du fossé.
2. C'est-à-dire perpendiculaires à ces directions.
3. Faubourg ou village.
4. Glacis: terrain découvert aménagé en pente douce à partir des fortifications d'un ouvrage.
5. C'est-à-dire battaient, pouvaient frapper directement l'emplacement de la batterie anglaise.

première, qui ouvrit le feu le 7 au matin ; et un howitzer [obusier] de huit pouces fut posté au nord-ouest de la pettah, qui se mit à tirer des projectiles à ricochet, lesquels prenaient toute la longueur du chemin de ronde en enfilade. À midi le 7 décembre 1759, la brèche parut praticable. Le colonel Eyre Coote envoya une sommation au commandant *français*, le colonel O'Kennedy[6], lui signifiant que, s'il résistait, la garnison pourrait être massacrée. Étant donné qu'il savait que le commandant français était Irlandais, Coote avait envoyé son ultimatum en anglais. O'Kennedy répondit au messager qu'il refusait de répondre, car la lettre n'était pas rédigée dans la langue internationale de la diplomatie à l'époque[7]. Dès que le trompette qui apportait le message eut atteint la pettah, le feu reprit. Il continua avec densité le 8 et le 9. Le colonel Coote fit avancer un zigzag[8] à partir de la batterie de brèche. Le 10 au matin, il ne restait aux Anglais que deux heures de munitions seulement. Des munitions devaient arriver de Chingalpat. Mais peu avant que les batteries ne se taisent, un drapeau parlementaire apparut au sommet du mur. Tout valait mieux que la disgrâce d'être repoussé, Coote accorda donc tout ce que demandaient les Français. La garnison qui se composait de 100 Français sortit de la forteresse avec les honneurs de la guerre, les armes, six jours de vivres, drapeaux français déployés et tambours battants. Les Cipayes français, quoique désarmés, furent laissés libres.

Pertes ♦Quatre des neuf canons des Français avaient été démontés [détruits], deux Français tués et cinq grièvement blessés. Les pertes des Cipayes, quoique plus importantes, ne sont pas connues. ♦Les Anglais avaient perdu une dizaine d'hommes.

Conséquence de cette défaite française: Le fort de Karanguli passa, pour un temps, aux mains des Anglais.

6. Un Irlandais du régiment de Lally Tollendal.
7. Le français.
8. Tranchée ou boyau d'approche.



Le fort de Karanguli. Bibliothèque municipale de Pondichéry.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Essai biographique sur Guillaume-Léonard de Bellecombe, maréchal des camps et armées du roy, grand-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, commandant général des établissements français dans l'Inde, gouverneur général des îles françaises d'Amérique sous le vent, baron de Cuzorn, seigneur de Tayrac, Fontneuve, etc. (1728-1792)*, par H. de Bellecombe, suivi de la relation du siège de Pondichéry en 1778, Imprimerie de Vve Lamy, Agen, 1896. ♦ *Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé*, Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Patis, 1944. ♦ *The decisive battles of India. from 1746 to 1849 inclusive*, George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteut, Londres, 1885.

Karikal. *Siège de*

Date de l'action: 28 mars - 6 avril 1760.

Localisation: Carical ou Karikal est une ville côtière des Indes, 10° 55′ de latitude N., 79° 50′ de longitude E., à 50 kilomètres au sud de Pondichéry [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

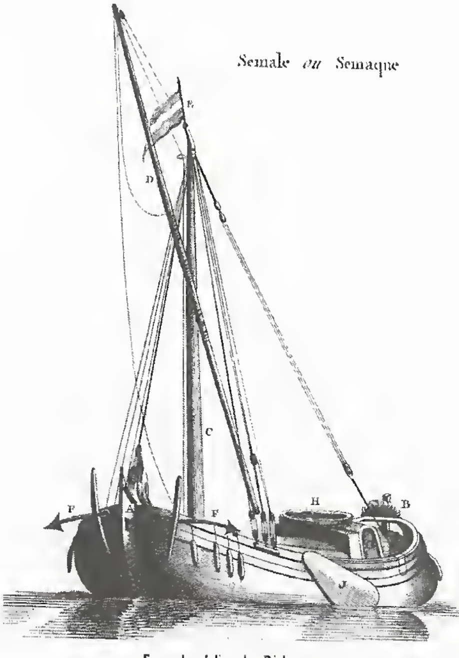
Contexte: L'importance de Karikal augmentait avec la détresse de la capitale Pondichéry. Le seul port au nord de Pondichéry, Alamparvah, venait d'être pris. Et le seul au sud de la capitale était Karikal. Avec le changement de mousson, Karikal devenait la station *au vent*; tous les vaisseaux français qui arrivaient sur la côte de Coromandel pouvaient y obtenir leur première information. Si on leur affirmait que la voie était libre, ils pouvaient y faire de l'eau et des provisions fraîches, que la ville [étrangère] de Négapatam n'acceptait pas toujours de fournir. Les récoltes considérables de ce secteur pouvaient aussi aider Pondichéry, dont l'agriculture vivrière régionale était sans cesse ravagée par les fourrageurs anglais.

Madras désirait donc s'emparer de Karikal avant que l'escadre française n'arrive avec des renforts. Mais toute l'armée anglaise était nécessaire pour bloquer Pondichéry afin que cette ville ne puisse se faire approvisionner en grain par les campagnes environnantes. Aussi, l'amiral Cornish trouva une solution. Il débarqua 300 fusiliers marins. Madras fournit les autres: tout le matériel et l'artillerie de siège, avec les canonniers, furent envoyés de Madras par bateau. Le colonel Monson, qui devait en prendre le commandement, devait arriver d'Alamparvah avec une compagnie de pionniers[1] et le capitaine Barker pour diriger l'artillerie. Le Génie serait commandé par Mr. Call. Le capitaine Joseph Smith devait, à la tête de 1 000 Cipayes, 100 Européens, 40 artilleurs et 6 pièces, aller bloquer Karikal par la terre jusqu'à l'arrivée de l'armée de siège par voie maritime.

À Alamparvah, le major Monson, avec pionniers et équipement, embarqua le 25 mars à bord du FALMOUTH. Le 28, ce vaisseau jeta l'ancre devant Karikal. Le capitaine du FALMOUTH [Mathison] et Monson allèrent en chaloupe reconnaître la côte. Aucune troupe anglaise n'était au rendez-vous. À 8 h, l'escadre de Madras apparut enfin. Le débarquement fut effectué. Le lendemain matin au petit jour, la pettah de Karikal fut occupée sans opposition. Elle se trouvait au nord du fort. C'était une ville spacieuse séparée du fort par une esplanade de 90 mètres. Des ouvrages réguliers avaient été dessinés et ébauchés sur les trois autres façades. À l'ouest, ils s'élevaient déjà à 1,20 mètre au-dessus du sol. Le

1. Cinquante Européens d'élite.

bastion de l'angle nord-ouest était achevé et transformé en redoute fermée, avec neuf canons, un bon fossé tout autour et un pont-levis. Les Français l'appelaient *Fort Dauphin*. Le reste de la façade nord, comme l'est, était ouvert. Les Anglais qui approchaient par le nord, sans guide ou information quelconque sur les défenses, tombèrent sous le feu du Fort Dauphin. Deux soldats anglais furent tués et plusieurs blessés avant que les autres s'éparpillent et se précipitent à l'abri derrière les constructions de la pettah. Ils prirent position dans le cimetière muré qui entourait l'église, à 200 mètres de la limite est de la pettah, et trouvèrent beaucoup de vivres dans les maisons, chez les Français et chez les autochtones.



Encyclopédie de Diderot.

Chefs en présence ♦**Français**: Pierre-Mathieu Renault de Saint-Germain. ♦**Anglais**: major William Monson.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: Les effectifs anglais augmentèrent jusqu'à la fin du siège pour atteindre plusieurs milliers d'hommes. ♦**Français**: 101 soldats et 14 civils européens; 72 Topasses et 250 Cipayes.

Stratégie ou tactique: Le «fort» de Karikal se situait à 280 mètres du bord de la mer. Une rivière venant de l'ouest faisait presque le tour du fort avant de se jeter dans la mer. Le fort était un carré oblong, entièrement fortifié, mais trop petit. L'espace interne, en faisant abstraction des bastions, ne totalisait que 90 mètres de l'est à l'ouest et 45 mètres seulement du nord au sud. Les bastions ne pouvaient recevoir que trois canons. Mais chacune des quatre courtines était couverte par un ravelin[2] beaucoup plus spacieux que les bastions, et où on pouvait aligner six pièces d'artillerie. Un fossé humide séparait les courtines des ravelins sur les faces nord, ouest et sud. Sur la façade est, le fossé incluait le ravelin aussi, et le terrain était donc sec entre le ravelin est et la courtine. Ce terrain sec se continuait autour des deux bastions bordés d'une excellente faussebraie. Un passage couvert[3] et un glacis protégé d'une palissade entouraient l'ensemble.

2. Courtine: mur fortifié joignant deux bastions voisins. Le ravelin ou demi-lune est un ouvrage extérieur à la courtine, de forme triangulaire ou pentagonale, destiné à couvrir la contrescarpe et le fossé, ou tout simplement une muraille en mauvais état.
3. Le passage couvert situé au niveau de la contrescarpe permettait de battre directement le glacis.



Le tout mesurait, d'un pied de glacis à l'autre dans la longueur est-ouest, 180 mètres, et la pettah prolongeait cette distance de 180 mètres de chaque côté. La garnison venait de démolir la rangée de maisons qui entouraient immédiatement l'esplanade et qui n'arrivaient qu'à 55 mètres du pied du glacis. Mais cette démolition n'ajouta que 35 mètres à l'esplanade, et encore les décombres pouvaient procurer des abris aux assaillants.

Les commentaires de la rubrique *Conséquence* montrent bien à quel point l'agrandissement de leur territoire indien par les puissances européennes avait pour but primordial d'augmenter leurs revenus fiscaux destinés à entretenir leurs armées et à engraisser les actionnaires londoniens de la British East India Co. Ainsi, les paysans devaient se priver de l'essentiel pour payer ces mêmes soldats qui n'hésitaient pas à les massacrer s'ils le jugeaient nécessaire ou même amusant. Cynique système économique colonial.

Résumé de l'action: Dès que les Anglais eurent occupé la pettah, l'ingénieur Call, avec ses pionniers, se mit en marche et occupa une batterie d'accueil postée près de l'embouchure de la rivière, où se trouvait aussi le signal maritime. Le fort tira quand les Anglais passèrent, mais sans grand dommage. Durant la nuit, les pionniers commencèrent à construire une batterie sur l'esplanade près de la rivière. Ils ne furent pas interrompus. Les troupes, retranchées dans la pettah, ne furent pas non plus attaquées par la garnison. Le lendemain matin, un mortier de 10 pouces fut débarqué et, dès 22 h, il commença à pilonner le Fort Dauphin. La distance fut exactement trouvée dès le premier coup, et 13 projectiles seulement furent tirés avant que les 50 hommes de la garnison du fort ne soient forcés de l'abandonner. Ils réussirent pourtant à décrocher et à gagner Karikal avant que les Anglais ne puissent se saisir d'eux. Au même moment, 12 artilleurs envoyés de Pondichéry, et qui avaient débarqué à Tranquebar, entrèrent aussi dans le Fort Karikal, en dépit d'une compagnie anglaise de Marines qui les recherchait trop loin de la côte alors que les canonniers voyageaient par les plages. Lorsque les artilleurs arrivèrent à la rivière, ils suivirent la rive cachée par rapport aux pionniers anglais qui construisaient la batterie. À cause de la pettah, l'attaque fut prévue contre la face nord du fort.

La brèche fut pratiquée dans la face nord du bastion nord-est. Trois batteries furent donc installées dans la pettah, celle du milieu pour *sculpter* la brèche dans la muraille, et les deux autres pour occuper les défenses. De la batterie située à l'est, deux des canons devaient prendre en enfilade la façade nord sur toute sa longueur. Et les deux autres plongeaient dans le ravelin opposé, et même dans le ravelin sud de telle sorte que chaque partie du fort faisait l'objet d'un feu intense. Des marins furent débarqués avec l'artillerie lourde des navires; ils aidèrent à les remorquer et à effectuer toutes les corvées, car tous les villages voisins avaient été désertés par la population méfiante et il était devenu impossible pour les Anglais de trouver de la main-d'œuvre locale gratuite ou des animaux de trait.



Le commandement anglais s'attendait à voir arriver des Mascareignes l'escadre française. Dans ce cas, il avait prévu de rembarquer au plus vite tous les équipages et l'artillerie, et les assiégeants ne seraient plus que 60 Européens sans artillerie de campagne. Les Anglais poussaient donc le siège aussi vite que possible. Le mortier de 10 pouces[4], qui avait été utilisé si efficacement contre le Fort Dauphin, fut retourné contre Karikal. Durant la nuit du 31 mars, il pilonna le fort sans interruption. La garnison retournait coup pour coup. Le 1er avril, le bombardement continua. Le 2 aussi. À 10 h ce jour-là, arriva de Trichinopoly le capitaine Richard Smith avec des lascars, des bœufs, des coolies[5] et du ravitaillement. Le Nabab arriva aussi avec 1 000 cavaliers et 6 compagnies de Cipayes; ils devançaient les chariots logistiques retardés dans les chemins défoncés par la pluie. Grâce à cet arrivage massif, l'armée anglaise put bloquer le fort de Karikal tout entier. Le tir des Français était si nourri et si précis qu'il démonta l'un des canons de la *batterie d'enfilade*[6] et endommagea toutes les embrasures. Mais tout fut réparé durant la nuit, et le même nombre de canons ouvrit le feu le lendemain matin, qui était le 3 avril. À 8 h des renforts anglais arrivèrent encore avec le capitaine Joseph Smith: 130 Européens, 30 canonniers, 2 canons et 5 compagnies de Cipayes.

Pendant la nuit, les Français achevèrent deux embrasures à leur batterie de la barrière qui tirait sur les batteries anglaises d'enfilade. Tôt le lendemain matin, la *batterie de brèche*, dans la rue centrale, ouvrit le feu avec 3 canons de 24 livres contre la face nord du bastion nord-est à la distance de 140 mètres, et elle fut si bien servie par le capitaine Barker que, en trois coups, les Français durent quitter les 3 canons sur la façade attaquée, et en moins d'une heure tous les *merlons*[7] étaient démolis. L'autre façade avait aussi été mise à mal par la batterie d'enfilade qui avait presque ruiné la face nord du ravelin est; de sorte qu'aucune batterie ne put plus tirer que quelques coups épars durant le reste de la journée. Des Cipayes furent placés dans les ruines des maisons de façon à maintenir un feu constant sur le bastion et le ravelin, afin d'empêcher les Français de réparer avec des sacs de sable. Le matin suivant, qui était le 5 du mois et le 10e jour depuis le débarquement, une batterie destinée à détruire la face est du ravelin nord fut presque

4. 250 millimètres.
5. Lascar: du persan et hindi *lashkar*, servant d'artillerie destiné à bouger les canons, marin local employé sur les vaisseaux européens, soldat à tout faire dans les arsenaux, les camps, etc. Coolie: travailleur et porteur. Origine étymologique incertaine; peut-être de l'urdu *quli*, du bengali *kūlī*. Pourrait venir du nom d'une tribu aborigène du Goujerat (Indes) nommée *Kulī* ou *Kolī*. Le nom est sans doute passé par le portugais [*The Oxford Dictionary of English Etymology*, sous la direction de C.T. Onions, Clarendon Press, Oxford, 1966].
6. Les batteries qui tiraient en enfilade étaient des batteries à ricochets. Les canons tiraient par exemple dans l'axe d'un chemin de ronde et le boulet rebondissait sur le sol comme une boule de pétanque jusqu'à ce qu'il rencontre des corps humains ou des canons de rempart. Un seul boulet pouvait tuer toute une rangée de soldats.
7. Le merlon est la partie pleine du parapet entre deux créneaux.



achevée, et l'autre[8], terminée complètement. Mais les canons de ces deux dernières batteries n'étaient pas encore débarqués des navires.

Les Anglais eurent vent d'une rumeur selon laquelle un détachement français de 450 fantassins et de 150 cavaliers européens arrivait à Chillambrum en provenance de Pondichéry, dans le but d'interrompre le siège. La brèche, quoique assez large, montrait une pente trop raide, et l'accès immédiat était encore protégé par le fossé dont les Anglais ne s'étaient pas encore approchés, de même que par le parapet de la faussebraie qui restait en bon état. Mais la porte de la barrière, qui menait à travers le glacis vers le ravelin est, avait été abattue par des coups à ricochets par-dessus la batterie que les Français avaient érigée devant. La *bascule*[9] avait aussi été démolie, et le pont était ainsi retombé en place. La garnison ne l'avait pas encore fait sauter et le passage était donc possible vers le ravelin. L'entrée, qui menait dans le fort par la courtine, s'ouvrait, suivant la coutume, au dos de ce ravelin. Le même tir avait détruit les portes qui la fermaient, et rien n'avait été placé pour obstruer ce passage béant de telle sorte que, si l'assaut était lancé immédiatement, rien ne pourrait arrêter les assaillants, excepté les armes. Sommé de capituler, le commandant français demanda les honneurs de la guerre ; mais Monson exigeait que les soldats français se constituent simplement prisonniers, les habitants garderaient leurs biens et les Cipayes pourraient se retirer où ils voudraient. Les termes furent acceptés. À 14 h les troupes anglaises entrèrent dans le fort de Karikal. La garnison entière ne consistait que de 72 Topasses[10], 250 Cipayes[11] et 115 Français, dont 14 civils et 101 militaires. Il y avait dans la place 155 pièces d'artillerie de tout calibre et 9 mortiers, avec un bon stock de munitions.



Encyclopédie de Diderot. SFU.

Pertes ♦ Une dizaine d'hommes furent perdus de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite française: La prise de ce fort rapporta aux Anglais les revenus fiscaux de 113 villages *dont les fermes, les douanes du port et de la ville*

8. Orientée contre le bastion nord-ouest.
9. Charpente qui actionnait le pont-levis situé devant la face nord-est du ravelin est.
10. Aussi épelé Topa, Tapaze, Topassie; Indo-Portugais christianisés. Ils portaient un chapeau, d'où leur nom.
11. Alors que 1 500 hommes auraient été nécessaires pour l'importance des fortifications.

ne produisaient jamais moins de 30 000 pagodes par année, précise l'Anglais Orme avec fierté ; ce qui était amplement suffisant pour défrayer la garnison anglaise de ses dépenses. Le commandant de Karikal, Renault de Saint-Germain, était celui-là même qui se rendit à Clive à Chandernagor. Comme Du Chambon de Vergor en Acadie française, Saint-Germain résista si faiblement qu'il passa par la suite en cour martiale ; il fut condamné à être dégradé.

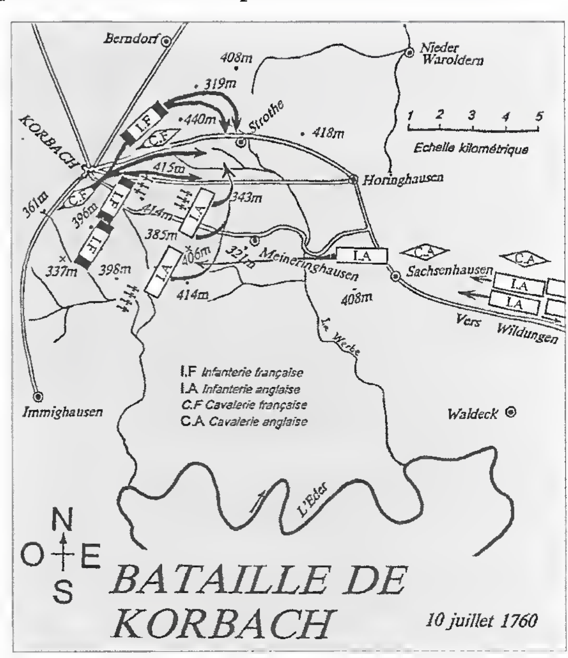
SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Life of Robert Lord Clive, Baron Plassey,* Charles Caraccioli, T. Bell, Londres, 1775. 4 vol. ♦ *Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *Historique et statistique de Karikal,* présentation par François Gros, Joseph Marie Emmanuel Cordier, publications de l'Institut français d'indologie, Pondichéry, 1971. ♦The Nawabship of Arcot, Raja-Ram, R., St. Joseph's Industrial School Press, Trichinopoly, 1912. ♦The development of British authority in southern India; the Nawab of Arcot, the East India Company, and the British Government, 1775-1785, James Phillips, Dalhousie University Canada, 1983. ♦*Au service de la Compagnie des Indes,* Renault de Saint-Germain, lettres inédites d'une famille du Poitou au XVIII[e] siècle, les Renault de Saint-Germain, recueillies et annotées par Monsieur Gustave Vallée, Imprimerie F. Paillart; Abbeville, Maisoneuve et Larose, Paris 1938. (Société d'histoire des colonies françaises.)

Korbach. *Bataille de*

Date de l'action: 10 juillet 1760.

Localisation: Ville d'Allemagne. Coordonnées géographiques: 51° 16′ de latitude N., et 08° 52′ de longitude E.[1], à 50 kilomètres à l'E.-S.-E. de Cassel.

Contexte: Apprenant, le 7 juillet, que Saint-Germain espérait arriver à Korbach le 19, de Broglie se mit en marche et envoya le gros de l'armée française vers Frankenberg pour y rejoindre les troupes qui s'y trouvaient, ainsi que Lusace vers Gemünden. En arrivant à Frankenberg, de Broglie apprit que les Anglo-Alliés avaient atteint Werl. Il renvoya donc quatre bataillons d'Infanterie à Arnsberg. Saint-Germain reçut l'ordre de parvenir à Korbach le 10 au plus tard. Puis de Broglie envoya le maréchal de camp[2] Glaubitz avec cinq bataillons d'Infanterie et un régiment de Hussards dans les environs de Kirchhain *pour reconnaître*. Aucun signe des Anglo-Alliés ne fut perçu. Le 9 au matin, de Broglie marcha jusqu'à Immighausen, suivi par Lusace à Frankenberg. Dans l'après-midi, une patrouille française se heurta aux Hussards de Lückner près de Korbach. Puis la nuit tomba. À ce moment, l'Erbprinz avait atteint Sachsenhausen à huit kilomètres à l'est. Ferdinand arrivait à Wilungen située à un jour de marche.



Collection privée de l'auteur.

Chefs en présence ♦ Ferdinand de Brunswick[3] commandait l'**armée anglo-alliée**. ♦ **Français**: le duc de Broglie[4] et monsieur de Saint-Germain.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Un maréchal de camp n'était qu'un officier général sous l'Ancien Régime.
3. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
4. Le maréchal de France, duc Claude-Victor-François de Broglie - Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.

Effectifs engagés ♦**Anglo-Alliés** : Les effectifs globaux de Ferdinand de Brunswick sont inconnus[5]. L'Erbprinz avait 12 000 hommes[6]. ♦**Français** : 10 escadrons de Cavalerie et 36 bataillons d'Infanterie.

Stratégie ou tactique: Le matin du 10 juillet, l'Erbprinz [prince héréditaire] se mit en marche à partir de Sachsenhausen ; il était couvert par les troupes légères de Lückner qui s'étaient portées de la *colline de la Tour-de-Guet* jusqu'aux hauteurs de la *côte 385*. Soudain, les Anglo-Alliés virent un détachement français à 1,5 kilomètre au sud-est de Korbach, en travers de la route de Meineringhausen, avec la Cavalerie sur son flanc droit. L'Erbprinz accéléra, espérant en venir à bout sans difficulté. Les Anglo-Alliés marchaient le long des routes venant de Höringhausen et de Meineringhausen, et ils convergeaient vers Korbach.

La colonne de droite anglo-alliée se composait de Griffin avec les *King's Dragoon Guards*, quatre escadrons hanovriens, le 50th Foot, le 51st Foot Regiment, puis cinq bataillons d'Infanterie hanovrienne renforcés plus tard par un bataillon de Lückner.

La colonne de gauche anglo-alliée était commandée par Oheim et comprenait quatre escadrons hanovriens, six bataillons hessois et six canons. Chaque colonne se composait de sept bataillons d'Infanterie avec de la Cavalerie. L'artillerie accompagnait la colonne d'Oheim.

La colonne d'Oheim, sur la *colline de La-Tour-de-Guet*, reçut l'ordre d'entrer en action, dès son retour de Sachsenhausen.

Résumé de l'action: Ferdinand envoya l'ordre à l'Erbprinz de stopper son avance mais de tenir le terrain où il se trouvait en attendant le gros de l'armée anglo-alliée. Ce corps de troupes allié avait quitté Wildungen à 2 h du matin et se trouvait encore à 23 kilomètres de son objectif. Ferdinand envoya en avant six escadrons de Cavalerie et une brigade anglaise d'artillerie légère avec neuf canons. Ils furent suivis par six bataillons d'Infanterie.

L'Erbprinz occupa une position défensive[7] en travers de la route d'Höringhausen, qui, à cet endroit, passait par une tranchée encaissée. Sa gauche était sur la colline de La-Tour-de-Guet. Ainsi, son feu pouvait battre un secteur dépourvu d'obstacles, mais ses flancs s'appuyaient à des bois qui restreignaient la visibilité sans être infranchissables. Le plus important de ces deux bois, celui de son aile droite, le Korbacher Wald, s'étendait sur un terrain qui dominait la position.

L'artillerie légère anglaise commandée par Charleton, en batterie sur une arête devant le 51th Foot Regiment, entra en action sur le flanc droit. Le 3rd Dragoon

5. Probablement 50 000 hommes.
6. Treize escadrons de Cavalerie, 17 bataillons d'Infanterie et 12 canons.
7. Avec sa droite sur une arête.



Guards Regiment et les quatre escadrons de Dragons hessois alignèrent leurs chevaux sur la route de Höringhausen, en réserve tactique derrière le flanc droit, qui, à ce moment, commençait à être menacé. Les six bataillons d'Infanterie furent dirigés le long de la route de Meineringhausen.

De Broglie ordonna à Saint-Germain de diriger deux brigades d'Infanterie, chacune de quatre bataillons, vers les hauteurs au nord de la route d'Höringhausen afin de menacer la droite alliée. Elles furent précédées par un corps de troupes légères qui commença à entrer en contact avec les 50th et 51st Foot Regiments.

Comme l'aile droite anglo-alliée semblait ne pas s'étendre au-delà de la route, lorsque l'Infanterie française arriva d'Immighausen accompagnée par l'artillerie, les deux brigades de tête[8] reçurent l'ordre de se porter dans la forêt de Korbacher Wald[9], de prendre position sur la gauche des brigades de Saint-Germain et d'avancer avec elles contre la droite et l'arrière anglo-alliés. L'artillerie [24 canons] entra en action en travers de la route de Höringhausen, face aux canons anglais de Charleton. Ils furent suivis par quatre brigades d'Infanterie supplémentaires[10] qui devaient prendre position entre la route et la droite de Saint-Germain.

Vers midi, le combat dans le bois faisait rage. L'Erbprinz commença à déplacer des troupes de son centre vers sa droite. Un bataillon hanovrien vint ainsi renforcer le flanc droit du 50th Foot Regiment. Ce fut à ce moment que l'Infanterie d'avant-garde d'Oheim entra dans la bataille. Trois de ses six bataillons [un hanovrien et deux hessois] apparurent sur la crête qui coupait la route de Meineringhausen. Comme il croyait avoir à faire à l'avant-garde de l'armée anglo-alliée, et comme il n'avait pas encore eu le temps de déployer le reste de son Infanterie et de sa Cavalerie, de Broglie ordonna à Saint-Germain de se retirer. Pendant ce temps, l'Erbprinz avait renforcé sa droite en y transférant sept bataillons tirés de son centre, lequel ne comportait plus que les trois d'Oheim qui venaient d'arriver[11].

Saisissant la situation, de Broglie envoya un message à Saint-Germain annulant son ordre de rétrograder et lui donnant au contraire l'ordre d'attaquer droit devant lui. Entre-temps, les autres troupes françaises étaient arrivées ; l'artillerie française entra en action et l'attaque combinée tomba simultanément sur l'artillerie anglaise et sur les troupes d'appui, à l'arrière de cette artillerie : les 50th et 51st Foot Regiments. Abandonnant leurs canons, les Anglais s'éparpillèrent et s'enfuirent. Une contre-attaque allemande arriva de la gauche, mais une contre-attaque française la fit aussi refluer.

8. De chacune six bataillons, celles-là.
9. Derrière les brigades de Saint-Germain.
10. Seize bataillons en tout.
11. Donc des troupes fraîches.



C'était la déroute anglo-alliée. La Cavalerie française attaqua alors l'artillerie postée sur la colline de La-Tour-de-Guet. Voyant cela, l'Erbprinz, qui ne manquait certes pas de courage, se mit à la tête du 3rd Dragoon Guards Regiment et d'un escadron du King's Dragoon Guards Regiment restés en réserve tactique et chargea la Cavalerie française, mais il ne réussit pas à l'arrêter. En toute hâte, les batteries installées sur la colline de La-Tour-de-Guet furent remorquées par les Anglo-Alliés avant l'arrivée des Français.

Vers 16 h, tout était terminé. Ferdinand arriva durant l'après-midi, donna l'ordre de battre en retraite le long de la route de Sachsenhausen. La bataille avait duré neuf heures, et, comme les deux armées étaient épuisées, les Français ne poursuivirent que mollement.

Pertes ♦Un millier d'**Anglo-Alliés**. L'Erbprinz fut légèrement blessé. Trois des régiments anglais, le 5th, le 24th et le 50th Foot, venaient juste de débarquer sur le continent. Ce fut pour eux un cuisant baptême du feu. La Cavalerie anglaise perdit 92 hommes, l'Infanterie anglaise 42, hanovrienne 546, hessoise 103 et brunswickoise 17. L'artillerie anglaise perdit 10 tués, hessoise 1 tué, et hanovrienne 8 tués. ♦Les **Français** perdirent 600 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Les Anglo-Alliés battirent rapidement en retraite.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Recueil des campagnes de divers maréchaux de France,* publié par Dumoulin [commis au département de la Guerre], M. M. Rey, Amsterdam 1760-1773, 27 volumes dont volumes 1 et 2 [Campagne de M. le maréchal de Villars en Allemagne, l'an 1703; volumes 3, 4 et 5 [Campagne de M. le maréchal de Marsin en Allemagne, l'an 1704; volumes 6 et 7 [Campagne de M. le maréchal de Tallard en Allemagne, 1704; volumes 8 et 9 [Campagne de M. le maréchal duc de Noailles en Allemagne, l'an 1743; volumes 10 à 17 inclus [Campagne de M. le maréchal duc de Coigny en Allemagne, l'an 1743; volume 18 [Campagne de M. le maréchal de Maillebois en Westphalie, l'an 1741 et 1742; volumes 19 à 26 inclus [Campagne de MM. les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle en Bohême et en Bavière, l'an 1741. Le dernier volume est constitué de tables.] ♦*England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy,* Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦*Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps. Campagnes du maréchal duc de Broglie, …commandant en chef les armées françoises en Allemagne, 1759-1761,* Emer de Vattel, Francfort-Leipzig, 1761. ♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire,* Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899.

Külte. *Bataille de*

Date de l'action: 24 juillet 1760.

Localisation: Ville d'Allemagne[1], à trois kilomètres seulement au sud-ouest de Volksmarsen.

Contexte: Le 24 juillet 1760, le comte de Chabo battit Spörcken à la bataille de Volkmarsen. Chabo traversa la Twiste à Welda à cinq kilomètres au sud de Warburg, et il obliqua ensuite vers le sud le long d'un escarpement boisé parallèle à la Twiste et s'empara du mont Kugelsberg [côte 280] juste à l'est de Volkmarsen. Le flanc de Spörcken reposait sur le Kugelsberg.

Stratégie ou tactique: Échange d'artillerie et assauts de cavalerie.

Résumé de l'action: Le comte de Broglie[2], qui ne souhaitait pas attaquer Ferdinand[3] dans ses positions trop fortes, trouva que ses mouvements vers le nord n'avaient pas réussi à l'en faire sortir et décida d'attaquer Spörcken dans ses positions plus vulnérables de Volkmarsen. Le lieutenant général du Muy devait faire pression sur la Légion britannique[4] à Külte. Il attaqua donc et repoussa la Légion britannique à Külte et occupa Volkmarsen[5]. En conséquence, de Lunéville, Ferdinand de Brunswick décida de battre en retraite le 25 juillet. Voici comment un chroniqueur de l'époque[6] rapporta les opérations militaires de ce même jour: *« Le 24 juillet 1760, le comte de Broglie fit attaquer par Wetterburg le flanc gauche de* ***Volkmarsen****. Clausen[7] fut chargé de contenir ou d'attaquer suivant les circonstances le camp allié de Landau. Broglie eut son armée en bataille le 24 et déboucha dans la plaine sur 6 colonnes, l'artillerie en tête. Les Alliés se déployèrent aussitôt. Broglie voulait faire croire à Ferdinand qu'il allait l'attaquer, afin de favoriser le succès des attaques que les réserves et autres corps devaient faire sur les flancs. Le combat s'engagea. Broglie attaqua* ***Wetterburg****, s'en empara et déboucha dans la plaine. Chabo, après un vif combat, tourna le flanc allié par les hauteurs de Brune. La réserve française[8] s'empara de Volkmarsen. Broglie passa la journée du 24 sur les hauteurs en avant du village de Strotte d'où il observait l'ennemi. N'apercevant aucun mouvement offensif sur la gauche des Français, il pensa que Ferdinand allait se retirer*

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Le maréchal de France, duc Claude-Victor-François de Broglie - Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.
3. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
4. La King's Legion.
5. Voir la bataille précédente.
6. M.V.D. « Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps, recueillis par M.V.D. (?) Campagnes du maréchal duc de Broglie,... 1759-1761. Francfort et Leipzig, 1761, in-12 » BN Lh⁴-84. Le texte a été abrégé.
7. Avec sa brigade *Royal Suédois*, au service de la France.
8. Commandée par le chevalier du Muy, certains disent « de Muy ».



durant la nuit. À la nuit, Broglie fit entrer son armée dans son camp mais disposa 8 bataillons d'Infanterie[9] *sur le front ennemi, avec ordre de simuler une attaque au signal de 2 coups de canon pour jeter le désordre, à minuit, dans l'armée anglaise. Ce projet fut exécuté avec précision et provoqua la retraite précipitée des Anglais attaqués de face et de flancs. Rochambeau et Boisclaireau suivirent leur arrière-garde, et les Chasseurs à Cheval français leur firent 80 prisonniers et leur enlevèrent quelques équipages. Le Corps du général Spörcken se retira dans la nuit sur Wolfhagen et alla occuper les hauteurs en deçà de la ville.*

Le 25 juillet à la pointe du jour, le Corps de Broglie se lança à la poursuite du général Spörcken. Chabo marcha en même temps vers les hauteurs en avant d'Eringen et passa le ruisseau de Wisbeck. De Muy fit occuper les hauteurs de Luttersheim par deux brigades d'Infanterie[10] *et celles de Scheidewandt par deux autres brigades d'Infanterie*[11]*, de même que le ravin où coule le ruisseau de Wisbeck. Mais Bülow arrêta Vair qui suivait, avec une partie de ses Volontaires, l'arrière-garde de Spörcken. Broglie*[12] *dépêcha alors à Vair la Cavalerie des Volontaires de Flandre et quelques Hussards. Il ordonna à Jaucourt de se joindre aux Dragons de Craintzant et de Nicolaï et de charger les Anglo-alliés fort supérieurs en nombre. Cela fut exécuté avec succès d'abord; mais Vair fut tué et cela entraîna un repli de ses troupes. Jaucourt, à la tête de la Cavalerie de son régiment, de même que Nicolaï et Craintzant, couvrirent la retraite de Saint-Victor qui devint commandant des troupes de Vair. Mais bientôt le colonel Commeyras fit une charge pour couvrir encore la retraite; il attaqua les escadrons hessois et anglo-hanovriens qu'il finit par repousser.*

Le 26 juillet 1760, Monsieur de La Morlière, détaché par le prince de Condé, fit attaquer le village d'Ippinghausen, débouché important pour les Français au cas où ils voudraient envahir la plaine où campaient les Anglo-hanovriens. La Morlière surprit ceux qui le gardaient et en tua beaucoup. Mais ses troupes furent ensuite obligées de céder devant le nombre et elles se replièrent dans les bois. Lorsqu'elles furent renforcées, elles attaquèrent le village et l'emportèrent une deuxième fois avant d'en être encore chassées. La Morlière fit avancer en renfort trois bataillons de Grenadiers et Condé s'y porta et y envoya neuf autres bataillons de Grenadiers qui en chassèrent encore une fois les Anglais.

Sûrs que les Français s'étaient emparés de ce point pour l'attaquer, Ferdinand décampa et se mit en marche sur Cassel. Broglie se posta au débouché d'Ippinghausen d'où il vit l'armée anglo-hanovrienne en pleine retraite avec une grosse arrière-garde en rideau serre-file. Condé fit avancer des canons qui accélérèrent leur retraite déjà talonnée par des éléments de Cavalerie française. Plusieurs Corps français poursuivaient Spörcken.

9. Sous le commandement de Rochambeau et de Boisclaireau.
10. Commandées par le général Rocquepine.
11. Sous les ordres du général de Castries.
12. Que le chroniqueur écrit parfois Broglio.



Condé descendit alors dans la plaine. Poyanne s'avança avec les 600 Carabiniers et la Gendarmerie. Les Volontaires et les Hussards de Nassau harcelèrent vivement le flanc gauche anglo-allié à la faveur des bois et des haies. Les Français firent des prisonniers. Des unités anglo-hanovriennes occupaient encore les hauteurs d'Heloff; les troupes de Chabo les tournèrent par la gauche et par la droite, les obligeant à abandonner le sommet. »

Conséquence de cette défaite anglaise: L'ensemble de l'armée anglo-alliée battit en retraite le 25 juillet.



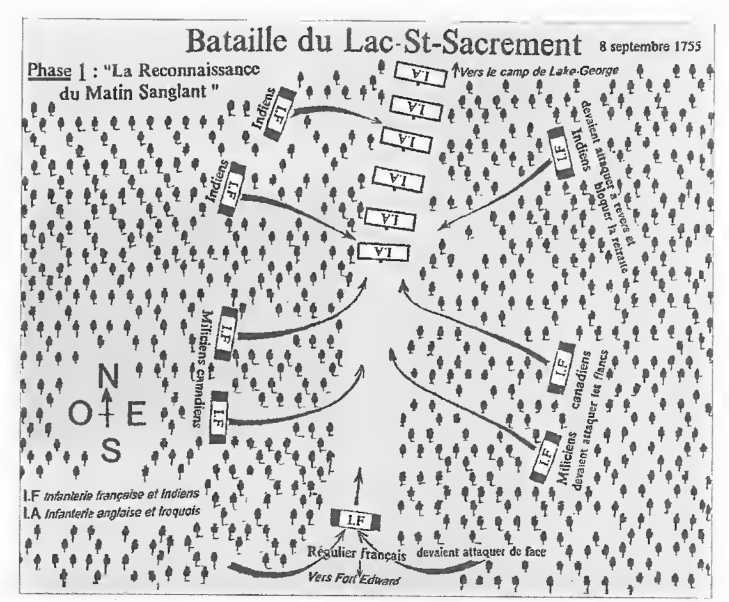
Grand pavillon d'Angleterre; il est plein, écartelé au premier & quatrième, contre-écartelé de France & d'Angleterre, au second d'Écosse, au troisième d'Irlande & sur le tout de Nassau.
Encyclopédie de Diderot, SFU

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Austro-Hungarian army of the Seven Year War*, Albert Seaton, Osprey Publishing, Wellingborough Northants, Angleterre, 1973. ♦ *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762*, par le lieutenant-général Pierre-Joseph de Bourcet,... auxquels on a joint divers suppléments, et notamment une relation impartiale des campagnes de M. le maréchal de Broglie, le 3e volume, contenant l'histoire de la campagne de 1761 est de Gabriel-P.-Fr. Moisson-Devaux Maradan, comte de Philippe-Henri Grimoard, Éditeur, Paris, 1792, 3 vol. ♦ *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps. Campagnes du maréchal duc de Broglie,... commandant en chef les armées françoises en Allemagne, 1759-1761*, Emer de Vattel, Ftancfort-Leipzig, 1761. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899. ♦ *Histoire des guerres d'Allemagne*, Préface de Arnaud Blin, Institut de stratégie comparée, Fondation pour la recherche stratégique, Économica, Paris, 2001. [pour lecture seulement]

Lac Saint-Sacrement. Bataille du

Date de l'action: 8 septembre 1755.

Localisation: Lac George, juste au sud du lac Champlain, État de New York, USA. Ce lac s'appelait lac Saint-Sacrement sous le Régime français. Le champ de bataille se trouvait à l'emplacement actuel de Lake George, village situé à l'extrémité sud du lac George, État de New York, USA. À l'emplacement du camp anglais fut construit par la suite le Fort William-Henry. Coordonnées géographiques du champ de bataille: 43° 25′ de latitude N., et 73° 43′ de longitude O.[1].



Collection privée de l'auteur.

Conflit: Temps de paix officielle jusqu'au 17 mai 1756. Prélude à la *Guerre de Sept Ans* (Europe) ou sa version nord-américaine, *French & Indian Wars.*

Contexte: Dieskau prit le commandement des détachements français qui se mirent en marche, dès le 12 juillet 1755, vers Frontenac[2], secteur de concentration.

Vers le 10 août, on annonça à Saint-Jean qu'une armée anglaise devait marcher vers le Fort Saint-Frédéric, à la tête du lac Champlain. Dieskau changea donc son objectif et se dirigea vers ce point sensible avec 3 000 hommes[3] pour renforcer le Fort Saint-Frédéric.

Au début de septembre cette armée campa à Carillon [Ticonderoga]. Johnson partit le 18 août avec 2 500 hommes et atteignit 3 500 hommes lorsque le contingent du New Hampshire eut fait sa jonction avec lui.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Aujourd'hui Kingston en Ontario.
3. Dont 1 000 réguliers français, 1 400 miliciens coloniaux et 600 Indiens.

Le 8, sir William Johnson[4] quitta Albany pour rallier le colonel Phineas Lyman au Grand-Portage de l'Hudson[5] afin d'y bâtir Fort Edward destiné à assurer une retraite éventuelle. Du côté français, deux petits navires firent la navette entre Saint-Jean et Saint-Frédéric[6]. Dans les derniers jours d'août, Johnson poussa une pointe jusqu'au bord du lac qu'il renomma « lac George », en l'honneur de Georges III d'Angleterre, afin d'y ériger le Fort William-Henry destiné à servir de base d'opérations contre les Français.

Le 3 septembre, une patrouille française fit un prisonnier anglais qui déclara que le Fort Edward n'était pas terminé et qu'il restait 500 hommes sur place, les autres s'étant repliés sur Albany, mais qu'au Grand-Portage on attendait 2 500 hommes que Johnson devait conduire au lac Saint-Sacrement où ils bâtiraient un autre fort, tête du *portage* du Fort Edward sur l'Hudson.

Dans le but de surprendre le Fort Edward, sur l'Hudson, Dieskau quitta Fort Saint-Frédéric le 4 septembre, avec 2 000 hommes[7], s'embarqua et navigua jusqu'à Grande-Baie [South Bay] où il remisa ses bateaux.

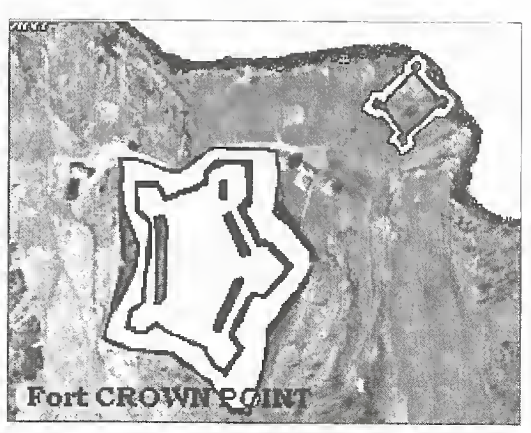
---

4. Sir William Johnson, 1715-1774, était un immigrant anglais qui devint millionnaire en se faisant attribuer des terres indiennes. Par son excellent sens de la diplomatie et par de nombreuses promesses qui ne furent pas tenues, il réussit à garder les Six Nations iroquoises dans l'alliance de l'Angleterre au moins jusqu'au traité de Paris [1763], et même au-delà pour empêcher les Iroquois de se joindre aux Indiens du Centre-Ouest durant l'insurrection de Pontiac.
5. À 20 kilomètres du lac Saint-Sacrement.
6. Fort Saint-Frédéric construit par Salières en 1665. Toponyme anglais : Crown Point, État de New York. Toponyme hollandais : Crun précédemment nommé Fort-de-Pieux, Fort de La-Pointe-à-la-Chevelure, Fort Beauharnois, Fort Maurepas, en l'honneur de Frédéric de Maurepas, alors ministre de la Marine en France, responsable des colonies. On ajouta le mot *Saint* pour plaire au clergé. En 1759, le commandant Bourlamaque fait sauter le Fort Carillon (Ticonderoga), se réfugie au Fort Saint-Frédéric, le fait sauter le 31 juillet 1759, puis retraite à l'île aux Noix. Les Anglais reconstruiront le fort sous le nom de Crown Point. La chemise extérieure de Fort Saint-Frédéric était de pierre et mesurait environ 6 mètres de hauteur. Le parapet n'était pas assez solide pour survivre à un bombardement d'artillerie. Mais, à cette époque, la probabilité de voir les Anglais apporter des canons de siège à partir d'Albany restait très faible. À la pointe de chaque bastion était une guérite ordinaire, ou un emplacement cylindrique pour sentinelle. L'entrée principale du Fort Saint-Frédéric était sur la face nord. Un pont-levis franchissait un fossé sec et le passage traversait une salle de gardes à deux étages. Cette structure contenait le mécanisme de levage du pont-levis et de la herse, grille de fer qui pouvait être baissée afin d'augmenter l'étanchéité de la porte. Au rez-de-chaussée était la salle de gardes du fort, et au second un hôpital et les logements des interprètes de langues indiennes. La redoute demeurait l'ouvrage le plus solide des fortifications. Avec des murs de pierre de près de trois mètres d'épaisseur à la base, et des plafonds voûtés, elle était prévue pour soutenir un bombardement d'artillerie. Avec quatre salles principales par étage, elle abritait une boulangerie, un magasin d'armes, une poudrière, le quartier des officiers, le casernement de la troupe et les appartements du commandant du fort. Vingt canons flanquaient la redoute, à laquelle on accédait par un deuxième pont-levis. Une chapelle occupait le bastion opposé à la salle des gardes, elle servait à la garnison et aux colons. En 1760, les Anglais attaquèrent le fort. Le lieutenant-colonel William de Haviland dirigea 3 400 hommes contre cet ouvrage. Le 28 août à minuit, Bougainville abandonna le fort, y laissa inutilement 40 hommes et marcha sur la rive est de la rivière vers Saint-Jean-sur-Richelieu. Le 29 août, Bougainville brûla Fort Saint-Jean, retraita vers Chambly que captura Rogers avec Darby, sans coup férir, juste avant que 17 000 hommes d'Amherst, Haviland et Murray entourent Montréal et fassent capituler le gouverneur Vaudreuil. Après la victoire finale, Amherst, en route vers la ville de New York, s'arrêta à l'île aux Noix et fit démanteler les fortifications.
7. Dont 230 soldats métropolitains réguliers et 500 Indiens iroquois francophiles.



Le 7 au soir, les Français atteignaient les rives de l'Hudson à environ 3 kilomètres du Fort Edward. Les éclaireurs de Johnson vinrent en avertir ce dernier au camp William-Henry, dans l'après-midi du 7. Une estafette à cheval, qui allait prévenir le Fort Edward sur l'Hudson de l'attaque imminente des Français, fut abattue par les Indiens. La surprise fut donc totale. Mais certains Iroquois francophiles, ayant reconnu des Iroquois Agniers aux côtés des Anglais, refusèrent de les combattre.

Le 8 septembre au petit matin, l'armée anglaise quitta l'Hudson. Sur trois colonnes, les réguliers au centre du chemin ; les miliciens et les Indiens, jouant le rôle de Grenadiers voltigeurs, éclairaient les secteurs latéraux, dans les bois adjacents et sur les hauteurs.



Vue aérienne de la Pointe-à-la-Chevelure [Scalp Point]. En haut à droite, les ruines de l'ancien fort français Saint-Frédéric. Au centre, le fort anglais le plus récent, l'ébauche de Crown Point. Collection privée de l'auteur.

Chefs en présence ♦**Anglais** : le colonel Ephraïm Williams, né à Newton (Massachusetts) en 1715 et mort lors de ce combat en 1755. ♦**Français** : général-baron Jean-Armand de Dieskau, officier, gouverneur de Brest, commandant des troupes régulières françaises au Canada, né en 1701 en Saxe ; blessé au lac Saint-Sacrement, il mourut 12 ans plus tard à Suresnes (Hauts-de-Seine, France).

Effectifs engagés ♦**Anglais** : Lors de cette bataille qui précéda l'attaque de harcèlement contre le fort, la troupe anglaise comptait 1 000 hommes. ♦**Français** : 1 500 hommes [230 réguliers, 770 miliciens et 500 Indiens][8].

Stratégie ou tactique: Johnson voulait dégager Fort Edward, car ce port sur l'Hudson était la tête du portage entre l'Hudson d'une part et d'autre part le lac Saint-Sacrement, le lac Champlain, le Richelieu et le Saint-Laurent. Sa prise par les Français couperait ses lignes de communication et les lignes stratégiques d'invasion de la Nouvelle-France.

La bataille du lac Saint-Sacrement fut comme celle du Fort Duquesne. Ce fut une embuscade simple avec *élément de blocage* [les réguliers] et *éléments latéraux*

8. Mais une bonne partie des Indiens francophiles refusa de combattre et les deux troupes se retrouvèrent sensiblement égales, quant aux effectifs. Certaines tribus iroquoises, plus proches de la Nouvelle-France, avaient pris fait et cause pour les Français.

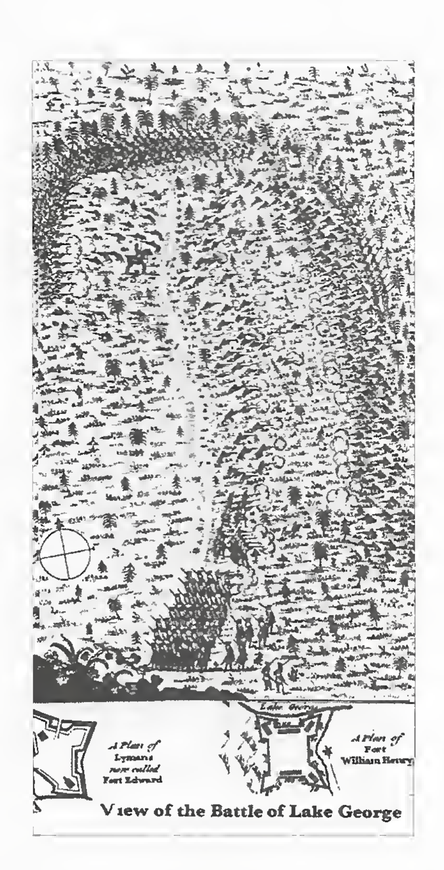


[les Indiens et les Canadiens]. Il n'y avait pas d'*élément de verrouillage* pour boucler le chemin de retraite des Anglais, ce qui donna à ces derniers le loisir de refluer. Les Indiens, moins habitués à retenir leur feu, déclenchèrent le combat prématurément avant que la troupe anglaise ne soit totalement prise dans la nasse, ce qui empêcha la destruction complète des unités anglaises[9].



Régulier et miliciens canadiens.
Archives de l'Université Laval. [S.A.D.A.P.P]

Résumé de l'action: Le matin du 8, William Johnson décida d'envoyer au secours du Fort Edward 1 000 hommes sous les ordres d'Ephraïm Williams. Le commandant français fut vite au courant de cette venue et ordonna aux Indiens et aux miliciens canadiens de se poster dans la forêt de façon à surgir sur les arrières du détachement anglais. Les miliciens canadiens le prendraient de flanc et les réguliers français de face sur la route. Mais, par accident, les Indiens tirèrent avant que les Anglais ne soient assez engagés dans la souricière. Williams fut tué et la panique gagna rapidement tout le corps qui s'enfuit en désordre vers le camp, poursuivi par les Français, mais sans trop de vigueur, car ces derniers marchaient depuis le matin.



Pertes ♦Assez lourdes du côté anglais à cause de la panique.

Conséquence de cette défaite anglaise:

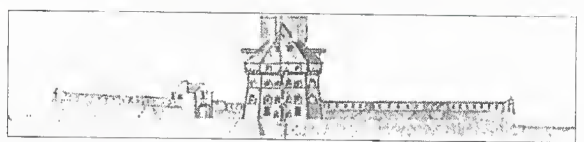
Moralement, l'embuscade prépara les Anglais démoralisés à une meilleure résistance dans le camp retranché.

9. Carl von Clausewitz a consacré un chapitre entier à *la défense des forêts* [De la Guerre, chapitre XXI du Livre VI sur *La Défense*]. Mais ses commentaires ont peu à voir avec la guerre en Amérique où les combattants [Indiens et Canadiens français] sont justement des spécialistes rompus au combat forestier. Il distingue les forêts clairsemées, coupées de chemins, des forêts épaisses, presque impraticables. Il compare l'intérêt tactique de ces dernières à celui d'une montagne. Pour lui, la seule vraie utilité d'une forêt se révèle en cas d'insurrection nationale, car « c'est là que ses forces sont dans leur véritable élément.



Première bataille du lac Saint-Sacrement (ou lac George)

Archives de l'Université Laval.



Profil du Fort Saint-Frédéric à la pointe à la Chevelure, non loin de l'île aux Noix.

Archives nationales.



Albany Library.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Blodget's plan of the battle on the shores of Lake George, 8 September, 1755*; remarks made before the Massachusetts Historical Society, March 13, 1890, by Samuel Abbott Green, J. Wilson. University Press, Cambridge [Mass.], 1890. ♦*Historic handbook of the northern tour. Lakes George and Champlain, Niagara, Montreal, Quebec*, Francis Parkman, Little & Brown, Boston (Mass), 1885. ♦*Account of the battle of Lake George*, September 8th, 1755. compiled by the Committee on Historical Documents and Lake George Memorial Committee of the Society of Colonial Wars in the state of New York, Morris Patterson Ferris, New York, 1897. ♦*A historical discourse on the occasion of the centennial celebration of the Battle of Lake George, 1755*; delivered at the court-house, Caldwell, N.Y., September 8, 1855, Cortlandt Van Rensellaer, C. Sherman Publishings, Philadelphie, 1856. ♦*A second letter to a friend. giving a more particular narrative of the defeat of the French army at Lake George by the New-England troops*, than has yet been published. representing also the vast importance of this conquest to the American-British colonies, to which is added, such an account of what the New-England governments have done to carry into effect their design against Crown Point, as will shew the necessity of their being helped by Great-Britain, in point of money, Charles Chouncy, Edes & Gill, Boston, N.E., 1755.

Quand le plan stratégique de la défense peut être établi de telle sorte que les lignes de communications traversent de grandes forêts, le mécanisme défensif détient un atout de première force. » Les immenses forêts coupées de cours d'eau qui séparaient la Nouvelle-France de la Nouvelle-Angleterre restaient un enjeu capital pour l'expansion future de la Nouvelle-Angleterre surpeuplée [1 300 000 habitants] alors que la Nouvelle-France restait vide [60 000 habitants]. Le pays le plus peuplé d'Europe [à cette époque], la France, qui se permettait de perdre 12 000 hommes sur le champ de bataille de Malplaquet et 12 000 sur celui d'Oudenarde, avait trouvé le moyen de n'envoyer en tout et pour tout que 10 000 colons dans un territoire qui faisait presque deux fois l'Europe. Ces 10 000 s'étaient multipliés pour atteindre 60 000 au moment de la Guerre de Sept Ans. L'Amérique du Nord aurait pu parler français si la France avait eu des rois moins nombrilistes, moins obsédés par leur absurde dynastie, et plus soucieuse du bien de leur peuple. Avec d'immenses colonies et pas de colons, la Nouvelle-France et la Louisiane étaient stratégiquement condamnées irrémédiablement.

Lac Saint-Sacrement. *Bataille du*

Autre nom: Bataille du Fort William-Henry [bien que le fort ne soit pas encore construit]. Bataille du lac George.

Date de l'action: 8 septembre 1755.

Localisation: Le lac George actuel, au sud du lac Champlain, s'appelait lac Saint-Sacrement sous le Régime français. Le champ de bataille se trouvait à l'emplacement actuel de Lake George, village situé à l'extrémité sud du lac George, État de New York, USA[1]. Coordonnées géographiques du champ de bataille: 43° 26′ de latitude N., et 73° 43′ de longitude O.[2].

Conflit: Temps de paix officielle, entre la France de Louis XV et l'Angleterre de Georges III, jusqu'au 17 mai 1756. Prélude à la *Guerre de Sept Ans* (Europe) ou sa version nord-américaine, *French & Indian Wars.*

Contexte: Après l'embuscade du portage, les troupes anglaises se réfugièrent dans leur camp retranché où les Français vinrent les attaquer.

Chefs en présence ♦**Français**: général Dieskau. ♦**Anglais**: sir William Johnson. Il naquit vers 1715 à Smithstown (près de Dunshaughlin, Irlande), mourut le 11 juillet 1774 à Johnson Hall (Johnstown, New York). Il était surintendant du département des Affaires des Indiens du Nord.

Effectifs engagés ♦Après la bataille dans le bois, 3 000 Anglais s'étaient trouvés retranchés dans le fort, car 2 000 y étaient déjà. ♦Les Franco-Canadiens étaient 1 500, dont 230 réguliers métropolitains, 770 miliciens canadiens et 500 Indiens, moins ceux qui avaient déserté pour ne pas combattre leurs frères iroquois.

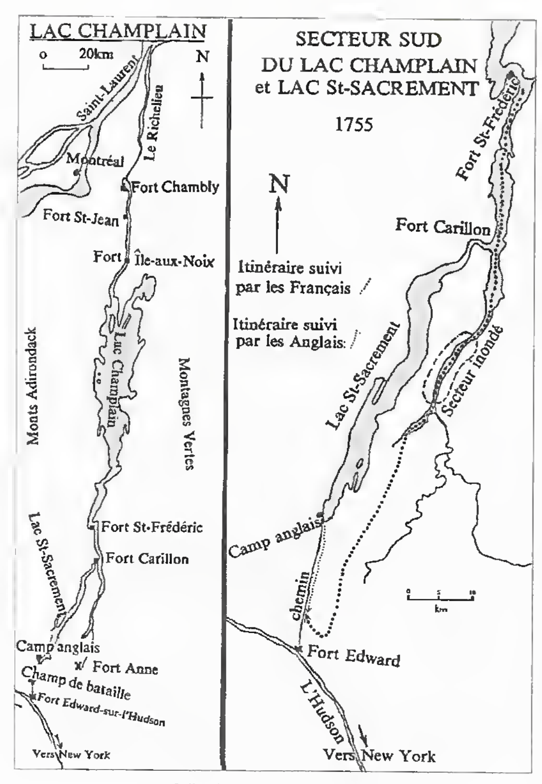
Stratégie ou tactique: L'attaque se résuma à une simple fusillade. Les Français n'avaient pas d'artillerie de campagne, et les Canadiens et les Indiens, plus habitués à la guérilla, refusèrent l'assaut direct. La situation du camp retranché était forte: couvert par des marais boisés, il était entouré d'une ceinture de bateaux renversés, de chariots, de gros troncs d'arbre et Johnson y avait fait monter des pièces d'artillerie.

Résumé de l'action: Dieskau et les réguliers français débouchèrent en vue des positions anglaises sur les talons des fuyards. Les miliciens les suivirent par petits groupes; quant aux Indiens, ils s'étaient arrêtés pour tuer et scalper 30 ou 40 prisonniers anglais. Si Dieskau avait eu tous ses hommes, il aurait fait une incursion meurtrière dans le camp.

1. À l'emplacement du camp anglais fut construit par la suite le Fort William-Henry.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*



Les réguliers manœuvrèrent ; quant aux miliciens, ils reçurent l'ordre de se déployer sur la droite de la colonne de réguliers, grimpèrent dans les arbres et s'établirent sur des élévations, d'où ils pouvaient battre l'intérieur des retranchements anglais.



Collection privée de l'auteur.

Une fusillade inutile dura deux ou trois heures, Dieskau fut blessé en première ligne de trois balles aux jambes. Malgré sa blessure, il garda le commandement et ordonna à Montreuil, son aide-major, de lancer un assaut sur le camp retranché anglais. Mais les Indiens et les Canadiens, peu habitués aux assauts de masse, refusèrent une telle tactique. Dieskau qui n'avait pas assez de soldats réguliers[3] pour agir sans les auxiliaires, avec quelque chance d'emporter la position, ordonna d'abandonner l'attaque. L'un des Anglais[4] écrivit : « *Nos canons et nos retranchements nous sauvèrent.* » Commentaire qui semble assez effarant lorsqu'on pense que les Anglais étaient à plus de deux contre un, qu'ils restaient en position statique retranchée[5], et qu'ils avaient de l'artillerie.

Dieskau qui souffrait énormément préféra rester sur place plutôt que de supporter les affres d'un transport. Johnson le ramassa sur le champ de bataille.

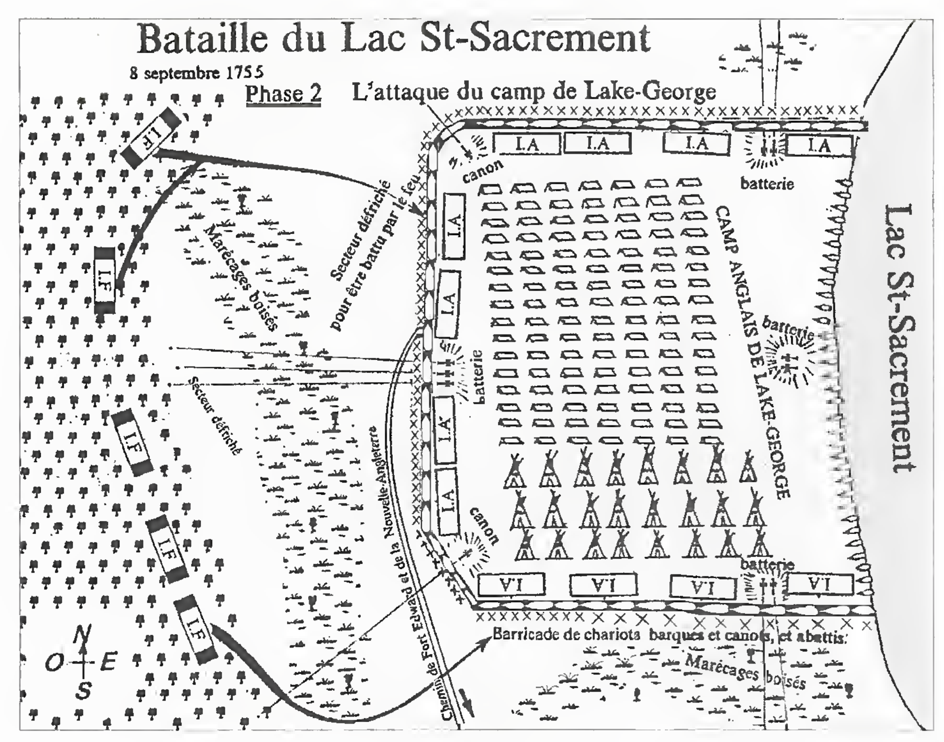
Pertes ♦**Français** : 132 tués, dont 27 soldats métropolitains et une centaine de miliciens canadiens et d'Indiens. À ce chiffre s'ajoutaient 184 blessés. ♦**Anglais** : 191 tués, 62 disparus et 150 blessés. De nombreux blessés succombèrent par la suite, à tel point que le bruit courut que les Canadiens avaient utilisé des balles empoisonnées. Hendrick[6], chef mohawk pro-anglais, ainsi que le colonel

3. En tout 230, sans défalquer les pertes du combat.
4. D'après Wraxall.
5. Ils demeurèrent enfermés jusqu'au 9 !
6. *Hendrick* ou *Roi Hendrick* ou après 1750 : *Peters Hendrick*, guerrier agnier, sachem, diplomate et orateur, né vers 1680 dans la tribu des Mohicans [Mohawk], probablement à Westfield dans le Massachusetts, ou dans les environs, tué le 8 septembre 1755 au lac Saint-Sacrement. Son nom indien était *Theyanoguin* ou *Teoniahigarawe* ou *Tiyanoga*, ou aussi *Deyohninhohhakarawenh*. [DBC]



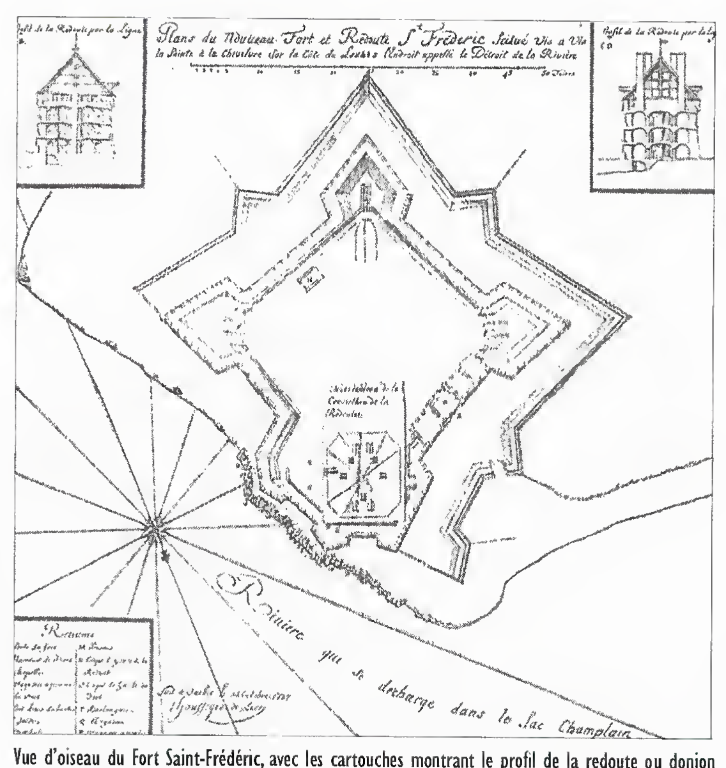
Ephraïm Williams furent tués durant la bataille. Johnson et Dieskau furent blessés pendant la fusillade contre le camp anglais où s'étaient réfugiés les fuyards.

Conséquence de cette défaite française: Les Français, manquant d'effectifs pour s'emparer d'un camp aussi fortement retranché, et les Anglais restant enfermés malgré leur supériorité numérique, Vaudreuil ordonna l'érection du Fort Carillon, plus au nord, pour freiner les attaques contre Saint-Frédéric.



Collection privée de l'auteur.

SOURCES ET LECTURES : ♦*An Explanation of the Prospective-Plan of the Battle near Lake George*, September 8, 1755. ♦*Blodget's Plan of the Battle on the Shores of Lake George, 8 September, 1755*, Samuel Blodget, Samuel Abbott Green, publié privément, Cambridge, Mass., 1890. ♦*Lake George and Lake Champlain. The war trail of the Mohawk and the battle-ground of France and England in their contest for the control of North Ameria*, W. Max Reid, P. Putnam's sons, New York, 1910.



Vue d'oiseau du Fort Saint-Frédéric, avec les cartouches montrant le profil de la redoute ou donjon dont l'emplacement est indiqué au nord-est [en bas] du plan. Ce fort fut abandonné au profit de l'île aux Noix, car Saint-Frédéric pouvait être contourné par l'ennemi, contrairement à l'île aux Noix qui bloquait efficacement la rivière Richelieu. Archives nationales.

Le Lac. *Bataille de*

Date de l'action: 20 juillet 1757.

Localisation: Aujourd'hui Aulac, Acadie [Nouvelle-Écosse, Canada]. 45° 52′ 15″ de latitude N.; 64° 16′ 15″ de longitude O.[1].

Contexte: En juillet 1758, cinq soldats anglais prisonniers des guérilleros acadiens de Boishébert arrivèrent au Fort Cumberland, évadés de la Miramichi. Sept autres s'étaient enfuis avec eux; mais trop fatigués et effrayés d'être pris par les Indiens micmacs, ils avaient fait demi-tour pour retourner entre les mains des Français.



J.P. de Tafanel, marquis de La Jonquière, gouverneur de Nouvelle-France [1749-1752]. Bibliothèque du Canada.

Chefs en présence ♦**Français**: Charles des Champs de Boishébert[2]. ♦**Anglais**: lieutenant Thomas Dickson.

Effectifs engagés ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: une cinquantaine d'hommes.

Stratégie ou tactique: Embuscade.

Résumé de l'action: Les cinq autres prisonniers anglais évadés rapportèrent que le lieutenant Thomas Dickson des Rangers était aussi prisonnier des guérilleros de la Miramichi. Il avait été capturé le 20 juillet 1757, alors qu'il menait une troupe anglaise pour attaquer un groupe de Français et d'Indiens qui campait à 15 kilomètres au nord-ouest du Fort Cumberland. Trouvant le campement désert, ils firent demi-tour. Mais, près d'un *aboiteau*[3] sur la rivière Aulac, les Franco-Indiens avertis leur tendirent une embuscade. Les Anglais y donnèrent tête baissée et furent tous tués, excepté leur chef Dickson, qui fut emmené en captivité.

Pertes ♦Une cinquantaine d'Anglais perdirent la vie. ♦Les pertes des guérilleros français sont inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: L'Angleterre devait maintenir de nombreuses garnisons, ce qui dispersait ses forces.

---

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758*.
2. Charles des Champs de Boishébert naquit à Québec en 1727. Il mourut en France vers 1797.
3. Un aboiteau est un système d'écluses d'irrigation à sens unique, qui permettait de drainer les champs tout en évitant à la marée de remonter.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Charles des Champs de Boishébert. A Canadian soldier in Acadia,* John Clarence Webster, Publié par l'auteur, Shédiac, 1931. ♦ *Histoire des réfugiés huguenots en Amérique,* Charles-Washington Baird, traduit de l'anglais par A.-E. Meyer et de Richemond, Société des livres religieux, Toulouse, 1886. ♦ *The old forts of Acadia,* Sir John George Bourinot, Éditeur non mentionné, 1874. ♦ *The history of Acadia from its first discovery to its surrender to England by the Treaty of Paris,* James Hannay, J. & A. McMillan, Saint-John (NB), 1879.

Louisbourg. *Blocus de*

Date de l'action: juillet-septembre 1757.

Localisation: Île Royale, au XVIII[e] siècle, appelée aujourd'hui île du Cap-Breton, Canada. Coordonnées géographiques: 45° 55′ de latitude N., et 59° 58′ de longitude O.[1]

Contexte: Voulant profiter de ce que les Français avaient les mains liées par la Prusse en Europe, le gouvernement anglais envisage l'invasion de Louisbourg. Le 9 juillet, l'armée de lord Loudoun concentrée à Halifax totalisait 12 000 fantassins. Le contre-amiral Holburne commandait l'escadre destinée à transporter cette armée. Le 31 juillet, trois semaines après l'arrivée de Holburne, l'armée britannique était fin prête à attaquer Louisbourg.

Chefs en présence ♦Français: Le vice-amiral Emmanuel-Auguste de Cahideuc, comte du Vois de La Motte[2], commandait l'escadre française à l'ancre dans le port. ♦Anglais: John Campbell, quatrième comte de Loudoun, était commandant en chef de toutes les forces britanniques en Amérique du Nord de 1756 à 1758. Lors de ce siège, Loudoun commandait l'infanterie. Le contre-amiral sir Francis Holburne commandait la flotte[3].

Effectifs engagés ♦Français: 3 000 hommes en garnison; 4 000 hommes en couverture extérieure et une vingtaine de vaisseaux de la Marine royale. ♦Anglais: 12 000 soldats dont 5 200 soldats embarqués à Kork, Irlande, dans 45 transports, 23 vaisseaux de guerre, 5 frégates, 2 sloops armés en guerre, 2 brûlots et 2 galiotes à bombes.

Stratégie ou tactique: Pour lancer la fameuse offensive en trident à partir des Treize Colonies anglaises d'Amérique [par le Richelieu au centre, par les Grands Lacs à l'ouest et par le Saint-Laurent à l'est], le «*verrou de Louisbourg*» devait sauter, car cette forteresse gardait l'embouchure du fleuve. Lord Loudoun fit ériger à Halifax un «*fort de fascines*» pour ses 12 000 soldats sur le flanc nord de la citadelle de cette ville afin d'effectuer des simulations du siège de Louisbourg sous forme de nombreux assauts agrémentés de multiples décharges d'artillerie et de mousqueterie. La foule des spectateurs qui assistèrent à ces exercices de poliorcétique fut enthousiasmée par les hauts faits de ses soldats durant ces trois semaines de manœuvres. Finalement, à cause du temps perdu en simulations, l'attaque de Louisbourg fut annulée et se résuma à un blocus maritime.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758.*
2. Il naquit à Rennes en 1683 et mourut le 23 octobre 1764, dans cette même ville.
3. Il naquit en Angleterre en 1704 et mourut en 1771; il fut enterré à Richmond dans le Surrey (Angleterre).

Résumé de l'action: Le 2 août, l'armée britannique fut embarquée à bord de la flotte. Chaque brigade avait été rassemblée à un quai spécifique. Le 5, juste avant le départ de la flotte d'invasion, fut amené sous escorte un minuscule schooner français capturé par de gros vaisseaux de guerre au large des grands bancs de Terre-Neuve. Le capitaine anglais d'un des vaisseaux de guerre avait aperçu un marin français qui jetait ostensiblement un paquet de documents dans la mer et il se douta que les vrais documents devaient être cachés quelque part. Et, en effet, des lettres furent trouvées, destinées au ministre français de la Guerre, sous une couche fort odorante de poissons séchés. L'une des lettres signalait que l'escadre française de 22 vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates était bien arrivée à Louisbourg et que la garnison consistait en 3 000 hommes, armés de 25 pièces d'artillerie et de 3 mortiers, sans compter une armée de couverture de 4 000 hommes qui pourrait s'opposer à un débarquement imminent. Ce qui pouvait n'être qu'une ruse de guerre de la part des Français (à en juger par le fait qu'ils avaient précipité un paquet à la mer en pleine vue de l'ennemi) jeta la consternation dans l'esprit du chef britannique, qui avait pourtant à sa disposition 12 000 soldats sans compter la flotte. Il envoya donc une note dubitative à l'amiral: *« Étant donné les renseignements reçus, y a-t-il la moindre chance de succès pour réduire la forteresse française ?»* À quoi Holburne, qui ne semblait pas anxieux de combattre non plus contre une escadre égale à la sienne, répondit le jour même que « *la saison était trop avancée et la garnison française trop forte pour s'attendre à un succès* ». Lord Loudoun, qui avait perdu plus de trois semaines en vaines simulations d'assauts, décida donc que, « *considérant la grande force de l'ennemi et l'avancement de la saison, il était plus indiqué de remettre à plus tard l'attaque sur Louisbourg*[4] ». Le 16 août, Loudoun retraita vers New York avec son armée.

À la mi-juillet, tandis que lord Loudoun prenait largement son temps pour entraîner intensivement et inutilement ses troupes, le prudent contre-amiral Holburne recevait un puissant renfort naval qui lui donnait la supériorité absolue sur l'escadre française[5]. Aussi vint-il croiser au large de la forteresse française afin de **bloquer la ville** et de voir s'il n'y avait pas moyen de faire quelque chose alors que, jusque-là, à escadres égales, il s'était tenu à l'écart. Il navigua un certain temps, puis retourna à Halifax se réapprovisionner en vivres et en eau avant de revenir bloquer Louisbourg.

Mais le soir du 23 septembre, un furieux ouragan se leva et prit à partie la flotte anglaise pour la pousser vers la côte rocheuse. Plusieurs gros vaisseaux anglais furent précipités sur les récifs et leurs équipages périrent. D'autres navires chavirèrent ou furent démâtés. Durant la nuit, le vent changea au sud, puis, le lendemain vers 11 h, il sauta au nord. Si le vent d'est s'était maintenu, toute la flotte

4. *The Last Siege of Louisbourg*, Macdonald, p. 47 et 48.
5. Le SOMERSET, commandant Geary, 64 canons, le DEVONSHIRE, commandant W. Gordon avec 64 canons, l'EAGLE, Hugh Palliser, 60 canons, le YORK, commandant Hugh Pigot, 60 canons.



aurait péri corps et biens. Les Français intervinrent après la tempête pour sauver des naufragés anglais qui furent gardés captifs.

Pertes ♦Énormes pertes humaines et matérielles de la Royal Navy du fait de l'ouragan. La plupart des vaisseaux durent retourner en Angleterre pour réparer les avaries.

Conséquence de cet échec anglais: Devant cet échec, et bien que personne ne fût officiellement mis en accusation, la carrière du contre-amiral Holburne prit une courbe descendante. Grâce à la protection de sa puissante famille, il fut toutefois élu au Parlement de Londres, puis, en 1771, il fut nommé gouverneur de... l'Hôpital de Greenwich, où il mourut la même année. Quant à lord Loudoun, il fut limogé et sa campagne qualifiée par Benjamin Franklin de « frivolous, expensive and disgraceful to our nation beyond conception ». Franklin poussa l'ironie jusqu'à qualifier Loudoun d'homme toujours occupé mais n'accomplissant rien : « *Il est comme Saint-George sur les enseignes des tavernes,* ricana-t-il, *toujours à cheval mais n'avançant pas.* »

SOURCES ET LECTURES : ♦John Knox's *Historical Journal of the Campaigns in North America, 1757-1760,* The Champlain Society with Arthur G. Doughty, éditeur, Toronto, 1914, 3 volumes. ♦*The Last Siege of Louisbourg,* Macdonald, Charles Ochiltree, Cassell & Co., Londres, 1907.♦*The old forts of Acadia,* Sir John George Bourinot, Editeur non mentionné, 1874. ♦*The history of Acadia from its first discovery to its surrender to England by the Treaty of Paris,* James Hannay, J. & A. McMillan, Saint-John (NB), 1879. ♦The Royal Navy and North America, Navy Records Society, Londres, 1973. Volume 118.

Louisbourg. *Siège de*

Date de l'action: 8 juin - 26 juillet 1758.

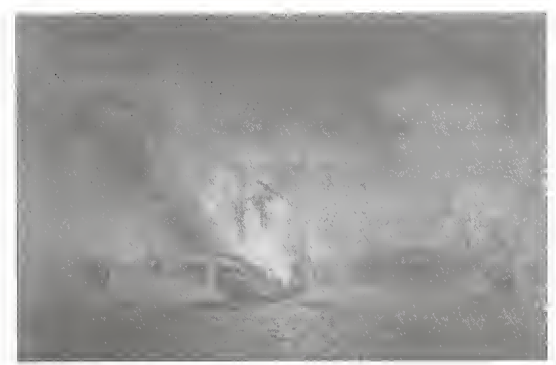
Localisation: Île Royale, au XVIIIe siècle, appelée aujourd'hui île du Cap-Breton, Canada. Coordonnées géographiques: 45° 55′ de latitude N., et 59° 58′ de longitude O.[1].



Contexte: Au printemps de l'année 1758, une expédition anglo-américaine s'organisa pour aller mettre le siège devant Louisbourg, bête noire des Treize Colonies américaines. L'amiral Boscawen appareilla de Plymouth le 23 février. Il n'aborda à Halifax que le 9 mai pour causes de vents et de courants contraires. Déjà, depuis le 1er avril, l'amiral Hardy faisait le blocus de la forteresse française de Louisbourg, quoique la Royal Navy n'ait pu empêcher l'arrivée de navires français qui apportaient du ravitaillement.

Chefs en présence ♦**Anglais**: Les troupes de débarquement étaient commandées par le colonel Jeffrey Amherst[2] secondé par Wolfe[3], Whitmore et Lawrence[4]. Le colonel Bastide [un huguenot][5] dirigeait le Génie; l'amiral Boscawen[6], la flotte. Sir Charles Hardy commandait la flotte de blocus avant l'arrivée de Boscawen. ♦**Français**: Le gouverneur était le chevalier de Drucourt qui dirigeait la garnison[7]; l'amiral des Gouttes dirigeait l'escadre dans le port, laquelle s'était frayé un passage en dépit de la présence de Hardy.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758*.
2. Général en chef Jefferey premier baron Amherst, né le 29 janvier 1717 à Riverhead, Sevenoaks (Angleterre), décédé le 3 août 1797 à la résidence « Montréal » à Sevenoaks.
3. James Wolfe (1727-1759), né à Westerham (Kent) le 2 janvier 1727, tué le 13 septembre 1759 à Québec.
4. Charles Lawrence, général puis gouverneur de la Nouvelle-Écosse, né en Angleterre vers 1709, décédé le 19 octobre 1760 à Halifax en Nouvelle-Écosse. Il fut l'un des grands responsables du nettoyage ethnique en Acadie.
5. Jean-Henri [John Henry] Bastide, huguenot né en 1700, probablement en France, mort en Angleterre en 1770. Lieutenant du Génie dans l'armée anglaise en 1718 et général de brigade en 1770, année de sa mort. Après la guerre, il fit démolir les fortifications de Louisbourg et ordonna la construction de celle de Halifax probablement avec les mêmes pierres.
6. Edward Boscawen, amiral, né le 19 août 1711, décédé le 10 janvier 1761 à Hatchland's Park, dans le comté de Surrey, en Angleterre.
7. Quoiqu'il fût officier de la Marine royale et qu'il n'ait aucune expérience terrestre. Augustin de Boschenry de Drucourt, dit le chevalier de Drucour, officier de marine, gouverneur de l'île Royale (île du Cap-Breton), né le 24 mars 1703 à Drucourt (Eure, France), mort le 28 août 1762 au Havre, France.


Incendie dans le port de Louisbourg au moment du siège de 1758.
Tableau de John Boydell, 1771, S.F.U.

Effectifs engagés ♦Français : La garnison de Louisbourg comptait environ 3 000 soldats[8], 2 600 marins et 300 à 400 miliciens acadiens et Indiens Micmacs, appuyés par 5 vaisseaux de guerre ancrés dans le port[9] et 6 petits bateaux. En 1758, la forteresse elle-même possédait 212 canons et 17 mortiers sur les murs, ainsi que 44 canons en réserve tactique. ♦Anglais : 41 navires de guerre, dont 18 frégates, formidablement armés de 1 842 canons et portant 14 968 hommes d'équipage. Cette flotte escortait 150 transports de troupes, chargés de 13 142 combattants. Artillerie de campagne : 140 canons de campagne approvisionnés de 90 000 boulets et obus et de 4 900 barils de poudre [en fait 1 700 barils furent consommés par les assiégeants]. Soit un total de plus de 28 000 hommes[10] à opposer aux 7 000 Français de la garnison et de l'escadre française ; un combat désespéré à 1 contre 4.

Stratégie ou tactique : Louisbourg, puissante en apparence, était en fait dominée par les hauteurs voisines, et ses fortifications manquaient de solidité. Les Français tentèrent d'abord d'empêcher le débarquement mais n'y parvinrent pas. Rappelons que le 4 février 1755, donc bien avant l'ouverture de la Guerre de Sept Ans, l'Angleterre avait commencé à bloquer le golfe du Saint-Laurent afin d'étouffer la Nouvelle-France. Le 4 février 1755, Edward Boscawen avait été nommé vice-amiral de l'Escadre Bleue avec ordre de faire voile vers les eaux nord-américaines « *pour intercepter tous les renforts français* ». Il fallait donc désormais faire sauter le *verrou* de Louisbourg, au sud du golfe du Saint-Laurent, afin d'attaquer le cœur de la Nouvelle-France, Québec[11].

Résumé de l'action : La flotte anglaise quitta Halifax [Nouvelle-Écosse] et arriva le 2 juin au large de Louisbourg où elle mit en panne. Le mauvais temps la força à attendre six jours avant de débarquer. Le 8 juin, l'amiral Boscawen vint jeter l'ancre dans la baie de Gabarus à 10 kilomètres de la forteresse.

8. Quatre bataillons d'Infanterie métropolitains, 2 compagnies d'artillerie et 24 compagnies franches de la Marine commandées par Boishébert.
9. Ils portaient 340 canons de marine.
10. Non compris l'escadre de blocus de l'amiral Hardy.
11. L'incurie du gouvernement royal français avait fait que l'immense Nouvelle-France se retrouvait désarmée [moins de 3 500 soldats métropolitains] devant les 30 000 soldats anglais [métropolitains et coloniaux] de la Nouvelle-Angleterre.

Ce même jour, l'artillerie de la Royal Navy appuya une attaque anglaise de diversion exécutée par deux lignes de baleinières qui firent une manœuvre simulée de débarquement près de la forteresse. Pendant ce temps, Amherst lançait le débarquement réel. Une première vague d'assaut débarqua à La Coromandière dans l'anse à l'Eau-Fraîche [baie de Gabarus], sous le commandement du brigadier général James Wolfe, le futur général en chef qui mourra durant la première bataille des Plaines d'Abraham [1759][12]. Deux mille soldats français les attendaient retranchés derrière des barricades de rondins, des abattis et des retranchements construits le long de la côte par le sieur du Bois de La Motte en 1757.

Ces 2 000 soldats français représentaient les deux tiers de la garnison terrestre de la forteresse, et il était nécessaire de les ménager. Ils venaient de passer une semaine exténuante dans ces retranchements, sous la pluie et dans le vent, à surveiller nuit et jour la flotte anglaise qui croisait au large. Ils laissèrent approcher les Anglais à quelques pas et ouvrirent un feu nourri qui jeta la panique. Des canons français, dissimulés derrière des arbres, furent démasqués et entrèrent aussitôt en action. Les troupes anglaises refluèrent en désordre vers les baleinières, sous le couvert de l'épaisse fumée dégagée par l'artillerie qui aveuglait les retranchements français.

Wolfe donna le signal de la retraite, mais trois bateaux avaient pu mettre à profit la fumée pour se cacher dans un angle mort, à l'insu des Français, derrière une pointe de terre à l'est de l'anse. Lorsque Wolfe s'en rendit compte, il annula l'ordre de repli et renouvela l'attaque. Le lieutenant-colonel de Saint-Julien commandait les retranchements français à cet endroit. Ne sachant pas quels effectifs ennemis avaient réussi à prendre pied, ce dernier envoya quelques tirailleurs reconnaître l'angle mort. Ils furent repoussés. Pendant ce temps, les Anglais continuaient de débarquer et d'assurer leur tête de pont. Bientôt ils furent assez nombreux pour refouler les Français qui se replièrent vers la forteresse. Le débarquement avait réussi.

À partir de ce jour, la ligne anglaise commença de se rapprocher des murs de la forteresse, irrésistiblement, mais fort prudemment[13]. Le 5 juillet, soit près d'un mois après le débarquement, la première batterie de siège, enfin installée, commença à pilonner les remparts. Le 9, la garnison effectua une vigoureuse sortie. La frégate ARÉTHUSE de Vauquelin se distingua en canonnant et en bouleversant les tranchées anglaises.

Petit à petit, les Anglais firent entrer en action quatre nouvelles batteries qui démolirent les maisons, les remparts, incendièrent les casernements des troupes et brûlèrent trois vaisseaux dans le port. Wolfe érigea aussi une batterie au phare pour bombarder la *Batterie* française *de l'île*. Dans la ville en ruine qui jouxtait la forteresse, la bataille fit rage aussi.

12. Voir cette bataille.
13. Du moins si l'on considère la disproportion des effectifs en faveur des Anglais.





Carte de Louisbourg et de ses environs. Bibliothèque nationale.

Plusieurs sorties furent exécutées par les Français qui infligèrent des pertes sévères aux assiégeants. Mais, face à une armée assiégeante si nombreuse, l'issue ne pouvait laisser aucun doute.

Le 26 juillet, une énorme brèche avait été pratiquée par l'artillerie et l'assaut final allait être donné par les Anglais. Drucourt réunit un conseil de guerre auquel fut admise la population, laquelle pria le gouverneur de capituler et d'éviter ainsi le massacre et les violences finales[14]. Drucourt finit par plier, essaya d'obtenir des assiégeants des termes favorables [les honneurs de la guerre], mais Boscawen refusa. Alors la garnison de réguliers décida d'elle-même de continuer la défense désespérée et de mourir dans les décombres. Comme les murs étaient devenus des ruines indéfendables, le gouverneur signa quand même l'acte de capitulation sans condition. Alors, furieux, les soldats du Régiment de Cambise brisèrent leurs fusils et brûlèrent leurs propres drapeaux afin de ne pas les remettre aux Anglais. L'attaque proprement dite de la forteresse avait duré 48 jours[15]. Les bateaux ancrés dans le port avaient été longuement canonnés et, malgré une défense vigoureuse, coulés durant le siège. Quelques épaves, quoique en fort mauvais état, firent partie de la capitulation. Mais le commandant Vauquelin refusa de livrer l'ARÉTHUSE, son navire. Il s'élança avec furie à travers les lignes

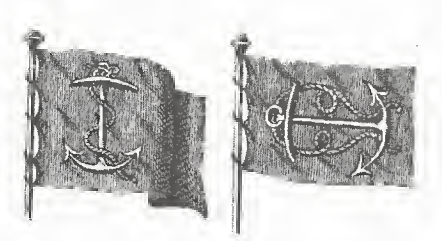
14. Une ville prise d'assaut était traditionnellement livrée au pillage, au meurtre et au viol. Il était donc sage de capituler avant l'assaut final.
15. Le siège de 1745 avait duré 49 jours.



anglaises, bouscula les vaisseaux anglais qui voulurent lui barrer le passage, perça le blocus et gagna la France.

Pertes ♦**Français**: 102 tués, 237 blessés et 5 637 soldats et marins prisonniers. Les autres réussirent à s'enfuir. Les captifs seront transportés en Angleterre et détenus jusqu'à la fin de la Guerre de Sept Ans. De l'escadre française de Louisbourg, l'ARÉTHUSE de Vauquelin réussit à revenir en France avec des messages. Mais 11 navires de guerre furent perdus[16]. Les Français perdirent en outre 11 drapeaux, non détruits, et 235 pièces d'artillerie. ♦**Anglais**: 170 tués et 354 blessés.

Conséquence de cette défaite française: L'acte de capitulation incluait aussi les «*dépendances*» de la forteresse de Louisbourg: *l'île Royale* [aujourd'hui île du Cap-Breton] et *l'île Saint-Jean*[17]; véritable coup dur pour les Acadiens qui s'y étaient réfugiés pour y refaire leur vie au moment de la déportation des Acadiens par les Anglais en 1755. Malheureusement la prise de Louisbourg entraîna un deuxième nettoyage ethnique, celui de l'île Royale et de l'île Saint-Jean [Île-du-Prince-Édouard actuelle], où 3 500 Français, hommes, femmes et enfants, furent arrêtés et déportés vers la France[18]. La forteresse en ruine servit d'entrepôts et de fort jusqu'en 1760, puis Pitt la fit raser, craignant qu'un traité de paix ne la retourne aux Français, car, après le premier siège, elle avait été échangée contre Madras [dans les Indes]. Ironie du sort, elle fut partiellement reconstruite [1/5], selon les plans originaux à la fin du XXe siècle par le gouvernement fédéral du Canada de Pierre Trudeau, dans un but... touristique ! Des artisans furent engagés au Canada et en France afin de reconstituer les toitures en ardoise et l'ensemble des traits architecturaux du XVIIIe siècle.



Gauche: Pavillon d'amiral d'Angleterre; il est rouge, chargé d'une ancre d'argent mise en pal, entalinguée & entortillée d'un câble de même. Lorsque les armées navales d'Angleterre sont divisées en trois escadres & en neuf divisions, chaque escadre a son amiral & chaque amiral a son pavillon, qui donne le nom à l'escadre; la première est la rouge, la seconde la blanche, la troisième la bleue; le pavillon de la blanche est blanc, au franc-quartier chargé d'une croix rouge; celui de la bleue est bleu, au franc-quartier chargé d'une croix rouge. **Droite**: Nouveau pavillon d'amiral d'Angleterre [2e partie du XVIIIe siècle]; il est rouge, chargé d'une ancre d'argent, mise en face, entalinguée et entortillé d'un cable de même couleur. *Encyclopédie Diderot*, SFU.

16. Huit détruits au combat et trois seulement capturés en mauvais état.
17. Devenue aujourdhui la province de l'Île-du-Prince-Édouard.
18. Plus de la moitié de ces 3 500 déportés moururent durant le transfert, tant il fut effectué sans ménagement.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *A history of the island of Cape Breton,* Richard Brown, Mika Pub. Co., Belleville, Ontario, 1979. ♦ *Louisbourg: an 18th-century town,* A.J.B. Johnston, Nimbus, Halifax, 1991. ♦ *Louisbourg as a fortress,* Margaret Fortier, publié au Canada, 1972. ♦ *Louisbourg et les Indiens: une étude des relations raciales de la France 1713-1760,* Olive Patricia Dickason, Parcs Canada. Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Approvisionnements et services Canada, Ottawa, 1979. ♦ *Louisbourg, from its foundation to its fall, 1713-1758,* John Stewart McLennan, Macmillan and Co. Ltd, Londres, 1918.

Lütterberg. *Bataille de*

Date de l'action: 10 octobre 1758.

Localisation: Ville d'Allemagne[1], à 10 kilomètres au nord-est de Cassel.

Contexte: En Allemagne aussi, la Guerre de Sept Ans faisait rage. Le 10 octobre à l'aube, l'artillerie française commença à pilonner Landwerhrhagen.

Chefs en présence ♦**Français**: Ce fut le corps du général de Chevert[2] qui combattit presque seul. C'est donc lui qui doit avoir le crédit de cette bataille et non pas le maréchal de Soubise. Ce fut Soubise qui obtint le bâton de maréchal[3]. ♦**Confédérés anglo-hanovriens**: général prussien von Oberg.

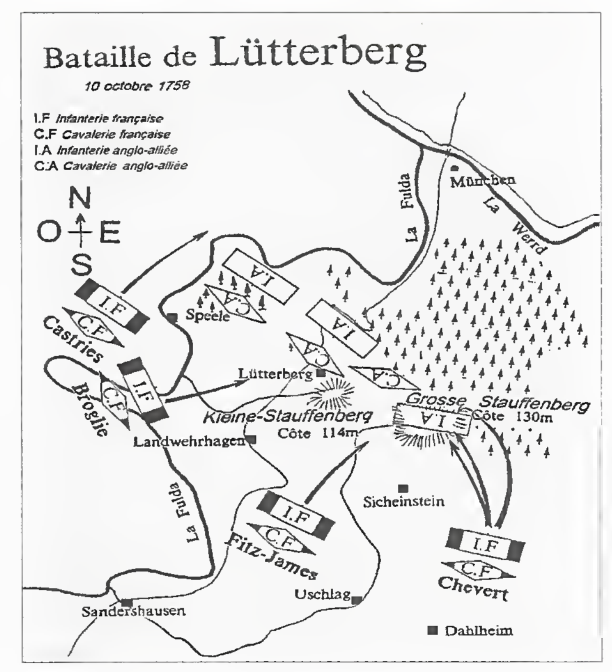
Effectifs engagés ♦**Français**: L'armée de Soubise était égale à l'armée confédérée: 40 000 hommes dans chaque camp. Bien qu'une fraction seulement de l'armée française fût engagée dans la bataille. L'aile droite française [le corps de Chevert] ne comptait qu'environ 5 000 ou 6 000 hommes. Le 21 août, le duc Ferdinand de Brunswick avait effectué sa jonction à Koesfeld avec un corps de 9 000 hommes choisis parmi les meilleures troupes anglaises et commandés par le duc de Marlborough[4]. Selon d'autres sources, les troupes anglaises totalisaient 12 000 hommes, ce qui portait l'armée anglo-hanovrienne à 40 000 hommes répartis en 46 bataillons d'Infanterie et 73 escadrons de Cavalerie.

Stratégie ou tactique: À 8 h du matin, entre Spelle et la forêt de Siegelstein, Oberg commença à déployer ses troupes. Protégés derrière la Fulda, les Chasseurs anglo-hanovriens commencèrent à manœuvrer. Quant à l'Infanterie, elle se mit en bataille sur deux lignes face au sud-ouest dans l'immense clairière de Lütterberg. La Cavalerie se rangea derrière. La gauche fut flanquée par deux bataillons hessois, deux escadrons de Dragons et des chasseurs hanovriens, en mettant en état de défense le bois situé au sud du Gross-Stauffenberg. L'artillerie [32 pièces] fut répartie en batteries de 4, 6, 8 ou 10 pièces le long du front de bataille.

Sept bataillons d'Infanterie, 10 compagnies de Grenadiers, la brigade de Dauphin-Cavalerie et 8 pièces d'artillerie [au total 18 000 hommes] allèrent renforcer l'avant-garde de l'extrême droite française commandée par le marquis de Voyer. Après avoir marché toute la nuit sous la pluie, les troupes légères arrivèrent

1. Voir le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. François de Chevert [1695-1769], né à Verdun. D'origine très modeste, il devint général et se distingua notamment en 1741 à la prise de Prague. Il défendit héroïquement cette place, l'année suivante, contre les Impériaux. Obligé de capituler, il obtint les honneurs de la guerre.
3. Charles de Rohan, prince de Soubise [1715-1787]. Maréchal de France né à Paris. Il dut à la protection de Madame de Pompadour le commandement de l'armée française pendant la Guerre de Sept Ans. Il venait d'être vaincu à Rossbach par le roi Frédéric de Prusse [1757], mais la maîtresse du roi lui avait évité la disgrâce. Il fut un habile courtisan très manipulateur, mais un chef militaire sans valeur.
4. Six bataillons d'Infanterie de 6 200 hommes et 15 escadrons de Cavalerie de 2 480 hommes; chiffres issus de Der Siebenjahrige Krieg, t. 8, Annexes, p. 38.

à 9 h du matin à travers bois sur la gauche de l'armée anglo-hanovrienne qu'elles attaquèrent. Elles furent repoussées mais donnèrent le temps au corps de Chevert de se mettre en ligne avec son artillerie. À ce moment-là, le corps d'extrême gauche avait atteint Nienhagen et Siechelstein. L'avant-garde du corps principal [duc de Broglie] se porta en hâte sur Landwehrhagen qu'elle trouva complètement évacuée. Accompagné par de Vault et Soubise, le duc de Broglie reconnut rapidement les positions ennemies. Il fut décidé de canonner en attendant que Chevert ait fini de manœuvrer.



Collection privée de l'auteur.

Durant la matinée, Oberg, qui voyait les Français se porter sur sa gauche, décida de protéger son flanc contre un enveloppement définitif. Comme il manquait de réserves, il retira, vers midi, sa deuxième ligne d'Infanterie afin de la diriger, sous le commandement des généraux Post et Bock, sur le mont Gross-Stauffenberg. Ainsi, les troupes confédérées s'étendaient en cordon mince disposé en équerre [en potence]. L'angle de cette ligne [point vulnérable] était adéquatement appuyé sur un bois touffu. En fait, l'ensemble de ce dispositif ne permettait pas de stopper l'extrême droite française, qui pouvait ainsi progresser et atteindre Münden, dont le pont était un point tactique extrêmement important. En effet, si les Français parvenaient à s'emparer de ce pont de Münden, c'était l'investissement sans issue pour les Confédérés et la capitulation inévitable.

Il n'y avait rien à gagner en attaquant la droite confédérée. Le cours sinueux de la Fulda, les pentes abruptes et touffues du massif montagneux s'opposaient à la progression des grosses unités vers l'ouest. Par contre, vers la gauche confédérée, les chemins d'accès ne manquaient pas. Les ruisseaux, qui descendaient de *Lütterberg, Benterode, Nienhagen* et *Dahleim*, ouvraient des voies assez difficiles, car le fond de leur vallée était marécageux, mais fort bien défilé [dissimulé] contre la vue des Confédérés par les hauteurs boisées qui les encaissaient. Au lieu de lancer une attaque frontale afin de clouer les Confédérés au sol pendant que son aile déborderait pour attaquer à revers, Soubise décida de procéder différemment.

Il engagea son aile droite[5] et ne donna le signal de la bataille générale qu'au moment où sa droite était engagée. Une semblable manœuvre n'était possible qu'en terrain *coupé* et en présence d'un ennemi inférieur en nombre.

Cette bataille illustre le «*sixième ordre de bataille*» préconisé par Puységur: «*Quand deux armées marchent l'une contre l'autre, joignez votre aile droite à l'aile gauche de votre ennemi, et commencez par l'attaquer, tenant le reste de la ligne fort éloigné, l'étendant en forme de broche. Si par ce moyen on peut tomber sur le flanc de l'ennemi et le prendre par derrière, il faut nécessairement qu'il soit mis en fuite; il ne peut secourir les siens ni de sa droite ni de son centre; il craint la partie de la ligne qui est étendue en forme de lettre L»*[6].»

Comme à la bataille de Hastenbeck, les Anglo-Hanovriens tenaient, à Lütterberg, une forte position qui s'étendait de Speele, au bord de la Fulda[7], jusqu'à leur gauche, laquelle reposait contre une petite montagne[8]. Leur centre s'appuyait à une autre montagne[9] située à 300 mètres au sud-est de Lütterberg. Leurs troupes étaient disposées en deux lignes avec la Cavalerie en troisième ligne en cas de besoin. Les flancs étaient couverts par des troupes légères. Leurs positions, solides, ressemblaient à celle de Hastenbeck avec la droite bien protégée, leur front derrière un cours d'eau et des marécages, et leur gauche sur des élévations boisées. Comme à Hastenbeck aussi, Chevert reçut l'ordre d'attaquer de flanc.

Résumé de l'action: Malgré le danger de laisser prendre aux Français le pont de Münden et ainsi d'être pris au piège, Oberg ne battit pas en retraite, comptant «*amuser les Français*» jusqu'à la nuit puis mettre l'obscurité à profit pour décrocher et se dérober. Mais, à 14 h, la canonnade reprit de plus belle. Les troupes françaises avancèrent et refoulèrent les avant-postes anglo-confédérés. La bataille était inévitable.

À 14 h 45, quatre coups de canon donnèrent le signal de l'assaut aux troupes françaises. Immédiatement, sur trois colonnes, les Français débouchèrent du bois et furent immédiatement enveloppés par le violent tir des bataillons de Zastrow postés sur le Gross-Stauffenberg. En tête de la colonne du centre, Chevert donna l'ordre à toutes ses batteries de répondre à cet imprévu. Le général confédéré Zastrow s'élança alors, avec six bataillons d'Infanterie de ligne, pour contre-attaquer les Français et les refoula. Chevert fit monter en première ligne ses 18 escadrons de Cavalerie[10], suivis de la Brigade de Piémont. Les 18 escadrons partirent au pas, puis se mirent au trot après avoir essuyé la première décharge, et

5. Le Corps de Chevert.
6. Puységur, Jacques-François de Chastenet, comte, Traité de l'Art de la Guerre, Paris, tome 1, p. 344. Il naquit et mourut à Paris [1659-1743], et fut maréchal de France. Son traité, écrit durant ses dernières années, ne fut publié que cinq ans après sa mort par son fils François Jacques de Chastenet (1716-1782), lieutenant général.
7. Contre laquelle s'appuyait leur droite.
8. Gross-Stauffenberg, 130 mètres d'altitude.
9. Kleine-Stauffenberg, 114 mètres.
10. Voyer et Bellefonds; composés des brigades de Cuirassiers et du Dauphin.

se lancèrent enfin au galop en criant des " *Vive le roi!* " à proximité des fantassins anglo-confédérés qu'ils bousculèrent, mirent en fuite, pour tomber ensuite sur la Cavalerie anglo-confédérée qui s'éparpilla. Les escadrons français se ruèrent, dans la plaine, d'un objectif à l'autre et effectuèrent jusqu'à 16 charges successives, culbutant et transperçant tout ce qui tombait sous leurs sabres. Ce furent ces charges qui, bien appuyées par le feu de l'Infanterie, emportèrent la décision.

La colonne de gauche de Chevert[11] se subdivisa en deux colonnes qui enlevèrent le Gross-Stauffenberg et la puissante batterie confédérée qui le couronnait.

La gauche confédérée fut aussi refoulée et le corps de Chevert se reforma, Cavalerie au centre encadrée par l'Infanterie française et par les Saxons, avec l'artillerie à gauche. Lorsque la nuit tomba, après cinq heures de bataille, le corps de Chevert atteignait la route Lütterberg-Münden.

Mais ce corps [de Chevert] ne représentait que l'aile droite de l'armée française. Dès le début de l'attaque de Chevert, Soubise lança dans la bataille le corps [français] de Fitzjames[12] [centre], de même que celui de de Broglie [gauche]. Quant à de Castries, de l'autre côté de la Fulda, il reçut l'ordre de canonner et de fusiller le flanc droit anglo-hanovrien par-dessus le cours d'eau. Toutefois, les prairies étant assez défoncées et coupées de ruisseaux, la progression du centre et de la gauche français fut lente. Les brigades de Piémont, de Castella, d'Alsace, escaladèrent les pentes du plateau de Sandershausen avec leurs canons hissés à bras. Lorsqu'ils parvinrent enfin au sommet, les troupes confédérées étaient en pleine déroute sous la poussée de l'aile droite de Chevert qui menaçait, par son offensive latérale sur le flanc gauche anglo-confédéré, de couper leurs chemins de retraite. Seul le corps de Fitzjames fut vraiment en contact avec les Confédérés.

À 3 h 15, 30 minutes seulement après le début de la bataille, Oberg donna le signal de «retraite en ordre». L'artillerie française changea alors de position, allongea son tir pour couper les colonnes de retraite et, semant ainsi la confusion, transforma la retraite en déroute. Seuls les Hussards français de Bercheny poursuivirent l'ennemi jusqu'à la tombée de la nuit et lui enlevèrent 13 canons, des fourgons à bagages et de nombreux prisonniers.

L'armée française campa sur le champ de bataille.

Pertes ♦**Français**: 350 hommes hors de combat, dont 126 Saxons. Les pertes du centre et de l'aile gauche français furent très faibles étant donné leur peu d'engagement: 30 hommes seulement. Par contre, la Cavalerie de Chevert

11. Les Saxons du comte de Lusace, frère de la Dauphine.
12. Fitzjames était le descendant ou le fils de James, c'est-à-dire de Jacques II, ancien roi catholique d'Angleterre détrôné par le Hollandais protestant Guillaume III d'Orange.

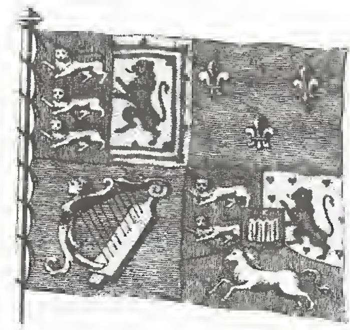


perdit suivant les escadrons entre 30 % et 50 % de ses effectifs en hommes et en chevaux. ♦**Anglo-confédérés**: Ils perdirent 1 170 hommes, dont 166 tués, 426 blessés et 578 disparus, prisonniers et déserteurs.

Conséquence de cette défaite anglaise: Tout le monde s'attendait à ce que le général Chevert reçoive le bâton de maréchal pour cette victoire; *mais ce fut le commandant en chef, Soubise, favori de Madame de Pompadour, qui en eut les honneurs.* Ainsi allait la vie à la Cour!

Pavillon de Georges Ier, roi d'Angleterre.

Il est plein, écartelé au premier parti d'Angleterre & d'Ecosse, au quatrième parti de Brunswic [Brunswick] & Lunebourg, enté de gueules au cheval galopant d'argent, sur le tout d'Hanovre, au second de France, au troisième d'Irlande. *Encyclopédie de Diderot, SFU.*

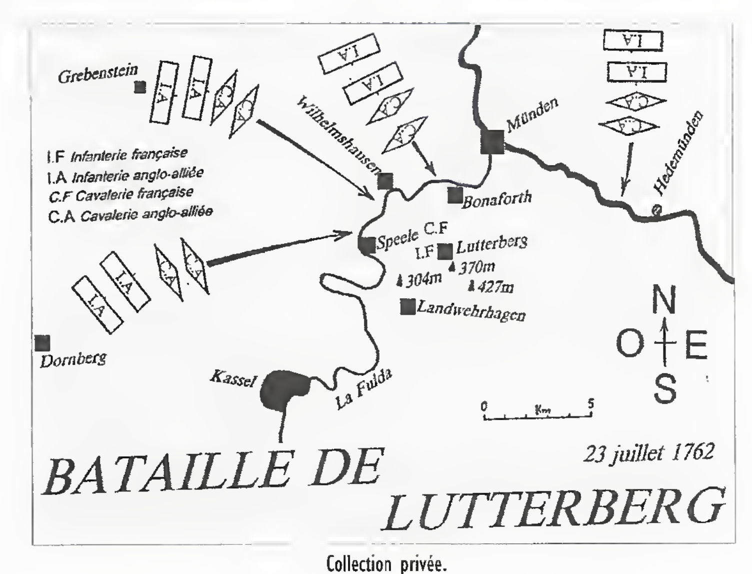


SOURCES ET LECTURES: ♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire,* Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914. ♦ *Guerre de sept ans. Rosbach,* M. Philibert de La Cour de La Gardiolle, lieutenant au régiment du Dauphiné, publié par le Bon de C., Imprimerie de F. Chastanier, Nîmes, 1891.♦*Art de la guerre par principes et par règles.* Ouvrage mis au jour par le marquis Jacques Max de Chastenet de Puységur, fils de Jacques François Chastenet de Puységur, Editions F.-H. Schleuleer, La Haye, 1749, 2 tomes.♦*...by dint of labour and perseverance..., a journal recording two months in northern Germany kept by Lieutenant-Colonel James Adolphus Oughton, commanding 1st battalion 37th Regiment of Foot, 1758,* Stephen Wood, The Society for Army historical Research, Londres, 1997.

Lütterberg. *Bataille du mont*

Date de l'action: 23 juillet 1762.

Localisation: Allemagne, dans le secteur dont les coordonnées géographiques approximatives sont: 51° 22′ de latitude N. et 09° 31′ de longitude E.[1], à 10 kilomètres au nord-est de Cassel.



Collection privée.

Contexte: Le grand mouvement vers le sud destiné à attaquer Lütterberg s'ébranla le 23 juillet au matin par un mouvement tournant vers l'est, menaçant les lignes de communication françaises vers Francfort, pendant que, à Lütterberg, Lusace était lui-même menacé.

Chefs en présence ♦**Français**: général comte de Lusace. ♦**Anglo-Alliés**: lieutenant général Gilsa[2].

Effectifs engagés ♦**Anglo-Alliés**: Gilsa avait six escadrons de Cavalerie [tous anglais] et six bataillons d'Infanterie [tous hessois].

Stratégie ou tactique: Lückner avait ordre de marcher sur Ziegenhain le 20 juillet 1762, et, de là, d'envoyer de nombreuses patrouilles jusqu'à Marburg, le mont Vogels, Schlitz et Hersfeld. Freytag devait gagner Homberg[3] et pousser vers Rotenburg. Granby devait appuyer Freytag. Le gros des troupes alliées devait s'éloigner vers le sud jusqu'à Güdensberg et rester en réserve tactique, prêt soit à appuyer Granby, soit à aider à l'attaque de Lütterberg. Le prince Frédéric de Brunswick devait mener une attaque de diversion sur le Kratzenberg afin d'empêcher Chevert de renforcer Lusace. Toutes ces manœuvres devaient avoir lieu le 23 juillet au matin.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Lieutenant général Philipp Ludwig von Gilsa, 1759-1765.
3. Efze.



L'attaque sur Lusace devait se faire en quatre colonnes; chacune opérant à partir de points de départ éloignés. Sur la droite, Gilsa à Dörnberg[4] devait traverser la Fulda à Speele à 2 h du matin, et attaquer Landwehrhagen. Zastron, à Grebenstein[5], devait traverser à Wilhelmshausen et attaquer Lütterberg. Waldhausen, à Hombressen[6], devait traverser à Bonaforth; Schlieffen, à Uslar[7], devait traverser la Werra à Hedemünden et attaquer l'arrière-garde française. Ces franchissements devaient s'effectuer à 3 h du matin. Le prince Frédéric avec quatre escadrons et huit bataillons et la plus grande partie de l'artillerie lourde[8] devait attaquer Kratzenberg. Les attaques devaient commencer à 4 h du matin, sous le code de « *Zéro heure* ».

Les Français avaient leur droite sur la rivière, près de Münden, et leur gauche sur le Lütterberg [côte 370]. C'était une position naturellement très forte avec des pentes abruptes, boisées et tombant directement dans la rivière. La position principale s'étendait donc le long de la crête du mont Lütterberg avec les réserves tactiques derrière. Elle était renforcée et protégée par des abattis. La rive du cours d'eau était surveillée par des patrouilles. Un bataillon de Grenadiers et de l'artillerie tenaient Speele. La Cavalerie se posta sur le flanc droit, au sud de Münden, laquelle était tenue par cinq bataillons de Grenadiers français.

Résumé de l'action: Les dispositions pour l'assaut furent prises durant la nuit. Les quatre colonnes d'attaque anglo-alliées se portèrent dans l'obscurité jusqu'à leur *secteur de départ* sur les rives de la Fulda et de la Werra [Schlieffen]. Tout le monde arriva à temps. Or, la nuit précédente, des déserteurs anglo-alliés avaient averti les Français, et, lorsque Gilsa, Zastrow et Waldhausen amorcèrent le franchissement de leurs cours d'eau respectifs, ils furent harcelés par le feu de patrouilles françaises et saxonnes; un feu peu important toutefois.

À Speele, Gilsa fut appuyé par l'artillerie alliée qui fit taire les quelques pièces que les Franco-Saxons avaient installées là. Les fantassins de Gilsa escaladèrent les rives abruptes, attaquèrent le flanc gauche saxon et le repoussèrent sur les hauteurs entre Lütterberg et Landwehrhagen. Zastrow effectua son franchissement en deux colonnes; la première face à Wilhelmshausen, la seconde à mi-chemin entre Wilhelmshausen et Speele. L'opposition fut faible. La colonne de droite, avec le support de l'artillerie de Gilsa près de Speele, traversa mais tomba ensuite sur de l'Infanterie française retranchée dans des positions étagées sur les pentes. Elle fut clouée au sol. La colonne qui marchait sur sa gauche avait

4. Avec six bataillons d'Infanterie anglo-alliée et dix canons.
5. Avec huit escadrons de Cavalerie et huit bataillons d'Infanterie.
6. Avec huit escadrons et quatre bataillons.
7. Avec six escadrons et deux bataillons.
8. Qui comprenait l'artillerie anglaise de siège.

heureusement réussi à faire traverser de la Cavalerie qui attaqua à revers et aida à traverser. Ainsi, les deux colonnes purent faire leur jonction puis s'emparèrent des pentes sur les hauteurs près de Lütterberg où elles se consolidèrent.

Sur leur gauche, les hommes de Waldhausen franchirent le gué et, avec l'appui de l'artillerie, repoussèrent les défenses. Ils furent bientôt contre-attaqués. Münden envoya pour cela cinq bataillons de Grenadiers français. Trois des bataillons de Waldhausen furent repoussés, et Waldhausen resta avec un seul bataillon. Il[9] le mit en position en travers de la route Münden-Lütterberg et contint l'attaque française. Puis, il envoya ses huit escadrons à Lütterberg où ils furent attaqués par la Cavalerie franco-saxonne ; un violent combat s'ensuivit.

Pendant ce temps, Schlieffen avait commencé à traverser près de Hedemünden. Une sentinelle saxonne l'interpella : « *Qui va là ?* » ; sans se démonter il répondit « *France !* » Malheureusement pour lui, lorsqu'il fut au milieu de la rivière, sur son cheval, ses hommes se déployèrent sur la rive et se mirent à tirailler sans en avoir reçu l'ordre. Il se trouva entre deux feux, mais, par chance, ne fut que légèrement blessé au genou, tant est sans limite la chance, la " baraka " de certains hommes. Il retourna vers ses hommes et les entraîna à travers la rivière. Puis, ils escaladèrent la pente boisée et, enfin, débouchèrent sur les arrières des Franco-Saxons, à temps pour aider la Cavalerie de Waldhausen.

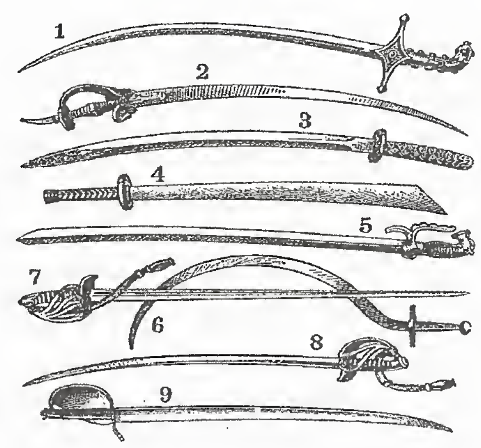
Vers 10 h, tout semblait fini ; mais ce n'était qu'une apparence. L'attaque de diversion du prince Frédéric[10], sur le Kratzenberg, avait réussi. Chevert s'était replié dans les défenses de Cassel, envoyant quelques détachements à travers la rivière pour aider Lusace. Maintenant il était temps pour les Anglo-Alliés de repousser les Franco-Saxons jusqu'aux faubourgs orientaux de Cassel, de contenir les Français de Münden et de forcer la garnison de Göttingen à évacuer. Jusque-là, les Franco-Saxons avaient perdu 700 hommes et 1 000 prisonniers, et les Alliés 700 tués et blessés. Mais ce fut à ce moment que le coup de théâtre se produisit. Des renforts français furent aperçus arrivant du sud. Alors, cette intervention transforma en déroute ce début de victoire anglo-alliée. Gilsa, chargé de toute l'opération, décida de décrocher à travers la rivière. Les Anglo-Alliés rétrogradèrent en bon ordre et la franchirent, laissant le champ de bataille aux Franco-Saxons.

Pertes ♦**Franco-Saxons** : 700 tués et blessés et 1 000 prisonniers. ♦**Anglo-Alliés** : 700 tués et blessés et un millier de prisonniers.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée : Le champ de bataille resta aux Franco-Saxons, les Alliés ayant choisi le salut dans la fuite.

9. Waldhausen.
10. Qui incluait des Anglais.





Sabres : 1. Turc ; 2. Indien ; 3. Japonais ; 4. Chinois ; 5. Arabe (marocain) ; 6. Abyssin ; 7. Français (cavalerie) ; 8. Français (bancal) ; 9. D'abordage.

Dictionnaire encyclopédique Larousse en 2 volumes, 1923,

@ Archives Larousse

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Histoire de la Guerre de Sept Ans en Allemagne, de 1756 à 1763*, traduit par Mr. d'Arnex, orné du portrait du feu Roi de Prusse & d'une carte du théâtre de la guerre, Johann Wilhelm von Archenholz, Auguste Simon d'Arnex, Berne, 1789. ♦ *England, Prussia, and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, Edwin Mellen Press., Lewiston, N.Y.,1989. ♦ *England in the Seven years' war*, Julian Stafford Corbett, Greenhill Books, Londres et Presidio press, Novato (Calif.). ♦ *Histoire des guerres d'Allemagne*, Henry Lloyd, Institut de stratégie comparée, Fondation pour la recherche stratégique : Économica, Paris, 2001. [lecture seulement]

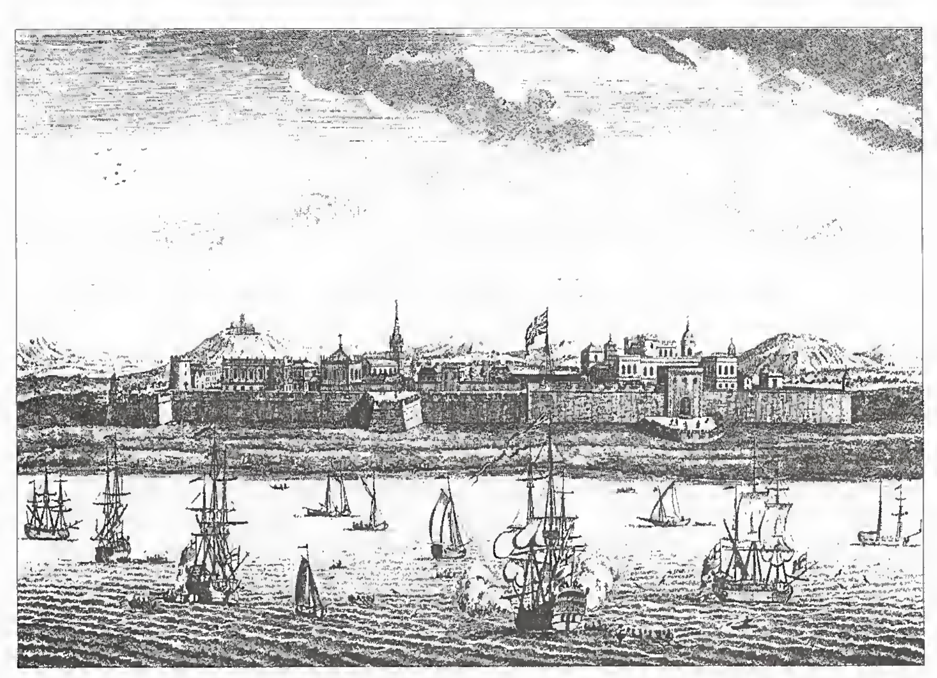
Madapollam. *Siège de*

Date de l'action: 27 juin 1757.

Localisation: Ville côtière des Circars (Indes orientales) située près de l'embouchure du fleuve Godavery, à 75 kilomètres à l'est-nord-est de Mazulipatam. Coordonnées géographiques: 16° 25′ de latitude N., et 82° 00′ de longitude E.

Contexte: En 1756, quand Calcutta fut menacée par Siraju-Daola, les Anglais avaient demandé secours aux Hollandais de Chinsurah et aux Français de Chandernagor. Les Hollandais avaient refusé, mais les Français avaient offert aux Anglais la protection des murs de Chandernagor. Quoiqu'elle fût faite de bonne foi par les Français, cette offre fut considérée comme humiliante pour les Anglais trop fiers, qui finalement refusèrent. Lorsque le Sudabar demanda aux Français de l'aider à détruire les Anglais, les Français refusèrent.

Entre le 16 octobre et le 20 novembre 1756, la flotte anglaise de Watson amena Clive et son armée au Bengale afin d'aider le major Kilpatrick à reprendre Calcutta par la force. Watson et Clive devaient aussi, si nécessaire, attaquer le Subadar dans sa propre capitale et, de plus, si la nouvelle d'une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre les atteignait alors qu'ils avaient tous leurs effectifs sous la main, ils devaient détruire l'établissement français de Chandernagor.



Madras au XVII[e] siècle. La ville – de près de 3 000 000 d'habitants aujourd'hui – a été rebaptisée Cennai, un nom tamil, afin d'effacer toute trace de passé britannique. Bibliothèque municipale de Pondichéry.

Stratégie ou tactique: La factorie de Madapollam située sur l'un des bras de la Godavery, près de son embouchure, fut prise par les Français.

Résumé de l'action: Les Français envoyèrent une petite unité qui vint installer une batterie. L'artillerie entra immédiatement en action; puis les Français présentèrent une sommation au commandant anglais, lequel accepta de capituler[1].

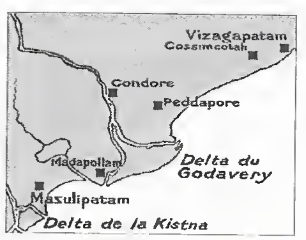
Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le secteur passa aux Français.



La Pompadour

Jeanne Antoinette Poisson, 1721-1764, maîtresse du roi de France Louis XV, fut l'une des causes des malheurs militaires de la France durant la catastrophique Guerre de Sept Ans. Elle faisait et défaisait, au nom du roi, les carrières des généraux et des amiraux français dont elle n'exigeait, pour seule compétence, que la soumission à sa personne. Elle mourut en 1763, un an après le désastreux traité de Paris, désespérée de voir que sa politique avait échoué. Bibliothèque nationale.



Carte des Circars, région des Indes située au nord du Carnate. Carte élaborée par l'auteur.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Histoire de la Guerre de Sept Ans en Allemagne, de 1756 à 1763*, traduit par Mr. d'Arnex, orné du portrait du feu Roi de Prusse & d'une carte du théâtre de la guerre, Johann Wilhelm von Archenholz, Auguste Simon d'Arnex, Berne, 1789. ♦*England, Prussia, and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, Edwin Mellen Press, Lewiston, N.Y., 1989. ♦*England in the Seven years' war*, Julian Stafford Corbett, Greenhill Books, Londres et Presidio Press, Novato (Calif.). ♦*Histoire des guerres d'Allemagne*, Henry Lloyd, Institut de stratégie comparée, Fondation pour la recherche stratégique: Économica, Paris, 2001. [lecture seulement]

1. Sans conditions.



Madras. *Siège de*

Date de l'action: 12 novembre 1758 - 17 février 1759.

Localisation: Capitale des Indes anglaises, sur la côte du Coromandel ; aujourd'hui **Chennai.** Tamil Nadu, 11° 00′ de latitude N., 78° 15′ de longitude E.

Contexte: Dans les Indes comme dans le reste du monde, la Guerre de Sept Ans opposait les blocs belligérants : France-Angleterre. Après la prise d'Arcate, il ne restait sur le chemin de Madras que Chengalpat et Conjeveram tenus par les Anglais. Chengalpat était vraiment l'avant-dernier verrou à faire sauter avant d'attaquer Madras.

L'erreur tactique de Lally-Tollendal de marcher contre Chengalpat après avoir réduit Arcate donna à la compagnie anglaise de Madras[1] l'occasion de renforcer cette place effectivement. Le partisan Murzafabeg n'avait, depuis les succès des Français, aucun emploi pour les troupes qu'il avait levées ; il conduisit les meilleures, 70 cavaliers et 200 Cipayes, à Chengalpat où elles se mirent à la solde directe de la compagnie anglaise. Le 30 octobre, il fut décidé d'augmenter la garnison à 100 Européens et 1 200 Cipayes, d'envoyer plusieurs pièces d'artillerie de brèche, de stocker trois mois de munitions de bouche et de guerre, et de réparer les ouvrages. En même temps, le capitaine R. Smith fut remplacé par le capitaine Preston à la tête de la garnison de Chengalpat. Avant son arrivée, Smith avait détaché Murzafabeg, le 29 octobre, avec quatre compagnies de Cipayes et quelques cavaliers, pour déloger un peloton de Cipayes pro-Français qui s'était posté dans le village de Polipore, situé à quelque trois kilomètres de l'autre côté de la Paliar. Murzafabeg les attaqua à l'aube, en tua 20, dispersa le reste et s'empara de 60 de leurs mousquets sur les morts ou abandonnés en décrochant. L'arrivée à Pondichéry[2] d'un vaisseau en provenance de l'Île de France, *avec des trésors*, de même que 100 000 roupies apportées de Tripetti par M. Moracin, permit à Lally de mettre ses troupes en marche. Comme les premières averses de la saison de la mousson marquaient la fin du mois d'octobre, des unités commencèrent à s'assembler à Carangoly, Salawauk et Conjeveram ; monsieur Lally lui-même vint de Pondichéry jusqu'à Wandewash. Le 2 novembre, 250 Européens, 100 auxiliaires, avec des cavaliers noirs et des Cipayes, se mirent en marche à partir de Salawauk. Ils firent halte à Polipore où ils furent rejoints, le 5 novembre, par 400 Européens supplémentaires avec plusieurs pièces d'artillerie de siège et un mortier. Il fut décidé aussi que 1 200 Européens et 1 800 Cipayes[3] entreraient immédiatement en campagne pour couvrir ces trou-

1. La British East India Company. Deux autres sociétés commerciales exploitèrent ces régions du Carnate indien : la Compagnie des Indes [française] et la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales ou *Vereenigde Oostindische Compagnie*, fondée en 1602.
2. Le 18 octobre.
3. Cipayes anglais ; en fait, la plus grande partie de la garnison de Madras.

pes transférées à Chengalpat. La moitié de cette troupe de couverture, sous les ordres du lieutenant-colonel Draper, avancerait jusqu'à Vendalore [à 16 kilomètres de Chengalpat], tandis que l'autre moitié [colonel Lawrence] stationnerait au mont Saint-Thomas, prête à intervenir pour appuyer Draper. Ils se mirent en marche le 7 au matin. À la nouvelle de l'entrée en campagne de cette armée de couverture aux effectifs écrasants, les Français ne traversèrent pas la rivière à Polipore[4].

Chefs en présence ♦**Anglais**: Le gouverneur de Madras était George Pigot, d'origine huguenote[5]; le colonel Lawrence[6] commandait l'armée anglaise. Trois officiers de haute valeur [le lieutenant- colonel Draper, le major Caillaud et le major Brereton] le secondaient efficacement.

♦**Français**: général Thomas, comte de Lally et baron de Tollendal[7].

Effectifs engagés ♦**Français**: Lally rassembla ses troupes, près de 2 000 fantassins européens, 300 cavaliers indiens et 500 Cipayes. Cette armée fut divisée en quatre brigades. ♦**Anglais**: La garnison anglaise de Madras comptait 1 910 Européens, 2 220 Cipayes et 200 cavaliers; 3 900 soldats, en provenance de Chengalpat, harcelèrent bientôt les lignes françaises de circonvallation. Au total, plus de 8 200 hommes. C'était un absurde paradoxe qui voulait que, avec moins de 3 000 Français, Lally-Tollendal pouvait aller assiéger une ville forte défendue par plus de... 8 000 Anglais. C'était montrer un mépris inconcevable — et, d'un point de vue strictement tactique, totalement suicidaire — à l'égard des Anglais. La haine de Lally pour les Anglais qui martyrisaient sa patrie d'origine (l'Irlande) contribuait à lui faire commettre des erreurs stratégiques, car, selon tous les théoriciens militaires, la haine est la pire des conseillères.

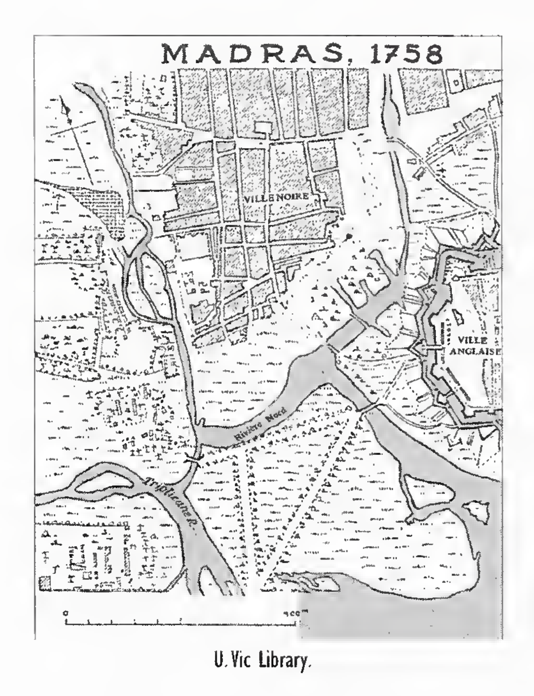
Stratégie ou tactique: Les défenses de Madras comprenaient le Fort Saint-George et trois ouvrages fortifiés qui protégeaient la Ville-Noire.

Fait rare dans les annales de la poliorcétique, la garnison anglaise était numériquement supérieure aux assiégeants. L'attitude extrêmement hautaine de Lally-Tollendal lui créait tant d'ennemis que ses subordonnés sabotaient systématiquement ses ordres. Ce fait, beaucoup plus que la différence d'effectifs, explique

---

4. En fait, Chengalpat fut prise par les Français le 25 novembre 1758.
5. Le baron Georges Pigot, né le 4 mai 1719 à Londres, mort le 11 mai 1777 à Madras. Il était commerçant à la British East India Co. et il devint gouverneur de Madras. N'oublions pas que les Indes appartenaient alors à cette compagnie et non pas à l'Angleterre en tant que nation, même si des soldats anglais y mouraient. Pigot fut déposé par le conseil de Madras en 1776 et mourut un an plus tard.
6. Stringer Lawrence, militaire anglais qui naquit le 6 mars 1697 à Hereford, Angleterre, et mourut à Londres le 10 janvier 1775.
7. Thomas-Arthur comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Bien qu'il fût courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France, il fut jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766.





U. Vic Library.

cet échec français devant Madras. Marc Chassagne[8] donne quelques exemples de cette mésentente. « *Bussy rencontre*[9] *le régiment de Lally, sous les ordres du chevalier de Crillon. Celui-ci, qui a fini de rallier ses hommes, va se porter en avant pour occuper un pont du Montaron, par lequel les Anglais devaient passer pour rentrer au fort. Mais Bussy l'en dissuade: il n'a pas de canon, tandis que les Anglais en ont. Bussy n'a dans l'armée aucun commandement. Mais ce volontaire, qui a rang de brigadier, est supérieur en grade à Crillon. Pendant qu'ils discutent, le temps s'écoule. Et, lorsque Crillon se décide à occuper le pont, il est trop tard; le gros de la colonne est passé. Il est généralement admis par les historiens, tant français qu'anglais, que si Bussy n'avait pas retardé Crillon, aucun Anglais n'aurait pu rentrer dans la place. Et, comme c'était l'élite de la garnison qui avait suivi Draper* [dans cette sortie], *il est assez probable que la ville, démoralisée, n'aurait plus opposé une longue résistance.* » Lally resta persuadé [sans doute avec raison] que Bussy avait délibérément trahi la France par haine contre lui. Lally, qui se croit par ailleurs un expert en poliorcétique, exige que l'attaque se fasse par le nord de la ville, alors que les vrais experts, dont le chevalier Durré, qui commande l'artillerie, préconise le sud. « *Il n'y a,* répond Lally, *que les génies ordinaires qui se conduisent par les règles ordinaires.* » La haine des officiers et de la troupe s'amplifiait contre Lally. Il y avait dans Madras deux cents déserteurs français qui narguaient les troupes françaises du haut des remparts et cherchaient à les attirer dans la désertion. Le nom seul de Lally leur était un épouvantail. « *Il eût été très facile de ravitailler l'armée,* continue Chassagne, *si l'on avait eu de la Cavalerie indigène. Lally, persuadé qu'elle est inutile... a tout refusé, les a contraints de se donner aux Anglais.* » Les soldes n'étaient pas versées. Les soldats refusaient de travailler aux retranchements. Lally ordonnait de continuelles modifications de ses plans d'attaque. Il fallait déplacer les batteries, ce qui indisposait les troupes. Quant à lui, il ne paraissait jamais en première ligne. Il s'enfermait à l'arrière dans son bunker, une ancienne poudrière, et les hommes pensaient qu'il était lâche. Les blessés étaient laissés dans un abandon scandaleux; Bussy voulut construire un hôpital à ses frais, mais Lally l'en empêcha. Entouré d'un état-major couvert de dorures, Lally ne

8. Voir *in fine.*
9. Le 14 décembre 1758.



souffrait que la présence des flatteurs[10]. Il renvoyait immédiatement tout officier qui émettait une opinion intelligente, décourageait les bonnes volontés. « *Ses ordres incohérents, donnés de trop loin, ont fait tuer trop de monde pour un résultat nul. Les hommes sont las de cette inutile boucherie.* » La troupe ne voulait plus lancer d'assaut. C'était un refus général[11]. Dès que l'escadre anglaise se montra, les troupes françaises commencèrent à quitter les tranchées avant d'en avoir reçu l'ordre. Tous les stocks logistiques furent brûlés, les canons encloués ; 45 grands blessés furent même abandonnés dans l'indifférence. Pigot en prit soin. La discipline s'était littéralement liquéfiée dans l'armée française. Lally-Tollendal était tellement touché par le mauvais succès de sa campagne qu'il ne voulait plus rien tenter.

Résumé de l'action: Le 12 novembre, Lally atteignit la plaine de Madras. Le lendemain, il observa les défenses. Après avoir bien étudié les fortifications et le dispositif anglais, il attaqua les trois ouvrages fortifiés qui protégeaient la Ville-Noire. Ils furent pris. Lorsque la Ville-Noire fut prise, une nuée de 10 000 détrousseurs de cadavres, de pillards et de mendiants, qui suivaient l'armée pour en tirer profit, pilla la riche ville, au grand dam de Lally qui n'avait ni le temps ni les effectifs pour les en empêcher. Ce pillage s'éleva à des sommes de 600 000 livres sterling, desquelles 3 700 seulement vinrent enrichir la caisse de l'armée française en campagne, données par les Arméniens que Lally avait sauvés du pillage. La ville fut pillée sous les yeux de l'armée anglaise, réfugiée dans le Fort Saint-George, qui ne fit aucune sortie, aucune contre-attaque pour les arrêter en dépit de ses effectifs très supérieurs à l'armée assiégeante.

La Ville-Noire occupée, deux brigades françaises se portèrent sur la droite près de la mer. La *Brigade irlandaise* de Lally et la brigade de marins débarqués s'établirent à l'est de la ville.

Vers 10 h le matin suivant, les Anglais[12] attaquèrent la droite de la Ville-Noire. D'Estaing se précipita vers eux lorsqu'il aperçut des troupes vêtues de rouge, car il croyait avoir affaire aux volontaires français de l'île Bourbon qui portaient cette couleur voyante. Il piqua des deux pour se mettre à leur tête, mais, comme on peut s'y attendre, grande fut sa surprise lorsque les *Habits-Rouges* le firent prisonnier. Le Régiment de Lorraine fut lui-même victime de cette erreur. Ce

10. Comme Soubise [voir Lütterberg, 10 octobre 1758], Lally était un incompétent ; et comme lui encore il était une créature de la Pompadour, maîtresse du roi. Combien de milliers de morts doit-on attribuer à de telles protections si insensées ?

11. « Lorsque les hommes se rassemblent constamment par petits groupes et se parlent à l'oreille, le général a perdu la confiance de l'armée. » Sun Tzu ; 41e Principe du Chapitre IX [Les Marches] de *l'Art de la Guerre*. p. 166. Mei Yao Ch'en précise à ce sujet que, outre la critique de leurs officiers, les hommes sont certainement « en train de projeter une désertion ». Mei Yao Ch'en [1002-1060 apr. J.-C.] était poète, académicien et haut fonctionnaire impérial. Il a écrit un commentaire sur l'œuvre de Sun Tzu, et il reste connu pour cela.

12. En l'occurrence le colonel Draper avec 500 hommes, et le major Brereton avec 250 hommes et 2 canons.

ne fut que lorsque les 750 assaillants [de Brereton et de Draper] ouvrirent un feu d'enfer sur leur flanc gauche que les Lorrains refluèrent en désordre, abandonnant leurs canons. Si les Anglais avaient avancé, ils auraient pu s'emparer sans mal de cette artillerie régimentaire. Mais ils hésitèrent et le Régiment de Lorraine, rallié par ses officiers, attaqua les Anglais à la baïonnette, jetant le désordre dans leurs rangs. Ils refluèrent à leur tour.



Bibliothèque municipale de Pondichéry.

Pour regagner leur point de départ, le Fort George, les Anglais devaient traverser une plaine marécageuse et un petit pont dont le Régiment de Lally s'approchait aussi. Les 750 Habits-Rouges couraient à toutes jambes, poursuivis de près par les Français qui en capturèrent 80. En voyant fuir les Anglais, le chevalier de Crillon, qui commandait la Brigade de Lally, de l'autre côté de la ville, pensa que, s'il s'emparait du pont, il couperait la retraite des Anglais et les forcerait à combattre ou à se rendre. Il demanda donc à de Bussy l'autorisation[13] d'y amener la brigade. Comme de Bussy refusa, pour des raisons qui ne peuvent s'expliquer que difficilement, Crillon prit 50 hommes et alla occuper le pont. Mais c'était une force insuffisante pour arrêter les Anglais pris de panique. Ces derniers traversèrent le pont au prix de lourdes pertes, car les hommes de Crillon les fusillèrent à bout portant.

Au total, cette seule sortie coûta plus de 206 hommes aux Anglais, dont 103 prisonniers. Les pertes françaises furent beaucoup moins lourdes, bien que ces derniers aient perdu d'Estaing [prisonnier] et Saubinet [tué].

Le même jour, Lally établit son poste de commande dans la Ville-Noire et attendit son artillerie de siège. Mais le manque d'argent menaçait chaque jour d'obliger les Français à arrêter la campagne. Le 21 décembre 1758, arriva une frégate [la FIDÈLE] avec de l'argent frais et de l'artillerie : 20 pièces de 12, de 18 et de 24 livres, et 10 mortiers de 8 et de 12 livres. Les Français les mirent aussitôt en batterie et une nouvelle tranchée parallèle fut ouverte à 450 mètres du fort. Contre l'avis de tous, Lally avait décidé d'attaquer le fort du côté opposé

13. En fait, ce n'était pas une **autorisation** mais une **opinion** ; car, quoique d'un grade supérieur, Bussy n'avait pas le commandement de cette unité, ni directement ni indirectement.



à la position qu'il avait prise, quoique ce côté soit en apparence plus solide ; en fait, les approches de son côté étaient plus aisées.

Lally commençait à se rendre compte que son armée perdait toute discipline. Beaucoup de soldats allaient piller les maisons vides plutôt que de creuser les tranchées. L'ivrognerie faisait des ravages, spécialement parmi les troupes irlandaises de Lally, peu habituées au vin. Le pillage de la riche Ville-Noire était continuel. Les pilleurs venaient de partout, de Pondichéry, de l'armée et des environs. De plus, trois de ses six officiers d'Infanterie avaient été tués. Or, la garnison de Chengalpat[14] harcelait de temps en temps les groupes isolés de Français afin de perturber leurs lignes de communication. De plus, le major Caillaud[15], envoyé à Tanjore, revint avec 600 hommes, dont 300 cavaliers, et Mohamed Isouf amena 2 000 hommes de plus. Toutes ces troupes harcelaient les Français assiégeants. Pour corser le problème déjà fort épineux, dans les murs de Madras se trouvaient 200 déserteurs français et indiens[16] qui — avec la bénédiction des Anglais qui faisaient feu de tout bois — montaient sur les murailles du fort afin d'inciter leurs concitoyens à déserter.

Le 2 janvier 1759, enfin, deux batteries françaises ouvrirent le feu et ne cessèrent de tirer durant 42 jours. La garnison anglaise fit de multiples sorties qui échouèrent avec de fortes pertes. Au terme de cette longue épreuve, la garnison reçut des nouvelles encourageantes annonçant que la flotte de l'amiral Pocock arrivait à Bombay. Mais une brèche avait été ouverte dans les murailles. Par chance pour les Anglais, Lally ne se décidait pas à donner l'assaut. Finalement, il s'y décida et fixa la date pour le 16 février 1759 au soir, mais trop tard : dans l'après-midi, l'amiral Pocock apparaissait.

À cause du temps perdu par Lally, la situation des assiégeants était désespérée. Les troupes n'avaient pas été payées, les vivres manquaient, la poudre aussi. Les bombes n'étaient plus lancées depuis trois semaines, car le stock était épuisé. Les troupes locales indiennes, non payées, avaient fondu sous l'effet de la désertion. La garnison de Pondichéry ne se composait plus que de 300 hommes, tous invalides à divers degrés, et la flotte anglaise mettait maintenant la ville française en danger.

Durant la nuit du 17 février 1759, l'hésitant Lally donna enfin l'ordre de lever le siège[17]. Lally fit envoyer les blessés par bateaux. N'ayant pas de bétail pour tirer toute son artillerie, il abandonna cinq pièces dans les tranchées. Dans la pagode

14. Elle comprenait 1 300 hommes, dont 100 Européens et 1 200 Cipayes commandés par le capitaine Preston.
15. De l'armée anglaise en dépit de son nom ; c'était un officier mercenaire suisse [protestant].
16. Déserteurs à cause d'arrérages de soldes.
17. En fait, les soldats, furieux contre lui, quittaient les tranchées des lignes de circonvallation et de contrevallation avant même l'ordre de décrochage.



qui servait d'hôpital, il laissa 45 blessés graves avec un chirurgien pour s'occuper d'eux qu'il recommanda au gouverneur anglais de Madras par une lettre. Les Français levèrent le camp sans que la garnison, soulagée, songe à les poursuivre.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquences de cet échec français: L'échec était en grande partie dû au fait que les Français assiégeaient avec moins de 3 000 hommes une forteresse défendue par plus de 8 000 soldats anglais, mais aussi à la violence du caractère de Lally avec ses subordonnés. Son tempérament excessif poussait les autres, par réaction, à saboter ses ordres ou à résister passivement à toute coopération avec lui. Ce fut à cela que peut être attribué le comportement de Bussy qui refusa d'occuper le pont, au début du siège, ce qui aurait immédiatement terminé les opérations. Lally se mit même à dos le conseil de Pondichéry, qui refusa de lui voter des fonds pour l'entretien de ses troupes. D'ailleurs, lorsque le comte arriva à Pondichéry, son humiliation devant Madras déclencha chez tout le monde *« la joie la plus indécente »*[18]. Nazeabullah, frère du Nabab, qui avait d'abord accompagné les Français devant Madras, s'était retiré à Nelore. Dès qu'il entendit que les Français avaient levé le siège de Madras, il décida de changer de camp et de passer aux Anglais. Afin de se démarquer des Français et de se racheter aux yeux des Anglais, il massacra les quelques officiers français de son armée, à l'exception de leur chef Saint-Denys.

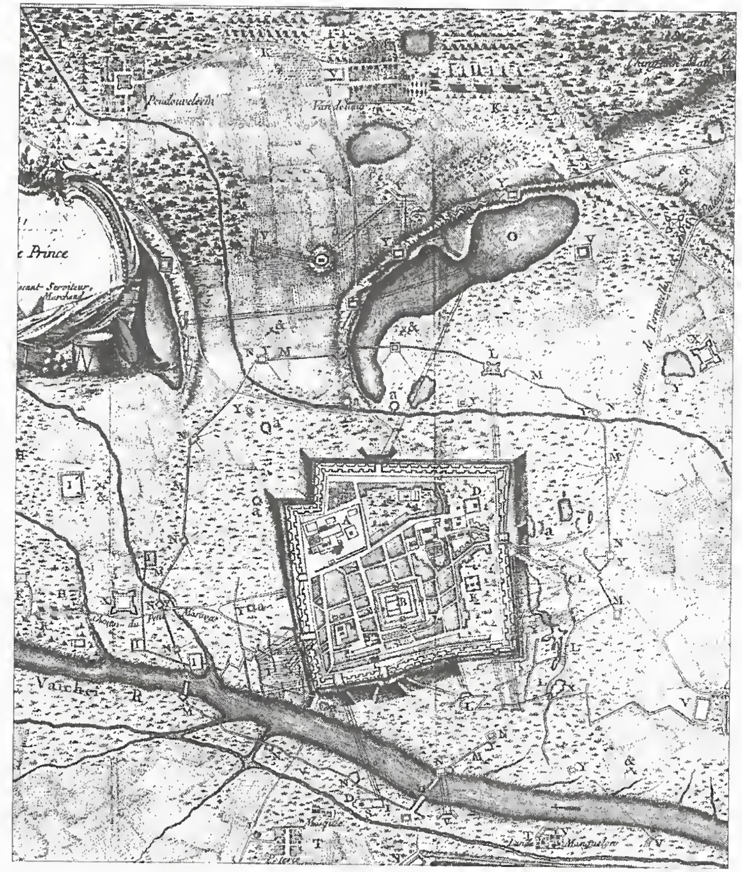
SOURCES ET LECTURES : ♦ *The decisive battles of India from 1746 to 1849 inclusive*, George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914, V. Pondichéry... ♦ *Historical Fragments* (of the Mogul Empire, etc.), Robert Orme, Bangabasi Office, Calcutta, 1905.

18. Ces mutineries, directes ou indirectes, auraient dû être fortement réprimées par Lally. Mais il craignait un soulèvement général de l'armée contre son commandement. Tous les tacticiens depuis la plus haute antiquité préconisent la répression la plus sévère contre les meneurs. Bérault Stuart lui-même parlait ainsi des mutineries : « Que les chefz mectent garde partout pour veoir si les gens dans la place se mutineront point, ou trouueront conseil ensemble, et ce garde de cela surtout. Et s'il y auoit quelque chef mutins de fourrer en cul de fosse et en faire une grosse pugnicion publique. Et auant que les ennemys viennent au siège auoir entreprins auec leurs [f.21V] gens de dehors quel signe ilz feront ne comment ilz seront assiégez, ne c'est à dire par feu de nuyt et par fumée de iour. Et qu'ilz se gardent de débatz et contencions ou questions et pugnir ceulx qui les feront. » [Traité sur l'Art de la Guerre, Bérault Stuart, Martinus Mijhoff, La Haye, 1976. p. 18, lignes 540-547]



Maduré. *Siège de*

Date de l'action: 15 septembre - 7 novembre 1763.



Plan général de Maduré. Archives municipales de la Bibliothèque de Pondichéry.

Localisation: Le Madura ou Madoura[1] était le district administratif de la ville de Maduré, dans le sud des Indes. Il est aujourd'hui situé dans l'État tamoul Nadou; bordé à l'ouest par l'État du Kérala. Le Madura occupait une partie de la plaine de l'Inde méridionale, il allait jusqu'aux Ghâts occidentaux. Aujourd'hui Madurai, Bharat, 09° 56′ de latitude N., 78° 07′ de longitude E. [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

1. À ne pas confondre avec l'île de Madura, appelée aussi *Madoera*, située à Timor, Java-Est, Indonésie, par 07° 00′ de latitude S. et 113° 20′ de longitude E.



Conflit: Paix officielle entre les Français et les Anglais. Guerres coloniales anglaises; participation de mercenaires français du côté des Maduriens.

Contexte: L'histoire ancienne du Madura est associée aux rois Pandya. Plus tard, le pays fut conquis par les Côlas, les Vijayanagars, les Musulmans et enfin les Marathes[2], qui en étaient encore les maîtres au moment de la conquête anglaise. La ville de Maduré, sa capitale, est aujourd'hui la deuxième ville de l'État en population. Située sur la rivière Vaigai (Vaichei) et ceinturée par les collines de l'Anaimalai (de l'Éléphant), du Nagamalai (du Serpent) et du Pasumalai (de la Vache), la vieille ville était le site de la capitale Pandya [du IVe au XIe siècle apr. J.-C.]. Maduré fut au XVIIIe siècle le siège d'une longue résistance à l'accaparement de la British East India Company, qui utilisait l'armée anglaise et la Royal Navy à ses propres fins[3].

EXPLICATION DES RENVOIS

A *Palais du Roi*
B *Grandes Pagodes ou Temple de Gentils*
C *Eglise Romaine*
D *Petite Pagodes*
E *Logement de Camsaëb*
F *Etang Revêtu de Pierres*
G *Logement du Nabad Mahamet Alikam*
H *Camps des Anglois et Indiens au 1er Siége*
I *Attaque du premier Siége*
K *Différents Campemens des Anglois et Indiens autour de la Ville au 2e Siége*
L *Principale attaque du 2e Siége*
M *Ligne de Contrevallation*
N *Redoute des Anglois sur leur ligne de Contrevallations*
O *Etang qui etoit à sec pendant le 2e Siége*
P *Lac ou grand Etang*
Q *Pagode fortifiée et endroit des Signaux pour les Anglois*
R *Château de plaisance des Roys*
S *Pagode fortifiée*
T *Aldée fortifiée par les Anglois*
U *Aldée non fortifiée*
V *Batteries Angloise pour battre les Redoute Y*
X *Fortins des Anglois pour retirer leur grosse Artillerie pendant l'hiver*
Y *Redoutes construites par le Sr. Marchand et prises par les Anglois pendant le 2e Siége.*
Z *Mosquée batti en l'honneur d'Alexandre.*
& *Endroit ou se sont donne les differens Combats*
a. *Redoutes qui ont tenu jusqu'à la livraison de la Place.*

En mai 1757, le capitaine Calliaud, officier mercenaire [suisse] de l'armée anglaise, tenta une attaque surprise pour s'emparer de la puissante forteresse de Maduré afin de soumettre ses habitants récalcitrants. Mais les Anglais échouèrent avec de grosses pertes dans leur attaque militaire. Ils durent donc se résoudre à susciter la trahison chez les chefs maduriens au moyen de fortes sommes d'argent. L'historien anglais d'origine huguenote Robert Orme, qui nous rapporte[4] cette tentative avortée, a le mérite de décrire les fortifications de la forteresse que les Anglais démolirent en 1837 — sous prétexte d'agrandir la ville — afin de neutraliser toute volonté de s'opposer à leur mainmise sur le pays. «*La muraille intérieure de Maduré est de 6,60 m de hauteur en incluant le parapet qui s'élève à 1,80 m*

2. Musulmans, eux aussi.
3. On sait que les Indes sont restées la propriété de la British East India Company jusqu'à la célèbre révolte des Cipayes, qui eut lieu en 1857, occasionnée par les abus de la Compagnie. À l'issue de cette cruelle guerre qui se termina par d'affreux massacres, la Compagnie céda cette immense colonie commerciale à la reine Victoria d'Angleterre, qui en devint la souveraine puis l'impératrice.
4. *The History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan, from the Year MDCCXLV*, to which is prefixed a dissertation on the establishments made by Mahomedan conquerors in Indostan. The second edition, corrected by the author, Robert Orme, printed for John Nourse, Londres, 1773-1778, 2 tomes.

au-dessus du rempart. Tous les 90 m ou moins, la symétrie n'étant pas toujours respectée, s'élève une tour carrée. La fausse-braie[5] *fait 9 m de large. La muraille extérieure la dépasse de seulement 1,50 m [...] À mi-chemin entre les tours de la muraille intérieure, on trouve une protection similaire avec des meurtrières qui commandent le fossé et couvrent la partie intermédiaire de la muraille [...] Tout au long du parapet du mur intérieur ont été percées des meurtrières, de même que dans certaines des tours de ce même mur; les autres sont munies d'embrasures pour pièces d'artillerie. Le secteur choisi pour l'attaque était celui de la première tour, à gauche de la porte ouest. C'était le seul point où la fausse-braie était dégagée de l'épaisse haie d'épineux, qui avait — non sans bonnes raisons — été développée partout ailleurs. Mais la garnison, trop confiante dans les défenses, avait totalement négligé le fossé, lequel, à la suite de continuels amoncellements limoneux apportés par les pluies, était presque comblé jusqu'au niveau de la plaine. La troupe chargée de l'attaque se composait de 100 Européens et de 200 Cipayes. Le reste des troupes resta en retrait, en arrière, prêt à appuyer l'attaque si nécessaire. Calliaud dirigea lui-même sa troupe; il expliqua soigneusement l'objectif et la marche à suivre, et exigea un silence complet. Les hommes de tête transportaient les six échelles courtes destinées à escalader la muraille extérieure; suivaient les six plus longues pour la muraille intérieure. Dès que vingt hommes eurent pénétré dans l'espace de la fausse-braie, il était prévu qu'ils devaient immédiatement faire venir les échelles longues afin de les placer contre la tour; mais personne ne devait les escalader jusqu'à ce que toutes les échelles fussent en place; et dans ce cas, pas plus de trois hommes à la fois sur chaque échelle. Les premières échelles furent donc dressées. Calliaud, à la tête des premiers assaillants, avait pris une des longues échelles et l'avait dressée contre la tour, quand tous ses espoirs furent détruits par un de ces accidents qui par leur banalité échappent aux plus élémentaires précautions et prévisions. Un chien, habitué à se procurer ses repas au mess des soldats anglais, avait accompagné ces derniers depuis Secundermally (Tirupparankunram) jusque dans le fossé. Probablement anxieux de ne pouvoir suivre ses amis soldats dans la fausse-braie, il se mit à aboyer. Un autre chien perché au sommet du rempart lui répondit par ses propres aboiements, et leurs tapages conjugués réveillèrent une sentinelle endormie qui se mit à hurler: "*Aux armes! *" afin de réveiller le poste de garde de l'entrée*[6]*. Les soldats anglais qui se trouvaient dans la fausse-braie, voyant que l'alarme était donnée, au lieu de continuer d'introduire les autres échelles, tâchèrent*

5. Fausse-braie, fausse-braye, fausse-bray: muraille plus basse que le rempart principal, parfois surmontée d'un parapet crénelé. La fausse-braie est construite en avant du rempart et parallèlement à celui-ci. Elle formait une enceinte extérieure utilisée aux XVIe et XVIIe siècles comme ceinture supplémentaire. Les fausses-braies furent abandonnées par les ingénieurs militaires, car, sous bombardement intensif, les éclats qui allaient ricocher contre la muraille principale venaient frapper dans le dos ses défenseurs pris alors dans un piège infernal. Les "9 m" indiquent l'espace situé entre la muraille principale et la fausse-braie qui mesurait un peu plus de cinq mètres de hauteur.

6. Tout comme jadis, lors d'une attaque gauloise contre la forteresse romaine du Capitole, les oies sacrées du temple voisin [du Capitole] donnèrent l'alarme.



d'escalader celles qui étaient déjà dressées. Malheureusement, [dans la précipitation], ils montèrent en nombre si grand que les échelles se brisèrent sous le poids des hommes. Tout ceci jeta la confusion [et la panique] dans le fossé et personne ne fit plus ce qu'il aurait dû faire. Pendant ce temps la garnison qui affluait sur le rempart suspendit des torches bleues au soufre, put apercevoir la troupe assiégeante et commença à faire pleuvoir sur les Anglais des flèches, des pierres, des lances et des coups de feu. Sur quoi Calliaud ordonna la retraite [...]»

En juillet 1757, la British East India Company fit une nouvelle tentative au même endroit, mais subit, de nouveau, un échec humiliant. Orme décrivit ainsi cette nouvelle action: *«Les gabions, les fascines et les plate-formes avaient été préparés dans le camp [anglais]. Dès qu'ils furent prêts, la troupe s'en munit et marcha le 9 à la nuit vers la façade occidentale de la ville pour établir une batterie dirigée vers la courtine entre la porte et la tour où l'assaut des Anglais avait échoué le 1er mai. La batterie qui comptait deux pièces de 18 livres et quatre pièces de campagne fut terminée avant le lever du jour et ouvrit le feu à l'aube. Le parapet de la fausse-braie fut vite démoli et la muraille intérieure, quoique fort solide, était, vers midi, si ébranlée que son parapet s'écroula; le mur lui-même fut suffisamment ébréché pour permettre à un homme de grimper jusqu'au sommet. Mais la garnison colmata la brèche en un temps très bref avec des troncs de palmiers [...] Pour empêcher l'ennemi de renforcer davantage ses défenses, Calliaud décida d'attaquer immédiatement. Pour ce qui est des Européens, seuls les artilleurs furent laissés à leur batterie. Tout le bataillon de 120 hommes se mit en marche, suivi par la compagnie de Cafres, et eux-mêmes par 400 Cipayes. Calliaud conduisait les Européens, et Mahomet Issouf les Cipayes. La garnison avait aussi créé une unité de Cipayes à partir de ses "porte-mousquets". Quoique grandement inférieure à nos troupes[7], cette unité se montra d'une qualité bien supérieure à ce qu'elle était auparavant. Elle fut postée sur la porte ouest afin de couvrir la fausse-braie, le rempart et la tour attaquée. Beaucoup de ceux qui se trouvaient sur le rempart furent immédiatement tués ou mortellement blessés. Ceci freina l'ardeur de ceux [des soldats anglais] qui suivaient. Un officier les abreuva de qualificatifs imprudents [d'insultes] qui entraînèrent le refus d'avancer sur toute la ligne, en dépit des exhortations et de l'agitation de Calliaud qui se trouvait alors dans la fausse-braie afin de mener lui-même l'assaut. Ceux qui avaient amorcé l'escalade redescendirent sans vouloir atteindre le sommet, prétextant que l'entreprise était impossible. En fait le danger était aussi grand dans la fausse-braie en dessous. En plus de tout ce qu'il déversait sur ceux qui se trouvaient dans la fausse-braie, l'ennemi avait préparé des sacs et des poches pleines de poudre qu'il enflammait avant de les jeter sur la tête des assaillants, et les dégâts dus aux explosions étaient inévitables et intolérables. En dépit de cela, Calliaud prolongea*

7. C'est-à-dire aux troupes anglaises; n'oublions pas que c'est l'historien anglais Orme qui parle.



l'attaque durant une demi-heure. Puis, constatant que ses ordres n'étaient plus suivis et que les pertes s'aggravaient, il ordonna la retraite. Quatre des meilleurs sergents avaient été tués et autant blessés. Beaucoup d'autres Européens avaient subi le même sort. Dix Cafres et 100 Cipayes étaient hors de combat mais peu furent tués ou mortellement blessés. »

En définitive, le capitaine Calliaud dut se résoudre à faire capituler la place forte en payant les rebelles 1 700 000 roupies pour que la citadelle soit livrée aux Anglais.

Les résultats étaient maigres et sans gloire. Le désordre régnait partout; les Kallans ravageaient l'ensemble du pays. Le grand Hayder Ali, soldat de fortune, fut repoussé mais aucun revenu ne pouvait être collecté [sous forme d'impôts] par la British East India Company nulle part en dehors de la ville de Maduré. Cette imposition par la Compagnie anglaise des populations « colonisées » était l'un des grands moteurs qui motivaient l'accaparement des territoires indiens. C'était l'anarchie. Ces revenus ne couvraient que les frais militaires de la garnison... La British East India Co. attribua, en 1758, à Camsaëb la forteresse de Maduré pour le récompenser de différents services de collaboration. Il était censé être à l'entière dévotion des Anglais. Mais l'ambition porta cet « homme de paille » à secouer le joug des Anglo-Mahrattes et à se déclarer roi de l'État du Madura. Il fallut alors se résigner à assiéger de nouveau la ville en 1763 et 1764. Ce sont ces deux sièges qui font l'objet des deux prochains chapitres.

Les murailles de la ville furent démolies par la Compagnie anglaise en 1837, officiellement pour permettre à la ville de s'étendre ; en réalité par mesure de sécurité pour l'occupant anglais.

Mais les Maduriens eurent bonne mémoire; la ville fut, en 1940, le principal foyer du mouvement de désobéissance civile contre les Anglais dans les Indes.

Chefs en présence

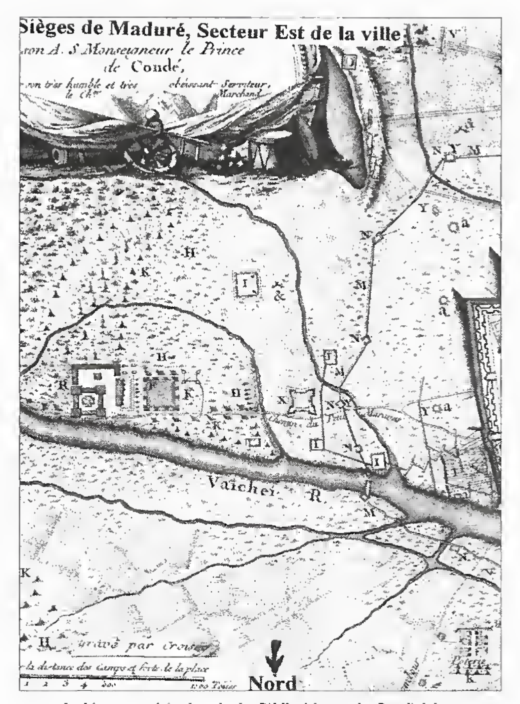
♦**Maduriens**: Camsaëb [ou Cam-Sahïb], roi du Madura; le capitaine de Cavalerie Antoine Michel Marchand commandait la compagnie mercenaire française. ♦**Anglo-Indiens** : Mahamet Alikan ; le colonel William Monson commandait les troupes anglaises.

Effectifs engagés ♦**Maduriens**: Camsaëb avait 5 000 hommes et 200 Français seulement.

Anglo-Indiens : 3 000 Cipayes et soldats de Mahamet Alikan et 2 500 Européens, dont 400 ou 500 mercenaires français.

Stratégie ou tactique: Siège en règle avec lignes de contrevallation renforcées de redoutes, parallèles, zigzags et batteries de siège et de brèche. Mais pas d'assaut

final. Les redoutes extérieures françaises, construites par Marchand, tinrent jusqu'à la fin du siège.



Archives municipales de la Bibliothèque de Pondichéry.

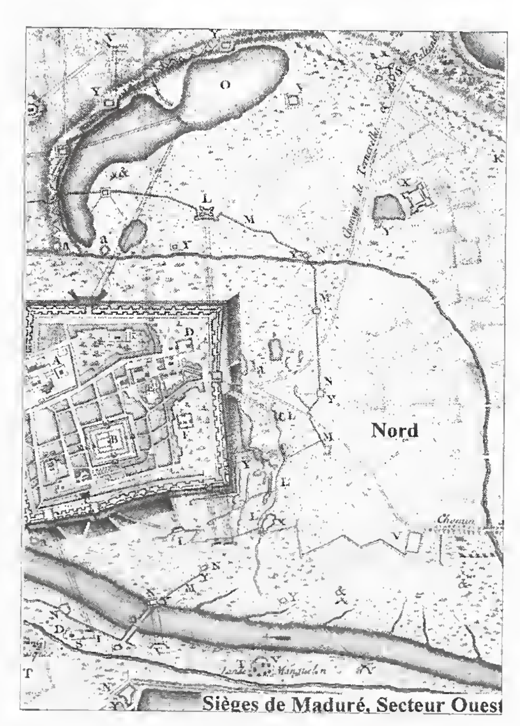
Résumé de l'action: Sous l'impulsion des Anglais, Mahamet Alikan était déjà entré dans le royaume de Maduré en 1758 pour punir le rebelle Camsaëb. Cinq ans plus tard, les Anglais, accompagnés de Cipayes et des cavaliers « maures[8] » vinrent de nouveau mettre le siège devant la place le 15 septembre 1763 avec 5 500 soldats dont 2 500 Européens. Le capitaine de cavalerie Marchand, contacté par Camsaëb, vint donc se mettre au service de celui-ci avec 200 soldats français échappés en 1751 de Pondichéry. Les Français pénétrèrent dans la ville durant la nuit du 4 au 5 octobre. Dès le lendemain, Marchand fit dresser des batteries pour contrecarrer les canons des assiégeants anglais qui avaient commencé à pilonner la ville le 24 septembre. Dès la nuit du 6 au 7 octobre, les Français tentèrent une sortie. Lorsque le colonel anglais Monson apprit que les Français étaient dans la ville pour renforcer la garnison, il tenta de négocier; il avertit Camsaëb, les 4 et 5 novembre, afin de bien lui montrer quelle serait l'issue fatale du siège s'il refusait de faire la paix avec Mahamet Alikan[9]. Marchand, qui connaissait les coutumes locales, conseilla à Camsaëb de tenir bon, car Mahamet Alikan ne manquerait pas, de toute façon, de le « *liquider*» pour insubordination s'il parvenait à mettre la main sur lui. Les négociations furent rompues.

Une longue ligne de contrevallation fut creusée à 150 toises [300 mètres] du mur d'enceinte, renforcée de loin en loin de redoutes ou fortins. Sachant les Français

8. Alors que, aujourd'hui, l'adjectif " maure " désigne les habitants de Mauritanie ou de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane, il désignait alors tout musulman.
9. Car officiellement la stratégie anglaise de domination coloniale était de contrôler le sommet de la hiérarchie administrative, représentée par le suzerain local, et de l'aider à imposer la loi à ses vassaux. Ainsi, le contrôle anglais restait encore discret. L'avantage plus important encore pour la British East India Company, qui gouvernait encore au nom de l'État anglais, était de laisser le chef officiel, dans le cas présent Mahamet Alikan, supporter le coût de la campagne.

dans les murs et connaissant la tactique française[10], les Anglais désiraient ne rien laisser au hasard. La tranchée fut ouverte[11] durant la nuit du 15 au 16 septembre à l'angle nord-est de la ville, fortifiée par une double muraille et par un fossé humide. Du côté ouest, la première parallèle fut creusée à 250 toises [500 mètres] du mur, et un zigzag s'approcha rapidement jusqu'à 100 toises où fut créée la deuxième parallèle. Le zigzag continua de s'approcher de la place et les batteries de sièges s'établirent. Les Anglais poussèrent les travaux rapidement. Ils parvinrent le 14 octobre à la crête des glacis[12] et percèrent la contrescarpe. Le fossé seul les séparait de la large brèche de 150 toises [300 mètres], mais les tirs français étaient d'une densité impressionnante, à tel point que les Anglais n'osèrent pas tenter l'assaut général.

Durant la nuit du 6 au 7 novembre, le colonel Monson, qui commandait l'armée anglaise, somma Camsaëb et le capitaine Marchand de capituler et de rendre la place. Mais l'un et l'autre répondirent aux Anglais en les exhortant ironiquement à lancer leur assaut. Finalement ces derniers, soumis au feu intense des Français et des Maures, et craignant les effets des pluies trop abondantes sur les tranchées, ne mirent pas leur menace à exécution. Ils se résolurent enfin à lever le siège et retraitèrent pour prendre leurs quartiers d'hiver à deux lieues de là[13].



Archives municipales de la Bibliothèque de Pondichéry.

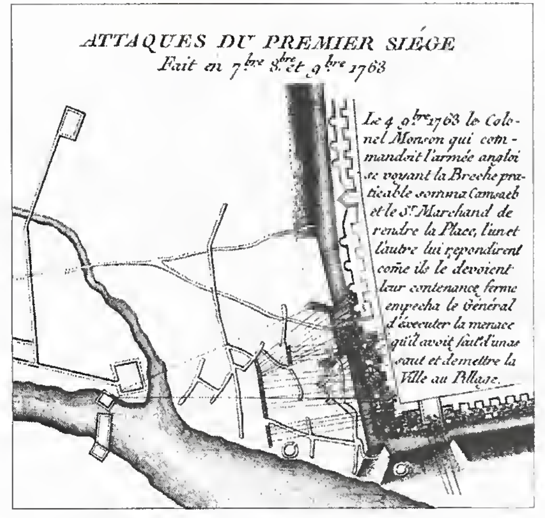
10. Faite, entre autres, de nombreuses sorties [ou *saillies*], c'est-à-dire de contre-attaques à partir de la ville. La ligne de *contrevallation* était tournée vers la ville ; elle protégeait les assiégeants contre les sorties surprises des assiégés, tandis que la ligne de *circonvallation*, tournée vers l'extérieur, était une protection contre une armée de secours.

11. « Ouvrit la tranchée » signifiait « commencer à creuser la première *parallèle* et les *zigzags* » ou tranchées de communication. La tranchée était destinée à s'approcher le plus possible des murs afin d'installer des batteries de brèche à bout portant, pour ouvrir une brèche, ou des tunnels ou tranchées qui permettraient de saper les murs [de creuser sous les fondations pour entraîner l'écroulement des fortifications], de les faire sauter ou de lancer des assauts.

12. Cette crête n'était pas protégée par un chemin-couvert.

13. Une quinzaine de kilomètres.





Archives municipales de la Bibliothèque de Pondichéry.

Pertes: Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Fort heureux, Camsaëb remercia Marchand et attribua 50 000 roupies aux soldats français. Marchand fit réparer les fortifications endommagées et construire plusieurs redoutes. Camsaëb pour sa part rechercha l'alliance d'Hyder-Alikan, mais ce dernier refusa[14]. Durant leurs quartiers d'hiver, les Anglais firent venir de Bombay [*Mumbai* aujourd'hui] et du Bengale 1 500 soldats européens supplémentaires.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Un Partisan français dans le Madura, 1761-1764* [le capitaine Antoine Michel Marchand] ... Deuxième édition, Edmond Gaudart, Pondichéry, 1938. ♦ *History of the Jesuit Mission in Madura, South India, in the seventeenth and eighteenth centuries,* John Scudder Chandler, M.E. Publishing House : Madras, 1909. ♦ *The Madura Country,* a manual compiled by order of the Madras Government, James Henry Nelson, Gouvernement de Madras, Madras, 1868.

14. Hyder-Alikan ou Haïder-Alikan. Hyder comme Cansaëb s'étaient révoltés contre leur légitime souverain, le roi du Maïssour [ou Mysore].



Maduré. *Siège de*

Date de l'action: 23 janvier - 14 octobre 1764.

Localisation: Le Maduré était le district administratif du Madura, dans le sud des Indes. Il est aujourd'hui situé dans l'État tamoul Nadou. Aujourd'hui Madurai, Bhārat, 09° 56′ de latitude N.; 78° 07′ de longitude E.

Conflit: Paix officielle entre les Français et les Anglais. Guerres coloniales anglaises; participation de mercenaires français du côté des Maduriens.

Contexte: Après l'échec du premier siège, les Anglais prirent leurs quartiers d'hiver jusqu'à la fin de l'année 1763, puis revinrent établir le siège au début de 1764.

Chefs en présence ♦**Maduriens**: Camsaëb, roi autoproclamé et autocouronné du Madura; le capitaine de Cavalerie Marchand commandait la compagnie mercenaire française. ♦**Anglo-Indiens**: Mahamet Alikan; le colonel [major] écossais Charles Campbell commandait les troupes britanniques.

Effectifs engagés ♦**Maduriens**: Camsaëb disposait de 5 000 hommes et de 200 Français seulement. **Anglo-Indiens**: 44 000 hommes, dont 40 000 Cipayes, Noirs Paléagars[1] et soldats de Mahamet Alikan, sans compter 4 000 Européens anglo-écossais, incluant 400 ou 500 mercenaires français.

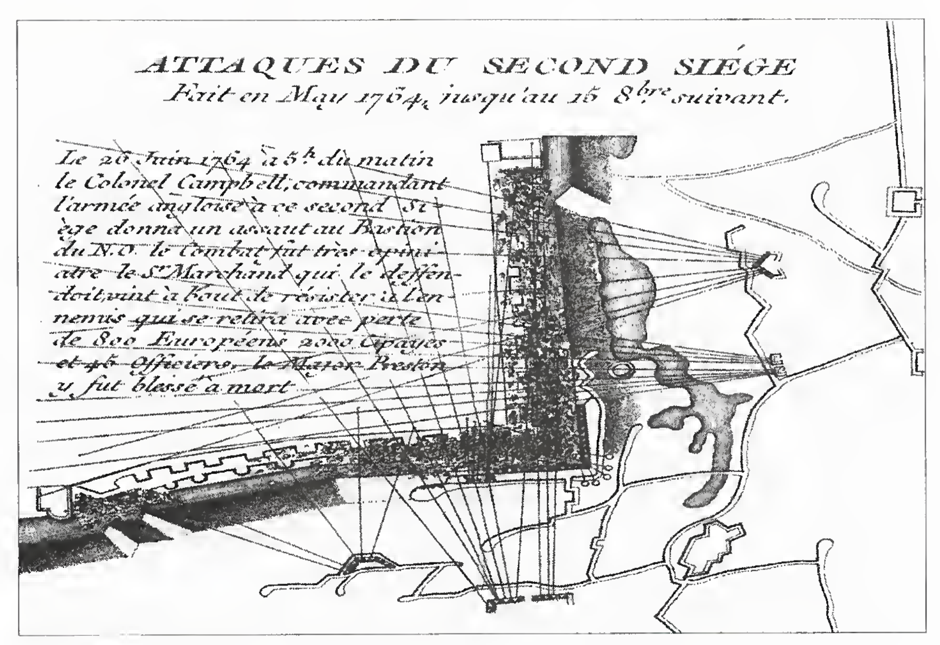
Stratégie ou tactique: Siège en règle avec lignes de contrevallation renforcées de redoutes, parallèles, zigzags et batteries de siège et de brèche. Comme les assauts échouaient, les Anglais utilisèrent la ruse en induisant des officiers de Camsaëb à livrer leur maître.

Résumé de l'action: En décembre 1763, après des quartiers d'hiver curieusement décalés à cause de l'inversion des saisons australes, les Anglais revinrent pour assiéger Maduré. Le 23 janvier 1764, ils recommencèrent les travaux antérieurs que les pluies diluviennes de la mousson et les Français avaient entièrement détruits.

Le colonel Campbell, un Écossais, commandait désormais l'armée anglaise, forte de 3 000 Européens et de 40 000 Noirs Paléagars et Cipayes. Le major Preston le secondait efficacement.

Dès le premier jour du siège, le colonel Campbell fit demander à Marchand une entrevue, mais comme il ne savait pas parler français, la langue internationale de l'époque, il fit prier Marchand d'agréer qu'un de ses officiers, affublé du nom plutôt inhabituel de capitaine Bonjour[2], lui servit d'interprète. Marchand

1. Dravidiens: peuples des Indes méridionales à la peau noire.
2. Depuis la chute de Pondichéry, certains soldats et officiers français de la garnison s'étaient engagés chez les Anglais ou chez les princes locaux à titre de mercenaires. Marchand lui-même était l'un d'eux.



Archives municipales de la Bibliothèque de Pondichéry.

Légende des sièges de Maduré

A. Palais du roi **B.** Grande Pagode ou Temple des Gentils **C.** Église romaine **D.** Petite Pagode **E.** Logement de Camsaëb **F.** Étang revêtu de pierres **G.** Logement du Nabab Mahomet-Alikan **H.** Camp des Anglais et Indiens au 1er siège **I.** Attaque du premier siège **K.** Différents camps anglais au deuxième siège **L.** Principale attaque du deuxième siège **M.** Ligne de contrevallation **N.** Redoute des Anglais sur leur ligne de contrevallation **O.** Étang qui était à sec durant le deuxième siège **P.** Lac ou grand étang **Q.** Pagode fortifiée par les Anglais **R.** Château de plaisance des rois **S.** Pagode fortifiée **T.** Allée fortifiée par les Anglais **U.** Allée non fortifiée **V.** Batteries anglaises pour battre les redoutes **Y. X.** Fortins des Anglais pour retirer leur grosse artillerie pendant l'hiver **Y.** Redoutes françaises prises par les Anglais durant le deuxième siège **Z.** Mosquée bâtie en l'honneur d'Alexandre et endroits où se sont donnés les différents combats **a.** Redoutes françaises dont les Anglais n'ont pas pu s'emparer durant le siège.

se rendit donc hors des murs le 25 février 1764. Campbell notifia au Français la ratification de la paix[3] européenne et le somma de quitter sur-le-champ Maduré avec sa troupe sous peine d'en subir les conséquences. Marchand refusa sans ordre direct de sa hiérarchie. Campbell tenta alors d'acheter Marchand au nom de la British East India Company, mais se rendit vite compte que c'était une cause désespérée ; dans cette région où tout s'achetait, Marchand restait bizarrement incorruptible. Marchand déclina donc l'offre et alla même rendre compte à Camsaëb. Le siège reprit donc avec plus d'intensité encore.

3. Le traité de Paris [1763], dont la nouvelle venait de parvenir en Extrême-Orient.

Les redoutes avant-postes que les Français avaient érigées durant la saison des pluies fixèrent les Anglais au sol jusqu'en mai. Ces derniers ne pouvaient même pas s'approcher du corps de la place afin de l'attaquer. À la fin du mois de mai pourtant, ils ouvrirent la tranchée dans la partie nord et dans la partie ouest. La sape fut poussée avec une rapidité fiévreuse. L'artillerie anglaise, composée de 40 grosses bouches à feu, joua sans relâche depuis le premier jour de la tranchée jusqu'au 25 juin. La brèche se trouva alors praticable. Sachant que l'assaut final n'allait pas tarder, Marchand exhorta sa troupe à la résistance et à la fermeté.

Quatre coups de canon constituèrent le signal de l'attaque finale. Les Anglo-Indiens surgirent de la sape le 26 juin à 4 h 30 du matin, franchirent le fossé et montèrent à l'assaut « *avec une ardeur sans égale* »[4]. Les Franco-Indiens soutinrent le choc avec courage. Un terrible combat au corps à corps se déroula sur la brèche. Après 2 heures 30 minutes d'un combat sanglant et opiniâtre, les Anglais furent refoulés en laissant sur le terrain 800 Européens et plus de 2 000 Cipayes, aussi bien tués que blessés. Le major Preston y fut mortellement blessé et mourut 15 jours après dans des souffrances atroces[5].

Campbell demanda une suspension d'armes pour enlever les morts et les blessés. Il vint en personne sur la brèche pour complimenter Marchand pour sa bonne défense. Camsaëb, pour sa part, lui donna un « *bon* » pour une somme considérable. Mais en dépit des réjouissances, l'avenir semblait compromis pour les mercenaires français. Marchand avait perdu trop de monde. Probablement soudoyé par la British East India Company [qui n'avait pu suborner Marchand lui-même], un sous-officier nommé Riquet avait déserté le 26 février en emmenant avec lui 46 Hussards ; et les renforts attendus par les Français n'arrivaient pas. Ironie du sort, les 46 Hussards déserteurs convainquirent 300 mercenaires français de l'armée anglaise de venir se joindre à Marchand[6].

Le siège continuait, meurtrier, en dépit des échecs des Anglais. La ligne de contrevallation fut achevée. Elle bloqua ainsi tout contact des Français assiégés avec l'extérieur, c'est-à-dire avec les Français de l'armée assiégeante, ce qui évita un plus grand nombre de désertions. Mais les vivres commençaient à manquer. Il fallut bientôt se nourrir de chevaux, d'ânes et de chats. La maladie s'installa et se propagea dans la troupe, déprimant tout le monde. La plupart des Français qui restaient dans la garnison moururent ou désertèrent. Les derniers survivants, rebutés, refusaient le service de défense. À quoi bon mourir pour une cause perdue, si étrangère à toute notion de patriotisme ? Pour comble, Camsaëb, aigri

4. Selon le *Précis historique des deux sièges de la ville de Maduré*, capitale du royaume de ce nom, dans l'Inde, faits par les Anglais avec toutes leurs forces réunies et celles de Mahamet-Alikan, des côtes de Coromandel et d'Orixa, en 1763 et 1764, défendue par M. Marchand,... Lejay, Paris, 1774, in-8°.
5. Ses blessures s'étant infectées, il mourut de septicémie ; comme la plupart des blessés graves de l'époque.
6. Marchand tenait une correspondance secrète avec les 400 ou 500 mercenaires français de l'armée anglaise ; il avait réussi à les décider à se joindre à lui.

par les obstacles, acheva de décourager ses hommes par une dureté mal placée. Son caractère féroce se durcissait à mesure que la défaite se dessinait et que son ultime destin approchait. Ses soldats en vinrent à désirer capituler. Lui-même, Camsaëb, pris de peur, pria Marchand de rédiger un projet de capitulation et d'aller le négocier auprès du colonel Campbell. Il offrait de rendre Maduré, ne demandant pour lui et sa famille qu'une escorte de 2 000 hommes afin de se rendre auprès de Niram-Ali, soubab du Dékan, qui lui avait offert un asile sûr. Marchand essaya de lui faire exiger plus, en lui expliquant que cette « capitulation » *pour sa seule peau* allait révéler la faiblesse de sa garnison et la profondeur de son désespoir : « *N'attendez rien,* l'avertit Marchand, *de la clémence de nos vainqueurs ; votre salut dépend de vous seul. Il faut périr les armes à la main en se frayant un passage à travers le camp ennemi, ou s'ensevelir sous les ruines de votre capitale.* » Mais le Maure refusa cette fin grandiose de héros antique. Le Français fit donc les propositions à Campbell qui écrivit au conseil de la Compagnie[7] à Madras. Le conseil de la Compagnie, confortablement installé dans ses bureaux de la capitale, refusa tout accommodement autre que la capitulation sans condition de la personne de Camsaëb. Il devait être *liquidé* pour son insubordination. Ce dernier fut anéanti sous le poids de sa disgrâce. Il tomba en léthargie pour n'en sortir que pour se livrer à des fureurs incontrôlées et démentes : « *Je lui proposai en vain plusieurs expédients périlleux mais honorables, pour se tirer d'un si mauvais pas. Il n'eut pas la force d'en adopter un [...] Il exhalait sa rage contre ses propres sujets, au lieu de la tourner contre ses ennemis. Cette conduite acheva de le rendre odieux et méprisable ; on conspira contre lui.* »

Deux chefs maures[8] conspirèrent et résolurent de sacrifier la vie de leur chef pour sauver la leur. Marchand l'apprit et alla en informer Camsaëb afin qu'il profitât du peu de temps qui lui restait pour prendre des mesures énergiques. Camsaëb, éperdu de peur, se mit en furie contre le Français, le priant de le laisser en paix. Le *coup d'État* était prévu pour le 13 octobre par les conspirateurs. Le 13 au matin, Marchand mit alors en alerte les soldats qui lui restaient ; les Maures séditieux étaient tous en armes. Mais Camsaëb ne sortait pas de son sérail[9], lieu sacré pour les musulmans. Les conspirateurs remirent donc son exécution à l'après-midi. Dès que Marchand, d'une fidélité à toute épreuve, tout à fait incompréhensible chez un mercenaire, apprit que Camsaëb était entré au Dorbard, il se mit en marche à la tête des 35 derniers Français pour lui prêter main-forte. Les conspirateurs laissèrent passer les Français sans rien faire. Marchand arriva au Dorbard, laissa sa troupe à la porte et entra pour parler à Camsaëb. Mais,

7. La British East India Company, qui gouvernait les Indes et dirigeait même les campagnes militaires. Les marchands londoniens pouvaient ainsi orienter la politique et la stratégie de la nation pour leur seul bénéfice, alors que la plus grande partie des frais de guerre étaient déboursés par l'État anglais.
8. Cinoaeerao et Babasaëb.
9. Le sérail est le palais et non pas le harem.



aussitôt, les séditieux attaquèrent et capturèrent Camsaëb et Marchand. Les 35 Français avaient été désarmés après une forte résistance[10].

Vers 21 h, les conjurés envoyèrent des messages à Mahamet-Ali pour lui proposer de lui livrer le lendemain Camsaëb et la ville. Marchand profita de la délégation pour dépêcher un officier de sa troupe chargé de porter une offre de reddition rédigée en quatre articles dont il lui demandait signature. Le lendemain 14 octobre, vers 10 h, le capitaine anglais Maher vint traiter avec les Maures. Mais en même temps que Maher, les Anglais infiltrèrent dans la ville quelques compagnies qui vinrent occuper les principaux points sensibles et annoncer aux mercenaires français qu'ils étaient prisonniers de guerre.

Pertes ♦Français : inconnues. ♦Anglais : 2 000 soldats européens et 130 officiers tués ou blessés, et plusieurs milliers de Cipayes et de cavaliers maures.

Conséquence de cette défaite franco-indienne: Quant à Camsaëb, les Anglais tenaient à le garder en réserve « stratégique » pour l'opposer le cas échéant à Mahamet-Ali, si ce dernier cherchait à secouer le joug britannique. Mais – peut-être pour la même raison – Mahamet-Ali tenait à éliminer définitivement Camsaëb. Il paya Campbell[11] deux lacks de roupies, une véritable fortune, afin qu'il lui livrât le prisonnier, en dépit des ordres de Madras. Camsaëb fut aussitôt pendu et, pour plus de certitude, son corps fractionné en plusieurs quartiers.

Ainsi, le problème de succession était réglé. Mais Marchand crut un moment, à tort, que les Anglais n'allaient pas respecter son statut de prisonnier de guerre tant ils étaient irrités de cette défense de 18 mois qui leur avait coûté tant de vies humaines. Ils avaient dû creuser des tranchées immenses, tirer plus de 200 000 coups de canon de 12, de 18 et de 24 livres ainsi qu'une grande quantité de bombes de 300^{mm} et de 200^{mm}, sans compter les millions dépensés... par Mahamet-Ali qui subventionnait la campagne. Ainsi, les Anglais, qui allaient en être les principaux bénéficiaires en levant des impôts sur les populations civiles de la région, n'eurent absolument rien à débourser !

Les murailles de la ville furent démolies par les Anglais en 1837, officiellement pour permettre à l'agglomération de s'étendre ; en réalité par mesure de sécurité.

Mais les Maduriens ont prouvé qu'ils avaient une excellente mémoire à long terme. La ville fut en 1940 le principal foyer du mouvement de désobéissance civile contre les Anglais dans les Indes.

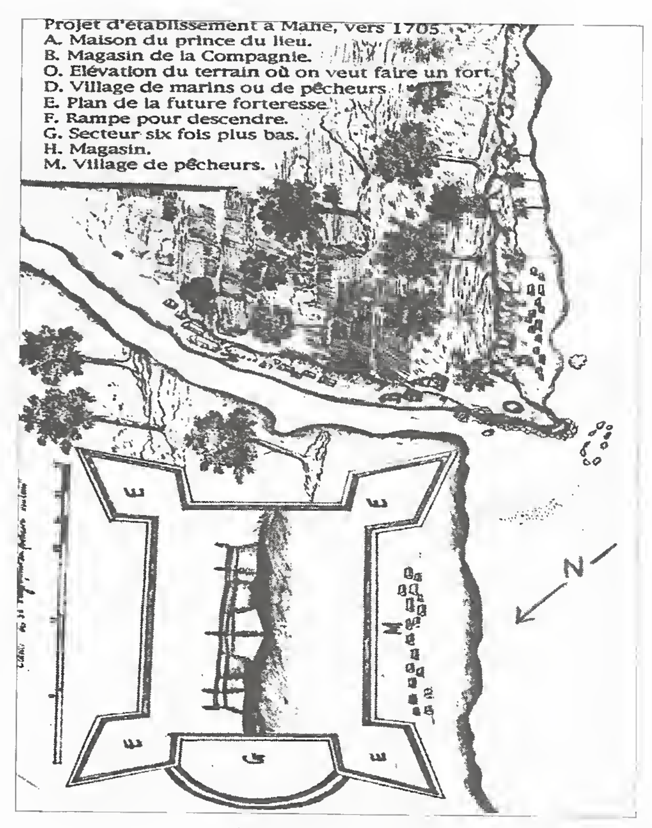
10. Ce qui peut paraître sujet à caution, étant donné l'absence de tués.
11. Tout homme a son prix ; celui de l'Écossais n'était peut-être pas aussi élevé mais Mahamet-Ali savait être convaincant et rapide, ce qui prouve qu'il se doutait peut-être du plan de la British East India Company.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Un Partisan français dans le Madura, 1761-1764* [le capitaine Antoine Michel Marchand] ... Deuxième édition, Edmond Gaudart, Pondichéry, 1938. ♦ *Notice sur la mission du Maduré dans les Indes orientales, par Louis Saint-Cyr*, Louis Saint-Cyr, Typographie et lithographie M.-P. Marchessou, Le Puy 1864, J. Bertrand, 4 volumes, Paris, 1847. ♦ *Yusuf Khan: the rebel commandant...* avec plans et illustrations, Samuel Charles Hill, Longmans & Co., Londres, 1914. ♦ *Preservation of National Monuments. Madras Presidency. The Seven Pagodas, Velur, Trichinopoly, Srirangam, Madura, Tanjore, Kombakonum, Chillambaram, Conjeveram, Bijanagar*, illustrated, preliminary report by Captain H. H. Cole, Departments of State and Public Institutions. Office of the Curator of Ancient Monuments, Government Central Branch Press: Simla, 1881. ♦ *Précis historique des deux sièges de la ville de Maduré, capitale du royaume de ce nom, dans l'Inde, faits par les Anglais avec toutes leurs forces réunies et celles de Mahamet-Alikan, des côtes de Coromandel et d'Orixa, en 1763 et 1764, défendue par M. Marchand,...* Lejay, Paris, 1774, in-8%.

Mahé. *Siège de*

Date de l'action: 13 février 1761.



Bibliothèque de Pondichéry.

Localisation: Ville des Indes; comptoir français de la côte de Malabar [côte ouest des Indes], dans l'Hindoustan indien. Coordonnées géographiques: 11° 42′ de latitude N., et 75° 32′ de longitude E.

Contexte: L'Inde française était à bout, sous les assauts de l'armée anglaise, la France ayant les mains liées en Europe. Et, par ailleurs, cette guerre n'était pas une priorité pour la cour de France.

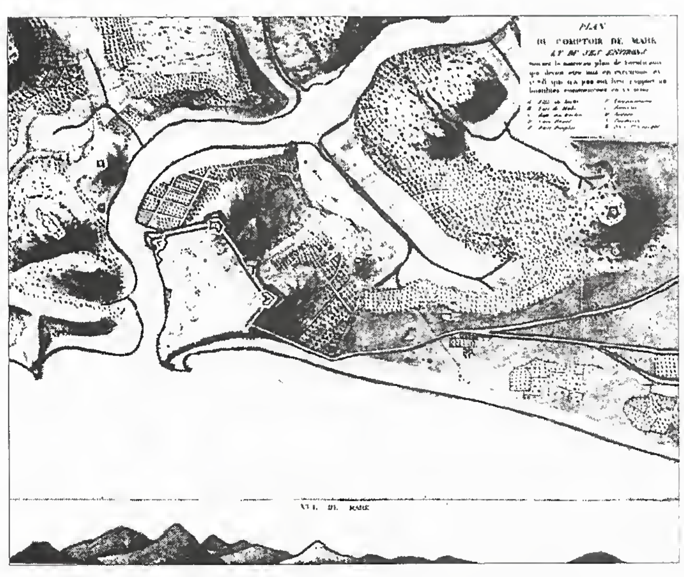
Chefs en présence ♦Anglais: major Hector Munro. ♦Français: monsieur Louet, administrateur français de Mahé.

Effectifs engagés ♦Garnison française: 100 soldats européens et un millier de Cipayes. ♦Anglais: 2 000 hommes.

Stratégie ou tactique: Mahé est située à 6 kilomètres au sud de Tellichéry. Le fort et la ville s'élevaient à peu de distance de la mer, le long de la rive sud d'un cours d'eau qui pouvait recevoir les petits vaisseaux. Plusieurs collines s'élèvent près de la ville; deux des plus proches d'entre elles étaient couronnées par des redoutes, et une troisième de l'autre côté, par un fort appelé Saint-Georges. Depuis la chute de Pondichéry, Mahé était devenue la capitale des comptoirs français de l'Hindoustan, à l'exception de la *factorie* de Surat. Ses dépendances étaient alors de cinq forts au nord de *Tellichéry* et d'une factorie à *Calicut.*

Stratégiquement parlant, l'attrait des territoires de l'ennemi [chasses gardées dans le domaine fiscal qui rapportaient des sommes fabuleuses à la British East India Company] a toujours eu un fort impact de motivation sur le comportement des

Anglais en temps de guerre. Ils lançaient sur les Français leurs alliés européens tandis que la Royal Navy s'emparait des territoires coloniaux de la France. « *Plus encore que l'attaque des communications, l'attaque des côtes et des territoires a exercé de tout temps sur les esprits un attrait irrésistible [...] Inversement, on cherchait à se garantir de préférence contre une pareille éventualité, regardée comme la pire qui pût arriver*[1]. »



Archives de la Bibliothèque municipale de Pondichéry.

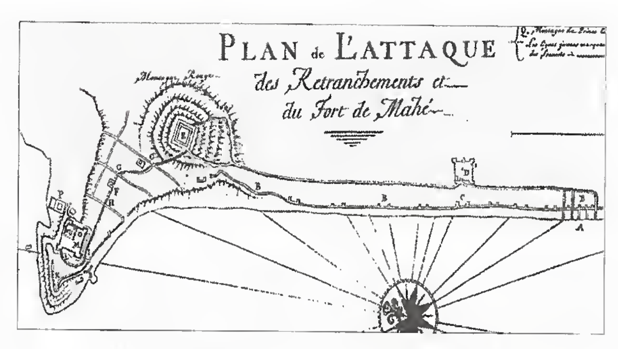
Plan du comptoir de Mahé et de ses environs.
A. Ville de Mahé.
B. Fort de Mahé.
C. Batterie des Roches.
D. Fort Royal.
E. Fort Dauphin.
F. Gouvernement.
G. Batterie.
H. Redoute.
I. Poudriere.
K. Fort St-Georges.

Résumé de l'action: Les cinq vaisseaux anglais de l'expédition débarquèrent des troupes à Tellichéry, le 5 janvier 1761. Mais pour diverses raisons administratives, la permission d'attaquer Mahé n'arriva de Bombay [aujourd'hui Mumbai] qu'au début de février. L'ordre arriva avec le renfort d'un croiseur et d'un ketch lance-bombes. Le gouverneur de Mahé, M. Louet, avait demandé le concours des princes locaux qui l'avaient assuré de son aide contre les Anglais. Il en avait bien besoin, car sa garnison ne comptait que 100 soldats européens, qui, d'ailleurs, n'avaient pas reçu leur solde depuis des mois et, pour cette raison, n'aspiraient qu'à prendre la clé des champs et à déserter. Pourquoi se battraient-ils pour enrichir des investisseurs parisiens de la Compagnie des Indes qui ne souciaient même pas de leur payer leur misérable solde de quatre sous par jour ? Louet disposait aussi d'un millier de Cipayes payés par la Compagnie des Indes [Orientales].

1. « **Théories stratégiques** », amiral Raoul Castex, Société d'Édition géographique, maritime et coloniale, Paris, 1929. Ch. II, p. 152.



Les troupes anglaises de Tellichéry établirent leur camp devant Mahé le 8 février. Elles comptaient un millier de soldats européens et un millier de Cipayes; le tout commandé par le major Hector Munro. Ce dernier décida de diriger sa première attaque contre le Fort Saint-Georges. Louet fit des appels de détresse aux princes locaux, mais ces derniers firent alors la sourde oreille. Cela se comprenait vu la disproportion énorme des forces européennes entre les armées. Les princes des Indes ne voulaient jouer que gagnants avec ces Européens querelleurs. On les comprend facilement ! Avant l'aube, Louet envoya alors une proposition de reddition aux Anglais. Le matin du 13, les négociations continuèrent, puis la capitulation fut signée. Les Français obtenaient les honneurs de la guerre ! Ce qui est le comble de l'ironie pour une troupe qui n'a pas combattu !

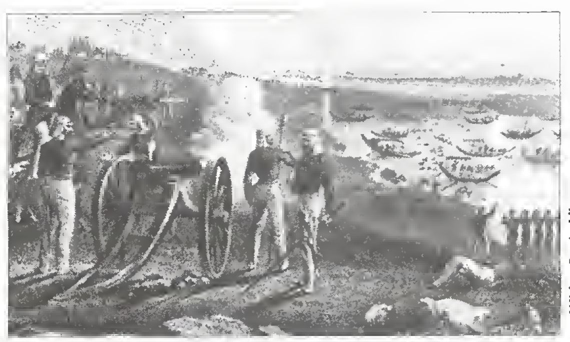


Archives de la Bibliothèque municipale de Pondichéry.

Selon ses termes, très favorables pour les soldats français, tous les soldats européens seraient rapatriés en France ou à l'île Bourbon aux frais de la Royal Navy. Ils ne seraient pas prisonniers de guerre et conserveraient armes, bagages et drapeaux. Tout le matériel civil et militaire de la Compagnie des Indes serait livré à l'Angleterre. Mais les biens des particuliers seraient préservés, sans aucune molestation. L'exercice de la religion [catholique] serait garanti[2] et les prêtres libres de l'exercer sans aucune réserve. Les autres comptoirs, non armés, devaient être livrés, excepté Calicut, qui deviendrait neutre. Les 1 000 soldats anglais[3] entrèrent à Mahé à midi. Peu après, la garnison française sortit avec son matériel, pour aller embarquer à Tellichéry. Un détachement fut alors préparé sous le commandement du major Munro pour prendre possession des forts, lesquels, soupçonnait-on, pouvaient disputer l'entrée des Anglais. Le premier était appelé *Fort Delhi*, juché sur un promontoire appelé *mont Delhi*, lequel est un remarquable secteur à 16 kilomètres au nord de Tellichéry; 6 kilomètres plus loin est l'embouchure de la rivière de Nélisérum, laquelle, descendant des montagnes de l'Est, obliquait à quelques kilomètres en aval et continuait parallèlement au bord de la mer, dont elle n'était qu'à 1 500 mètres. Deux kilomètres en amont[4],

2. Ce qui était illégal par rapport au *Test Act* anglais [ou *Abjuration Oath*], loi répressive en vigueur en Grande-Bretagne et dans les colonies.
3. Les Européens seulement, sous le commandement du major Peers. Munro voulait bien insister sur le fait que, même si des soldats indiens étaient morts au combat, les comptoirs appartenaient désormais aux Anglais et non pas aux princes locaux.
4. De l'embouchure de la Nélisérum.

sur la rive gauche et à la confluence d'un autre cours d'eau, s'élevait le petit *Fort Ramatilly.* Du même côté, 8 kilomètres plus loin, était le *Fort Mattalavy,* qui paraissait puissant sur son éminence rocheuse. Dix kilomètres plus en amont, sur la rive nord de l'embouchure d'une autre rivière, se tenait le *Fort Nélisérum,* beaucoup plus grand ; et neuf kilomètres plus loin sur cette nouvelle rivière, à l'est et sur sa rive gauche, se dressait le cinquième fort, petit, appelé *Véramaly.* Les forts *Delhi, Neliserum* et *Ramatilly* avaient des garnisons françaises, mais le gouverneur de Mahé avait livré les deux autres, en garantie pour dettes personnelles, à deux notables indiens de la région qui étaient déterminés à ne pas s'en défaire jusqu'à ce qu'ils soient compensés. Et, comme ces forts commandaient aussi les rivières qui servaient à la circulation fluviale, les trois autres n'avaient plus aucune utilité puisque les bateaux ne pouvaient plus circuler. Delhi et Ramatilly capitulèrent aux premières sommations. Mais à Mattalavy se trouvait un grand nombre de Naires[5] dont la braverie était toujours *jusqu'au-boutiste.* Les deux vaisseaux de Pondichéry, qui ramenaient les troupes de Bombay, se trouvaient à ce moment sur la côte de Malabar [côte ouest des Indes] et avaient passé la rivière de Nélisérum. Le major Munro, qui trouvait un peu plus de résistance qu'il n'avait craint durant son expédition, envoya des messagers à ces vaisseaux pour qu'ils lui apportent des artilleurs et des canons. Ainsi, deux batteries furent érigées devant le Fort Mattalavy. Mais l'établissement de Tellichéry avait, entretemps, négocié avec les deux notables qui gardaient en gage les deux forts de Mattalavy et de Véramally, lesquels consentaient à livrer les forts aux Anglais à condition que leur soit versée annuellement une rançon de 3 000 roupies. Les Anglais s'y engagèrent par ruse mais ne leur versèrent cette somme que la première année.



Rébellion des Cipayes anglais en 1857 ; elle fut durement réprimée et écrasée par les autres troupes britanniques. Ce fut à partir de cette rébellion que la British East India Company céda les Indes à la monarchie anglaise. La reine Victoria devint impératrice des Indes.

5. Minorité locale.



Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Dès que ces forts furent livrés, les garnisons françaises de Nélisérum[6] acceptèrent de signer l'acte de reddition.

SOURCES ET LECTURES: ♦*History of the French in India from the founding of Pondichery in 1674 to the capture of that place in 1761*, George Bruce Malleson, W. H. Allen & Co., Londres, 1893. ♦Histoire des Indes Orientales, Urbain Souchu de Rennefort, et Robert Orme, Leide Editeur, Paris, 1688. ♦*Historical fragments of the Mogul Empire of the Morattoes, and of the English concerns in Indostan from the year MDCLIX. origin of the English establishment and of the Company's trade at Broach and Surat, and a general idea of the government and people of Indostan ... to which is prefixed an account of the life and writings of the author*, Robert Orme, Londres, [nd].

6. Qui comptaient un peu moins de 20 Européens.



Martinique. *Siège de la*

Date de l'action: 7 janvier - 12 février 1762.

Localisation: Antilles. Coordonnées géographiques: 14° 40′ de latitude N., et 61° 00′ de longitude O.

Contexte: En dépit du secret qui se voulait absolu, les Français apprirent qu'une expédition anglaise se préparait contre la Martinique. Ils prirent donc des mesures. La garnison française comptait un millier de réguliers et des milices locales de faible valeur combative. De leurs côtés, les Anglais armèrent des soldats des diverses îles voisines pour renforcer leurs troupes. Antigua envoya des combattants noirs[1] et une partie de sa garnison, dont le 38th Foot Regiment. La Barbade envoya des Noirs et des colons blancs. L'expédition partit de la Barbade. Le général Monckton arriva d'Amérique avec son armée[2]. En tout, près de 20 000 hommes.

Chefs en présence ♦Français: inconnus. ♦Anglais: le général Monckton[3] et l'amiral Rodney[4].

Effectifs engagés ♦Anglais: 20 000 hommes. ♦Français: 1 500 hommes.

Stratégie ou tactique: Un grand effort fut accompli par les Anglais pour faire sauter le *verrou* ou point d'appui le plus important de la France dans les Antilles: la Martinique. Contrairement aux enseignements de Sun Tzu, qui n'était pas connu en France à cette époque, les Français prirent l'offensive alors que leurs effectifs étaient presque *20 fois* inférieurs à ceux des envahisseurs anglais. Au chapitre III de sa **Stratégie offensive**, Sun Tzu montre une prudence excessive qui ne peut qu'apporter la victoire: «*Lorsque vous possédez la supériorité à dix contre un, encerclez l'ennemi*» [Principe 12], «*À cinq contre un, attaquez-le*» [Principe 13], «*À deux contre un, divisez-le*» [Principe 14], «*Si vous êtes de force égale, vous pouvez engager le combat*» [Principe 15][5], «*Lorsque, numériquement, vous avez le dessous, soyez capable de battre en retraite*» [Principe 16][6].

1. Fait assez rare, car les planteurs ne tenaient pas à ce que des esclaves apprennent à se battre et encore moins à se mesurer à des Blancs, car ils risquaient de se rendre compte qu'ils étaient aussi bons qu'eux; ce qui pouvait leur donner des idées de rébellion.
2. Onze régiments d'Infanterie de ligne.
3. Robert Monckton, né le 24 juin 1726 dans le Yorkshire (Angleterre), fils de John Monckton premier vicomte Galway et de lady Elizabeth Manners. Décédé à Londres le 21 mai 1782. Inhumé en l'église St. Mary Abbot à Kensington. *Dictionnaire biographique du Canada.*
4. Amiral lord George Rodney, premir baron Rodney (1719-1792).
5. Mais le commentateur Ho Yen Hsi ajoute: «Dans ces conditions, seul le général compétent peut vaincre.»
6. L'Art de la Guerre, p. 115-116, voir *in fine.*



Résumé de l'action: Le 5 janvier, le convoi de transport leva l'ancre, escorté par l'amiral Rodney, passa les Pitons de Sainte-Lucie, le port de Castries et, le 7 janvier, vint jeter l'ancre dans la baie Sainte-Anne, au sud de l'île. Deux brigades d'Infanterie furent débarquées dans l'*anse d'Arlet*, au sud-ouest, juste au sud de Fort-Royal[7]. Elles se mirent en marche vers la baie de Fort-Royal, mais, trouvant les routes impraticables pour leurs canons, elles rembarquèrent. Le 16, l'armée tout entière fut débarquée sans combat à Case Navire[8], un peu au nord de la *pointe des Nègres*. Un chemin menait à Fort-Royal, mais il était coupé de tranchées, tandis que les Français installaient des redoutes et des batteries sur le Morne Tortenson.

Le 24 janvier, les Anglais étaient parés. Ils avaient terminé leurs préparatifs. Ils lancèrent une attaque générale sous le feu des batteries du Morne, lequel fut contourné par la droite. Le mouvement tournant fut très satisfaisant. Les redoutes du côté maritime furent emportées. À 9 h, quelques redoutes et le morne lui-même étaient entre les mains des Anglais. Succombant sous le nombre, les Français reculèrent jusqu'à Fort-Royal; d'autres se retranchèrent sur le Morne Grenier[9]. Deux brigades[10] attaquèrent les avant-postes de l'aile gauche française et les repoussèrent. Les pertes anglaises furent assez lourdes.

Le 25 janvier, les Anglais commencèrent à construire des batteries de siège pointées sur la citadelle de Fort-Royal; mais, sans cesse harcelés par la batterie française du Morne Grenier, ils décidèrent de s'en emparer immédiatement. Par chance pour Monckton, les Français prirent l'offensive, en dépit de leurs effectifs insignifiants.

Durant l'après-midi du 27 janvier, ils attaquèrent la gauche anglaise, débouchèrent soudain en trois détachements du Morne Grenier et attaquèrent la brigade Haviland et l'Infanterie légère. Avec une grande témérité, ils affrontèrent des

7. Aujourd'hui Fort-de-France.
8. Aujourd'hui Schœlcher, en l'honneur de Victor Schœlcher, homme politique français, né à Paris [1804-1893]. Député de la Martinique et de la Guadeloupe, sous-secrétaire d'État à la Marine [mars-mai 1848]; il prépara le second décret d'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises [27 avril 1848]. Député montagnard [1849], il s'opposa au coup d'État du 2 décembre 1851 et fut proscrit. La France avait déjà aboli l'esclavage par le décret du 16 pluviôse [6 mai 1794], ce qui avait donné lieu à la Guerre de l'Esclavage entre la France et l'Angleterre, cette dernière essayant de s'emparer des îles françaises des Antilles afin d'y rétablir l'ordre établi par les négriers pour éviter la contamination de ses propres esclaves. Bonaparte rétablit la traite des Noirs en 1797 par souci de paix sociale et d'ordre public (sic !) et il fallut attendre 1848 pour qu'elle soit définitivement interdite dans les colonies françaises. Entretemps, l'Angleterre l'avait abolie en 1833 dans son empire des Indes. Dès cette date et jusqu'en 1865, la Royal Navy, qui voulait interdire toute concurrence jugée « déloyale », pourchassa les vaisseaux négriers américains afin de les confisquer, en dépit du fait que ces interceptions donnaient lieu à des massacres inhumains et intolérables: à l'apparition des vaisseaux de guerre, les capitaines américains faisaient jeter à la mer leur cargaison d'esclaves enchaînés [jusqu'à 700 à la fois]. Enfin, en 1865, les États-Unis abolirent eux-mêmes l'esclavage, à la suite de la guerre de Sécession.
9. Au nord du Morne Tortenson.
10. Brigadiers généraux Haviland et Walsh.

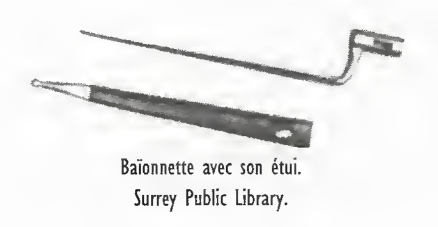
forces bien supérieures en effectifs. Mais un détachement exposa son flanc aux Highlanders écossais et fut refoulé par leurs salves. Les deux autres « colonnes » refluèrent aussi vers le Morne Grenier.

Voyant cela, Monckton lança à bon escient son Infanterie contre les Français qui retraitaient. Mais, malgré son impétuosité, elle ne parvint pas à s'emparer du Morne Grenier.

La nuit tombait, aussi Monckton décida d'envoyer des troupes fraîches afin d'écraser les troupes françaises déjà épuisées par une journée de combat. Vers 1 h du matin, le 28, le morne était enfin pris. Les batteries du Fort Tortenson et d'autres encore furent installées par les Anglais pour assiéger la ville, et, le 3 février, celle-ci capitula.

Pertes ♦Lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite française: Neuf jours après, l'île tout entière était occupée par les Anglais. Elle retourna aux Français à l'issue de la Guerre de Sept Ans.



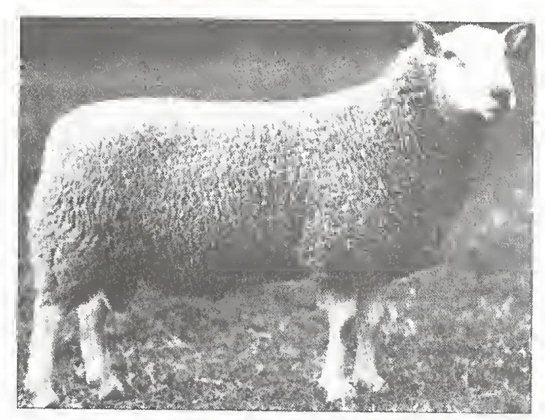
Baïonnette avec son étui.
Surrey Public Library.

SOURCES ET LECTURES : ♦*France-Angleterre, le grand corps-à-corps maritime*, Pierre de La Condamine, France-Empire, Paris, 1987. ♦*Lettre d'un Dominicain de la Martinique à un de ses supérieurs en France, contenant le récit de la persécution que le Père de Lavalette, jésuite, a excitée aux missionnaires de cet ordre, pour avoir refusé de livrer leur église aux Anglais, comme il leur avait livré celle de la paroisse qu'il desservait. (5 avril 1762)*, Bibliothèque nationale. ♦*Lettres sur la prise de la Martinique par les Anglais en 1762*, [sans nom ni date]. ♦*A List of the Minority on the first Division, December 9, 1762, against the Vote of approbation of the preliminary Articles of Peace, by which the Havannah, Martinique, ... Goree, &c., &c., &c., were agreed to be delivered up to ... the French and Spaniards*, Chambre des Communes, Londres, 1763. ♦*The narrative of William Spavens, a Chatham pensioner. A unique lower deck view of the Navy of the Seven Years War*, William Spavens, Chatham Publications. Londres, 1998.

Mazulipatam. *Siège de*

Date de l'action: avril 1759.

Localisation: Masulipatam, Machlipatan; aujourd'hui Machilipatnam. Coordonnées géographiques: 16° 10′ de latitude N., et 81° 08′ de longitude E.; Inde. La ville se situe à 60 kilomètres au sud-ouest de Madapollam dans les Circars septentrionaux.



Le mouton Cheviot fut le prétexte qui permit à l'Angleterre le nettoyage ethnique de la Haute-Écosse tandis que la France était perturbée par sa Révolution. Collection privée de l'auteur.

Contexte: Le 6 février 1759, Forde atteignit Ellore, à 75 kilomètres au nord de Mazulipatam. Conflans avait organisé une sorte d'armée d'observation de 250 soldats français et 2 000 Cipayes avec 4 canons, sous le commandement de Du Rocher. Le 6 mars 1759, Forde arriva en vue de Mazulipatam. Conflans occupa d'abord une forte position, puis, voyant les effectifs des Anglais, il préféra rentrer dans ses fortifications.

Annexe concernant les persécutions religieuses en Écosse, à diverses époques

«Au moment de la Réforme, dans les Highlands, l'un des prêtres catholiques était John Owen ou Owenson. Durant les premières persécutions, il resta avec ses fidèles afin de les encourager à tenir ferme et à ne pas abjurer leur religion sous la menace. "Il fut un jour assailli et arraché à son autel par des soldats mercenaires qui l'emmenèrent à la prison d'Aberdeen[1]" Par la suite, les prêtres catholiques étaient appréhendés par les autorités militaires, et ceux qui s'échappaient devaient entrer dans la clandestinité ou quitter la région. La plupart des districts des Highlands[2] n'étaient desservis que par une poignée de jésuites qui se déguisaient en highlanders. Ils étaient "traqués par les chasseurs de prêtres dont la cupidité était excitée par la prime offerte à leur capture" [...] Mais les innombrables espaces sauvages de cette région offrirent à ces prêtres zélés des retraites

1. Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre Strathglass, p. 102. Aberdeen se situe dans les Lowlands écossais.
2. Comme ceux de Braemar, de Glengairn et de Strathavon... qui font l'objet de ces pages d'Odo Blundell.

sûres quand les persécutions se firent plus sévères. Les prêtres trouvaient toujours le moyen d'assembler leurs fidèles dans quelque caverne ou forteresse sous le couvert de la nuit, loin des armes des plus actifs chasseurs de prêtres[3]... »



Carte des Circars, région des Indes située au nord du Carnate. Carte élaborée par l'auteur.

« [...] durant un certain temps au moins, après le changement de religion ordonné par le parlement d'Écosse, le laird[4] de Strathglass garda la vieille foi[5]... "en 1759, Thomas Chisholm, laird de Strathglass, reçut une assignation devant la Cour de Justice pour son adhésion à l'ancienne croyance." Le fait que le laird de Strathglass subit un emprisonnement en 1759 est important car, en dépit de cela, il se montra un exemple de ténacité envers l'ancienne foi. Quand, plus tard, ses descendants se conformèrent à pratiquer la religion d'État, les habitants du glen décidèrent de conserver leurs premiers engagements, et, de ce fait, le catholicisme prospéra toujours en ces lieux. Une autre cause, qui favorisa le maintien des traditions catholiques et rendit possible l'érection d'églises et d'un presbytère dans le district de Strathglass alors que cela était interdit ailleurs en Écosse, fut le fait qu'il n'y avait aucun chemin carrossable qui traversait cette région en direction de la côte ouest[6]. »

Au XVIII[e] siècle, les collèges écossais de Douai [France], de Paris [France], de Valladolid [Espagne] et de Rome [États pontificaux] formaient le clergé écossais et l'aristocratie de ce pays, dont les membres étaient obligés de s'expatrier pour

3. *Priest-hunters.*
4. Un laird est un grand propriétaire foncier en Écosse, un seigneur qui faisait partie de l'aristocratie locale.
5. Catholique, bien entendu. Ce qui était héroïque car Londres, directement ou par l'intermédiaire du pseudo-parlement d'Écosse, dépossédait les lairds catholiques. C'est pourquoi les conversions se produisaient spontanément dans ces milieux nantis.
6. «...for some time at least after the change of religion on the part of the Parliament of Scotland, the Laird of Strathglass retained the old Faith, for I find that " *in 1579 Thomas Chisholm, Laird of Strathglass, was summoned before the Court for his adhesion to the ancient creed.* " "The fact that the Laird of Strathglass suffered imprisonment in 1579 is important as showing that he set the example of steadfastness to the ancient faith. When his descendants later conformed to the State religion, the inhabitants of the glen adhered to their first resolution, and thence Catholicity has always prospered there. Another cause which favoured the maintenance of Catholic traditions and rendered possible the erection of churches and of the priest's house here, when they were proscribed in other parts of Scotland, was that there is no main road through this glen to the west coast... » [Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre Strathglass, p. 192]

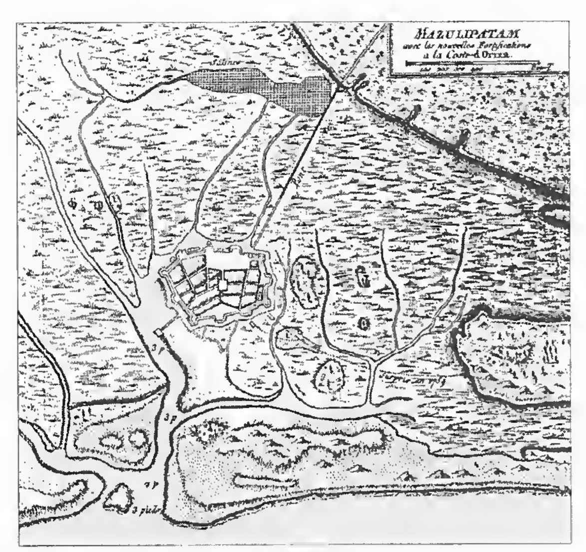


ne pas fréquenter les écoles anglaises[7]. Lorsque les Jésuites[8] furent expulsés de France, les étudiants écossais furent dirigés vers le noviciat de l'Ordre, à Tournay (Belgique). Enfin, la Société de Jésus fut dissoute en 1773; les Écossais retournèrent au Collège de Douai qui avait été confié au clergé séculier. Puis éclata la Révolution française; les cadres ecclésiastiques et les étudiants, en grand danger, réussirent à s'échapper grâce aux habitants de la bonne ville de Douai[9].

Au sujet du père jésuite écossais John Farquharson, lequel avait été préfet des études en 1759 au Collège écossais de Douai [France], un certain Colin Chisholm écrivit dans *The Celtic Magazine* de janvier 1882: « *afin d'éviter d'être dépisté et découvert comme prêtre, le père Farquharson avait l'habitude de s'habiller en kilt et en tartan comme les hommes de sa région. Il était vêtu de cette manière un certain jour alors qu'il célébrait la messe avec, jeté par dessus, l'ensemble de ses vêtements sacerdotaux, dans la vieille maison commune de Balanahoun, lorsqu'une troupe de soldats entra dans le bâtiment. J'entendis souvent par la suite un témoin oculaire, qui était enfant à l'époque et qui accompagnait sa mère à cette occasion, décrire comme suit cette scène déprimante : "Dès que les Habits-Rouges franchirent la porte, l'un d'eux, qu'il appelait le sergent Rushard (Richard), se précipita jusqu'à l'autel et cria au prêtre qu'il était son prisonnier. À ce moment, tous les hommes de la salle se levèrent et jurèrent à haute voix qu'ils allaient enterrer chacun des soldats dans le sol de la bâtisse" Ce fut alors le prêtre qui eut beaucoup de mal à empêcher ses paroissiens d'attaquer et de massacrer ceux qui l'avaient arrêté. Grâce à sa grande autorité sur ses fidèles, il y réussit pourtant. Mais, voyant les Highlanders se former à l'extérieur en une solide phalange déterminée à le libérer, le père John se retourna, traça sur le sol une ligne imaginaire et interdit à tout homme présent, sous peine d'excommunication immédiate, de le suivre en franchissant la ligne. Les paroissiennes comprirent la menace comme s'adressant uniquement aux hommes, et elles accompagnèrent leur pasteur sur 400 mètres jusqu'à un point*

7. En Écosse même, à cette époque, au milieu du XVIIIe siècle, on ne trouvait qu'un minuscule séminaire catholique clandestin à Scalan, dans le district de Glenlivet [Highlands]. Dès que le duc de Cumbetland se tendit compte que sa victoire de Culloden était décisive, il dépêcha des détachements de troupes dans toutes les régions des Highlands afin d'éteindre, selon le langage de l'époque [*extinguish the remains of the Rebellion*], les restes de rébellion. L'une de ces patrouilles envahit le Glenlivet et rapidement se dirigea vers le séminaire de Scalan afin de l'incendier [10 mai]. Le directeur Duthie venait prudemment de fermet l'établissement. Il épiait les incendiaites depuis les collines voisines. Il vit avec désespoir les flammes dévorer son séminaire. Dès l'été de 1747, quelques maisons furent reconstruites et, en 1749, le séminaire touvrit ses pottes. Mais la prudence était nécessaire, cat, jusquà l'ouverture de la Guerre de Sept Ans en 1756, il y eut presque toujours une garnison de soldats anglais « *dans le secteur de Glenlivet avec ordre d'arrêter les prêtres, partout où ils pourraient en trouver.* » [Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre sur le Glenlivet, p. 38.] Heuteusement, un sergent ou sa femme [catholique qui cachait sa foi ou simple protestant dépourvu de fanatisme] avertissait le père Duthie chaque fois que sa vie était en danger.
8. Particulièrement ceux qui dirigeaient le collège de Douai.
9. Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre sur le Glenlivet, p. 198.





Archives municipales de la Bibliothèque de Pondichéry.

où elles devaient franchir un petit ruisseau appelé[10] *Alt-a-bhodaich. Là, Mairi ni 'n Ian Ruaidh [...] se précipita au côté du père John et arracha le manipule de son bras. Encouragée par son succès, une tante du dernier évêque Macdonell du Canada (Mairi ni 'n Ailean) s'empara de la chasuble, mais, alors qu'elle la tirait par-dessus les épaules du prêtre, un soldat lui asséna sur la tête un coup de sabre qui l'abattit, couverte de sang, sur le sol. La blessure ne fut pas mortelle, mais Mairi ni 'n Ailean en ressentit les effets jusqu'à la fin de ses jours. Lorsque sa tombe fut ouverte, de nombreuses années après sa mort, pour recevoir un corps (probablement celui de son mari), on vit que la boîte crânienne avait été fendue, et que les deux bords osseux de la fêlure semblaient s'être ressoudés en dents de scie de type queue d'aronde*[11]*. Après le coup de sabre, les soldats franchirent le vieux pont de bois de Fasnakyle, et livrèrent aux autorités le père John qui fut jeté en prison...*[12] »

Au sujet des persécutions dans le glen de Strathglass[13] à la suite de 1745, *The Celtic Magazine* de mai 1881 raconte : « *Les gens de la ferme Tombuie à Glencannich étaient occupés à effeuiller leur maïs*[14] *dans le vallon de Tombuie, lorsque, à leur grande terreur, ils aperçurent une troupe d'Habits-Rouges qui s'approchait de leur maison. Ils s'enfuirent immédiatement dans les collines. Soudain, les cris frénétiques d'une infortunée mère, partie aux champs pour aider son mari et ses proches, leur rappelèrent que son bébé dormait dans la maison. Il n'était pas question de pouvoir atteindre la bâtisse afin d'enlever le malheureux nourrisson avant que les soldats n'y parviennent. Aussi, les habitants terrifiés de Tombuie s'empressèrent de se réfugier dans les rochers du côté est de Glaic-na-Caillich. Bien dissimulés dans les falaises rocheuses, ils épièrent avec attention chaque mouvement dans la plaine au-dessous.*

10. En celte.
11. Les grosses scies à main des bûcherons d'autrefois avaient des dents en queue d'aronde afin de permettre le sciage dans les deux sens.
12. Blundell, Odo, The Catholic **Highlands** of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre Strathglass, p. 200-201.
13. Glen = vallon, vallée ou, ici, territoire administré par un laird, seigneur local. La bataille de Culloden Moor [1745] marqua la victoire finale de l'Angleterre protestante sur les clans écossais catholiques.
14. Avant de procéder au dépiquage.



Ils virent l'un des soldats entrer dans la maison où dormait paisiblement le nouveau-né. On apprit, par la suite, que, lorsque le soldat tira son épée du fourreau pour expédier dans l'autre monde l'innocent occupant du berceau, l'éclat du soleil sur le métal poli fut projeté en un éclair sur le berceau. La minuscule créature innocente frappa dans ses petites mains et sourit à la lumière qui l'avait ébloui. Paralysé par le sourire du bébé, le bras de l'exécuteur resta suspendu, tant le soldat se sentait indécis entre les ordres qu'il avait reçus et sa propre sensibilité. Il remit son épée au fourreau et sortit de la maison. Il fut rejoint par un camarade qui lui demanda s'il avait trouvé quelqu'un à l'intérieur. Il répondit par la négative. Alors, son suspicieux compagnon pénétra dans la maison, et, horreur, en ressortit en portant triomphalement le bébé embroché à son épée. Encore insatisfait par la brutalité de son acte, le monstre jura de dénoncer son camarade qui avait épargné la vie de l'enfant. Son compagnon plus humain fut exaspéré par le spectacle abominable qui s'offrait à lui ; il dégaina immédiatement son épée, en piqua la pointe contre la poitrine du lâche assassin, et jura par tous les saints du ciel et de la terre qu'il ne manquerait pas d'enfoncer sa lame jusqu'à la garde à travers son cœur impitoyable s'il ne renonçait pas immédiatement à sa menace, et ne s'engageait par serment à ne pas répéter quoi que ce fût aux autorités militaires anglaises[15]. » Horrible mais authentique anecdote.

« Il est merveilleux[16] de constater que 12 ans seulement après de telles atrocités, qui répandirent la peur et la terreur à travers les Highlands[17], l'Honorable Simon Fraser ait été capable de lever 800 hommes pour servir la Couronne[18] ; et cela à un moment où il ne possédait pas la moindre parcelle de terre. À ce nombre furent ajoutées 700 recrues qu'amenèrent des hobereaux locaux à qui Fraser attribua des commissions[19] [...] Le souvenir de leurs exploits au Canada est encore frais[20] partout à travers le Dominion, où ces Highlanders se distinguèrent grandement[21] sous le commandement de leur leader naturel l'Honorable Simon Fraser. En conséquence de ses services rendus, le gouvernement anglais

15. Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre sur le district de Strathglass, p. 212-213.
16. L'adjectif « merveilleux » est ironique, bien entendu, dans la bouche de l'écrivain Odo Blundell, de même que le titre d'Honorable. L'écrivain fait allusion à la Guerre de Sept Ans en Amérique. Simon Fraser y participa en zélé volontaire contre les Français, les alliés de son père à Culloden.
17. À la suite de l'écrasement des Highlanders écossais à Culloden.
18. Pour servir dans l'armée anglaise. Il faut dire que l'analphabétisme et la misère faisaient rage dans les Highlands, les serfs devaient obtempérer aux ordres des Anglais et de leurs suzerains locaux qui collaboraient pour garder ou récupérer leur patrimoine seigneurial. Cela n'empêcha pas les Highlanders de se faire expulser de ces régions quelques décennies plus tard.
19. Des *commissions* d'officiers. Un officier non commissionné ou N.C.O. est un sous-officier. Peut-on rapprocher ce trafic de paysans par leur seigneur et maître afin de gagner du galon dans l'armée et récupérer les immenses propriétés confisquées au père, de celui des rois guinéens qui vendaient leurs sujets aux traiteurs d'esclaves occidentaux ? La question peut se poser.
20. À la fin du XIXe siècle.
21. En particulier en écrasant les francophones du Canada. Une minorité opprimée servait à annihiler l'autre. Les Irlandais étaient également impliqués involontairement dans ce *jeu d'échec* de domination coloniale. Ils servirent de marteau et les Écossais d'enclume pour battre le fer canadien-français.



le promut au rang de lieutenant général[22] et lui restitua les *estates*[23] des Lovat, confisqués en 1746. De nouveau en 1775, le général Fraser leva deux bataillons[24] de 2 340 hommes, connus sous le nom de Fraser Highlanders, qui devinrent le 71st [Foot] Regiment[25]. »

[Fin de l'annexe]

Chefs en présence ♦Monsieur de Conflans[26]; Du Rocher. ♦Colonel Francis Forde.

Effectifs engagés ♦250 soldats français et 2 000 Cipayes. ♦Environ 4 000 hommes.

Stratégie ou tactique: Moracin avait reçu l'ordre de Lally de se porter sur Mazulipatam avec 300 Européens. S'il avait obéi immédiatement, il serait arrivé à temps pour mettre l'Anglais Forde dans une situation difficile, que l'habileté et l'énergie du Britannique auraient sans doute été impuissantes à conjurer. Mais Moracin trempait dans les intrigues *anti-Lally* de Pondichéry et il chercha longtemps à éluder l'ordre de départ. Il différa tant et si bien qu'en arrivant il n'eut plus qu'à partager la ruine de Conflans.

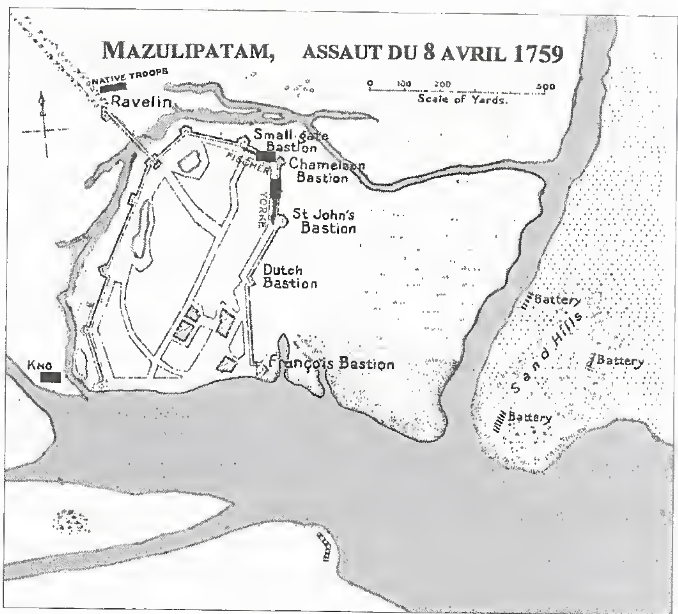
Pour ce qui est de l'assaut anglais sur Mazulipatam, Forde s'y prépara dans le plus grand secret. Une fraction des abords du fort était marécageuse, quoique le fossé n'ait pas été continué en partie parce que le secteur était difficile à franchir. De plus, des pluies récentes avaient augmenté la difficulté d'un assaut en rendant le sol encore plus boueux et spongieux. Mais le colonel Forde apprit que les gens du pays traversaient le secteur occasionnellement et cela lui rendit confiance. Il décida d'utiliser cet obstacle à son avantage. Cela l'aiderait en laissant croire aux Français qu'un assaut était peu probable.

Forde décida de procéder à trois attaques simultanées en des points très éloignés: deux attaques de diversion, dont une par les troupes du rajah; pour ce qui est de l'attaque principale, elle fut divisée en trois colonnes.

Les défenses de Mazulipatam avaient été améliorées par les Français depuis qu'ils s'en étaient emparés en 1751. La ville formait un parallélogramme irrégulier ouvert en direction du sud où un large estuaire fournissait une protection suffisante; c'est-à-dire un accès à une escadre de secours. La ville était fermée, sur trois autres côtés, par des murs de boue recouverts de brique et renforcés de 11 bastions. Il y avait aussi un fossé sec et un étroit espace palissadé entre le fossé et le

22. Ou général de brigade.
23. Les territoires de son clan, confisqués à son père après la dernière insurrection écossaise de Culloden Moor. Le mot estate était autrefois utilisé en français; on disait: « *il retourna dans ses états* ».
24. Toujours sur les villages de ses serfs. C'était durant la guerre d'Indépendance américaine.
25. Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Sand & CO, Edinburgh, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre sur le district de Strathglass, p. 213-214.
26. Lieutenant général Louis-Gabriel marquis de Conflans, né en 1735, mort en 1789.

parapet, mais aucun glacis. Du côté de la terre, le fort était partout entouré par un gros marécage. La route qui conduisait à la principale porte de la ville [au nord-ouest] s'allongeait sur un long remblai.



SFU Library.

Cette chaussée en remblai[27] était protégée, sur une distance de 100 mètres à partir des murailles, par un parapet qui se terminait en ravelin [demi-lune], lequel commandait la route sur toute sa longueur. Le seul terrain ferme et solide à proximité du fort se trouvait être des collines sablonneuses à l'est et à l'ouest. Ces dunes, du côté est, s'étendaient à 750 mètres des murs. Elles furent choisies par Forde comme positions. Il n'était pas question qu'une armée aussi réduite creusât les tranchées d'approche habituelles[28]. Les Anglais commencèrent à établir leur batterie sur les collines sablonneuses afin d'atteindre les ouvrages de défense avec le maximum d'efficacité. Paradoxalement, au cours de ce combat, les opérations anglaises échouèrent complètement; mais le pusillanime commandant français, plus démoralisé encore que l'Anglais, capitula.

Résumé de l'action: Après avoir battu Conflans à Condore [Kundur], le colonel Forde, quoique abandonné par ses alliés indigènes, le poursuivit à Mazulipatam où il s'était enfermé. Conflans aurait pu appeler à son aide les autres garnisons de la région; cela lui aurait donné la supériorité numérique sur les Anglais. Dix-huit jours furent consacrés à construire les batteries; les canons de siège furent débarqués de l'escadre qui avait suivi le mouvement de l'armée le long de la côte. Durant cette courte période, il sembla que le sort s'ingéniait à mettre des bâtons dans les roues de Forde. À peine avait-il investi Mazulipatam que l'armée d'observation[29] de Du Rocher se mit en activité, marcha vers Rajahmundry

27. Appelée causeway en anglo-américain.
28. Surtout dans les marécages.
29. Incluant 250 Européens.



et menaça les lignes logistiques anglaises vers le nord. L'officier qui commandait ce fort, craignant d'être assiégé et pris par les Français, envoya en sûreté une grande somme d'argent qu'il venait de recevoir des autorités anglaises du Bengale. Ainsi, l'approvisionnement de Forde en argent frais fut interrompu. Du Rocher avança alors un peu vers le nord de Rajahmundry, afin de menacer le territoire d'Anunderaj. Forde, qui avait déjà emprunté toutes les liquidités de ses officiers et de ses hommes, ne savait où trouver l'argent pour payer la solde de ses troupes.

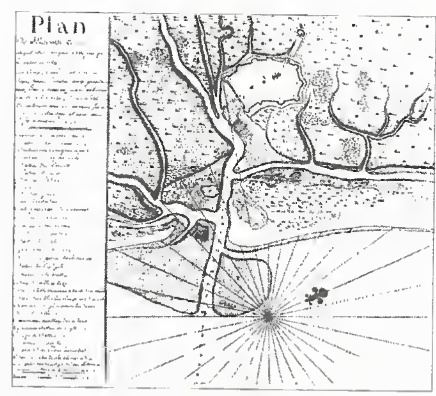
Le mécontentement se répandit au sein de l'armée anglaise, et, le 19 mars, l'ensemble des troupes métropolitaines se mutina et menaça de déserter si les hommes ne recevaient pas immédiatement les arrérages de solde[30]. Forde réussit pourtant à les convaincre de rentrer dans le rang. Mais les travaux de siège avaient souffert de ce contretemps; les batteries n'avaient pas été achevées, lorsque, le 27 mars, survint la rumeur selon laquelle le vice-roi Salabat Jung avait atteint la rivière Kistnah, à 60 kilomètres à peine, avec une armée de 35 000 hommes pour expulser les envahisseurs qui avaient osé pénétrer sur son territoire. Du Rocher dépêcha des négociateurs à Anunderaj l'exhortant à abandonner immédiatement les Anglais et à se joindre à son étendard. Devant la menace du Français et de Salabat Jung, le rajah terrifié abandonna les Anglais et retraita vers sa capitale. Désireux de gagner du temps, Forde proposa de négocier.

Au début d'avril, la situation de Forde semblait critique, car le soubab Salabat Jung arrivait au secours des Français avec une nombreuse armée indienne : 15 000 cavaliers et 20 000 fantassins. En dépit de tout cela, pas même la prise par les

30. Les mutineries étaient assez fréquentes dans l'armée anglaise, spécialement dans les unités écossaises dont les hommes étaient originaires des Highlands et qui étaient soumis à une discipline écrasante, car ils formaient toujours la première ligne des armées britanniques. En 1759, un autre régiment, le 88th Highlanders, formé avec des hommes levés de force dans le clan Campbell, se mutina, non seulement à cause du maltraitement et des arrérages de solde, mais surtout du contexte politique dans leur pays natal où, après les massacres et la répression qui avaient suivi la défaite écossaise de Culloden, l'Angleterre se livrait à des exactions qui allaient se terminer par le grand *Nettoyage ethnique* destiné à vider les Highlands de leur population d'origine. La pire année fut 1778. Cette année-là, pas moins de cinq régiments (les 76th (lord Macdonald), 77th (duc d'Atholl), 78th (lord Seaforth), 81st (Aberdeenshire) et le Western Argyll Fencibles Regiment [source : Mutiny, Highland Regiments in revolt, 1743-1804, John Prebble, Secker & Warburg, Londres, 1975], sans doute gagnés par le vent de liberté et de révolte en provenance de la guerre d'Indépendance américaine, se soulevèrent. Beaucoup désertèrent pour se joindre à l'armée des « Insurgents », dont, rappelons-le, *un tiers des effectifs était irlandais* et beaucoup d'autres écossais. Les Écossais et les Irlandais se rejoignaient alors dans leur hostilité envers l'Angleterre qui colonisait et opprimait leur pays respectif. En 1803, il y eut même un régiment de Highlanders canadiens, c'est-à-dire *levé au Canada parmi les immigrants écossais*, le Canadian Regiment of Fencibles, qui se mutina. En tout, de 1689 à 1803, l'Angleterre leva de force 64 régiments de Highlanders écossais, dont les rangs furent comblés et complétés, tout au long de ces années, par des centaines de milliers de nouvelles recrues en provenance des Hautes-Terres d'Écosse. Ces levées en masse furent l'un des éléments du nettoyage ethnique. Voir l'Annexe à la rubrique *Contexte*, concernant les persécutions religieuses en Écosse qui se déroulaient à cette époque dans les Highlands.



Français de Rajamundry ne fit quitter à Forde le siège de Mazulipatam.



Bibliothèque nationale.

Devant la menace de cette armée de secours du soubab, Forde négocia rondement avec ce dernier qui, de ce fait, interrompit la progression de ses bataillons à *Beizwarra*, à 60 kilomètres de là. Ces pseudo-négociations avaient pour unique but de clouer au sol et de neutraliser le chef indien et son armée de secours, tandis que les batteries anglaises continuaient de pilonner intensément les murailles afin de pratiquer au plus vite une brèche utilisable. Forde prit alors une décision fort sage: il devait prendre immédiatement la ville par les trois brèches praticables, d'autant plus qu'il ne lui restait que trois jours de poudre pour ses canons. Sans compter que les négociations retardatrices ne pouvaient durer éternellement et que le soubab allait s'impatienter et l'attaquer. Pour corser la situation, un détachement français de 200 hommes[31] était sorti de la ville pour harceler les voies de communication logistiques anglaises. Devant tant de difficultés et de menaces, un chef ordinaire aurait sans doute craqué et battu en retraite; Forde montra pour sa part beaucoup d'initiative et de détermination.

Depuis le 25 mars, les batteries d'artillerie anglaises maintenaient un feu fort destructeur sur la ville. Même si les dommages infligés le jour aux murailles étaient immédiatement réparés de nuit par les Français, trois des bastions avaient été suffisamment ébréchés pour rendre un assaut praticable. Soudain, le 5 avril, le temps changea et la mousson survint sous forme d'une pluie diluvienne qui gonfla le marécage aux abords du fort. Le lendemain, la tempête cessa mais... Salabat Jung arrivait de Kistnah, et du Rocher était sur le point de faire sa jonction avec lui. Le même soir, les officiers d'artillerie prévinrent que les batteries n'avaient plus que deux jours de munitions. Que faire ? Le second de Forde, le capitaine Callender, s'opposait ouvertement à l'attaque de la ville et préconisait la retraite. Finalement, le commandant en chef anglais résolut de tenter de prendre Mazulipatam avant de retraiter.

Il avait remarqué que le coin sud-ouest du fort, contre le bras de mer, n'avait pas de fossé. Le terrain était un bourbier spongieux, mais les Anglais avaient souvent vu des Indiens traverser cette boue. Les capitaines Yorke et Knox allèrent sonder

31. Commandé par du Rocher.



la boue et la trouvèrent profonde jusqu'au niveau du genou. C'était donc un secteur topographique vers où pouvait être dirigée une attaque de diversion. L'attaque réelle devait être portée contre la façade qui avait été ébréchée par les batteries. Une autre attaque de diversion devait se polariser sur le ravelin[32] à l'extérieur de la porte principale.

Le bastion nord-est, connu sous le nom de *Bastion du Caméléon*, était l'objectif de l'attaque réelle. Les troupes du rajah reçurent pour mission de garder le camp et aussi de faire une démonstration contre le ravelin. Le capitaine Knox, avec 700 Cipayes, mènerait l'attaque de diversion vers l'angle sud-ouest, et le reste des troupes participerait à l'attaque réelle.

Les 355 soldats européens, qui incluaient les artilleurs et 30 marins empruntés aux équipages de la flotte, avaient été regroupés en deux compagnies, la première commandée par le capitaine Callender, et l'autre par le capitaine Yorke. Des 700 Cipayes qui restaient, une partie forma la troisième compagnie[33] et le reste une réserve tactique sous le commandement de Forde en personne. Les attaques simulées et vraies devaient être synchronisées et combinées, bien sûr, et commencer à minuit, alors que la marée était au plus bas, ne laissant pas plus d'un mètre d'eau dans le fossé. Le dernier coup de gong, qui sonnerait le couvre-feu dans le fort, marquerait le signal de l'attaque.

À minuit, alors que les Français étaient dans leur premier sommeil, les trois colonnes s'ébranlèrent. Deux se constituaient de troupes européennes, et une de Cipayes commandés par le capitaine Maclean. La première colonne d'attaque[34] fut découverte et signalée par les Français alors qu'elle franchissait le fossé et procédait à la destruction d'une palissade. Elle fut alors soumise par les Français à un tir de barrage d'artillerie. Malgré cela, l'attaque fut soutenue avec détermination et Forde s'empara ainsi du Bastion du Caméléon. Il y fut rejoint par la deuxième compagnie commandée par le capitaine Yorke.

Yorke aperçut alors une ligne de Cipayes français qui, inconscients du danger, progressaient sous le rempart. Il leur tomba dessus et les fit prisonniers. Il continua sa progression, mais ses soldats commencèrent à refuser d'avancer. Bientôt, s'effrayant à la vue de ce qu'ils prenaient à tort pour une mine, ils firent demi-tour et se mirent à fuir vers leur point de départ, suivis par leurs officiers. Seul Yorke resta à son poste avec ses deux tambours qui... brûlaient d'envie de faire comme les autres. Les prisonniers Cipayes prirent, bien sûr, le large. Yorke retraita alors vers le bastion où il trouva ses hommes qui parlaient d'abandonner ce terrain conquis pour fuir. Le capitaine anglais menaça immédiatement de mort le premier qui abandonnerait le bastion.

32. Ou demi-lune.
33. Du capitaine Maclean.
34. Capitaine Fischer.



Finalement, honteux de leur lâcheté, 36 déclarèrent qu'ils voulaient bien suivre leur capitaine. Yorke repartit aussitôt avec les 36, laissant les autres se faire travailler psychologiquement par leurs officiers. Cependant, ces retards avaient permis aux Français de charger un canon[35] et de mitrailler à bout portant le capitaine et sa troupe. Plusieurs furent tués et 16 blessés dont le capitaine lui-même.

Pendant ce temps, le capitaine Fischer avançait le long du rempart avec sa colonne d'Infanterie métropolitaine. Les Cipayes du capitaine Maclean réussirent d'abord à s'introduire par la porte sud qui était en réparation. Mais, en définitive, les deux attaques échouèrent. Quant à la colonne du capitaine Knox, elle fut reçue par le feu des Français et ne put franchir les marécages.

Ainsi, la tactique du colonel Forde avait totalement échoué. Les pertes anglaises étaient extrêmement lourdes. Durant toute la journée suivante, les batteries anglaises maintinrent un feu d'enfer. Puis la nuit tomba et les canons se turent. Pourtant, l'attaque entraîna des conséquences imprévues sur le commandant en chef français. Soit pour donner un autre camouflet à Lally, soit qu'il fut vraiment démoralisé, Conflans offrit sans vraies raisons une *capitulation sans condition* à un Forde découragé qui n'en croyait pas ses oreilles. Il restait à Conflans des troupes et du ravitaillement et il aurait pu tenir longtemps encore, d'autant plus que son allié indien stationnait à quelques kilomètres de là. Mais il en est toujours ainsi avec l'indocile victoire qui se donne au plus entêté.

Pertes ♦Lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite française: Devant ce bizarre abandon, les chefs indiens francophiles tournèrent leurs alliances contre les Français. Le subadar Salabat Jung, frappé de la défaite inattendue des Français, s'empressa de conclure un traité avec les Anglais. Par le premier article du traité, tout le territoire de Mazulipatam fut attribué aux Anglais, *territoire qui produisait un revenu fiscal annuel de 4 lakhs de roupies*[36]. Par le deuxième, les Français devaient évacuer le secteur situé au sud de la rivière Kistna. L'Inde française était morte, tuée par *Thomas Lally comte de Tollendal*, en dépit des 2 000 Européens dont il disposait dans le Carnate, armée amplement suffisante pour vaincre l'armée anglaise. Voyant que chaque soldat, chaque officier allait s'ingénier à saboter ses ordres, par haine, Lally n'osa plus livrer la moindre bataille; il ne restait plus qu'à traiter.

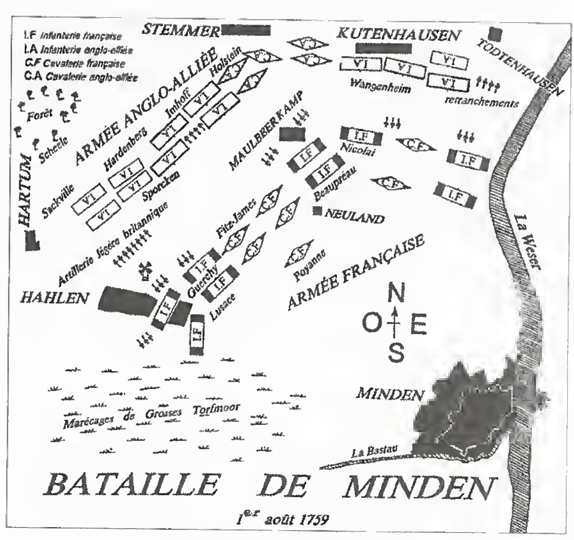
35. De grenaille antipersonnel.
36. Précisent les historiens anglais.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Observations respecting the Circar of Mazulipatam. in a letter from John Sulivan, Esquire, to the Court of Directors of the East-India Company,* John Sulivan, British East India Co., Londres, 1780. ♦ *The Kalamkari industry of Masulipatam,* Akurathi Venkateswara Rao, Shuttle-Craft Publications, Hyderabad, 1992. ♦ *Histoire des Indes Orientales,* Urbain Souchu de Rennefort et Robert Orme, Leide Editeur, Patis, 1688. ♦ *The Black Hole of Calcutta and the Battle of Plassey,* (Partie de l'ouvrage intitulée *A History of the Military Transactions,* etc.), Robett Orme, Londres, 1905. ♦ *Masulipatnam and Cambay. a history of two port-towns, 1500-1800,* Sinnappah Arasaratnam et Aniruddha Ray, Munshiram Manohatlal Publishers, New Delhi, 1994. [pout lecture seulement]. ♦ *The Catholic Highlands of Scotland,* Odo Blundell, Sand & CO, Edinburgh, 1909.

Minden. *Bataille de*

Date de l'action: 1er août 1759.



Collection privée de l'auteur.

Localisation: Six kilomètres au nord-ouest de Minden [Allemagne]. Le champ de bataille s'étend de Hartum à l'ouest jusqu'à Todtenhausen au nord. Coordonnées géographiques: 52° 17′ de latitude N., et 08° 55′ de longitude E.[1].

Contexte: La guerre faisait rage. En janvier, les Français prirent *Francfort*; en avril, ils battirent les Anglo-Allemands de Ferdinand de Brunswick à la *bataille de Bergen.* Frédéric de Prusse fut battu à *Künersdorf* par les Autrichiens et les Russes. Au milieu de l'été de 1759, le duc de Brunswick fut repoussé à l'intérieur des limites de la *Westphalie* par l'armée française. La situation des Alliés devint critique lorsque les Français s'emparèrent de *Minden,* à l'est des positions de Brunswick[2]. Le maréchal de Contades vint alors couper les lignes logistiques avec le Hanovre [anglais]. Les Anglo-Alliés voulurent rétablir leurs lignes de communication avec le Hanovre en attaquant l'armée de Contades qui s'était postée à *Minden.* Le 17 août au large de Lagos (Portugal), l'amiral Boscawen infligeait au chef d'escadre de La Clue une défaite dont le récit est présenté aux pages 223-226 du *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises,* publié par le même auteur aux Presses de l'Université Laval.

Chefs en présence ♦**Français**: maréchal Louis-Georges, duc de Contades[3] [1704-1795]. ♦**Anglo-Allemands**: duc Ferdinand de Brunswick[4].

Effectifs engagés ♦**Français**: 65 bataillons d'Infanterie, 60 escadrons de Cavalerie, 170 canons, 42 000 hommes. ♦**Anglo-Allemands**: 70 bataillons d'Infanterie[5], 61 escadrons de Cavalerie, 187 canons, 54 500 hommes. L'artillerie alliée se

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Qui, lui, se trouvait à Osnabrück.
3. Monsieur le maréchal Louis-Georges-Erasme de Contades, né en octobre 1704, mort en 1795.
4. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
5. Les Anglais seuls n'alignaient que six bataillons d'Infanterie, soit 8 ou 9 % des effectifs globaux.

composait de 131 canons groupés, auxquels s'ajoutaient 2 canons par bataillon d'Infanterie [au total 271]. L'artillerie lourde alliée comprenait la batterie de Bücheburg du major Storch [10 canons], les deux batteries anglaises des capitaines Foy [9 canons][6] et Drummond [9 canons], des batteries hanovriennes du colonel Braun [29 canons] et celles du lieutenant-colonel Huth [24 canons], du lieutenant-colonel Reinecke [4 canons] et de l'Erbprinz [16 canons] ; sans oublier la batterie du major Hase [30 canons hanovriens et anglais]. Les lignes comprenaient aussi des howitzers (obusiers).

Stratégie ou tactique: Les Français avaient choisi une position faisant face au nord, sur les deux rives de la Weser. La gauche française était flanquée par des marécages alimentés par la petite rivière Bastau, et la droite par la Weser. Quelques éléments s'étaient postés de l'autre côté de la Weser afin de prévenir une attaque d'artillerie sur le flanc droit.

Minden fut une victoire incomplète et presque indécise de Ferdinand de Brunswick sur les Français. Malgré les ordres du maréchal de Contades, l'aile droite française [de Broglie] n'intervint pas dans la bataille. Cette inaction fut attribuée à la jalousie de de Broglie à l'endroit de son commandant en chef[7]. L'Infanterie anglaise s'y distingua positivement et la Cavalerie anglaise négativement.

Résumé de l'action: Le 31 juillet à 18 h, le maréchal de Contades réunit ses généraux pour leur donner ses ordres : *le corps de de Broglie* devait quitter le camp à l'aube, traverser la Weser par le pont de pierre, traverser Minden et en sortir par la porte nord. Là, il serait rejoint par son artillerie d'appui et huit bataillons de Grenadiers[8]. Il devait alors se porter directement sur Todtenhausen et repousser les Alliés, ce qui exposerait l'aile gauche de Ferdinand. La vitesse était un facteur déterminant. L'attaque serait lancée à l'aube et à l'improviste.

Pendant ce temps, *le gros des forces françaises* devait sortir de son camp et avancer jusqu'à la ligne Maulbeerkamp-Hahlen, sur sept colonnes. Chaque colonne devait traverser la Bastau, qui passait à Minden, par pontons volants[9], et être conduite dans la zone de déploiement par un guide afin d'y attendre l'aube et *l'heure H*. L'ensemble devrait alors se déployer en bataille avec l'Infanterie sur les flancs à *Maulbeerkamp* et à *Hahlen*, et la Cavalerie au centre. L'artillerie devrait accompagner l'Infanterie durant sa marche préparatoire et se déployer de façon à couvrir le front de Cavalerie par des tirs d'enfilade à partir des deux ailes. Entre la gauche de de Broglie et la colonne d'Infanterie de droite du gros des troupes, marchait une autre colonne formée de huit bataillons d'Infanterie, commandée par le *lieutenant général Nicolaï*. La mission de cette colonne était, si le besoin s'en faisait sentir, de soutenir le flanc gauche de l'attaque de de Broglie.

6. Foy était un huguenot français au service de l'Angleterre.
7. Il refusait de lui laisser ajouter une victoire à son actif.
8. Grenadiers de France et les Royaux.
9. Volants, c'est-à-dire transportables, amovibles.

Contades ne donna aucun ordre d'opérations ultérieures à son armée, après son déploiement. Cela dépendrait du succès de l'attaque de de Broglie.

Au loin sur la gauche, le lieutenant général duc d'Havre[10] devait progresser jusqu'à *Eickhorst*, à l'extrémité sud du chemin-digue de *Hille* qui traversait le marécage. Sa mission était de protéger le flanc gauche contre une attaque qui pourrait survenir le long du terrain non marécageux situé entre le pied du *mont Wiehengebirge* et le *Grosses Torfmoor*[11], et de garder le contact avec Brissac par-delà les collines. Il reçut aussi l'ordre de créer une diversion contre le flanc droit de Ferdinand par une attaque simulée à travers le chemin-digue, juste avant l'aube.

Un petit détachement de troupes[12] sur la rive droite de la Weser devait surveiller les deux bataillons de Grenadiers de Laffert. Les bagages lourds de toute l'armée devaient être envoyés à *Rehme*, près du point de confluence de la Werre et de la Weser. *Contrairement aux règles de tactique de l'époque, Contades avait placé 60 escadrons de Cavalerie au centre.*

Les deux commandants en chef donnèrent leurs ordres presque en même temps, l'un pour avancer de nuit et attaquer à l'aube une position reconnue, et l'autre pour se mettre en marche de nuit et attaquer à l'aube un ennemi en train de se déployer pour la bataille.

Au moment voulu, le corps de de Broglie se mit en marche, s'adjoignant au passage son artillerie et ses Grenadiers. Vers 4 h, ce corps se mit en formation dans un terrain bas entre la Weser et Maulbeerkamp. De Broglie avait neuf bataillons en ligne de front, neuf sur la seconde ligne, et quatre derrière en réserve tactique. Ses 16 escadrons se tenaient à l'aile gauche. L'artillerie régimentaire entra en action vers 5 h du matin.

À *Todtenhausen*, le corps allié de Wangenheim, quoique averti et prêt, fut surpris, car un gros orage s'était levé et avait noyé le bruit créé par l'approche des Français. C'était le moment pour de Broglie de continuer son avance. Au lieu de cela, il attendit que Nicolaï arrivât sur sa gauche.

Son tir d'artillerie avait donné l'alerte à Wangenheim, qui avait immédiatement lancé ses hommes en avant et mis son artillerie en action. Un duel d'artillerie s'ensuivit durant lequel l'avant-garde française de de Broglie [les Grenadiers], qui attendait d'avancer, subit des pertes sévères. L'Infanterie allemande de Wangenheim avança pour occuper ses positions de combat juste derrière une crête. Les Grenadiers de Maxwell qui s'y trouvaient avaient d'abord subi de lourdes pertes sous l'action de l'artillerie française, jusqu'à ce qu'ils se couchent sur le sol en dépit des ordres stricts. Vers 6 h du matin, Wangenheim avait établi son dispositif de combat.

10. Quatre bataillons, quatre canons et quelques troupes légères.
11. Des marécages.
12. Suisses.



Finalement, Nicolaï arriva à son poste, à l'aile gauche de de Broglie. Ce dernier l'envoya attaquer *Kütenhausen* et, sous couvert de cette attaque, avança pour reconnaître en personne l'arrière de la crête occupée par l'Infanterie alliée de Wangenheim. Il aperçut deux lignes d'Infanterie avançant très vite et, sur leur droite, une colonne de Cavalerie au galop. Il ordonna immédiatement à sa propre Cavalerie de se préparer à recevoir la charge. Pendant ce temps, l'attaque de Nicolaï marquait le pas.

Alors que Contades commençait à s'impatienter en voyant que de Broglie n'attaquait pas comme il en avait reçu l'ordre, le commandant en chef aperçut la colonne d'Infanterie alliée et se résolut à ordonner à de Broglie de se contenter de contenir les Alliés, pendant que Nicolaï procédait à son attaque[13].

Au centre, l'avance avait été molle. À *Maulbeerkamp*, l'Infanterie et la Cavalerie s'étaient déployées et l'artillerie était entrée en action.

À l'aile Gauche, il y avait eu quelque retard et ce ne fut qu'à près de 5 h du matin que les premiers éléments d'Infanterie française commencèrent à arriver à Hahlen, après avoir été retardés par la traversée de la Bastau. La droite se battait déjà depuis une heure ; on pouvait voir les lueurs du combat du côté de *Todtenhausen*, mais on ne l'entendait pas à cause de forts vents contraires.

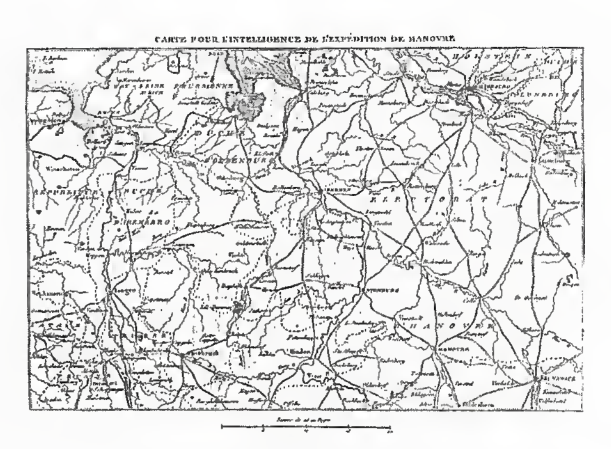
Quant aux Anglo-Alliés, qui attendaient loin derrière, tapis dans leurs retranchements surélevés, ils venaient de recevoir [à 1 h du matin] l'ordre d'avancer jusqu'à leurs retranchements situés sur la ligne *Hahlen-Stemmer*. Vers 3 h, Ferdinand ordonna aux troupes alliées de faire mouvement et, à 5 h, à Anhalt d'occuper Hahlen. Le jour s'était levé. *Hahlen* venait d'être occupée par 4 bataillons français appuyés par 15 bataillons saxons commandés par le comte de Lusace [avec 30 canons]. Mais Anhalt fut favorisé par la fortune[14] : les maisons à l'ouest de Hahlen prirent feu et un vent violent poussa l'incendie sur les Franco-Saxons qui durent abandonner le village sous la chaleur infernale. Les Alliés n'eurent qu'à entrer, fusil en bandoulière, de l'autre côté pour occuper sans combat le village brûlé.

Les Français commencèrent à se reformer à l'est du village, avec les Saxons derrière eux, mais ils furent bombardés par la brigade d'artillerie [9 canons] de Foy[15]. Ferdinand de Brunswick galopa jusqu'aux lignes alliées [Wangenheim] de l'aile gauche, qui refluaient sur Kütenhausen devant les attaques furieuses de Nicolaï, et ordonna à Wangenheim d'occuper ses positions de combat et de résister ; tout en faisant presser les troupes de Holstein-Gottorp à Imhoff et à Wutginau. Pendant ce temps, la colonne de Spörcken[16] avait avancé. Elle se déploya à la

13. Et de couvrir la retraite de ce dernier si nécessaire.
14. Fortune pour les soldats anglo-alliés et non pas pour les civils allemands, bien entendu.
15. Rappelons que Foy combattait du côté anglais. C'était un huguenot.
16. Suivie des bataillons de Scheele.



sortie du bois qui avait masqué son approche et s'élança droit contre le flanc gauche de la Cavalerie française du centre.



Bibliothèque du Centre Pompidou, Paris.

Pour mettre en échec cette attaque sur son flanc, la Cavalerie française du centre[17] se déploya en deux lignes avec la Gendarmerie et les Carabiniers [deux armes d'élite] en réserve tactique, derrière. Les cavaliers français n'avaient pas d'armes à feu mais des armes blanches [des sabres d'assaut]. Malgré cela, le lieutenant général de Fitz-James, qui commandait le centre français, lança le lieutenant général de Castries avec 11 escadrons de Cavalerie. Les troupes de Spörcken[18] se mirent alors sur trois lignes afin de recevoir la Cavalerie française. Ces derniers s'approchèrent, et, lorsqu'ils furent à bout portant, des milliers de fusils alliés jetèrent la mort et le désordre parmi eux. Un certain nombre de cavaliers français atteignirent les rangs alliés et sabrèrent quelques ennemis avant d'être abattus à coups de feu.

Fitz-James lança alors [trop tard[19]] la seconde ligne française: 22 escadrons de Cavalerie. Ils traversèrent le champ couvert de cadavres d'hommes et de chevaux pour être reçus, eux aussi, par une décharge formidable. Quelques cavaliers percèrent pourtant avant d'être abattus à bout portant. Les Anglo-Alliés reprirent alors leur marche vers l'avant. Voyant cela, le lieutenant général Guerchy [aile gauche française] voulut porter secours au centre et fit avancer, de sa propre initiative, les deux brigades de sa première ligne [8 bataillons] contre le flanc de l'attaque de Spörcken. Spörcken fit alors pivoter, à demi vers la droite, trois bataillons d'Infanterie anglaise de sa première ligne pour contenir les Français. Mais les trois bataillons commencèrent à plier sous l'assaut français. Alors Ferdinand de Brunswick ordonna à Scheele de lancer ses cinq bataillons allemands au secours de l'Infanterie de ligne anglaise. Il ordonna aussi de se porter en avant à la puissante brigade hanovrienne d'artillerie lourde[20], qui se posta entre les deux brigades d'artillerie légères [anglaises].

17. 7 000 hommes.
18. Quatre bataillons anglais et quatre allemands.
19. Le jugement de Fitz-James (ou Fitzjames) était ainsi pris en défaut, ce qui entraîna la mort de centaines d'hommes.
20. 30 pièces [canons et howitzers].

À peine ce renfort venait-il de se mettre en position qu'une autre charge de Cavalerie française se précipita sur les fantassins alliés. C'était la Gendarmerie française et les Carabiniers[21]. Ce n'était pas une attaque frontale mais plutôt un mouvement tournant et enveloppant contre le flanc gauche et l'arrière de Spörcken. Or, la furie de la charge des Gendarmes et des Carabiniers perça de part en part le bataillon allemand de Hardenberg qui se désintégra.

Ce fut le moment crucial de la bataille de Minden. Tout dépendait du comportement des bataillons de Spörcken, qui faisaient face à l'enveloppement de l'Infanterie française sur leur droite, et des Gendarmes français sur leur gauche et sur leurs arrières.

L'Infanterie française de Guerchy s'approcha rapidement et soutint le feu de l'énorme artillerie lourde alliée pendant un moment, puis se replia avec quelque confusion sous le pilonnage meurtrier, en compagnie des trois bataillons saxons qui la suivaient de près en appui tactique.

Percevant que ce désordre dans l'armée française devait être mis à profit, Ferdinand envoya son aide de camp à lord George Sackville pour faire attaquer la Cavalerie anglaise afin de compléter la déroute. Mais le général anglais discuta âprement le sens du message qui était rédigé en français, la langue des communications internationales de l'époque; puis, il fit avancer ses escadrons avant de se raviser de nouveau et d'arrêter sa ligne d'attaque. Un deuxième message arriva aussitôt de Ferdinand demandant *pourquoi* la Cavalerie anglaise n'attaquait pas. Sackville resta encore immobile et l'occasion fut définitivement perdue, car les Français s'étaient ralliés.

Neuf heures du matin sonnaient aux rares horloges non détruites de la région. Les *Gendarmes* français attaquèrent avec une telle frénésie que certains bataillons alliés, comme le *Royal Welsh Fusiliers Battalion,* commencèrent à fléchir puis à se débander. Par endroit, les Gendarmes français creusaient de véritables chemins sanglants dans les rangs alliés. C'était tout le centre allié qui commençait à s'effondrer, lorsque la colonne allemande de Würtginau arriva en ligne et, avec ses deux bataillons de droite[22], prit de flanc les Gendarmes à bout portant sous un feu meurtrier et roulant. Ferdinand envoya un troisième message à la Cavalerie anglaise de Sackville lui ordonnant d'intervenir. Voyant que Sackville refusait encore, Ferdinand transmit un *ordre direct d'avancer* à lord Granby, qui commandait la seconde ligne de Sackville. Granby commença à mettre ses escadrons en branle, mais Sackville arriva au galop pour lui intimer l'ordre de stopper l'attaque. Après quoi, Sackville se dirigea vers Ferdinand afin de lui demander ce que ses messages voulaient dire. Inutile de préciser que Ferdinand ne le reçut pas avec grande jovialité. Malgré tout, la Gendarmerie française et les Carabiniers,

21. 2 000 cavaliers en tout, menés par le lieutenant général Poyanne.
22. Hanovriens et Hessois.



qui avaient perdu plus de la moitié de leurs effectifs[23], se replièrent, n'ayant plus personne pour les commander. Les Anglo-Alliés, épuisés, restèrent sur place et en profitèrent pour détrousser les morts et les blessés français[24]. En fait, les Anglo-Alliés épuisés n'avancèrent plus au centre.

Ainsi, le centre français était presque exterminé sans que les Alliés l'aient attaqué, par le seul fait de ses propres attaques sur les bataillons ennemis. Il ne restait au centre-droit que les huit bataillons d'Infanterie de Beaupréau, face à Maulbeerkamp. Contades leur ordonna de se déployer vers la gauche afin de couvrir le centre exterminé. Beaupréau marcha donc vers le sud-ouest, attaquant les Alliés de flanc avec l'aide des restes de la Cavalerie. Mais ce n'était qu'un *« baroud d'honneur »* face au centre allié beaucoup plus étoffé et solide.

Ce fut le moment où la colonne de Cavalerie prussienne et hanovrienne[25] intervint sur le champ de bataille en attaquant les Français de Beaupréau par derrière, tandis que quatre bataillons d'Infanterie hessoise les attaquaient de face à la baïonnette. Regroupées, les dernières unités de Cavalerie française contre-attaquèrent à leur tour pour secourir Beaupréau. Submergés sous le nombre, les Français combattaient avec l'énergie du désespoir, chacun pour soi, sans plus de cohésion. Pourtant, huit bataillons [c'est-à-dire une brigade] de la seconde ligne de Beaupréau tenaient ferme et résistaient à la pression énorme des Alliés avec l'aide de huit escadrons de Cavalerie du flanc gauche de de Broglie. Wangenheim lança alors ses 16 escadrons de Cavalerie à l'attaque contre les deux brigades de Nicolaï, les repoussa et attaqua ensuite les huit escadrons de Cavalerie venus du flanc gauche de de Broglie. La mêlée était générale entre Maulbeerkamp et Neuland et tout autour des dernières unités de Beaupréau qui tenaient encore ferme.

Finalement, écrasés sous le nombre, les Français réussirent à rétrograder sans être mis en déroute et à franchir la Bastau. Au loin, sur la gauche française, la bataille faisait encore rage. Le comte de Lusace avait fait avancer ses Saxons contre l'Infanterie anglo-allemande de Spörcken renforcée par cinq bataillons de Scheele et par deux autres envoyés par Wütginau. Lusace força les Anglo-Allemands à reculer, mais il tomba ensuite sous le feu de l'artillerie alliée, qui avançait au nord de Hahlen, et se replia à son tour.

La bataille était terminée. Ferdinand ordonna aux 24 escadrons de Cavalerie anglaise et hanovrienne, stationnés à Hartum et commandés par lord George Sackville, de poursuivre les bataillons français qui reculaient en ordre, mais, incroyablement, les cavaliers anglais qui n'avaient pas même participé à la bataille

23. Environ 1 100 tués sur 2 000 cavaliers ; la plupart des officiers étaient morts.
24. Une lettre de Spörcken au roi d'Angleterre Georges II avoua que les soldats alliés ramassèrent plus de 20 montres en or.
25. Dix-neuf escadrons commandés par Holstein-Gottorp.



refusèrent de bouger et d'attaquer les Français. La retraite française fut couverte par l'aile droite française [de Broglie] devenue arrière-garde, et qui tint en respect les poursuivants. De Broglie, qui portait la responsabilité de la défaite pour ne pas avoir voulu attaquer lorsqu'il en avait reçu l'ordre par Contades, devenait enfin utile à quelque chose. Vers 11 h, les Français avaient passé la Bastau et occupaient de nouvelles positions couvrant la forteresse[26] de Minden. Mais comme l'artillerie lourde alliée continuait de leur infliger des pertes, ils entrèrent dans Minden.

L'après-midi du lendemain, les Alliés plantèrent leurs tentes entre Hahlen et Friedewalde, et ils renoncèrent à attaquer les Français.

Pertes ♦Les **Français**, qui avaient joué le rôle dynamique de la bataille, souffrirent plus : 4 500 tués, blessés et prisonniers ; 10 drapeaux, 35 pièces d'artillerie. ♦Les **Anglo-allemands**, plus statiques, 4 300 tués et blessés, incluant les pertes anglaises qui s'élevèrent à 1 500 hommes, dont 81 officiers.

Conséquence de cette défaite française: À cause de cette défaite, les Français durent provisoirement quitter la Westphalie. Cependant, la bataille ne fut pas décisive. L'armée française en retraite fut sauvée d'une possible destruction par le refus de la Cavalerie anglaise de lord George Sackville de la poursuivre. Ce dernier fut puni pour son refus d'obéissance. Il fut renvoyé en Angleterre et jugé devant une cour martiale qui le déclara inapte au commandement. Faisant allusion à son comportement tout à fait normal à Fontenoy, l'historien militaire anglais Fortescue écrivit ceci à son sujet : « *Le courage de certains hommes n'est pas le même chaque jour ; et il est possible que le jour de Minden, le courage lui ait manqué.* »

Pour ce qui est des Français, leur armée, restée dans un état satisfaisant, leur permit d'occuper, à la fin de la campagne de 1759, un territoire équivalant à celui du début.



Le prince Charles-Édouard est plus connu sous le nom de "Le Jeune Prétendant" [aux trônes d'Angleterre et d'Écosse] ou Le Jeune Chevalier, ou encore Bonnie Prince Charlie. Il était le fils de Jacques Stuart, appelé Le Vieux Prétendant. Son grand-père était le roi catholique d'Angleterre Jacques II, chassé du trône par le protestant Guillaume d'Orange. Né à Rome en 1720, Charles-Édouard vécut en exil en France, fomentant des troubles en Écosse et en Angleterre afin de reconquérir le trône pour sa propre dynastie. Mais il fut vaincu à Culloden Moors en 1746. Sa défaite entraîna d'horribles massacres et de dures représailles pour les Écossais des Highlands, la destruction pure et simple des clans catholiques, et le nettoyage ethnique ultérieur des Highlands par les Anglais. Il mourut à Rome en 1788. Sa propre ambition détruisit son peuple. White Rock Public Library.

26. Entre les mains des Français.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Louis XV et le renversement des alliances. Préliminaires de la Guerre de Sept Ans, 1754-1756*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1896. ♦ *M. de Prilly, un soldat de la guerre de Sept Ans*, d'après ses lettres, M. Puiseux, F. Thouille, Châlons-sur-Marne, 1889. ♦ *Mme de Pompadour, Bernis et la guerre de Sept Ans*, Mis de Persan, publication M. Dubois, Versailles, 1920. ♦ *Nouveaux mémoires historiques sur la guerre de Sept Ans*, Friedrich August von Retzow, [traduit de l'allemand], Treuttel et Wüürtz, Paris, 1803. ♦ *Plans pour servir à l'histoire de la guerre de Sept Ans*, Friedrich Wilhelm von Bawr, publié par P. Gosse junior et D. Pinet, La Haye, 1762-1766.

Monts Laurier. Bataille des

Date de l'action: 14 septembre 1758.

Localisation: Ligne de collines située à environ 75 kilomètres à l'est de Pittsburgh [Pennsylvanie][1].

Contexte: De Loyalhanna en Pennsylvanie, le général anglais Forbes se mit en marche avec une armée de 6 000 soldats et miliciens pour aller s'emparer du Fort Duquesne.

Chefs en présence ♦**Anglais**: Major James Grant [1720-1806]. ♦**Français**: Capitaine François-Marie Le Marchant, sieur de Ligneries.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 6 000 hommes, dont un millier d'entre eux engagés dans la bataille. ♦**Français**: 800 hommes.

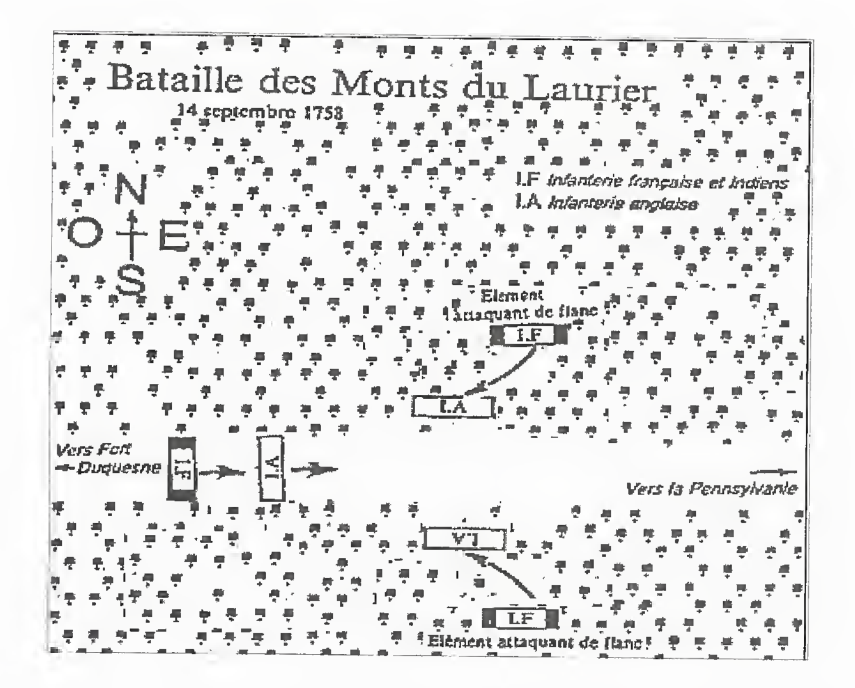
Stratégie ou tactique: Chemin en secteur boisé. Embuscade en forêt. En fait, Forbes avait arrêté ses troupes afin d'envoyer le major Grant reconnaître les fortifications du Fort Duquesne. Ce fut cette unité de reconnaissance qui fut attaquée et détruite par Ligneries. La bataille fut une « contre-embuscade ». Les Anglais, qui avaient tendu une embuscade avec un élément visible (l'appât) et deux éléments embusqués, furent en fait attaqués par surprise par le gros des troupes françaises qui avaient envoyé contre l'appât un autre appât d'égale force, tandis que le reste des forces françaises encerclait, attaquait et détruisait les unités anglaises embusquées.

Résumé de l'action: La bataille, selon certains historiens militaires, se déroula aux abords immédiats du Fort Duquesne. Le commandement de cette expédition contre le Fort Duquesne avait donc été attribué au brigadier général John Forbes. Son corps expéditionnaire totalisait environ 7 000 hommes dont 1 200 Highlanders écossais, 350 Royal Americans, 2 700 Provinciaux de Pennsylvanie, 100 hommes du Delaware [alors appelé les Bas Comtés], 1 600 de Virginie, 250 du Maryland, 150 de Caroline du Nord, et environ 1 000 charretiers et travailleurs. Les 1 200 Highlanders étaient divisés en 4 compagnies. Les officiers avaient décidé que l'itinéraire traverserait la Pennsylvanie, mais la décision finale ne fut pas prise avant que l'armée n'atteigne Raystown (Bedford). Les Virginiens voulaient suivre la funeste route de Braddock. Mais finalement ce fut le colonel Bouquet qui prit la décision finale. Malade, Forbes n'avait pu suivre son armée.

Sous le commandement de Bouquet, l'invasion traversa les Monts Laurier alors que Forbes se trouvait entre Carlisle et Shippensburg. En atteignant la Loyalhanna, au piedmont occidental des Monts Laurier, l'armée anglaise choisit la

1. Coordonnées géographiques: 40° 20′ de latitude N., et 79° 15′ de longitude O. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.





prudence et se retrancha ; elle fortifia un camp par de gros travaux de terrassement. Le camp de base fut appelé Fort Ligonier. Au lieu d'imiter l'infortuné général Braddock, qui avait envoyé à marches forcées l'ensemble de ses forces armées vers le fort français, avec de lourds et encombrants bagages, Forbes voulait progresser par des étapes plus lentes, en établissant des magasins logistiques fortifiés de loin en loin, et, lorsqu'il arriverait à distance acceptable du fort français, il prévoyait de faire avancer l'ensemble de son armée en bloc. Il voulait donc concentrer toute l'armée sur la Loyalhanna avant de faire un autre bond en avant.

Avant l'arrivée de Forbes (malade) sur la Loyalhanna, Bouquet avait dépêché le major James Grant avec 887 Highlanders, dont 37 officiers, en reconnaissance aux abords éloignés du fort français. Grant avait reçu pour instruction de rester à distance respectable du Fort Duquesne[2] et de ne prendre en aucune manière le risque d'une attaque. Grant et ses hommes campèrent la première nuit sur les rives de la rivière appelée aujourd'hui *Nine Mile Run*, à 9 milles ou 15 kilomètres du camp établi sur le Loyalhanna. Le deuxième jour, Grant progressa un peu plus. Et le troisième, il franchit les 20 derniers kilomètres qui le séparaient du fort français, et arriva en vue du Fort Duquesne. Le commando anglais attendit jusqu'à 15 h, puis s'approcha à trois kilomètres du fort. Grant confia les bagages de son unité au capitàine Bulitt avec 50 hommes pour les garder.

2. Qui comptait une garnison de 1200 hommes, Canadiens, Français et Indiens.



Lorsque la nuit fut tombée, le major anglais apparut avec ses troupes au sommet de la colline fatale qui porte encore aujourd'hui son nom, entre les deux rivières, à 400 mètres du fort français. Tout était calme et silencieux, et le major Grant pensa que la garnison du fort devait être faible. Il décida donc d'attaquer les Français, en dépit des consignes de prudence qui lui avaient été ordonnées par ses supérieurs hiérarchiques. On pardonne toujours aux désobéissants audacieux lorsqu'ils réussissent. Mais malheur à ceux qui échouent ! Grant désigna donc 50 hommes d'élite menés par deux officiers pour s'approcher du fort afin de vérifier s'il était abandonné. Ils approchèrent avec mille précautions mais ne virent personne; pas la moindre sentinelle. En revenant, certains se perdirent (sic!); d'autres, plus indisciplinés encore, allèrent jusqu'à mettre le feu à une vieille grange, mais le feu fut rapidement éteint par les Français lorsque les incendiaires se furent éloignés. À l'aube, le major Lewis fut envoyé vers le fort avec 200 hommes, surtout des réguliers, pour se poster à un peu moins d'un kilomètre sur le chemin de repli, en embuscade non loin du point où ils avaient laissé leurs bagages, de peur que les Français — si, d'aventure, il y en avait — ne s'en emparent. Mais, selon les historiens anglais, le major Grant, qui jalousait en secret le major Lewis, espérait avoir la gloire de capturer seul ces Français qui avaient de façon aussi éclatante battu le général Braddock à la tête de ses milliers d'hommes. Une telle action aurait été, pour Grant, une gloire immense et éternelle. Ainsi, le commandant anglais tendit-il un piège mortel: il embusqua 400 hommes, bien camouflés le long de la colline qui faisait face au fort français. Il envoya une compagnie écossaise (capitaine MacDonald, bien sûr) pour servir d'appât, comme l'agneau devant les loups. MacDonald et ses hommes devaient marcher, ouvertement et sans se cacher le moindrement, vers le fort français, tambours battants et cornemuses sanglotantes, dans le but d'attirer une contre-attaque des Français. C'était la première fois que des cornemuses chanteraient leurs complaintes tristes dans cette vallée de l'Ohio. L'issue de la bataille montra aux survivants que les gémissements des cornemuses avaient été de mauvais augure.

Le major Grant avait supputé une garnison de moins de 200 Français, y compris les Indiens francophiles. Mais le piège était un peu grossier, et tel fut pris qui croyait prendre, car, dès que la musique des tambours et des cornemuses écossaises se fit entendre, une triple contre-attaque française fut immédiatement mise en mouvement contre les assaillants, dans le plus grand silence. Deux des trois attaques canadiennes furent dirigées contre le gros des forces du major Grant, qui ignorait qu'il avait été repéré depuis longtemps par les Canadiens. Les deux groupes franco-indiens mirent à profit les berges de la rivière pour se glisser en position d'attaque sans être vus. Le troisième groupe de combat [français] laissa suffisamment de temps aux deux autres afin qu'ils puissent prendre leur dispositif d'attaque, c'est-à-dire se poster en tenaille autour des troupes cachées du major Grant [son élément de surprise], puis il sortit du fort à grand bruit et se déploya en position de combat comme s'il constituait la totalité de la garnison

française. Devant la contre-attaque de la petite garnison française, et en dépit de sa faiblesse insignifiante, le capitaine écossais ordonna — comme prévu — la retraite de son élément d'appât vers le gros des forces anglaises cachées en arrière, en embuscade dans les bois épais qui bordaient le sentier forestier. Mais au moment où le major Grant donna le signal de tirer sur les Français qui montaient à l'assaut, il se trouva lui-même attaqué en tenaille par les deux autres groupes de combat français qui avaient quitté les berges de la rivière et qui coupaient littéralement la retraite aux Anglais. Les soldats provinciaux américains se réfugièrent derrière les arbres et tâchèrent de se défendre des deux côtés à la fois. Mais les réguliers écossais, qui étaient des soldats de l'Infanterie de ligne et qui avaient l'habitude de rester avec discipline en formation linéaire, furent rapidement décimés par les tirs des Français. Le combat meurtrier dura 30 longues minutes et les Anglais commencèrent alors à fuir. Grant écrivit par la suite à Forbes : « *Les ordres n'étaient plus suivis. La peur domina alors toutes les autres passions et j'espère que jamais je ne reverrai une telle panique parmi les troupes*[3]. » Finalement, prise de panique, l'armée anglaise s'enfuit vers l'ouest, poursuivie par les Français et les Indiens. L'ensemble de l'armée anglaise courut à perdre haleine vers le point où le capitaine Bulitt gardait les bagages avec ses 50 soldats. Là, le major Grant, qui voyait tous ses rêves de gloire s'envoler, tenta en vain de rallier ses soldats pris de panique et de les forcer à combattre les Français qui étaient sur le point de surgir. Il plaida, pria et ordonna, mais personne ne lui obéit. Seuls restèrent les 50 soldats de Bulitt dont les survivants s'enfuirent eux aussi sous le choc des Canadiens. Mais la présence des bagages abandonnés par les Anglais les sauvèrent de l'extermination, car Indiens et Canadiens commencèrent à s'emparer du butin. Selon la tradition militaire qui cherche toujours à sauver les apparences, le major Grant et le capitaine Bulitt furent les derniers à déserter les bagages. Vers 11 h le major Grant et ses 12 derniers officiers, qui étaient restés autour de lui pour combattre, étaient complètement encerclés. « *Avec la dignité d'un gentleman des Highlands, Grant se rendit aux Français*[4]. » Grant et la plupart de ses officiers passèrent un an en captivité à Québec. Environ 300 soldats anglais furent tués, une cinquantaine ne furent que blessés et un grand nombre restèrent prisonniers entre les mains des Français. Dans une lettre au gouverneur de Virginie, George Washington écrivit : « *Ce fut une bataille mal préparée et mal exécutée. Mais on dit généralement que le major Grant alla au-delà des ordres qu'il avait reçus...* »

Le colonel anglais James Smith, qui était à ce moment-là du côté des Français puisque — fait prisonnier au cours d'un combat précédent — il avait été *adopté* par une femme indienne et était ainsi devenu un guerrier indien[5], écrivit plus

3. « Orders were to no purpose. Fear had then got the better of every other passion and I hope I shall never see again such panic amongst the troops. »
4. « With the dignity of a Highland gentleman, Grant surrendered. »
5. Les prisonniers de guerre étaient habituellement torturés à mort, sauf quand une Indienne, veuve ou célibataire, décidait de garder le prisonnier pour elle. Elle l'adoptait alors officiellement et l'homme devenait techniquement un Indien de cette tribu. Il ne pouvait refuser d'épouser la veuve quels que soient



tard que: « Après la défaite des Anglais, les Indiens avaient tenu un conseil de guerre pour savoir s'ils rentreraient chez eux, comme après chaque combat, victorieux ou pas; mais ils étaient divisés. Certains pensaient que, découragé par cette défaite, Forbes arrêterait son invasion, comme le général Braddock à la bataille de la Monongahela. D'autres étaient d'avis qu'il allait continuer son offensive. Les Français tâchaient de convaincre les Indiens de rester. Mais de nombreux Indiens retournèrent dans leur foyer. Après leur départ, l'ensemble des troupes françaises qui se composait essentiellement de Canadiens accompagnés de quelques réguliers français se mit en marche pour aller à la rencontre des troupes du général Forbes. Les troupes françaises rencontrèrent l'armée du général non loin du Fort Ligonier et l'accrochèrent. Mais l'énorme différence en effectifs fit qu'il nétait pas question qu'elles puissent en venir à bout par la force des armes. Pourtant, le mordant et l'esprit combatif des Canadiens ainsi que le cuisant souvenir toujours présent de l'armée vaincue du général Braddock firent que la grande armée anglaise de Forbes ne continua pas son offensive et s'installa sur la Loyalhanna pour y passer les quartiers d'hiver. Mais le 13 novembre, Forbes apprit que l'ensemble des Indiens francophiles étaient rentrés chez eux pour l'hiver, laissant les Canadiens et les Français livrés à leurs propres forces. Retrouvant alors courage, le brigadier général Forbes envoya en avant 2 500 hommes avec le colonel Armstrong pour ouvrir la route.

Le 17 du même mois, Forbes suivit avec le reste de l'armée. Il faisait froid et la pluie tombait en permanence. Forbes ne subit aucune opposition mais son avance resta extrêmement lente. Non seulement les Anglais étaient très prudents, mais la piste devait être agrandie pour livrer passage aux chariots de ravitaillement et à l'artillerie, en dépit du fait que l'artillerie lourde de siège avait été laissée en arrière. » Cette avant-garde se composait de 2 500 fantassins qui marchaient sans bagages ni tentes. Ils n'avaient que leur sac à dos et leurs couvertures. En plus de ces troupes, avançaient les pionniers ainsi que les charretiers avec les bagages et la logistique. Les Indiens anglophiles servaient d'infanterie légère et d'éclaireurs afin d'éviter toute surprise de la part des Français. George Washington et le colonel Armstrong avaient ouvert un sentier qui menait jusqu'à une journée de marche du fort français. Le soir du 24, un détachement campa dans les collines entourant le village actuel de Turtle Creek. Durant cette même nuit, les Anglais furent informés qu'un nuage de fumée s'élevait au-dessus du Fort Duquesne. La rumeur se répandit selon laquelle le fort avait été abandonné et brûlé. Le matin suivant, une troupe de cavaliers fut envoyée en reconnaissance. Forbes, malade, suivait dans sa litière, de même que le gros des troupes en trois colonnes parallèles. Les Highlanders de Montgomery au centre, les Royal Americans à gauche et les Provinciaux à droite. À la tête de chaque colonne un tambour battait afin que

ses attraits physiques, car l'alternative était la mort sous la torture. Cela avait de quoi entraîner l'adhésion pleine et entière au mariage, même pour le célibataire endurci qu'il avait été jusque-là.



personne ne se perde dans les bois. Les colonnes avançaient très lentement, très prudemment. Au crépuscule, ils arrivèrent dans la plaine défrichée qui entourait immédiatement les abords du Fort Duquesne. Le fort français, en ruines fumantes, était devant eux, encadré de la Monongahela et de l'Alleghany.

Pertes ♦Lourdes pertes anglaises en tués. ♦**Français**: inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette destruction de son avant-garde n'arrêta pas Forbes qui continua sa progression, quoique en prenant plus de précautions, en direction du Fort Duquesne.

SOURCES ET LECTURES: ♦Paul-David Nelson, *General James Grant, Scottish Soldier and Royal Governor of East Florida*, University Press of Florida, 1993. ♦*The Papers of Colonel Henry Bouquet*, 8 volumes, Sylvester K. Stevens, Pennsylvania History Commission, 1940-1942. Harrisburg Pennsylvania, 1940. ♦*The Savage Years, General account of French and Indian War*, Brian Cornell, Harper, NY, 1959. ♦*Colonel Henry Bouquet and His Campaigns of 1763 and 1764*, Cyrus Cort, Steinman & Hensel, Lancaster Pennsylvania, 1883. ♦*Henry Bouquet and British Infantry Tactics on the Ohio Frontier, 1758-1764. in The Sixty Years' War for the Great Lakes, 1754-1814*, Charles E. Brodine Jr., East Lansing (MI), 2001. [lecture seulement]

Montréal. *Siège et capitulation de*

Date de l'action: Début septembre - 8 septembre 1760.

Localisation: Grande ville canadienne, métropole du Canada jusqu'en 1975, située dans une île du Saint-Laurent par 45° 31′ de latitude N. et 73° 34′ de longitude O., à la confluence de la rivière des Outaouais[1].

Contexte: En dépit de la deuxième bataille des Plaines d'Abraham, aussi appelée Bataille de Sainte-Foy (voir Deuxième Bataille de Québec, 1760), la Nouvelle-France, sans aide de la Métropole, se trouvait à bout de force.

Chefs en présence ♦**Français**: le gouverneur général Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil[2]; général François-Gaston, duc de Lévis[3]. ♦**Anglo-Américains**: général en chef Jefferey, premier baron Amherst[4]; général James Murray[5]; colonel William de Haviland[6].

Effectifs engagés ♦ **Français**: 2 000 soldats. ♦ **Anglo-Américains**: 17 000 soldats en grande partie réguliers.

Stratégie ou tactique: La stratégie anglaise du trident avec des effectifs écrasants.

Résumé de l'action: Le plan de campagne anglais de 1760 prévoit une triple offensive en trident contre Montréal où s'est retranchée l'armée de Lévis qui, au printemps, vient de mettre en fuite l'armée anglaise d'occupation du général Murray. La première pointe du trident (le général James Murray) remonte le Saint-Laurent à partir de Québec. La deuxième, sous les ordres du général en chef Amherst, part d'Oswego, sur le lac Ontario, et descend le Saint-Laurent. La troisième, commandée par Haviland, emprunte la route du lac Champlain et du Richelieu.

Les soldats canadiens et français du colonel de Bourlamaque[7] en amont de Montréal [Fort Lévis] et ceux de Bougainville à l'île aux Noix se préparent à un affrontement désespéré: leur mission est de retarder le plus longtemps possible l'avance des Anglais en provenance du lac Champlain au sud et des

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Né à Québec le 22 novembre 1698, décédé à Paris le 4 août 1778. Il a donc 62 ans en 1760.
3. Né le 20 août 1719 au château d'Ajac, près de Limoux, France, décédé le 26 novembre 1787 à Arras, France.
4. Né le 29 janvier 1717 à Riverhead, Sevenoaks (Angleterre), décédé le 3 août 1797 à la résidence « Montréal » à Sevenoaks.
5. Né le 21 janvier 1721 ou 1722 à Ballencrieff (Lothian, Écosse), décédé le 18 juin 1794 à Battle, dans le Sussex (Angleterre).
6. Né en Irlande en 1718, décédé le 16 septembre 1784 à Penn, Buckinghamshire (Angleterre).
7. François Charles de Bourlamaque, officier de l'armée française, gouverneur de la Guadeloupe, né à Paris en 1716, décédé à la Guadeloupe en juin 1764.

Grands Lacs au sud-ouest, en espérant que la paix sera conclue en Europe avant l'effondrement définitif de la Nouvelle-France. Mais les Français étant coupés de la Métropole depuis trop longtemps, ces deux verrous sautent après de durs combats à un contre 10.

À Montréal, Vaudreuil doit affronter un cruel dilemme. Les trois armées anglo-américaines comptant au total 17 000 hommes finissent par encercler cette ville, dernière « poche de résistance » française du Canada. Montréal est pratiquement sans défense. Tous, fonctionnaires et civils, recommandent à Vaudreuil de se rendre en exigeant simplement les honneurs de la guerre. Mais lorsque le gouverneur général apprend qu'Amherst refuse d'accorder aux soldats français une reddition dans la dignité militaire, il se montre prêt à capituler sans condition. Lévis et Bougainville, outrés, exigent alors de livrer un ultime *baroud d'honneur*, un combat-suicide avec les 2 000 derniers soldats qui n'ont pas déserté. Ils veulent ainsi se battre jusqu'à la mort. Lévis demande au gouverneur Vaudreuil le privilège de se retirer dans l'île Sainte-Hélène avec ses hommes pour y défier toute l'armée anglaise. Il avait déjà mis en déroute, au printemps précédent, une armée anglaise numériquement supérieure[8], et, à Carillon en 1758, un peu plus de 3 000 Français, Canadiens et Indiens avaient battu plus de 15 000 Anglo-Américains. Le *baroud d'honneur* aurait peut-être pu se transformer en victoire et repousser d'un an la chute de la Nouvelle-France.



Entrée des troupes anglaises à Montréal (peinture de A.S. Scott). La chute de la Nouvelle-France créa le désespoir chez les Canadiens français. Mais vingt-six ans plus tard seulement, lorsque éclata la Révolution française, le Clergé canadien se réjouit fort d'être séparé de la France. D'autant plus que de nombreux prêtres français se réfugièrent au Canda, renforçant le conservatisme du Canada français. Collection privée.

La carrière de Vaudreuil est aussi en jeu, mais il refuse de donner à Lévis la permission de se battre inutilement. Cela signifierait la destruction de Montréal et de nouvelles souffrances infligées au peuple canadien que la Métropole se prépare à abandonner à son sort. Les armées britanniques ont déjà prouvé leur brutalité au cours du siège de Québec, l'année précédente, en brûlant la presque totalité des fermes appartenant à des Canadiens, en Acadie en déportant les populations

8. 6 910 Canadiens et Français avec 3 canons avaient mis en fuite 7 500 Anglais avec 72 canons.



francophones, en Écosse en chassant les populations des Highlands après avoir incendié les villages[9], et en Irlande. Vaudreuil prend donc la décision la plus difficile de sa carrière : il rejette la demande de Lévis et signe la capitulation du Canada. Lévis est humilié mais obéissant. Il se rend dans l'île Sainte-Hélène où il brûle ses drapeaux plutôt que de les remettre aux envahisseurs. Le 8 septembre, Montréal et tout le Canada sont cédés à l'Angleterre avec tous leurs habitants. Officiers, soldats, fonctionnaires et marchands français s'embarquent pour la France. Pour les Canadiens qui restent au pays, la lutte pour la survivance ne fait que commencer. Heureusement, 10 ans plus tard la guerre d'Indépendance des États-Unis va forcer l'Angleterre à mener envers les Canadiens une politique plus bienveillante de peur qu'ils ne se joignent aux *Insurgents* et expulsent les Anglais de leur pays.

Pertes ♦**Anglo-confédérés :** 17 000 soldats. ♦**Français :** 2 000 soldats.

Conséquence de cette capitulation française : La Nouvelle-France cesse d'exister. Trois ans plus tard, le traité de Paris confirmera cette cession[10]. À son retour en France, le gouverneur Vaudreuil sera arrêté et incarcéré à la Bastille. Partout en Angleterre on chante des *Te Deum* conformément aux directives de l'Église d'Angleterre et du roi [voir la quatrième référence de SOURCES ET LECTURES.].

SOURCES ET LECTURES : ♦*Histoire de la guerre contre les Anglois*, Etienne Joseph Poullin de Lumina, sans nom d'éditeur, Genève, 1759-1760. ♦*A Complete history of the present war, from its commencement in 1756 to the end of the campaign, 1760 : in which all the battles, sieges and sea-engagements, with every other transaction worthy of public attention are faithfully recorded with political and military observations*, W. Owen, L. Davis, C. Reymers, Londres, 1761. ♦*La guerre de Sept ans, histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot et cie, Paris, 1899-1914. ♦*Church of England. A form of prayer and thanskgiving to Almighty God to be used in all churches and chapels throughout England, the dominion of Wales, and town of Berwick upon Tweed, on Thursday the fifth day of May next, being the day appointed by proclamation for a general thanksgiving to Almighty God, for putting an end to the late bloody and expensive war, by the conclusion of a just and honourable peace*, publié par Mark Baskett, Imprimeur pour The King's Most Excellent Majesty, à la demande de Robert Baskett, Londres, 1763.

9. Voir les massacres après la bataille de Culloden, et plus tard la déportation des populations écossaises lors des Highland Clearances. Tous ces nettoyages ethniques perpétrés par les troupes anglaises les avaient auréolées d'une aura effrayante.
10. À voir à la fin de cet ouvrage.



Munsurpet. *Bataille de*

Date de l'action: 12 novembre 1759.

Localisation: Village situé immédiatement au sud de Trichinopoly, dans les Indes.

Contexte: Le seul secteur du Carnate indien[1], qui fut resté exempt de ravage, de pillage, de contributions forcées ou d'opérations militaires organisées par la soldatesque internationale, était la région située entre Outatour et le sud du district de Trichinopoly, y compris la riche et fertile île de Srirangam, où les très prochaines récoltes de décembre, qui étaient de loin les plus abondantes de l'année, s'annonçaient encore plus considérables que d'habitude. La part du gouvernement était estimée à 600 000 roupies et serait perçue en février.

En considération de quoi, Lally-Tollendal[2] décida de prendre possession de ces contrées avec une force française suffisante pour tenir la garnison anglaise de Trichinopoly enfermée et bloquée dans la ville. Afin de pouvoir regrouper les petites garnisons locales sans mettre ces villes en danger de tomber entre les mains des Anglais, Lally décida de stationner 800 hommes près d'Arcate, renfort qui devrait intervenir et se porter au secours de toute ville menacée par les Anglais. Il espérait que les noyaux de garnisons qu'il allait laisser dans les villes se défendraient assez longtemps pour permettre à « *l'armée de Secours* » d'intervenir. Tout cela lui permettrait d'aller procéder à la perception des impôts dans la région riche. Mais M. Déleyrit et le conseil de Pondichéry s'opposèrent à l'idée de partager ainsi l'armée française qui pourrait être aisément battue en détail. Lally, toujours aussi féroce, rétorqua que *ce qui les dérangeait c'était de ne pas pouvoir, en contrôlant les impôts eux-mêmes, s'approprier leur quote-part. C'était exactement ce que pensait le Conseil au sujet de Lally-Tollendal qui ne manquait pas de se livrer à toutes les malversations possibles avec les soldes de ses soldats.*

Tactique ou stratégie: Ce fut une simple manœuvre, pleine de ruse, destinée à faire surévaluer ses effectifs par les Français.

Effectifs engagés ♦La troupe prévue pour l'expédition vers le sud avec le duc de Crillon comprenait 900 Européens [Français], dont 100 cavaliers; 1 000 Cipayes, 200 Noirs cafres à cheval, et 10 pièces d'artillerie. Tous ces effectifs

1. Sous la botte française, anglaise ou sous celle du nabab.
2. Thomas-Arthur comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Quoiqu'il fût courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France, il fut jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766. L'incompétente monarchie française avait trouvé en lui le parfait bouc émissaire pour excuser ses échecs dans les Indes.



devraient faire leur jonction le 11 novembre à Thiagar en passant par plusieurs chemins. Mais le combat de Munsurpet ne regroupa que 35 Français, 100 Cafres et 500 Cipayes contre 120 Anglais et 1 500 Cipayes.

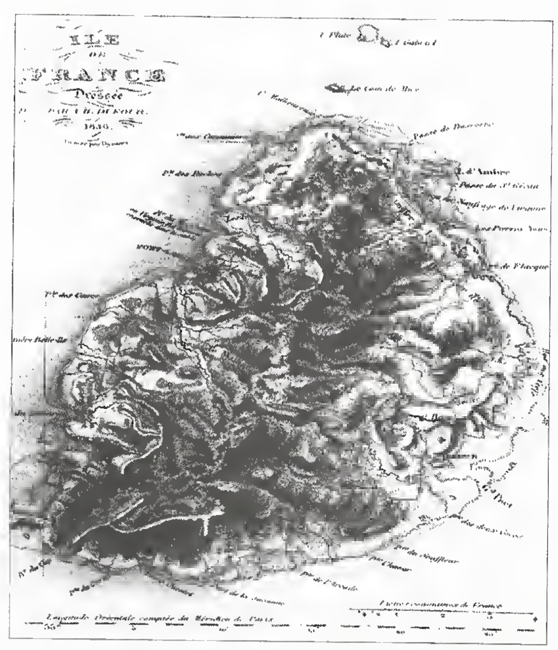
Résumé de l'action: Le 12 novembre, une unité de 35 Français, 100 Cafres, 500 Cipayes, 2 canons et quelques Noirs à cheval s'arrêta à Munsurpet. Le 16 au matin, le capitaine anglais Joseph Smith envoya une troupe de 10 compagnies de Cipayes[3], 120 Européens et Topasses, 6 canons et 400 cavaliers du Nabab sous le commandement de son second Richard Smith. Cette troupe traversa la Caveri et la Coleron en face de la ville. Le village de Munsurpet avait des rizières sur sa façade, d'où la route émergeait en remblai. Les Français n'avaient donc aucune attaque à craindre de ce côté, et leur chemin de repli était ouvert en direction de Sémiaveram et d'Outatour. Les rives de la Coleron sont abruptes et hautes, et l'eau, à cette époque, était si basse qu'elle ne formait que de fragiles chenaux entre de grands bancs de sable et des plages sablonneuses le long des rives. Trois compagnies de Cipayes furent envoyées sur les rives. Les drapeaux de toutes les compagnies furent dressés, tandis que le gros de la troupe défila, sans être vu, sous la rive à pic, à trois kilomètres vers la droite. Puis les Anglais quittèrent le lit de la rivière et suivirent vers le nord celui d'un ruisseau à sec, parcoururent trois autres kilomètres sans être repérés, jusqu'à ce qu'ils arrivent au niveau de Munsurpet. Là, ils surgirent du sol devant les Français surpris. Face à des effectifs [qu'ils croyaient] si écrasants, les Français commencèrent à retraiter vers Sémiaveram. Les cavaliers du Nabab les harcelèrent et firent avancer quatre pièces d'artillerie de campagne pour les mitrailler, mais les Français s'en emparèrent. Néanmoins, la poursuite se fit sur six kilomètres. Les Français s'arrêtèrent dans un village où ils succombèrent bientôt sous le nombre.

Pertes ♦ Un officier français, 15 Européens et 30 Cafres furent faits prisonniers par les Anglais. La plus grande partie des autres furent tués ou blessés durant la poursuite et le combat. Les deux canons, deux caissons, une grande quantité de munitions, tous les bagages de la petite troupe et un éléphant furent pris.

Conséquence de cette défaite française: Cette unité française fut donc entièrement détruite, conséquence de la tactique de Lally de diviser ses forces.

3. Soit 1 500 hommes.





L'île de France, aujourd'hui île Maurice, servait de dernière étape sur la route des Indes. Archives de Port-Louis.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Chandernagor ou le Lit de Dupleix*, Georges Tailleur, Africa nostra, Montpellier, 1979. ♦ *Clive and Dupleix; the beginning of empire*, Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989. ♦ *Clive; the life and death of a British emperor*, Robert Harvey, Hodder & Stoughton, Londres, 1998. ♦Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire, dirigé par Rose Vincent, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française,* Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975. ♦ *Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (l'épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *Historique et statistique de Karikal,* présentation par François Gros, Joseph Marie Emmanuel Cordier, publications de l'Institut français d'indologie, Pondichéry, 1971.

Nauheim. *Bataille de*

Autre nom: Friedberg.

Date de l'action: 30 août 1762.

Localisation: Ville située à 30 kilomètres au nord de Francfort-sur-le-Main ou Frankfurt-am-Main, Allemagne. Coordonnées géographiques: 50° 20′ de latitude N., et 08° 45′ de longitude E.[1].

Contexte: Les armées anglo-alliées marchaient vers le sud. Le 28 août 1762, l'Erbprinz avait atteint Lich, à mi-chemin entre Grünberg et Butzbach, où il apprit que Condé avait marché vers le sud et se trouvait près de Friedberg.

Chefs en présence ♦L'Erbprinz, neveu de Ferdinand de Brunswick; le lieutenant général Lückner[2]. ♦Le prince de Condé[3].

Effectifs engagés ♦**Corps** de l'**Erbprinz**: 20 escadrons de Cavalerie, 19 bataillons d'Infanterie et de l'artillerie. **Corps de Lückner**: 8 escadrons de Cavalerie et 4 bataillons d'Infanterie. ♦**Français**: inconnus.

Stratégie ou tactique: Le 29 août, l'Erbprinz atteignait Wolfersheim, à 8 kilomètres au nord-est de Schotten. Le gros de l'armée anglo-alliée de Ferdinand marchait à partir de Schotten jusqu'à Nidda avec Granby sur sa gauche. Lückner alla jusqu'à Staden, à environ 15 kilomètres à l'est de Friedberg[4]. Le gros de l'armée française avait atteint Windecken, Vilbel et Bergen. Ferdinand désirait détruire Condé qu'il savait stationné à Rodheim. Il donna ses ordres précis à l'Erbprinz et à Lückner.

Dans la nuit du 29, l'Erbprinz reçut l'ordre de marcher sur Assenheim[5] et, de là, de chercher, trouver et attaquer Condé [*search & destroy*]. Lückner devait coopérer, sur la droite de l'Erbprinz, en avançant de Bingenheim[6] sur Friedberg. L'Erbprinz avait 20 escadrons et 19 bataillons, sans compter l'artillerie. Lückner commandait les Jagers de Cavendish [4 bataillons] et 8 escadrons de Cavalerie, incluant le 15th Light Dragoons anglais. Pendant ce temps, le gros de l'armée anglo-alliée devait se mouvoir de Nidda jusqu'aux hauteurs situées entre Bingenheim et Staden. Granby resterait en réserve tactique immédiatement à l'ouest de Nidda.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Nicolas, baron de Lückner, né à Kampen en Bavière en 1722, servit en Prusse et passa au service de la France en 1763, maréchal de France en 1791, mort à Paris sur l'échafaud la même année.
3. Louis-Joseph, prince de Condé, fils unique du duc de Bourbon, premier ministre de Louis XV, né en 1736, mort en 1818. Chef du corps d'émigrés connu sous le nom d'Armée de Condé.
4. Où les Français avaient fait sauter le pont sur la Nidda.
5. À sept kilomètres à l'est de Rodheim.
6. *Via* Dorheim.



Résumé de l'action: À 8 h du matin, le 30 août 1762, tout était en mouvement. Peu après, l'Erbprinz et Lückner firent leur jonction près de Dorheim. En avant, se trouvait Jeanneret[7] avec ses Hussards prussiens, couvrant les mouvements anglo-alliés.

À Dorheim, les deux chefs anglo-alliés constatèrent que les monts Johannisberg et Hasselhecke étaient occupés par les Français. Ils ne s'y attendaient pas, car ces deux places étaient dites *ouvertes*. Les hauteurs de Johannisberg et de Hasselhecke commandaient le secteur au sud et à l'est. Celui qui les occuperait aurait l'avantage. L'Erbprinz décida de tourner vers l'ouest et de reprendre le mont Johannisberg. Il ordonna à Lückner de traverser la Wetter, d'avancer et ensuite, obliquant vers l'ouest, d'attaquer le Johannisberg par l'est, appuyé par son artillerie de Wisselsheim. Ces mouvements se déroulèrent très lentement et les deux attaques aussi. Lückner arriva au sommet sans beaucoup de résistance.

Pour l'Erbprinz, ce fut plus laborieux, pourtant il finit par passer et repoussa les Français. Mais les troupes anglo-alliées étaient désorganisées, et donc vulnérables. Les Français contre-attaquèrent avec violence, appuyés par l'artillerie. Un corps à corps acharné s'ensuivit. L'Erbprinz fit avancer son artillerie, mais elle fut retardée par le franchissement de deux cours d'eau, la Wetter et l'Usa. Pendant ce temps, les Français furent renforcés. Condé arriva avec le reste de ses forces, suivi par Stainville et cinq bataillons de Grenadiers. Soubise aussi s'avança avec quelques unités. Les Anglais de l'Erbprinz commencèrent à fléchir et enfin se rompirent. L'Erbprinz fit l'impossible pour les rallier, mais il fut blessé et dut quitter le champ de bataille. Hardenberg prit le commandement des Anglo-Alliés mais sans pouvoir retenir les Anglais qui dévalaient les pentes vers Nieder Mörlen. Lückner descendit pour tenir la ligne du cours d'eau pendant que l'Infanterie anglaise la franchirait dans sa retraite; mais il subit une charge [un assaut] des Français [40 escadrons] et fut obligé de traverser lui aussi le cours d'eau. Douze escadrons de Cavalerie française le poursuivirent. Il allait être exterminé quand trois escadrons de Dragons hanovriens [Müller] qui gardaient l'artillerie prirent les Français par le flanc et arrêtèrent la poursuite.

La bataille était terminée.

Pertes ♦**Anglo-Alliés confédérés**: 1 398 tués, blessés et disparus [Infanterie, 691 dans 8 bataillons, Lückner: 706, dont 306 fantassins et 210 cavaliers.] ♦**Français**: environ 500 tués, blessés et disparus.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Les Anglo-Alliés avaient le moral extrêmement bas après les revers successifs de Wilhelmsthal, de l'Heiligenberg et de Lütterberg. Chacun essayait de rejeter la responsabilité des échecs sur l'autre nationalité.

7. Un huguenot d'origine française. Ses Hussards étaient majoritairement des huguenots émigrés en Prusse.



N O E S
La Wetter
Münzenberg
Hungen
La Horloff
I.A
I.A
LUCKNER
184m
Wolfersheim
C.F
Nieder Morlen
Echzell
Nidda
L'Usa
Wisselsheim
Bingenheim
269m E.P.
Johannisberg
C.A
I.A
I.A
FERDINAND
GRANBY
Hasselhecke
NAUHEIM
Dorheim
Leidhecken
259m
163m
215m
Friedberg
Staden
Wickstadt
Assenheim
La Nidda
Rodheim

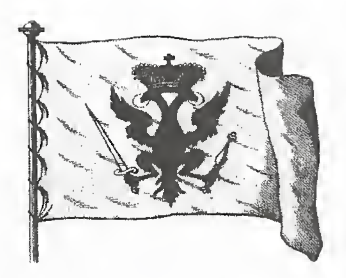
I.F *Infanterie française*
I.A *Infanterie anglo-alliée*
C.F *Cavalerie française*
C.A *Cavalerie anglo-alliée*

BATAILLE DE NAUHEIM

Windecken

30 août 1762

Collection privée.



Pavillon de l'empereur germanique; il est jaune, chargé comme ci-dessus, excepté que l'aigle tient de sa serre droite une épée et de la gauche un sceptre.
Encyclopédie de Diderot, SFU.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *His Britannic Majesty's Army in Germany during the Seven Years War,* Sir Reginald Arthur Savory, Clarendon Press, Oxford, 1966. ♦ *The Treasury, the Commissariat and the supply of the combined army in Germany during the Seven Years War (1756-1763),* H.M., Little, Presses de l'University of London, Londres, 1981. ♦ *Combat de Reichenbach en Silésie entre les Prussiens aux ordres du duc de Bevern, et les Impériaux commandés par les généraux comte de Lascy et Beck le 16 août 1762,* [œuvre bilingue française et allemande], duc de Brunswick-Bevern Augustus William, et le baron Philipp Levin von Beck, Allemagne, 1763. ♦ *War, politics, and diplomacy. the Anglo-Prussian alliance, 1756-1763,* Karl W. Schweizer, University Press of America, Lanham, Md., 2001. [lecture seulement]

Niagara. *Siège de*

Date de l'action: 9-25 juillet 1759.

Localisation: Le Fort Niagara se situait à l'embouchure de la rivière Niagara, sur la rive nord du lac Ontario. Coordonnées géographiques: 43° 05′ de latitude N., et 79 ° 20′ de longitude O.[1].



La caserne du Fort Niagara, point d'appui français érigé en 1723. Les remparts du fort sont cachés par la neige. Archives nationales du Canada.

Contexte: Fin juin, le brigadier général Prideaux, mercenaire suisse protestant au service de l'Angleterre, et le major général Johnson arrivèrent sur les ruines d'Oswego. Ils laissèrent Haldimand pour protéger le réseau de communications logistiques, traversèrent le lac Ontario et sommèrent vainement Pouchot de capituler.

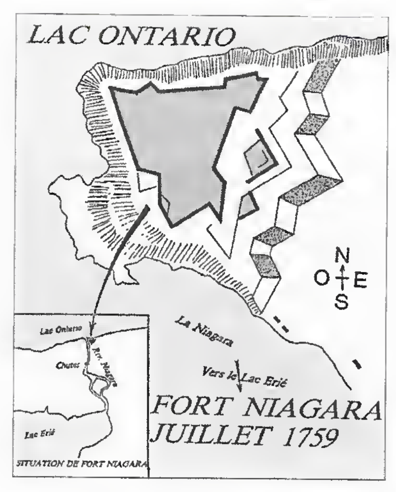
Chefs en présence ♦**Anglais**: brigadier général John Prideaux[2]; major général William Johnson[3]. ♦**Français**: commandant Pierre Pouchot[4].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 15 000 hommes. ♦**Français**: 500 hommes.

Stratégie ou tactique: Siège en règle avec tranchées, parallèles, batteries et assauts. Le Fort Niagara était le « verrou » des Grands Lacs, comme Louisbourg était celui du golfe du Saint-Laurent.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. John Prideaux, général de brigade anglais d'origine huguenote, né à Adestone, Devonshire, Angleterre, en 1718; mort durant le siège du Fort Niagara, le 19 juillet 1759. Il était le second fils de sir John Prideaux. En 1759, William Pitt lui confia le commandement de l'un des quatre corps d'armée qui devaient envahir le Canada [les autres relevant de Wolfe, Amherst et Stanwix]. Prideaux ouvrit la campagne par un mouvement sur le Fort Niagara. Un soir durant le siège, alors qu'il inspectait les tranchées, il fut tué par l'explosion d'un mortier de type coehorn, mal manipulé par un artilleur. Il fut remplacé à son poste de commandement par sir William Johnson. Son frère aîné ayant été tué à Carthagène en 1741, John Prideaux était devenu l'héritier du titre de noblesse de son père. Ce fut donc son propre fils, John Wilmot, qui devint baron en 1766.
3. Sir William Johnson, surintendant du département des Affaires des Indiens du Nord, né vers 1715, fils aîné de Christopher Johnson, de Smithstown (près de Dunshaughlin, Irlande), et d'Anne Warren, sœur du vice-amiral sir Peter Warren, mort le 11 juillet 1774 à Johnson Hall (Johnstown, New York).
4. Pierre Pouchot de Maupas, ingénieur militaire, officier des troupes régulières, auteur des *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale,* né le 8 avril 1712 à Grenoble, France, mort le 8 mai 1769 en Corse.





Collection privée de l'auteur.

Résumé de l'action: Pouchot reçut avec une bouteille de bordeaux et un verre d'eau-de-vie l'officier anglais chargé de lui remettre la sommation de capitulation, mais il refusa toute capitulation en dépit de sa situation désespérée. Les Anglais durent donc se résoudre à ouvrir leur première parallèle à 500 mètres du Fort Niagara. Dix jours plus tard, après un retard causé par des officiers du Génie incompétents, l'attaque continuait, quand l'explosion prématurée d'un obus de mortier tua Prideaux sur le coup. Johnson lui succéda et, 5 jours plus tard, le 24 juillet, il dut repousser une violente attaque de miliciens canadiens et d'Indiens venant du Fort Presqu'Île, commandée par François-Marie Le Marchand de Lignery, et destinée à le forcer à lever le siège. Johnson leur tendit une embuscade. Les Français attaquèrent avec le courage du désespoir et tous leurs officiers, qui attaquaient à la tête de leurs hommes, furent tués, sauf trois. Finalement, les Français durent se replier en canots. Après cela, Pouchot n'eut plus le choix. Il dut capituler dès le lendemain, 25 juillet, avec sa petite garnison de 500 hommes dont les survivants furent envoyés à New York comme prisonniers de guerre. Avant de partir pour New York, le 26 juillet, il reçut les officiers anglais à souper. Sa conduite contrastait nettement avec les actes de pillage dont se rendirent coupables les troupes anglaises et leurs alliés indiens. Par ailleurs, les officiers français furent traités avec bienveillance et générosité pendant leur captivité.

Il y eut un échange de prisonniers en novembre, et Pouchot et ses hommes regagnèrent Montréal à grand-peine pour continuer le combat.

Pertes ♦Une centaine de Français et d'Indiens furent tués[5]. ♦Anglais: inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Il n'y avait plus un seul soldat français dans la région de l'Ohio. Le dernier maillon de la Nouvelle-France avec l'Ouest américain était rompu.

5. Selon l'Historical Atlas of Canada.



SOURCES ET LECTURES : ♦*A brief history of old Fort Niagara,* Peter Augustus Porter, publié à Buffalo, N.Y. par Matthews-Northrup, 1896. ♦ *1759, the campaign against Niagara,* Brian Leigh Dunnigan, Old Fort Niagara Association, Youngstown, N.Y., 1986. ♦*Plan of the Fort and attack of Niagara and road leading to the English landing place,* ... Queen Mother Jones of the 46th. [nd] ♦*Le Fort Niagara au cœur des luttes pour un continent (1678-1754),* analyse géopolitique de la région de Niagara jusqu'à la guerre de Conquête, Jean-Charles Gautier, Niagara, 1990. ♦*Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre : suivis d'observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les moeurs & les usages des sauvages, avec des cartes topographiques,* Pierre Pouchot, chevalier de l'Ordre royal & militaire de Saint-Louis, ancien capitaine au Régiment de Béarn, publié à Yverdon, Suisse, 1781.

Onondaga. *Bataille de l'*

Date de l'action: 3 juillet 1756.

Localisation: Secteur de Syracuse, État de New York, USA. Coordonnées géographiques: 43° 00′ de latitude N., et 76° 11′ de longitude O.

Contexte: Fin juin, Bradstreet et ses hommes réussirent à introduire dans le Fort Chouagen ou Oswego, assiégé par les Français [siège d'abord intermittent], un convoi de canots de vivres en provenance d'Albany [État de New York]. Apprenant cela, alors qu'il se trouvait dans sa base d'opérations établie, le 5 juin, à la baie de Niaouré[1], Villiers décida d'intercepter le convoi sur le chemin du retour.

Chefs en présence ♦Anglais: lieutenant-colonel John Bradstreet[2]. ♦Français: Louis Coulon de Villiers[3].

Effectifs engagés ♦Environ 500 ou 600 hommes de part et d'autre.

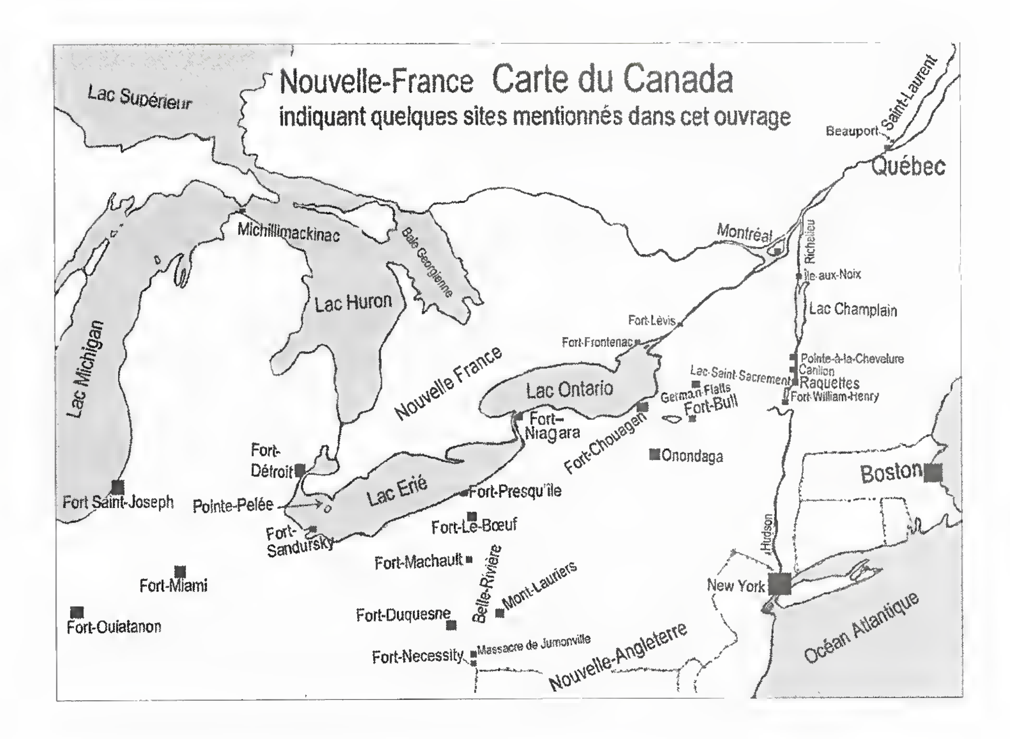
Stratégie ou tactique: D'abord embuscade, le combat se transforma petit à petit en une bataille de mouvements, dans les bois.

Résumé de l'action: Le 3 juillet, Villiers atteignit l'Onondaga et rencontra le convoi anglais. La bataille dura trois heures avec force manœuvres compliquées au bord du fleuve. Le convoi entra dans la nasse, se heurta à l'élément de blocage et commença à être assailli sur les côtés par les éléments latéraux. Mais l'élément de verrouillage manqua[4]. Les survivants anglais purent fuir par l'arrière.

Pertes ♦Villiers crut avoir tué ou blessé 500 Anglais. En fait, les pertes furent moins importantes: une centaine de tués ou blessés et une autre centaine de prisonniers. ♦Les Français perdirent un officier, deux miliciens et deux soldats réguliers faits prisonniers.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le Fort Chouagen ne reçut aucun renfort logistique et dut capituler aux Français qui récupéraient ainsi le secteur des Grands Lacs.

1. Aujourd'hui Sackett's Harbour, comme il a été précisé plus haut.
2. La mère de John Bradstreet s'appelait Agathe de Saint-Étienne de la Tour; elle était acadienne française.
3. Louis Coulon de Villiers, officier des troupes de la Marine, né à Verchères (Québec) le 10 août 1710, mort à Québec le 2 novembre 1757.
4. Comme durant la bataille du lac Saint-Sacrement [voir cette action].



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Notes sur la famille Coulon de Villiers,* Amédée Gosselin, Lévis, 1906. ♦ *Journal du Marquis de Montcalm, Editions Casgrain,* Québec, 1891, p. 179 [où on parle de cette bataille]. ♦ *Johnson Papers,* Vol. IX, Minutes of a Council of War held at Albany, July 16, 1756, p. 486, Memorial of John Bradstreet to Lord Loudoun, dated 7 Aug. 1756, Henry E. Huntington Library, Loudoun Papers, LO 1536, and an "Account of Money paid by John Bradstreet to the Several Companies of Batteau-Men," cité dans le livre de William G. Godfrey, *Pursuit of Profit and Preferment in Colonial North America: John Bradstreet's Quest,* which was published by Wilfrid Laurier. ♦ *An Address to the British army and navy, intended to remind our brave warriors of the important interests, in which they are engaged, and the generous motives and incitements they have to act with vigilance, steadiness and resolution in repelling the bold insults, and chastising the unsufferable pride, arrogance, and perfidy of France,* Imprimé pour J. Buckland et T. Toft ..., Londres, 1756.

Permacoil. *Siège de*

Date de l'action: février 1760.

Localisation: Lieu-dit situé à 25 kilomètres au nord-ouest de Pondichéry. C'est un rocher fortifié. Voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757.

Contexte: Ce rocher fortifié avait été négligé jusque-là par toutes les armées. Mais comme, après les désastres causés par l'incompétence de Lally-Tollendal, l'armée française devait rétrograder vers Pondichéry, ce fort devint une espèce d'avant-poste pour la protection des districts rapprochés de la capitale. Immédiatement après la bataille de Wandewash, Lally avait obtenu du Killadar l'autorisation d'installer dans ce fort un détachement français avec quelques pièces d'artillerie. Mais les revers de Lally commençaient à faire regretter au Killadar sa faveur pour des perdants. Il envoya donc un message au colonel Coote dans lequel il prétendit que les Français étaient entrés dans son fort par surprise, qu'il fallait les en déloger et qu'il était prêt à les aider [les Anglais]. Dans le but de profiter sur-le-champ de cette profession de foi du Killadar avant qu'il ne change d'idée une fois de plus, Coote se mit en marche immédiatement, avec la Cavalerie et deux compagnies de Cipayes. Il arriva à Permacoil avant le lever du jour afin de reconnaître le fort. Autour de Permacoil, d'autres rochers fortifiés étaient visibles de ci de là. Ils formaient une rangée d'un bon kilomètre de long, du nord-est au sud-ouest. Le colonel Coote arriva à l'extrémité nord-est, devant la façade nord de la pettah [village] qui s'étend à l'ouest du rocher de Permacoil. En approchant, les troupes anglaises se firent canonner par les Français postés dans la tour la plus proche, par des pièces d'artillerie de campagne et des tirs de mousqueterie. Les tireurs étaient établis sur les murs de la pettah. Peu après, arriva un homme, envoyé du Killadar, qui informa le colonel Coote de ce que les Français, dans le fort, ne comptaient que 50 Européens, 32 Cafres[1] et 100 Cipayes. Il annonça aussi que les Français avaient hissé des canons dans le fort, mais que quatre gros canons avaient été laissés dans la pettah, les rues étant trop étroites. Il proposa d'y conduire les Anglais. Le colonel Coote le suivit.

Chefs en présence ♦**Anglais**: colonel Eyre Coote[2]. ♦**Français**: colonel O'Kennedy d'un régiment irlandais de Lally.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: inconnus avec précision. ♦**Français**: 15 canonniers européens; 32 Cafres et 100 Cipayes.

1. Les Cafres étaient des Noirs de race bantoue, originaires du sud-est de l'Afrique [Cafrerie]. Ils constituaient d'excellents soldats que les Anglais importaient dans les Indes.
2. Sir Eyre Coote, fils de pasteur protestant, naquit près de Limerick, en Irlande, en 1726 et mourut à Madras le 28 avril 1783. Un monument fut érigé en son honneur à Westminster Abbey.



Stratégie ou tactique: Le rocher ovoïde sur lequel se dressait le fort de Permacoil ne faisait pas plus[3] de 450 mètres de diamètre [long] ; en largeur, à l'extrémité nord, 350 mètres, et au sud, 180 mètres. Sa hauteur variait de 90 mètres au plus étroit à 60 mètres. Dans ces différences de hauteur, certains secteurs étaient plus particulièrement pentus ; par exemple, un abrupt en zigzag coupait le rocher en son milieu, et la montagne à l'est faisait 10 mètres de plus qu'à l'ouest. La partie est avait été fortifiée de gros murs et de hautes tours. L'autre partie, quoique appelée le fort du Bas, n'était entourée que d'un mur de pierres disjointes et ne devait servir qu'à accueillir les paysans et les troupeaux en cas d'attaque. Le rocher était si abrupt que la surface supérieure, fortifiée, était égale à la moitié de la base. Les rochers voisins étaient trop bas pour être du moindre secours à un assaillant.



Brigadier général James Murray.
White Rock Public Library.

Résumé de l'action: Le colonel Coote et les Cipayes anglais menés par le guide local se postèrent derrière des rochers, en face de la porte au nord de la pettah qui s'étendait presque au milieu des remparts. Deux gros canons montés sur des chariots de campagne étaient parqués à l'entrée de la porte. Quelques Cafres et Européens, avec deux pièces de campagne, se tenaient sur la tour proche afin de protéger ces grosses pièces. Cette poignée de soldats français eut le front d'exécuter une sortie pour défendre les gros canons abandonnés. Le colonel Coote ordonna aussitôt à l'enseigne Carty de les contre-attaquer avec une compagnie de Cipayes. Voyant surgir cette cohue, les Français retraitèrent vers le fort et s'y réfugièrent. Le colonel *français* O'Kennedy[4] manqua de peu d'être capturé. Le colonel Coote posta ses Cipayes dans les maisons les plus fortes afin de résister aux armes du *fort du Haut* et de la mousqueterie du *fort du Bas*. Les échanges de tirs se prolongèrent toute la journée. Les cavaliers furent répartis sous certains murs de la pettah, prêts à combattre à pied et à renforcer n'importe quel secteur. Dans la soirée arrivèrent de Tondivanum six compagnies de Cipayes anglais encadrées par des déserteurs français[5] et un howitzer de huit pouces. Les Français continuèrent leur tir de harcèlement toute la nuit, et des patrouilles vinrent se

3. Même à sa base.
4. Un Irlandais du Régiment de Lally-Tollendal, nous l'avons dit plus haut.
5. Des transfuges français passés aux Anglais pour des raisons d'opposition à Lally ou de retard de solde.

poster le long du rocher afin de jeter des grenades et tirer des coups de feu. Un Cipaye anglais fut tué et neuf autres hommes, dont trois Européens, blessés durant la nuit.

Avant le lever du jour, les pionniers arrivèrent avec leurs outils, et une couverture adéquate put être formée avec des tas de sable et des maisons détruites. Pendant ce temps, les Anglais tentaient de réparer les deux canons et les chariots pour les transporter. Dans l'après-midi, le colonel Coote envoya une sommation à O'Kennedy, qui dépêcha un de ses hommes pour quérir le message, mais répondit par la négative. Sur quoi Coote décida de surprendre le fort du Bas. Deux guides appartenant au Killadar offrirent d'indiquer un sentier au nord de la colline, si difficile d'accès qu'il y avait peu de chance qu'il soit surveillé. Ils s'y portèrent avec deux compagnies de Cipayes vers 20 h. Au même instant, un peloton de Grenadiers de Coote, avec une autre compagnie de Cipayes, gravit les marches qui menaient de la pettah jusqu'au fort du Haut, en guise de diversion. Ils mirent 40 minutes pour gagner le sommet et le premier franchit le mur du fort du Bas avant d'être découvert. Les gardes français se composaient de Cipayes, et tous, surpris par les coups de feu, s'enfuirent de leur poste et gagnèrent le Fort-du-Haut. Le colonel O'Kennedy, ne sachant rien du nombre d'Anglais qui s'étaient infiltrés dans le fort du Bas, ne voulut rien risquer ; en fait de contre-attaque, il se contenta de maintenir un feu d'enfer sur tout ce qui bougeait.

Dès que la diversion arriva en haut, les guides redescendirent pour en avertir Coote, qui attendait en bas avec les pionniers et les déserteurs français, munis d'échelles, de gabions et de fascines[6]. Il les lança immédiatement vers le haut. Ils traversèrent le fort du Bas pour escalader les fortifications le long de la crête. Les Grenadiers portaient les échelles. Les autres suivaient et tiraient sur les parapets d'où tombait un feu de plus en plus dense. Les échelles furent appliquées, et, avec effroi, on vit qu'elles étaient trop courtes[7]. Elles furent essayées dans d'autres secteurs sans plus de succès. Le combat inutile dura pourtant une trentaine de minutes. Coote, qui rechignait à reconnaître ses erreurs, ordonna enfin de retraiter. Il fut blessé au genou et son aide de camp, le capitaine Adams, à la hanche. Un sergent pionnier, déserteur français[8], et sept Cipayes furent tués. Seize Anglais [Européens] et 25 Cipayes furent blessés. Dans l'attaque de

6. Un gabion est un cylindre de branchages qui peut être rempli de terre afin de consolider un poste, un parapet, une berge ou une fortification. Une fascine est un fagot destiné à combler un fossé qui doit être franchi par un assaut.
7. Erreur impardonnable de la part du commandement.
8. Que les Anglais appelaient avec délicatesse des volontaires français. Il faut noter toutefois que les Anglais ne leur donnaient aucun passe-droit et qu'ils les faisaient combattre contre leurs compatriotes, comme d'ailleurs faisaient les Français avec les déserteurs anglais. Car, suivant la fortune des armes ou le charisme des chefs, les transfuges changeaient de camp assez facilement. Tous les théoriciens militaires mettent en garde contre les transfuges qui peuvent être des agents doubles. Sun Tzu [voir *in fine*] consacre un chapitre entier [XIII] à l'utilisation des agents secrets, car, dit le commentateur Chia Lin : « Une armée sans agents secrets est exactement comme un homme sans yeux ni oreilles. » **Il Ch'uan** : « Lorsque l'ennemi

diversion, deux Cipayes furent blessés et l'enseigne Blakeney tué.



Charles des Champs de Boishébert naquit à Québec en 1727. Militaire à 15 ans il fut envoyé à Port La Joyce [aujourd'hui Charlottetown], en Acadie, où il attaqua les Anglais par des actions de guérilla. Archives de l'Université Laval.

Le lendemain 3 mars, le feu du fort diminua considérablement, car les Français commençaient à manquer de munitions. À midi, un message arriva du colonel O'Kennedy demandant une trêve de 24 heures pour obtenir de Lally les ordres en ce qui concernait la capitulation. Ce fut refusé. Peu après, O'Kennedy demanda les honneurs de la guerre qui furent aussi refusés[9]. Plusieurs Européens et Cipayes furent tués ce jour-là; l'entêtement de Coote provoquait des morts inutiles. Peu avant midi le lendemain, cinquième jour de l'attaque, un canon de cuivre de six livres[10] fut hissé sur la colline par le capitaine Barker avec grandes difficultés. Il fut mis en batterie. La porte du fort du Haut était à gauche d'une tour ronde. Le canon de Barker se mit à battre le parapet de la tour et la porte, qui tombèrent en ruine avant la nuit. Mais les Français avaient eu la bonne idée d'accumuler de la terre derrière la porte, ce qui continuait de tenir la porte close. De nouvelles échelles avaient été confectionnées, et, dans la matinée, alors que les troupes se préparaient à l'assaut final, O'Kennedy battit la chamade et capitula à discrétion. *Comme les Légionnaires français à Camerone, ils avaient résisté à toute une armée alors qu'ils n'étaient que 15 canonniers européens, 32 Cafres et 100 Cipayes.* Un seul avait été tué. Les 20 canons du fort n'avaient plus de munitions. Il n'y avait plus assez de cartouches non plus pour résister à l'assaut général. Les Anglais avaient, eux, 130 tués et blessés.

Pertes ♦**Français**: un seul tué et quelques blessés. ♦**Anglais**: 130 tués et blessés.

Conséquence de cette défaite française: Le Fort de Permacoil tomba pour un temps entre les mains des Anglais et ces derniers levèrent les revenus fiscaux des habitants de la région.

---

envoie des espions pour fureter dans ce que j'accomplis ou n'accomplis pas, je leur dispense libéralement les pots-de-vin, je les retourne, et je fais d'eux mes propres agents. » La désinformation existe donc depuis la nuit des temps. Le Grec **Onasandre**, quant à lui [voir *in fine*], n'y allait pas par 36 chemins: «le stratège doit les faire enchaîner [les transfuges qui s'offrent en guides] et les pousser devant lui [...] On peut avoir la confiance la plus sûre dans les révélations d'un déserteur lorsqu'il n'est plus le maître de sa propre vie... » Sauf si l'on a affaire à un fondamentaliste fanatisé qui croit que Dieu le récompensera pour ses crimes.

9. O'Kennedy était un Irlandais catholique, et il ne fallait pas compter sur un Anglo-protestant originaire d'Irlande tel que le colonel Eyre Coote pour lui accorder des privilèges particuliers.

10. Il s'agit, bien entendu, du poids du projectile.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Life of Robert Lord Clive, Baron Plassey.* Wherein are delineated his military talents in the field; his maxims of government in the Cabinet, during the two last wars in the East Indies ... With anecdotes of his private life, and the particular circumstances of his death, etc... Charles Caraccioli, T. Bell, Londres, 1775, 4 vol. ♦ *The Battle of Plassey and the Conquest of Bengal,* Michael Edwardes, B. T. Batsford: London, 1963. ♦ *Muslim struggle for freedom in Bengal. from Plassey to Pakistan A D 1757-1947,* Muin-ud-Din Ahmad Khan, 2e édition, Islamic Foundation Bangladesh, Dhaka, 1982. ♦ *Plassey: the founding of an empire,* Michael Edwardes, Hamilton, Londres, 1969.

Petitcoudiac. *Bataille du*

Autre nom: La bataille de Hillsborough [même si le village de Hillsborough n'existait pas encore].

Date de l'action: 3 septembre 1755.

Localisation: Petitcoudiac est aujourd'hui rebaptisé Hillsborough par les Anglais. Coordonnées géographiques: 45° 56′ de latitude N., et 64° 39′ de longitude O.

Conflit: La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle [1748]. Mais les hostilités, de plus en plus sérieuses, annonçaient la *Guerre de Sept Ans* (Europe), *French & Indian Wars* en Amérique du Nord.

Contexte: Après la prise du Fort Beauséjour, la population acadienne-française d'Acadie n'était plus protégée. Aussi, le gouverneur anglais de Nova Scotia [Nouvelle-Écosse], Lawrence, décida de « résoudre » le problème acadien par une « *solution finale* » de type XVIIIe siècle, *siècle des Lumières.* Malgré la promesse faite à la capitulation du Fort Beauséjour de respecter la population et les biens des Français, le gouverneur Lawrence jugea le moment opportun de forcer les colons français à une totale allégeance, à défaut de quoi ils seraient anéantis.

Au cours de juillet 1755, des délégations acadiennes des *Mines*, d'*Annapolis*, de *Pigiquid* et de *Rivière-aux-Canards* furent convoquées devant le conseil de la Colonie britannique de Nouvelle-Écosse. Là, les délégués refusèrent de prêter serment d'allégeance à l'Angleterre mais acceptèrent de se déclarer « **neutres** » en cas de guerre entre la France et l'Angleterre[1]. C'était un geste touchant quand on pense que la Vieille Acadie, celle de Nouvelle-Écosse, avait été livrée par la France à l'Angleterre pour amener ce pays à abandonner la coalition européenne qu'elle avait ourdie. Les Acadiens sollicitèrent la prestation de l'ancien serment qui les dispensait du service militaire contre la France. Lawrence refusa et ordonna l'immédiate arrestation des députés français. Le 28, le conseil décréta en secret le *blanchissage ethnique* de l'Acadie par la déportation de tous les Français vers les Treize Colonies anglaises du Sud.

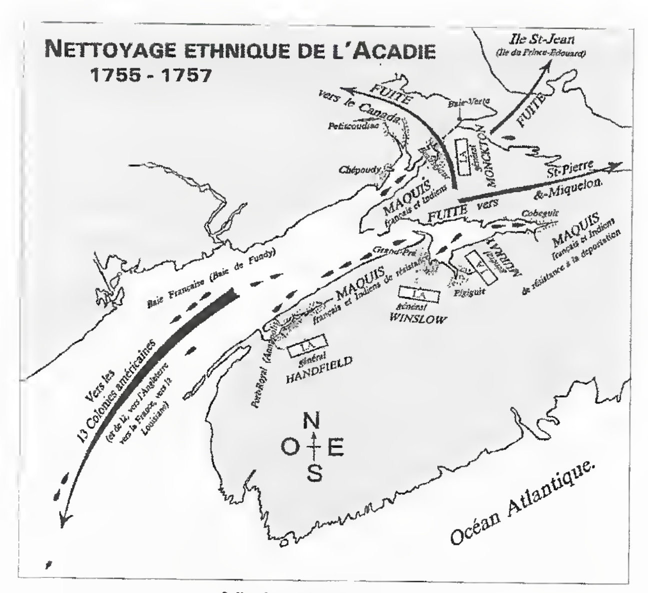
Lawrence lança ses ordres aux commandants des forts pour qu'ils rassemblent le peuple « *par la ruse ou par la force* ». Au cours des mois d'août et de septembre, les différents chefs militaires anglais se partagèrent le territoire acadien pour en déporter les habitants: Monckton à **Beauséjour**, Handfield à **Annapolis**, Murray

1. Ils ne voulaient pas devenir des *Malgré-nous* comme le furent plus tard les Français d'Alsace-Lorraine.



à Pigiquid et Winslow à Grand-Pré. Les habitants furent rassemblés et enfermés dans les forts, les églises et les camps de prisonniers en attendant l'arrivée des navires de transport. Villages, fermes et même églises furent incendiés. À *Chépoudy*, à *Copequid* et à *Aulac*, presque tous les habitants réussirent à se sauver dans les bois. Une violente guérilla se répandit dans toute l'Acadie. L'historien canadien Jacques Lacoursière a fort bien décrit ce nettoyage ethnique de l'Acadie. En voici le texte[2] : *« Le Grand Dérangement*

Les Acadiens de l'isthme de Chignecto où se trouvait le fort Beauséjour, que l'on accuse d'avoir trahi, “ *ne méritent aucune faveur*[3] ” et seront les premiers à devoir s'embarquer.



Collection privée de l'auteur.

Les autorités se rendent compte des problèmes qu'il y aura à regrouper toute la population acadienne. Le 8 août, Lawrence indique l'attitude à adopter. Il écrit à Monckton : “*Comme il sera peut-être difficile de s'emparer des habitants, vous devrez, autant que possible, détruire tous les villages des côtes nord et nord-ouest de l'isthme, situés aux environs du fort Beauséjour et faire tous les efforts possibles pour réduire à la famine ceux qui tenteraient de se cacher dans les bois. Il faudra prendre grand soin de sauver les animaux et la récolte sur le champ, que vous pourrez faire rentrer sans exposer vos hommes au danger ; vous devrez aussi, autant que possible, empêcher les Français fugitifs et les Sauvages d'enlever ou de détruire les bestiaux.*”

La population acadienne ignore encore ce qui se trame contre elle. Le 9 août, note le lieutenant-colonel John Winslow, “*les habitants de la baie Verte et des villages circonvoisins ont été sommés de comparaître pour entendre la lecture des ordres de Son Excellence le gouverneur Lawrence ; mais n'ayant pas réussi à convoquer*

2. Avec l'aimable autorisation de Jacques Lacoursière, Histoire du Québec, des origines à 1791, Montréal, Éditions du Septentrion, 1995, p. 266-270.
3. Du point de vue anglais, bien sûr.



une assemblée générale des habitants, ceux qui se sont présentés ont été renvoyés avec instruction de revenir demain matin."



Déportation des Français d'Acadie. Dessin de C.W. Jeffrerys. Collection privée de l'auteur.

Le 10 août, un certain nombre d'Acadiens se présentent et on les retient pendant toute la nuit "*sous la gueule du canon de la garnison*". Le lendemain, les habitants de Tintamare, de Wescoak, d'Olake, de la baie Verte et de Beauséjour sont rassemblés au fort Cumberland (le nouveau nom du fort Beauséjour) où ils apprennent qu'ils seront déportés.

Winslow arrive à Grand-Pré le 19 août. Il décide d'installer ses hommes près de l'église. "*J'ai envoyé chercher les vieillards pour leur faire enlever les choses sacrées afin qu'elles ne soient pas souillées par les hérétiques*", note-t-il ironiquement dans son journal. Il écrit à Shirley trois jours plus tard : "*Nous détenons prisonniers actuellement dans les forts Lawrence et Cumberland, 400 des principaux d'entre eux; les femmes et les enfants ont la permission de rester dans leurs maisons. Il est probable que les habitants de toute la province, bien que coupables à un degré moindre que ceux de Chignectou et de la baie Verte qui ont commis des actes de violence, subiront le même sort.*"

Comme on craint quelques représailles de la part des Acadiens, Winslow fait construire une palissade autour du campement militaire. Le 28 août, elle est terminée et le lieutenant-colonel se dit prêt à s'atteler à l'ouvrage : "*Nous avons entrepris de nous débarrasser de l'une des plaies d'Égypte.*"

Le même jour, Winslow reçoit des ordres concernant la façon de procéder pour expulser la population acadienne. Des navires en nombre suffisant pour transporter mille personnes doivent bientôt arriver de Boston. Ils transporteront les habitants dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre. D'autres bâtiments assureront le transport d'au moins mille autres Acadiens.

"*Dans vos instructions aux capitaines,* précise Lawrence, *vous devrez leur enjoindre sévèrement de prendre les plus grandes précautions et d'exercer la plus stricte surveillance pendant la traversée, afin de prévenir toute tentative des déportés de s'emparer des vaisseaux. En conséquence, les capitaines ne devront tolérer à la fois qu'un petit nombre de passagers sur le pont et ne rien négliger pour éviter toute tentative de ce genre; ils devront aussi prendre bien garde que les habitants, lors de l'embarquement, n'emportent avec eux ni armes ni quoi que ce soit qui pourrait en tenir*



lieu, et voir à ce que les vivres soient distribués conformément à la ration fixée par les instructions données à Monsieur Sol [le préposé aux vivres].

Les soldats anglais sont autorisés à employer la manière forte, si nécessaire, lors de l'embarquement. *"Si les moyens de douceur ne réussissent pas,* déclare Lawrence, *vous aurez recours aux mesures les plus énergiques pour les embarquer et pour enlever à ceux qui prendront la fuite toute possibilité de se mettre à l'abri, en brûlant leurs maisons et en détruisant dans le pays tout ce qui pourrait leur servir de subsistance."*

Comme on prévoit manquer d'espace sur 25 navires, Lawrence revient à la charge et il écrit à Winslow, le 11 août : "*Bien qu'il soit permis aux habitants d'emporter avec eux leurs effets, il faudra cependant ne pas les laisser encombrer les vaisseaux de choses inutiles. Après avoir embarqué les habitants et leurs lits, s'il reste de l'espace pour autre chose, vous pourrez leur permettre d'emporter des objets qui ne causeront pas trop d'embarras.*"

À la fin août, c'est le temps des récoltes. Les Acadiens ont eu le temps de couper leur blé, mais le mauvais temps les a empêchés de l'engranger. On retarde donc de quelques jours l'annonce de la déportation, le temps de mettre la récolte à l'abri !

La grande battue

À Annapolis Royal, le 31 août, le major John Handfield envoie un détachement s'emparer d'une centaine de chefs de famille et de jeunes gens, car un des transports vient d'arriver. "*Tous les chefs de famille se sauvèrent dans les bois, emportant avec eux leurs literies, etc., et nos hommes n'en trouvèrent aucun dans les villages. Je désire,* écrit-il à Winslow, *que vous m'envoyiez aussitôt que vous pourrez en disposer un renfort de quelques hommes, afin que je puisse leur faire entendre raison.*"

Le 1er septembre, les habitants de Grand-Pré commencent à s'inquiéter, car trois navires sont à l'ancre. Quelques Acadiens sont montés à bord pour s'informer du pourquoi de leur présence. Les capitaines répondent, comme ils en ont reçu l'ordre, "*que ces transports avaient été envoyés pour l'utilité des troupes*".

[Le 3 septembre prit place le combat de Petitcoudiac dont il est question dans ce chapitre.]

Le 4 septembre, les habitants du district de Grand-Pré, de la rivière des Mines, de la rivière au Canard et autres endroits adjacents, prennent connaissance d'une sommation adjoignant aux hommes de se réunir le lendemain à l'église. Le vendredi 5 septembre 1755, à 3 trois heures de l'après-midi, 418 des principaux habitants de Grand-Pré sont entassés dans la petite église du village.

Winslow a fait apporter une table au centre de l'église et là, assisté de ses officiers, il fait traduire le texte de sa déclaration par René Leblanc ou François Landry :



"*Messieurs, j'ai reçu de Son Excellence le gouverneur Lawrence, les instructions du roi que j'ai entre les mains. [...] Le devoir que j'ai à accomplir, quoique nécessaire, m'est très désagréable et contraire à ma nature et à mon caractère, car je sais que cela vous affligera puisque vous possédez comme moi la faculté de sentir. Mais il ne m'appartient pas de m'élever contre les ordres que j'ai reçus; je dois m'y conformer. Ainsi, sans autres hésitations, je vais vous faire connaître les instructions et les ordres de Sa Majesté, qui sont que vos terres et vos maisons et votre bétail et vos troupeaux de toutes sortes sont confisqués au profit de la Couronne, avec tous vos autres effets, excepté votre argent et vos mobiliers, et que vous-mêmes vous devez être transportés hors de cette province. Les ordres péremptoires de Sa Majesté sont que tous les habitants français de ces districts soient déportés; et grâce à la bonté de Sa Majesté, je dois vous accorder la liberté d'emporter votre argent et autant d'effets que possible, sans encombrer les navires qui doivent vous transporter. Je ferai tout en mon pouvoir pour que ces effets soient laissés en votre possession, que vous ne soyiez pas molestés en les emportant, et que chaque famille soit réunie dans le même navire, afin que cette déportation qui, je le comprends, doit vous causer de grands ennuis, vous soit rendue aussi douce que le service de Sa Majesté peut le permettre. J'espère que, quelles que soient les parties du monde où le sort va vous jeter, vous serez des sujets fidèles et un peuple heureux et paisible. Je dois aussi vous informer que c'est le plaisir de Sa Majesté que vous soyez retenus sous la garde et la surveillance des troupes que j'ai l'honneur de commander.*"

Les Acadiens doivent rester prisonniers, sauf les 20 d'entre eux désignés pour aller annoncer la nouvelle de la déportation aux femmes et aux enfants. Comme tous les navires ne sont pas encore arrivés, Winslow informe ses prisonniers qu'il appartiendra à la famille de chacun de les nourrir. Les habitants de la région de Grand-Pré semblent se résigner au sort qui les attend. Quelques jeunes gens veulent s'enfuir, mais le fils de René Leblanc les en dissuade.

À Annapolis Royal, la situation semble plus tendue. Le capitaine Alexander Murray ne cache pas le sentiment de ses hommes. "*Quand je pense à ceux d'Annapolis,* écrit-il à Winslow le 8 septembre, *je me réjouis de les avoir sommés de venir au rendez-vous. Je crains qu'il y ait des pertes de vie avant que nous ayons terminé le rassemblement; vous savez que nos soldats les détestent et qu'ils profiteront de tout prétexte pour les tuer.*"

Les Acadiens de la région de fort Edgard montrent plus de docilité. "*Je suis grandement surpris,* note Murray, *de constater l'indifférence des femmes qui sont réellement ou paraissent indifférentes à leur sort*[4]."

4. À rapprocher du fatalisme des juifs durant la Seconde Guerre mondiale.



L'embarquement

Après cinq jours de détention, les prisonniers de Grand-Pré commencent à s'agiter. Winslow, après avoir consulté ses officiers, ordonne de faire monter cinquante Acadiens à bord de chacun des cinq navires mouillés en rade, à commencer par les jeunes gens. Toute la garnison est appelée sous les armes "et placée derrière le presbytère, entre l'église et des deux portes de l'enceinte palissadée". Le capitaine Adams ordonne à 141 jeunes gens de sortir des rangs des hommes placés en rangée de six.



Nettoyage ethnique de l'Acadie: embarquement des femmes, des enfants et des vieillards. Collection privée.

"*J'ordonnai aux prisonniers de marcher*, écrit Winslow. *Tous répondirent qu'ils ne partiraient pas sans leurs pères. Je leur répondis que c'était une parole que je ne comprenais pas, car l'ordre du roi était pour moi absolu et devait être exécuté impérieusement; que je n'aimais pas les mesures de rigueur et que le temps n'admettait pas de pourparlers ou de délais. J'ordonnai à toutes les troupes de mettre la baïonnette au canon et de s'avancer sur les Français. Je commandai moi-même aux quatre rangées de droite des prisonniers, composées de 24 hommes, de se séparer du reste; je saisis l'un d'entre eux qui empêchait les autres d'avancer et je lui ordonnai de marcher. Il obéit et les autres suivirent, mais lentement. Ils s'avançaient en priant, en chantant et en se lamentant, et sur tout le parcours [un mille et demi], les femmes et les enfants à genoux priaient et faisaient entendre leurs lamentations. J'ordonnai ensuite à ceux qui restaient de choisir parmi eux 109 hommes mariés qui devaient être embarqués après les jeunes gens. La glace était rompue et le nombre indiqué fut rassemblé sous la surveillance du capitaine Adams.*"

Les vivres nécessaires pour la traversée n'arrivent toujours pas. Les officiers anglais commencent à s'impatienter. "*Je suis fatigué d'entendre des lamentations*", déclare Winslow, le 11 septembre. On profite des jours d'attente pour faire des razzias dans les villages avoisinants. Le 17, Winslow croit avoir en sa possession tous les habitants mâles "*à l'exception de 30 vieillards invalides dont je ne me*

soucie guère de m'embarrasser avant le départ de la population". Le 19, au camp de Grand-Pré, on dénombre 2 000 Acadiens prêts à partir. Les troupes ont saisi 6 000 bêtes à cornes, 8 000 moutons, 4 000 cochons et 50 chevaux.

Après un mois d'attente, quelques Acadiens commencent à douter de leur déportation. Le 6 octobre, Winslow note dans son journal: "*Suivant l'entente que j'ai eue avec mes capitaines, il a été décidé que les familles ne devaient pas être séparées et que les habitants d'un même village devaient être placés sur le même navire autant que les circonstances le permettaient. Je leur donnai ordre de se tenir prêts à embarquer avec leurs effets, etc. Malgré les dispositions que je venais de prendre à leur égard, je n'ai pu les convaincre que j'étais sérieux.*"

Le lendemain, 24 jeunes gens réussissent à s'enfuir d'un navire. Ceux qui doutent encore du sort que les Anglais leur réservent doivent se rendre à l'évidence, le 8 octobre 1755: "*Nous avons commencé à embarquer les habitants qui abandonnèrent leurs domiciles à regret et malgré eux,* note toujours Winslow*; les femmes très affligées portaient leurs nouveau-nés dans leurs bras, d'autres traînaient dans des charrettes leurs parents infirmes et leurs effets. Ce fut une scène où la confusion se mêlait au désespoir et à la désolation. Environ 80 familles ont été à bord des transports des capitaines Church et Milburry. Je fis faire l'enquête la plus rigoureuse afin de savoir comment ces jeunes gens s'étaient évadés hier, et, après avoir pris connaissance des faits, je constatai qu'un nommé François Hébert qui se trouvait à bord du navire et y embarquait ce jour-là ses effets en avait été l'auteur ou l'instigateur. Je le fis venir à terre et le conduisis devant sa propre maison et là, en sa présence, je fis brûler sa maison et sa grange. Je donnai ensuite avis à tous les Français que, si les fugitifs ne se rendaient pas dans l'intervalle de deux jours, tous les amis des déserteurs subiraient le même sort; que de plus je confisquerais tous leurs effets et que, si jamais ces déserteurs tombaient entre les mains des Anglais, il ne leur serait accordé aucun quartier.*"

Le 12, une patrouille rencontre un des déserteurs qui fuit à cheval. On tire au-dessus de sa tête, mais comme il continue sa course, "*l'un de nos hommes le renversa mort d'un coup de fusil*". Le lendemain, 22 déserteurs reviennent se rendre et sont embarqués de nuit sur un des navires.

À la fin d'octobre, les navires ont déjà fait voile en direction de la Nouvelle-Angleterre. Six d'entre eux arrivent à Boston le 5 novembre. Pendant ce temps en Nouvelle-Écosse[5], les soldats anglais brûlent les maisons, les granges et les moulins des Acadiens. Entre le 2 et le 7, dans la seule région du bassin des Mines, 698 bâtiments sont rasés par les flammes. La déportation des Acadiens ne se terminera qu'en 1762. Les autorités de la Nouvelle-Angleterre essaieront de se faire rembourser par le gouvernement anglais les frais encourus pour loger et

5. Nouveau nom de l'Acadie française.



nourrir les Acadiens dénués de tout. On les laissera partir pour l'Angleterre, d'où plusieurs gagneront la France, puis, plus tard, la Louisiane. "Aux Canadiens que menaçaient, en ces terribles années 1755, la conquête [anglaise] et ses suites inévitables, conclut l'historien Guy Frégault, l'exemple acadien pouvait enseigner ce que signifie nécessairement la défaite[6]. " »

Chefs en présence ♦**Français**: Joseph Beausoleil Brossard dirigeait probablement ce groupe de guérilleros anti-anglais[7]. ♦**Anglais**: major Joseph Frye, né le 19 avril 1711 à Andover (Maine) et mort le 25 juillet 1794 à Fryeburg (Maine).

Effectifs engagés ♦Inconnus.

Stratégie ou tactique ♦Attaque de guérillas puis décrochage rapide avant l'arrivée des secours.

Résumé de l'action: Le secteur était encore fortement boisé et permettait ainsi aux guérilleros d'attaquer les détachements anglais qui parcouraient la campagne afin d'incendier les villages et les fermes isolées.

Les troupes anglaises se répandaient en Acadie, brûlaient les fermes et arrêtaient hommes, femmes et enfants. Ceux qui réussissaient à s'enfuir étaient sans abri et sans maison. Toute l'Acadie française, de l'isthme de Chignectou au Bassin des Mines, fut détruite.

À la fin d'août 1755, Beausoleil entendit parler de l'expédition du major Frye envoyé pour détruire les villages du secteur de Chépoudy et le long de la rivière Petitcoudiac. Beausoleil se lança à marches forcées, franchit les rivières à la hâte puis, mettant à profit les bois et les marécages, survint à l'improviste le 3 septembre avec une centaine de guérilleros acadiens et indiens, et attaqua une unité anglaise qui était en train d'incendier le village de Petitcoudiac. Les réguliers prirent la fuite laissant 23 tués sur le terrain. Quelques Anglais seulement réussirent à s'enfuir vers leurs navires.

Pertes ♦Pertes anglaises considérables.

Conséquence de cette défaite anglaise: La déportation ne fut pas ralentie pour autant. En 1994, un avocat cajun[8] de Louisiane, nommé Warren Perrin, fit une demande officielle à la reine d'Angleterre Elisabeth II pour qu'elle demande

6. En réalité, à peine débarrassés des Français avec l'aide des Anglais de la métropole, les Treize Colonies anglaises d'Amérique du Nord s'allièrent avec les Français pour expulser les Anglais et obtenir leur indépendance. À partir de là, la présence menaçante des États-Unis rebelles força l'Angleterre à ménager les Canadiens français qui défendaient leur dernière colonie nord-américaine.

7. Joseph Brossard (ou Broussard), dit **Beausoleil**, colon, milicien, maquisard [pour employer un anachronisme synonyme de guérillero], né en 1702 à Port-Royal (Annapolis Royal, N.-É.), fils de Jean-François Brossard et de Catherine Richard, décédé en Louisiane en 1765.

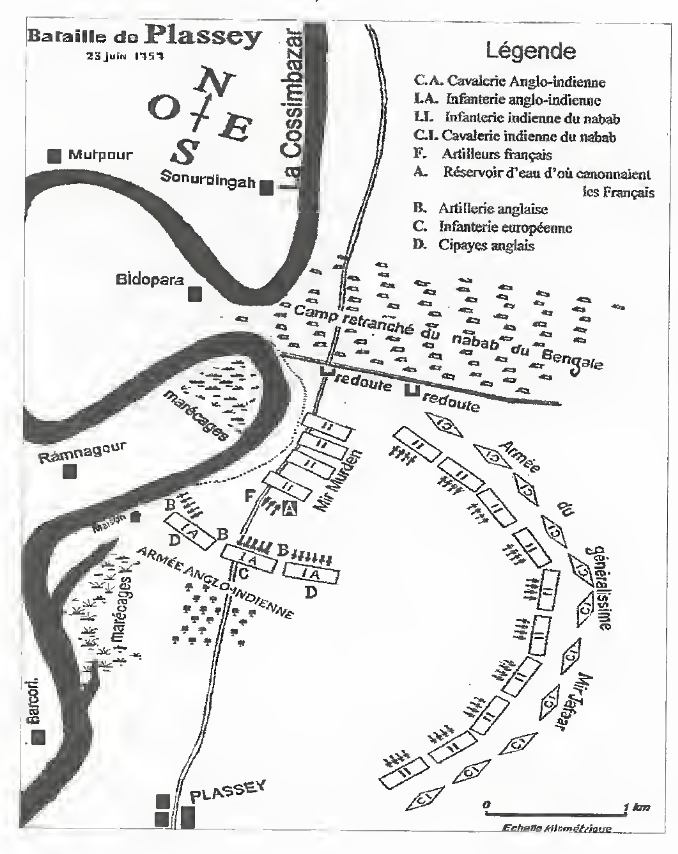
8. Prononcé Cadjun; corruption de *Acadien* > Acadjien > 'cadjien > 'cadjun par phénomène phonétique d'assibilation. On observe d'un point de vue auditif un début d'*affrication* [dz]à la fin de l'occlusive.

officiellement pardon pour la terrible déportation des populations acadiennes du XIIIe siècle.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Petcoudiac: colonisation et destruction, 1731-1755,* Paul Surette, Édition d'Acadie, Moncton, 1988. ♦*Histoire du Québec, des origines à 1791,* Jacques Lacoursière, Editions du Septentrion, Montréal, 1995. ♦*Une colonie féodale en Amérique. l'Acadie (1604-1881),* Rameau E. Edme de Saint-Père, E. Plon, Nourrit et Cie, Paris, et Granger frères, Montréal, 1889. ♦*Histoire de l'Acadie française (Amérique septentrionale) de 1598 à 1755,* Célestin Moreau, Chez L. Techener, Paris, 1873. ♦*Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France, dans laquelle on voit un détail des divers mouvemens de la mer dans une traversée de long cours, la description du pais, les occupations des français qui y sont établis, les manières des différentes nations sauvages, leurs superstitions & leurs chasses, avec une dissertation exacte sur le castor. par Mr. Diereville ... ensuite de la relation, on a ajouté le détail d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois,* N. De Diéreville, Chez Jean-Baptiste Besongne, Rouen, 1708.

Plassey. *Bataille de*

Date de l'action: 23 juin 1757.



Localisation: Palāshi, ville du nord des Indes. Coordonnées géographiques: 23° 47′ de latitude N., et 88° 15′ de longitude E.

Contexte: Voulant rétablir les «factories» [postes de traite] anglaises au Bengale, Robert Clive fut envoyé dans cette région à partir de Madras, avec une armée de 3 000 hommes, dont 2 000 Cipayes entraînés à l'européenne, 8 canons de 6 livres et un howitzer. Sa mission était de faire face à l'armée du nabab du Bengale[1], qui, selon des sources anglaises, avait rassemblé une armée de 50 000 hommes.

Chefs en présence ♦Robert Clive[2]. ♦Le nabab du Bengale. L'officier mercenaire français capitaine de Saint-Frais commandait les 40 canonniers français et le reste de l'artillerie du Nabab.

Effectifs engagés ♦3 000 Anglais, dont 2 000 Cipayes et 1 000 Européens. ♦Environ 50 000 soldats du nabab, dont 40 mercenaires français [artilleurs].

Stratégie ou tactique: Cette bataille, comme toutes celles qui impliquèrent des Européens et des Indiens au XVIII[e] siècle, est un exemple de bataille gagnée

1. Siraj-oud-Daoula.
2. Robert Clive, premier baron Clive de Plassey, né à Styche, Shropshire (abréviation ancienne: Salop, et nouvelle: Shrops), à la limite du Pays de Galles en Angleterre; fonctionnaire de la British East India Co., il s'éleva par son intelligence jusqu'aux plus grands honneurs. Mais ses malversations et son incroyable enrichissement dans les Indes aux dépens de la B.E.I.C. lui attirèrent de nombreuses critiques en Angleterre et il se suicida à Londres le 22 novembre 1774.

grâce au complexe d'infériorité de l'un des deux opposants et du sentiment de supériorité de l'autre.

Cependant, la trahison fut la cause directe de la défaite du nabab. Pour pallier sa faiblesse numérique, Clive réussit à se mettre en contact avec Mir'Jafar, le généralissime du nabab du Bengale, afin de lui promettre la couronne du Bengale s'il acceptait de trahir son suzerain et de passer aux Anglais en pleine bataille. Il n'y eut aucune véritable attaque contre les Anglo-Indiens. L'artillerie anglaise était mobile afin d'éviter la réplique systématique de la part des artilleurs français et de multiplier son effet de pilonnage.

Le champ de bataille se situait sur la rive est de la Cossimbazar, à 5 ou 6 kilomètres au nord du village de Plassey. Les troupes anglaises furent déployées en une ligne à partir de la rivière, à l'ouest, jusqu'à la lisière du petit bois de Plassey [à l'est], un peu en avant du bosquet. L'Infanterie européenne, divisée en 4 unités de 250 hommes, fut placée au centre; les Cipayes à droite et à gauche, avec les canons de loin en loin le long du front de troupes. La plaine était littéralement couverte par l'armée du nabab, éléphants, Cavalerie, Infanterie, et les bœufs qui tiraient l'artillerie. Les nombres varient, mais certains historiens militaires anglais estiment que l'armée du nabab du Bengale comprenait entre 15 000 et 20 000 cavaliers, 35 000 et 50 000 fantassins, et presque 50 canons, essentiellement des pièces de 24 à 32 livres[3] *dont une partie servie par 40 mercenaires français transformés en artilleurs pour l'occasion et commandés par Saint-Frais.* Ce fut la seule participation française. La pluie gâta la poudre du nabab, et, pour comble de malchance, le généralissime traître du nabab donna à ce dernier des conseils félons destinés à le faire retraiter.

Résumé de l'action: La bataille commença à l'aube du 23 juin 1757. Vers 3 h du matin, l'arrière-garde anglaise arriva à Plassey. Au lever du jour, ils virent une grande armée qui leur faisait face dans la plaine en direction du nord. Cette armée avançait vers les Anglais, en direction du sud.

La bataille fut engagée par l'armée du nabab dont l'avant-garde, à moins de 200 mètres de la ligne de Clive, occupait une forte position autour d'un réservoir d'eau. Derrière, suivaient des cavaliers et des fantassins.

Les tirs préparatoires des deux artilleries durèrent jusqu'à 14 h sans que les troupes se rapprochent. Pour éviter à ses hommes d'être trop exposés aux tirs des canonniers français qui servaient l'artillerie lourde du nabab, Clive fit refluer toute sa ligne de fantassins derrière un remblai qui se trouvait dans le petit bois de Plassey et reforma ses troupes en ligne. Dans cette position, les Anglais étaient à l'abri et, de fait, souffrirent très peu de pertes. De son côté, l'artillerie de Clive tirait sans arrêt vers l'armée indienne. Un peu partout des attelages de bœufs qui

3. C'est-à-dire pouvant envoyer des projectiles de ce poids.



traînaient des trains d'artillerie se mettaient en position, tiraient une salve, se remettaient en marche pour changer encore de position, reposter leur batterie et tirer encore. Clive ne savait que faire ; devait-il tenir l'ennemi à distance jusqu'à la nuit puis profiter de l'obscurité pour les attaquer par surprise ? Il avait utilisé cette ruse à Calcutta contre les Indiens.

Vers midi, Clive pensa réunir un conseil de guerre mais il l'annula. Une grosse averse tomba qui [Dieu soit loué !] commença à gâter la poudre du nabab. Les Anglais craignaient que les Indiens ne profitent du silence de l'artillerie anglaise pour déclencher une charge de Cavalerie qui les aurait nécessairement submergés. Mais l'armée du nabab ne bougea pas. Seule leur canonnade continua. En fait, en ce moment même, les alliances secrètes de Clive jouaient. Les généraux traîtres, et plus particulièrement son généralissime Mir'Jaffar, donnaient au nabab des conseils tactiques de passivité et de recul qui allaient le mener à la défaite.

À 14 h, Clive se posta sur sa cabane de briques, à l'extrême gauche de ses positions ; c'était son poste de commande. Il s'absenta pour changer ses vêtements mouillés. Pendant son absence, Killpatrick constata que les troupes anglaises qui entouraient le réservoir d'eau retraitaient. Il fit immédiatement avancer deux canons. À son retour, Clive vit la situation et, furieux, semonça Killpatrick mais garda cette position. Ce fut à ce moment que quelques éléments de l'armée du nabab du Bengale avancèrent pour déloger le détachement anglais. Ce fut le seul moment où les cavaliers et les fantassins indiens intervinrent directement. Mais le feu nourri des armes et de l'artillerie anglaise les tint à distance. En réalité, grâce au généralissime traître[4], il n'y eut aucune véritable attaque contre l'armée anglaise. Quelques canons du nabab se mirent en position autour d'un second réservoir d'eau, au nord du premier, et harcelèrent les troupes anglaises. Clive lança une attaque sur cette position ; elle réussit. Alors les troupes anglaises chargèrent et l'immense armée du nabab commença à se dissoudre dans la nature. Les artilleurs français tinrent seuls leur secteur sous les furieuses attaques anglaises et celles de la division de Mir'Jafar, qui était enfin passée aux Anglais avec ses troupes indiennes. Finalement, sans aucun appui de la part de l'immense armée du Bengale, les canonniers français retraitèrent lentement mais n'abandonnèrent aucune de leurs pièces. Ils s'arrêtaient pour tirer leurs salves sur les assaillants qui s'approchaient de trop près, puis ils reprenaient leur marche.

Le soir, les Anglais trouvèrent un immense butin dans le camp abandonné de l'armée du nabab.

Pertes ♦**Anglais** : 65 hommes, dont 20 Cipayes et 4 Européens tués, essentiellement par l'artillerie française, et 45 blessés, dont 9 Européens. ♦Les pertes

4. À qui Clive avait promis la couronne du Bengale.



indiennes furent proportionnellement encore plus faibles : 500 tués et blessés. Aucun des 40 Français ne fut tué.

Conséquence de cette défaite franco-indienne : La victoire anglaise de Plassey eut une immense importance dans l'histoire impériale de l'Angleterre, car la défaite de Siraj-oud-Daoula, allié des Français, donna le trône du Bengale à Mir'Jafar, partisan soumis aux Anglais qui se firent accorder des concessions immenses et firent supprimer toutes celles des Français. En fait, tous les biens et « factories » des Français au Bengale furent immédiatement attribués aux Anglais.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Memoirs of the revolution in Bengal*, Anno. Dom. 1757, William Watts, Bimal Kanti Ghosh, Londres. ♦ *The Plassey expedition programme*, Walter Kelly Firminger, Calcutta Historical Society, The Edinburgh Press, Calcutta, 1908. ♦ *Plassey 1757. Clive of India's finest hour*, Peter Harrington, Osprey, Londres, 1994. ♦ *The English in India, from Plassey to Seringapatam*, reprinted, with notes, from the "Bath Chronicle", William Burns Beatson, Bath, 1891. ♦ *The Life of Robert Lord Clive, Baron Plassey.* Wherein are delineated his military talents in the field; his maxims of government in the Cabinet, during the two last wars in the East Indies ... With anecdotes of his private life, and the particular circumstances of his death, etc... Charles Caraccioli, T. Bell, Londres, 1775. 4 vol. ♦ *The Battle of Plassey and the Conquest of Bengal*, Michael Edwardes, B. T. Batsford: London, 1963. ♦ *Muslim struggle for freedom in Bengal. from Plassey to Pakistan A D 1757-1947*, Muin-ud-Din Ahmad Khan, 2e édition, Islamic Foundation Bangladesh, Dhaka, 1982. ♦ *Plassey: the founding of an empire*, Michael Edwardes, Hamilton, Londres, 1969.

Pointe-de-Butte. *Embuscade de*

Date de l'action: Janvier 1759.

Localisation: Acadie. Isthme de Chignectou, frontière franco-anglaise à l'époque. L'attaque se déroula dans la municipalité actuelle de *Upper-Pointe-de-Butte* [46° 55′ 30″ ; 64° 13′ 30″] sur le territoire de la ferme *Inverma.*

Contexte: Depuis la déportation des Acadiens, la guérilla pro-française faisait rage en Acadie.

Chefs en présence ♦Français : inconnu. ♦Anglais : inconnu.

Effectifs engagés ♦Anglais : 11 hommes. ♦Franco-indiens : une quinzaine de soldats dont trois Rangers et sept soldats d'infanterie de ligne.

Stratégie ou tactique: Embuscade à partir de forêts épaisses.

Résumé de l'action: En janvier 1759, un détachement anglais, composé de trois Rangers et de sept soldats, commandé par un sergent, était allé couper du bois dans la forêt acadienne. Les militaires anglais ne revinrent pas. La région de Baie-Verte fut ratissée par des Rangers qui ramenèrent dans l'après-midi le traîneau avec lequel les 11 hommes étaient partis le matin, et sur lequel étaient chargés 5 cadavres gelés et scalpés. Les six autres avaient disparu. Ils avaient été attaqués dans un ravin près d'un pont, sur la route connue depuis sous le nom de Bloody Bridge [pont sanglant], par des maquisards acadiens. Les Indiens et Acadiens avaient construit un retranchement de rondins à trois côtés[1] de telle sorte qu'ils prenaient la route et les abords en enfilade.

Pertes ♦Anglais : 11 tués. ♦Français : inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Comme le sol était gelé en profondeur[2], des tombes ne purent être creusées et les corps furent inhumés dans un trou fait dans une congère. Après cette attaque, les Anglais n'allèrent plus au ravitaillement sans une importante escorte. En dépit des hivers rigoureux et de la famine qui frappait chaque hiver, la guérilla acadienne continua avec succès jusqu'à la prise de Québec qui marqua la chute de la Nouvelle-France. Alors, découragés, les guérilleros acadiens et indiens se rendirent aux autorités anglaises. En janvier 1759, Beausoleil, le célèbre chef insurgé, se trouvait à la Martinique.

1. Une redoute triangulaire.
2. Quoique l'Acadie ne soit pas dans la zone de pergélisol canadien [*permafrost*] située plus au nord.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Les Acadiens après leur dispersion (1755-1775),* Henri Raymond Casgrain, Revue canadienne, 1886. ♦ *The history of Kings County, Nova Scotia, heart of the Acadian land, giving a sketch of the French and their expulsion, and a history of the New England planters who came in their stead with many genealogies 1604-1910,* Arthur Wentworth Hamilton Eaton, Salem Press Co., Salem, Mass., 1910. ♦ *Les exilés acadiens en France au XVIIIe siècle et leur établissement en Poitou,* Ernest Martin, Hachette, Paris, 1936. ♦ *Les derniers jours de l'Acadie, 1748-1758,* correspondances et mémoires, extraits du portefeuille de M. Le Courtois de Surlaville..., mis en ordre et annotés par Gaston Du Boscq de Beaumont, E. Lechevalier, Paris, 1899. ♦ *Acadie, reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique,* Edouard Richard, J.-A. K.-Laflamme, Québec, Marlier Publishing, Boston, 1916-1921.

Pointe-Pelée. *Bataille de la*

Date de l'action: 28 mai 1763.

Localisation: La Pointe-Pelée et son île, aujourd'hui parc national et sanctuaire d'oiseaux migrateurs, sont le point le plus méridional du Canada, à peu près sur le parallèle de Saragosse ou de Valladolid en Espagne, et du nord de la Californie. Elle se trouve non loin de la rive nord-ouest du lac Érié à une quarantaine de kilomètres de l'embouchure de la rivière Détroit. Coordonnées géographiques: 41° 54′ de latitude N., et 82° 30′ de longitude O.[1].

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Le *traité de Capitulation de Montréal*[2] [1760] entraîna la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre. Le calme subsista pourtant jusqu'en 1763, lorsque le traité de Paris enleva aux Indiens tout espoir de retour à la France. Cette déception provoqua une insurrection générale des tribus indiennes francophiles du Centre-Ouest américain.

Le lieutenant Cuyler avait quitté le Fort Niagara le 13 mai 1763 avec un convoi logistique anglais destiné à Détroit, assiégée par les Indiens de Pontiac. Il embarqua à Fort Schlosser, juste en amont des chutes Niagara avec 96 hommes et une grande quantité de ravitaillement de bouche et de guerre. Le convoi suivit la rive nord du lac Érié sans voir âme qui vive.

Chefs en présence ♦**Anglais**: lieutenant Abraham Cuyler. ♦**Indiens**: chef amérindien Pontiac[3].

Effectifs engagés ♦97 **Anglais**. ♦Un nombre indéterminé d'**Indiens**; probablement 150 ou 200.

Stratégie ou tactique: Embuscade puis assaut frontal au corps à corps. La panique des Anglais fut la cause de leur massacre.

Résumé de l'action: Le 28 mai, Cuyler accosta à la Pointe-Pelée, près de l'embouchure de la rivière Détroit. Les embarcations furent hissées sur la plage et le bivouac préparé.

Deux soldats s'éloignèrent pour ramasser du bois de chauffage, lorsqu'un Indien surgit, saisit l'un des deux soldats anglais par les cheveux et lui fendit le crâne d'un coup de tomahawk. L'autre homme s'enfuit vers le camp et donna l'alerte par ses cris.

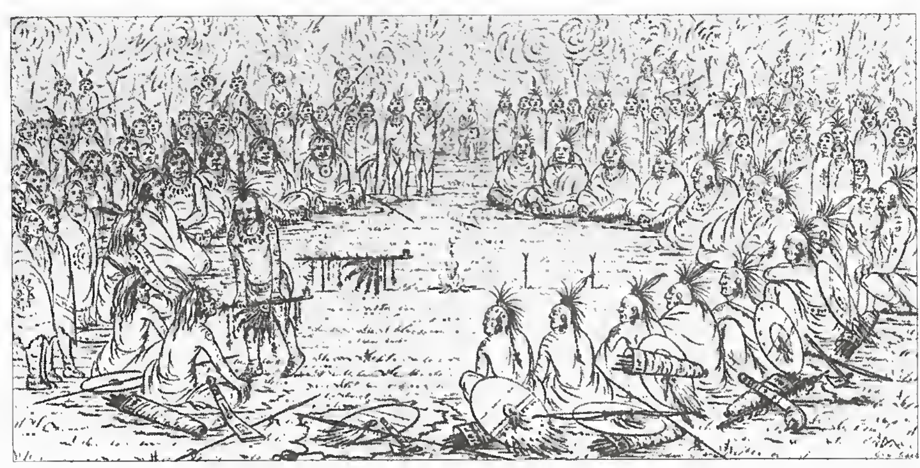
1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756*.
2. Qui faisait loi dans cette période incertaine précédant le traité de Paris [1763], car les Français et les Indiens espéraient que Louis XV allait s'arranger pour récupérer l'Amérique du Nord en l'échangeant contre un autre territoire. Mais le roi de France avait d'autres priorités.
3. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).

Cuyler disposa immédiatement ses hommes en demi-cercle autour des bateaux. Ils furent aussitôt attaqués par une troupe d'Indiens qui ouvrit un feu d'enfer. Les soldats ripostèrent. Alors les Indiens s'élancèrent à l'assaut au centre de la ligne anglaise. Pris d'une panique soudaine et irréfléchie, les soldats anglais jetèrent leur fusil et se précipitèrent vers les embarcations pour les remettre à flot.

Cinq barques seulement purent s'éloigner de la rive, pleines de soldats terrifiés. Cuyler lui-même se jeta à l'eau et se hissa dans un bateau. Les Indiens mirent deux canots à flot et s'élancèrent à leur poursuite. Trois bateaux anglais furent repris sans résistance, car les soldats avaient inconsidérément jeté leur fusil et se trouvaient ainsi totalement désarmés. Deux, seulement, dont l'embarcation de Cuyler, réussirent à s'enfuir. Ils ramèrent toute la nuit à briser les avirons et, au matin, épuisés, se réfugièrent sur un îlot. Une quarantaine de soldats, certains blessés, s'étaient massés dans ces deux embarcations. Les autres, une soixantaine, avaient été capturés ou tués.

Pertes ♦60 soldats anglais furent tués, car les prisonniers furent suppliciés. ♦Le nombre d'Indiens tués n'est pas connu.

Conséquence de cette bataille: Cuyler se dirigea vers le Fort Sandusky que, avec horreur, il trouva incendié et rasé. Épouvanté, il repartit immédiatement, suivit ensuite la côte sud et arriva au Fort Presqu'Île, puis continua jusqu'au Fort Niagara où il fit un rapport détaillé de ses mésaventures au major Wilkins, commandant de la place. Les auteurs de cette attaque si bien réussie étaient les Ouyandots qui étaient restés plusieurs jours en embuscade à l'embouchure de la rivière pour intercepter les renforts anglais ou les bateaux de commerce. Quant aux prisonniers anglais, ils furent bien entendu massacrés au camp de Pontiac[4].



Le Grand Conseil des Indiens. Bibliothèque nationale du Canada.

4. Il n'y avait jamais de quartier entre Indiens et Anglais.



SOURCES ET LECTURES : ♦*Forts on the Pennsylvania Frontier, 1753-1758*, William A. Hunter, Pennsylvania Hist and Museum Commission, Harrisburg Pennsylvania, 1960. ♦*A History of the Uniforms of the British Army*, 5 vols. Cecil C.P. Lawson, Military Pub, Norman, London, 1961. ♦ *Wolfe's Army*, Robin May, Hippocrene NY, 1974. ♦ *The Annals of the King's Royal Rifle Corps : Appendix Dealing With Uniform, Armament and Equipment*, S.M. Milne, Smith Elder, Londres, 1913.

Pondichéry. *Siège de*

Date de l'action: Début septembre 1760 - 16 janvier 1761.

Localisation: Capitale des Indes françaises. Coordonnées géographiques: 11° 56′ de latitude N., et 79° 53′ de longitude E.

Contexte: Les rivalités économiques faisaient rage dans les Indes. Les Français ayant les mains liées en Europe, les Anglais pouvaient concentrer leurs efforts à attaquer la tête des Indes françaises: la capitale.

Chefs en présence ♦**Français**: Lally-Tollendal[1]. ♦**Anglais**: colonel Eyre Coote[2], puis Monson; après quoi Coote reprit le commandement.

Effectifs engagés ♦Les forces européennes de l'armée anglaise des Indes étaient numériquement supérieures aux forces françaises.

Stratégie ou tactique: Les causes de la perte des Indes par les Français sont de plusieurs ordres. Les directeurs de la British East India Company avaient une forte influence sur le gouvernement anglais et pouvaient, par exemple, utiliser la Royal Navy à leurs propres fins et dans leur propre intérêt[3]. Aussi, la compagnie économisait sur les navires, sur les hommes qui étaient des soldats, etc. Grâce à cette influence, l'argent et le ravitaillement nécessaires arrivaient toujours à temps. Tandis que la Compagnie des Indes [françaises] devait entretenir ses propres bateaux et ses propres équipages qui coûtaient fort cher. Les directeurs de la compagnie n'avaient aucune influence sur le gouvernement qui se méfiait des commerçants, et les rois avaient tendance à mettre leurs priorités ailleurs. De plus, le caractère exécrable, hautain[4] et corrompu de Lally-Tollendal, nommé par protection de la Pompadour[5], provoqua le sabotage de ses ordres par ses subordonnés et l'autodestruction des Indes françaises. Avec Lally, la corruption fleurit dans les Indes françaises. Il monopolisait les fonds arrivant de France pour

1. Thomas-Arthur comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Quoiqu'il fût courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France, il fut jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766. L'incompétente monarchie française avait trouvé en lui le parfait bouc émissaire pour excuser ses échecs dans les Indes.
2. Sir Eyre Coote, fils de pasteur protestant, naquit près de Limerick, en Irlande, en 1726 et mourut à Madras le 28 avril 1783. Un monument fut érigé en son honneur à Westminster Abbey.
3. Voir les batailles navales franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans dans le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*, même auteur, Québec, Les Presses de lUniversité Laval, 2004.
4. « Commandez donc avec courtoisie et enflammez-les tous d'une même ardeur belliqueuse; on pourra dire que la victoire est assurée », conseillait Sun Tzi [*L'Art de la Guerre*, Chap. IX, Principe 48]. Lally, qui humiliait systématiquement ses subordonnés, faisait précisément le contraire.
5. Maîtresse du roi de France.



l'armée et forçait le Conseil colonial à emprunter pour acheter des vivres et payer les soldats qui menaçaient de se mutiner[6]. « *Sur le tableau pathétique qu'il fait de ses embarras, le Conseil accepte d'emprunter, à 30 % d'intérêt, 10 000 roupies qui lui sont procurées par le fameux Sutton, ce correspondant de Lally à Goudelour. Et l'on apprend peu après, par la déclaration même de Sutton, que l'Irlandais a agi comme prête-nom pour le compte de son compère Lally ! C'était, dit Bussy, la main droite qui prêtait à la main gauche*[7]. » Le moral de l'armée indiquait vraiment le crépuscule de l'empire français des Indes.

Le chroniqueur anglais Orme admit qu'avant Wandewash les Anglais n'osaient espérer que l'armée anglaise pourrait investir Pondichéry. Par sa retraite précipitée, à la fin du siège de Madras, Lally-Tollendal mit Pondichéry en péril.

Résumé de l'action: Trop faibles en Infanterie européenne, au bord de la mutinerie à cause du manque de solde, de ravitaillement, de munitions, et aussi par haine de Lally, les Français s'étaient repliés dans les limites de Pondichéry. Les Anglais prirent position, leur droite appuyée au Fort de Villenour et leur Gauche au pied des collines de Périmbé.

Face à Périmbé, les Anglais avaient construit une redoute armée de trois pièces d'artillerie. Le point d'appui du centre était une maison fortifiée dans un jardin entouré d'une haie d'épineux et relié à la ville par une allée d'arbres. Lally décida que, pendant que sa colonne de droite surprendrait la redoute [face à Périmbé] et le centre [la maison entourée de haie], la gauche, commandée par d'Arambure et stationnée de l'autre côté de la rivière Ariancoupan, traverserait la rivière et tomberait sur les arrières des Anglais, lesquels devraient être jetés dans la confusion par la simultanéité des attaques combinées.

Le 4 septembre, les Français attaquèrent et la surprise fut complète. L'assaut de la colonne de droite réussit complètement. La redoute anglaise fut emportée. L'attaque centrale se passa bien aussi. Coote fit avancer ses meilleures troupes[8] pour rétablir la situation mais sans y parvenir. Il ne restait que la dernière attaque pour faire pencher la balance. Or, d'Arambure dirigeait l'attaque de gauche non pas contre les arrières des Anglais, comme Lally prétendit lui avoir ordonné, mais *entre les colonnes d'assaut françaises et la ville*; il fit ainsi échouer l'occasion de mettre les Anglais en déroute. Cependant, les Anglais perdirent plusieurs bonnes positions.

6. « Lorsque les troupes s'enfuient, qu'elles sont insubordonnées ou en détresse, qu'elles s'effondrent en pleine confusion ou sont mises en déroute, c'est la faute du général. Aucun de ces désastres ne peut être attribué à des causes naturelles. » Sun Tzi, *L'Art de la Guerre*, 9e Principe du Xe chapitre [Le terrain]. Voir *in fine*.
7. Écrivit Marc Chassagne; voir bibliographie *in fine*.
8. Ses Highlanders écossais.



Le 16 septembre 1760, l'Anglais Monson, qui avait remplacé Coote au commandement de l'armée anglaise[9], lança un assaut surprise sur le poste avancé de l'Ulgaral et le prit. Les Français furent contraints de quitter la ligne de défense de la haie[10] et de se rapprocher de Pondichéry. Cependant, l'attaque coûta d'énormes pertes aux Anglais, et Monson perdit immédiatement sa crédibilité et sa place de *commandant en chef*, encore au profit de Coote. Mais le temps travaillait pour les Anglais, à cause du ravitaillement[11]. Le 24 décembre, il ne restait que huit jours de vivres à la garnison. Lally demanda à l'Assemblée de Pondichéry de considérer l'éventualité d'une capitulation. L'Assemblée refusa.

Le 31 décembre 1760, un ouragan détruisit l'escadre anglaise; trois navires s'échouèrent, trois autres[12] chavirèrent. Les batteries de siège anglaises furent détruites de même que les cantonnements, les réserves de poudre... Une attaque des Français aurait renversé la situation du tout au tout, mais Lally-Tollendal, qui se prétendait malade, fut incapable d'en saisir l'occasion et de déclencher l'offensive.

Le 15 janvier 1761, donc, une députation de Pondichéry se rendit au camp anglais. Les conditions de la capitulation furent les mêmes que celles infligées par Lally aux Anglais du Fort Saint-David.

Le 16 au matin, les assiégés ouvrirent la porte de Villenour. Dans l'après-midi, la garnison française en armes se rangea face aux troupes anglaises. Le colonel Coote passa en revue la ligne française de 1 300 hommes épuisés qui portaient les stigmates de la famine et de la maladie. Les rats étaient mangés et même le cuir.

L'historien anglais Grant énumère en détail l'état numérique des forces françaises qui sortirent de Pondichéry: « *Le 17, il [Lally] sortit à la tête de sa garnison affamée, dont les forces s'élevaient à, officiers inclus: Artillerie de Louis XV, 83 hommes; Régiment de Lorraine, 237; Régiment de Lally, 230; Régiment de la Marine, 295; Artillerie de la Compagnie des Indes, 94; Cavalerie et Volontaires de Bourbon, 55; Bataillon des Indes et Invalides, 316.* » Les régiments avaient atteint les effectifs de compagnies !

Pertes ♦ Les Anglais pillèrent pour deux millions de livres sterling dans la ville. Leurs pertes humaines furent assez lourdes, surtout en considérant les conséquences de l'ouragan [1 100 noyés].

9. À cause de la bataille « ratée » du 4 septembre.
10. Il faut se rappeler qu'une longue haie d'épineux servait de première ligne de défense à la forteresse de Pondichéry. Elle avait été plantée par les Hollandais. Pourquoi par les Hollandais ? Parce qu'un nabab avide d'argent avait cédé le territoire de Pondichéry aux Français à l'origine, puis il l'avait secrètement vendu aux Hollandais auxquels il fallut le disputer pendant sept ans.
11. Comme au Canada durant la même guerre. Les priorités de Versailles n'étaient pas les mêmes que celles de Londres.
12. Transportant 1 100 soldats anglais, qui furent perdus corps et biens.



Conséquence de cette défaite française: Lorsque Lally-Tollendal quitta la ville *en palanquin* en direction de Madras, il fut conspué et insulté par la foule. L'escorte *anglaise* seule lui évita un mauvais sort. Rarement un homme n'avait déclenché autant de haine, d'opposition et de mauvaise volonté à son égard par la violence et l'arrogance de sa voix. Il était tellement haï que ses ordres étaient systématiquement refusés ou sabotés. La mauvaise volonté de l'amiral d'Aché[13] peut être attribuée à la haine qu'il éprouvait pour Lally. Bussy et le gouverneur de Leyrit aussi. Des batailles furent perdues uniquement pour contrarier Lally; le ravitaillement en fonds et en vivres n'arrivait pas; cela déclencha des mutineries dans l'armée française et, en fin de compte, la chute définitive des Indes françaises. Par ses ordres irréfléchis, il retira Bussy de sa province éloignée[14] et la fit perdre. La ruine des Indes françaises fut la conséquence directe des vices de Lally-Tollendal. Il s'était à tel point rendu odieux à l'armée qu'il ne pouvait, sans risquer une catastrophe, demeurer à sa tête. Il y est resté et la catastrophe s'est produite. Le gouverneur anglais de Madras, le huguenot Pigot, envoya à Pondichéry un autre huguenot fanatique, Dupé, qui rasa la ville. *Plus que les Anglais, les Français ont été, à travers l'Histoire, les artisans de leur propre abaissement; essentiellement à cause des privilèges indus de la noblesse et de l'intolérance religieuse*[15].

Abandonné par tous ses grands protecteurs, dont la Pompadour, Lally fut jugé et condamné à être décapité *pour haute trahison.* Son exécution eut lieu le 9 mai 1766 en place de Grève à Paris[16]. En fait, Lally-Tollendal était plus inapte au commandement que traître à sa patrie.

Pondichéry retourna à la France en 1763, au traité de Paris, de même que Karikal, Chandernagor, Mahé et toutes leurs dépendances.

13. Qui dirigeait l'escadre.
14. Le Décan, ou Deccan ou Dekkan.
15. Paradoxalement, l'intolérance des Anglais a été une source de leur grandeur en forçant l'émigration des minorités religieuses qui peuplèrent leurs diverses colonies. La monarchie française, par contre, interdit aux protestants de s'établir au Canada. Ils allèrent donc renforcer et développer les colonies anglaises, les Treize Colonies, l'Afrique du Sud, l'Australie, la Prusse, l'Angleterre...
16. Actuelle place de l'Hôtel de Ville.

SOURCES ET LECTURES : ♦*A Nosseigneurs du parlement, la grand'chambre assemblée. Requête de Luc Alen, ci-devant major du régiment de Lally, impliqué dans le procès criminel fait au comte de Lally après la prise de Pondichéry,* Luc Alen, imp. de P.-G. Le Mercier, Paris. ♦*Arrêt de la cour de parlement de Dijon, qui condamne la mémoire de Thomas-Arthur de Lally, supprime ses anciens mémoires comme contenant des faits faux et calomnieux, ordonne qu'un écrit imprimé, signifié pour sa défense par le curateur à sa mémoire à M. le procureur général, sera lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice, et que d'autres seront supprimés comme faux et calomnieux, en ce qui touche la mémoire de Georges Du Val de Leyrit, etc.* (23 août 1783), imp. de A.-M. Lottin l'aîné, Paris, 1783. ♦*Arrêt de la cour de parlement, qui prive Thomas-Arthur de Lally de ses états, honneurs et dignités, et le condamne à avoir la tête tranchée,... pour avoir trahi les intérêts du roi, de son Etat et de la Compagnie des Indes...* Extrait des registres du parlement, du 6 mai 1766, P.-G. Simon, Paris, 1766. ♦*Réponses du comte d'Aché au mémoire du comte de Lally intitulé: "Vraies causes de la perte de l'Inde", et aux notes jointes par lui aux lettres qu'il rapporte comme prétendues pièces justificatives,* imp. de Simon, Paris, 1766.

Port-Mahon. *Siège de*

Date de l'action: 18 avril - 7 juin 1756.

Localisation: Île de Minorque, Baléares, Espagne. Coordonnées géographiques: 39° 53′ de latitude N., et 04° 15′ de longitude E.[1].

Conflit: La Guerre de Sept Ans [1756-1763] commença en Europe durant ce siège. Le 17 mai 1756, Londres déclara la guerre à la France, qui répondit par sa propre déclaration, le 16 juin. Mais ce ne fut pas connu en Amérique avant de longs mois. *French & Indian Wars* en Amérique du Nord.

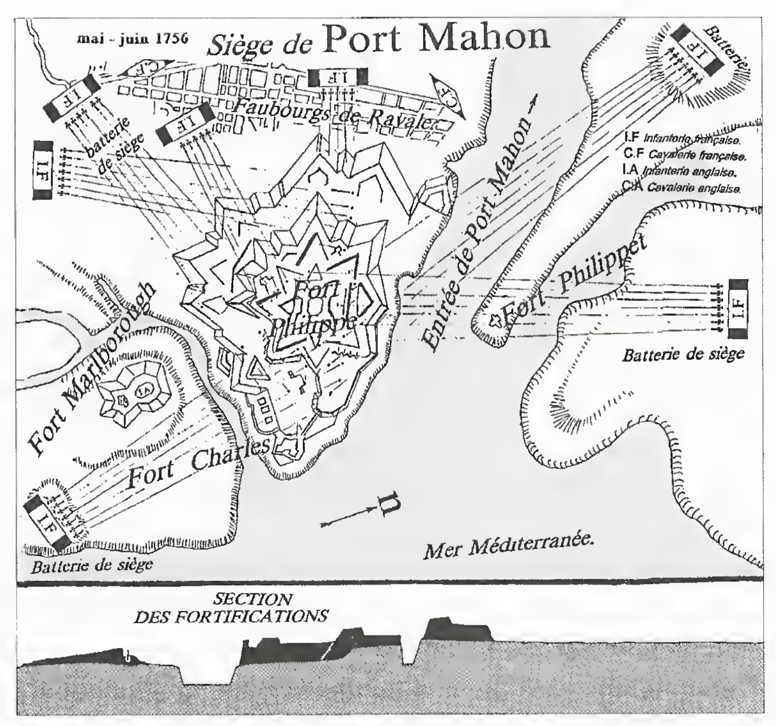
Contexte: En pleine paix, les bateaux de guerre anglais attaquaient sans cesse les marchands français en Méditerranée et se réfugiaient à Port-Mahon, Minorque[2]. En effet, en juillet 1755, ordre avait été donné au vice-amiral Hawke, *avant même toute déclaration de guerre,* de s'attaquer à tous les navires marchands français afin de ruiner le commerce de ce pays.

Ainsi, déjà avant Noël 1755, la piraterie des navires de guerre anglais avait enlevé 300 transports de marchandise et 8 000 marins à la flotte française de commerce. La Marine royale française ne souffrit pas du tout de ces attaques, et le commerce ne s'effondra pas, car les neutres transportaient les marchandises françaises, *de même d'ailleurs que les commerçants anglais.* Fort peu soucieux de la politique de leur pays, ils ravitaillaient la France et ses colonies.

Le 17 mai, Londres déclara la guerre à la France, qui répondit par sa propre déclaration, le 16 juin. Au commencement des hostilités, la France disposait de 70 gros navires[3].

Une flotte française de 12 vaisseaux et de 160 transports de toutes grandeurs, sous les ordres du vice-amiral de La Galissonnière, débarqua, le 17 avril 1756 dans l'île de Minorque, 20 000 Français commandés par Richelieu. Le 20 mai 1756 eut lieu la bataille navale de Port-Mahon, par laquelle la Marine française interdit à la Royal Navy de porter secours à l'armée anglaise assiégée dans Port-Mahon; on peut en lire les détails dans le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises,* du même auteur, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 295 et suiv.

1. Voir aussi le plan de situation situé à la rubrique *Île de Gorée, 29 décembre 1758.*
2. En représailles à ces pirateries anglaises, une armée française envahit, en avril, l'île de Minorque [prise par les Anglais aux Espagnols].
3. Une brochure anglaise de 1761 estimait la flotte française à 92 vaisseaux de plus de 50 canons, et 47 unités de 30 à 46 canons. En septembre 1755, l'Angleterre avait 148 vaisseaux de 50 à 100 canons, 103 frégates et 80 navires plus modestes [galiotes, brûlots, sloops].



Collection privée de l'auteur.

Chefs en présence ♦L'amiral John Byng[4] commandait l'escadre anglaise de couverture et le général Blakeney la garnison de Port-Mahon. ♦Le maréchal-duc de Richelieu[5] se trouvait à la tête de l'armée française de débarquement, et le lieutenant général de La Galissonnière[6] dirigeait l'escadre.

4. John Byng naquit dans le Bedfordshire, Angleterre, quatrième fils de George Byng, premier vicomte de Torrington. John fut condamné à mort et exécuté le 14 mars 1757, à Portsmouth, à bord du HMS Monarch, pour sa défaite navale de Port Mahon. Voltaire défendit, sans succès, l'amiral Byng. L'écrivain français profita de l'exécution pour lancer un mot qui le rendit célèbre chez les Anglais : « *Dans ce pays-ci, il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres !* »
5. Louis-François-Armand du Plessis de Richelieu, né à Paris, le 13 mars 1696, mort le 8 août 1788.
6. Roland Michel Barrin, comte de La Galissonnière, naquit à Rochefort en 1693 et mourut en 1756. Officier de la Marine Royale, il fut envoyé au Canada en 1747 où il remplaça l'amiral-marquis de La Jonquière durant l'incarcération en Angleterre de ce dernier qui avait été fait prisonnier en mer. La Galissonnière se montra un Gouverneur du Canada fort efficace [de 1745 à 1749] et tâcha de renforcer la nouvelle Acadie [à l'ouest du Détroit de Chignectou où il relocalisa de nombreux Acadiens chassés de leurs terres par les exactions des soldats anglais], les Appalaches françaises, et insista sur l'importance de la vallée du Mississippi pour les Français. Il construisit de nombreux forts qui devinrent de grandes villes : Notre-Dame du **Détroit**, Fort Rouillé à l'emplacement de **Toronto**, Fort Duquesne [**Pittsburg**, Pennsylvanie]... Antoine Louis Rouillé, comte de Jouy, était le ministre des Colonies à la suite de Maurepas ; ce qui lui valut d'avoir son nom attribué à un fort.
   Chef d'escadre de la Marine Royale, La Galissonnière battit la Royal Navy à la Bataille navale de Fort Mahon [le 20 mai 1756].



Effectifs engagés ♦Chacun des quatre régiments anglais totalisait un peu plus d'un millier d'hommes : le *King's Own* [ou *4th Foot*], le *23rd Welsh Fusiliers*, le *24th Foot* et le *34th Foot Regiment*. Donc 4 000 à 4 500 soldats anglais, sans compter la flotte de l'amiral Byng. ♦L'escadre française transportait 20 000 soldats. Elle comptait plus de 1 500 canons et 17 000 marins à bord de 12 vaisseaux de guerre et de 160 transports de troupes et bâtiments logistiques.

Stratégie ou tactique: Deux jours avant l'arrivée des Français devant Port-Mahon, le gouverneur anglais Blakeney, averti, commença à faire des préparatifs de défense autour du Fort Saint-Philippe. Ce fort était très important ; probablement l'une des places les mieux fortifiées d'Europe avec ses nombreuses redoutes, ravelins et autres ouvrages qui le ceinturaient. De nombreux souterrains avaient été creusés à même le roc. Les vivres et les munitions étaient stockés en abondance. Construit au sommet d'une élévation rocheuse, ce fort commandait le port et le détroit tortueux et encaissé, et même la ville typiquement méditerranéenne aux toits en terrasse.

L'escadre française arriva devant Port-Mahon le 18 avril, soit avant la déclaration de guerre du 17 mai. Aussi, le 22 avril, Blakeney envoya un émissaire au duc de Richelieu pour lui demander les raisons de son agression. Celui-ci répondit : « [&] *par représailles pour la conduite de son maître qui avait saisi et détenu certains navires appartenant au roi de France et à ses sujets.* » Le but de cette invasion préventive était, bien sûr, d'empêcher l'Angleterre d'envoyer des renforts dans l'île.

Minorque avait été prise aux Espagnols en 1708 par le général Stanhope. Comme à Gibraltar, la garnison espagnole n'était que symbolique. La possession de l'île par les Anglais leur fut confirmée par le traité d'Utrecht[7]. Les Anglais y placèrent une solide garnison et gardèrent l'île durant 48 ans.

Les problèmes surgirent rapidement entre la population catholique et l'Angleterre protestante. Les Anglais firent immédiatement une erreur qui ne pouvait manquer d'entraîner, à long terme, des conséquences stratégiques. Pour des raisons bassement religieuses, ils commencèrent une lourde discrimination contre la population catholique [espagnole] de l'île. Ils ne reconnaissaient pas à leurs sujets catholiques les mêmes droits qu'aux protestants. Comme en Irlande, au même moment, et au Canada, quelques années plus tard, les populations catholiques n'avaient aucun droit d'occuper la moindre fonction dans l'Administration coloniale [*Test Act*]. Aussi, une haine fanatique ne tarda pas à naître et à animer la population espagnole à l'égard des occupants anglais.

Au moment de cette invasion, les Anglais entretenaient une garnison d'un peu plus de 4 000 hommes à Minorque, ce qui était suffisant pour tenir les fortifica-

7. Cette cession par l'Espagne, avec accord de la France, était l'un des pots-de-vin qui servit à acheter la défection de l'Angleterre, laquelle abandonna ainsi ses alliés en pleine guerre de Succession d'Espagne.



tions de Port-Mahon. Ayant entendu parler de préparatifs à Toulon, le gouvernement anglais avait envoyé en renfort, au début d'avril, une escadre commandée par l'amiral Byng avec mission de couvrir l'île et d'en renforcer la garnison.

Peu avant l'arrivée des Français, des détachements anglais furent envoyés à travers toute cette île de 700 kilomètres carrés afin de détruire tous les ponts, les moulins à vent, et de creuser des tranchées à travers les chemins. Toutes ces destructions, sans raison acceptable aux yeux des civils, non seulement ne retardèrent les Français que durant quelques heures, mais eurent pour effet de redoubler la haine de la population envers les Anglais. Les Français furent donc considérés comme des libérateurs[8].

Résumé de l'action: Les Français débarquèrent sans opposition et vinrent occuper la ville de Port-Mahon où des casernements furent organisés. Le commodore Edgecombe, qui était à l'ancre dans le port avec une escadre composée de cinq vaisseaux[9], laissa tous ses soldats de Marine et deux équipages de marins pour renforcer la garnison de la forteresse, puis quitta le port en toute hâte. La Galissonnière laissa décrocher les navires anglais sans les attaquer, de peur que, désormais sans moyen d'évasion, leurs équipages ne viennent renforcer la garnison[10].

Le 12 mai au soir, les Français mirent en action deux batteries lance-bombes dans la ville elle-même. À partir de ce moment, un incessant bombardement au mortier et au canon vint jour et nuit troubler le calme de l'île. La garnison du fort répliqua mais ne put empêcher les Français de construire des batteries.

Le 19 juin dans la soirée, grande fut la joie de la garnison anglaise en voyant apparaître la flotte de secours de l'amiral Byng. À son approche, l'amiral anglais exprima sa satisfaction de voir l'Union Jack flotter encore aux mâts des forts. Mais Byng était hésitant. Il pensait inutile d'augmenter la garnison, car, pour lui, ces hommes étaient destinés à tomber tôt ou tard entre les mains des Français. Toujours est-il que la garnison, qui escomptait une victoire anglaise, fut totalement découragée lorsqu'elle fut témoin d'une défaite navale, et si certains soldats ne

8. « Parmi les attaques de cette classe peuvent être mentionnés les mémorables assauts ou escalades de Port-Mahon en 1756, et Berg-op-Zoom en 1747, – les deux précédés par des sièges, mais encore brillants coups de main puisque dans aucun de ces deux cas la brèche n'était suffisamment grande pour effectuer un assaut régulier. »[**Baron de Jomini**, ***L'Art de la Guerre***, Chap. IV, Article XXXV, p. 212-213. Voir *in fine*]
9. The CHESTERFIELD, The LOUISA, The PORTLAND, The DOLPHIN, The PORCUPINE.
10. L'amiral Castex condamna cette tactique dans ses *Théories stratégiques*, p. 206, car ces vaisseaux allèrent renforcer l'escadre de Byng à Gibraltar, alors qu'ils auraient pu être facilement détruits. Raoul Castex était amiral et théoricien militaire de stratégie navale, né à Saint-Omer, France [1878-1968]. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages traitant de stratégie : *Théories stratégiques*, 5 vol., Paris, Éditions maritimes, 1929-1935 ; *Mélanges stratégiques*, Paris, Académie de Marine ; *Stratégie des opérations combinées*, Paris, Centre des Hautes études navales ; *Fragments stratégiques*, Paris, Economica, 1985 ; *Synthèse de la guerre sous-marine*, Paris, 1920 ; *Les Idées militaires de la marine au XVIII*e *siècle. De Ruyter à Suffren*, Paris.



voulaient en croire leurs yeux, les feux de joie que les troupes françaises allumèrent pour célébrer cette victoire finirent de les convaincre. Byng retourna à Gibraltar, laissant la garnison à son sort. Les bombardements incessants reprirent par 62 pièces d'artillerie, 21 mortiers et 4 howitzers. Les soldats étaient si épuisés qu'ils pouvaient dormir profondément au milieu des bombardements.

Le 27 juin, les batteries françaises de brèche avaient terminé une ouverture tout à fait praticable dans l'un des ravelins; ailleurs les murailles étaient aussi passablement endommagées. Le duc de Richelieu décida que le moment de l'assaut général était arrivé. À 10 h du soir, donc, les Français jaillirent de leurs retranchements en direction de plusieurs points; la garnison anglaise, découragée par 70 jours de bombardement incessant, ne résista pas longtemps. En même temps, le marquis de La Galissonnière envoya un fort détachement, en embarcations armées, dans le but de forcer le détroit du port et de pénétrer dans l'anse à Étienne [Stephen's Cove]. Il voulait ainsi donner l'assaut au Fort Charles de même qu'au Fort Marlborough, le plus isolé des ouvrages avancés. L'air était littéralement truffé de projectiles de toutes sortes. Les éclairs de mousqueterie rougeoyaient tout le long des murailles du Fort Saint-Philippe.

Mené par le duc de Richelieu en personne, l'assaut français progressa avec grande intrépidité; mais la colonne d'assaut était systématiquement massacrée. Les hommes, frappés par des obus à grappes antipersonnel, butaient contre les morts ou tombaient, eux-mêmes touchés par des balles, dans les fossés, sur les gabions et dans l'herbe printanière piquetée de fleurs sauvages. Plusieurs mines sautèrent sous leurs pieds, massacrant les survivants. Le glacis tout entier fut bientôt couvert de morts et d'agonisants.

Mais l'assaut français se poursuivit en dépit des obus à fragments qui continuaient de faucher la colonne d'assaut comme une serpe. La redoute de la Reine fut emportée d'assaut; la garnison anglaise fut massacrée par les assaillants surexcités, et les survivants s'enfuirent comme frappés de folie. Les batteries anglaises d'Anstruther et d'Argyle furent prises aussi. Une mine secrète volatilisa en une fraction de seconde la batterie d'Argyle avec plusieurs dizaines de Grenadiers français qui venaient de s'en emparer[11]. La redoute de la Reine fut prise de nuit, et, alors que le lieutenant-colonel Jeffries visitait ce fortin, il fut entouré de soldats français et fait prisonnier. Le major Cunningham, qui l'accompagnait, tenta de se sauver mais fut transpercé par une baïonnette. Il fit le mort et réussit à survivre, mais il resta handicapé à vie.

À 4 h du matin, le duc de Richelieu fit battre le tambour parlementaire afin d'enterrer les morts et de ramasser les blessés. Le général Blakeney accepta la proposition et profita de la trêve pour réunir un conseil de guerre qui décida de capituler. Il fit donc battre la chamade.

Selon les clauses de la capitulation qui fut signée, le maréchal de Richelieu accorda aux troupes anglaises les honneurs de la guerre; elles s'étaient bien battues. Les Français furent mis en possession du Fort Charles, de la redoute de Marlborough et d'une porte du Fort Saint-Philippe. Ce fut le 7 juillet que les troupes anglaises quittèrent définitivement le Fort Saint-Philippe pour embarquer sur des bâtiments de la Royal Navy venus, avec l'accord de la Marine royale, pour les rapatrier en Angleterre.

Pertes ♦Les pertes étaient lourdes des deux côtés; plus lourdes, bien sûr, du côté des Français qui avaient joué le rôle dynamique. Les Français eurent 800 tués et 2 000 à 3 000 blessés. ♦Les Anglais, qui avaient eu un rôle statique, 700 tués et 1 600 blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: En France, la joie fut délirante, car le commerce français était jusque-là fortement perturbé par les navires anglais qui se réfugiaient à Port-Mahon. En Angleterre, les frustrations furent grandes. Le peuple voulut une victime, on lui offrit la tête de l'amiral Byng, qui avait échoué dans sa mission de secourir Minorque. Il fut passé en cour martiale et, l'année suivante, fusillé sur le pont du MONARCH à Portsmouth; on lui laissa voir l'Angleterre, mais il ne put toucher la terre de son pays natal avant de mourir.

SOURCES ET LECTURES: ♦*The Importance of the Island of Minorca and Harbour of Port-Mahon* ... considered. With a history and description of both, in a Letter from a Merchant to a Noble Lord, London, 1756.♦*An Account of the facts which appeared on the late enquiry into the loss of Minorca*, from authentic papers, by The Monitor, London England, Publié par J. Scott, Londres, 1757. ♦*Port-Mahon. La France à Minorque sous Louis XV, 1756-1763, d'après les documents inédits des archives de France et des Baléares*, Edouard GUILLON, Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires, Paris, 1893. ♦*Recueil général des pièces, chansons et fêtes données à l'occasion de la prise du Port-Mahon, précédé du journal historique de la conqueste de Minorque*, Bibliothèque Nationale, 1757. ♦*A small affair; the French occupation of Menorca during the Seven Years war*, Janet Sloss Bonaventura press, Tetbury, 2000. [lecture seulement]

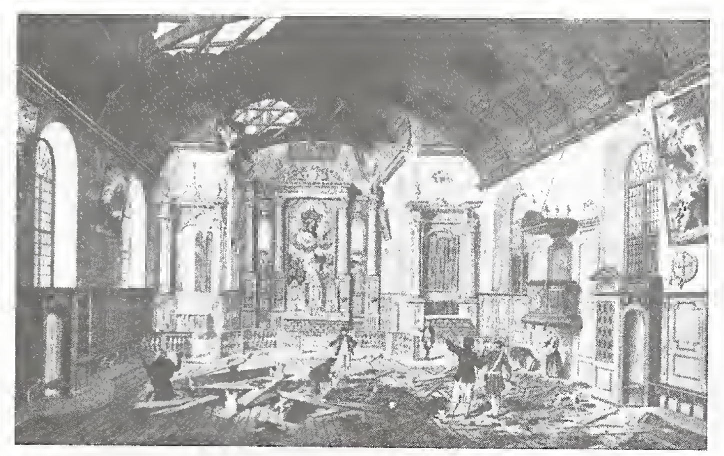
11. Et de prisonniers anglais.



Québec. *Siège de*

Date de l'action: 26 juin - 18 septembre 1759.

Localisation: Capitale de la Nouvelle-France et aujourd'hui de la province canadienne de Québec. Coordonnées géographiques: 46° 49′ de latitude N., et 71° 14′ de longitude O.[1].



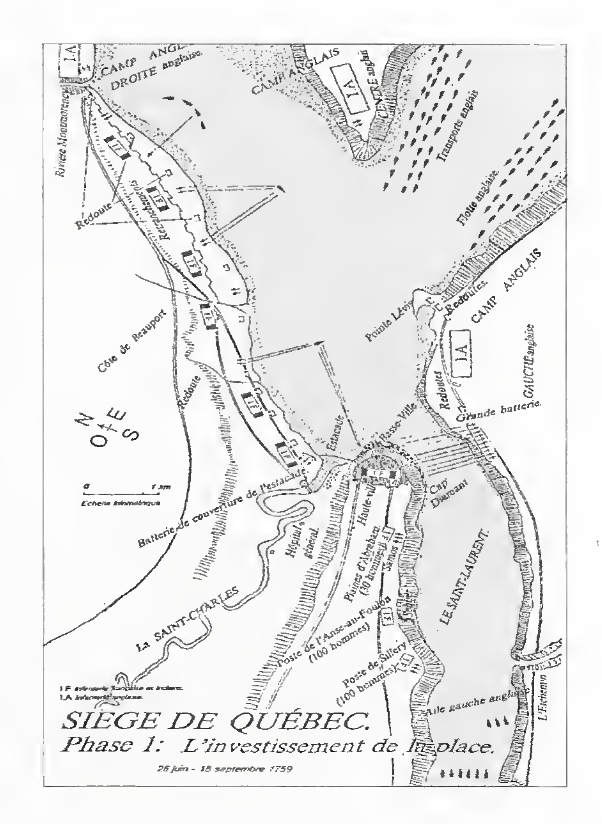
Québec, église des Récollets après le bombardement. Bibliothèque de l'Université Laval.

Contexte: Pendant huit longs mois rien n'était arrivé de France, et la Nouvelle-France manquait désespérément de vivres. Depuis la chute de Louisbourg, les Anglais [Wolfe][2] avaient dévasté la plupart des fermes qui bordaient l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent; aussi la disette se faisait durement sentir. L'armée devait se contenter de rations journalières d'à peine plus de 100 grammes de viande de cheval. Un horrible marché noir privait les plus pauvres de l'essentiel[3]. C'était le crépuscule de la Nouvelle-France.

Le 30 avril, une flotte anglaise [amiral Saunders et général Wolfe] envoyée par le gouvernement Pitt de Londres arrivait à Halifax et, le 15 mai, à Louisbourg, où devait se concentrer l'armée d'invasion du Canada; une flotte impressionnante de 49 navires de guerre armés de 2 000 canons, et 124 transports de troupes surchargés de 27 500 hommes. Cette flotte, qui équivalait au quart de la Royal Navy tout entière, était, jusque-là, la plus importante à avoir traversé l'Atlantique à destination du Canada. Cela semble encore plus démesuré lorsqu'on se souvient que la population française de l'ensemble de la Nouvelle-France s'élevait alors à 60 000 âmes. Une armée de 12 000 hommes avait d'abord été prévue

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. James Wolfe, 1727-1759, général anglais tué au cours de la bataille de Québec. Il participa à plusieurs campagnes européennes, dont Culloden Moor, en Écosse.
3. Il ne fallait pas compter sur l'intendant Bigot pour s'y opposer; il pratiquait lui-même ce commerce clandestin sur une grande échelle et, se sentant sur le point de perdre son poste avec la chute prochaine de la Nouvelle-France, il s'empressait de s'enrichir avant de repartir pour la Métropole où il fut d'ailleurs incarcéré à la Bastille.

pour Wolfe ; elle s'était ensuite réduite à quelque 9 000 hommes, mais il s'agissait de 9 000 soldats réguliers, des militaires professionnels qui avaient combattu sur les grands champs de bataille européens. Tous les autres étaient des marins qui pouvaient, si nécessaire, fournir de bonnes troupes de terre.



Chefs en présence ♦**Français :** Le lieutenant général marquis de Montcalm[4] ne commandait techniquement que les réguliers français. Le gouverneur Vaudreuil[5] avait sous ses ordres les milices coloniales et l'Infanterie de [la] Marine. ♦**Anglais :** le général Wolfe[6], aidé par les généraux Monckton[7], Townshend[8], Carleton ; le vice-amiral Saunders[9] et le contre-amiral Holmes[10].

Effectifs engagés ♦Les chiffres varient énormément, chacun essayant de valoriser son action et de dévaloriser celle de son ennemi. ♦**Français :** La garnison totale de Québec et de la région [15 000 hommes] était numériquement considérable

4. Louis Joseph, seigneur de Saint-Véran, de Tournemire, de Vestric, de Candiac, de Saint-Julien d'Arpaon, baron de Gabriac et marquis de Montcalm.
5. Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil de Cavagnial [1698-1778], dernier gouverneur de Nouvelle-France de 1755 à 1763, était le fils d'un précédent gouverneur, Philippe de Rigaud marquis de Vaudreuil, 1643-1725, gouverneur de 1703 à 1725.
6. James Wolfe, général, commandant de l'expédition britannique qui s'empara de Québec en 1759, né à Westerham (Kent) le 2 janvier 1727, décédé le 13 septembre 1759 à la suite des blessures reçues lors de la bataille des Plaines d'Abraham. Son corps fut ramené en Angleterre et enterré près de son père à Greenwich (église St. Alfege).
7. Robert Monckton, né le 24 juin 1726 dans le Yorkshire (Angleterre), fils de John Monckton premier vicomte Galway et de lady Elizabeth Manners. Décédé à Londres le 21 mai 1782. Inhumé en l'église St. Mary Abbot à Kensington. [Dictionnaire biographique du Canada].
8. George Townshend, général de brigade, né en 1723 en Angleterre, décédé le 14 septembre 1807 à Raynham Hall, Norfolk. Fils de Charles, troisième vicomte Townshend.
9. Sir Charles Saunders, vice-amiral et fonctionnaire, né vers 1715, il épousa, le 26 septembre 1751, une fille de James Buck, banquier londonien ; décédé à Londres le 7 décembre 1775. [*Dictionnaire bibliographique du Canada.*]
10. Charles Holmes, contre-amiral, baptisé le 19 septembre 1711 à Yarmouth, île de Wight, fils du gouverneur de cette île, Henry Holmes, et de Mary Holmes, sa cousine ; décédé le 21 novembre 1761 à la Jamaïque. [*Dictionnaire biographique du Canada*]

mais fort disparate; le noyau dur comptait 3 500 réguliers métropolitains et 1 000 réguliers coloniaux ou troupes de la Marine[11]. À cela s'ajoutaient 9 500 miliciens canadiens et acadiens appuyés par 1 000 Indiens abénakis et micmacs. *Sur ce nombre impressionnant, 3 500 seulement participèrent à la bataille des Plaines d'Abraham.* ♦**Anglais**: Les forces anglaises étaient de 49 navires de guerre [au total 173 navires en incluant les transports] armés de 2 000 canons et chargés de 27 500 hommes, soit *la moitié de la population totale [française] du Canada.* Sur le champ de bataille, Wolfe rangea environ 8 600 combattants. Les 10 bataillons[12] alignaient 6 400 hommes, les Grenadiers de Louisbourg [300 hommes], les Rangers [400 hommes], l'Infanterie légère [200 hommes], l'artillerie de campagne [300 hommes avec leurs pièces], le renfort de fusiliers marins [1 000 hommes]. *Donc, au total 8 600 hommes.*

Stratégie ou tactique: Le site de Québec était propice à une bonne défense. Québec était construite sur un plateau entouré de falaises abruptes de près de 100 mètres de dénivellation. Les seuls endroits sans falaises étaient un secteur de 10 kilomètres s'étendant depuis l'embouchure de la rivière Saint-Charles jusqu'à la rivière Montmorency. Montcalm avait soigneusement fortifié cette zone sensible par des retranchements, des redoutes et des batteries. À cet endroit, les retranchements côtiers furent occupés par 13 000 hommes, dont 200 cavaliers aux ordres de La Rochebeaucour et environ 1 000 Indiens. Boishébert arriva ensuite avec ses Acadiens et ses Indiens micmacs. La garnison même de Québec comptait 2 000 hommes. Une estacade de rondins enchaînés barrait l'embouchure de la rivière Saint-Charles gardée en outre par deux vieux pontons armés d'artillerie.

Les Anglais s'étaient retranchés dans quatre camps: *le premier* [l'aile droite] se situait sur la rive est de la rivière Montmorency. *Le deuxième* [le centre], à la pointe de l'île d'Orléans [major Hardy], *le troisième* à la pointe Lévis [général de brigade Monckton]. Cette aile droite, face à la ville de Québec, était hérissée de batteries qui pilonnaient Québec nuit et jour. Les Anglais avaient aussi «*portagé*[13]» des chaloupes en amont par la rive sud. Chaque chef d'armée avait prévu la défaite. En cas de revers, les Anglais avaient prévu d'hiverner dans l'île aux Coudres, et Montcalm de descendre le Mississippi, qui se trouvait alors être un territoire français, et de se réfugier en Louisiane afin de garder une tête de pont en Amérique pour une reconquête ultérieure.

11. Les Français diraient aujourd'hui Infanterie coloniale. Les Américains ont gardé le terme de «Marine» même s'il est originaire des soldats français de Rochambeau, qui, par leur comportement, provoquèrent l'admiration des Insurgés.
12. Appelés aussi régiments de réguliers métropolitains.
13. C'est-à-dire «transporté». Ce secteur de la rive sud, en amont de Québec, peut être considéré comme le quatrième camp anglais.

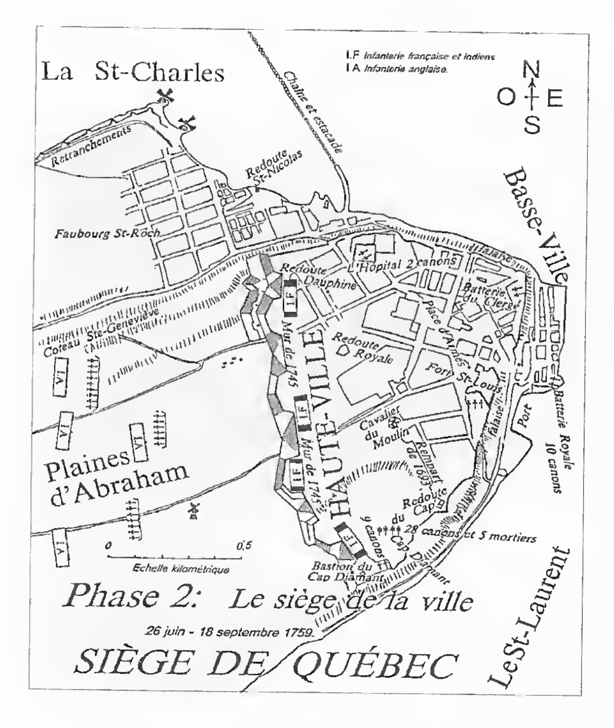

Le port de Boston au moment du siège de Québec. Boston Public Library.

Pour ce qui est de la place forte de Québec, les Anglais réussirent à s'y infiltrer par surprise en empruntant le chemin de l'anse au Foulon. Wolfe avait entendu parler de ce chemin par Robert Stobo, un otage américain pris au Fort Necessity et qui avait été détenu à Québec. Il savait aussi que la garnison de Québec était affaiblie par le départ de 1 000 soldats de ligne [Lévis] pour Montréal afin d'y renforcer Bourlamaque, qui surveillait le général Amherst, et que les miliciens canadiens, perturbés par les incendies systématiques de leurs fermes par les Anglais, désertaient en masse. On les comprend. De plus, les soldats français étaient mal nourris, malades, sans munitions[14]. Le *sentier de l'anse au Foulon,* point faible de la défense, avait été renforcé par Montcalm qui avait stationné au sommet de la falaise un bataillon de réguliers français [de Guyenne]. Mais Vaudreuil l'avait fait remplacer par une centaine de miliciens commandés par son favori, l'incompétent Vergor, déjà célèbre pour avoir abandonné le Fort Beauséjour.

Résumé de l'action: Du 4 au 6 juin, les navires de la flotte anglaise levèrent l'ancre à Louisbourg. Ils arrivèrent le 26 juin à l'île d'Orléans, devant Québec. Le siège commençait. Quelques troupes furent débarquées à la pointe Lévis où elles furent fortement accrochées par les Français. Mais la plus grosse partie de l'armée anglaise débarqua à la pointe ouest de l'île d'Orléans où furent établis hôpital et intendance. Le 27 juin au matin, un dangereux vent d'ouest se mit à souffler; neuf transports de troupes anglais s'échouèrent sur les récifs et deux furent brûlés par les Français. Le 28 juin, sept brûlots, commandés par le capitaine Dubois de La Milletière, se lancèrent sur la flotte anglaise. L'attaque échoua et La Milletière, désespéré, se laissa couler à son poste sur la passerelle. Le mois suivant, 72 petits brûlots descendirent le Saint-Laurent sans plus de résultat.

14. Car la Royal Navy bloquait le Saint-Laurent et empêchait ainsi le ravitaillement logistique de la Nouvelle-France. Dès le 4 février 1755, le vice-amiral Boscawen fut commissionné par Londres pour venir bloquer l'embouchure du Saint-Laurent, et arrêter tout renfort français à destination de l'Amérique du Nord. La France et l'Angleterre étaient encore en paix. Il aurait fallu que Versailles considère la Nouvelle-France comme une priorité pour venir la ravitailler, comme le gouvernement français le fera 15 ans plus tard pour aider les Insurgés américains.





Le 2 juillet de nouveau, le général Montcalm demanda d'occuper militairement la falaise de Lévis, face à Québec, afin d'empêcher les Anglais d'y installer des batteries. Le gouverneur Vaudreuil refusa. Comme il était prévu, Wolfe y fit construire son deuxième camp retranché, sous le bombardement de l'artillerie française. Ces retranchements étaient destinés à défendre une grosse batterie. Le premier jour, 16 soldats anglais furent tués alors qu'ils construisaient les parapets. Bientôt la batterie anglaise des Hauts-de-Lévis, commandée par le colonel Williamson, se mit à bombarder la capitale de la Nouvelle-France. Un bataillon de fusiliers marins de la brigade de Monckton protégeait ce poste d'artillerie dont la plus grosse pièce était un énorme mortier de marine de 325 millimètres qui pouvait envoyer à 3 kilomètres des projectiles de près de 100 kilogrammes[15].

Constatant son erreur, Vaudreuil[16] ordonna de reprendre les *Hauts-d'Aubigné*[17]. Durant la nuit du 12 juillet, une troupe de 1 500 miliciens canadiens

15. La distance à vol d'oiseau Lévis-Québec n'est que de 1 600 ou 1 700 mètres de rive à rive. Il est à signaler que le village de Lévis s'appelait à cette époque Aubigné ou Aubigny [l'orthographe de l'époque n'était pas aussi rigoureuse qu'aujourd'hui], en l'honneur du duc de Richemont qui était prince d'Aubigny ou peut-être en celui de Françoise d'Aubigné, devenue marquise de Maintenon pour services rendus en tant que maîtresse du roi [elle était morte une trentaine d'années plus tôt]. Le nom sera changé en Lévis après 1760 pour honorer François Gaston duc de Lévis, qui infligea en 1760 une défaite à l'armée anglaise sur les Plaines d'Abraham, presque à l'endroit où, en 1759, Montcalm fut vaincu par James Wolfe. Les sites peuvent se visiter à Québec, parc des Champs de Bataille.
16. Pierre François de Rigaud, marquis de Vaudreuil-Cavagnal, était né à Montréal en 1704, troisième fils de Philippe qui avait été gouverneur de la Nouvelle-France de 1703 à 1725. En 1733, Pierre fut promu lieutenant-gouverneur de Trois-Rivières [1733-1742] et, en 1742, gouverneur de Louisiane [1742-1753]. En 1755, il fut nommé gouverneur général de Nouvelle-France, premier Français canadien à occuper ce poste. Ce ne fut pas d'ailleurs une expérience positive puisque éclata aussitôt un conflit d'autorité Pieds-noirs-Métropolitains. Le roi avait bien précisé que le commandement en chef des troupes métropolitaines, Montcalm, devait se soumettre, en cas de désaccord, aux décisions du gouverneur général, même si les décisions de ce dernier ne suivaient pas toujours les meilleures règles de la tactique ou de la stratégie. Un mauvais chef est plus souhaitable que deux bons chefs qui se contrecarrent. Ces luttes d'autorité contribuèrent à la chute finale de la colonie. Après la capitulation de Montréal, c'est-à-dire la cession officieuse du Canada, Vaudreuil choisit d'aller habiter en France où il fut immédiatement arrêté et enfermé durant quatre ans à la Bastille de 1761 à 1764. Il passa en cour martiale mais fut finalement acquitté pour insuffisance de preuves; comme l'écrivit un historien anglais: « at the expense of his intelligence ». Il finit sa vie en 1778, riche mais déshonoré, à Paris.
17. Qui devinrent les Hauts-de-Lévis après le changement de nom d'Aubigny.



traversèrent le fleuve à peu près au niveau des actuels ponts. Dix de ces hommes seulement étaient des officiers d'expérience. Les autres formaient une troupe de jeunes étudiants pleins d'enthousiasme mais sans aucune formation militaire, et qui reçurent pour cette raison le sobriquet ironique de « *la Syntaxe Royale* ». Ils se débandèrent après s'être entre-tués durant l'équipée nocturne.

Le 9 juillet, les troupes anglaises débarquèrent à l'est de la rivière Montmorency, secteur non défendu, et y installèrent leur troisième camp retranché, qui faisait face au flanc gauche des retranchements français situés sur la rive droite de cette rivière encaissée agrémentée d'une magnifique chute d'eau[18].

Le 18 juillet, Wolfe alla reconnaître l'amont de Québec. Il remonta la côte sud du fleuve ; deux de ses frégates et quelques chaloupes passèrent de nuit sous les murailles menaçantes de Québec en ne payant cette audace que de quelques dommages légers. Trois nuits plus tard, d'autres chaloupes passèrent et touchèrent terre à la pointe aux Trembles, à trois kilomètres en amont de la ville. À la tête de 200 cavaliers, Bougainville[19] alla patrouiller le secteur afin de surveiller les lignes de communication françaises avec Montréal.

Wolfe décida que le talon d'Achille de la forteresse était les plages boueuses[20] situées entre les rivières Saint-Charles et Montmorency. Il projeta de passer la Montmorency à gué, à huit kilomètres en amont de cette petite rivière, et ensuite de redescendre vers le Saint-Laurent et d'attaquer les défenses françaises à revers. Ainsi, le 25 juillet, une importante unité anglaise de reconnaissance qui avait suivi ce chemin fut violemment accrochée par une grosse patrouille française. Dans le combat qui suivit, les Anglais perdirent 55 hommes avant de rebrousser chemin. Les Français eurent 18 tués.

Le 31 juillet, les Anglais lancèrent une attaque en force sur les « battures » de Beauport. Ils débarquèrent et, simultanément, traversèrent la Montmorency. Dans la violente bataille qui suivit, 854 Anglais tombèrent, tués ou blessés.

Malgré cette victoire, les Français étaient à bout. Québec était en ruine, de même que les villages environnants, systématiquement brûlés par les troupes anglaises. Les munitions s'épuisaient, car, l'amont du fleuve étant bloqué, le ravitaillement logistique devait être débarqué à Deschambault, à 60 kilomètres de Québec, et charrié le long du *Chemin du Roy*[21]. De plus, Murray, avec sa brigade, attaquait les entrepôts français le long du fleuve. Il attaqua ainsi avec succès ceux de Deschambault mais essuya un cuisant échec à la pointe aux Trembles où il perdit 82 hommes.

18. Qui fait aujourd'hui l'admiration des touristes.
19. Louis Antoine de Bougainville, célèbre navigateur français, né et mort à Paris [1729-1811]. Il publia en 1771 le récit du célèbre Voyage autour du monde qu'il fit de 1766 à 1769. Napoléon Ier le fit sénateur et comte. Il fut membre, puis président de l'Académie des sciences.
20. L'estran ou laisse, appelé localement « battures » et découvert à marée basse.
21. Celui-là même que parcourut triomphalement le général de Gaulle en 1967.



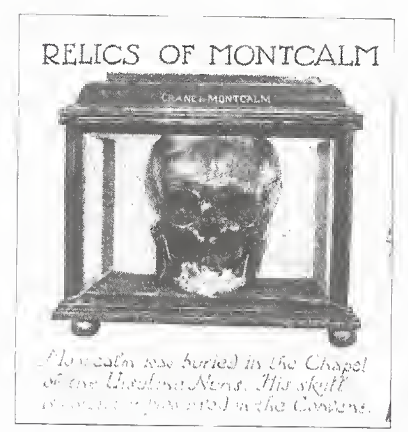


Photo Jefferys. Collection privée.

Avec les Indiens francophiles la situation apparaissait plus draconienne encore. Les Anglais les exécutaient dès qu'ils les capturaient; les Indiens faisaient de même. Or, à Château-Richer, le capitaine Montgomery[22] exécuta et scalpa sciemment 80 miliciens canadiens qui avaient revêtu le costume indien, plus pratique pour le combat de francs-tireurs qu'ils menaient.

En dépit de leur réussite dans leur plan de destruction de la ville de Québec et des villages de la région, les Anglais devaient se presser, car le terrible hiver canadien approchait. Après la défaite de Beauport, Wolfe décida d'abandonner le camp de la Montmorency. Cette opération délicate prit quatre jours, car les Anglais craignaient des attaques de harcèlement françaises. La flotte de Holmes reçut l'ordre de manœuvrer en amont de Québec afin de faire diversion[23], et la batterie de la pointe Lévis de redoubler le bombardement de la ville. L'artillerie fut embarquée la première. Puis, le 3 au matin, des baleinières anglaises simulèrent une attaque sur la plage de Beauport afin de fixer les Français sur la défensive, et les troupes de terre anglaises en profitèrent pour rembarquer de l'autre côté de la Montmorency.

Ainsi regroupée, l'armée anglaise fut envoyée en amont de Québec afin d'y participer du 4 au 7 septembre à des manœuvres sur la rive sud, sous la protection de 22 navires de la flotte anglaise. *La Royal Navy voulait créer une tête de pont sur la rive nord tenue par les Français.* Bougainville se porta dans ce secteur avec un bataillon, afin de surveiller les points menacés de la rive nord du Saint-Laurent.

Le 7, une forte attaque anglaise sur **Cap-Rouge** fut repoussée. Devant cet échec, les généraux anglais voulurent tenter un débarquement le 9 à la **pointe aux Trembles**, mais la pluie déjoua leur projet. Les Anglais qui débarquèrent durent rembarquer avec de fortes pertes.

Wolfe décida donc d'utiliser sa dernière carte, *le sentier de l'anse au Foulon,* car plusieurs événements, relatés dans la section « Stratégie et tactique », le rendaient encore plus vulnérable. Il projeta donc de débarquer son armée par nuit noire dans l'anse au Foulon[24] et d'escalader la falaise en suivant ce sentier.

22. Frère du général américain qui fut tué devant Québec 16 ans plus tard.
23. Les batteries de la forteresse, en piteux état, ne purent l'en empêcher.
24. L'anse au Foulon tenait probablement son nom d'un moulin à foulage de drap. Le foulage était l'étape essentielle de la fabrication du drap.

Les 11 et 12 septembre, les navires de guerre anglais manœuvrèrent comme d'habitude sous la surveillance des 2 000 hommes de Bougainville. Le gros des forces françaises stationna à Beauport, car les troupes anglaises manœuvrèrent de ce côté aussi, en aval de la capitale, pour faire diversion. Saunders fit même bombarder les retranchements de Beauport, le 12, afin de donner plus de crédit à ses démonstrations. Montcalm devina que ce n'était que diversion et garda un œil sur l'amont de la ville. Il essaya sans succès de remplacer l'incapable Vergor, chargé du secteur sensible. Il tenta de *re-poster* le bataillon de Guyenne au sommet de la falaise du Chemin du Foulon ; mais le gouverneur refusa encore en disant « *qu'il s'occuperait de ce chemin le lendemain matin* ». Mais ce serait trop tard ; les Anglais allaient utiliser ce passage la nuit même.

Lorsque la nuit fut noire, l'armée anglaise embarqua en chaloupes. À 2 h du matin, à un signal[25], les chaloupes se laissèrent glisser le long de la côte tandis qu'en aval, l'artillerie de diversion entrait en action. Peu après 3 h, les embarcations silencieuses passèrent devant la pointe Sillery, à 700 mètres en amont de l'anse au Foulon. Une sentinelle française lança : « *Qui vive ?* » Un officier huguenot[26] répondit en français : « *France !* » « *Quel régiment ?* » « *De la Reine !* » répondit le traître. Un train de ravitaillement avait été saisi la veille par les Anglais et l'escorte provenait de ce bataillon d'Infanterie. La sentinelle avait reçu l'ordre de laisser passer. Pourtant, elle fut prise d'un soupçon : « *Pourquoi parles-tu si bas ?* » « *Tais-toi,* répondit l'officier sans se démonter, *les Anglais vont nous entendre.* » La sentinelle française laissa passer[27].

Les quatre premières embarcations arrivèrent dans l'anse au Foulon, où se trouve aujourd'hui la gare maritime Champlain[28]. Ne trouvant aucune sentinelle, contrairement à ce qui aurait dû être, ils débarquèrent sur l'étroite plage, et De Launé[29], avec ses 24 hommes triés sur le volet et 3 compagnies d'Infanterie légère, commença à escalader l'abrupt sentier. Au sommet de la falaise, ils surprirent le poste de miliciens *endormis* commandés par Vergor[30], et passèrent les insouciants dormeurs au fil de la baïonnette. Quelques coups de fusils furent cependant tirés mais sans éveiller les soupçons. Dès que le chemin fut « nettoyé », toute l'armée anglaise commença à débarquer et à escalader la falaise. La batterie de Samos, située à 200 mètres de là, se mit bientôt à bombarder le fleuve et les navires de Holmes, mais ses 5 pièces furent prises par une attaque anglaise. Au

25. Un fanal hissé à un mât.
26. D'autres historiens avancent qu'il s'agissait d'un officier écossais du Régiment de Highlanders qui débarquait en tête.
27. Énée le Tacticien a fortement insisté sur l'importance primordiale des signes de reconnaissance [Chapitre IV] et des mots de passe [Chapitre XXIV]. Il y a consacré deux chapitres de son œuvre Πολιορκηικα ou Poliorkètika [Les Poliorcétiques].
28. La plage a été largement agrandie par du remblayage pour servir de terre-plein à la gare maritime et à la voie d'accès.
29. Le huguenot qui servait sous les couleurs anglaises.
30. Le même qui avait capitulé au Fort Beauséjour en 1755 et qui avait retrouvé une charge d'officier grâce à son ami l'intendant Bigot, amant de sa femme.

lever du jour, l'ensemble de la flotte anglaise restée en aval s'élança vers l'anse au Foulon afin d'apporter le matériel à Wolfe et de débarquer le reste de l'armée. Pendant ce temps, Wolfe rangeait son armée en bataille au sommet de la falaise sur les Plaines d'Abraham. Et là eut lieu la bataille qui se solda par la défaite de l'armée française; Montcalm n'ayant pas pris le temps de concentrer des forces suffisantes avant de se lancer à l'assaut. Les deux généraux en chef, Montcalm et Wolfe, furent tués au cours de cette bataille qui ne dura que quelques minutes. Le récit détaillé de la bataille peut se lire au chapitre intitulé *Bataille de Québec, 13 septembre 1759.*

Devant la défaite, le marquis de Vaudreuil décida en conseil de guerre de se replier vers la colline fortifiée de Jacques-Cartier et d'abandonner à son sort Québec, capitale de la Nouvelle-France. Les Anglais mirent immédiatement le siège devant la ville à partir des Plaines d'Abraham. Ils semblaient vouloir se retrancher dans le secteur du bastion Saint-Louis. De nombreux civils avaient quitté la ville pour suivre l'armée française vers Montréal. Pendant ce temps, des éléments de l'armée anglaise pillaient les maisons des faubourgs. Le 15, l'artillerie de la ville pilonna les Anglais, mais il ne restait que quelques jours de vivres[31].

Le 17, les batteries anglaises avaient réussi à s'approcher à 400 mètres des murs de la ville défendue par une garnison de 1 200 hommes, trop faibles pour résister longtemps. La flotte anglaise continuait le blocus du côté fluvial. Québec renfermait encore 3 800 habitants, qui n'avaient pas fui, dont 2 600 femmes et enfants. Les vivres se limitaient à 15 000 demi-rations, pour la garnison et la population. Le 15, durant la nuit, La Rochebeaucourt s'introduisit avec sa Cavalerie dans les murs avec une centaine de sacs de biscuits et une promesse de secours plus importants.

Le 18 septembre, voyant que Ramezay allait capituler, La Rochebeaucourt le supplia de tenir jusqu'au 25, car Bougainville et Lévis se tenaient à quelques kilomètres prêts à attaquer. Mais Joannès, le négociateur français, avait déjà accepté de capituler à condition que soient garantis les honneurs de la guerre, le rapatriement des nobles et des fonctionnaires du roi, le respect de la propriété et la liberté de culte. À défaut de quoi, la garnison résisterait indéfiniment. Devant l'insistance de La Rochebeaucourt à résister, Ramezay espéra que les Anglais refuseraient les conditions exigées, mais Saunders et Tomnshend, fort heureux de s'en tirer à si bon compte, s'empressèrent d'accepter et de signer les conditions de la capitulation. Les Anglais ignoraient que les miliciens refusaient de continuer de se battre. Lorsque Joannès arriva avec les copies de la capitulation signées par les Anglais, le gouverneur de Ramezay fut forcé de s'y soumettre. Les Anglais entrèrent le jour même dans la ville. Saunders et sa flotte repartirent aussitôt, car l'hiver arrivait et les glaces allaient bloquer le fleuve.

31. Un quarteron de pain et un peu de maïs par personne.



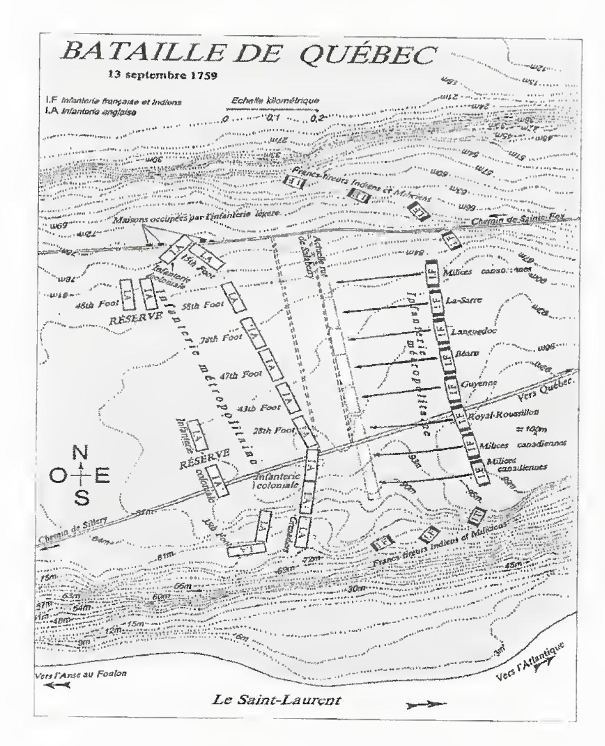
Lévis prit le commandement de l'armée française qui hiverna à Montréal avec Vaudreuil, gouverneur d'une Nouvelle-France qui se rétrécissait comme une peau de chagrin.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Incalculables. Québec était en ruine après avoir reçu 19 000 boulets et bombes durant 68 jours de bombardement: 180 maisons avaient brûlé, toutes les autres se trouvaient endommagées. Pour connaître les conséquences de cette capitulation pour les Canadiens francophones, voir la conclusion critique de cet ouvrage.

SOURCES ET LECTURES: ♦*De Montcalm en Canada, ou Les dernières années de la Colonie française (1756-1760)*, par un ancien missionnaire, publication privée, 1867. ♦ *The greatest event in Canadian history, the battle of the plains*, John Murdoch Harper. Anglo-American ed., Musson, Toronto, Ontario, 1909. ♦ *The historical significance of the Plains of Abraham: address delivered by the Honorable Sir George William Ross before the Canadian Club of Hamilton*, April 27th, Hamilton, 1908. ♦*La prise de Québec et ses conséquences*, traduction d'une partie de l'ouvrage "Montcalm and Wolfe" de Francis Parkman, par Ulric Barthe, Le traducteur, Québec, 1908. ♦*Quebec, 1759: the siege and the battle*, Charles Perry Stacey, Macmillan, Toronto, 1959. ♦ *The siege of Quebec and the battle of the Plains of Abraham*, Sir Arthur George Doughty, Dussault & Proulx, Québec, 1901. ♦*Mémoire du Sieur Jean-Baptiste Nicolas Rock de Ramezay, commandant à Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18e septembre 1759*, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la Marine à Paris, Des presses de J. Lovell, Québec, 1861.

Québec. *Bataille de*



Autre nom: Première bataille des Plaines d'Abraham.

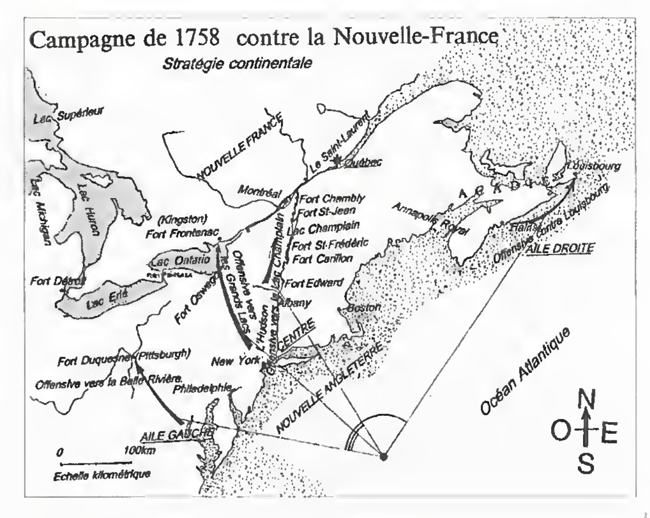
Date de l'action: 13 septembre 1759.

Localisation: Le champ de bataille est aujourd'hui en grande partie urbanisé. Le site va de la rue Claire-Fontaine à l'avenue Marly, et de la falaise dominant le Saint-Laurent jusqu'à la falaise dominant la basse ville de Québec, Canada. Coordonnées géographiques moyennes: 46° 49′ de latitude N., et 71° 14′ de longitude O.

Contexte: Pressé par l'hiver qui arrivait, et après avoir essuyé plusieurs échecs durant le siège de Québec, le général Wolfe réussit à faire débarquer l'armée anglaise à la faveur d'une nuit noire et à ranger ses troupes en bataille sur le plateau de Québec appelé *Plaines d'Abraham*[1].

Chefs en présence ♦**Français**: le général Montcalm[2] et ses trois colonels: colonel de Sennezergue, lieutenant-colonel de Fontbonne et St-Ours[3]. À la fin de la bataille, les Français n'avaient plus de chef. ♦**Anglais**: le général Wolfe[4] commandait au début de la bataille. À sa mort, il fut remplacé par Monckton[5], et, lorsque celui-ci fut blessé, par Townshend[6].

1. Les terres avaient appartenu jadis à un cultivateur nommé Abraham Martin, premier cultivateur canadien si l'on fait abstraction des Indiens des Grands Lacs qui cultivaient le tabac ou pétun, et le blé d'Inde ou maïs. À noter que le premier colon français de Pondichéry, dans les Indes françaises, s'appelait aussi Martin. Mais ce nom n'est-il pas le plus répandu en France ?
2. Louis Joseph, seigneur de Saint-Véran, de Tournemire, de Vestric, de Candiac, de Saint-Julien d'Arpaon, baron de Gabriac et marquis de Montcalm.
3. François-Xavier de Saint-Ours, officier dans les troupes de la Marine, né à Montréal le 12 décembre 1717, tué à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759.
4. James Wolfe, officier, commandant de l'expédition britannique qui s'empara de Québec en 1759, né à Westerham (Kent) le 2 janvier 1727, décédé le 13 septembre 1759 à la suite des blessures reçues lors de la bataille des Plaines d'Abraham. Son corps fut ramené en Angleterre et enterré près de son père à Greenwich (église St. Alfege).
5. Robert Monckton, né le 24 juin 1726 dans le Yorkshire (Angleterre), fils de John Monckton, premier vicomte Galway, et de lady Elizabeth Manners. Décédé à Londres le 21 mai 1782. Inhumé en l'église St. Mary Abbot à Kensington. [*Dictionnaire biographique du Canada*].
6. George Townshend, général de brigade, né en 1723, décédé le 14 septembre 1807 à Raynham Hall, Norfolk. Fils de Charles, troisième vicomte Townshend.



Effectifs engagés ♦Français : 3 500 hommes. ♦Anglais : 5 000 hommes[7].

Stratégie ou tactique ♦Anglais : Les 5 000 soldats anglais étaient divisés en 12 bataillons sur un front de bataille de 650 mètres de longueur. Pour faire face aux miliciens canadiens [francs-tireurs] et aux Indiens qui menaçaient les deux flancs anglais, deux bataillons rabattus en potence sur les côtés servaient de garde-flancs : à l'extrémité gauche, le garde-flanc se tenait au niveau du chemin de Sainte-Foy[8], et à droite dans le secteur de l'actuelle prison désaffectée transformée en auberge de jeunesse puis, par la suite, en annexe du Musée des beaux-arts. Une forte réserve tactique [Well], en deuxième ligne, était postée du côté de l'actuel monument commémoratif de Wolfe afin de renforcer si nécessaire le garde-flanc droit. Le garde-flanc gauche pouvait aussi recevoir l'appui de trois unités stationnées au coin de l'actuel chemin Sainte-Foy et de l'avenue Marle. Les Anglais avaient en outre mis en état de défense quatre maisons [situées le long du chemin de Sainte-Foy] pour renforcer leur flanc gauche. Du sud au nord, la ligne anglaise comprenait : *les Grenadiers de Louisbourg* protégés dans le dos par le 35th Foot Regiment [régulier], à l'aile droite, puis les 28th Foot, 43rd Foot, 47th Foot, 78th Foot et 58th Foot Regiments, tous réguliers. Le 58th était renforcé dans son dos par le 15th, et le 48th restait en réserve derrière le centre.

♦**Français** : Les Français formaient une longue ligne nord-nord-ouest sud-sud-est presque parallèle à l'actuelle rue Claire-Fontaine et allant jusqu'à l'actuelle tour Martello. Au sud, dans ce secteur, se tenaient l'*Infanterie légère*[9]. Puis, se succédaient vers le nord les troupes coloniales de Trois-Rivières, de Montréal, puis les bataillons d'Infanterie métropolitaine[10] et, enfin, à l'aile droite, les troupes coloniales, dites *de la Marine* [de Québec]. Des miliciens et des Indiens étaient en garde-flanc à cette aile aussi.

---

7. Selon l'historien militaire anglais Knox, 4 829.
8. Sainte-Foy est aujourd'hui une ville de banlieue, et le chemin de Sainte-Foy a gardé le nom de chemin Ste-Foy.
9. Composée de francs-tireurs canadiens et Indiens.
10. Royal-Roussillon, Guyenne, Béarn, Languedoc et La Sarre.



L'impatience de Montcalm fut la véritable cause de cette défaite. Au lieu d'attendre d'avoir concentré au moins l'équivalent numérique des troupes anglaises, il attaqua prématurément avec son Infanterie métropolitaine, les seuls soldats qui étaient rattachés à son autorité. Mais il avait quelques raisons de penser que Vaudreuil[11] allait le faire languir, par lâcheté ou, tout simplement, pour lui jouer un tour pendable.


Québec, la porte Saint-Louis restaurée. Collection personnelle de l'auteur.

Déjà, ce conflit d'autorité et cette mésentente Montcalm-Vaudreuil [métropolitain-colonial] avaient été la cause de bien des malheurs de la Nouvelle-France. Pour ne citer que le plus récent, la veille, Montcalm avait décidé de faire garder le chemin de l'anse au Foulon par où s'étaient infiltrés les Anglais qu'il fallait maintenant combattre. Il avait remplacé à ce poste fort sensible les miliciens coloniaux [des conscrits] par un bataillon d'Infanterie métropolitaine [soldats de métier].

Furieux, le gouverneur Vaudreuil avait renvoyé les soldats pour remettre en place ses miliciens commandés par Duchambon de Vergor ; un officier inapte qui avait capitulé sans vraie raison en Acadie dans son Fort Beauséjour. Vergor était passé en conseil de guerre mais avait été réintégré dans ses fonctions par ses amis haut placés de la colonie. Or, par une fatalité des plus sombres, Vaudreuil lui avait confié la garde d'un point sensible par où l'armée anglaise avait réussi à s'introduire dans le camp retranché français, la nuit précédente. Vergor et ses miliciens coloniaux dormaient sur leurs deux oreilles et l'avant-garde anglaise, commandée par un officier huguenot, nommé De Launé, n'avait eu qu'à se donner la peine de les passer au fil de l'épée avant de se ranger en bataille sur le plateau de Québec.

« *Montcalm attaqua malheureusement avant que j'eusse pu le rejoindre* », écrivit le gouverneur Vaudreuil au ministre de la Guerre, sachant bien que ce ne serait pas le général, tué durant la bataille, qui le contredirait. En réalité, Vaudreuil ne franchit même pas la rivière Saint-Charles avec ses milices de Beauport. Il

11. Gouverneur civil « pied-noir » qui commandait les troupes coloniales et qui s'était toujours montré fort jaloux de son pouvoir. Le roi avait prévu ce danger de conflit de personnalités. Le 14 mars 1756, il avait nommé Montcalm maréchal de camp en remplacement de Dieskau, prisonnier. Il avait bien spécifié ceci : « le sieur marquis de Montcalm ne peut exercer le commandement que Sa Majesté lui a confié que sous l'autorité de ce gouverneur auquel il doit être subordonné en tout [...] Le sieur marquis de Montcalm n'aura qu'à exécuter et à faire exécuter par les troupes qu'il aura sous son commandement tout ce qui lui sera ordonné par le gouverneur général. » Plus tard, en 1758, Montcalm, affligé de voir que le gouverneur Vaudreuil ne semble avoir pour seule stratégie que de contrecarrer la sienne, demande son rappel en France, quelques jours seulement après sa grande victoire de Carillon. Mais l'inconséquent Vaudreuil se garde bien de l'accepter.



lui avait fallu quatre longues heures pour se décider à simuler son approche. Ses renforts firent cruellement défaut à Montcalm qui aurait pu atteindre la supériorité numérique et probablement gagner la bataille, comme le fit le général Lévis l'année suivante, au même endroit.

Résumé de l'action: En position de fort bonne heure, l'armée anglaise, étonnamment patiente, attendit entre huit et neuf heures d'affilée alors que le général Montcalm ignorait encore leur présence sur le plateau de Québec.



Québec, en ruine après le bombardement anglais. Bibliothèque nationale du Québec

Montcalm se rendit au petit matin chez le gouverneur Vaudreuil, qui lui annonça calmement « *un débarquement anglais* ». « *Prenez cent hommes et allez voir* » lui ordonna-t-il. Mais le général alla immédiatement sonner l'alarme au Bataillon de Guyenne pour l'envoyer sur les « Plaines ». Apprenant cela, Vaudreuil [gouverneur « pied-noir » de Nouvelle-France] émit un contre-ordre interdisant à Guyenne de bouger sans son ordre exprès. Il continuait de contrecarrer les décisions du militaire « métropolitain ».

Le sabotage ne s'arrêta pas là. Lorsque le général Montcalm essaya de sortir 25 canons de campagne des murs de la ville[12], le gouverneur s'y opposa avec colère et ne lui accorda que... 3 canons.

Finalement, Montcalm réussit tout de même à grouper ses cinq bataillons d'Infanterie métropolitaine[13] et trois bataillons de troupes coloniales [Infanterie de Marine]. Au total 3 500 hommes contre 5 000 vétérans anglais.

Les Anglais, rangés en bataille, ne bougeaient pas. Montcalm aurait pu patienter quelque temps afin de concentrer des effectifs importants, car les troupes arrivaient petit à petit. Même en ne touchant pas à la garnison de Québec [2 000 hommes], il aurait pu aligner 10 000 hommes supplémentaires, sans compter plus de 1 000 Indiens *Outtaouais, Miamis, Poutéouatamis, Saulteux, Têtes-de-Boule, Folles-Avoines* et *Cris*, venus avec enthousiasme défendre la Nouvelle-France. On sait que Bougainville arriva à marche forcée en vue du champ de bataille [dans le dos des Anglais] quelques minutes seulement après la défaite des Français ; ses 3 000 soldats attaquant à revers auraient certainement fait pencher la balance. Mais Montcalm fut manifestement trop impatient.

12. L'artillerie de forteresse ne comptait pas moins de 150 pièces !
13. Comprenant le bataillon disciplinaire de Languedoc, aux effectifs complétés de... bagnards. Les bagnards et autres bandits font habituellement de très mauvais soldats, car ils se plient difficilement à la discipline militaire ; sauf bien entendu quand ils sont soumis à des officiers brutaux et inflexibles.



Le général français plaça les conscrits en tirailleurs aux ailes pour harceler les flancs anglais. Il leur adjoignit les guerriers indiens pour les renforcer.

Québec s'étendait à un kilomètre de là, mais la ville était cachée par une élévation de terrain : la *butte à Nepveu*, à 600 pas de l'armée anglaise. Il pleuvait de temps en temps une légère averse. L'armée française, réveillée en hâte, avança en petite foulée jusqu'à la butte où Montcalm commença à ranger en ordre ses bataillons d'Infanterie. Vaudreuil devait suivre avec des renforts et en particulier la garnison de Québec. *Mais il ne vint pas*. Était-ce pour affirmer son autorité ou pour toute autre raison ? Devant ce qu'il prit pour un refus, Montcalm décida de prendre l'initiative et d'attaquer. Peut-être voulut-il, lui aussi, donner une leçon à Vaudreuil en remportant la victoire sans lui. Ses troupes avaient prouvé à Carillon qu'elles pouvaient vaincre sans difficulté des forces anglaises beaucoup plus importantes. Grisé par Carillon, il négligea totalement d'attendre au moins l'arrivée de Bougainville, lequel, avec 3 000 hommes, devait surgir de l'ouest dans le dos des Anglais.

Wolfe, de son côté, aussi prudent que Vaudreuil, n'aurait pas dû attendre patiemment que Montcalm range ses bataillons. Lorsque les 3 pièces obtenues par Montcalm pour livrer bataille furent arrivées et pointées, elles se joignirent aux 1 000 francs-tireurs miliciens et indiens, lesquels, couchés dans les buissons et les maïs, harcelaient déjà les flancs anglais. Certaines unités anglaises de l'aile gauche se couchèrent aussi pour se protéger et riposter. Quelques réserves d'Infanterie anglaise, qui stationnaient à l'arrière, furent alors appelées en renfort, et les combats de harcèlement se limitèrent aux ailes. Les maisons points d'appui furent plusieurs fois prises et reprises.

Vers 10 h, Wolfe, debout sur un tertre à l'aile droite anglaise, fit tirer à la mitraille deux pièces de campagne. Il ordonna à ses troupes de se relever, car les Français semblaient vouloir attaquer.

En effet, Montcalm avait déjà donné le signal de l'attaque. La ligne française poussa alors un « *Hourra !* » et se mit à avancer à pas lents [un pas à la seconde] avec des haltes fréquentes pour tirer. Ils étaient eux-mêmes soumis au tir éprouvant des canons anglais. Mais, selon une lettre de Malartic à Bourlamaque [deux officiers], les miliciens, conscrits locaux qui étaient mêlés aux bataillons de réguliers pour en renforcer les effectifs trop éclaircis par la guerre perpétuelle et par l'absence de renforts métropolitains, et ceux qui servaient de garde-flancs se trouvèrent bientôt fort près de la ligne anglaise et se couchèrent à même le sol pour recharger leur armes, car ils n'avaient pas de baïonnette et ne pouvaient donc lutter au corps à corps à armes égales[14] ; certains quittèrent même les rangs

14. Les conscrits locaux, appelés miliciens, ne disposaient que de simples poignards en guise de baïonnettes.




Mort du marquis de Montcalm.

pour rejoindre les tirailleurs garde-flancs. Cette manœuvre désordonnée rompit l'ordre des rangs et surtout découvrit les flancs français. Les bataillons de réguliers français s'arrêtèrent alors pour refaire leurs rangs et se remirent en marche, quoique avec moins d'assurance.

De plus, fait plus grave encore, certains bataillons, mal dirigés, se mirent à avancer de biais. Le Royal Roussillon et les troupes de Marine de Trois-Rivières et de Montréal obliquèrent vers leur gauche et les bataillons de Guyenne et du Béarn vers leur droite, laissant le Centre anglais [les 43rd et 47th Foot Regiments] sans vis-à-vis. Alors le bataillon du Languedoc, bataillon disciplinaire constitué d'une forte proportion de repris de justice, montra de l'indiscipline et se mit à se comporter comme les miliciens des ailes, tirant sans ordre et sans retenue. Les Anglais, prêts à tirer, retenaient encore leur feu d'ensemble, même si leurs canons et leurs unités de flanquement[15] tiraient à la mitraille.

Lorsque les réguliers français furent arrivés à 40 pas, Wolfe donna le signal du feu. Tout le premier rang français s'écroula comme un pan de mur. Le centre anglais qui n'avait personne en face avait pivoté en partie de chaque côté et faisait feu sur les flancs découverts des bataillons français.

Voyant l'invraisemblable désordre des bataillons français, Wolfe donna l'ordre d'assaut. Sous le couvert de la fumée, les régiments anglais s'approchèrent et, à 20 pas des Français, lâchèrent une deuxième volée meurtrière. La droite française[16] devint une mêlée encore plus confuse et les Anglais les chargèrent immédiatement à la baïonnette. L'aile droite anglaise chargea sous le commandement de Wolfe en personne, qui fut tué dans le combat.

Seul le Régiment Royal-Roussillon contint l'assaut et ne se débanda pas. Il recula en ordre, suivi de près par les Anglais. Montcalm lui-même fut mortellement blessé, mais, grâce à deux soldats, réussit à se maintenir en selle jusqu'à Québec[17] où il mourut quelques heures plus tard. La plupart des réguliers métropolitains et coloniaux dévalèrent la pente [la côte de la Montagne] vers la basse ville, passèrent le pont sur la rivière Saint-Charles et se retrouvèrent en sûreté derrière.

15. Unités de tirailleurs qui harcelaient les flancs de l'ennemi en procédant à des tirs parallèles au front de bataille.
16. Les coloniaux de Québec et de Montréal ainsi que le bataillon du Languedoc.
17. Il entra par la porte Saint-Louis.



Les miliciens, qui avaient jeté le désordre dans leurs rangs au début de la courte bataille, se conduisirent alors avec grande valeur en clouant au sol l'armée anglaise. Déjà, certains miliciens [commandés par Dumas] retranchés sur la crête militaire[18] du plateau de Québec avaient arrêté les Highlanders écossais, troupe d'élite, et il fallut trois bataillons supplémentaires pour qu'ils veuillent bien se replier dans la vallée où ils se firent tuer sur place pour défendre le pont de la Saint-Charles. Les Français n'avaient plus de chef, Montcalm se mourait, Sennezergues, le second, était grièvement blessé.

Vers 10 h 30, Bougainville arriva de Cap-Rouge à marche forcée, puis, constatant que la bataille était terminée, il rétrograda vers Lorette.

Pertes ♦**Français**: Montcalm fut mortellement blessé et mourut le lendemain matin. Sennezergues, Fontbonne et St-Ours furent grièvement blessés. Selon le gouverneur Vaudreuil, 640 hommes furent tués ou blessés. ♦**Anglais**: Wolfe fut tué; 664 soldats anglais furent tués, blessés ou portés disparus.

Conséquence de cette défaite française: Cette bataille fut la grande bataille la plus brève de l'histoire. Elle entraîna des conséquences très graves: les Treize Colonies anglaises d'Amérique furent « Quatorze » pour une courte période. Craignant un retour offensif des Français et de Bougainville, Townshend fit battre le rappel et fortifier les positions sur les Plaines d'Abraham. Bougainville avait apprit la nouvelle à 8 h, mais il avait dû rassembler ses détachements dispersés le long du fleuve jusqu'à la colline fortifiée de Jacques-Cartier. À minuit, les Anglais avaient terminé leur camp retranché, monté leur artillerie, posté une batterie sur la côte Sainte-Geneviève et occupé l'Hôpital général au bord de la Saint-Charles.

Cette défaite entraîna la capitulation de Québec pour plusieurs raisons: il ne restait plus de vivres et les lignes logistiques avec Montréal étaient coupées par l'occupation du plateau de Québec. De plus, la garnison refusa de se battre pour rien, sans espoir, «*puisque Vaudreuil les avait abandonnés*» en ordonnant à l'armée française *régulière* de battre en retraite vers l'ouest. Ils déclarèrent qu'ils refusaient de repousser tout assaut anglais.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *The greatest event in Canadian history, the battle of the plains*, John Murdoch Harper. Anglo-American ed., Musson, Toronto, Ontario, 1909. ♦ *The historical significance of the Plains of Abraham: address delivered by the Honorable Sir George William Ross before the Canadian Club of Hamilton*, April 27th, Hamilton, 1908. ♦ *La prise de Québec et ses conséquences*, traduction d'une partie de l'ouvrage "Montcalm and Wolfe" de Francis Parkman, par Ulric Barthe, Le traducteur, Québec, 1908. ♦ *Quebec, 1759: the siege and the battle*, Charles Perry Stacey, Macmillan, Toronto, 1959. ♦ *The siege of Quebec and the battle of the Plains of Abraham*, Sir Arthur George Doughty, Dussault & Proulx, Québec, 1901. ♦ *Mémoire du Sieur Jean-Baptiste Nicolas Rock de Ramezay, commandant à Québec, au sujet de la reddition de cette ville, le 18e septembre 1759*, d'après un manuscrit aux Archives du Bureau de la Marine à Paris, Des presses de J. Lovell, Québec, 1861.

18. La côte Sainte-Geneviève actuelle.

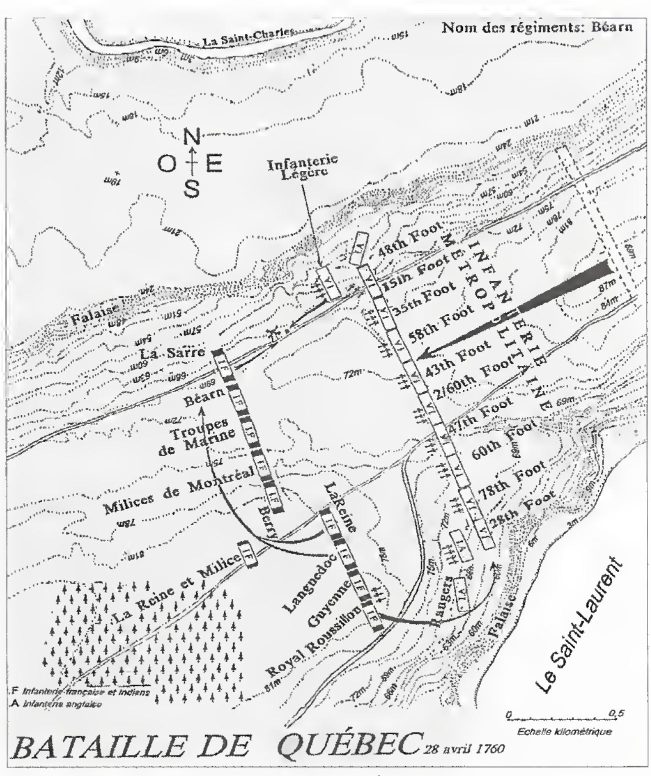


Québec. Bataille de

Autres noms: Deuxième bataille des Plaines d'Abraham. Bataille de Sainte-Foy.

Date de l'action: 28 avril 1760.

Localisation: Le site de cette deuxième bataille de Québec est aussi situé sur le «plateau de Québec», appelé *Plaines d'Abraham,* partiellement dans l'actuel Parc des Champs de Bataille, quoique à quelques centaines de mètres plus à l'ouest que le site de la première bataille. Coordonnées géographiques: 46° 49′ de latitude N., et 71° 14′ de longitude O.



Collection privée de l'auteur.

Contexte: À la fin de la première bataille des Plaines d'Abraham [1759], l'armée française se replia vers l'ouest pour prendre ses quartiers d'hiver. Le 12 octobre, l'amiral Saunders mit à la voile. Le général Murray resta en garnison avec 7 690 hommes, renforça de plusieurs solides redoutes les fortifications et fit établir des avant-postes dans les églises de Sainte-Foy et de l'Ancienne-Lorette. Les avant-postes français étaient plus loin : à Saint-Augustin, à Pointe-aux-Trembles et à Jacques-Cartier. Tout l'hiver eurent lieu des escarmouches entre des patrouilles des deux armées. En mars 1760, les troupes françaises se concentrèrent à Montréal pour une offensive de printemps. Le gouverneur Vaudreuil expédia aux milices locales, récalcitrantes, un ordre de mobilisation *sous peine de mort.* Le 20 avril, l'armée française se mit en marche vers Québec. Le 26, Murray l'apprit de la bouche d'un artilleur naufragé sur un glaçon et capturé alors qu'il dérivait devant Québec[1].

1. La débâcle des glaces du Saint-Laurent avait eu lieu trois jours auparavant.

Chefs en présence ♦Français: général de brigade François-Gaston de Lévis[2]. ♦Anglais: Général de brigade James Murray[3].

Effectifs engagés[4]

ARMÉE	FRANÇAISE	
Unité	**Effectifs totaux**	dont Miliciens canadiens
Bataillon de La Reine	620	223
Bataillon du Languedoc	579	285
Bataillon de La Sarre	593	230
Bataillon du Béarn	616	221
Bataillon du Royal-Roussillon	608	279
Bataillon de Guyenne	603	261
2 Bataillons du Berry	1.297	519
2 bataillons de la Marine	1.224	519
Troupes hors de la Ligne.	205 dont 5 off. métropolitains	200 cavaliers
	8 officiers	270
Bat. de Milice de Montréal		287
TOTAL Armée française:	**6910 avec 3 canons**	dont 3.021 Canadiens et Indiens

ARMÉE	ANGLAISE[5]	
Unité	**Commandant en chef**	**Effectifs sans les officiers**
15th Foot Regiment	général Amherst	455
28th Foot Regiment	Bragg	536
35th Foot Regiment	Otway	728
43th Foot Regiment	Kennedy	585
47th Foot Regiment	Lacelles	538
48th Foot Regiment	Webb	802
58th Foot Regiment	Anstruther	508
60th Foot Regiment	[Royal-American]	1.005
78th Foot Regiment	Fraser[6]	978
Rangers	Moïse Hazen	100
Artillerie Royale [canonniers]		195
Total y compris les officiers		7.313
		À ce nombre s'ajoutait, selon Fraser, l'Infanterie Légère [Dalling] qui comptait 500 hommes, et un millier de marins débarqués. Ce qui donnait près de 9.000 Anglais, dont il fallait défalquer la garnison laissée dans les murs [400 hommes], et les malades, nombreux, semble-t-il. On peut donc en conclure que l'armée comportait, grosso modo 7.500 hommes engagés au cours de cette bataille, avec 72 canons [sans les officiers].

2. Il sera duc à partir de 1784. En l'honneur de ce brillant stratège qui avait pris la suite de Montcalm à la mort de ce dernier, la ville d'Aubigny [sur la rive sud du Saint-Laurent] fut rebaptisée Lévis en 1861. Le duc François Gaston de Lévis est né le 20 août 1719 au château d'Ajac, près de Limoux, France; il mourut à Arras le 26 novembre 1787. Un monument est érigé à sa mémoire dans la cathédrale d'Arras. Sa veuve Gabrielle Augustine Michel de Tharon et deux de ses trois filles moururent le 10 juillet 1794 à Paris sur la guillotine.
3. James Murray, général et administrateur colonial, né le 21 janvier 1721/1722 à Ballencrieff (Lothian, Écosse), 5e fils et 14e enfant d'Alexander Murray, 4e baron Elibank; mort le 18 juin 1794 à Beauport House, près de Battle, dans le Sussex, en Angleterre. [*Dictionnaire biographique du Canada*]
4. Ces chiffres sont tirés du journal de Lévis, p. 257.
5. Garnison se trouvant à Québec selon le *Knox Journal.*
6. Cet Écossais qui deviendra le major général Simon Fraser of Lovat était le fils aîné du seigneur Fraser de Lovat, lequel avait combattu [aux côtés des Français et contre les Anglais] à Culloden Moor [1746].



Stratégie ou tactique ♦**Anglais**: La ligne anglaise, tournée vers l'ouest, c'est-à-dire de dos à la ville de Québec, comprenait, du sud vers le nord, à **l'aile gauche** les *Rangers* américains et les *Volontaires* coloniaux qui formaient un saillant vers l'avant, au bord de la falaise; derrière eux, suivait le 28th Foot Regiment; à la droite de ce dernier, se tenait le 78th Foot Regiment. **Au centre**, le 3rd Battalion du 60th Foot Regiment, puis le 47th Foot Regiment, le 2nd Battalion du 60th Foot Regiment, puis le 43rd et le 58th Foot Regiments. **À l'aile gauche**: le 35th Foot Regiment, puis, plus au nord, le 15th Foot Regiment; et, enfin, en garde-flanc, le 48th Foot Regiment tourné vers le nord, en potence, et précédé, à l'ouest, d'une unité d'*Infanterie légère* servant de Grenadiers-Voltigeurs garde-flancs. ♦**Français**: La ligne française, tournée vers l'est, c'est-à-dire vers la ville de Québec, comprenait du sud au nord: à l'aile **droite**, un bataillon du Régiment *Royal-Roussillon*, un bataillon du Régiment de *Guyenne*, un bataillon du Régiment du *Languedoc* [disciplinaire], un bataillon du Régiment de *La Reine*; **au centre**, deux bataillons du Régiment du *Berry*, les *Milices* de Montréal, les deux régiments des troupes de *Marine*[7]; puis à l'aile gauche, un bataillon

Tout le patrimoine écossais de la famille avait alors été confisqué par le gouvernement anglais. En 1759 et 1760, 13 et 14 ans seulement après Culloden, le fils combattit du côté des Anglais contre les Français durant les deux batailles de Québec [1759 et 1760]. Il désirait tant se faire restituer ses terres d'Écosse, qu'il leva des troupes et combattit ses anciens alliés durant la guerre de Sept Ans puis, de nouveau, pendant la guerre d'Indépendance américaine. Pour son comportement zélé, Londres lui rendit une partie de ses Estates. Bruce Lenman [*The Jacobite Risings in Britain 1689-1746*, voir *in fine*] cite de nombreux autres fils de Culloden qui jouèrent le jeu de la collaboration avec leurs vainqueurs afin de récupérer leurs richesses; il ajoute ceci: « The American War of Independence, when the heirs of men who bled at Culloden, at least in some measure for Scottish independence, flocked to raise regiments to sustain the claim of Westminster to ultimate authority over the American colonies, was the final test. In 1784, with America lost, the estates were disannexed. The wheel had come full cycle » depuis Culloden. Traduction libre de l'auteur: « La guerre d'Indépendance américaine, quand les héritiers des hommes qui versèrent leur sang à Culloden, au moins dans une certaine mesure pour l'indépendance de l'Écosse, se regroupèrent pour lever des régiments destinés à soutenir la volonté de Westminster de maintenir sa suprême autorité sur les colonies américaines, fut le test final. En 1784, l'Amérique perdue, les propriétés [de ces héritiers] furent restituées. La boucle était bouclée. » Un autre auteur, écossais cette fois, écrivit ceci: « Il est merveilleux de constater que 12 ans seulement après de telles atrocités, qui répandirent la peur et la terreur à travers les Highlands [à la suite de l'écrasement des Highlanders écossais à Culloden], l'Honorable Simon Fraser ait été capable de lever 800 hommes pour servir la Couronne [l'adjectif « *merveilleux* » est ironique, bien entendu, dans la bouche de l'écrivain Odo Blundell, de même que le titre d'*Honorable*. L'écrivain fait allusion à la Guerre de Sept Ans en Amérique. Simon Fraser y participa en zélé volontaire contre les Français, les alliés de son père à Culloden.] Il faut dire que l'analphabétisme et la misère faisaient rage dans les Highlands, et les serfs devaient obtempérer aux ordres des Anglais et de leurs suzerains locaux qui collaboraient avec Londres pour garder ou récupérer leur patrimoine seigneurial. En conséquence des services rendus par l'honorable Simon Fraser, le gouvernement anglais le promut au rang de lieutenant général et lui restitua les estates de sa famille. De nouveau en 1775, durant la guerre d'Indépendance américaine, le général Fraser leva deux régiments de 2 340 hommes [toujours sur les villages de ses serfs]; ce fut le régiment Fraser Highlanders – qui devint le 71st [Foot] Regiment. » Blundell, Odo, The Catholic Highlands of Scotland, Edinburgh, Sand & CO, 1909. Volume 1 *The Central Highlands*, chapitre sur le district de Strathglass, p. 213-214.

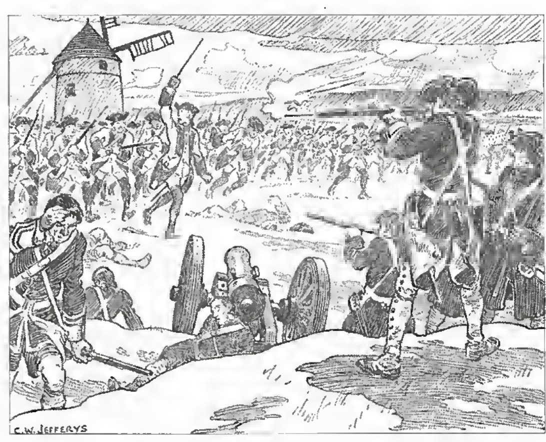
7. Compagnies détachées de la Marine, nous dirions aujourd'hui des fusiliers marins. Ils étaient recrutés dans les campagnes et les ports français. Les pertes pouvaient être compensées par des conscrits canadiens.



du Régiment du *Béarn* et un bataillon du Régiment de *La Sarre.* Les derniers soldats canadiens avaient été « *amalgamés* » aux bataillons de réguliers français désormais trop faibles en effectifs. Le recul des Français, sous le feu d'enfer[8] de l'artillerie anglaise, attira les Anglais au bas de leurs positions surélevées fort avantageuses. Ce fut alors que les Français se retournèrent et contre-attaquèrent à l'arme blanche : la *baïonnette* pour les réguliers français et le *poignard* pour les miliciens canadiens. Il n'y avait pas assez de baïonnettes pour tous. Pour ce qui fut de la panique de l'armée anglaise qui termina la bataille, aucune mesure ne fut prise par le commandement anglais pour stigmatiser ou punir les responsables de cette fuite ; en effet, les officiers eux-mêmes et le haut commandement avaient fui à cheval[9].

Résumé de l'action: Le 26, l'avant-garde française entra en contact avec l'avant-poste de **l'Ancienne-Lorette** que les Anglais abandonnèrent après quelques coups de feu pour se replier sur le village de Sainte-Foy. Le 27, l'armée arriva devant l'avant-poste anglais de **Sainte-Foy**. Les Anglais occupaient la rangée[10] de maisons de ce village de même que l'église. Ils ouvrirent immédiatement le feu sur les Français avec leur artillerie. Ces derniers stoppèrent leur progression. La position était forte et tenue par Murray avec la moitié de sa garnison[11] et 10 pièces d'artillerie. Il était venu pour récupérer ses avant-postes de **Sainte-Foy**, de **Cap-Rouge**, de **Sillery** et de **l'anse au Foulon**. Mais, Lévis décida d'attendre la nuit pour assaillir les positions anglaises de flanc. La nuit venue, l'église fut donc attaquée et les Anglais décrochèrent après l'avoir incendiée. Ils y abandonnèrent un dépôt de munitions[12]. L'armée anglaise alla s'enfermer dans la vieille capitale de la Nouvelle-France. Murray ordonna immédiatement à la population française de Québec d'évacuer afin d'éviter d'avoir des bouches inutiles à nourrir en cas de siège.

8. À la mitraille antipersonnel.
9. Dans Πολιορκητικα, Énée le Tacticien consacre un chapitre entier, le XXVIIe, aux « Paniques » des armées au combat. Phénomène quelquefois inexplicable. Certaines préventions consistaient à obliger les soldats à dormir avec leurs armes [pour contrecarrer les paniques nocturnes, les plus fréquentes], d'autres à inspirer une peur plus grande encore [peur d'être exécuté] à ceux qui se laisseraient aller à cette faiblesse. « Chaque fois que surviendrait quelque alarme [nocturne], chacun devrait se dresser sur son séant avec les armes près du lit, mais personne ne devrait se mettre debout [...] tout homme qui serait vu debout serait traité comme un ennemi [...] dès qu'il y eut quelque agitation, on frappa [par ruse] l'un des hommes les plus actifs sans toutefois le faire mourir, et l'un des lâches d'une blessure mortelle. Après quoi, les hommes obéirent [...] et cessèrent de s'agiter et de se lever pleins d'épouvante. » D'autres remèdes étaient plus positifs et plus « psychologiques » : « Comme une armée [en campagne] s'agitait la nuit, le héraut, ayant ordonné le silence, proclama que quiconque dénoncerait celui qui avait lâché le cheval à l'origine de toute cette agitation recevrait une récompense en argent. »
10. Les villages canadiens avaient presque toujours, autrefois [et ont encore, dans certains cas] un aspect linéaire (rang n° 2 ; Rang n° 3...) Cela provenait de la volonté d'avoir accès aux cours d'eau, et ce besoin avait généré une configuration cadastrale qui avait influencé la forme des seigneuries.
11. Un peu plus de 3 500 hommes.
12. Murray avait donc eu l'intention de s'accrocher à cet avant-poste.



Deuxième bataille de Québec, appelée aussi bataille de Ste-Foy.
Dessin de Jefferys. Collection privée de l'auteur.

Le lendemain, vers 8 h, l'armée anglaise sortit de la ville de Québec afin de se porter au devant des Français. De dos à la ville, la ligne anglaise, sur deux rangs, s'arrêta sur un terrain en pente. Une très forte artillerie de 72 canons [face aux 3 français !] était répartie *en avant de la ligne « à la Suédoise»* tout le long du front.

En contrebas, les Français avançaient sur quatre rangs, plus courts bien sûr[13]; leurs trois canons « *à la Suédoise*», devant les deux bataillons de l'aile droite *[Royal-Roussillon et Guyenne].*

La bataille s'embrasa à l'aile gauche française, sur le chemin Sainte-Foy où une solide maison et un moulin à vent fortifiés[14], occupés par des Highlanders écossais, servaient de point d'appui aux Anglais. Quelques éléments de Béarn et de La Sarre attaquèrent à la baïonnette et obligèrent les Montagnards écossais [Highlanders] à rétrograder. L'Infanterie légère anglaise [écossaise] contre-attaqua et reprit la maison ainsi que le moulin, qui furent ensuite repris par une contre-attaque des Français. L'Infanterie légère reflua en désordre vers les lignes anglaises, ce qui provoqua quelque flottement dans une charge de l'aile droite anglaise.

Entre-temps, comme la très puissante artillerie anglaise, en surplomb, mitraillait dangereusement son armée alignée en contrebas, Lévis, qui chevauchait au centre, envoya une estafette à sa droite, avec l'ordre de reculer immédiatement pour se mettre à couvert en lisière du bois de Sillery. Croyant à une retraite, Murray ordonna la charge. Immédiatement, la ligne de bataille anglaise commença à dévaler la pente, et ainsi à quitter sa position avantageuse. Elle se laissait irrémédiablement attirer vers les terres basses plus ou moins marécageuses de la Suète, gonflées par la fonte des neiges, hors de portée de l'artillerie anglaise qui ne pouvait plus l'appuyer.

13. Non seulement à cause du nombre de rangs, mais des effectifs globaux des Français qui étaient moins importants.
14. Appartenant à un meunier, nommé Dumont.



Ce fut à ce moment que Lévis donna l'ordre aux bataillons *de La Reine* et *du Languedoc*[15] de se retourner et de se porter *« à l'arrière de l'aile gauche anglaise »* afin de l'attaquer à revers [par un mouvement tournant]. Dans la frénésie de la bataille, l'ordre fut mal compris et ces deux régiments se portèrent *« derrière l'aile gauche française»*, croyant devoir la renforcer. Mais le bataillon *du Royal-Roussillon* et une partie de celui *de La Reine* comprirent la manœuvre. Ils s'élancèrent vers la droite, contournèrent la gauche anglaise aventurée loin de ses bases et de son artillerie, et l'attaquèrent de flanc arrière à la baïonnette et au poignard.

Pris en tenaille entre le centre français [les deux bataillons *de Berry*] et cette attaque de flanc à la baïonnette, les régiments d'Infanterie de l'aile gauche anglaise commencèrent par résister farouchement, puis vibrèrent, ondoyèrent et flanchèrent, pour, finalement, éclater et refluer en désordre, poursuivis par les réguliers français et les miliciens coloniaux. En dévalant la pente, les régiments d'Infanterie de l'aile gauche et du centre anglais commencèrent à buter dans une vague de fantassins anglais qui refluaient en désordre.

Pendant ce temps, à l'aile droite anglaise, les régiments d'Infanterie métropolitaine s'étaient lancés à la charge pour tenter de reprendre le moulin Dumont et la maison dont les Français venaient de s'emparer des mains de l'Infanterie légère anglaise et des Écossais. À ce moment, Lévis donna l'ordre à toute sa gauche et à son centre de contre-attaquer l'assaut anglais à la baïonnette. Le choc fut extrêmement sanglant des deux côtés.

Finalement, sous l'effet de la surprise[16] — et aussi surtout en voyant que la gauche anglaise, attaquée à revers par le *Royal-Roussillon* et quelques unités de *La Reine*, commençait à se désintégrer devant ces derniers —, le désordre se propagea comme le feu le long d'une traînée de poudre sur toute l'étendue de la ligne anglaise ; d'abord au centre, puis à l'aile droite. Des régiments entiers firent demi-tour pour se lancer dans une véritable course éperdue vers les fortifications de la ville de Québec qui se trouvaient à l'autre extrémité [à l'est] des Plaines d'Abraham. Certains jetaient leurs armes pour courir plus vite.

Sur les talons des Habits-Rouges, la longue ligne française courait aussi à perdre haleine, espérant sinon rattraper les Anglais, du moins pénétrer derrière eux dans les murs de Québec par les portes que les 400 hommes de la garnison anglaise venaient d'ouvrir en voyant accourir leur armée en déroute. Mais, de fait, les fuyards, qui ne voulaient pas tomber entre les mains des Français et qui avaient le sabre dans les reins, coururent plus vite et eurent le temps de refermer les portes de la ville devant les poursuivants, lesquels furent arrêtés d'ailleurs par ordre exprès de Lévis, qui craignait sans doute que quelques unités ne soient prises au piège dans les murs de Québec.

15. Aile droite française.
16. Puisque les soldats anglais croyaient que les Français reculaient.



La bataille était terminée; elle avait duré deux interminables heures.

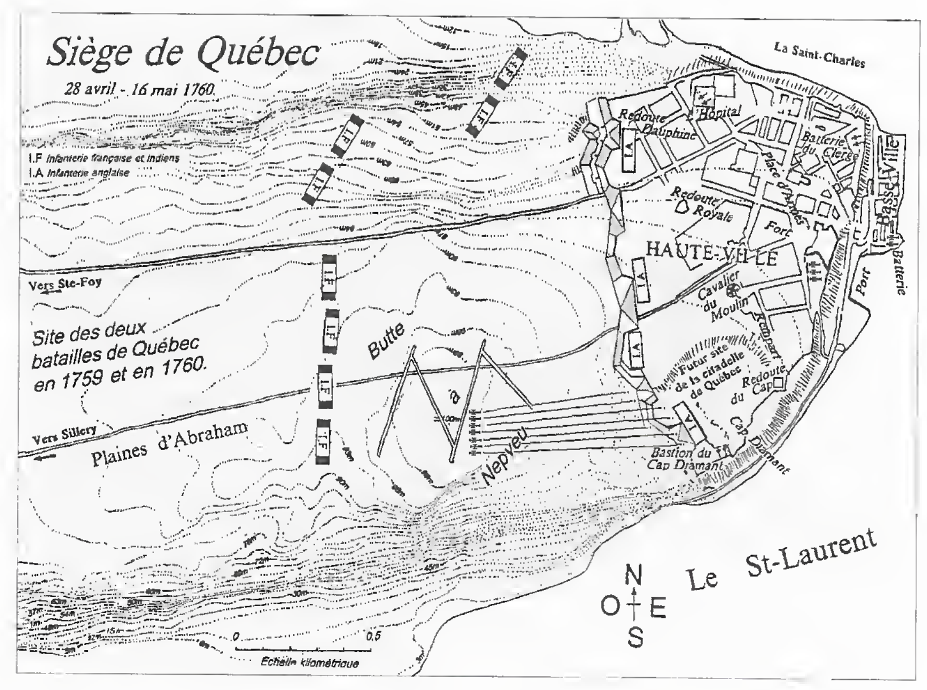
Pertes ♦**Anglais :** Outre toute leur artillerie [72 canons], les pertes anglaises s'élevèrent à 1 088 hommes, dont 259 tués et 829 blessés abandonnés dans la fuite. La plupart des soldats avaient été tués ou blessés à la baïonnette et au poignard. Beaucoup furent blessés dans le dos, en fuyant. ♦**Français :** 833 tués et blessés [193 tués et 640 blessés] ; beaucoup par l'artillerie anglaise.

Conséquence de cette défaite anglaise: Québec était de nouveau assiégée, mais cette fois par les Français.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Mémoire sur la dernière guerre de l'Amérique Septentrionale, entre la France & l'Angleterre, suivi d'observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs & les usages des Sauvages,* Yverdon, 1781, 3 volumes. ♦ *The Life and Times of Sir William Johnson, Bart.*, by William L. Stone Vol. II Albany: J. Munsell, 78 State Street, 1865. ♦*Le Maréchal de Lévis,* G. de Hautecloque, Arras, 1901. ♦*Montcalm et Lévis,* H.-R. Casgrain Tours, 1889. ♦*Le Marquis de Montcalm,* Th. Chapais, Bulletin des Recherches historiques, tableau généalogique, Québec, 1911-1925. ♦*Les Petites Choses de notre Histoire,* P.-G. Roy, tome I, Québec, 1919. ♦*Knox's Historical Journal,* A. Doughty, 3 vol., Toronto, 1916. ♦Index canadien et provincial, ib., 1917. ♦*Histoire du Canada,* H. Garneau t. II, Paris, 1920.

Québec. *Siège de*

Date de l'action: 28 avril - 16 mai 1760.



Collection privée de l'auteur.

Localisation: Canada. Coordonnées géographiques: 46° 49′ de latitude N., et 71° 14′ de longitude O.

Contexte: Immédiatement après avoir vaincu les Anglais sur les Plaines d'Abraham, en 1760, le général Lévis commença le siège de Québec.

Chefs en présence ♦Général de brigade Lévis[1]. ♦Brigadier général James Murray[2].

Effectifs engagés ♦**L'armée anglaise en garnison** comptait un peu moins de 8 000 hommes, après avoir défalqué les malades. ♦**Français**: un peu plus de 6 000 hommes.

1. Le duc François Gaston de Lévis est né le 20 août 1719 au château d'Ajac, près de Limoux, France; il mourut à Arras le 26 novembre 1787. Un monument est érigé à sa mémoire dans la cathédrale d'Arras. Sa veuve Gabrielle Augustine Michel de Tharon et deux de ses trois filles moururent le 10 juillet 1794 à Paris sur la guillotine.
2. James Murray, général et administrateur colonial, né le 21 janvier 1721/1722 à Ballencrieff (Lothian, Écosse), 5e fils et 14e enfant d'Alexander Murray, 4e baron Elibank; mort le 18 juin 1794 à Beauport House, près de Battle, dans le Sussex, en Angleterre.



Stratégie ou tactique: La ville-forteresse de Québec était située à l'extrémité nord-est d'un plateau allongé aux flancs abrupts. La *tranchée* ne pouvait être entreprise que sur la façade sud-ouest. Stratégiquement parlant, après l'échec de ce siège, la Nouvelle-France était perdue. Le général Lévis n'en continua pas moins la lutte. Il plaça Rochebeaucourt avec 300 hommes à *Pointe-aux-Trembles*[3], Repentigny avec 200 hommes à *Jacques-Cartier* [10 kilomètres plus loin], et Dumas avec 1 200 hommes à *Deschambault*[4]. Ces avant-postes français le long du Saint-Laurent et du chemin du Roy étaient destinés à empêcher les navires anglais de remonter vers Montréal. Bougainville, lui, alla renforcer *l'île aux Noix* pour barrer le lac Champlain et la route de New York. La Corne mit en état de défense *les rapides de Lachine* en amont de Montréal.



Le général François Gaston duc de Lévis, vainqueur de la 2e bataille de Québec ou bataille de Ste-Foy. Archives de l'Université Laval.

Mais la situation stratégique de la Nouvelle-France n'en restait pas moins désespérée avec ses 60 000 habitants face au 1 300 000 Anglo-Américains des Treize Colonies. La France n'avait pas su envoyer suffisamment de colons; elle allait le payer[5].

Le général Amherst décida de donner le coup de grâce à la Nouvelle-France en lançant trois offensives vers le Canada, suivant la stratégie habituelle dite «*du Trident*». Cette mise à mort fut effectuée par une armée, gigantesque pour l'Amérique du Nord, de plus de 18 000 hommes:

3. À 50 kilomètres de Québec, sur la rive nord, dans la direction de Montréal.
4. À 15 kilomètres au sud-ouest de la colline fortifiée de Jacques-Cartier, toujours vers l'amont du grand fleuve.
5. La politique démographique du pays le plus peuplé d'Europe était un fiasco complet. L'intolérance religieuse [voir le *British Test Act*] en Irlande, en Écosse et en Angleterre, jointe à la politique de nettoyage ethnique [en Écosse et plus tard en Irlande], avait amplement contribué à peupler les Treize Colonies anglaises qui allaient devenir les États-Unis d'Amérique. En France, les 500 000 Huguenots qui avaient dû quitter le pays à la suite de l'abrogation de l'Édit de Nantes avaient été stupidement interdits de séjour au Canada. Les autorités coloniales ne voulaient accepter que des catholiques purs et durs afin d'éviter les frictions religieuses comme celles qui avaient ensanglanté l'Europe. Les huguenots étaient donc allés renforcer le potentiel humain des pays voisins et des Treize Colonies où ils avaient fondé des villes telles que Havre-de-Grâce et [La] Rochelle...

◆ 1) Au centre, le brigadier général Haviland attaquerait par le sud, le lac **Champlain** et le Richelieu avec 3 400 hommes dont 1 500 réguliers métropolitains.

◆ 2) À l'est, le brigadier général Murray remonterait le Saint-Laurent à partir de **Québec** avec 4 000 hommes, tous réguliers métropolitains, et une énorme artillerie de 105 canons.

◆ 3) À l'ouest, Amherst descendrait lui-même le Saint-Laurent depuis Oswego sur les **Grands** Lacs avec plus de 11 000 hommes dont 5 600 réguliers, dans le but de refermer la nasse et d'empêcher les débris de l'armée française commandés par Lévis, encore dangereux puisqu'ils venaient de battre le général Murray sur les Plaines d'Abraham, de remonter vers les Grands Lacs et de descendre le Mississippi pour se réfugier en Louisiane. L'armée française devait absolument être annihilée, entièrement détruite[6].

Résumé de l'action: Le 11 mai, les Français déclenchèrent le premier bombardement des fortifications. Ils étaient arrivés avec 3 canons seulement, mais en avaient récupéré 72 abandonnés par les Anglais sur le champ de bataille; malgré cela, ils ne disposaient pas de poudre et de munitions en assez grande quantité.

Dans la ville de Québec vidée de ses habitants, il y eut de la part de soldats anglais des excès d'ivrognerie et de pillage des maisons privées[7]. Les remparts furent renforcés de fascines et de chevaux de frise. Le bastion de La Glacière, le plus vulnérable, fut particulièrement fortifié, car le général Lévis en connaissait la faiblesse et le prenait particulièrement pour cible.

Les Français construisirent des lignes de circonvallation à 550 mètres des murailles, derrière les collines rocheuses des *buttes à Nepveu*, puis s'approchèrent chaque jour de la ville, sous le bombardement des 150 canons de forteresse, alors que les Français n'avaient presque pas de munitions d'artillerie. L'automne précédent, en prévision de cette offensive de printemps, *Lévis avait demandé de l'artillerie de siège et des munitions à Versailles, mais elles n'étaient pas encore*

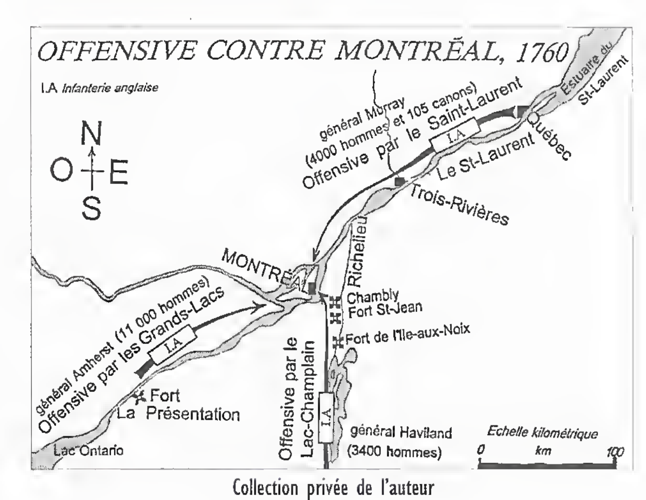
6. Selon Clausewitz, « le seul moyen de destruction des forces ennemies est l'engagement, mais évidemment de deux façons: 1% directement; 2% indirectement, grâce à une combinaison d'engagements ». [Carl von Clausewitz, Livre VII (L'attaque), chapitre VI, p. 613] James Murray avait trouvé un deuxième moyen de destruction: l'incitation à la désertion. Quand l'armée française était éloignée, l'armée anglaise sortait des murs et envoyait des patrouilles dans les contrées de tout le Bas-Saint-Laurent pour y incendier les fermes où il n'y avait pas d'homme en âge d'être conscrit [car les familles étaient très nombreuses, et elles ne pouvaient manquer de compter de jeunes hommes; donc leur absence signifiait qu'ils avaient obtempéré à l'appel de mobilisation de l'armée française]. Plus de 1 000 fermes furent ainsi rasées durant la campagne de 1759 et celle de 1760, et la misère des populations françaises fut extrême pendant le dur hiver qui suivit. Heureusement, l'armée française n'appliquait plus le règlement draconien qui entrait en vigueur en cas d'*insoumission* [refus de se plier à la conscription en temps de guerre] ou de *désertion* face à l'ennemi [fuite du conscrit].

7. Les soldats avaient vu fuir leurs officiers et la discipline s'était relâchée.



arrivées. En attendant, il fit réduire chaque pièce à 20 coups seulement toutes les 24 heures[8].

Cependant, cette absence d'artillerie et surtout de poudre rendait la victoire française des Plaines d'Abraham extrêmement précaire, car, si une flotte anglaise arrivait avant que les Français n'aient de la poudre et des munitions, Lévis serait obligé de rétrograder vers Montréal avec son armée incapable de se défendre efficacement.



Collection privée de l'auteur

Enfin, le 9 mai le premier navire de l'escadre de secours arriva. C'était le vaisseau de ligne... anglais LOWESTOFFE. Le 15, le VANGUARD et la frégate DIANA vinrent jeter l'ancre devant la basse ville. Le lendemain, cette escadre, commandée par le commodore Swanton, remonta en amont de Québec pour attaquer deux petites frégates françaises, la POMONE et l'ATALANTE commandées par Vauquelin[9]. Après avoir vainement tenté de distancer les deux vaisseaux de ligne et la frégate anglaise, Vauquelin s'échoua sur des hauts-fonds à Pointe-aux-Trembles. Il se défendit dans cette position durant deux heures et demie jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions, et son équipage refusa même alors de baisser pavillon. Criblée de boulets, l'ATALANTE se coucha sur le flanc comme un loup blessé. Il fallut qu'une chaloupe anglaise vienne abattre son pavillon. Prisonnier, Vauquelin reçut les honneurs de la guerre et le gouverneur Murray le reçut avec considération pour sa défense héroïque.

En fait, les navires français de secours partis d'Europe à la fin de l'hiver avaient été interceptés par une escadre de guerre anglaise qui faisait le blocus du golfe du Saint-Laurent[10]. Lévis, qui manquait de tout et surtout de poudre, n'était plus en mesure de continuer le siège de Québec. La coupure des lignes logistiques avait eu raison de la Nouvelle-France.

Dans la nuit du 15 au 16 mai, Lévis ordonna de lever le siège et de retraiter vers Montréal, dernier bastion de la Nouvelle-France, abandonnant dans les

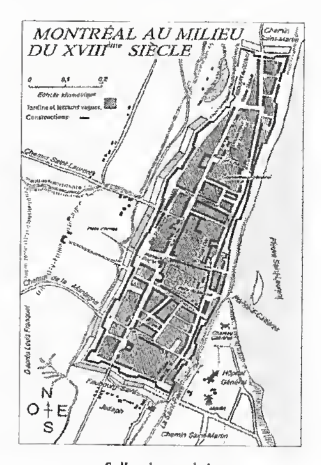
8. Ce fut aussi pourquoi il concentra ses canons sur le bastion de La Glacière, point sensible des fortifications.
9. Nicolas Vauquelin [1726-1763], marin français né à Caen, qui combattit les Anglais au Canada et aux Indes. Il mourut assassiné.
10. Voir dans cet ouvrage le combat de Ristigouche, 22 juin - 8 juillet 1760.



tranchées les canons[11] pris aux Anglais durant la bataille et désormais inutiles, puisque dépourvus de munitions et de poudre.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Les 6 et 7 septembre, les généraux anglais prirent position autour de Montréal. À l'est, les troupes venant de Québec; vers Longueuil, Haviland venu du lac Champlain; au pied de la montagne[12], les 11 000 hommes venus d'Oswego sous la conduite d'Amherst. Le général Lévis et les troupes réglées[13] voulaient résister dans un dernier *baroud d'honneur* parfaitement suicidaire, mais le gouverneur de Nouvelle-France, Vaudreuil, voyant que l'armée française n'avait plus de munitions et que les désertions avaient réduit l'armée à ses seules troupes métropolitaines, accepta de signer la capitulation Générale. Le général Amherst refusa de leur accorder les honneurs de la guerre. Alors Lévis fit brûler les drapeaux plutôt que de les rendre. Le colonel Haldimand prit possession de Montréal le 8 septembre.



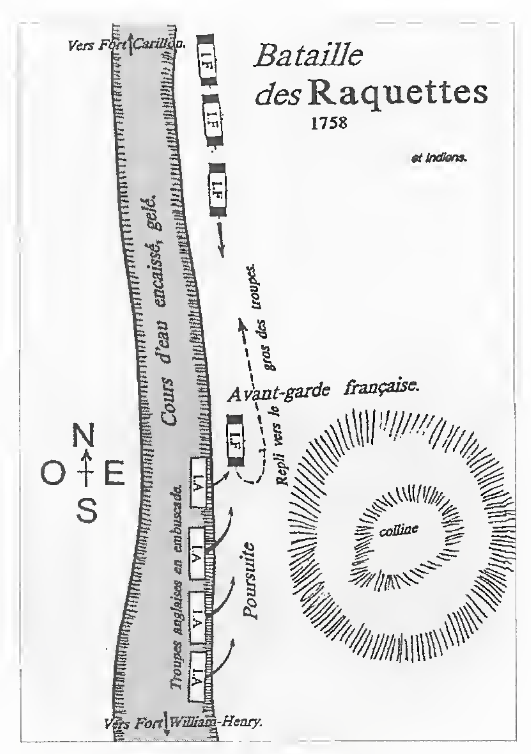
Collection privée

SOURCES ET LECTURES : ♦*Lettres de M. de Bourlamaque au chevalier de Lévis*; François-Charles de Bourlamaque, publiées sous la direction de l'abbé H.-R. Casgrain, L.J. Demers, Québec, 1891. ♦*The siege of Quebec and the campaigns in North America, 1757-1760*, John Knox, Folio Society, Londres, 1976. ♦*Journal of the Siege of Quebec 1760*, Murray. Hon.. James. Lieut.-General Murray, Literary and Historical Society of Quebec. Historical Documents. ser. 3. no. 5., Middleton & Dawson, Quebec, 1871. ♦*Military Operations at Quebec from the Capitulation by De Ramezay on the 18th September, 1759, to the raising of the siege by De Levis between the night of the 17th and the morning of the 18th May, 1760*, William James Anderson, Middleton & Dawson: Quebec, 1870.

11. Après avoir pris soin de les enclouer, bien sûr.
12. Le mont Royal qui a donné son nom à Montréal; aujourd'hui au milieu de l'agglomération, troisième ville francophone du monde après Paris et Kinshasa au Congo, ex-Zaïre.
13. Environ 2 000 hommes en état de combattre mais sans munitions !



Raquettes. *Bataille des*



Collection privée de l'auteur.

Autre nom: La bataille de Snowshoes.

Date de l'action: 13 mars 1758.

Localisation: Près du lac Saint-Sacrement [lac George actuel], à *Rogers' Rock*, État de New York. Coordonnées géographiques: 43° 10′ de latitude N., et 73° 43′ de longitude O.[1].

Contexte: En Amérique, la Guerre de Sept Ans faisait rage entre les Français et les Anglais pour le contrôle de la Belle-Rivière [le bassin hydrographique de l'Ohio actuel] et la région du lac Champlain et du lac Saint-Sacrement.

Chefs en présence ♦Français: enseigne de vaisseau de La Durantaye; puis le sieur de Langy[2]. ♦**Anglais**: capitaine Robert Rogers[3].

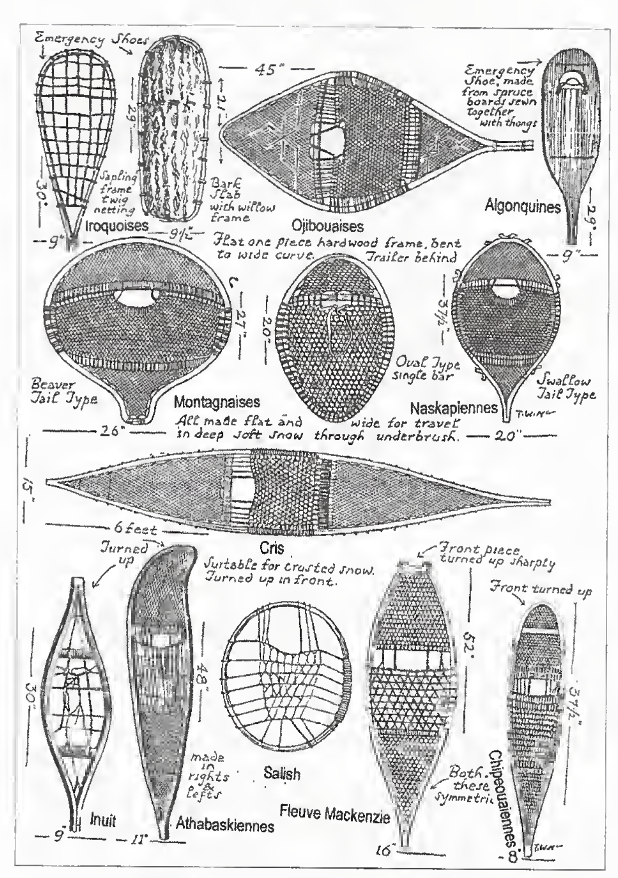
Stratégie ou tactique: Les raids d'hiver, dont les Canadiens français et les Indiens se montraient fort amateurs, réussissaient toujours, car les villes fortifiées de Nouvelle-Angleterre ne se méfiaient pas durant cette saison fort rigoureuse. Les Anglais avaient décidé de frapper en hiver pour la même raison.

Résumé de l'action: Le 10 mars, avec plus d'un mètre de neige sur le lac Saint-Sacrement gelé, Rogers et 180 Rangers[4], quittèrent le Fort Edward[5] pour reconnaître les abords de Ticonderoga où se construisait un fort français [*Fort Carillon,* alors à demi terminé] et, si possible, s'en emparer. Ils voyageaient en raquettes et bivouaquaient dans la neige.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Onondaga, 3 juillet 1756.*
2. Jean-Baptiste Levrault de Langis [ou Langy], officier des troupes de la Marine, baptisé à Batiscan (Québec) le 8 octobre 1723, mort en 1760.
3. Robert Rogers, né à Methuen, Massachusetts, en 1731, décédé en Angleterre en 1795 dans l'oubli total. Il fonda un groupe franc: les Rangers de Rogers.
4. Habillés de vert et de roux, de guêtres qui montaient jusqu'aux hanches et d'un kilt à l'écossaise.
5. Le vieux Fort Lyman.



Les Français apprirent l'existence de cette expédition par un prisonnier anglais. Lorsque Rogers arriva dans le voisinage du Fort Carillon, il quitta le lac gelé pour ne pas se faire repérer. Le 13 mars, au lever du soleil, il arrivait à 3 kilomètres du fort. Rogers attendit l'après-midi que les patrouilles canadiennes rentrent à leur base. Il partagea ses hommes avec le capitaine Charles Buckeley puis se dirigea avec son groupe vers un passage étroit bordé d'un côté par un ruisseau gelé et, de l'autre, par une arête de terrain. Il se dissimula sur la rive de ce cours d'eau, pensant que, si une patrouille française passait, elle longerait la glace. Bientôt, ses éclaireurs revinrent pour annoncer qu'une centaine d'ennemis, la plupart Indiens mais avec quelques Français, se dirigeaient vers le secteur de l'embuscade.



Dessin de C. W. Jefferey. Collection privée de l'auteur.

Les Rangers anglais se tapirent derrière les rives jusqu'à ce que le groupe fût en face d'eux. À un signal, ils déclenchèrent une fusillade meurtrière qui tua une cinquantaine d'hommes. Les autres battirent en retraite. Mais, au lieu de décrocher au plus vite comme l'aurait suggéré la première règle de guérilla, Buckeley commit l'imprudence de se lancer à leur poursuite et tomba bientôt sur une troupe de 200 Canadiens français et Indiens. Reçu par une volée de coups de fusil, Bulkeley à son tour battit précipitamment en retraite avec ses troupes en désordre. Il parvint à les rallier et à se ressaisir, sachant que la panique provoquerait leur extermination. Alors, les Canadiens et les Indiens attaquèrent au poignard[6] et à la hache. Les Indiens prirent les Anglais à revers et Rogers se vit obligé de former une arrière-garde de 19 hommes afin de protéger ses arrières. Le combat devint violent et acharné.

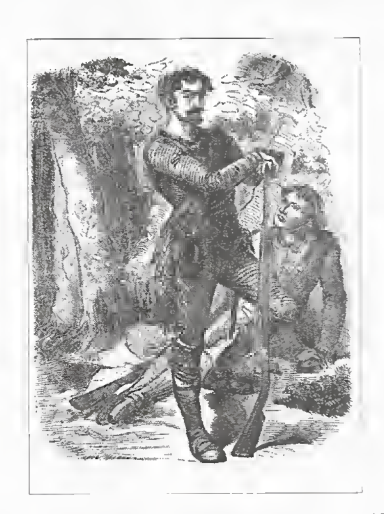
6. Seules les troupes régulières avaient des baïonnettes.



Après trois heures d'effort, les Rangers s'éparpillèrent, cherchant à s'enfuir dans toutes les directions. Pour courir plus vite, Rogers abandonna ses quelques bagages, sacs et traîneaux, et même sa veste. Avec 44 survivants, il réussit à disparaître dans la nature et regagna le Fort Edward en abandonnant sur le terrain 136 tués et blessés qui furent rapidement scalpés.

Pertes ♦136 soldats anglais furent tués, car les blessés moururent des suites des tortures auxquelles les Indiens les soumirent suivant leur tradition guerrière. ♦Une soixantaine de tués et de blessés franco-indiens.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ce raid montra que les défenses frontalières de la Nouvelle-France étaient encore satisfaisantes en dépit de la forte disparité numérique entre les armées des deux pays d'Amérique du Nord.



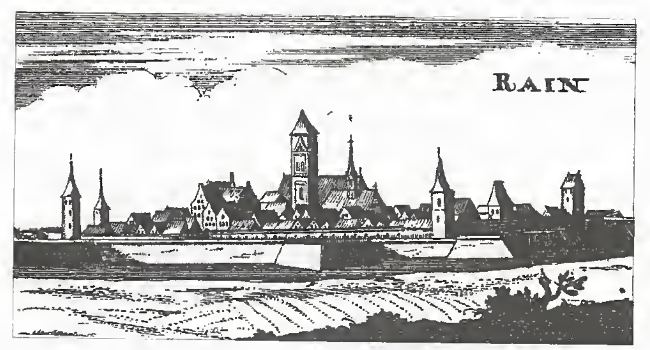
Les Rangers étaient, parmi les troupes coloniales anglaises en Amérique, l'équivalent des milices canadiennes ou des coureurs de bois que Le Moyne d'Iberville a su utiliser avec grande efficacité. Comme eux et comme les Indiens, ils étaient excellents pour le combat en forêt ou en montagne. Durant les batailles rangées, ils servaient d'infanterie légère ou de grenadiers-voltigeurs. Les Rangers portaient parfois le kilt écossais. White Rock Public Library.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Mid-Appalachian Frontier: A Guide to Historical Sites of the French and Indian War, forts, battlegrouns*, par Robert B. Swift. ♦*Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Jacques Lacoursière, Éditions du Septentrion, Québec, 1995.♦*Montcalm et Lévis. Les Français au Canada*, Henri Raymond Casgrain, Mame, Tours, 1898. ♦ *Guerre du Canada, 1756-1760. Montcalm et Lévis*, Henri Raymond Casgrain, L.-J. Demers, Québec, 1891. ♦*Pourquoi l'Amérique du Nord n'est pas française?*, Emile Lonchampt, Publication Challamel Aîné, Paris, 1888. ♦*Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*, publié sous la direction de Henri Raymond Casgrain, L.-J. Demers, Québec, 1895. ♦ *The Battle on Snowshoes*, Bob Bearor, Heritage Books, New York, 1997. [pour lecture seulement]



Rheinberg. Bataille de

Date de l'action: 16 octobre 1760.



Profil de Rheinberg. U. Vic. Library.

Localisation: ou Rhinberg; ville de la région de Cologne en Allemagne. Coordonnées géographiques: 51° 33′ de latitude N., et 06° 35′ de longitude E.[1].

Contexte: Le maréchal duc de Broglie étant informé que le prince Ferdinand faisait marcher ses troupes sur le Bas-Rhin, il détacha le marquis de Castries pour prendre le commandement des troupes qui étaient restées dans ce secteur, ainsi que de celles qui arrivaient de France. Selon de nouveaux renseignements, les Anglo-Alliés renforçaient considérablement le corps d'armée qu'ils envoyaient sur le Bas-Rhin et avaient aussi investi Wesel le 30. Castries détacha alors de son armée trois différentes divisions aux ordres de MM. d'Auvet, de Ségur et de Maupéou, lesquels formaient ensemble un corps de 15 000 à 20 000 hommes. II n'attendit pas pour secourir lui-même la place. Il assembla le 13 un corps de 15 000 hommes sous Neuss, marcha le 14 sur Meurs. Ce jour même, il fit attaquer Rheinberg où les Anglo-Alliés avaient 1 000 hommes en garnison et 20 000 hommes en protection extérieure.

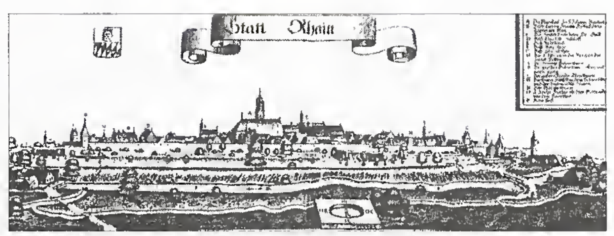
Chefs en présence ♦**Français**: maréchal de Castries[2]; général Fischer. **Anglo-Hanovriens**: le prince de Brunswick[3].

Effectifs engagés ♦**Français**: 15 000 hommes. **Anglo-Hanovriens**: 25 000 hommes.

Stratégie ou tactique: La bataille se limita à des charges de Cavalerie.

Résumé de l'action: Le 12 octobre, Castries, avec son corps d'armée, franchit le Rhin à Cologne et marcha sur Rheinberg. Le prince de Brunswick avait des effectifs sensiblement supérieurs à opposer aux Français. Il décida donc de combattre. Le marquis marcha de Meurs à Rosen-Reiter le 15, ayant devant lui le

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, né le 25 février 1727, brigadier, maréchal de camp et commandant général de la Cavalerie, gouverneur général de la Flandre et du Haynaut.
3. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.

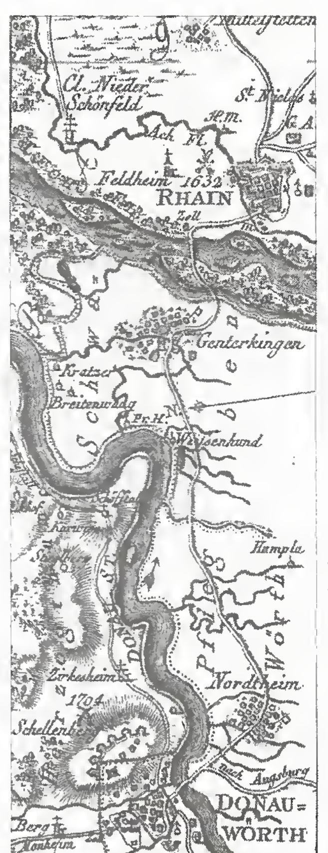


Profil de Rheinberg. U. Vic. Library.

canal de Rheinberg et l'abbaye de Camp. Le corps de Fischer occupa ce dernier poste. Le prince de Brunswick qui venait au devant des Français attaqua l'abbaye le 16, à 3 h du matin. Il comptait la surprendre. Les Français le reçurent avec fermeté et résistèrent durant deux longues heures. Ce délai fut bien employé par Castries qui, à 5 h, avait enfin ses troupes déployées. L'action devint générale. La supériorité numérique était du côté des Anglo-Hanovriens. De ce fait, les troupes françaises durent procéder à de nombreuses charges au milieu d'un feu prodigieux pour que le prince de Brunswick se décide à battre en retraite, alors que ses troupes anglo-hanovriennes étaient repoussées de tous côtés avec de grandes pertes. Les Français poursuivirent jusqu'au-delà d'Alpen, leur capturant 1 000 hommes.

Pertes ♦**Anglo-Hanovriens :** 4 000 hommes furent blessés ou tués en comptant un régiment complet noyé dans un marécage, et 1 000 prisonniers durant la poursuite. ♦**Français :** 2 000 hommes.

Conséquence de cette défaite anglo-hanovrienne: Ainsi, Rheinberg tomba entre les mains des Français. Outre la bataille elle-même, l'événement le plus horrible de la journée fut *la disparition complète d'un régiment de Cavalerie anglaise dans un marécage aux sables mouvants* situé près du canal. Le régiment, l'un des plus beaux du Corps national anglais, fut pris de panique et se précipita vers sa perte[4].



Région de Rheinberg. Allemagne. U. Vic Library.

Cette gravure montre les forteresses du secteur de confluence du Danube [Donau] et de son affluent le Lech (le plus large des deux cours d'eau), dans la région de Stuttgart. Le nord se situe à gauche de la carte. Rheinberg se situe dans la région de Cologne.

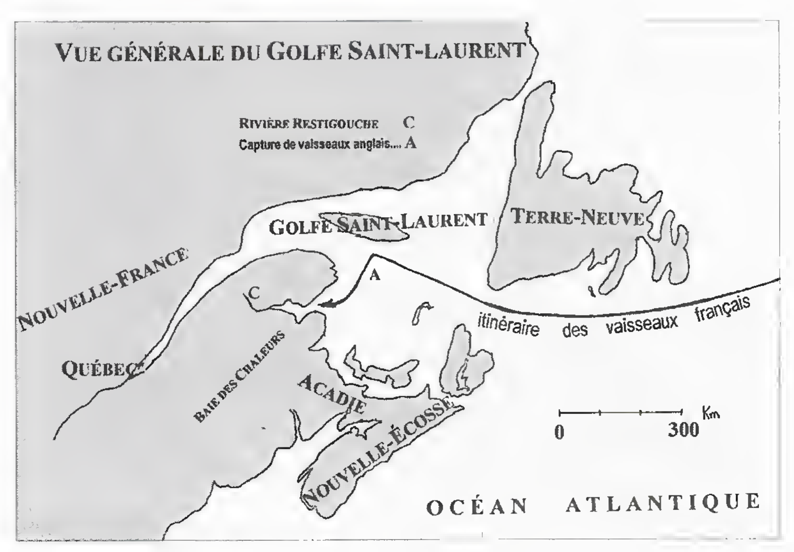
4. Pas un seul homme ne put être sauvé.



SOURCES ET LECTURES : ♦*Batailles et principaux combats de la guerre de Sept Ans considérés principalement sous le rapport de l'emploi de l'artillerie avec les autres armes*, Carl D. von Decker, traduit de l'allemand par MM. le général baron Ravichio de Peretsdorf et le capitaine Maurice Joseph Didier Simonin, publication J. Corréard, Paris. [nd] ♦*Le Chevalier d'Assas, épisode de la guerre de Sept Ans, drame militaire en 5 actes et 11 tableaux*, M. Eustache Lorsay, musique de MM. Joly et Bovery, Cirque, 6 novembre 1859, Paris, Editions Barbré Paris, 1859. ♦*L'Espionnage en Angleterre pendant la Guerre de Sept Ans*, P. Coquelle, Revue d'histoire diplomatique, Paris, 1900. [*très intéressant*] ♦*Études sur la guerre de Sept Ans. Le ministère de Belle-Isle. I. Krefeld et Lüütterberg (1758)*, par le capitaine André Dussauge, L. Fournier, Paris, 1914.

Ristigouche. *Combats[1] de la*

Date de l'action: 22 juin - 8 juillet 1760.



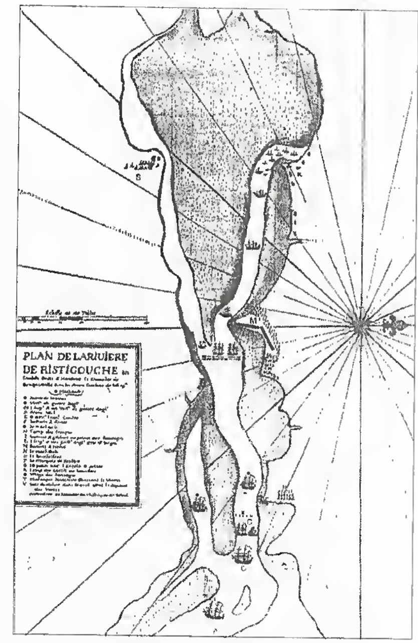
Collection privée de l'auteur.

Localisation: Rivière dont l'estuaire est la baie des Chaleurs, au sud de la Gaspésie, dans la province de Québec, et au nord du Nouveau-Brunswick, Canada. Les coordonnées moyennes de la rivière sont 48° 04′ N. et 66° 20′ O. La Ristigouche sert à cet endroit de frontière entre le Québec et le Nouveau-Brunswick. Au XVIII[e] siècle, elle représentait une frontière entre l'Acadie et la Nouvelle-France, bien que les limites n'en soient pas vraiment définies[2].

Contexte: Le combat de la Ristigouche fut l'un des derniers combats de quelque importance de la Guerre de Sept Ans en Amérique du Nord. La forteresse de Québec était tombée entre les mains des Anglais en 1759. L'armée française retranchée à Montréal attendait d'illusoires renforts en effectifs et en munitions de guerre et de bouche, demandés dès 1759 par un mémorandum que le commandant de l'artillerie à Québec, François Le Mercier, apporta lui-même à Versailles[3]. À contrecœur — semble-

1. L'essentiel des données de ce combat est tiré des ouvrages The Battle of the Restigouche par Bernard Pothier et Judith Beattie, Department of Indian Affairs and Northern Development, Ottawa, 1971, Fighting at Restigouche, de Gilles Proulx, Parcs Canada, Ottawa, 1999, et aussi Ristigouche, métropole des Micmacs, théâtre de la dernière bataille entre Français et Anglais au Canada, du père capucin Pacifique de Valigny, publié en français dans *Études historiques et géographiques*, Restigouche, 1935, p. 111-174.
2. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fort Monckton, 30 juin 1758*.
3. Mémoire relatif à la situation du Canada en se réduisant à l'indispensable pour conserver au Roy cette colonie jusqu'au Printemps 1761. Le premier article se lisait ainsi: *« La France ne peut garder ces*





Bibliothèque nationale du Canada.

t-il — une expédition fut organisée. À la mi-mai, six petits bâtiments quittèrent Bordeaux. L'un d'eux fut immédiatement capturé par les Anglais et deux autres perdus en mer[4]. Vers la mi-mai, les trois rescapés apprirent[5] qu'ils avaient été devancés dans le Saint-Laurent par l'escadre de lord Colville qui était allée renforcer les troupes d'occupation de Québec. Giraudais, commandant du MACHAULT, estima alors que suivre une escadre ennemie le condamnait inutilement à la capture. Selon les ordres du roi il devait, dans ce cas, mettre le cap sur la Louisiane. Mais il décida [dans le but de trouver de l'eau fraîche] d'aller relâcher dans la baie des Chaleurs dont la région était peuplée de maquisards acadiens réfugiés là après le terrible nettoyage ethnique au moyen duquel les Anglais les avaient dispersés de par le monde, dans le but évident de repeupler l'Acadie de colons anglais. Ainsi, les trois bâtiments pourraient se refournir en eau fraîche et attendre les ordres de Montréal. L'escadre française atteignit la baie des Chaleurs le 20 mai 1760. Un messager fut immédiatement envoyé à Montréal. Mais les Anglais qui s'attendaient à des renforts pour l'armée française de Nouvelle-France aux abois furent avertis de la présence de ces troupes et dépêchèrent immédiatement une escadre vers la baie des Chaleurs. Cette escadre, en provenance de Louisbourg[6], atteignit la baie des Chaleurs le 19 juin, soit un mois après les Français. Les Français avaient passé leur temps à explorer la côte, à effectuer des sondages et des relevés hydrographiques et, surtout, à courir après

possessions en l'Amérique Septentrionale qu'en y faisant passer des secours en hommes, munitions de guerre et de bouche, sous l'escorte de cinq à six vaisseaux de guerre. » Finalement 4 000 hommes et 60 navires avaient été demandés [par l'état-major colonial] pour sauver la Nouvelle-France; la France leur envoya 400 hommes et 6 navires; demi-mesure qui ne pouvait porter aucun fruit. La demande incluait aussi 50 000 mesures de farine, 20 000 de lard, 24 canons, des uniformes, du matériel de troc pour les Indiens... Les 6 vaisseaux transportaient 6 500 barils de farine et 3 400 quintaux de viande en barils, de l'alcool et du vin, 200 tonnes de couvertures de laine et d'ustensiles pour le troc avec les Amérindiens, 10 500 paires de chaussures pour l'armée, 2 400 mousquets, 6 000 boulets de 4 à 12 livres, 500 bombes de 6 à 12 livres, 15 000 mesures de poudre, etc. Les 6 vaisseaux totalisaient un tonnage de 2 424 tonnes de fret et 400 soldats.

4. Le SOLEIL [perdu en mer], l'AURORE [perdue en mer] et la FIDÈLE [prise par les Anglais].
5. Cette nouvelle leur parvint par l'un des cinq bâtiments anglais que le MACHAULT captura dans le golfe du Saint-Laurent et dont on avait transféré la plus grande partie de la cargaison sur les trois navires français.
6. Cinq vaisseaux de guerre, dont trois vaisseaux de ligne et deux frégates.



les marchands anglais qui passaient par là. C'était cette dernière activité qui les avait trahis.

Légende du Plan de la Ristigouche

A— Entrée de la rivière Ristigouche.
B— Vaisseau de guerre anglais.
C— Deux frégates et vaisseau de guerre anglais.
D— Idem vaisseau.
E— Embarcations françaises coulées.
F— Batterie à Donat (La Garde)
G— Le MACHAULT.
H— Camp des troupes.
I — Batterie de Gilibert ou Pointe-aux-Sauvages.
L— 2 frégates et une goélette anglaise avec 16 barges.
M— Batterie de Reboul.
N— Le MACHAULT [autre position].
O— Le BIENFAISANT.
P— Le MARQUIS DE MALAUZE.
Q— 10 petites embarcations françaises & prises
R— Camp des Cadiens [Acadiens] ou Bourdon.
S— Village des Sauvages.
T— Chaloupes françaises chariant les vivres.
V— Bras de rivière dans lequel était le dépôt de vivres.

Chefs en présence ♦**Français** : Le commandant François Chénard de La Giraudais[7] commandait le corsaire MACHAULT et l'ensemble de l'expédition ; Jean Gramont, le transport marchand BIENFAISANT ; et Antoine Lartigue, le transport marchand MARQUIS-DE-MALAUZE. Le capitaine Gabriel-François de Dangéac[8] était à la tête des *Compagnies franches de la Marine.* ♦**Anglais** : Parmi les trois vaisseaux de l'escadre, qui participèrent directement au combat, le capitaine John Byron du HMS FAME commandait aussi l'ensemble de l'escadre ; le capitaine Scot et le capitaine John Carter Allen étaient à la tête des deux frégates.

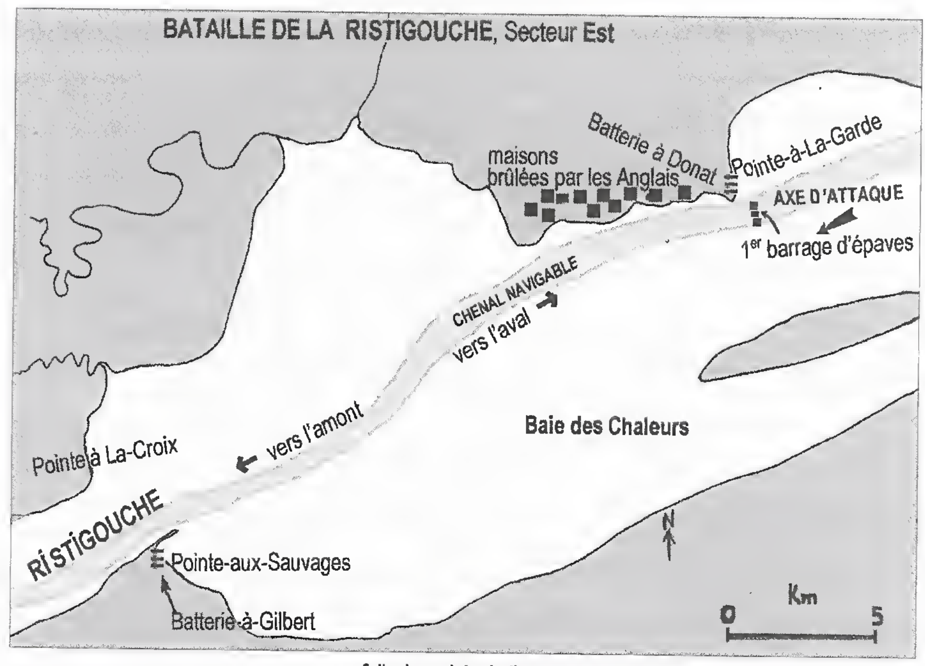
Effectifs engagés ♦**Français** : Ils ne disposaient d'aucun vaisseau de guerre, quoique la frégate MACHAULT [500 tonneaux, 150 marins et 100 soldats des Compagnies franches de la Marine] fût un vaisseau corsaire sous contrat de l'Administration royale[9]. Elle était théoriquement armée de 24 canons de 12, mais dont 12 seulement n'avaient pas été débarqués le jour du combat, et 2 canons de 6 livres sur le château[10]. Elle escortait les

7. Lieutenanr de frégate et commandant de flottille François-Jean Chénard de La Giraudais, né le 18 décembre 1725 à Sainr-Malo, mort le 27 février 1776 à bord de l'ESPÉRANCE.

8. Capitaine [commandant les troupes de Marine] Gabriel-François de Dangéac, chevalier de Saint-Louis, né en 1705, mort en France en 1782.

9. La Marine royale manquait de vaisseaux de guerre er l'Adminisrration en érair venue à louer les services des vaisseaux de commerce ou des corsaires.

10. Les autres canons avaienr été débarqués pour ériger des batreries terresrres. La frégate corsaire MACHAULT avait été construite à Bayonne en 1757 pour la course. Gilles Proulx, Fighting at Restigouche, Ortawa, Parcs Canada, 1999, signale que quatre autres corsaires nommés MACHAULT avaient été construits à Nantes, Cherbourg, Granville et Dunkerque. Celui de Bayonne — qui devait finir sa carrière à Restigouche — avait capturé peu auparavant le PEMBROKE, un négrier britannique de 300 tonnes qui venait de Liverpool à destination du golfe de Guinée, avec un équipage de 45 hommes armés de 16 canons. Tous ces vaisseaux corsaires étaient nommés en l'honneur de Jean-Baptiste de Machault d'Arnouville [1701-1794], qui avait éré *ministre de la Marine* de 1754 à 1757. En 1749, il avait tenté — en tant que contrôleur général des Finances — d'imposer les énormes revenus du clergé pour combler le déficit de l'Étar. Mais le clergé, voulant garder son privilège, lui avait fait perdre sa charge. Le MACHAULT était déjà venu au Canada en 1759 pour escorter une douzaine de transporrs logistiques. Il avait quitté Bordeaux le 10 mars 1759 pour arriver à Québec à la mi-mai après avoir percé la ligne anglaise de blocus du contre-amiral Philipp Durell qui barrait le golfe du Saint-Laurent pour étouffer la Nouvelle-France. Le commandant Jacques Kanon, au nom prédestiné, qui commandait alors la frégare-corsaire, s'arrangea au contraire pour capturer deux vaisseaux britanniques dans le golfe. Ils furenr vendus à Québec. Peu après survint la flotte anglaise qui commença le siège de Québec pendant lequel le MACHAULT alla mouiller en amont, à Trois-Rivières, pour servir d'enrrepôt à munirions de bouche er de guerre. Le soir



Collection privée de l'auteur.

petits transports le BIENFAISANT [320 tonneaux, 40 marins et 50 soldats de la Marine; ainsi que 16 canons] et le MARQUIS-DE-MALAUZE [354 tonneaux, 40 marins et 50 soldats de la Marine; et 12 canons]. Giraudais s'adjoignit aussi cinq prises anglaises capturées dans le golfe du Saint-Laurent. Dans la baie des Chaleurs, entre 25 et 30 barques[11] de pêche acadiennes de la Miramichi étaient venues se joindre spontanément au MACHAULT pour combattre les Anglais. Les effectifs français comprenaient ainsi 1 000 hommes [dont 200 soldats des Compagnies franches de la Marine[12], 250 marins, 300 guérilleros acadiens et 250 Indiens *Mi'kmaq* ou micmacs].

♦**Anglais**: 5 vaisseaux de guerre, dont 3 vaisseaux de ligne: le HMS FAME, 74 canons, vaisseau amiral de John Byron, le HMS ACHILLES [60 canons], le HMS DORSETSHIRE [70 canons], et deux frégates: le SCARBOROUGH [20 canons, capitaine Scot] et le REPULSE [32 canons, capitaine John Carter Allen]. Ils transportaient donc 256 canons et 4 050 militaires [dont 2 200 marins de la Royal Navy et 1 850 soldats de métier]. Les 200 soldats de métier

du 24 novembre, après la chute de Québec, le gouverneur Vaudreuil renvoya le MACHAULT en France avec François Le Mercier ainsi que la demande officielle d'aide. Il se glissa par nuit noire sous les canons anglais de Québec et arriva à Brest le 23 décembre après avoir capturé un autre vaisseau anglais.

11. Quelques modestes *barques* de pêche, *brigantins*, *sloops* et *schooners*.
12. Les ancêtres des Fusiliers marins français et, étymologiquement au moins, des *Marines* américains dont



français, les 250 marins civils et les irréguliers acadiens et indiens n'auraient donc eu qu'une possibilité tout aléatoire de remporter la victoire en rase campagne devant de telles forces (à 1 contre 4). Mais, à proximité de la mer, l'appui de la puissante artillerie de l'escadre anglaise ne leur laissait que la perspective d'une défaite certaine.

Stratégie et tactique: *Stratégiquement parlant,* cette expédition ne pouvait rien changer à l'issue de la Guerre de Sept Ans en Amérique. Les 4 000 soldats et les 60 vaisseaux réclamés auraient pu faire pencher la balance — face aux 18 000 soldats anglais de métier, ils auraient peut-être renouvelé l'exploit de la bataille de Carillon —, mais certainement pas une poignée de soldats avec quelques tonnes de poudre, d'armes et d'eau-de-vie. La Nouvelle-France [60 000 habitants] avait été vaincue par la Nouvelle-Angleterre [1 300 000 habitants]. Les Français — et surtout les Canadiens qui allaient en subir les conséquences tragiques, l'occupation étrangère — recueillaient par cet effacement de la France en Amérique du Nord les fruits d'un siècle et demi de mauvaise administration et de politique de peuplement déficiente.

Tactiquement parlant, l'objectif des Français[13] était de retarder au maximum l'escadre anglaise pour se donner le temps de décharger les vaisseaux, car la livraison de la cargaison était le but de leur mission et de leur contrat avec l'Administration navale française. Mais les Français étaient défavorisés par leur bas moral, conséquence de la situation militaire désastreuse en Amérique du Nord[14], de même que par le déséquilibre en unités navales[15], en effectifs et en artillerie[16], même en considérant que deux des cinq vaisseaux de guerre anglais n'utilisèrent pas leur artillerie embarquée. De plus, les canons de 32 livres du HMS FAME avaient une portée efficace de 525 mètres, tandis que les canons de 12 livres du corsaire français ne portaient qu'à 270 mètres. Tout au long de ces combats, les Anglais utilisèrent la tactique — peu glorieuse mais efficace — de pilonner les Français tout en restant eux-mêmes hors de portée des canons de leurs ennemis. Les Français, pris au piège, n'avaient que l'alternative de refluer le plus loin possible vers la rivière Ristigouche afin de décharger leur matériel de guerre, hors de portée du gros FAME dont le tirant d'eau était trop important pour les suivre très loin.

---

le nom fut choisi, dit-on, à cause du prestige des premiers. Les Compagnies franches de la Marine se sont battues à Yorktown durant la Révolution américaine et ont forcé l'armée anglaise à capituler. Le cardinal de Richelieu était le fondateur de ces troupes d'élite [1622]. Il les avait organisées en petites unités — des *compagnies* — capables d'agir rapidement, indépendamment [d'où l'adjectif *franches, libres*] des gros bataillons d'infanterie de l'armée de terre. Elles dépendaient du ministère de la Marine et guerroyaient dans les colonies. Leur mobilité leur permettait d'effectuer des coups de main dans les colonies, comme *les La-Morlières* et *les Grassins* le faisaient dans l'armée de terre à la même époque, et comme les *Groupes Francs* et les *commandos* durant les deux guerres mondiales.

13. À partir du moment où ils étaient découverts.
14. Le moral étant essentiel dans une armée combattante.
15. Une seule frégate partiellement désarmée contre trois vaisseaux de ligne et deux frégates.
16. En nombre de pièces de canon et en calibres.



Les Anglais, pour leur part, étaient défavorisés par la pusillanimité de leur commandant en chef, le capitaine Byron, qui semblait répugner à mettre pied à terre alors qu'un assaut direct aurait probablement eu raison assez rapidement de cette poignée de Franco-Acadiens et d'Indiens[17], et par les connaissances approfondies que les Français avaient acquises du terrain et des fonds hydrographiques. La non-participation directe de l'artillerie de l'ACHILLES et du DORSETSHIRE, vaisseaux dont le tirant d'eau ne permettait pas de s'approcher, élimina 130 *gros calibres* du combat, mais les troupes qu'ils transportaient furent transférées sur les unités navales combattantes.

L'erreur initiale et capitale des Français en s'enfermant dans ce cul-de-sac avait été d'attaquer les vaisseaux anglais de commerce qui passaient au large au lieu de faire preuve de plus de discrétion; ce qui avait fini par trahir leur présence. L'inaction en attendant des nouvelles de Montréal aurait certes été plus souhaitable. Mais un capitaine corsaire ne peut résister longtemps à une proie qui passe à proximité. La deuxième erreur fut de ne pas profiter de l'échouage du gros FAME, le 25 juin, pour lancer une attaque plus consistante par brûlot ou assaut de nuit; même si l'échouage n'empêchait pas le FAME de faire usage de son artillerie ou de ses tirs d'infanterie. L'utilisation de l'artillerie, débarquée par les Français, ne fut pas aussi importante qu'elle aurait pu l'être. Giraudais ne mit en action que deux batteries de 4 ou 5 canons *en même temps* pour faire face à plus de 50 canons, alors qu'il aurait pu débarquer l'ensemble de son artillerie et disperser les batteries sur les rives boisées; à condition bien sûr de trouver un nombre suffisant de boulets dans les soutes des trois vaisseaux. Cela cantonna les Français dans une situation totalement défensive, alors qu'ils auraient pu se montrer sensiblement plus offensifs. L'objectif de la résistance des Français — et donc le but de la bataille — était de retarder les Anglais jusqu'à ce que la cargaison des navires soit déchargée et évacuée. Cet objectif semble en grande partie atteint.

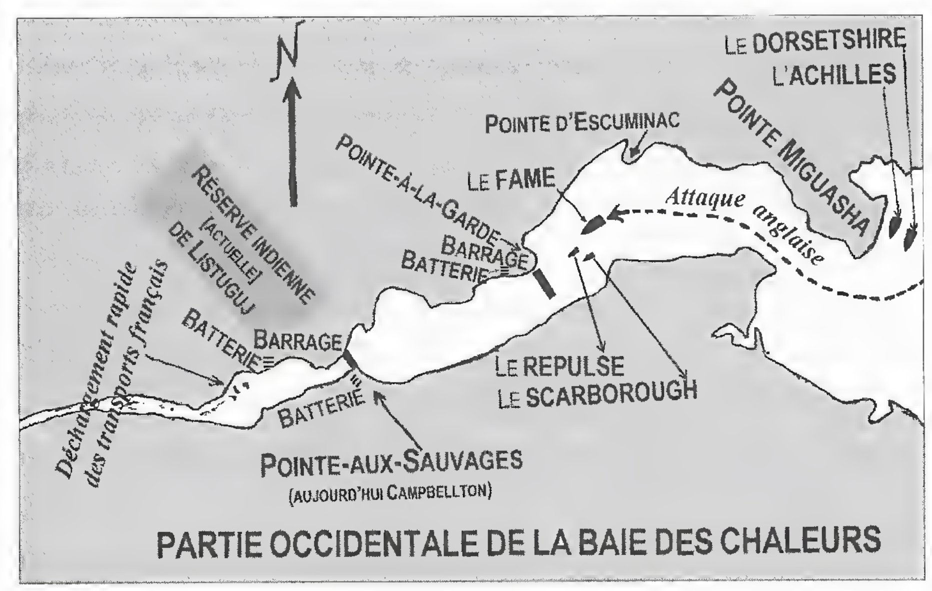
Résumé de l'action: Le 22 juin, en arrivant dans la baie des Chaleurs, le HMS FAME s'empara d'une barque de reconnaissance qui patrouillait la baie[18].

Le 23 au matin, le commandant anglais délaissa son vaisseau-amiral le FAME — dont le tirant d'eau rendait l'exploration de la Ristigouche périlleuse[19] — pour venir en chaloupes reconnaître les positions françaises. Le 24 juin au matin, Byron envoya aussi deux chaloupes armées sonder et observer les défenses. Deux heures après, elles revenaient à force de rames, poursuivies par plusieurs chaloupes françaises. Enfin, avec grand retard, Giraudais se décida ce jour-là à commencer d'ériger une batterie sur la rive nord. Pour cela, il transféra cinq

17. Ces hésitations donnèrent aux Français le temps de décharger une bonne partie de la cargaison.
18. Qui était, d'ailleurs, une prise anglaise.
19. En fait, le FAME s'échoua en dépit des précautions.



canons[20] du MACHAULT. Son second, Donat de La Garde, reçut le commandement de la batterie. En guise de batterie flottante, Giraudais utilisa sa frégate le MACHAULT. Il l'ancra derrière un barrage de cinq barques qu'il saborda à une demi-portée de canon en aval de la batterie. Les prisonniers anglais[21] furent séquestrés pour raison de sécurité dans la cale d'un petit schooner[22], sous la garde de quelques soldats et à portée d'une batterie d'artillerie. Le 26 arriva le reste de l'escadre anglaise. Les gros vaisseaux de guerre jetèrent prudemment l'ancre à l'est de la pointe Goacha [Miguasha], tandis que les frégates SCARBOROUGH et REPULSE s'approchèrent du FAME qui s'était échoué[23]... et s'échouèrent elles aussi. Elles furent dégagées non sans grandes difficultés en utilisant la force irrésistible de la marée.



Collection privée de l'auteur.

Au lieu de mettre à terre un corps de débarquement afin de neutraliser les troupes françaises et indiennes, dans le but de pouvoir ensuite attaquer aisément le MACHAULT par la côte, les Anglais qui ne voulaient pas quitter la sécurité de leurs vaisseaux s'obstinèrent à vouloir trouver le chenal navigable de la rivière. Cette prudence excessive leur fit perdre beaucoup de temps et, de ce fait, permit aux Français de débarquer et d'évacuer leur matériel de guerre.

20. Quatre canons de 12 livres et un de 6.
21. Soixante hommes et sept femmes capturés en haute mer, en mai. Jusque-là les prisonniers — en semi-liberté — avaient été utilisés pour les travaux courants.
22. L'un des bâtiments pris aux Anglais dans le golfe du Saint-Laurent.
23. Et il fallut 9 ou 10 heures de durs efforts pour le dégager. Giraudais ne profita même pas de l'occasion pour tenter de détruire le gros vaisseau anglais à double rangée de sabords d'artillerie. Il disposait de nombreuses barques, lesquelles, convenablement chargées de matières combustibles, auraient fait d'excellents brûlots qu'il aurait pu lancer dans le chenal navigable où se tenaient nécessairement les vaisseaux de guerre anglais.

Le 27 juin, les chaloupes du FAME continuèrent de rechercher le chenal navigable d'accès à la rivière Ristigouche, prolongement de la baie des Chaleurs.

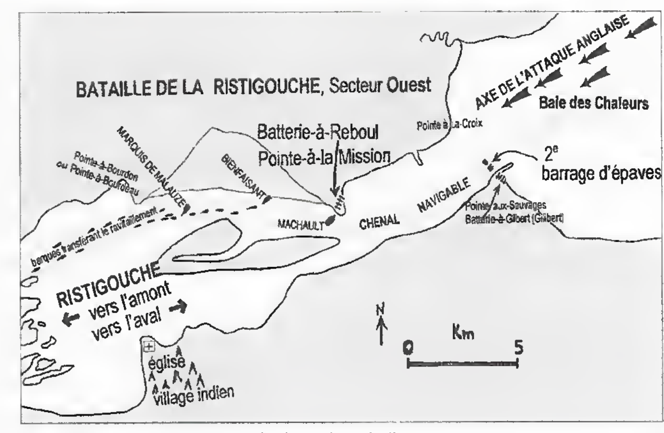
Le 28, un schooner anglais s'échoua dans moins d'une brasse d'eau[24] et les deux frégates anglaises firent de même, à portée de canon de la batterie de la pointe à la Garde[25] qui ouvrit le feu, appuyée par des tireurs embusqués dans les bois adjacents. Dans la soirée, le FAME pilonna les positions françaises et ainsi les frégates purent être dégagées sans être importunées. Giraudais envoya les deux transports BIENFAISANT et MARQUIS-DE-MALAUZE loin en amont de la Ristigouche afin de décharger leur précieuse cargaison. Quant au petit MACHAULT, il le posta à l'embouchure de la rivière, légèrement hors de portée des projectiles du gros vaisseau de ligne anglais[26]. Durant la nuit du 28 au 29 juin enfin, les Anglais crurent découvrir un chenal navigable sur la rive sud, mais ce n'était qu'un cul-de-sac. Par contre, ils pouvaient évoluer hors de portée des canons de la batterie de la pointe à la Garde, tandis que la puissante artillerie du FAME pouvait, elle, atteindre cette batterie de flanc, laquelle n'avait pas la possibilité de se défendre. Vers midi, la batterie commençant à être fortement endommagée, les artilleurs enclouèrent[27] les derniers canons et abandonnèrent le secteur. Voyant les Français partis, une troupe anglaise débarqua pour incendier ce qui restait de la batterie et en profita pour brûler 150 ou 200 fermes non défendues, appartenant aux familles acadiennes. Puis, au lieu d'occuper et de renforcer leur tête de pont, les Anglais rembarquèrent, se contentant de reprendre leur recherche du chenal navigable de la rivière. Le 3 juillet, durant la nuit, le chenal fut enfin découvert. Byron ordonna aux frégates de remonter l'estuaire en compagnie du schooner qui avait été armé d'un équipage de 50 hommes avec 6 canons. Il fallut deux jours de plus pour franchir le barrage d'épaves sabordées par Giraudais.

Les Français pour leur part s'étaient regroupés le 2 juillet à Bourdon[28] où Giraudais ordonna de décharger les vaisseaux marchands de transport. Ce 2 juillet fut la seule journée ensoleillée de cette période de combat[29]. Deux nouvelles batteries

---

24. 166 centimèttes [brasse ancienne] ou 183 centimètres [brasse anglaise].
25. Appelée aussi *Batterie à Donat*, cat elle était commandée par Donat de La Garde, le second sur le MACHAULT. La pointe à la Garde est aujoutd'hui Escuminac. La canonnade du HMS FAME continua jusqu'au 3 juillet.
26. Les prisonniers anglais furent transférés à bord du MACHAULT plus spacieux que le schoonet, où les hommes furent mis aux fers ou attachés. S'ils se plaignaient de l'inconfort, les gardiens leur suggéraient de demander d'aller séjourner sur la rive où ils seraient gardés par les... Indiens, qui avaient juré de les scalper.
27. L'enclouage consistait à rendre le canon inutilisable en enfonçant de vive force un gros clou dans la lumière — d'où son nom —; la lumière étant le trou par lequel on enflammait la poudre. Par extension, tout sabotage d'une pièce d'artillerie peut être qualifié d'enclouage.
28. Ou pointe à Bourdeau.
29. Les journaux de bord des vaisseaux de guerre anglais rapportent de la pluie, du brouillard et des otages durant tout le siège.

furent érigées. L'une à la *pointe aux Sauvages*[30] et l'autre sur l'autre rive, à la *pointe à la Mission*[31].



Collection privée de l'auteur.

Le 5 juillet, dès que le barrage d'épaves fut percé, Byron envoya le schooner[32] harceler les Français qui travaillaient à ériger la batterie de la pointe-aux Sauvages[33]. Le vaisseau anglais s'ancra trop près des travaux et fut immédiatement pris à partie et enveloppé par une grêle de projectiles provenant de la batterie elle-même et des bois environnants. Blessé grièvement, Cummings donna en toute hâte l'ordre de rompre le combat pour retraiter. Durant la nuit du 6 au 7 juillet, Giraudais pour sa part saborda une deuxième rangée de cinq bâtiments en barrage dans le détroit entre la pointe aux Sauvages et la pointe à la Croix. Pour les éloigner de la zone de danger, le commandant français transféra les prisonniers anglais de la cale du MACHAULT à celle du vaisseau marchand le MARQUIS-DE-MALAUZE sous la garde d'un détachement de 25 hommes commandés par un sergent. Le 7 juillet, les Anglais lancèrent une seconde attaque sur la batterie de la pointe aux Sauvages. Mais, enhardis, ils s'approchèrent trop des canons de la batterie et durent à nouveau retraiter en catastrophe sous le feu des Français, des Acadiens et des Indiens.

Durant la nuit du 7 au 8 juillet, les deux frégates anglaises et le schooner armé parvinrent à franchir le deuxième barrage d'épaves, et, au petit matin du 8 juillet, le MACHAULT se trouva à 300 mètres à peine des 58 canons menaçants des 3 vaisseaux anglais[34]. S'ils n'avaient pas été hors de portée, les Français auraient pu leur opposer les 10 canons de tribord — car Giraudais en avait laissé deux

30. Dans ce qui est aujourd'hui Campbellton. Cette batterie est aussi connue sous le nom de batterie à Gilbert [ou Gilibert].
31. Cette batterie porta le nom de batterie à Reboul, la pointe se nomme sur certaines cartes *Pointe à Reboul* et sur d'autres *pointe à la Mission.* Le bourg québécois actuel [puisque la rive nord est désormais dans la province de Québec] s'appelle Pointe-à-la-Croix, du nom du cap voisin. Reboul et Gilbert étaient probablement des officiers d'artillerie du MACHAULT qui commandaient ces batteries débarquées.
32. Commandé par le lieutenant Cummings. Rappelons qu'il avait été équipé d'artillerie.
33. Batterie à Gilbert [ou Gilibert], sur l'emplacement de ce qui est aujourd'hui le bourg de Campbellton.
34. Rappelons que les canons du corsaire ne portaient qu'à 270 mètres au maximum, contre 525 mètres pour la plupart des pièces des vaisseaux de guerre anglais.



à bâbord afin de repousser une attaque possible par la rive —, avec l'appui des 3 canons de 4 livres de la batterie de la pointe aux Sauvages[35] et des 5 canons de la batterie de la *pointe à la Mission.* Ainsi, les frégates anglaises s'étaient postées hors de portée de toute l'artillerie française. Pendant ce temps, les Français tentaient de sauver l'objet même de l'expédition, la cargaison de ravitaillement des deux transports de commerce. Les munitions de guerre et de bouche furent chargées sur de petits chalands, et remorquées ensuite vers l'amont sous la protection de tireurs acadiens et indiens embusqués sur les berges.

Peu après 5 h du matin, le 8, le REPULSE, à portée de la batterie de la pointe aux Sauvages, ouvrit le feu sur elle — à revers — et la réduisit rapidement au silence[36]. Alors que les frégates remontaient lentement la rivière et s'approchaient, elles furent finalement prises à partie par le feu dense en provenance de l'autre batterie. La réponse fut si soudaine et si violente que le REPULSE, en tête, fut précipité sur les écueils de la rive. Le feu des Français infligea de tels dommages au bâtiment que Giraudais en revendiqua la destruction[37]. Mais le MACHAULT commençait à manquer de boulets ! Comble d'impréparation et d'imprévoyance[38], comme nous l'avons rapporté plus haut, Giraudais avait fait transférer une partie de ses munitions sur de petites barques et chalands auxquels il dépêcha sans succès une chaloupe pour les rappeler. De nombreux boulets avaient aussi été débarqués pour approvisionner les batteries côtières. Le MACHAULT dut se contenter d'abord de tirs de plus en plus sporadiques, espacés. Ses canons cessèrent définitivement de tonner avec le dernier boulet, au milieu de la matinée, à 9 h. La frégate française devenait alors indéfendable contre l'artillerie des vaisseaux anglais qui truffait les coques françaises de projectiles. La cale du MACHAULT avait déjà embarqué sept pieds d'eau. Les Français toutefois se défendaient obstinément à l'arme individuelle, mais à 11 h il devenait urgent d'abandonner l'épave. Giraudais ordonna l'évacuation et amena les couleurs royales. Le REPULSE s'était depuis longtemps tiré des écueils qui avaient meurtri sa coque. Quoique cette frégate fût fortement endommagée par les tirs français et par les écueils, les marins anglais avaient tant bien que mal aveuglé les voies d'eau afin de l'empêcher de sombrer, et elle s'était jointe au SCARBOROUGH et au schooner pour achever la frégate française blessée. Les deux vaisseaux anglais se tournèrent alors vers la batterie française de la pointe à la Mission qui, comme le MACHAULT, cessa son tir pendant quelques minutes puis le reprit à intervalles irréguliers de façon à tenir les Anglais en respect en les empêchant de débarquer. Là aussi, les boulets se faisaient rares.

35. Canons qui avaient été retournés pour être pointés vers l'arrière de la batterie.
36. Comme on l'a vu, les Anglais se tenaient hors de portée des batteries françaises. Ils ne pouvaient être pris à partie par les Français qu'en passant à proximité immédiate des batteries.
37. Il est sûr que tous ces dommages auraient coulé le REPULSE s'il avait été en eau profonde.
38. Qui auraient pu valoir la cour martiale à Giraudais.



La tactique anglaise la plus évidente aurait alors été d'envoyer un détachement de marins sur la frégate française agonisante afin, si possible, de la renflouer; mais le capitaine Allen du REPULSE se méfiait des Français qui, il s'en doutait bien, n'allaient pas lui laisser hisser son pavillon sur leur épave sans lui faire payer cher. Il retint donc ses chaloupes d'assaut. Giraudais et Dangéac, qui montraient ainsi qu'ils ne manquaient pas de courage, furent les derniers à quitter le vaisseau français, quelques minutes avant midi. Ils embarquèrent dans une chaloupe qui les amena au camp français de la pointe à Bourdon. L'évacuation des derniers hommes s'était faite avec « *order and decorum* » précise Bernard Pothier[39], sous le nuage de boulets et de projectiles des Anglais[40]. À midi précis, l'épave du MACHAULT explosa comme une bombe géante. Giraudais l'avait piégée et les Anglais se félicitèrent d'avoir été prudents. Quinze minutes plus tard, le marchand BIENFAISANT sautait à son tour après avoir été évacué par son équipage[41]. Quant au MARQUIS-DE-MALAUZE, il ne fut épargné par les Français que parce que les 62 prisonniers anglais étaient séquestrés dans sa cale[42]. Fort effrayés par les deux déflagrations, les prisonniers furent amenés sur le pont du MARQUIS-DE-MALAUZE où ils reçurent l'ordre de descendre sur des radeaux. Fous de peur à l'idée de se retrouver entre les mains des Indiens, ils refusèrent de quitter le navire. Les Français, qui savaient fort bien que leurs prisonniers risquaient d'être scalpés s'ils les forçaient à débarquer, les firent donc redescendre à fond de cale et, après les avoir attachés, ils les abandonnèrent, plus morts que vifs dans l'obscurité totale, terrorisés à l'idée qu'ils allaient peut-être sauter avec le navire. Mais il n'en fut rien. Le roof fut bientôt ouvert et les prisonniers montèrent sur le pont dans la fumée des deux autres bâtiments en flammes et sous les projectiles des Indiens qui s'étaient rangés sur la rive pour s'amuser à les effrayer par leur mitraille, car ils étaient hors de portée. « *Nous avions le plus grand désir de quitter ces lieux*, écrivit un gentleman prisonnier, *car nous savions que si nous restions là durant la nuit, les Indiens seraient venus et nous auraient scalpés.* » Un jeune prisonnier s'offrit à aller chercher des secours. Il plongea et se laissa emporter par le courant, passa sous les yeux des artilleurs de la pointe à la Mission et, après une longue et épuisante course de plusieurs kilomètres, atteignit le REPULSE qui dépêcha 9 chaloupes escortées par le schooner pour transporter les prisonniers sous le feu des Indiens et de la batterie. Le 8 au soir tous les prisonniers étaient sains et saufs. Le MARQUIS-DE-MALAUZE fut alors incendié avec le reste de sa cargaison, de même que 22 barques des Acadiens et des Indiens. Dans la soirée, l'escadre anglaise repartit à la voile, sans même

39. Dans **The Battle of the Restigouche.**

40. « *ayant, pendant une partie du chemin, les boulets à nos trousses* », raconta Dangéac dans ses **Relations** [cité par Knox, **The siege of Quebec and the campaigns in North America**, 1757-1760, by John Knox, d.1778; réédité en 1976 par Brian Connell. [cartes de K.C. Jordan], Londres, 1976, p. 371.

41. Une partie de la cargaison de matériel de guerre sauta avec le vaisseau, car seul le MACHAULT avait pu être entièrement vidé.

42. Le nombre était passé de 67 à 62 durant le combat. Certaines femmes avaient peut-être été libérées.

prendre le temps de détruire la batterie de la pointe à la Mission, qui s'obstinait à tirer par intermittence.

Pertes ♦*Anglais*: 6 tués[43] et un nombre indéterminé de blessés. ♦*Français*: L'escadre tout entière fut perdue, mais la cargaison fut sauvée en grande partie. Le nombre des tués dut être sensiblement similaire.

Conséquence de cette défaite française: Ainsi, les Français avaient réussi à décharger la plus grande partie de la cargaison. Pourtant, ce combat ne fut qu'un incident minime qui ne changea rien à l'issue de la Guerre de Sept Ans en Amérique du Nord, car, le jour même où ce combat se terminait, le 8 juillet, le général Murray — à 400 kilomètres de Ristigouche — quittait Québec avec 4 000 hommes et 52 vaisseaux, pour marcher sur Montréal où se retranchaient les 2 000 soldats de la dernière armée française du Canada. Tandis qu'une autre flottille anglo-américaine[44] attaquait la Nouvelle-France par les Grands Lacs et le Saint-Laurent avec le même objectif: Montréal. Venant du sud, le brigadier général de Haviland progressait lui aussi vers Montréal, par le lac Champlain et le Richelieu, avec 3 400 hommes dont 1 500 réguliers[45]. Au total, 18 242 soldats anglais attaquaient l'armée française de Nouvelle-France, à bout de force, de munitions, de soldats[46] et de vivres. Celle-ci capitulait le 8 septembre 1760 — un mois après la fin du combat de la Ristigouche — et livrait le Canada et son peuple à l'Angleterre, pour le meilleur et surtout pour le pire.

Les 1 174 tonnes de matériel et de vivres qui atteignirent Ristigouche furent distribuées aux maquisards acadiens, aux Indiens et aux soldats français. Giraudais avait offert une résistance héroïque à des forces écrasantes et le commandant en chef français avait conscience que, en dépit de ses erreurs, il méritait le respect de ses hommes et de sa patrie. « *La seule chose qu'ils ont faite avec trois vaisseaux de guerre et deux frégates pendant 17 jours, et sans oser descendre à terre, l'espace de 6 lieues de terrain, fut d'y avoir mis le feu...*[47] », écrivit-il fièrement à ses supérieurs. Mais, n'était-ce pas le but même de la mission de l'escadre anglaise?

Le champ de bataille de ce combat inutile est aujourd'hui protégé par un parc historique national où les épaves peuvent être fouillées par des historiens archéologues. Un musée expose les objets découverts sur les lieux des naufrages.

43. L'un des tués fut un marin qui s'attarda dans la cale du MARQUIS-DE-MALAUZE, parmi les... tonneaux de vin et d'eau-de-vie, malgré les appels répétés de ses collègues.
44. Cette armée, énorme pour l'Amérique du Nord, comptait 10 842 hommes, dont 700 Indiens, sous les ordres de William Johnson.
45. Ces trois attaques concertées étaient la réalisation de la stratégie du Trident — invasions simultanées de la Nouvelle-France par le sud, par l'est et par l'ouest — qui avait échoué jusque-là.
46. Il restait moins de 2 000 soldats métropolitains en état de combattre, car les Canadiens, voyant l'inutilité de poursuivre la guerre et le peu d'aide qu'apportait la Métropole, étaient rentrés chez eux. En effet, les Anglais brûlaient systématiquement les fermes dans lesquelles les hommes manquaient, et il ne restait en ligne que les troupes métropolitaines.
47. Le texte de ce commentaire, cité par Knox, a été modernisé.

Depuis 1760, de nombreuses personnes ont affirmé avoir aperçu la silhouette d'un bateau enflammé ; surtout les soirs d'orage. Certains croient qu'il s'agit du spectre fantomatique de l'un de ces navires français. Véritable enfer flottant, le vaisseau revient hanter la baie des Chaleurs par mauvais temps.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Battle of the Restigouche*, Bernard Pothier et Judith Beattie, Department of Indian Affairs and Northern Development, Ottawa, 1971. ♦ *Ristigouche, métropole des Micmacs, théâtre de la dernière bataille entre Français et Anglais au Canada*, père capucin Pacifique de Valigny, publié en français dans *Études historiques et géographiques*, Ristigouche, 1935. ♦ *The battle of the Restigouche*; *the last naval engagement between France and Britain for the possession of Canada*, C. H. Little, Maritime Museum of Canada, Halifax N.-E., 1962. ♦ *Restigouche in 1760, a safe haven*, Gilles Proulx, Parks Canada, Ottawa, 1982. ♦ *Battle of the Restigouche National Historic Site*: survey report Peter Waddell, Parcs Canada, Services d'archéologie sous-marine, Hull, 1999. ♦ *L'héritage du Machault*, une collection d'artefacts du XVIII[e] siècle, Catherine Sullivan, Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, Ottawa, 1986. ♦ *Fighting at Restigouche*, Gilles Proulx, Parcs Canada, Ottawa, 1999.

Rivière à Parent. Bataille de la

Autres noms: Ruisseau Sanglant ou Bloody Run.

Date de l'action: 31 juillet 1763.

Localisation: À partir de cette bataille, la *rivière à Parent* s'appela Bloody Run[1]. Aujourd'hui, le site est noyé dans la conurbation géante de Détroit, USA. Coordonnées géographiques: 42° 20′ de latitude N., et 83° 03′ de longitude O.

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: À partir du moment où la paix fut conclue avec les Ouyandots et les Pottaouattamies et jusqu'à la fin de juillet, peu de choses se passèrent au siège de Détroit. Le fort était surveillé de près par les Outtaouais et les Saulteux. Presque chaque jour ces derniers lançaient de petites attaques de harcèlement. Cependant, à l'insu de la garnison, des renforts anglais arrivaient. Le capitaine Dalzell avait quitté Niagara avec 22 barges transportant 280 hommes, plusieurs petits canons et du ravitaillement. Longeant la côte sud du lac Érié, ils atteignirent rapidement le Fort Presqu'île qu'ils trouvèrent en ruine après sa capture quelques semaines auparavant par les Indiens. Ils virent avec surprise et émerveillement les mines et les retranchements creusés par les Indiens qui en avaient fait le siège.

Ils atteignirent le Fort Sandusky le 26 juillet. Là, en guise de représailles, ils incendièrent et rasèrent le village voisin des Ouyandots, ainsi que le maïs que cette tribu avait planté au printemps. Puis, le capitaine Dalzell marcha vers le nord, vers l'embouchure de la rivière du Détroit, qu'il atteignit le soir du 28. Il la remonta avec précaution et de nuit.

Le matin du 29, les environs de Détroit étaient brumeux, ce qui laissait présager une journée très chaude. Mais le brouillard se leva lentement et la garnison put apercevoir le convoi de bateaux qui arrivait en renfort. Le convoi commença à toucher terre en un point de la rivière situé à égale distance du village des Ouyandots et de celui des Pottaouattamies.

Voyant arriver cette armée anglaise, manifestement animée de sentiments, pour le moins, peu amicaux, les Indiens, en dépit du traité de paix signé 15 jours plus tôt, ouvrirent le feu sur le convoi à partir des deux rives. Les soldats ripostèrent, et, à la fin de l'engagement, les francs-tireurs indiens avaient tué ou blessé 15 Anglais[2]. Les bateaux réussirent néanmoins à accoster près du fort. Le détachement se composait d'éléments des 55th et 80th Foot Regiments, renforcés

1. En contexte, un run signifie aussi ruisseau aux États-Unis. Mais le jeu de mots de *course sanglante* doit aussi avoir existé lorsque l'expression fut créée.
2. Les pertes indiennes ne sont pas évaluées dans les textes originaux.



de 20 Rangers commandés par le major Rogers. Ceux-ci reçurent des billets de logement pour être hébergés chez les habitants[3] français.

Soudain, une grande fumée s'éleva au-dessus du village ouyandot de l'autre côté de la rivière. Les habitants de ce village, affichant tous les symptômes caractéristiques de la peur, se mirent à redescendre le courant en canot avec leurs objets personnels, ustensiles de cuisine et même leurs chiens. Ils voulaient faire croire que, frappés de stupeur à la vue de ces renforts anglais, ils fuyaient après avoir incendié leur tipi ou leur wigwam. Mais, en fait, cette panique était une ruse. Ils n'avaient mis le feu qu'à quelques vieux canots percés.

À peine hors de vue, les hommes quittèrent les femmes et les enfants et, par un mouvement tournant, revinrent sur les lieux pour se mettre en embuscade autour du village. À leur grande déception, les Anglais n'éprouvèrent pas le besoin d'aller visiter les cendres du village.

Le jour de son arrivée, le capitaine Dalzell tint une conférence avec Gladwyn et insista sur la nécessité tactique et stratégique de frapper Pontiac et de l'humilier. Il sollicita de son supérieur hiérarchique l'autorisation d'attaquer le camp indien dès la nuit suivante.

Gladwyn, qui connaissait la haute valeur combative des Indiens, était opposé à cette initiative risquée. Mais, probablement par crainte de donner l'impression qu'il manquait d'énergie et de volonté d'action ou, peut-être pire pour un soldat de Sa Majesté, de courage, il finit par céder à l'enthousiasme du jeune capitaine[4].

Pontiac avait récemment déplacé son camp de l'embouchure de la rivière à Parent jusqu'à plusieurs kilomètres en amont, hors de portée des canons des vaisseaux anglais. L'après-midi du 30 juillet 1763, des ordres furent secrètement donnés pour une attaque. Or, il semble bien que, encore une fois, par des officiers britanniques trop bavards, quelques Français eurent vent des détails et, de cœur avec les Indiens, les livrèrent à Pontiac.

Chefs en présence ♦Pontiac commandait les Indiens[5]. ♦Les capitaines James Dalzell[6], Robert Gray, James S. Brown [?], Grant, de l'armée britannique.

Effectifs engagés ♦Au commencement de la bataille, les Indiens de Pontiac étaient bien moins nombreux que les Anglais, mais, à la fin, leur nombre s'élevait à sans doute 700 ou 800 combattants, car, petit à petit, les Ouyandots

3. Le mot colon a été évité à cause de sa connotation de «*richesse*» chez les Français, et de «*pauvreté mal dégrossie*» chez les Canadiens comme jadis en ancien français, alors qu'il avait donné clown en anglais pour désigner l'amuseur habillé en paysan vulgaire.
4. La sagesse de l'âge mûr est souvent faussée par la crainte d'être taxé de sénilité et par le désir d'imiter les jeunes gens.
5. Pontiac, chef indien francophile des Outaouais de Détroit, né entre 1712 et 1725 et assassiné le 20 avril 1769 à Cahokia (East St. Louis, Illinois).
6. Ou Dalyell ; on en connaît peu sur cet officier de l'armée anglaise.



et les Pottaouattamies se joignirent à eux en traversant la rivière du Détroit en canot.

Stratégie ou tactique: À deux kilomètres du fort, la rivière à Parent sombrait dans une dépression[7] avant de déboucher dans la rivière du Détroit. À quelques mètres de ce point de confluence, la route traversait la rivière à Parent par un étroit pont de bois qui n'existe plus aujourd'hui, bien entendu, le béton et l'asphalte de la capitale mondiale de l'automobile ayant absorbé tous les accidents topographiques mineurs. Immédiatement au-delà de ce pont, le terrain s'élevait en côtes abruptes parallèles au cours d'eau[8], marquant l'effondrement géologique qui a donné *la faille des Grands Lacs*. Au sommet de ces côtes ou arêtes, Pontiac avait fait creuser de solides retranchements destinés à couvrir son camp qui avait auparavant occupé le terrain immédiatement en dessous. De nombreux tas de bois de chauffage en cordes longues et compactes, appartenant aux paysans français, coupaient le secteur, de même que maintes clôtures de piquets qui entouraient les vergers et les jardins des fermes avoisinantes. Derrière ces clôtures, ces tas de bois et ces retranchements, les guerriers de Pontiac, immobiles comme des statues, attendaient les Anglais. Ils appartenaient aux nations *saulteux* et outtaouaises.

La nuit était noire. L'attaque-surprise[9] que les Anglais avaient mise en branle en pleine nuit et qui commençait à se développer allait tomber dans une mortelle embuscade. La panique n'améliora pas la situation. Pontiac simula un repli de son élément frontal pour attirer les Anglais au fond de la « nasse »[10].

Résumé de l'action: Le 31 juillet fut déclenchée l'opération amphibie. Vers 2 h du matin, les portes de Détroit pivotèrent sans bruit sur leurs gonds bien huilés. Un bataillon de 250 hommes d'élite [surtout des Écossais] sortit à pas de loup. Ils se mirent par deux le long de la route, tandis que les deux navires, chacun armé d'un canon pivotant à la proue pour l'appui-feu des fantassins, remontaient la rivière du Détroit à la rame en restant au niveau du détachement terrestre d'avant-garde.

Le lieutenant Brown commandait cette *avant-garde* de 25 hommes. Le capitaine Gray avait la responsabilité du *centre* et le capitaine Grant de l'*arrière-garde*. La nuit était tranquille et paisible. À la droite des hommes miroitait la rivière, large comme un fleuve; sur leur gauche se succédaient en ombres chinoises des fermes françaises avec leurs vergers et leurs champs de blé. Tout dormait ou...

7. Un talweg ou « coulée » en français du Canada, et, désormais, en anglo-américain.
8. Parallèles à la rivière du Détroit et non pas à la rivière à Parent.
9. Combinée, amphibie.
10. À cette occasion, Pontiac réinventa en quelque sorte les conditions du 8e Ordre de bataille selon la classification tactique de Jomini : le centre recule afin d'attirer l'ennemi, qui se trouve ainsi enfermé par les ailes se rabattant sur ses flancs et dans son dos. Mais n'est-ce pas le propre de la plupart des embuscades ?



semblait dormir; seuls les aboiements des chiens bergers marquaient le passage de la troupe anglaise. Les paysans français, petit à petit, alertés par ce chorus canin, jetaient un œil inquisiteur par les fenêtres[11]. Ce que les Anglais, trop confiants, ne savaient pas, c'était que, tout au long de cette route qui allait devenir un calvaire, les moindres faits et gestes étaient surveillés de près par les guerriers de Pontiac.

Dès qu'il avait été averti par ses amis français de l'imminence de ce projet anglais de coup de main, le chef indien avait quitté son camp pour venir avec ses hommes, armés et peints en guerre, à la rencontre de l'ennemi. Les guerriers s'étaient soigneusement retranchés derrière les haies, les clôtures et les cordes de bois de chauffage des paysans français. Les Anglais approchaient.

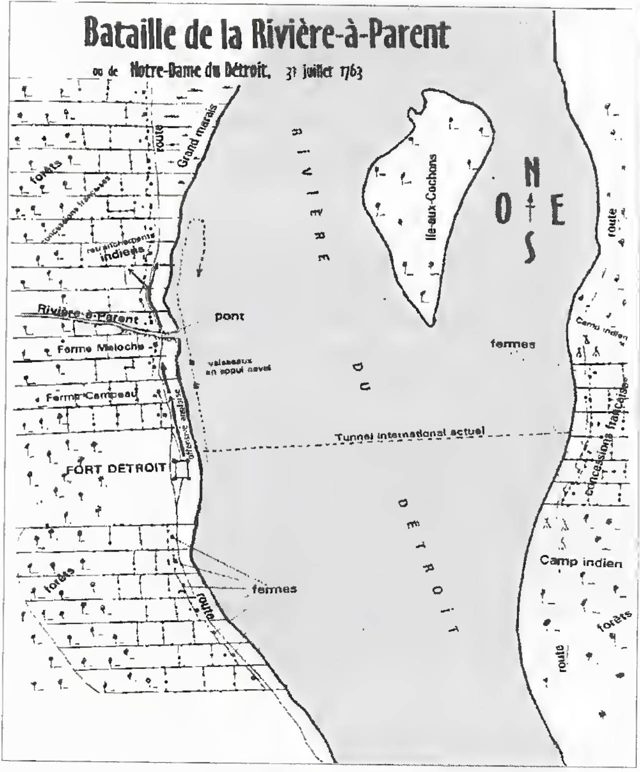
L'avant-garde anglaise s'engagea enfin dans l'étroit pont de bois qui, près de l'embouchure, traversait la rivière à Parent[12]. Ce fut le moment que choisit Pontiac pour donner le signal du feu. Les Indiens déclenchèrent le feu par une décharge générale. En une fraction de seconde, la moitié de l'avant-garde anglaise mordit la poussière[13] et les autres s'enfuirent. En tactique militaire, particulièrement, nul n'est plus surpris que celui qui croyait surprendre. Le reflux de l'avant-garde déclencha la panique du gros de la troupe anglaise qui, avec ensemble, rebroussa chemin dans une course éperdue.

Voyant la panique envahir ses soldats, Dalzell hurla des ordres et réussit à rallier une partie de ses *Habits-Rouges* et à les relancer à l'attaque. Les hommes de Pontiac déversèrent une deuxième volée de mitraille et l'attaque anglaise fut de nouveau clouée au sol. Dalzell cria de nouveaux ordres dans la nuit et ses hommes chargèrent à nouveau, franchirent le pont et s'élancèrent à l'assaut de petites élévations. Pontiac donna alors l'ordre à son élément avancé de se replier afin d'entraîner l'attaque anglaise loin de ses bases de départ. Les Anglais suivirent et se retrouvèrent bientôt pris dans un labyrinthe d'enclos. À chaque arrêt que devaient faire les Anglais pour franchir un obstacle, les Indiens se retournaient pour ouvrir le feu sur les flancs et le front. Finalement, le capitaine Grant et sa compagnie firent demi-tour, repassèrent le pont en sens inverse et se postèrent en position de résistance sur la route.

Le reste de la troupe anglaise suivit, excepté une petite unité qui couvrit le ramassage des morts et des blessés, lesquels furent immédiatement embarqués sur les deux navires. Pendant cette macabre cueillette, la fusillade demeurait intense, et, avant qu'elle ne fût terminée, un deuxième combat nourri et acharné éclata sur les arrières de la position où Grant était posté. Un groupe d'Indiens avait mitraillé

11. En fait, ils étaient au courant de l'attaque anglaise et de l'embuscade indienne.
12. Affluent de la rivière du Détroit, comme nous l'avons dit.
13. Une douzaine de tués et de blessés.





Collection privée de l'auteur.

celui-ci à partir de la ferme Meloche et les vergers de ce Français. À la baïonnette, les hommes de Grant réussirent à les repousser hors des vergers et de la maison. Dans celle-ci, ils trouvèrent deux Français qui, cyniquement, jetèrent le désarroi, le défaitisme et même la panique dans leur esprit en leur affirmant que des troupes indiennes importantes allaient couper la route du fort. Cette fausse nouvelle eut pour effet de persuader le commandant anglais d'abandonner la ferme et de battre en retraite en toute hâte ; sous les sourires en coin des deux paysans canadiens.

Grant était maintenant à l'avant et Dalzell à l'arrière-garde. Quelques Indiens les poursuivaient en tiraillant afin d'accroître la panique. De temps en temps, l'arrière-garde se retournait pour riposter en toute hâte par une salve retardatrice. Ce fut le schéma de repli sur 800 mètres. Après quoi, les Anglais parvinrent dans un secteur situé à proximité de quelques granges françaises entourées de solides clôtures de piquets et de barres de bois. Derrière, s'était retranché un groupe important d'Indiens. Ces derniers laissèrent passer l'avant-garde sans tirer, mais, quand le centre et l'arrière-garde se trouvèrent à leur niveau, ils ouvrirent un feu d'enfer qui déclencha de nouveau une panique soudaine chez les soldats anglais. La rivière leur barrait la route sur la gauche, et le seul chemin de repli était en face. Ils rompirent leurs rangs et se lancèrent dans une course folle, chacun pour soi ; et, si Dalzell, deux fois blessé, n'avait pas été là pour pousser des hurlements de rage, la retraite se serait transformée en fuite éperdue et en déroute totale. Il se mit à hurler et à frapper ses soldats du plat de son sabre[14] jusqu'à ce que l'ordre fût partiellement rétabli et que le feu fût en partie retourné sur l'ennemi.

14. Comme le général Braddock à la bataille de la Monongahela [voir *supra*].



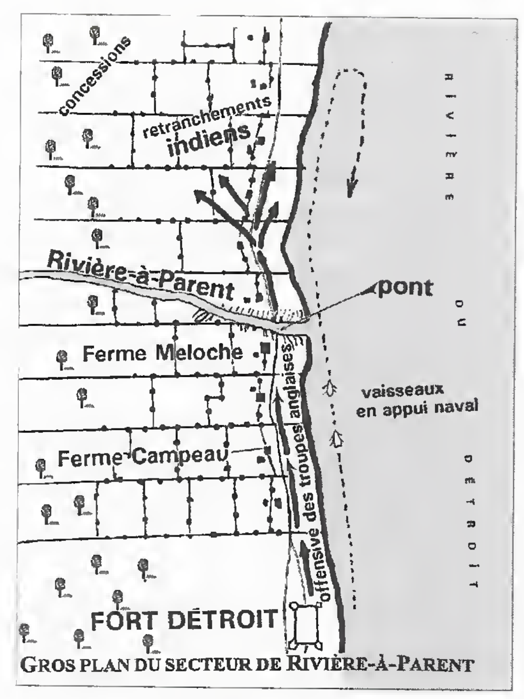
Le clair-obscur de l'aube filigranait maintenant les ténèbres de silhouettes noires découpées sur les tons gris du paysage, mais une légère brume voilait la visibilité et rendait le paysage plus irréel encore; seules les flammes des coups de feu localisaient les combattants. Tout le monde hurlait — de peur, de colère ou de rage — et les ordres n'étaient que difficilement audibles et discernables. Les Indiens avaient pris possession d'une maison et faisaient feu par toutes les ouvertures. Le major Rogers, avec ses Rangers coloniaux, démolit la porte à coups de hache, se précipita à l'intérieur et s'empara de la maison. Le capitaine Gray reçut l'ordre de déloger les ennemis de derrière les clôtures avoisinantes. Il se lança à l'assaut avec sa compagnie mais fut mortellement blessé. Dalzell, pour sa part, fut tué en essayant de porter secours à un sergent blessé du 55th Foot Regiment.

Abandonnant les corps de leurs chefs, les fuyards, qui n'avaient plus aucun officier pour les retenir, retraitèrent sous le feu des guerriers de Pontiac. Les pertes anglaises auraient été encore plus lourdes si le major Rogers n'avait réussi à envahir une ferme française[15] alors aux mains des Indiens, lesquels décimaient les fuyards au passage, comme un tir au pigeon au champ de foire. Paradoxalement, il s'en empara avec ses soldats supplétifs[16] pendant que les soldats réguliers, les Habits-Rouges, couraient se mettre à l'abri derrière les courtines de Détroit. La construction de cette ferme Campeau était solidement constituée de gros troncs équarris et les femmes françaises du voisinage s'étaient regroupées et réfugiées dans la cave. Dans cette maison, quelques Rangers cherchèrent avec terreur une cachette, d'autres se saisirent d'un tonnelet d'eau-de-vie dans l'une des pièces et en ingurgitèrent goulûment l'alcool pour masquer et oublier cette peur dévastatrice et annihilante qui les tenaillait. D'autres empilèrent contre les fenêtres des ballots de fourrure, des meubles et tout ce qui leur tombait sous la main pour les barricader et les obturer. Noirs de poudre et de terre, ils firent feu par tous les trous et interstices contre les assaillants indiens. Par moments un soldat tombait raide mort. Le vieux Campeau, propriétaire de la ferme, se tenait résolument sur la trappe de la cave pour empêcher les soldats à demi ivres de se jeter sur les femmes. Une balle laboura sa tête grise et s'enfonça dans le mur. C'était la confusion la plus totale et Rogers avait du mal à maintenir un semblant d'ordre.

Pendant ce temps, le capitaine Grant avec son avant-garde avait parcouru 800 mètres. Il se retrancha derrière des enclos pour, dit-il, attendre le centre et l'arrière-garde. De là, Grant envoya des détachements, au fur et à mesure de l'arrivée des soldats, occuper les fermes voisines, de sorte que bientôt une ligne continue les relia au Fort Détroit et que la retraite put s'effectuer en toute sécurité. Au

15. Celle des Campeau.
16. Les Rangers, un groupe franc dont les hommes étaient en général de souche écossaise; ils portaient le kilt.





GROS PLAN DU SECTEUR DE RIVIÈRE-À-PARENT

Collection privée de l'auteur.

bout d'une heure, toutes les troupes anglaises furent enfin en relative sécurité, à l'exception de Rogers et de ses hommes assiégés dans la ferme Campeau par des effectifs deux fois supérieurs. Les deux navires venaient de déposer les blessés et les morts au fort, alors Grant leur ordonna de remonter la rivière jusqu'au niveau de la ferme Campeau où ils ouvrirent le feu de leur canon ; ce qui dégagea les abords de la ferme et força les Indiens à desserrer l'étau du siège. Rogers et ses hommes purent alors reprendre leur retraite et rejoindre Grant, couverts par le feu des deux vaisseaux. Le chef des Rangers dut se résoudre à abandonner quelques-uns de ses cadavres dans la ferme. Dès que Rogers arriva, Grant reprit sa retraite de maison en maison, abandonnant chacune d'elles au passage.

Vers 8 h, les derniers soldats anglais purent enfin se réfugier dans la ville fortifiée de Détroit. Cette humiliante et cuisante défaite avait duré six interminables heures.

Pertes ♦**Anglais** : 70 ou 80 tués et blessés. ♦**Indiens** : une quinzaine d'hommes tués ou blessés.

Conséquence de cette action : La victoire indienne de la rivière à Parent renforça la confiance que les Indiens avaient en Pontiac et de nouveaux volontaires se joignirent à lui.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *The Royal Americans [Regiments]*, Richard Walden, Hale Jr., Clements Library, Ann Arbor, MI, 1944. ♦ *Royal American Regiment, Encyclopedia of the American Revolution*, Mark M. Boatner, McKay, New York, 1974. ♦ *The Papers of Colonel Henry Bouquet*, 8 vol., Directed by Sylvester K. Stevens, P.A. Hist. Comm. Harrisburg, PA, 1940-1942. ♦ *The King's Royal Rifle Corps. A Guide to the Regiments and Corps of the British Army on the Regular Establishment*, J.M. Brereton, Bodley Head, Londres, 1985. ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod*, Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh, 1975.

Roseau. *Siège de*

Date de l'action: 6 juin 1761.

Localisation: Capitale de l'île de la Dominique, Antilles. Coordonnées géographiques : 15° 17′ de latitude N., et 61° 23′ de longitude O.

Contexte: Lord Rollo avait été nommé par Amherst commandant en chef de l'expédition et général en chef des troupes anglaises en Amérique du Nord. Le 4 juin, l'expédition anglaise leva l'ancre pour faire voile, escortée par l'escadre de sir J. Douglas, vers la Dominique.

Le 6 à midi, l'escadre arriva devant Roseau où les habitants furent sommés de se rendre. Les Français répondirent en occupant immédiatement leurs postes de combat : batteries côtières et quatre lignes de retranchement. Il fallait se battre. Rollo débarqua donc ses troupes d'assaut.

Chefs en présence ♦**Anglais** : lord Rollo[1] ; commodore sir James Douglas. ♦**Français** : inconnus.

Contexte ♦**Français** : 300 ou 400 hommes. ♦**Anglais** : Non compris l'escadre et les marins qui renforcèrent les soldats, le corps expéditionnaire comptait 300 hommes de la garnison anglaise de la Guadeloupe, 400 Highlanders écossais, les 22nd Foot et 94th Foot Regiments. Soit 3 000 hommes, approximativement.

Stratégie ou tactique: Assaut direct à la baïonnette sur des retranchements.

Résumé de l'action : Rollo débarqua ses hommes et pénétra dans la ville de Roseau sans combat. Les Français occupaient leurs retranchements côtiers. De crainte qu'ils ne soient renforcés durant la nuit, Rollo décida de s'emparer immédiatement de ces retranchements, tant qu'ils n'étaient pas bien tenus. Il lança donc un assaut et les prit facilement. Le commandant français et son second furent faits prisonniers, et toute résistance cessa. Le lendemain, la population fut forcée de prêter serment d'allégeance au roi George d'Angleterre.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: L'île devint anglaise. Comme en Acadie et au Canada, à la fin de cette même Guerre de Sept Ans, les populations de la Dominique furent abandonnées à l'Angleterre par une cour de France indifférente[2].

---

1. Lord Andrew, cinquième baron de Rollo dans la pairie d'Écosse, né en 1703 et mort en 1765.
2. Qui ne chercha même pas à les récupérer à la fin de la guerre suivante (guerre d'Indépendance américaine).



SOURCES ET LECTURES : ♦*A Form of Prayer and Thanksgiving to Almighty God, to be used at Morning and Evening Service, after the General Thanksgiving, throughout the Cities of London and Westminster ... on Sunday the Twenty sixth of July, 1761; and in all Churches and Chapels throughout England, on the Sunday after the Ministers thereof receive the same; on the surrender of Pondicherry and the Islands of Belle-isle and Dominica [Roseau], and the late glorious Success of His Majesty's Arms in Germany, etc.*, Mark Baskett, and the Assigns of Robett Baskett, Londtes, 1761. ♦*France-Angleterre, le grand corps-à-corps maritime*, Pierre de La Condamine, France-Empire, Paris, 1987.♦ *The narrative of William Spavens, a Chatham pensioner. A unique lower deck view of the Navy of the Seven Years War*, William Spavens, Chatham Publications. Londres, 1998.

Saint-Cast. *Bataille de*

Date de l'action: 11 septembre 1758.



Archives de la bibliothèque de Tarbes.

Localisation: Commune des Côtes-du-Nord, arrondissement de Dinan et à 28 kilomètres de cette ville; France.

Conflit: Guerre de Sept Ans [1756-1763].

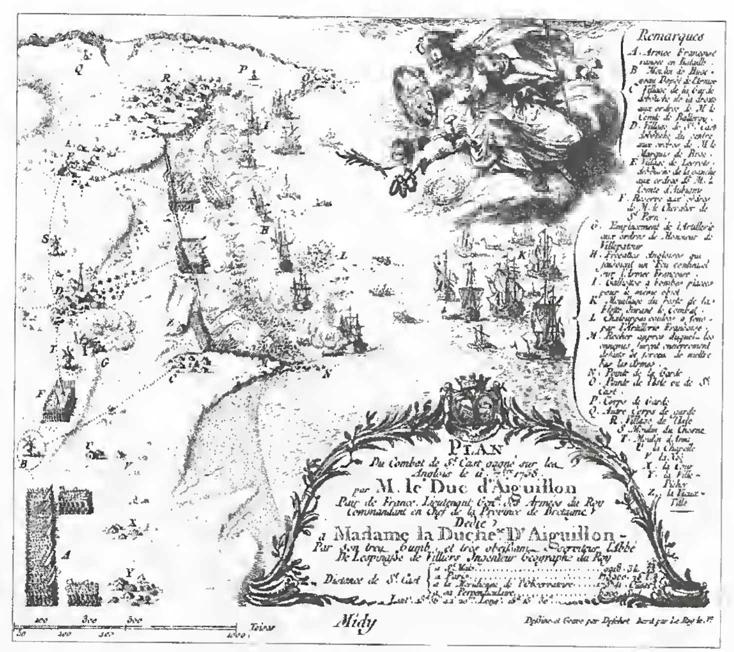
Contexte: Le 3 septembre, une flotte anglaise de 105 voiles était signalée au large du cap Frehel.

Chefs en présence ♦**Anglais**: général Edward Bligh, débarqué de l'escadre de l'amiral Howe. ♦**Français**: le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne[1].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 10 000 hommes, dont 12 bataillons appartenant aux régiments suivants: *Guards*[2], le 5th Foot, le 24th Foot, le 30th Foot, le 33rd Foot, le 34th Foot, le 36th Foot, le 67th Foot, le 68th Foot et le 72nd Foot [ou *Duke of Richmond's Foot* Regiment]. ♦**Français**: 7 000 miliciens locaux.

1. Emmanuel-Armand Vignot du Plessis Richelieu, duc d'Agenois, duc d'Aiguillon et pair du Royaume, né le 1er août 1720.
2. Trois bataillons.





Bibliothèque municipale de Pau.

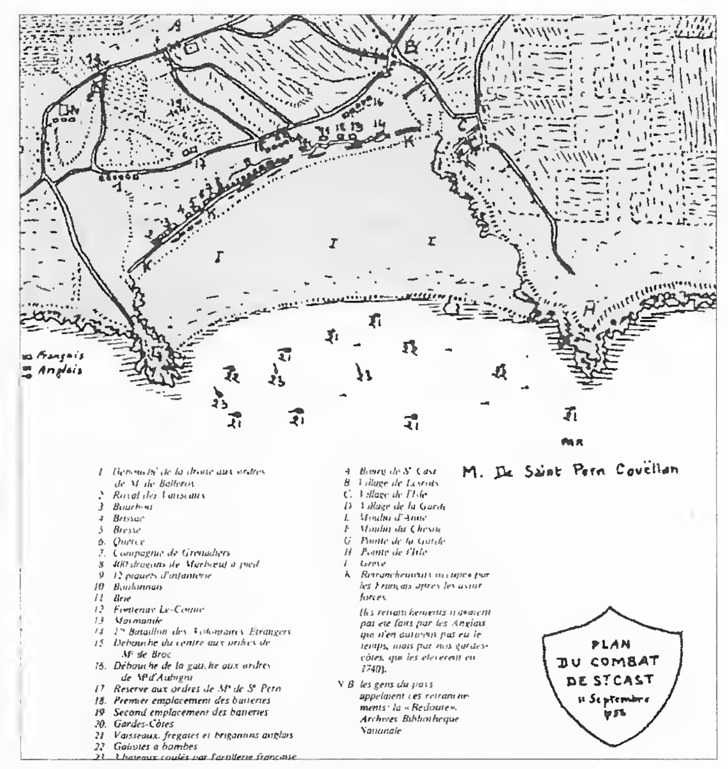
Stratégie ou tactique: Pour expliquer cette marche anglaise, le duc de Luynes estima que les Anglais voulaient attirer, en guise de diversion, les forces françaises de Bretagne dans un endroit éloigné de leur véritable objectif, puis rembarquer et aller surprendre Lorient ou Brest. Mais cette stratégie semble peu probable lorsqu'on pense aux difficultés d'un rembarquement sous le feu de l'ennemi. Il semble bien que l'armée anglaise voulait simplement rester à proximité de sa flotte pour s'y avitailler, pour rembarquer en cas de danger, ou pour utiliser éventuellement l'appui de son artillerie, comme elle l'avait fait maintes fois par le passé[3]. Fraternisation: Selon la tradition, le combat mit face à face un détachement de montagnards gallois et une compagnie de Bretons de Tréguier et de Saint-Pol-de-Léon. Les premiers s'avançaient en chantant un air national également populaire en Bretagne. Les Bretons s'arrêtèrent et se mirent à entonner leur refrain patriotique; les Gallois à leur tour restèrent immobiles et c'est en vain que les officiers des deux troupes ordonnèrent de tirer.

Résumé de l'action: Le 4 septembre, cette flotte commença à débarquer des troupes dans la baie de Saint-Briac. Mais au lieu d'aller immédiatement attaquer Saint-Malo, les Anglais se mirent en marche dans la direction opposée vers Ploubalay, Trégon, et arrivèrent le 6 au bord de l'Arguenon. Le duc d'Auguillon, qui était à Brest, apprit le débarquement et donna l'ordre de concentration à toutes les forces

3. En dépit du fait que certains théoriciens militaires préconisent la suppression des « chemins de repli » pour fouetter le courage des troupes. Voir Sun Tzu.



de Bretagne. Le 8, le duc amorça le mouvement qui devait cerner les Anglais entre la Rance et la baie de Saint-Brieuc. Le 10, les Anglais, commandés par lord Cavendish, parvenaient à Matignon et, par une chance inouïe pour les Français, ils allaient d'eux-mêmes s'enfermer dans la presqu'île de Saint-Cast où les Français pouvaient les verrouiller avec un minimum de forces.



Bibliothèque municipale de Dinan.

Cette marche sur Matignon fut retardée par de multiples accrochages, les Anglais étant harcelés par des francs-tireurs français. Dans la nuit du 10 au 11, des Tirailleurs et des Dragons ne cessèrent de jeter l'alarme chez les Anglais. Le 11 au matin, les derniers renforts français arrivèrent. Le duc d'Aiguillon partagea ses troupes en quatre corps et lança trois colonnes sur Saint-Cast. Voyant cela, les Anglais quittèrent en grande hâte les hauteurs pour s'embarquer dans les chaloupes de leur flotte. Alors, les troupes françaises attaquèrent baïonnette au canon, culbutèrent l'arrière-garde anglaise, malgré le feu très vif des navires, et attaquèrent le gros des forces. Une immense confusion se répandit rapidement au sein des troupes anglaises qui tentaient de rembarquer. Ce fut un véritable carnage. Refoulés à coups de baïonnette, mitraillés sans merci par l'artillerie française, les Anglais se noyèrent par centaines.

Pierre Amiot décrivit la bataille comme suit. « *Le 3 septembre, les gardes-côtes du cap Fréhel indiquent l'approche d'une flotte anglaise de plus de 100 voiles. Feux et fumées signalent de poste en poste l'approche de l'ennemi. Le fort La Latte donne du canon. Des messagers, se relayant de paroisse en paroisse, portent la nouvelle aux chefs supérieurs.*

Cette armada, placée sous le commandement du commodore anglais Howe, mouille au nord de l'île Argot. Le lendemain, elle met à terre une armée d'environ 10 000



hommes placés sous le commandement du général Bligh, dans l'anse de la Fosse, près de la Garde Guérin, à Saint-Lunaire.

Les Anglais établissent leur camp dans la région de Saint-Briac-Saint-Lunaire. Leur but semble une nouvelle attaque de Saint-Malo. Mais le feu très violent des forts de la rade, des corsaires mouillés dans la rivière, sous les ordres de la frégate du roi[4] *et le feu des batteries de la rive droite, font que Bligh renonce à cette conquête.*

Un coup de vent du nord-ouest oblige la flotte anglaise à appareiller pour se mettre à l'abri en rade de Saint-Cast, ce qui force l'armée à faire mouvement vers l'ouest pour rester en contact avec ses vaisseaux.

La nouvelle de ce mouvement est vite connue à Matignon où un bourgeois du lieu, Rioust, des Villes Audrains, décide d'intervenir. Il a été alerté par le chapelain de Sainte-Brigitte, l'abbé Felin, lui-même prévenu par Mr de la Choüe de La Métrie, de Trégon.

Rioust réussit à rassembler une centaine d'hommes des environs [paysans, bourgeois, garde-côtes...].

Cette petite troupe prend position dans les maisons de Guildo, dans les rochers et derrière les haies, sur la rive gauche de l'Arguenon [...]

Le 8 septembre, les Anglais arrivent sur la rive droite et sont accueillis par un feu nourri. Ils croient avoir affaire à une troupe importante. Trois pièces de canon sont amenées qui font feu jusqu'au soir sur les maisons de la rive gauche.

Le prince anglais George, futur George III, qui accompagne les troupes, manque d'être tué par une balle française à une fenêtre du réfectoire des Carmes. On le conduit au couvent de Saint-Jacut où il s'embarque pour rejoindre la flotte.

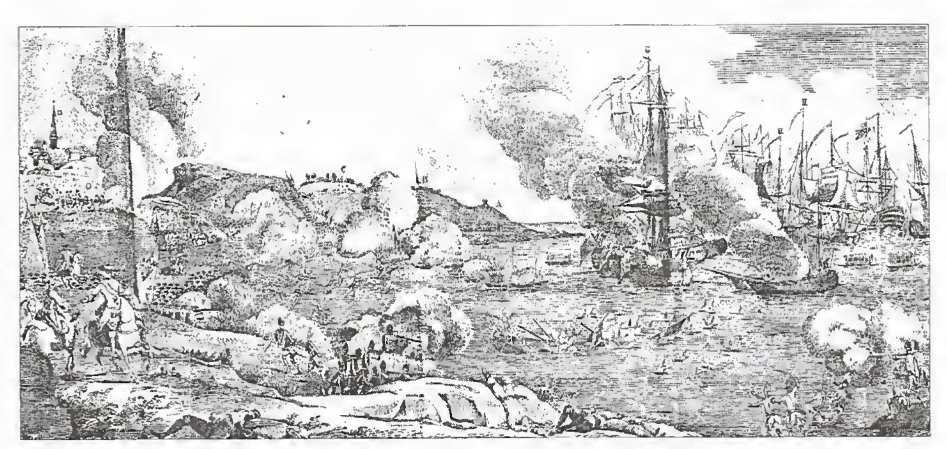
Les Anglais passent quand même la rivière à gué le lendemain et perdent 30 à 40 hommes. Ils se vengent en mettant le pays à feu et à sang. Ce retard dans la marche des Anglais permet au duc d'Aiguillon, commandant en chef en Bretagne, qui se trouve alors à Brest, de rassembler à temps ses troupes : 7 000 hommes répandus sur 250 lieues de côtes, certains à 50 lieues des points de rassemblement désignés : Lamballe et Dinan.

Les Anglais entrent à Matignon le 10 septembre. Tous les habitants ont fui dans la campagne. Maraudage, pillage,... cent excès sont commis par l'Anglais.

A Pléboulle, la population, qui craint l'arrivée des Anglais, prie, dans la chapelle du temple à Montbran [...] Le général Bligh se rapproche de Saint-Cast où sa flotte s'est réfugiée. Le 11 septembre les Anglais commencent le rembarquement des troupes.

4. La RENONCULE.





Bataille de Saint-Cast. Archives de l'Université Laval. [S.A.D.A.P.P.]

Le duc d'Aiguillon a cantonné ses forces à Hénanbihen, Saint-Potan et Pluduno. Elles arrivent sur les hauteurs de Saint-Cast. L'artillerie de marine et l'artillerie côtière se déchaînent. Le duc hésite à attaquer, ce qu'on lui reprochera par la suite.

C'est le comte d'Aubigny qui engage le combat. Les Anglais perdent pied et fuient en débandade. C'est le massacre: 155 tués, 350 blessés du côté français. 1 200 tués, de nombreux noyés, des centaines de blessés, 732 prisonniers dont 30 officiers du côté anglais.

La bataille a duré deux heures et demie. On en parle beaucoup en France...»

VOICI COMMENT UN HISTORIEN ANGLAIS DÉCRIVIT LA BATAILLE :

« *À 03h00 du matin le 11 septembre, les tambours anglais battirent le rassemblement comme d'habitude "afin de bien en avertir les Français" [ironise-t-il]. Tandis que les troupes anglaises se mettaient en marche en une seule colonne "afin de passer le plus de temps possible dans ce déplacement". À tel point que le rembarquement ne commença qu'à 09h00 ! À 11h00 les deux-tiers de l'armée anglaise étaient en sûreté à bord des navires. Ce fut à ce moment que les troupes françaises arrivèrent à bout de souffle sur la colline qui domine la plage. Pendant une heure les Français furent tenus à distance par l'artillerie de la flotte, mais au bout de ce laps de temps, l'artillerie française [enfin en batterie] commença à pilonner la flotte et le rembarquement par un feu précis, et, de ce fait, destructeur. Le général Drury, qui commandait l'arrière-garde anglaise*[5]*, déploya ses troupes en travers de la plage pour couvrir le rembarquement. Les Français s'élancèrent à l'assaut; les deux premières vagues furent repoussées par les Anglais aux abois. Alors, les Français se mirent à pilonner les lignes anglaises qui se désintégrèrent immédiatement. Les embarcations étaient détruites les unes après*

5. 1 400 Guards et les Grenadiers, donc 2 000 hommes en tout.



les autres. Courageusement, Howe menait lui-même ses matelots qui ramaient dans les chaloupes, alors que les boulets français pleuvaient. Ce fut un massacre sans nom. Des 2 000 hommes, 1 000 furent tués et 1 000 faits prisonniers par les Français. Le général Drury fut au nombre des tués.»

Voyant que, de toute façon il ne restait que peu d'espoir pour l'arrière-garde anglaise, la flotte anglaise l'abandonna, décrocha et fit route vers l'Angleterre.

Pertes ♦Sur les 2 500 hommes qui se trouvaient alors sur la plage, les **Anglais** perdirent 1 160 tués et 732 prisonniers. En fait, 600 soldats anglais seulement purent rembarquer[6]. ♦Les **Français** perdirent 445 hommes, tués et blessés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette fois, le débarquement anglais n'avait causé que peu de dégâts matériels; et même si cette bataille fut de moindre importance en fait d'effectifs, elle eut pour résultat de décourager le gouvernement anglais d'organiser des raids sur les côtes françaises.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *The Royal Americans [Regiments]*, Richard Walden, Hale Jr., Clements Library, Ann Arbor, MI, 1944. ♦ *Royal American Regiment, Encyclopedia of the American Revolution*, Mark M. Boatner, McKay, New York, 1974. ♦ *The Papers of Colonel Henry Bouquet*, 8 vol., Directed by Sylvester K. Stevens, P.A. Hist. Comm. Harrisburg, PA, 1940-1942. ♦ *The King's Royal Rifle Corps. A Guide to the Regiments and Corps of the British Army on the Regular Establishment*, J.M. Brereton, Bodley Head, Londres, 1985. ♦ *Bouquet's March to the Ohio, The Forbes Rod*, Edward G.Williams, éditeur, Hist. Soc. of West Pennsylvania, Pittsburgh, 1975.

6. Ce qui ne correspond pas aux «deux-tiers» mentionnés par l'historien anglais.



Saint-Malo. *Raid contre*

Date de l'action: 5-22 juin 1758.

Localisation: Port français. Coordonnées géographiques: 48° 39′ de latitude N., et 02° 01′ de longitude O.

Contexte: Les milices locales étaient organisées le long des côtes de France afin de résister à des débarquements anglais. Des navires de pêche de Saint-Malo, qui croisaient au large des côtes anglaises afin d'espionner les mouvements de troupes, signalèrent[1] la formation d'un camp militaire dans l'île de Wight. Par des marins anglais trop bavards, ils apprirent bientôt que Saint-Malo allait être attaqué.

Plan du camp fortifié établi à Cancale par les Anglais au mois de juin 1758, d'après le croquis original du chevalier Mezin, ingénieur de la place en 1758. Archives de la bibliothèque de Saint-Malo.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnus. ♦**Anglais**: le duc de Marlborough[2].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: armée de débarquement de 15 000 hommes[3], transportés par 100 navires de transport escortés de 15 vaisseaux de guerre. ♦**Français**: inconnus.

1. En 1758.
2. Le Très Noble Charles Spencer, troisième duc de Marlborough (1706-1758), était le fils de Charles Spencer, troisième duc de Sunderland, et de dame Anne Churchill, deuxième fille de John Churchill, premier duc de Marlborough. Il commanda le corps expéditionnaire anglais durant la Guerre de Sept Ans en 1758, mais mourut cette même année et fut remplacé en 1758 par lord Granby.
3. Dont 15 bataillons d'infanterie, 9 escadrons de dragons et 400 artilleurs.

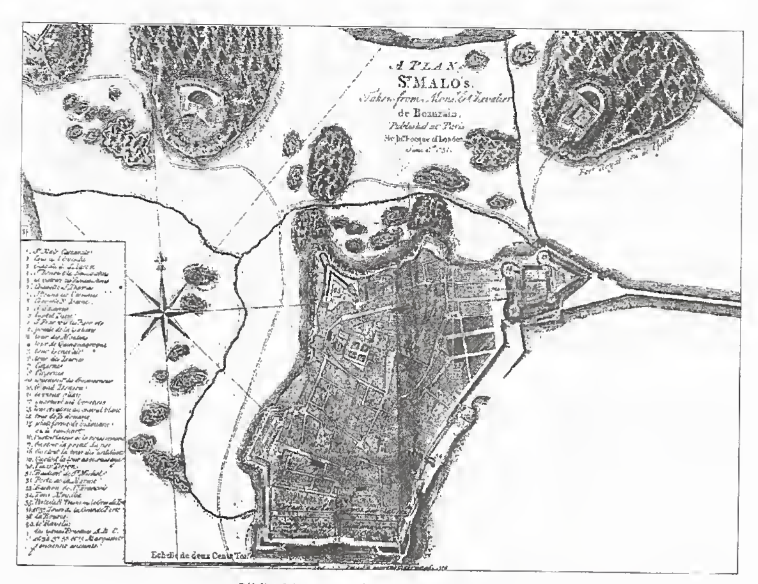


Stratégie ou tactique: La surprise était l'élément-clé de cette guerre de coups de main de type «*frappe et décroche*».

Résumé de l'action: Le 5 juin, les Anglais débarquèrent dans la baie de Cancale. Le fort de Cancale fut détruit au canon. Deux jours plus tard, les Dragons anglais occupèrent les villages de Saint-Servan et de Paramé, brûlèrent les navires qui se trouvaient à Chasle, au Trichu, à La Corderie, et démolirent les magasins à poudre [vides] de Talard. Le 14 juin se déroula une escarmouche entre deux patrouilles d'éclaireurs — quatre dragons français à cheval et huit cavaliers anglais. Après un petit combat les Anglais battirent en retraite. Mais l'artillerie de cette place délogea assez rapidement les assaillants. Après cette tentative, les envahisseurs se dirigèrent vers la rade de Solidor où ils incendièrent tous les navires corsaires de Saint-Malo, puis ils évacuèrent Saint-Servan pour aller assiéger Saint-Malo. Le duc de Marlborough somma la ville de se rendre, mais la garnison refusa et un violent orage incita les Anglais à rembarquer, le 11, et à lever l'ancre le 22.

Pertes ♦**Anglais**: quelques dizaines. ♦**Français**: inconnues, mais de nombreuses femmes violées et plusieurs villages non défendus, brûlés.

Conséquence de cette défaite anglaise: Cette coûteuse expédition de 14 000 hommes n'avait réussi qu'à brûler quelques villages. La flotte anglaise alla croiser devant Cherbourg et Le Havre, afin de voir s'il n'y avait pas mieux à prendre, puis rentra à Portsmouth.



Bibliothèque municipale de Saint-Malo.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Incursion des Anglais à Dol et la garde-côtes du littoral de Saint-Malo au milieu du XVIII*e *siècle*, Michel Duval, in *Le Rouget de Dol*, N° 53, 1er trimestre 1988. ♦*Raid contre Saint-Malo*, Archives de l'Armée, Château de Vincennes, Dossier XD IQQ 101 pt 1Q2 Registres YC 673 à 67. ♦*Gardes côtes et batteries de côtes de la région malouine, 1936*, et *Historique des batteries de Côtes de l'arrondissement de Saint-Malo*, Descottes, J. L. Hénon Editeur. Saint-Servan. ♦*La milice de l'Ancien Régime en Bretagne*, Yvonick Danard et Armelle Gautier, *in Revue historique des Armées*, n° 4, 1996. ♦*La descente des Anglais à Cancale, 5 juin 1758*, Pierre Lepage, in *Le Rouget de Dol*, n° 64, 2e semestre 1993.

Srirangam. Prise de l'île de

Date de l'action: 21 novembre 1759.

Localisation: Île fluviale du Carnate indien. Coordonnées géographiques: 10° 48′ de latitude N., et 78° 41′ de longitude E. Théâtre des opérations en Extrême-Orient[1].

Contexte: Le 20 novembre 1759, veille de la prise par les Français de l'île fluviale de Srirangam (dans les Indes) tenue par les Anglais, avait eu lieu dans la baie de Quiberon, Bretagne, France, la bataille navale des Cardinaux au cours de laquelle une escadre anglaise de blocus avait réussi à empêcher l'escadre française de Brest de rejoindre celle de Toulon. On peut lire les détails de la bataille navale des Cardinaux dans le *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*, du même auteur, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004. P. 109 et suiv. ISBN 2-7637-8061-X.

Monsieur de Lally-Tollendal avait envoyé Crillon à la tête du *Bataillon des Indes* [Européens] et de trois compagnies de Grenadiers européens dans l'île de Srirangam. De Bussy arriva à Wandewash le 30 septembre 1759, le lendemain du départ des Anglais de cette place. Il marcha sur Trivatore qui capitula aussi facilement que les Anglais s'en étaient emparés. De là, il avança sur Arcate et venait de quitter cette ville lorsqu'il reçut de mauvaises nouvelles de Wandewash: l'armée française des Indes recevait peu de fonds et encore moins de ravitaillement; plus d'une année de solde était due aux soldats. Et ces derniers savaient [ou croyaient] que l'escadre française avait apporté des *trésors* que Lally gardait pour lui. Le commandant français était si détesté que n'importe quelle rumeur à son sujet faisait son chemin.

Paradoxalement, la victoire de Wandewash sembla accroître encore la rancune des soldats français. Quelques hommes du *Régiment de Lorraine* ayant été punis pour fautes diverses, l'ensemble du régiment quitta ses quartiers et se dirigea en masse à l'endroit occupé auparavant par le camp anglais. Les officiers d'autres régiments entendirent le tambour et crurent que le camp était attaqué. Quelques mouvements de troupes eurent lieu et le Régiment de Lorraine, mutiné, crut qu'il allait être encerclé. Des négociateurs furent envoyés mais en vain. Les mutinés élurent un chef.

Pondichéry ayant eu vent de la mutinerie, Lally produisit «*sur sa cassette personnelle*» une somme considérable[2]; les membres du Conseil et certains riches commerçants envoyèrent leur vaisselle d'argent au Service de la Monnaie pour

1. Voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757.
2. Ce qui sembla confirmer les soupçons. Lally était de famille noble mais ruinée, et il était venu aux Indes pour redorer son blason.

fabriquer des pièces. La vicomte de Fumel fut dépêché comme négociateur et le régiment français finit par obtenir six mois de solde, l'amnistie, et par retourner à Wandewash. Les troupes de Bussy furent vite contaminées par la mutinerie et, pour calmer les esprits, de Bussy avança lui aussi la solde sur sa propre « cassette ».

Chefs en présence ♦**Français** : le duc de Crillon[3]. ♦**Anglais** : capitaine Joseph Smith.

Effectifs engagés ♦**Français** : 900 soldats français, 1 000 Cipayes et 200 cavaliers indiens. ♦**Anglais** : 1 100 hommes, dont 900 soldats anglais.

Stratégie ou tactique : Les Français attaquaient cette île dans un triple but : d'abord, ils voulaient s'emparer de ce secteur insulaire situé à proximité immédiate de Trichinopoly afin de s'en servir de camp retranché pour assiéger cette dernière ville. Mais l'objectif secret de Lally était d'éloigner les mauvais éléments de l'armée française qui avaient provoqué les mutineries du 17 octobre à cause des retards de solde. De plus, la nécessité pour le commandement français de payer les troupes, qui refusaient de se battre sans solde — on les comprend ! —, le força à essayer de trouver des revenus sur le terrain même. Dans la riche et fertile île de Srirangam, la moisson de décembre qui approchait promettait d'être très abondante et la « *part du prince* » fut estimée à 600 000 roupies. C'était pour les Français aux abois une fortune fort tentante. Ce fut, sans aucun doute, la raison essentielle de cette attaque.

L'attaque se fit par assaut de brèche, celle-ci étant pratiquée par l'artillerie et non pas par la mine.

Résumé de l'action : L'expédition fut confiée à Louis Crillon. Ni la présidence ni le commandement anglais de Trichinopoly ne semblent avoir été au courant de ce projet français jusqu'à ce que ce soit trop tard. L'arrivée de l'armée française fut découverte par hasard lorsqu'une patrouille française fut aperçue. Un détachement anglais envoyé de Trichinopoly réussit à s'emparer d'un soldat français isolé et apprit de cet homme le but officiel de l'expédition française.

Le 20 novembre, les forces de Crillon franchirent le fleuve pour pénétrer dans l'île de Srirangam et s'installèrent devant la façade ouest de la pagode fortifiée[4].

Les Anglais avaient creusé une tranchée pour obstruer la seule porte de la pagode. Derrière, ils avaient construit un parapet pour leurs pièces d'artillerie de campagne. Les Français se mirent d'abord à pilonner le mur et finirent par mettre hors d'usage les pièces de campagne anglaises. Alors, Crillon lança un assaut

3. Louis, duc de Mahon-Crillon, 1718-1796 ; né à Avignon, lieutenant général, puis commandant des armées espagnoles [1780] ; il enleva Minorque aux Anglais en 1782. Il fut alors nommé *capitaine général*, grand d'Espagne et put, dès ce moment, porter le nom de sa conquête Mahon. Au moment de Srirangam, il n'était encore qu'un inconnu.

4. Tenue par 200 Cipayes et 900 irréguliers anglais avec deux pièces de campagne.



contre la grande porte et, malgré une forte résistance, prit la pagode-fortin ; ce qui occasionna le massacre d'une partie de la garnison anglo-indienne.

Jusqu'au 20 novembre 1759[5]*, l'inondation empêcha les Français de Crillon de traverser, afin d'envahir l'île de Srirangam. Ils campèrent alors devant la façade ouest de la pagode dans laquelle le capitaine J. Smith avait posté 300 Cipayes encadrés d'Anglais, 500 Colleries armés*[6] *de longues lances, et deux canons avec des artilleurs anglais*[7]*. Le mur extérieur de la pagode [12 mètres de hauteur] ne pouvait ni être défendu ni escaladé, et, si un canon le démolissait, ce qui serait long, la ruine serait presque infranchissable. La grande porte mesurait 12 mètres de haut, 9 mètres de large et 12 mètres de profondeur. Comme il était difficile d'obstruer une telle surface, un mur de 6 mètres de haut avait été élevé à travers le passage du milieu, et, dans le mur, avait été laissée une ouverture qui n'avait pas de porte. Une tranchée fut donc creusée par les Anglais à travers le passage, en face, et un parapet élevé à l'arrière pour les pièces d'artillerie.*

Au crépuscule, le 21 novembre, les Français firent avancer leurs plus gros canons de siège qui eurent tôt fait d'abattre le mur de partition et de démonter les canons derrière le parapet. Puis, ils s'élancèrent à l'assaut et s'engouffrèrent dans la place en dépit de la forte résistance des Anglo-Indiens. Irrités par leurs pertes, les Franco-Indiens refusèrent de leur accorder quartier durant quelques instants après la cessation de toute résistance[8]. La garnison anglaise de Trichinopoly assista à ce cruel massacre du haut des murs, mais ne fit aucune sortie ni aucune tentative pour leur porter secours. Peu de Cipayes regagnèrent la ville et une des trois compagnies fut entièrement perdue. Joseph Smith reprocha sévèrement à Crillon ce crime barbare, avec raison, même si ce dernier ne l'avait pas ordonné.

Pertes ♦**Anglais** : 200 Cipayes anglais et 900 irréguliers. ♦**Français** : inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le commandement français put enfin payer les arrérages de solde... aux survivants. Les soldats étant des « *hommes qui se faisaient tuer pour vivre* », suivant une formule cynique fort vraie, il était utopique de vouloir leur faire accepter de se battre sans solde.

5. Selon l'Anglais Orme.
6. Un Collerie : race indienne primitive « non aryenne » vivant, selon l'historien Nelson, dans les bois situés entre Maduré et la mer, et selon Orme, entre Trichinopoly et le cap Comorin, à la pointe méridionale de la péninsule indienne. Le nom vient de kallar = *voleurs*. On se doute donc que ce n'était pas le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes.
7. On remarque les variations, quant aux effectifs.
8. Mais jamais avec la permission des officiers, précisa l'Anglais Orme.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Kingship and political practice in colonial India*, Pamela G. Price, Cambridge University Press, Cambridge, 1996. ♦ *Chandernagor ou le Lit de Dupleix*, Georges Tailleur, Africa nostra, Montpellier, 1979. ♦ *Clive and Dupleix; the beginning of empire*, Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989. ♦ *Clive; the life and death of a British emperor*, Robert Harvey, Hodder & Stoughton, Londres, 1998. ♦ *Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire*, dirigé par Rose Vincent, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française*, Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975.

Tête Rouge d'Angus. *Combat de la*

Autre nom: Red Head of Angus.

Date de l'action: mai 1758.

Localisation: La Tête Rouge d'Angus est un cap rocheux et fort escarpé d'Écosse, au nord duquel jusqu'en 1793 les chargements de charbon anglais devaient être dédouanés.

Contexte: Parmi les corsaires français qui écumaient la mer du Nord à cette époque, François Thurot mérite sans doute quelque attention. En 1755, Louis XV le nomma capitaine dans la Marine royale et lui confia la petite corvette la FRIPONNE avec pour mission de continuer de parcourir la mer du Nord afin de perturber le commerce anglais. Avec la FRIPONNE, il captura plus de 60 navires marchands anglais. Il reçut alors deux frégates et deux corvettes. En fait, entre le 1er juin 1756 et le 1er juin 1760, les corsaires français capturèrent 2 539 vaisseaux anglais de commerce et de guerre. Les Anglais, pour leur part, prirent 994 vaisseaux français[1].

En mai 1758, Thurot écumait la côte de l'Écosse, désormais unie à l'Angleterre sous le nom de Grande-Bretagne. Alors qu'il croisait, seul, en vue d'Édimbourg, il entendit parler de quatre voiles. Il se précipita sur les lieux pour se rendre compte qu'il ne s'agissait pas de vaisseaux marchands ordinaires: deux vaisseaux fortement armés et deux frégates, le SOLEBAY [28 canons, capitaine Robert Craig] et le DOLPHIN [28 canons, capitaine Benjamin Harlowe]. Ces quatre vaisseaux venaient de Leith et avaient pour mission de le rechercher.

Chefs en présence ♦**Anglais**: capitaines Robert Craig et Benjamin Harlowe. ♦**Français**: François Thurot[2].

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 2 vaisseaux et 2 frégates. ♦**Français**: L'équipage du BELLE-ISLE [46 canons] de Thurot était composé de près de 500 Français, dont quelques Irlandais et Écossais au service de la France.

Stratégie ou tactique: Canonnade, quelquefois flanc contre flanc; les Français visaient, si possible, les mâtures, et les Anglais la ligne de flottaison, selon leur tactique habituelle.

1. Chiffres de l'historien anglais Grant, *British Battles on Land and Sea*, p. 114.
2. François Thurot (1727-1760), corsaire, puis capitaine de la Marine royale et chef d'escadre, tué au combat de Jurby Point, près de l'île de Man. Né le 22 juillet 1727 près de Dijon, Thurot fit des études de chirurgie avant de devenir « chirurgien » sur un corsaire dunkerquois. En août 1744, il est fait prisonnier et conduit sur un ponton à Douvres; il a 18 ans et réussit à s'échapper. En juillet 1756, pendant la Guerre de Sept Ans, il enlève pendant la nuit un corsaire anglais de 16 canons dans la rade de Douvres et le ramène à Boulogne. Le 15 octobre 1759, il prend le commandement de l'escadre armée de Dunkerque. Le 28 février 1760, il trouve la mort à bord de la frégate le MARÉCHAL DE BELLE-ISLE.



Résumé de l'action: La bataille commença à 7 h du matin au large du cap de la Tête Rouge d'Angus. Thurot fut d'abord attaqué par le DOLPHIN. Ce dernier combattait depuis 90 minutes en compagnie des deux autres vaisseaux, lorsque le SOLEBAY survint; et le combat se poursuivit jusqu'à midi. À ce moment-là, les quatre navires anglais étaient si fortement endommagés qu'ils parvinrent avec peine à décrocher et à retourner à Leith; leur mâture à peu près démolie. Le BELLE-ISLE ne poursuivit pas. Les pertes humaines étaient similaires dans les deux camps, environ 80 hommes.

Pertes ♦**Anglais**: 80 tués. ♦**Français**: 80 tués.

Conséquence de cette défaite anglaise: La course — et non pas la piraterie comme le présentaient les Anglais — continua, pire que jamais, contre le commerce anglais.

SOURCES ET LECTURES: *From King Orry to Queen Victoria. A short and concise history of the Isle of Man*, Edward Callow, Elliot Stock, Londres, 1899. [Les chapitres 14, 15, 16 et 17 sont conscrés à François Thurot.] ♦ *Un corsaire français devenu Prince royal anglais. La singulière histoire arrivée au véritable portrait de François Thurot, le Jean-Bart bourguignon (1727-1760)*, Louis Fournier, Impr. du Nord maritime, Dunkerque, 1922. ♦ *Captain François Thurot*, George Vaughan Chichester Young et Caroline Foster, Mansk-Svenskar publishings, Peel, Isle of Man, 1986. ♦ *Vie du capitaine Thurot*, Nicolas-Joseph Marey, Document électronique, BNF, 1995. Maxwell, *Les archives de la Révolution française*, Reproduction de l'édition de Paris, à l'Imprimerie du Cercle social, 1791. ♦ *Lames de sang, la vie exemplaire de François Thurot, corsaire, capitaine des frégates du roy*, Camille Bailly, Brochon, 1 rue de la Mazière, 2000. [pour lecture seulement]

Thiagar. *Siège de*

Date de l'action: 2 décembre 1760 - 4 février 1761.

Localisation: Ville de la côte du Coromandel, dans le Carnate indien, située à 100 kilomètres au sud-ouest de Pondichéry [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Les Indes françaises croulaient, plus par l'action dévastatrice du commandant en chef Lally-Tollendal que pour toute autre raison.

Chefs en présence ♦**Français**: inconnu. ♦**Anglais**: major Preston.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: 4 000 hommes, dont 500 ou 600 Européens. ♦**Français**: 200 Européens [des Irlandais de Lally-Tollendal], 300 Cipayes et 100 Cafres.

Stratégie ou tactique: Blocus avec bombardement de 65 jours.

Résumé de l'action: Le 4 février, l'importante forteresse de Thiagar capitulait au major Preston, après un blocus et un bombardement de 65 jours durant lesquels 40 Européens[1] avaient déserté les Français pour se joindre aux Anglais; 20 avaient été tués ou étaient morts de maladie et 25 avaient été hospitalisés pour blessures graves. Cent quatorze soldats et 12 officiers furent faits prisonniers de guerre, sans compter 300 Cipayes et 100 Cafres africains. Ils avaient encore des vivres et des munitions pour tenir huit semaines, et de l'eau à volonté; mais ils manquaient de détermination. Au cours des négociations de capitulation, l'officier français se contenta d'exiger que les *officiers* soient rapatriés en Europe, laissant les hommes de troupe européens[2] à la discrétion des Anglais. Les Français furent donc enfermés dans les geôles de Trichinopoly, tandis que les Cipayes et les Cafres furent incorporés sous les couleurs anglaises.

Pertes ♦**Anglais**: Inconnues. ♦**Français**: 20 tués, 25 blessés graves; 126 prisonniers.

Conséquence de cette défaite française: La paranoïa de Lally-Tollendal avait détruit toute l'œuvre de Dupleix. Tout espoir d'un empire français des Indes s'évanouissait. Les Français devaient se contenter de comptoirs commerciaux.

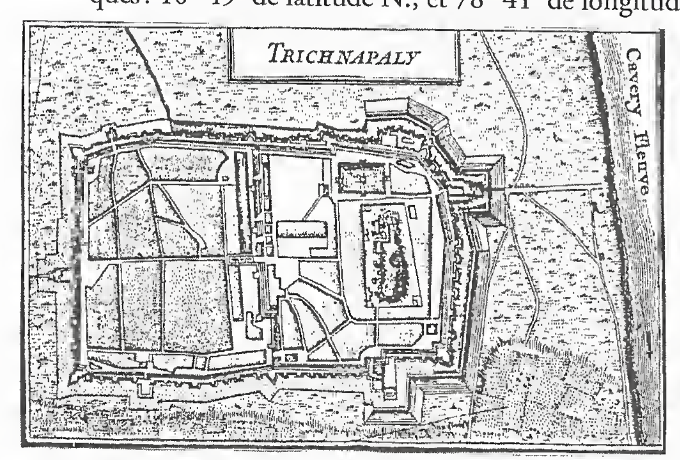
1. Essentiellement des Irlandais du Régiment de Lally.
2. Et les autres; les Cipayes étaient Indiens et les Cafres, Africains.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Historical fragments of the Mogul Empire, of the Morattoes, and of the English concerns, in Indostan, from the year MDCLIX,* Robert Orme, Publié par C. Nourse, Londres, 1782. ♦ *L'Anglais aux Indes,* Johann Wilhelm von Archenholz, 3 tomes, Lausanne, 1791. ♦ *History of Nasir Jung… Moozuffur Jung; … Sallabat Jung,* tiré de l'œuvre de Robert Orme, *in* Hollingsbery (W.) *A History of Nizam Alee Khan,* etc., 1805, Londres, 1805. ♦ *The history of the military transactions of the British nation in Indostan, from the year MDCCXLV,* to which is prefixed a dissertation on the establishments made by Mahomedan conquerors in Indostan. The second edition, corrected by the author, Robert Orme, printed for John Nourse, Londres, 1773-1778, 2 tomes.

Trichinopoly. *Siège de*

Date de l'action: 12 mai 1757.

Localisation: L'un des chef-lieux du Carnate, Indes. Coordonnées géographiques: 10° 49′ de latitude N., et 78° 41′ de longitude E.



Bibliothèque municipale de Pondichéry.

Contexte: La nouvelle de la déclaration de guerre franco-anglaise [17 mai 1756] atteindra l'Inde avec des mois de retard. Le 6 avril 1757, le gouverneur de Pondichéry, Leyrit, envoya d'Auteuil avec 200 Européens et 1 000 Cipayes; leur mission était de faire semblant d'être occupés par une attaque sur le Fort d'Elvasanur[1] et d'autres forteresses de la région, tout en préparant une attaque réelle contre Trichinopoly. Ainsi, les Français s'emparèrent du Fort Elvasanur que les Anglais considéraient comme peu important. Puis soudain, d'Auteuil massa ses forces[2] et, le 12 mai 1757, il occupa l'île de Srirangam, devant Trichinopoly. *Il ne restait pas un seul soldat français pour garder Pondichéry.*

À ce moment, la garnison de Trichinopoly avait 165 Européens [Anglais], 700 Cipayes et 1 000 auxiliaires locaux, le tout commandé par le capitaine Smith. Mais 500 prisonniers français étaient gardés dans la ville.

Chefs en présence ♦**Français**: Monsieur d'Auteuil [de Combault d'Auteuil]. ♦Le colonel John Caillaud, un mercenaire suisse, commandait **les Anglais.** Il deviendra commandant en chef des forces anglaises en 1760.

Effectifs engagés ♦La garnison de Trichinopoly comptait 165 soldats européens, 700 Cipayes et 1 000 auxiliaires. Les forces de Caillaud: 120 Européens et 1 200 Cipayes. ♦**Français**: 150 Européens et 2 000 Cipayes.

Stratégie ou tactique: Ruse: par la désinformation. Caillaud réussit à faire concentrer les Français sur un point, ce qui lui permit d'emprunter un passage non gardé.

1. Situé à quelques kilomètres au nord de la Panar, sur la grand route entre Gingi et Trichinopoly.
2. Soit 150 Européens, 2 000 Cipayes, avec 10 pièces d'artillerie.



Résumé de l'action: Le 14 mai au matin, d'Auteuil traversa la rivière et prit position à la pagode de Wariur[3], d'où il commença à bombarder la ville jusqu'au 20 mai, jour où il envoya l'ultimatum invitant la garnison de la ville à capituler. Ces sommations furent rejetées.

D'Auteuil devait donner le premier assaut le matin du 21, mais il reçut la nouvelle selon laquelle Caillaud [le commandant en chef anglais], à la tête de 120 Anglais et de 1 200 Cipayes, arrivait de Madura au secours de Trichinopoly. Il décida d'occuper les collines au sud et à l'est de la ville. D'Auteuil étira donc de nouveau ses troupes des *Cinq Rocs* au *Rocher Français*, occupant aussi le *Fakir's Tope*, la *Roche d'Or* et le Rocher du *Pain de Sucre*. Tactique qui s'était révélée déplorable durant les sièges précédents sous Astruc et Brénier. De façon à suivre les mouvements des Anglais, il s'était arrangé pour que plusieurs espions se joignent à ces derniers; il communiquait facilement avec eux [sans révéler de quelle façon].

Ainsi, le 25 au soir, il reçut un message annonçant que Caillaud venait d'atteindre Aour[4] et qu'il allait forcer son passage entre les Cinq Rocs et le Pain de Sucre, à la faveur de la nuit. D'Auteuil massa quelques troupes à 800 mètres en face de la Roche d'Or, affaiblissant les autres positions pour augmenter ses effectifs. Mais le rusé Caillaud, ayant fait passer ses troupes par un endroit non gardé, réussit dans le plus grand silence à faire entrer à Trichinopoly l'armée anglaise de secours. Du coup, d'Auteuil décida de lever le siège de Trichinopoly et de rentrer à Pondichéry.

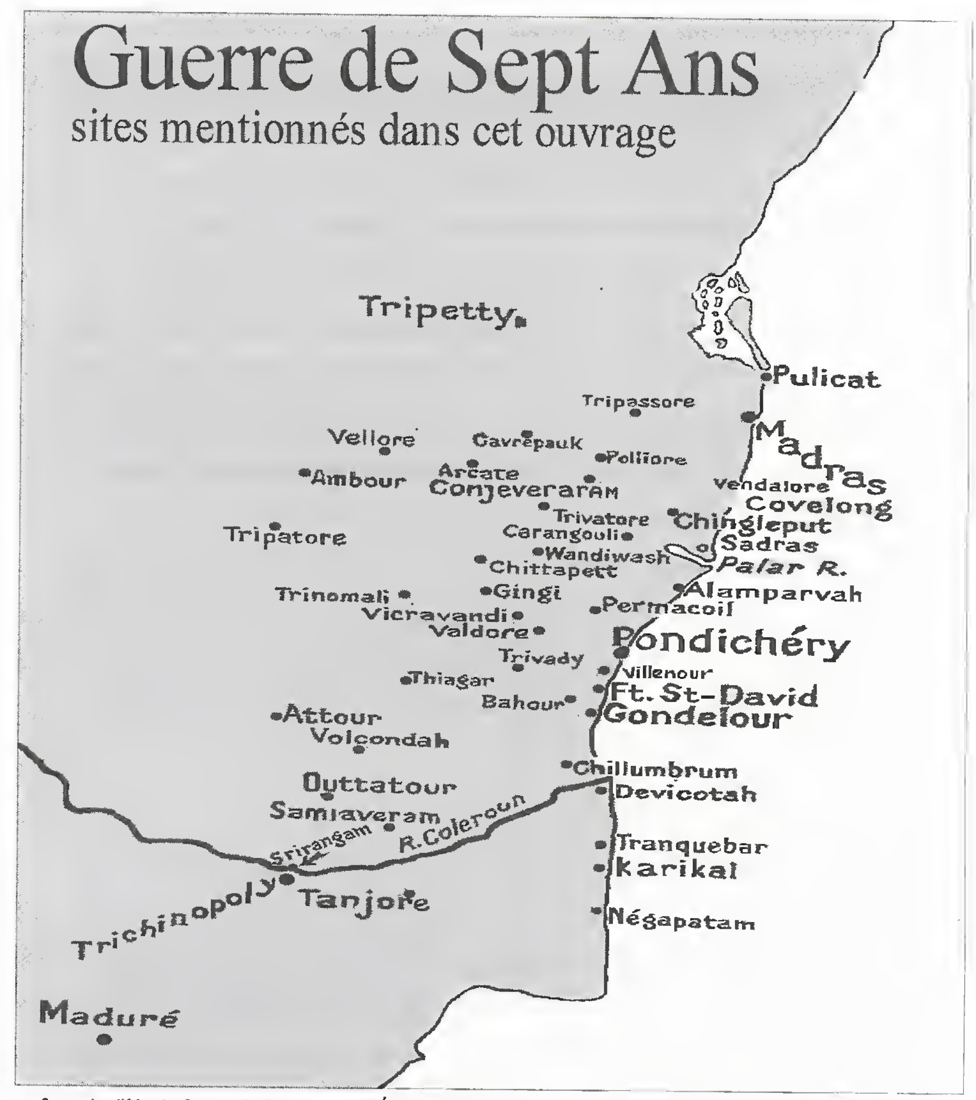
Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite française: Trichinopoly restait l'une des clés du Carnate et sa perte aurait été lourde pour l'Angleterre.

SOURCES ET LECTURES : ♦*History of Trichinopoly prior to the British occupation*, publié à Trichinopoly, 1917. ♦*French Possessions in India*, Departments of State and Official Bodies, Foreign Office. Historical Section, Londres, 1918. ♦*Acts of Sovereigns and other Supreme Authorities. Louis XIV., King, 1643-1715. A Brief Account of the priviledges and immunities granted by the French King to the East India Company, ... of France, etc.*, Londres, 1670. ♦*A new history of the East-Indies, ancient and modern*, [partiellement traduite du français de CMG], Claude Marie Guyon, 2 vol., Londres, 1757. ♦*Un essai d'Empire Français dans l'Inde au dix-huitième siècle.* Dupleix d'après sa correspondance inédite, Tibulle Hamont, Paris, 1881. ♦*Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde*, Gabriel Albert Auguste Hanotaux et Alfred Martineau, 6 tomes, Paris, 1929-34. ♦*History of the French in India, from the founding of Pondichery in 1674, to the capture of that place in 1761*, George Bruce Malleson, Londres, 1868. ♦*History of the Mogul Dynasty in India, from its foundation by Tamerlane, in the year 1399, to the accession of Aurengzebe, in the year 1657. Translated from the French of Father F. Catrou ... founded on the memoirs of Signor Manouchi*, etc... Niccolao Manucci, François Catrou, J. M. Richardson, Londres, 1826. ♦*Les dernières Luttes des Français dans l'Inde et sur l'Océan Indien*, G. B. Malleson, traduit et annoté par Edmond Gaudart, Pondichéry: Bibliothèque Publique, 1932.

3. Située à l'ouest de l'agglomération.
4. Un village situé à 16 kilomètres au sud-est de Trichinopoly.





Carte simplifiée du Carnate indien, région de l'État de Tamil Nadu, avec la toponymie de l'époque reconstituée par l'auteur. Cette région fut le théâtre de la plupart des opérations militaires franco-anglaises en Extrême-Orient. Collection privée de l'auteur.

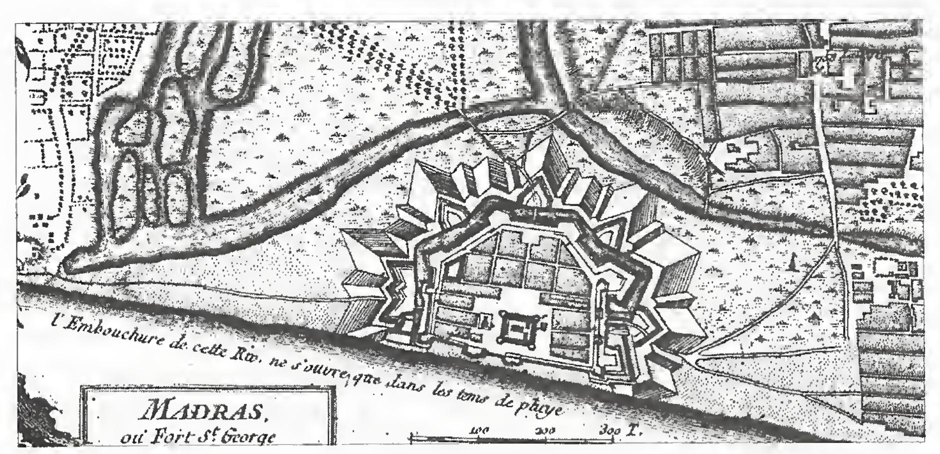
Trinomali. *Siège de*

Date de l'action: Mi-septembre 1757.

Localisation: Ville du Carnate indien. République indienne, à 75 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Pondichéry, à 150 kilomètres au sud-ouest de Madras et à 25 kilomètres à l'ouest de Gingi [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Résumé de l'action: Après avoir pris Chittapet, Saubinet [400 Européens] mit le siège devant Trinomali. La batterie française de siège créa une brèche dans le mur d'enceinte et, après un bombardement d'artillerie, les Français donnèrent l'assaut final et forcèrent la garnison anglaise à capituler. Trinomali tomba ainsi aux mains des Français ainsi que plusieurs autres forteresses du Carnate.

Conséquence de cette défaite anglaise: À la fin, les Anglais ne possédaient plus dans le Carnate que Madras et Fort Saint-David, Arcate, Vellore, Conjeveram, Chengalpat et Trichinopoly.



Archives publiques de Pondichéry.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *Memoirs of Count Lally,... consisting of Pieces written by himself and addressed to his Judges, in answer to the Charges brought against him by the Attorney General... to which are added accounts of the prior part of his life, his condemnation and execution...* F. Newbery, Londres, 1766. ♦ *Règlement pour le traitement du régiment irlandois de Lally, destiné à passer aux Indes orientales...* Louis XV roi de France, Paris, Imprimerie royale, 1756. ♦ *Le Général de Lally, d'après le journal d'Ananda Rangapillé,* Gnanou Diagou, Bibliothèque coloniale de Pondichéry, E. Leroux, Paris, 1944.

Trinomali. *Siège de*

Date de l'action: Août 1758.


Habitations indiennes de la région de Calcutta-Chandemagor. U. Vic Library.

Localisation: Ville du Carnate indien. République indienne, à 75 km à l'ouest-nord-ouest de Pondichéry, à 150 km au sud-ouest de Madras et à 25 km à l'ouest de Gingi [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Le 1er août 1758, l'amiral-comte d'Aché [à la tête d'un vaisseau de guerre de la Marine royale et de huit marchands armés de la Compagnie des Indes] livra à l'amiral George August Pocock [avec sept vaisseaux de guerre de la Royal Navy et deux transports de troupes] la bataille de Tranquebar. Pocock remporta la victoire. Le récit de ce haut fait est présenté aux pages 390 et 391 du *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises,* publié aux Presses de l'Université Laval par l'auteur de cet ouvrage.

Résumé de l'action: Manquant d'argent pour continuer sa campagne contre les Anglais, Lally-Tollendal tenta de préparer une attaque contre Madras. Comme préliminaire, il décida d'envoyer Saubinet reprendre Trinomali. En août donc, Trinomali et quelques autres places fortes d'importance moins grande furent prises d'assaut après un violent bombardement d'artillerie par les Français de Saubinet.

Conséquence de cette défaite anglaise: Mission accomplie, le détachement de Saubinet se regroupa avec les autres à Wandewash.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Les dernières Luttes des Français dans l'Inde et sur l'Océan Indien,* G. B. Malleson, traduit et annoté par Edmond Gaudart, Pondichéry: Bibliothèque Publique, 1932. ♦ *The decisive battles of India. from 1746 to 1849 inclusive,* George Bruce Allen Malleson, publié par l'auteur, Londres, 1885. ♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire,* Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914. ♦*Historical Fragments* (of the Mogul Empire, etc.), Robert Orme, Bangabasi Office, Calcutta, 1905.

Trivadi. *Bataille de*

Date de l'action: 18 juillet 1760.

Localisation: Ville du Carnate indien située à 30 kilomètres à l'ouest-nord-ouest du Fort Saint-David [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, du 12 mai 1757].

Contexte: Makhdum Ali, allié des Français, attaqua un Corps anglais de 180 fantassins, 50 cavaliers et 3 000 Cipayes qui accompagnaient 3 000 Hindous, leur infligea une cuisante défaite et força les survivants à se réfugier à Trivadi.

Chefs en présence ♦**Anglais**: major Moore; Kistnarow. ♦**Franco-Mysoriens**: Makhdum Ali.

Effectifs engagés ♦**Anglais**: près de 6 000 hommes dont 180 Européens 30 Cafres, 50 Hussards et 3 000 Cipayes. ♦**Franco-Mysoriens**: 4 000 cavaliers, 1 000 Cipayes et 200 Européens.

Stratégie ou tactique: Combats de Cavalerie; en mêlée.

Résumé de l'action: Le 17 juillet 1760, les troupes du major Moore et la totalité du Corps d'armée mysorien, avançant par différentes routes, arrivèrent presque à la même heure en vue de Trivadi. Avec Moore, il y avait 180 fantassins européens, 30 Cafres et 50 Hussards; et avec Kistnarow, il y avait 1 600 cavaliers noirs[1] et 1 100 Cipayes. Les Mysoriens comptaient 4 000 cavaliers, 1 000 Cipayes et 200 Européens ou Topasses de l'armée française. Un combat violent s'engagea aux portes de la ville. Selon l'Anglais Orme, ce furent les Cipayes anglais et les cavaliers noirs qui flanchèrent les premiers, puis les Européens fuirent aussi en direction du fort de Trivadi où ils se réfugièrent. Les seuls qui tinrent ferme jusqu'à la fin, même après avoir été abandonnés par les Européens, furent les Hussards, qui furent tous tués ou blessés. Les Européens [Anglais] eurent 15 tués et 40 blessés.

Pertes ♦Lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise: Ce secteur fiscal passa sous juridiction française.

1. Dravidiens des Indes méridionales. Les Cafres étaient des esclaves noirs importés par les Anglais et originaires d'Afrique orientale, alors appelée Cafrerie.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *Chandernagor ou le Lit de Dupleix,* Georges Tailleur, Africa nostra, Montpellier, 1979. ♦ *Clive and Dupleix; the beginning of empire,* Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989. ♦ *Clive; the life and death of a British emperor,* Robert Harvey, Hodder & Stoughton, Londres, 1998. ♦ *Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire,* dirigé par Rose Vincent, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française,* Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975. ♦ *Origines de l'Inde française, Jâne Begum* (l'épouse de Dupleix), Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *Historique et statistique de Karikal,* présentation par François Gros, Joseph Marie Emmanuel Cordier, publications de l'Institut français d'indologie, Pondichéry, 1971.

Trou-du-Diable. Bataille du[1]

Date de l'action: 14 septembre 1763.

Localisation: Entre le Fort Schlosser et le Fort Niagara. Plus précisément, le site du Trou-du-Diable se situe à 5 kilomètres en aval des chutes Niagara, exactement par 43° 08′ de latitude N. et 79° 03′ de longitude O.

Conflit: Guerre de Pontiac, 1763-1766.

Contexte: Alors que la guerre de Pontiac faisait rage, que Bouquet était passé à deux doigts d'être exterminé à Bushy Run et que Dalzell effectuait sa fatale sortie contre le camp de Pontiac, sir William Johnson avait dépêché des courriers aux Six Nations iroquoises afin de réunir, en toute hâte, un conseil à *Johnson Hall* [7 septembre 1763], dans le but de raviver, au moins pour un moment, l'alliance anglo-iroquoise et ainsi d'empêcher ces derniers de se joindre à l'insurrection des troupes francophiles de Pontiac.

Chefs en présence ♦Le colonel Philip Stedman commandait la colonne logistique anglaise.

Effectifs engagés ♦74 soldats anglais au total. ♦Probablement 150 ou 200 Indiens.

Stratégie ou tactique: Le Fort Niagara était un maillon important dans la ligne de communication entre New York et les Grands Lacs. Les convois logistiques remontaient la rivière Niagara jusqu'à l'actuel site de Lewiston. De là, un *portage* de plusieurs kilomètres suivait les rives jusqu'au Fort Schlosser, en amont des chutes. Les falaises qui bordent la Niagara étaient alors couvertes de forêts. Cinq kilomètres en aval des chutes sur la Niagara, la falaise sur la rive est était entaillée par une faille très profonde, un précipice nommé le *Trou-du-Diable.*

Ce furent les Indiens sénécas, l'une des Six Nations iroquoises, qui attaquèrent les Anglais au Trou-du-Diable. Ils habitaient la vallée de la Genesi. Ils furent les seuls Iroquois à refuser de participer au Grand Conseil anglo-iroquois du 7 septembre, lancé fort intelligemment par sir William Johnson[2]. Ils avaient

1. Bataille de la Route du Portage.
2. Sir William Johnson [1715-1774] fut un héros des dernières *French & Indian Wars.* Johnson immigra dans les Treize Colonies anglaises en 1737. Il réussit à se faire allouer tant de terres qu'il devint rapidement l'un des plus riches propriétaires terriens d'Amérique. Extrêmement habile avec les Indiens aussi, il finit par acquérir une grande influence au sein des tribus iroquoises; d'autant plus que, sa femme [allemande] étant décédée, il épousa successivement deux Iroquoises, la deuxième étant la sœur même du célèbre leader indien Joseph Brant. Ces liens lui permirent d'accroître encore plus son immense fortune. En 1746, il fut nommé colonel de la Ligue des Six Nations iroquoises. Il fut le grand organisateur et fournisseur [d'armes et de munitions] des commandos iroquois qui venaient attaquer les fermes isolées et les villages français de Nouvelle-France, ou qui se joignaient aux troupes anglaises. Au Congrès d'Albany [1754], il mena les négociations avec les Six Nations iroquoises; avec une finesse inouïe, il réussit à leur faire prêter serment de fidélité et à les garder loyaux au moins durant les sept années suivantes — période

déjà rejoint les troupes de Pontiac. L'attaque fut une double embuscade, car les secours tombèrent aussi dans un deuxième piège tendu par Pontiac. Le gouvernement anglais utilisait des chefs qui parlaient français afin de faciliter les communications et les rapports avec les Indiens.

Résumé de l'action: Le 13 septembre, une longue colonne anglaise de chariots logistiques et de chevaux suivait le portage vers le Fort Schlosser. Le lendemain, 14, elle était de retour sous la garde de 24 soldats. Soudain, au niveau du Trou-du-Diable, ces hommes furent accueillis par une salve de coups de fusil. Puis les Indiens se lancèrent à l'assaut de la colonne qui s'éparpilla. Le colonel Stedman, seul à monter un cheval, s'enfuit aussitôt avec sa monture. Les 24 hommes furent massacrés et précipités dans le Trou-du-Diable.

Les coups de feu furent entendus par une unité de 50 soldats qui occupait un camp fortifié près du débarcadère du portage, en aval de Niagara. Les soldats se mirent immédiatement en formation pour se porter au secours du convoi. Mais Pontiac, en bon tacticien formé durant la Guerre de Sept Ans, avait prévu cette réaction et avait envoyé un détachement se poster en embuscade à deux kilomètres dans la direction du débarcadère. Les soldats anglais, qui avançaient avec hâte et sans précaution aucune, tombèrent tête baissée dans le barrage; et, après une première décharge, la moitié des effectifs mordait la poussière, tandis que les Indiens se lançaient à l'assaut des survivants. Ces derniers s'éparpillèrent, furent poursuivis, abattus et scalpés.

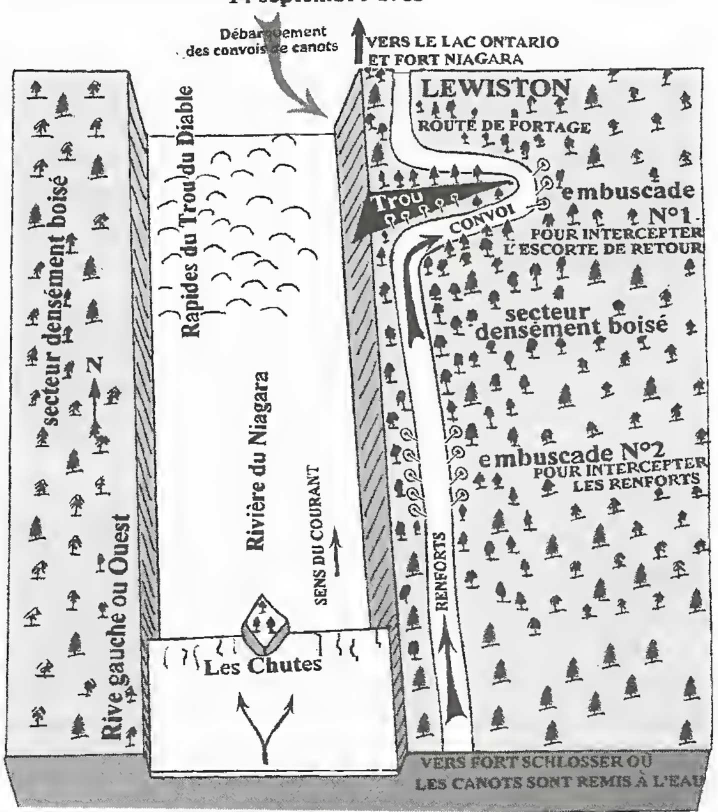
Pertes ♦Au total, les Anglais eurent 70 tués. ♦Les pertes de Pontiac furent extrêmement faibles.

Conséquence de cette action: La campagne de 1763 avait été désastreuse pour l'armée anglaise aux prises avec Pontiac. De Bedford, le capitaine Écuyer, mercenaire suisse au service de l'Angleterre, écrivit en français le 13 novembre 1763 à son compatriote Bouquet. Il se plaignait amèrement des colons anglais et des soldats, dont 18 avaient déserté en 5 jours: «*J'ai 22 ans de service et jamais je n'ai rien vu de pareil: une bande de mutins, de bandits, de coupe-gorge, spécialement les Grenadiers. J'ai été obligé après une patience inimaginable d'en faire fouetter deux, sans Cour martiale. L'un voulait tuer le sergent et l'autre voulait me tuer [...] Par pitié, laissez-moi partir cultiver des choux*[3]... » Bouquet lui-même écrivit le 20 juin

critique de la Guerre de Sept Ans qui permit aux Anglais d'étouffer la Nouvelle-France par blocus maritime et de se débarrasser des Français d'Amérique du Nord. Le ton à l'égard des Iroquois changea radicalement par la suite [après la cession de la Nouvelle-France], mais il était trop tard; sans appui des Français, les Indiens durent se soumettre ou mourir. Les territoires iroquois furent eux-mêmes soumis au nettoyage ethnique sans que sir William Johnson sévisse contre les *wolfers* [qui tuaient les loups et les Indiens]. Non seulement il n'intervint pas, mais il conseilla froidement aux Indiens de ne pas chercher à se venger des blessures physiques ou morales qu'ils pourraient recevoir des Anglais, de peur d'aggraver leur cas; par contre, il les invita à livrer à la justice ceux des leurs qui pourraient se rendre coupables de crimes contre les Anglais.

3. Parkman; voir *in fine* The Conspiracy of Pontiac.





Collection privée de l'auteur.

1764 à Gage, le successeur d'Amherst, pour lui offrir sa démission [que Gage refusa], car il était révolté par le comportement de la soldatesque.

Gage dressa, enfin, les plans de la campagne d'été 1764 destinée à se rendre maître du territoire définitivement cédé par la France à l'Angleterre au traité de Paris. Deux armées devaient pénétrer dans ces *zones sensibles.* Dans un but de bons offices et de communication avec les Amérindiens, les deux commandants en chef parlaient parfaitement le français.

- La première, commandée par Bouquet, devait partir du Fort Pitt et pénétrer chez les Loups[4] et les Chaouanons[5] de la vallée de l'Ohio.
- La seconde, sous les ordres du colonel Bradstreet, devait dépasser les lacs et forcer les tribus, de Détroit et au-delà, à la soumission sans condition.

4. C'est-à-dire les Delawares.
5. Aujourd'hui Shawanoes.



La concentration des troupes eut lieu à Albany[6]. Vers la fin de juin, prit place le départ vers l'ouest. L'itinéraire remontait la vallée de la Mohawk, traversait le lac Oneida et descendait l'Onondaga. Les petits transports fluviaux, chargés des 1 400 hommes, passèrent devant Oswego et débouchèrent dans le lac Ontario. L'armée campa autour du Fort Niagara. Autour de ce fort campaient aussi 2 000 délégués indiens provenant de nombreuses tribus convoquées pour un Grand Conseil par des messagers de sir William Johnson. Pour appuyer ses convocations, *Johnson avait menacé de détruire ceux qui ne viendraient pas.* Les tensions restaient fortes ; plusieurs soldats qui s'isolèrent, pour diverses raisons, furent assassinés aux abords du fort.

Des traités individuels furent signés avec les tribus, à grand renfort d'eau-de-vie. Lorsque les députés indiens furent repartis, l'armée continua sa progression vers le Fort Schlosser puis vers le sud du lac Érié. Là, elle fut rejointe par les députés Loups et Chaouanons, qui venaient faire leur soumission et signer le traité de paix.

L'hiver 1765-1766 passa calmement. Les Indiens furent soigneusement désarmés[7] par les Anglais, si bien que, ayant perdu l'habitude d'utiliser les armes de leurs ancêtres, arcs, flèches et lances, ils en étaient réduits à la famine. De plus, les colons anglais et les *wolfers*, qui voulaient occuper tout le territoire, se mirent à massacrer les individus ou familles indiennes isolés, en Virginie et dans l'ouest de la Pennsylvanie ; certains, un peu moins barbares, humiliaient les Amérindiens par des brimades ou abusaient d'eux de façon à s'approprier leurs terres en les forçant à fuir. N'ayant ni armes ni personne à qui se plaindre, les survivants migraient vers l'Ouest.

Le 23 juillet 1766, Pontiac alla présenter sa capitulation à sir William Johnson, au Fort Oswego. C'est à cette occasion que *Johnson conseilla aux Indiens de ne pas chercher à se venger des blessures physiques ou morales qu'ils pourraient recevoir des Anglais ; par contre il les invita à livrer à la justice ceux des leurs qui pourraient se rendre coupables de crimes contre les Anglais.* L'une des phrases finales de son discours fut : « *De moi vous entendrez toujours ce qui est vrai et bon...* » Au fond, au-delà du cynisme le plus désespérant, c'était la triste voix de la sagesse pour éviter le pire... les massacres. On peut imaginer le désespoir des Indiens.

Au printemps de 1767, face aux massacres d'Indiens isolés et aux humiliations incessantes, l'agitation reprit depuis les Grands Lacs jusqu'au Potomac. Le mécontentement fut mis sur le compte de Pontiac, et le gouvernement colonial, peu soucieux de mettre en lumière les vraies raisons de l'insurrection, chercha l'occasion de se débarrasser de lui.

6. Capitale de l'État de New York.
7. De leurs armes à feu seulement.




Assassinat de Pontiac par un Indien soudoyé par un commerçant anglais. Archives de l'Université Laval.

En avril 1769, Pontiac, dont on avait annoncé la mort par assassinat à plusieurs reprises, reparut chez les Illinois. Peu après, il se rendit à Saint-Louis du Missouri voir le Français Monsieur de Saint-Ange, qui commandait la garnison de Saint-Louis pour le compte de l'Espagne[8]. Cela fait, il rendit visite à Pierre Chouteau, et ce dernier se remémora toute sa vie cette visite : *Pontiac était vêtu en officier de l'armée française;* le général Montcalm lui avait conféré le grade de capitaine durant la Guerre de Sept Ans et Pontiac avait conservé son uniforme. Il séjournait à Saint-Louis-des-Illinois depuis trois jours lorsqu'il entendit parler d'un rassemblement d'Indiens à Cahokia, de l'autre côté du fleuve Mississippi. Comme Pontiac exprimait le désir d'y aller, Saint-Ange essaya de l'en dissuader, lui rappelant que Cahokia se trouvait désormais en territoire anglais. Pontiac répondit qu'il n'avait pas peur de mourir. Il partit donc en canot avec quelques amis et ne revint jamais.

Cahokia était plein d'Indiens Illinois. Il y avait dans le village un marchand anglais nommé Williamson qui décida aussitôt de profiter de l'occasion pour faire assassiner Pontiac. Mais, sachant qu'il risquait sa vie en le faisant lui-même, il enivra un Indien Illinois et lui promit une forte récompense s'il tuait le chef légendaire. Quelques heures plus tard, dans la forêt toute proche, le grand chef Pontiac eut le crâne fracassé par la lame d'une hache. Dès que la nouvelle se répandit, les Indiens furieux prirent les armes. Monsieur de Saint-Ange vint réclamer le corps et l'enterra avec tous les honneurs militaires dus à un grand chef de guerre, près du Fort de Saint-Louis-des-Illinois.

Certains historiens prétendirent que Pontiac fut assassiné par ordre d'un gouverneur anglais, lors d'un conseil où Pontiac avait été invité dans ce but.

Pour venger ce meurtre, les tribus du nord, et en particulier les Outtaouais, vinrent anéantir les trois tribus illinoises : les Péorias, les Kaskakias et les Cahokias. Des Péorias, il ne resta qu'une trentaine de familles qui furent provisoirement reçues dans le fort anglais. Puis ces familles déménagèrent sur les rives de la

8. La Louisiane avait été donnée à l'Espagne.

Wabash où elles furent exterminées l'hiver suivant par d'autres Indiens. Les seuls gagnants de ces massacres furent les colons anglais qui, non seulement réussirent à se débarrasser de Pontiac, mais encore libérèrent les terres indiennes pour de nouveaux colons.

Ainsi se termina cette guerre du désespoir, dite *Guerre de Pontiac.*

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Henry Bouquet and British Infantry Tactics on the Ohio Frontier, 1758-1764. In The Sixty Years' War for the Great Lakes, 1754-1814,* Charles E., Brodine Jr, East Lansing, Missouri State, 2001. ♦ *The Annals of the King's Royal Rifle Corps,* Lewis Butler, 6 vol., Murray, Londres, 1913. [Vol. I covers Seven Years' War, Pontiac's War, and Am Rev War.] ♦ *Uniforms of the British Army in North America, 1761,* René Chartrand, Mil Coll & Hist, 1972. ♦ *The Savage Years,* Brian Cornell, Harper, NY, 1959.

Uttamatour. *Siège d'*

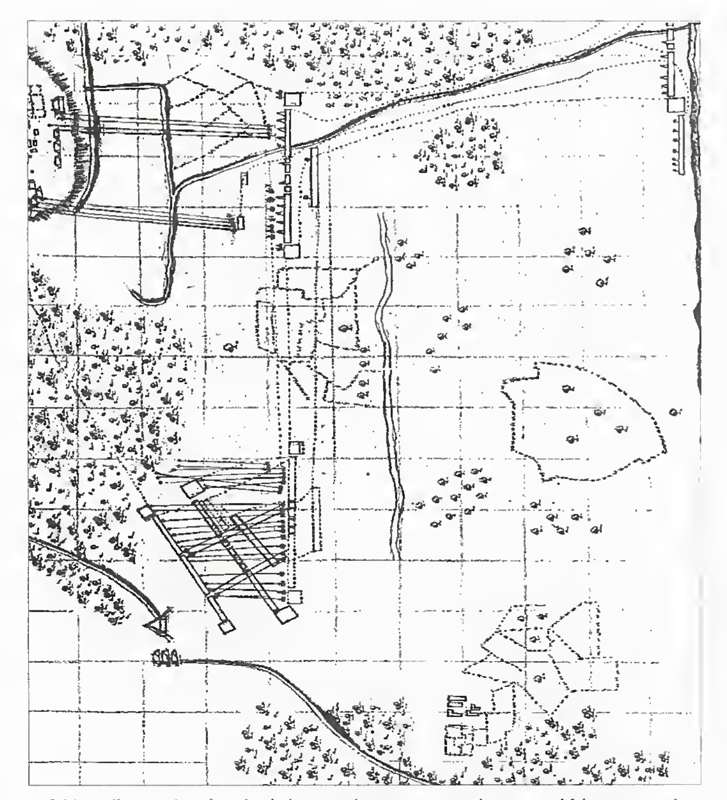


Schéma d'un combat dans les Indes, avec les mouvements de troupes, hâtivement tracé sur le terrain par un officier français. Archives municipales de Pondichéry.

Date de l'action: 1er juin 1757.

Localisation: Aujourd'hui *Uttamapālaiyam*, ville des Indes située à 150 kilomètres au sud-ouest de Trichinopoly, Carnate. Coordonnées géographiques: 9° 48′ de latitude N. et 77° 20′ de longitude E.

Contexte: Pendant le siège de Trichinopoly, les autorités anglaises de Madras, qui pensaient que ce siège s'éterniserait, décidèrent de faire une diversion.

Chefs en présence ♦Anglais: colonel John Adlercron. ♦Français: colonel Saubinet.

Effectifs engagés ♦Anglais: 430 Européens[1] et 800 Cipayes. ♦Français: 400 Européens et 200 Cipayes.

Résumé de l'action: Pour effectuer cette mission de diversion, le colonel Adlercron, avec 430 Européens et 800 Cipayes, se jeta sur Uttamatour, tenue par quelques Français [10 artilleurs métropolitains et 100 Cipayes] et s'en empara. La ville fut reprise par les Français quelques jours plus tard[2]. Tandis qu'ils s'en emparaient, les Anglais ne réussirent pas à se saisir de la petite garnison française d'Uttamatour qui faussa compagnie aux assaillants et se replia sur Wandewash, l'une des villes les plus importantes du Carnate, à 100 kilomètres au sud-ouest de Madras.

Apprenant qu'Adlercron assiégeait Wandewash avec 430 Européens, 800 Cipayes, de l'artillerie et des soldats locaux, le gouverneur français envoya

1. Anglais et mercenaires suisses.
2. Par Saubinet avec 400 soldats français.



Saubinet pour leur faire lever le siège. La garnison comprenait quelques artilleurs français. Le 1er juin 1757, Saubinet avec 400 Européens et 200 Cipayes arriva devant Wandewash et trouva la ville entre les mains des Anglais. Mais ces derniers, en apprenant l'arrivée des Français, abandonnèrent la place et retraitèrent immédiatement vers Madras. Adlercron se vengea contre les habitants en brûlant inutilement les maisons de la ville.

Conséquence de cette défaite anglaise: Après avoir repris Uttamatour, Saubinet se retira près de Wandewash où il se construisit un camp retranché à un kilomètre et demi devant la ville afin de la défendre. Dès qu'Adlercron apprit cela, il fit demi-tour et vint s'installer à six kilomètres à peine des Français. Mais, quoique ayant des forces légèrement supérieures [430 Européens contre 400], il préféra ne pas attaquer ces derniers. Les deux armées restèrent six semaines face à face, puis Adlercron battit en retraite le 26 juillet 1757 vers Conjeveram, ville défendue par une grosse pagode fortifiée.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *The Dangers of British India from French invasion and missionary establishments, to which are added some account of the countries between the Caspian Sea and the Ganges,* David Hopkins, Londres, 1808. ♦ *The War of the Austrian Succession.- Clive in Bengal, 1756-60.-The Seven Years' War.-Bengal, 1760-72.-The Carnatic, 1761-84,* Henry Herbert Dodwell, Cambridge History of the British Empire. vol. 4, Londres. ♦ *The English and French in India. (1720-63.) - Clive and Warren Hastings,* Paul Ernest Roberts, in Acton (J. E. E. D.) Baron Acton. *The Cambridge Modern History,* etc., vol. 6. 1902, etc., Londres, 1902. ♦ *De l'Inde, ou réflexions sur les moyens que doit employer la France relativement à ses possessions en Asie,* J. A. Le Brasseur, publication à Paris, MDCCCX, 1790.

Vellinghausen. *Bataille de*

Date de l'action: 15-16 juillet 1761.

Localisation: Rhénanie, à 100 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Kassel. Coordonnées moyennes: 51° 30′ de latitude N.; 08° 30′ de longitude E., Allemagne[1].

Contexte: La Guerre de Sept Ans faisait rage en Allemagne, champ de bataille des grandes puissances européennes.

Chefs en présence ♦**Anglo-alliés**: Ferdinand, duc de Brunswick et de Luneville[2]; l'Erbprinz[3]; général Granby[4]; lieutenant général Conway; lieutenant général prince von Anhalt; lieutenant général Mostyn... ♦**Français**: maréchal Charles de Rohan, prince de Soubise[5]; maréchal Victor-François, duc de Broglie [1718-1804][6].

Effectifs engagés ♦80 000 **Français**; 35 000 seulement furent engagés. ♦80 000 **Anglo-Alliés.**

Stratégie ou tactique: Absurde *double commandement* français: Soubise et de Broglie. Presque aucune troupe de Soubise n'avait participé à cette action, malgré le succès de ce dernier contre les Alliés. La réserve française de *Borgeln* était intacte.

Le plan d'attaque suivant fut adopté par les Français: l'armée de de Broglie, alors à Erwitte, à six kilomètres au sud de Lippstadt[7], devait avancer le 12 juillet sur Hultrop. Couverte par deux colonnes; la *colonne de droite* commandée par Clausen devait capturer **Vellinghausen**, la *colonne de gauche* [Belsunce] devait secourir **Nateln**. L'armée de Soubise, alors à **Soest**[8], engagerait l'ennemi le long de la Salzbach. Le corps du prince de Condé marcherait, juste au nord de l'Ahse, derrière les flancs des deux armées et maintiendrait le contact entre elles. La réserve tactique stationnerait à Borgeln, prête à marcher d'un côté ou de l'autre de l'Ahse, pour aider au succès ou pour couvrir une retraite éventuelle.

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
3. Qui était prince héréditaire de Brunswick (ou Hanovre).
4. Le lieutenant général John Manners, marquis de Granby, naquit en 1721. Il était l'aîné du troisième duc de Rutland. Il commandait le contingent anglais de l'armée de Ferdinand de Brunswick. Il mourut à Scarborough, le 18 octobre 1770.
5. Charles de Rohan, prince de Soubise [1715-1787]. Maréchal de France né à Paris. Il dut à la protection de madame de Pompadour le commandement de l'armée française pendant la Guerre de Sept Ans. Il venait d'être vaincu à Rossbach par le roi Frédéric de Prusse [1757], mais la maîtresse du roi lui avait évité la disgrâce. Il fut un habile courtisan très manipulateur, mais un chef militaire sans valeur.
6. Le maréchal de France, duc Claude-Victor-François de Broglie-Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.
7. Lippstadt: 51° 41′ de latitude N.; 08° 20′ de longitude E.
8. Soest: 51° 34′ de latitude N. et 08° 06′ de longitude E.

Finalement, deux colonnes spéciales opéreraient contre le flanc sud et l'arrière allié: l'une sous Dumesnil avec 30 escadrons de Cavalerie et 13 bataillons d'Infanterie contre Werl et Budberg, et l'autre [Voyer] avec 14 escadrons et 12 bataillons agirait à partir de Unna et couperait la route de Werlhamm.

Résumé de l'action: Le 11 juillet 1761, les deux chefs français se rencontrèrent; leurs forces combinées totalisaient 80 000 hommes. Le terrain favorisait l'action d'Infanterie plutôt que les charges de Cavalerie.

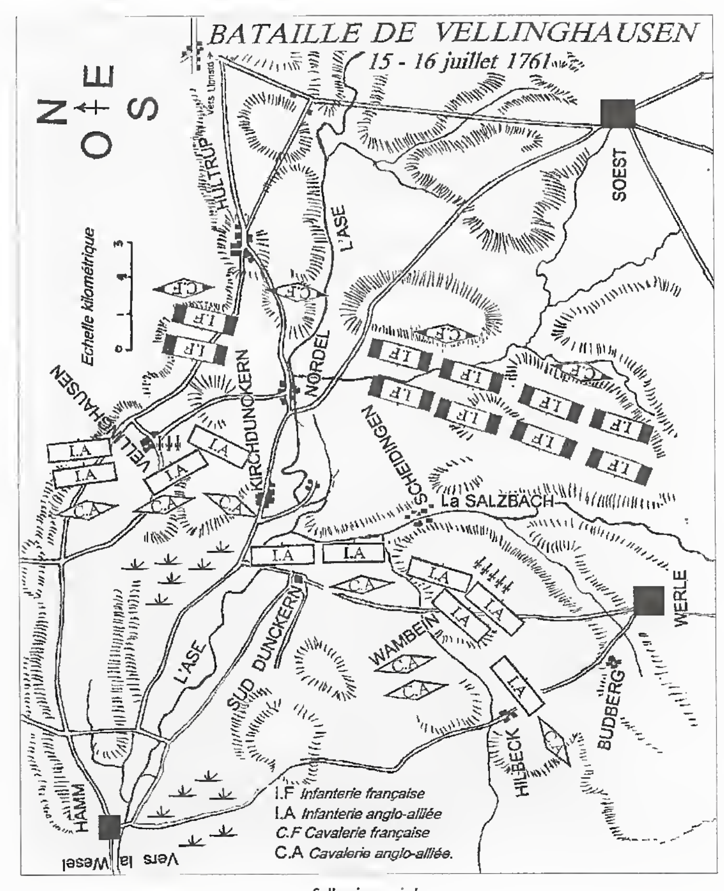
Un plan d'attaque fut adopté par les Français[9]. Ces mouvements offensifs prévus pour le 12 juillet ne commencèrent que le 15. À 17 h ce jour-là, les colonnes de de Broglie s'ébranlèrent. À gauche, Nateln fut prise après quelque opposition. À droite, la brigade anglaise de Sandford et les bataillons de Highlanders écossais furent aussi furieusement attaqués. Ils commencèrent par fléchir puis se ressaisirent et réussirent à s'accrocher au terrain. Les deux bataillons allemands de la King's Legion tinrent bon. De Broglie envoya en avant une brigade d'Infanterie et mena personnellement un régiment[10]. Les Anglais reculèrent sur quelque distance jusqu'à ce que Wutginau surgisse pour stabiliser le front en se plaçant à la gauche de Granby. Le combat se poursuivit jusqu'à la nuit.

Voyant que les troupes de Vellinghausen avaient beaucoup souffert, de Broglie vint les relever durant la nuit avec deux brigades d'Infanterie moins fatiguées et se prépara à renouveler l'attaque à l'aube. Il ordonna aussi à Condé, qui se trouvait près de Nateln, de se mettre en marche et de s'arranger pour se faire remplacer dans ses positions par la réserve de Borgeln. Si Condé avait immédiatement fait mouvement, il aurait pu intervenir en attendant sa relève de Borgeln.

Durant la nuit, Ferdinand ordonna à Granby et à Wutginau de tenir leurs positions à tout prix. Anhalt devait traverser l'Ahse et se déployer à la droite de Granby. La brigade d'Infanterie anglaise de Howard dut aussi traverser l'Ahse et se déployer à la droite d'Anhalt. Conway, avec ses deux brigades d'Infanterie anglaise, prit la place laissée par Howard. Les troupes de l'extrême aile droite restèrent en position, et le vide entre eux fut comblé par les Hanovriens de Halbertstadt, de Bartheld et de Bose. Les brigades de Cavalerie d'Anhalt, de Howard et de Conway se placèrent en réserve tactique sous leurs chefs respectifs. Spörcken reçut l'ordre d'envoyer sept escadrons de Cavalerie et sept bataillons d'Infanterie [de Wolff] *via* le pont d'Untrop, afin d'appuyer Wutginau à l'extrême aile gauche.

9. Voir la section Stratégie ou tactique.
10. L'exemple était excellent pour stimuler les troupes.





Collection privée.

Le 16, à l'aube, tout était prêt; Ferdinand avait 40 000 hommes face aux 50 000 de Soubise, et 40 000 avec toute son artillerie lourde face aux 30 000 de de Broglie. De Broglie lança un assaut avec des troupes fraîches. Le combat dura quatre heures, confus, presque au corps à corps, et sans succès apparent d'aucun côté. Ce fut alors que Wolff, déployé sur la gauche de Wutginau et appuyé par l'artillerie établie sur le mont Dinkenberg, attaqua le flanc droit français au moment où les Français se préparaient à l'attaque. L'artillerie entra en action pour couvrir cette avance. Ferdinand remarqua une certaine confusion parmi les Français et ordonna aussitôt l'assaut général. Cela jeta le désordre dans les rangs français qui commencèrent à reculer. Vers 10 h, la balance penchait du côté allié. Les Français rétrogradèrent en très bon ordre jusqu'à Hultrop où stationnait leur arrière-garde.

Pendant ce temps, Soubise avait attaqué à Scheidingen les forces britanniques du lieutenant général Conway, la Brigade des *Guards* britanniques, ainsi que les quatre régiments du major général Townshend[11] et les avait mis en déroute.

Aussitôt, Ferdinand galopa jusqu'à l'Erbprinz. En chemin, il ordonna aux troupes du lieutenant général prince von Anhalt et à l'artillerie de repasser l'Ahse et de venir prêter main-forte aux Anglais en très mauvaise posture et en pleine déroute. Mais avant que ces renforts n'arrivent, les Français de Soubise, qui avaient

11. 8th, 25th, 50th, et 20th Foot Regiments.



appris que de Broglie se repliait, avaient fait de même malgré leur victoire. Les Alliés trop contents de s'en tirer à si bon compte ne firent plus aucun mouvement menaçant en direction des Français, qui s'éloignèrent en bon ordre.

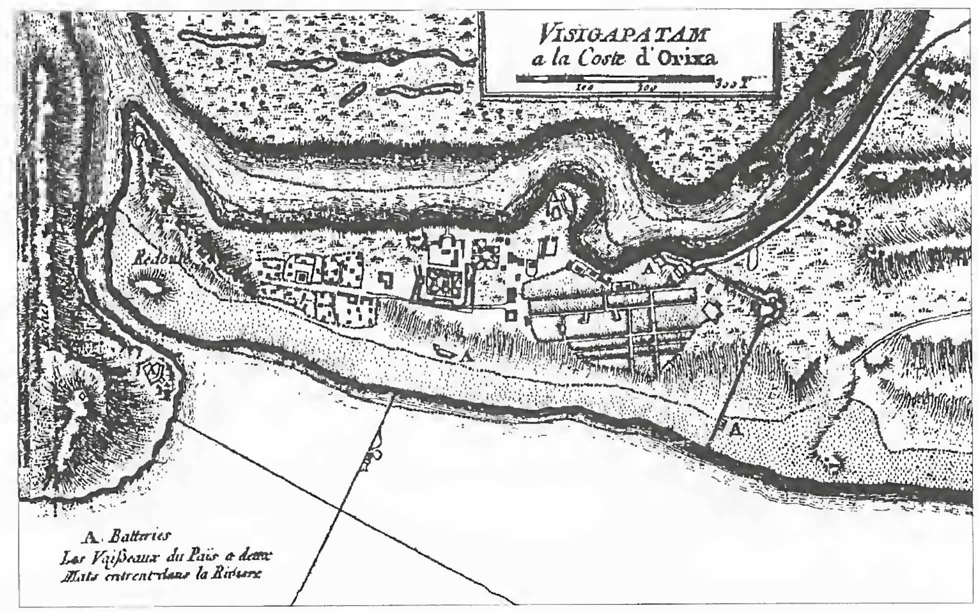
Pertes ♦2 000 hommes de part et d'autre, dont 403 Anglais. Wutginau, 233; et Wolff, qui avait décidé de la victoire pour les Alliés, 434.

Conséquence de cette action: L'action avait été indécise et même incomplète; de Broglie se dirigea ensuite vers Erwitte, et Soubise en direction des hauteurs au sud de Soest.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours*, 2 tomes, Charles WEISS, Charpentier Librairie-Éditeur, Patis, 1853. ♦*La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1914, V. Villinghausen, Schweidnitz. ♦ *The History of the Seven Years War in Germany*, Johann Wilhelm von Archenholz, C. Jugel: Frankfort, 1843. ♦ *The History of the Seven Years' War in Germany, generaux Henry Humphry Evans Lloyd et Georg Friedrich von Tempelhoff; with observations and maxims extracted from the Treatise of great Military Operations of General Jomini*, traduit du français et de l'allemand par C. H. Smith, vol. 1., Londres, 1808. ♦*Reasons in support of the war in Germany. in answer to considerations on the present German war*, G. Woodfall, Londres, 1761. ♦*-by dint of labour and perseverance-. a journal recording two months in northern Germany kept by Lieutenant-Colonel James Adolphus Oughton, commanding 1st Battalion, 37th Regiment of Foot, 1758*, Sir James Adolphus Oughton, Society for Army Historical Research, Londres, 1997.

Vizagapatam. *Siège de*

Date de l'action: 15 mai - 25 juin 1757.



Bibliothèque nationale.

Localisation: Ville des Indes appelée aujourd'hui Vishakhapatnam. Coordonnées géographiques: 17° 42′ de latitude N., et 83° 18′ de longitude E. Comptoir côtier situé à 800 kilomètres au nord de Pondichéry, dans les Circars.

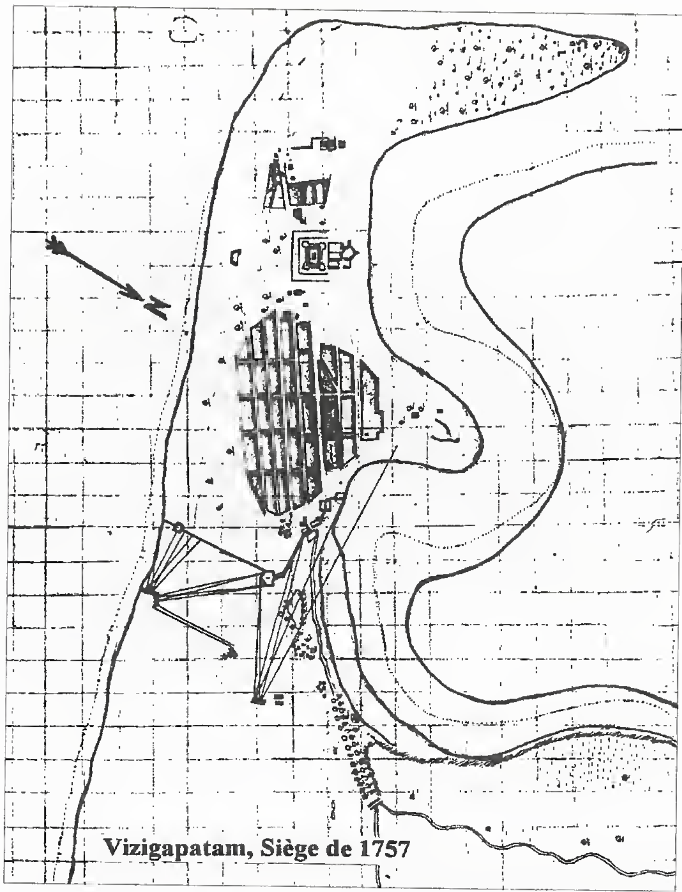
Contexte: La guerre continuait dans les Indes avec peu de vigueur des deux côtés, mais avec quelques excès de part et d'autre. Les Anglais incendièrent Wandewash et, en représailles, les Français brûlèrent Conjeveram. Les deux nations européennes ne se faisaient que peu de mal mais infligeaient une grande souffrance au peuple indien, indifférent à ces deux nations étrangères. Les Français cependant s'emparaient de factories [postes de traite] appartenant aux Anglais. Finalement ils prirent une grande factorie: Vizagapatam. Ce fut Bussy qui s'en rendit maître.

Chefs en présence ♦**Français**: monsieur de Bussy[1]. ♦**Anglais**: inconnu.

Effectifs engagés ♦500 Français et 4 000 Cipayes. ♦**Garnison anglaise**: 150 soldats anglais et 500 Cipayes.

1. Brigadier des armées du roi Charles-Joseph Patissier, marquis de Bussy-Castelnau, né en 1720, mort en 1785.





Croquis d'officier hâtivement tracé sur le terrain. Bibliothèque municipale de Pondichéry.

Stratégie ou tactique: Le siège fut un long bombardement d'artillerie.

Résumé de l'action: Le 16 novembre, Bussy quitta Hyderabad et prit le chemin des Circars, à la tête de 500 Européens et de 4 000 Cipayes, afin d'y raffermir son autorité. Il laissa au Subadar, qui devait marcher sur Aurangabad, 200 soldats européens et 500 Cipayes sous les ordres d'un officier de confiance. Le but de Bussy était de récompenser les potentats locaux restés fidèles aux Français dans leurs heures difficiles et de punir ceux qui s'étaient rebellés. En fait, durant sa marche, il ne rencontra nulle opposition excepté à Bobili. Dans cette ville, où le Rajah était en conflit direct avec un homme de confiance de Bussy, la résistance fut si déterminée que les défenseurs poignardèrent leurs femmes et leurs enfants, puis se jetèrent sur les baïonnettes françaises plutôt que de capituler. Enfin maître de Bobili, Bussy dépêcha[2] Law avec 61 hommes au Bengale, afin de renforcer la garnison de Chandernagor et de Kassim-Bazar. Il avait l'intention de suivre Law dès que les Circars seraient pacifiés, ce qui le retarda jusqu'au mois d'avril. Il se préparait à se mettre en marche quand il apprit l'occupation du comptoir français de Hugli[3]. En représailles, comme il était trop tard pour se lancer à la rescousse, il commença le siège de la factorie anglaise de Vizagapatam. Sous les bombardements, la garnison capitula le 25 juin.

2. Après en avoir reçu l'ordre de Leyrit.
3. Situé sur le fleuve du même nom, au Bangladesh actuel dans le golfe du Bengale.

Conséquence de cette défaite anglaise: Les factories anglaises de ***Madapollam, Bunderbalanko et Ingeram,*** situées sur les trois bras du Godavari, près de leur bouche, furent également assiégées et se rendirent aux Français.



Carte des Circars, région des Indes située au nord du Carnate.
Carte élaborée par l'auteur.



Dans Larousse Universel
en 2 volumes - Vol. 2
@ Archives Larousse.

SOURCES ET LECTURES: ♦ *Memoire pour le sieur de Bussy, brigadier des armées du roi; expositif de ses créances sur la Compagnie des Indes.* De l'imprimerie de Louis Cellot, Patis, 1764. ♦ *The French Factories in India,* Henri Ftoidevaux, Cambridge History of the British Empire. vol. 4. *in* Henry H. Dodwell, 1929. ♦ *La Mission de Vizagapatam,* par un Missionnaire de Saint François de Sales. [préface de J. Tissot.], Annecy, 1890. ♦ *Dupleix,* George Bruce Malleson, *in* Sir W. W. Hunter, *Rulers of India,* etc., Londtes, 1890. ♦ *The rape of India.* A biography of Robert Clive and a sexual history of the conquest of Hindustan, Allen Edwardes, Julian Ptess, New Yotk, 1966. ♦ *Lord Clive,* George Btuce Malleson, in Sir W. W. Hunter, *Rulers of India,* etc., Londres, 1890.

Volkmarsen. *Bataille de*

Date de l'action: 24 juillet 1760.

Localisation: En Allemagne[1], par 51° 24′ de latitude N. et 09° 07′ de longitude E.

Contexte: La Guerre de Sept Ans faisait rage en Allemagne où s'affrontaient les Français et les Anglo-Alliés.

Stratégie ou tactique: Il s'agit du principe de s'attaquer au maillon le plus faible d'une chaîne. Les positions du général Spörcken à Volkmarsen étaient le point faible des positions anglo-alliées.

Résumé de l'action: Les troupes françaises de de Broglie[2] chassèrent les troupes légères du général Spörcken à partir de Marsberg et en direction de Paderborn. Le 20 juillet, les premiers éléments légers de Saint-Germain atteignirent Arolson et furent suivis par un flot continu d'unités. Ferdinand contrecarra cette menace en étendant ses lignes vers le nord. Réaction fort dangereuse, car il affaiblissait ainsi sa ligne trop distendue et, de ce fait, il risquait de se faire enfoncer. Il envoya Spörcken de Landau à Volkmarsen, avec sa droite appuyée à cette dernière place et sa gauche à Lütersheim. La King's Legion occupa le passage sur la Twiste, à Külte, sur trois kilomètres de front. Wangenheim, alors à Freienhagen, envoya Oheim avec six escadrons de Cavalerie et huit bataillons d'Infanterie à Landau, et le suivit avec le reste de ses forces à Volkhardinghausen, à trois kilomètres au sud-ouest. Kielmannsegg était à Nieder-Waroldern, à trois kilomètres au sud-ouest de Wangenheim. Sa ligne s'allongeait donc vers le sud, vers les rives de l'Eder, *via* Sachsenhausen. Les deux armées se faisaient donc face à travers la Werbe.

De Broglie ne souhaitait pas attaquer Ferdinand dans ses positions trop fortes. Trouvant que ses mouvements vers le nord n'avaient pas réussi à l'en faire sortir, il décida d'attaquer Spörcken dans ses positions plus vulnérables de Volkmarsen. Il ordonna donc au comte de Chabo de traverser la Twiste à Welda, à quatre kilomètres au sud de Warbourg, de remonter la rive droite et d'attaquer Spörcken dont le flanc reposait sur le mont Kugelsberg [côte 280], immédiatement à l'est de Volkmarsen. Le *lieutenant général du Muy*[3] devait exercer une pression sur la King's Legion à Külte. Quant au comte de Broglie[4], il devait s'attaquer, *via*

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Le maréchal de France, duc Claude-Victor-François de Broglie - Contades, né le 19 octobre 1718, mort le 30 mars 1804.
3. Qui venait de remplacer Saint-Germain.
4. Le frère du commandant en chef.

Arolsen, à l'aile gauche de Spörcken à Lütersheim. Le Corps principal de l'armée reçut l'ordre d'effectuer une attaque de diversion contre le reste de la ligne de bataille.

Les différents assauts réussirent fort bien pour les Français.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-alliée: Ferdinand battit en retraite le 25 juillet.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Recueil des campagnes de divers maréchaux de France*, publié par Dumoulin [commis au département de la Guerre], M. M. Rey, Amsterdam, 1760-1773, 27 volumes dont volumes 1et 2 [Campagne de M. le maréchal de Villars en Allemagne, l'an 1703 ; volumes 3, 4 et 5 [Campagne de M. le maréchal de Marsin en Allemagne, l'an 1704 ; volumes 6 et 7 [Campagne de M. le maréchal de Tallard en Allemagne, 1704 ; volumes 8 et 9 [Campagne de M. le maréchal duc de Noailles en Allemagne, l'an 1743 ; volumes 10 à 17 inclus [Campagne de M. le maréchal duc de Coigny en Allemagne, l'an 1743 ; volume 18 [Campagne de M. le maréchal de Maillebois en Westphalie, l'an 1741 et 1742 ; volumes 19 à 26 inclus [Campagne de MM. les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle en Bohême et en Bavière, l'an 1741. Le dernier volume est constitué de tables. ♦ *England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989. ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899.

Wandewash. *Bataille de*

Date de l'action: 11-26 juillet 1757.

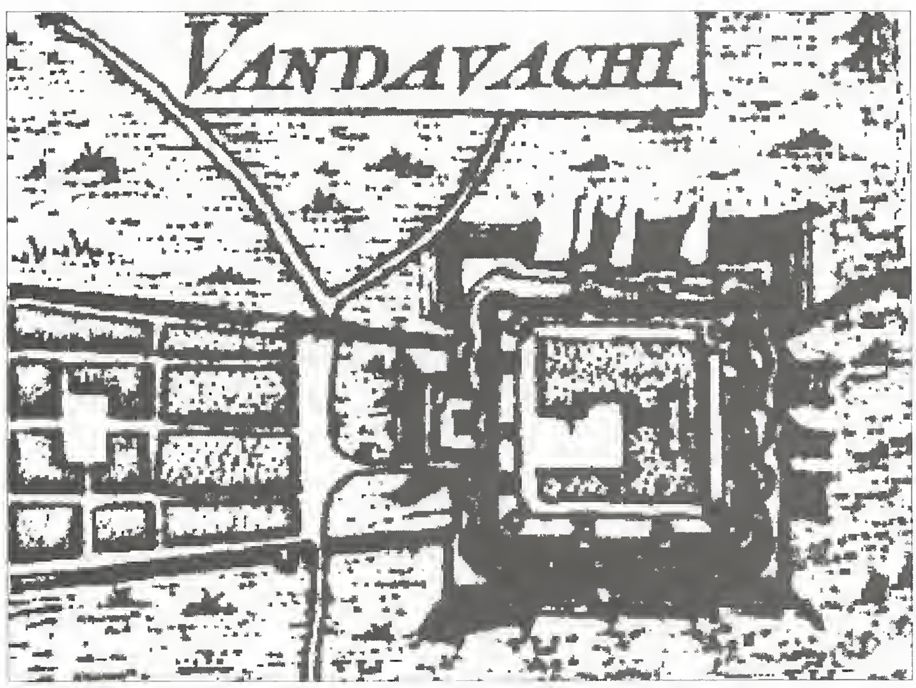
Localisation: Bourg du Carnate indien, sur la côte du Coromandel, à 25 kilomètres au nord-est de Chittapet et à 80 kilomètres de la mer [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Les Français s'étaient emparés des factories anglaises de Madapollam, Bunderbalanka et Ingeram, qui étaient situées à l'embouchure de la Godeveri, dans la province de Rajahmundrum. Des rapports permettaient de deviner que monsieur de Bussy allait attaquer la factorie la plus importante de Vizagapatam. Madras ordonna aussitôt au colonel Adlercron de concentrer ses forces à Madras, quoique une partie des forces françaises se fût regroupée sous les murs de Wandewash avec Saubinet. Ce dernier, dès qu'il apprit que les Anglais retraitaient de Outramalore, avança et prit possession de cette place forte. Aussitôt qu'il entendit dire que les Anglais avaient quitté Chingalpat, qui se trouvait sur leur itinéraire en direction de Madras, Saubinet, tôt le matin du 15 juin, rassembla une troupe de 200 Européens et de 500 Cipayes avec deux canons en vue de rendre à Conjeveram les coups que les Anglais avaient donnés à Wandewash. Conjeveram est la plus grande ville non fortifiée du Carnate indien, mais elle possède une pagode solidement fortifiée. La ville et la région souffrirent de destructions destinées à annihiler les revenus de la Compagnie anglaise qui levait des impôts. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Immédiatement, Madras donna l'ordre à l'armée anglaise [plus forte quant à ses effectifs] de faire demi-tour et d'attaquer les Français moins nombreux. Les colonels Lawrence et Adlercron se regroupèrent pour franchir à nouveau la Paliar en direction des Français. Devant l'arrivée de ces forces écrasantes, Saubinet alla se retrancher à 600 mètres de la façade est du fort de Wandewash et envoya des messagers chercher des renforts. Les Anglais leur donnèrent tout le temps voulu pour s'enterrer, car ils marquèrent le pas à Outramalore, attendant, eux aussi, des renforts[1] jusqu'au 29 juin, jour durant lequel une épidémie se déclara dans leur camp retranché. Parmi les soldats atteints, la moitié mouraient en 12 heures et l'autre moitié étaient guéris. Durant quatre jours les décès se succédèrent, puis, le 5 juillet, le commandement anglais se décida à déménager son camp à huit kilomètres d'Outramalore, la maladie cessa alors en deux jours.

Chefs en présence ♦**Français**: colonel Saubinet. ♦**Anglais**: colonels Lawrence[2] et John Adlercron.

1. En dépit de leur supériorité numérique.
2. Stringer Lawrence, militaire anglais qui naquit le 6 mars 1697 à Hereford, Angleterre, et qui mourut à Londres le 10 janvier 1775.





Wandewash est un bourg du Carnate indien, sur la Côte du Coromandel. Bibliothèque nationale du Québec.

Effectifs engagés ♦4 000 Anglo-Indiens. ♦2 500 Franco-Indiens.

Stratégie ou tactique: Contrairement à l'habitude, ce furent les Franco-Indiens qui jouèrent le rôle statique et les Anglo-Indiens qui donnèrent l'assaut.

Résumé de l'action: Le 11 juillet, les Anglais établirent leur camp en vue de celui des Français dont les Hussards se mirent à harceler le camp ennemi. L'armée anglaise [4 000 hommes] était plus nombreuse que celle des Français [2 500 environ]. Le 16 juillet, 500 cavaliers du nabab vinrent renforcer les Anglais. Aussi, le 17, les Anglais lancèrent une attaque avec 300 cavaliers indiens suivis d'une deuxième vague de 100 Européens munis d'un canon de campagne. L'ensemble de l'armée anglaise se tenait prête. Devant cette attaque en force, les Français rappelèrent leurs avant-postes dans leurs retranchements et envoyèrent des Hussards voltigeurs afin de harceler les Anglais. En fait, fort prudent, le colonel Lawrence ne lança aucune attaque générale contre la ligne française. Au lieu de cela, l'armée anglaise se mit à retraiter le 26, abandonnant le champ de bataille aux Français. Le 28, les Anglais arrivèrent à Conjeveram où s'enfermèrent 500 Européens avec 1 500 Cipayes sous le commandement du lieutenant-colonel Forde. Cela termina la campagne.

Pertes ♦Inconnues, mais faibles.



Conséquence de cette défaite anglaise: Dès que l'armée anglaise se fut enfermée à Conjeveram, les Français reprirent impunément leurs destructions dans la région afin de priver les Anglais de revenus fiscaux.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Stringer Lawrence, the Father of the Indian Army,* colonel John Biddulph, John Murray, London, 1901. ♦ *The War of the Austrian Succession. -Clive in Bengal, 1756-60. -The Seven Years' War. -Bengal, 1760-72,* Henry Herbert Dodwell, *Cambridge History of the British Empire.* vol. 4, Londres. ♦ *Origines de l'Inde française. Jeanne Begum* (Mme Dupleix), 1706-1756, Isidore Guët, Librairie militaire de L. Baudoin, Paris, 1892. ♦ *History of the French in India from the founding of Pondichery in 1674 to the capture of that place in 1761,* George Bruce Malleson, Allen & Co., Londres, 1909.

Wandewash. *Siège de*

Date de l'action: 26-27 septembre 1759.

Localisation: Ville du Carnate indien, sur la côte du Coromandel, à 25 kilomètres au nord-est de Chittapet et à 80 kilomètres de la mer [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

Contexte: Les Anglais, renforcés par l'arrivée de 300 hommes du bataillon du colonel Coote, amenés par les quatre navires que commandait le contre-amiral Cornish, décidèrent d'attaquer les cantonnements français sur la Palaur. Dans cette intention, le major Brereton massa environ 2 000 Européens, tenta un coup de main sur Tripatore, le 16 septembre, y fit 30 prisonniers, et se porta rapidement sur Wandewash.

Chefs en présence ♦**Anglais**: le major Brereton, un mercenaire suisse au service de l'Angleterre. ♦**Français**: le colonel Geoghegan, Irlandais au service de la France.

Effectifs engagés ♦**Français**: 1 100 soldats français et Cipayes. ♦**Anglais**: 5 000 soldats anglais, dont 2 000 Européens.

Stratégie ou tactique: Wandewash était le comptoir le plus important entre Madras et Pondichéry. Il y avait trois *pettahs*[1] autour du fort: au sud, à l'ouest et à l'est. La pettah du sud regroupait les maisons des habitants riches; un mur de terre la ceinturait à l'est, au sud et à l'ouest. Au sud, le mur formait des demi-cercles qui servaient de bastions. Mais le nord était ouvert, de telle sorte que les canons du fort pouvaient tirer sur les maisons et dans les rues. La pettah orientale commençait en face de l'angle nord-est et s'étendait sur 600 mètres; elle couvrait la façade est du fort et de l'esplanade. La pettah ouest s'étendait sur la largeur de l'esplanade vers le sud. Elle avait été abandonnée et se trouvait en ruine. La plupart des indigènes, à l'approche des Anglais, avaient quitté leur habitation des pettahs. La Cavalerie française stationnait dans la pettah orientale. Leur Infanterie s'était dressé des abris et des tentes dans le passage couvert[2] et sur l'esplanade. Elle surveillait aussi le rempart de la pettah sud. Mais la pettah ouest n'était pas gardée. Un millier de soldats, incluant une compagnie de 80 Cafres et de 600 Cipayes, le reste étant des Européens, devaient lancer l'attaque.

Le fort de Wandewash était donc entouré de la ville du même nom[3].

1. Villages ou faubourgs.
2. Le fossé de défense était renforcé de deux murs de soutènement: *l'escarpe*, du côté ville, et *la contrescarpe*, au niveau du glacis. Le chemin de ronde situé au sommet de la contrescarpe était appelé **chemin couvert**.
3. La ville était protégée par un mur flanqué de petites tours et entourée d'une haie dont une grande partie se doublait encore d'un fossé de défense.



Résumé de l'action: Avec une colonne de 2 000 Européens et une multitude d'Indiens, le major anglais Brereton se prépara à attaquer Wandewash, dont la garnison était commandée par un Français d'origine irlandaise [Geoghegan]. Ce dernier, en apprenant l'arrivée des Anglais, rassembla ses 1 100 hommes et les posta. Sachant qu'Eyre Coote devait venir le relever, Brereton brûlait d'attaquer pour se signaler à l'attention de ses supérieurs de la East India British Company et pour prouver sa valeur de chef. Il quitta donc Conjeveram et marcha avec 2 000 Européens et 2 500 Cipayes, sans compter la Cavalerie et l'artillerie. Il lança enfin une grosse attaque de 1 000 hommes sur Wandewash. Les Anglais firent irruption dans la ville où les Français commencèrent une résistance sanglante dans les rues étroites.

De fait, les troupes anglaises se trouvèrent incapables d'utiliser leur supériorité numérique dans les rues étroites qui conduisaient de la ville au fort. Elles furent exposées au feu continu des Français. Les voyant ainsi clouées au sol, les Français résolurent de transformer leur échec en défaite. À la pointe du jour, ils assaillirent les Anglais dans les positions que ces derniers s'étaient aménagées durant la nuit. Après un combat acharné, ils les en débusquèrent, en leur faisant subir des pertes de 11 officiers et de 211 hommes. Les pertes françaises, quoique globalement moins sévères, comprenaient Mainville[4].

Après avoir essuyé cette défaite, en dépit de la présence de 2 000 Européens dans leurs rangs[5], les Anglais retraitèrent vers Conjeveram [Kanchipuram] pour y attendre des renforts.

« *Un millier d'Européens*[6]*, incluant 60 Cafres et 600 Cipayes, se préparèrent pour cette attaque. Ils furent groupés en trois divisions. La première colonne [major Monson] reçut comme objectif d'assaillir la façade sud de la pettah. Après s'être introduite dans la pettah, elle progresserait à travers les rues jusqu'à l'esplanade où se concentrait l'essentiel des Français. À ce moment même, ces Français devaient être attaqués par la deuxième colonne [major Robert Gordon] qui surgirait de la pettah ouest. Le major Brereton commandait la troisième colonne qui servait de réserve tactique. Elle se posta sous une arête orientée parallèlement à la façade ouest de la pettah sud, mais plus au sud que la division Gordon. Les Européens et les Noirs à cheval devaient s'arrêter à 1 500 mètres sur les arrières de Brereton. Le reste des troupes garderait le camp. La division de Monson totalisait 360 Européens dont 200 Grenadiers. Une compagnie de Cipayes les renforçait. Gordon avait 200 Européens et 80 Cafres. Brereton, 360 Européens et 500 Cipayes. Chaque division était appuyée par deux excellents canons de six livres en cuivre.*

4. L'ancien commandant en chef au siège de Trichinopoly.
5. Nombre rare dans les Indes. En dépit aussi d'effectifs anglais quatre fois plus importants.
6. Ce récit de la bataille de Wandewash est tiré de l'œuvre de l'historien anglais Orme. Voir *in fine*.



La pettah du sud avait trois rues principales qui la découpaient entièrement du nord au sud, et plusieurs autres dans la même direction mais plus courtes. Aucune rue ne la traversait entièrement de l'est vers l'ouest. Ainsi, ceux qui connaissaient la ville pouvaient jouer une véritable partie de cache-cache.

À deux heures du matin, la tête de la colonne Monson approcha de la porte sur la façade sud de la pettah. Elle fut interpellée par un sonore: "Qui va là ?" crié [en français] par deux ou trois sentinelles cipayes. Les gardes des remparts commencèrent à tirer. Le rempart était ainsi fait que les deux pièces de campagne, qui avançaient en tête de la colonne d'assaut, ne pouvaient battre la porte à moins de 130 mètres sans se trouver immédiatement sous le feu de cette partie des remparts. Monson décida subitement d'escalader le mur. Il n'y avait ni fossé ni palissade et le premier Grenadier trouva un point où les pierres enlevées donnaient des assises pour les pieds et permettaient de grimper. Ils escaladèrent donc, repoussèrent les Cipayes et ouvrirent la porte au reste des assaillants. La porte s'ouvrait sur l'une des trois principales rues qui menaient à l'esplanade à travers la pettah. Les deux autres artères se trouvaient à environ 40 mètres de chaque côté. Les troupes anglaises entrèrent, se formèrent en trois colonnes pour ratisser chaque rue. Les deux pièces d'artillerie se placèrent dans la rue centrale. Chaque colonne avança alors en gardant la même vitesse et en dépêchant des patrouilles dans les rues transversales adjacentes pour en chasser les Français qui pouvaient s'y trouver. Le plus grand embarras venait des deux pièces françaises qui tiraient en enfilade dans la rue centrale. Elles furent finalement réduites au silence par les canons assaillants. En une heure et demie, les colonnes atteignirent l'esplanade, où, à leur surprise, elles ne rencontrèrent aucune résistance, mais les Anglais décidèrent malgré tout d'attendre le jour; une barricade fut donc construite à l'aide de toutes sortes d'objets hétéroclites.

Une fusée fut le signal de l'attaque pour la Division Gordon à partir de la pettah ouest; elle fut tirée dès que Monson fut entré dans la pettah sud. Les troupes de Gordon s'étaient, par peur d'être découvertes, tenues sur le côté de la pettah la plus éloignée de l'esplanade. Preston et deux ou trois officiers avaient examiné les rues qui étaient très étroites et, au-delà, l'esplanade, où ils trouvèrent le sol accidenté et coupé de grandes flaques. Mais Gordon, qui n'avait pas acquis une idée précise de la situation, donna des ordres confus. Il fut compris que les troupes, dès qu'elles auraient traversé la pettah, devaient se déployer par divisions sur l'esplanade, ce qui aurait été 15 de front. Le groupe de choc de 40 hommes, qui devait mener l'attaque[7], fut vite déployé et en mouvement. Gordon lui-même devait suivre à la tête du corps principal de troupes. Mais, bizarrement, on ne le trouva pas. Et Preston, son second, qui ignorait la raison de son absence, ne voulut pas prendre la responsabilité de saisir le commandement. De ce fait, l'attaque marqua le pas en attendant son retour. Le groupe de choc avança jusqu'à l'angle de la pettah sud, où les remparts avaient un

7. Sous les ordres du lieutenant Douespé, un huguenot français au service de l'Angleterre.



épaulement sur lequel étaient en batterie deux pièces d'artillerie, lesquelles, vu la configuration des rues, ne pouvaient être retournées pour servir vers l'arrière. Il semble aussi que les Français avaient découvert les intentions de l'attaque de Gordon, car une grosse unité d'Infanterie attendait à l'angle, certains sur le rempart, et d'autres aux limites des maisons, en dessous.

Dès que le groupe de choc arriva à quelques mètres, les Français projetèrent plusieurs grenades éclairantes bleues qui l'illuminèrent et le démasquèrent entièrement, et il fut immédiatement enveloppé par un feu roulant de mousqueterie, de même que par la décharge des pièces d'artillerie. Mais tout le mal fut fait par la mousqueterie, car, le groupe de choc étant presque sous le rempart, les canons ne pouvaient pas les atteindre et ne faisaient que tirer par-dessus leur tête. Douespé retourna le feu mais ne voulait pas retraiter trop vite, et il attendait avec impatience que le gros des troupes le rejoigne et surtout que les deux canons viennent répondre aux deux canons français. Mais il attendit en vain. Les coups des deux canons de rempart tombaient près du corps de troupes qui se déployait, de même que la mousqueterie à partir du passage-couvert du fort. De telle sorte qu'au bout d'un moment, les troupes anglaises commencèrent, les unes après les autres, à refluer en panique dans la pettah, abandonnant les deux canons et le groupe de choc. Gordon ne pouvant pas encore être retrouvé, Preston, qui connaissait la détermination du groupe de choc à s'accrocher au terrain, s'élança seul vers lui, afin de lui ordonner de retraiter vers la pettah où il rejoignit les officiers anglais abandonnés par leurs hommes qui avaient fui. Les artilleurs anglais, fortement animés par leur capitaine[8], continuaient de servir leurs pièces. Les fugitifs arrivèrent jusqu'à la Division de réserve, commandée par Brereton, qui s'élança toute seule vers la pettah et abattit le premier fuyard qu'elle put voir. Malheureusement, c'était le soldat le plus courageux de son armée[9]. De telle sorte que son acte n'eut aucun effet sur les autres. Quelques-uns seulement le suivirent jusqu'aux canons auxquels il ordonna de retraiter vers la pettah[10].

Gordon réapparut enfin dans la pettah sud. Le jour se levait et le feu des Français augmenta en intensité. Les canonniers maniaient les pièces montées sur les tours qui faisaient face aux trois rues, au bout desquelles la colonne Monson s'était avancée. En incluant les pièces en batterie sur l'esplanade, le feu arrivait de 14 pièces[11]. Les hommes tâchaient de s'abriter devant les maisons sous les toits en auvent. Tous ceux qui apparaissaient étaient immédiatement tués ou blessés. La colonne Monson, qui se trouvait près d'une pagode où logeaient les blessés, reçut enfin l'ordre de retraiter dans les rues adjacentes. Le combat de rues se poursuivit un moment encore entre Français et Anglais, finalement les Anglais commencèrent à retraiter. Pour accélérer le mouvement avant que des renforts extérieurs ne parviennent à pénétrer dans le fort,

8. Robert Barker.
9. Toujours selon l'Anglais Orme.
10. On remarque que cette partie du récit de l'historien est aussi confuse que le combat lui-même.
11. Du fort à 250 mètres et des pièces de campagne à 80 mètres.



les Français allèrent sur l'esplanade chercher deux pièces d'artillerie abandonnées par les Anglais en fuite et s'approchèrent de la pagode-hôpital que ses gardes anglais abandonnèrent aussitôt avec quelques blessés. Les deux pièces furent ensuite avancées pour prendre de flanc la colonne Monson, ce qui accéléra sa désintégration. Monson et son second, Caillaud[12]*, décidèrent de retraiter vers le mur sud de la pettah. Les Grenadiers anglais devaient longer l'une des portes de la ville, mais, la voyant béante, ils la franchirent en direction de la plaine et sortirent en courant. L'ensemble de l'armée anglaise s'éloigna donc à leur suite, en hâte, car les Français les mitraillaient du haut des murs et les harcelaient avec leur Cavalerie sortie de la pettah est.* »

Pertes ♦**Anglais** : 211 tués, dont 11 officiers. ♦**Français** : une centaine de tués, dont le colonel Mainville.

Conséquence de cette défaite anglaise : Monsieur de Bussy arriva à Wandewash le 5 octobre, les Anglais avaient abandonné leur camp la veille. Bussy prit le commandement de l'armée française et tenta de rejoindre l'armée anglaise dans l'espoir qu'elle voudrait livrer bataille en plaine [à Trivatore], mais elle avait décampé et la garnison anglo-indienne de Trivatore se rendit aux Français sur simple sommation.

C'est à Wandewash, le 17 octobre 1759, qu'une autre mutinerie eut lieu dans l'armée française [parmi les Européens]. À un signal, ils s'emparèrent de l'artillerie et emportèrent les 17 canons pour marcher sur Madras, *afin d'aller se mettre au service des Anglais*, affirmaient-ils, *s'ils ne recevaient pas leur solde*. Ils parcoururent 9 ou 10 kilomètres puis s'arrêtèrent pour élire des officiers parmi leurs sergents. L'un d'eux, La-Joie, sergent-major au Régiment de Lorraine, devint leur commandant en chef. La-Joie envoya une lettre à Lally, lui donnant quatre jours pour payer les arrérages de solde aux troupes. Lally réussit à recueillir de l'argent à Pondichéry et à payer six mois d'arrérages aux soldats et l'amnistie pour les mutins. Tout rentra dans l'ordre.

SOURCES ET LECTURES : ♦*Clive and Dupleix; the beginning of empire*, Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989. ♦*Clive; the life and death of a British emperor*, Robert Harvey, Hodder & Stoughton, Londres, 1998. ♦*Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire*, dirigé par Rose Vincent, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦*Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française*, Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975.

12. Un autre mercenaire suisse au service de l'Angleterre.



Wandewash. *Bataille de*

Date de l'action: 12-20 février 1760.

Localisation: Ville du Carnate indien, sur la côte du Coromandel, à 25 kilomètres au nord-est de Chittapet et à 80 kilomètres de la mer [voir le plan toponymique au chapitre du siège de Trichinopoly, le 12 mai 1757].

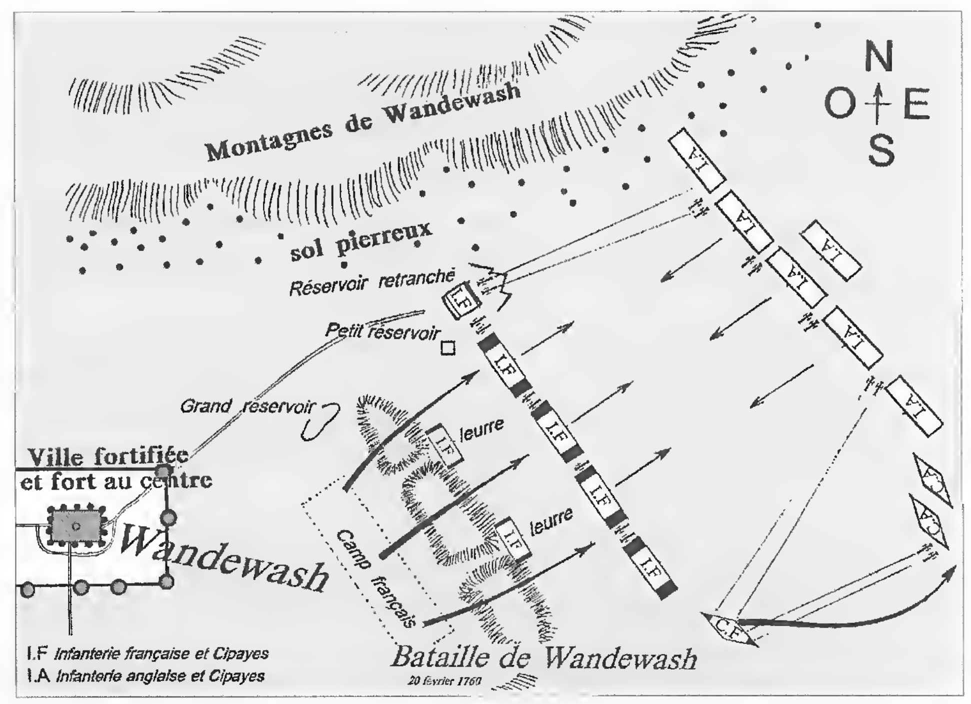
Contexte: Le 10 janvier, Lally fut joint par Crillon de retour de Srirangam. Feignant un mouvement vers Pondichéry, il divisa ses forces en deux colonnes, se plaça lui-même à la tête de l'une, changea de direction au cours de la nuit, traversa la Palar et tomba sur Conjeveram. Il délaissa la pagode fortifiée et pilla la ville sans que la garnison anglaise de la pagode intervienne. Pour renouveler son ravitaillement, il captura 2 000 bœufs et une énorme quantité de matériel, puis, rejoignant l'autre colonne, il marcha le lendemain vers Tripatore. Le 14 janvier 1760, avec 600 Européens et quelques troupes locales[1], il se dirigea vers Wandewash.

Chefs en présence ♦**Anglais :** le major William Brereton et le colonel Eyre Coote[2]. ♦**Français :** Lally-Tollendal[3] et Bussy[4].

Effectifs engagés ♦**Effectifs français** de Lally-Tollendal : 150 canonniers européens et 300 Cipayes s'occupant des batteries ; 1 350 fantassins européens [dont 200 marins] et 150 cavaliers. De plus, théoriquement, les Français avaient l'appui de 1 800 Cipayes et de 2 000 cavaliers mahrattes. Mais 300 Cipayes refusèrent de combattre, et, des 2 000 cavaliers mahrattes, 60 seulement étaient présents ; les autres étaient partis fourrager pour l'armée. Lally disposait donc sur place de 3 060 hommes sur le champ de bataille, auxquels il convient d'ajouter l'artillerie. ♦**L'armée anglaise** du colonel Coote comprenait 1 900 Européens, dont 80 cavaliers, ainsi que 3 350 Cipayes, totalisant donc 5 250 hommes ; à cela il fallait ajouter l'artillerie de campagne et surtout l'artillerie du fort.

1. Car il avait laissé le gros de son « armée » à Tripatore.
2. Sir Eyre Coote, fils de pasteur protestant, naquit près de Limerick, en Irlande, en 1726 et mourut à Madras le 28 avril 1783. Un monument fut érigé en son honneur à Westminster Abbey.
3. Thomas-Arthur comte de Lally, baron de Tollendal, général français né à Romans, en janvier 1702, fils de l'aristocrate irlandais Gérard O'Lally et d'une aristocrate française. Il entra dans l'armée en 1721 et servit dans la Brigade irlandaise à Dettingen et Fontenoy. Il combattit aussi à Falkirk, à Maestricht où il fut promu maréchal de camp. Prisonnier des Anglais à Pondichéry, il fut incarcéré à Londres. Quoiqu'il fût courageux, son orgueil, sa malhonnêteté et son goût d'humilier ses hommes le firent haïr. De retour en France, il fut jugé par un conseil de guerre, condamné à mort et exécuté le 9 mai 1766. L'incompétente monarchie française avait trouvé en lui le parfait bouc émissaire pour excuser ses échecs dans les Indes.
4. Lieutenant général Charles-Joseph Pâtissier, marquis de Bussy-Castelnau, né à Ancienville (Aisne, France) en 1718 et mort à Pondichéry au commencement de 1785.





Collection privée de l'auteur.

En valeur absolue, Coote profitait d'un avantage certain non seulement en effectifs globaux[5], mais surtout en *effectifs européens* [environ 2 000 contre 1 500] qui formaient alors l'épine dorsale des armées dans les Indes.

Stratégie ou tactique: Lally voulait s'emparer de la ville, puis, sous couvert des rues étroites, installer ses batteries non loin du fort et s'en emparer avant que l'armée de secours anglaise n'arrive. La ville et le fort avaient été livrés aux Anglais sans combat le 29 novembre de l'année précédente [1759] par les troupes françaises qui s'étaient mutinées contre Lally-Tollendal. Le refus d'obéissance de ses troupes avait empêché Lally de reprendre la ville. Le fort de Wandewash était au centre de la ville. Celle-ci était entourée de murs flanqués de tours. Le tout était protégé d'une haie d'épineux[6], parfois doublée d'un fossé.

Pour ce qui fut de la bataille proprement dite, Lally rangea *étrangement* ses fantassins sur une seule ligne. La gauche française, plus en avant, s'appuyait sur un réservoir. Une tranchée, de l'autre côté du réservoir, formait un angle obtus avec la ligne française et couvrait le terrain que l'ennemi devait traverser. Cette tranchée était gardée par des marins et renforcée par une batterie de deux canons.

5. 5 250 Anglais contre 3 060 Français.
6. Qui jouait le rôle de barbelés, comme à Pondichéry.



Le centre français n'avait *aucun point d'appui*; environ 400 mètres derrière ce centre, deux défilés étaient protégés par un parapet et gardés par 50 hommes et 2 canons. Les 50 hommes étaient massés en guise de leurre devant l'entrée des défilés pour donner l'impression qu'ils constituaient l'avant-garde d'une puissante unité destinée à renforcer la première ligne si besoin était.

Dans les intervalles entre des régiments d'Infanterie étaient placés les canons, 16 en tout. La Cavalerie attendait sur la droite. Lally commandait le centre et Bussy la gauche.

Pendant ce temps, Coote rangeait lui aussi ses hommes en bataille. Il commandait la première ligne, qui se composait de son propre régiment d'Infanterie européenne et d'un bataillon de Cipayes. Puis venaient deux régiments. Le régiment du colonel Draper tenait l'aile droite. *La ligne anglaise était légèrement oblique par rapport à la ligne française*[7].

Résumé de l'action: Durant la nuit du 12 février, Lally-Tollendal divisa ses forces en deux colonnes. L'uñe, commandée par de Genlis, devait effectuer une attaque de diversion; l'autre attaquerait plus sérieusement. Mais, durant l'attaque de diversion, la colonne de Genlis, principalement composée de marins, reflua en désordre et la colonne de soldats les prenant pour l'ennemi les fusilla. L'attaque de nuit échoua. Remplaçant Genlis par Verdière, Lally renouvela la même attaque qui emporta d'assaut à la baïonnette et au sabre la ville de Wandewash.

Il restait aux Français, maîtres de la ville, à conquérir la forteresse. Ils construisirent des batteries, ce qui prit six jours en travaux de terrassement. Le septième jour, c'est-à-dire le 20 février, l'armée de secours anglaise arriva. Le soir du 20 février, Bussy arriva aussi avec des renforts.

Les deux armées se déployèrent et la bataille commença enfin. Les deux canons français situés près du réservoir ouvrirent le feu sur la ligne anglaise, et Lally, croyant remarquer quelque confusion dans la ligne ennemie, voulut lancer une inutile charge de Cavalerie. Il galopa sur sa droite et, se plaçant en tête de ses chevaux, donna le signal. *Personne ne bougea.* Attribuant cela au fait qu'il était détesté par tout le monde, il se retira et donna l'ordre au commandant en second [d'Aumont] de le suivre. Mais d'Aumont, jugeant la charge inutile et même nuisible, refusa lui-même. Lally le mit aux arrêts de rigueur.

7. Cinquième Ordre de bataille selon Jomini. C'est le meilleur pour une force inférieure en nombre qui doit en combattre une supérieure, car, en plus de l'avantage de lancer la plus grande partie des troupes contre un seul point de la ligne ennemie, il en a deux autres également importants; en effet, non seulement l'aile la plus faible est tenue à l'écart d'une attaque ennemie, mais elle réussit aussi doublement à tenir en position sur la défensive la partie de la ligne ennemie non attaquée et à être disponible en tant que réserve afin d'appuyer, si nécessaire, l'aile engagée. Cet ordre de bataille fut utilisé par le célèbre Épaminondas au cours des batailles de Leuctre et de Mantinée. Le plus brillant exemple de son utilisation dans les temps modernes fut donné par Frédéric le Grand à la bataille de Leuthen.



Finalement, les uns après les autres, les escadrons de Cavalerie chargèrent. Lally fit un détour pour attaquer le flanc gauche anglais. Les cavaliers anglais refluaient déjà quand l'Anglais Draper, grâce aux délais occasionnés par le refus d'Aumont de charger, eut le temps de comprendre la manœuvre française. Il mit en batterie, pour y parer, deux canons chargés à la mitraille et ouvrit un feu d'enfer sur les cavaliers mahrattes qui avançaient. Quinze cavaliers furent tués en première ligne, et, ce qui fut plus grave, cela causa l'affolement parmi les chevaux suivants qui se dispersèrent.

Alors Lally galopa vers le centre français, sur lequel tirait toute l'artillerie anglaise, et qui, sous ce déluge, attendait avec impatience d'avancer. Se plaçant à leur tête, il les forma en colonne sous le feu de l'ennemi et les mit en branle. Sans se préoccuper des rangs qui se vidaient de plus en plus de ceux qui tombaient frappés par la mitraille, la colonne française avança à charge rapide [deux pas à la seconde] et enfonça la ligne anglaise. La gauche et la droite anglaises se reformèrent immédiatement et attaquèrent les flancs de la colonne française, y jetant le désordre. Puis, ce fut un corps à corps acharné qui resta incertain pour l'un comme pour l'autre.

L'aile gauche française, point d'appui de Lally, reposait sur un réservoir devant lequel se trouvait une tranchée qui faisait un angle obtus avec la ligne de soldats[8]. De cette tranchée, deux canons tiraient sur les Anglais. Tant que cette aile tenait bon, les Anglais étaient obligés d'éviter de lui exposer leur flanc. Mais il arriva que, au moment où les centres se heurtèrent, une réserve de poudre explosa accidentellement dans le retranchement français, tuant le chevalier de Poëte et mettant 80 hommes hors de combat. La terrible explosion causa en outre un début de panique parmi les marins qui abandonnèrent la tranchée. Coote s'en rendit compte et ordonna à Brereton de s'emparer du retranchement vide.

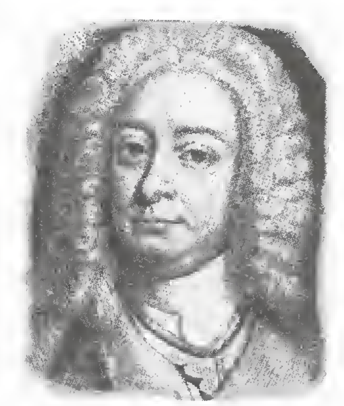
Mais, avant que les Anglais n'aient pu le faire, Bussy, qui commandait la gauche française, prit une cinquantaine de fantassins et les jeta dans la tranchée. Ils atteignirent le retranchement vide juste au moment où arrivaient les Anglais. Les 50 fantassins français furent écrasés sous le nombre, mais le commandant *anglais*[9] y fut mortellement blessé.

À l'aile droite française[10], les Anglais, débarrassés de la Cavalerie française que Lally avait inutilement sacrifiée dès le début de la bataille, s'étaient précipités vers leur droite pour prêter main-forte au centre anglais qui avait été enfoncé par les fantassins français de la Brigade de Lorraine et attaquèrent ces derniers de flanc. Cette unité, attaquée en tenaille sur les deux flancs, combattit avec obstination et rage jusqu'à ce que son commandement et beaucoup de ses officiers aient été tués. Elle se replia alors.

À l'aile gauche, Bussy, voyant le retranchement perdu, fit avancer la Brigade irlandaise de Lally pour le reprendre afin de rétablir l'avantage, mais, alors qu'il

8. En potence.
9. Le mercenaire suisse Brereton.
10. Donc, à l'aile gauche anglaise.





George II roi d'Angleterre.
Surrey Public Library.

s'élançait à l'assaut à la tête de cette brigade d'Infanterie, baïonnette au canon, son cheval fut tué et il fut fait prisonnier. La brigade, sans chef, faisait face à des forces bien plus nombreuses, dont l'artillerie la mitraillait sans relâche. Menacée en outre sur son flanc, cette unité finit par abandonner le terrain, elle aussi.

À ce moment, la Cavalerie mahratte [française], qui avait réussi à se rallier après le désordre du début, avança de nouveau en corps constitué afin d'attaquer les Anglais qui avançaient, et réussit à les arrêter et à les clouer au sol. L'Infanterie française se reconstitua à son tour à approximativement 900 mètres de l'ancien front, attendant que les Anglais attaquent de nouveau, mais Coote, bien qu'avec des effectifs fort supérieurs en nombre, n'osa tenter une seconde fois la fortune des armes. Les Anglais n'attaquèrent pas. Les deux armées campèrent sur place.

Ce ne fut que le lendemain que, comprenant que Coote n'attaquerait pas, Lally finit par décider de se mettre en marche vers Chittapet puis vers Valdaour à 22 kilomètres de Pondichéry, afin de couvrir cette dernière ville contre une éventuelle agression anglaise, car il savait que cette capitale française des Indes, sans aucune garnison ni ravitaillement, n'aurait pu supporter le moindre siège.

Pertes ♦Lourdes de part et d'autre.

Conséquence de ce combat: La bataille resta indécise, aucune des deux parties n'osant renouveler les combats. Lally, pour protéger Pondichéry, et peut-être aussi de peur de ne pas être obéi, et Coote, en dépit de ses effectifs dominants, ne voulurent pas risquer leur armée sur un simple coup de dé.

Sachant l'armée française en protection à Valdaour, Coote se dirigea dans une autre direction afin d'assiéger les petites villes indiennes qui ne disposaient pas de garnison française[11].

Il ne restait entre les mains des Français ou de leurs alliés indiens que Thiagar et Gingi, de même que, bien sûr, Pondichéry et Mahé.

SOURCES ET LECTURES : ♦ *Clive and Dupleix; the beginning of empire*, Henry Dodwell, Asian educational services, New Delhi, 1989. ♦ *Clive; the life and death of a British emperor*, Robert Harvey, Hodder & Stoughton, Londres, 1998. ♦ *Pondichéry, 1674-1761, l'échec d'un rêve d'empire*, dirigé par Rose Vincenr, Editions Autrement, Paris, 1993. ♦ *Les comptoirs français de l'Inde (1664-1954). trois siècles de présence française*, Arthur Annasse, La Pensée Universelle, Paris, 1975.

11. Chittapet [prise le 28 janvier], Arcate [9 février], Timeri [9 février], Devikota [9 février], Trinomali [9 février], Alamparva [9 février], Chalambrum et Gondelour [20 avril].



Warburg. *Bataille de*

Date de l'action: 31 juillet 1760.

Localisation: Non loin de Cassel, en Allemagne, près de la rivière Diemel. Coordonnées géographiques: 51° 29′ de latitude N., et 09° 08′ de longitude E.[1].

Contexte: En Allemagne, les grandes puissances européennes s'affrontaient avec détermination.

Chefs en présence ♦**Anglo-Alliés**: Ferdinand duc de Brunswick[2]. L'Erbprinz était le neveu de Ferdinand. ♦**Français**: le chevalier du Muy [ou de Muy][3].

Effectifs engagés ♦**Anglo-Alliés**: avant-garde et cavalerie alliée: 25 000 hommes.

Ordre d'attaque COLONNE DE GAUCHE [10 escadrons et 9 bataillons][4]	**Ordre d'attaque COLONNE DE DROITE** [au total 12 escadrons et 12 bataillons][5]
2 bataillons des Gardes Hessois	2 bataillons de Grenadiers de Daulhatt
1 brigade d'artillerie	2 bataillons de Grenadiers de Maxwell
3 bataillons d'Infanterie Brunswickoise	1 brigade d'artillerie
3 bataillons d'Infanterie Hessoise	6 bataillons d'Infanterie Hanovrienne
1 brigade d'artillerie	87th Highlanders écossais
10 escadrons de Cavalerie Hanovrienne	88th Highlanders écossais
1 bataillon d'Infanterie Hessoise	2 bataillons d'Infanterie Hanovrienne
	1 régiment de Royal Dragoons
	4 escadrons de Cavalerie Hanovrienne
	2 escadrons de Cavalerie Hessoise
	7th Dragoons Regiment
	7 escadrons de Cavalerie Hessoise

♦Corps détaché de l'**armée française**: 20 000 hommes, soit 31 escadrons de Cavalerie, 28 bataillons d'Infanterie et 24 canons.

Stratégie ou tactique: L'armée française campait derrière une crête qui partait de Warburg et qui s'orientait vers le nord-ouest. Son aile droite reposait non loin de Warburg et sa gauche à l'endroit où la crête commençait à s'abaisser lentement vers le village d'Ossendorf, situé à 1 500 mètres de là. Posté derrière cette crête, un mont, le Heinberg, surmonté par une tour[6]. Ferdinand voulait attaquer l'aile

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.
3. Louis Nicolas Victor Félix (1711-1775), comte du Muy, maréchal de France, chevalier du Saint-Esprit.
4. Lieutenant général Zastrow.
5. Lieutenant général Hardenberg, et Ferdinand.
6. La côte 260.



Collection privée de l'auteur.

gauche française en marchant de nuit jusqu'au secteur compris entre Menne et Ossendorf. Il voulait lancer un assaut vers 5 h 30 du matin, dès que le gros de son armée aurait traversé la Diemel. Pourtant, la région était couverte de blé dans le brouillard ; cela retarda sa marche.

Résumé de l'action: Vers 7 h, bien que le gros de l'armée ne soit pas arrivé, Ferdinand décida de profiter de la brume pour attaquer les Français avec l'avant-garde. Le reste arriverait par la suite. À 7 h, donc, il lança ses deux colonnes d'assaut. Vers 9 h 30 lorsque le brouillard se leva, les Français aperçurent le gros des forces anglo-alliées venant de Liebenau. Immédiatement, Du Muy déploya l'armée française le long de la crête allongée. Le mont Heinberg fut laissé inoccupé.

Vers midi, la colonne de droite alliée commença à déboucher d'Ossendorf et la colonne de gauche de Menne. Les Grenadiers de Daulhatt et de Maxwell[7]

7. De la colonne de droite.



s'élancèrent sur le mont Heinberg, non défendu, et y installèrent des canons régimentaires pour mitrailler les arrières français, mettant le flanc gauche français en grand danger.

Du Muy réagit vite en lançant deux brigades d'Infanterie en contre-attaque du *mont Heinberg*. Les troupes anglaises, enfoncées, commencèrent à retraiter en désordre, mais se rallièrent lorsque les 6 bataillons hanovriens les rejoignirent afin de porter leurs effectifs à 10 bataillons contre 8 bataillons français. La bataille fit rage à très courte portée. Après un laps de temps assez prolongé, la colonne anglo-alliée commença, de nouveau, à plier malgré sa supériorité numérique. Ferdinand lança alors sa colonne de gauche au secours de la colonne de droite, et son artillerie lourde entra en action. La colonne de gauche attaqua les Français de flanc et s'empara des batteries d'artillerie.

Succombant sous le nombre, la ligne française commença à fléchir à son tour et Du Muy décida de se replier tant que cela était possible. Il ordonna à deux brigades d'Infanterie de traverser la Diemel et d'établir une tête de pont sur l'autre rive pour couvrir la retraite. Mais Ferdinand, voyant cela, lança toute sa Cavalerie [22 escadrons], tandis que deux brigades d'artillerie se placèrent en tête des brigades d'Infanterie qui continuaient d'intervenir et chargèrent le centre français. Ces troupes tombèrent sur la Cavalerie française, qui venait de recevoir l'ordre de se replier ; 12 escadrons français contre-attaquèrent pour permettre le décrochage et chargèrent les King's Dragoon Guards, qui refluèrent en désordre avec de sérieuses pertes ; mais Ferdinand lança une autre charge de Cavalerie, qui repoussa les 12 escadrons français. Il plaça alors son artillerie au bord du cours d'eau afin de retarder le décrochage français, qui se fit malgré tout sans mal. En apprenant ces nouvelles, de Broglie, qui commandait le gros de l'armée française, envoya deux détachements sur Warburg pour aider Du Muy. Ils arrivèrent tandis que la retraite avait commencé. De Broglie marcha alors sur Welda et Granby battit en retraite devant lui.

Pertes ♦**Anglo-Alliés** : 1 237 hommes et 223 chevaux tués. ♦**Français** : inconnues ; probablement en nombre similaire.

Conséquence de cette défaite française : Le corps français isolé, coincé par des forces supérieures, réussit néanmoins à décrocher sans trop de mal. Mais les lignes françaises de communication logistique se trouvaient momentanément coupées.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *La Guerre de Sept Ans. Histoire diplomatique et militaire*, Richard Waddington, Firmin-Didot, Paris, 1899 ♦ *Recueil des campagnes de divers maréchaux de France*, publié par Dumoulin [commis au département de la Guerre], M. M. Rey, Amsterdam 1760-1773, 27 volumes dont volumes 1et 2 [Campagne de M. le maréchal de Villars en Allemagne, l'an 1703; volumes 3, 4 et 5 [Campagne de M. le maréchal de Marsin en Allemagne, l'an 1704; volumes 6 et 7 [Campagne de M. le maréchal de Tallard en Allemagne, 1704; volumes 8 et 9 [Campagne de M. le maréchal duc de Noailles en Allemagne, l'an 1743; volumes 10 à 17 inclus [Campagne de M. le maréchal duc de Coigny en Allemagne, l'an 1743; volume 18 [Campagne de M. le maréchal de Maillebois en Westphalie, l'an 1741 et 1742; volumes 19 à 26 inclus [Campagne de MM. les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle en Bohême et en Bavière, l'an 1741. Le dernier volume est constitué de tables. ♦ *England, Prussia and the Seven Years War, studies in alliance policies and diplomacy*, Karl W. Schweizer, E. Mellen Press, Lewiston, N.Y. et Queenston, Canada, 1989.

Wesel. *Siège de*

Date de l'action: 30 septembre - 16 octobre 1760.

Localisation: 51° 40′ de latitude N., 06° 38′ de longitude E. Ville allemande située sur la rive droite du Rhin, à 50 kilomètres au nord de Dusseldorf[1].

Contexte: La Guerre de Sept Ans faisait rage en Allemagne, alors que, au Canada et dans les Indes, elle était virtuellement terminée.

Chefs en présence ♦**Anglo-Alliés confédérés**: le prince héréditaire de Brunswick, l'Erbprinz, neveu du prince Ferdinand de Brunswick. ♦**Français**: le marquis de Castries [lieutenant général][2].

Effectifs engagés ♦**Anglo-Alliés**: 30 000 hommes. ♦**Français**: 3 000 hommes.

Stratégie ou tactique: En Allemagne, de Broglie voulait s'appuyer sur Cassel pour occuper tout le Hanovre [le Brunswick], possession du roi d'Angleterre qui en était l'Électeur. Mais Louis XV refusa l'autorisation et ordonna que Cassel soit fortifiée afin que les Français puissent y prendre leurs quartiers d'hiver. Alors, le chef d'état-major des Confédérés, Ferdinand de Brunswick, voulut tenter une manœuvre qui ouvrirait la route de France. Pendant que les Français étaient accrochés à Cassel et sur la Dymel, il décida de les contourner par le nord en franchissant le Rhin à Wesel, ville que les Français avaient dangereusement dégarnie. Cela fait, la route de France serait ouverte.

En fait, ce fut une avant-première de l'opération de 1944: opération des parachutistes américains sur Arnheim qui avait pour but d'occuper le pont de Wesel, position-clé sur le Rhin. Le prince Ferdinand de Brunswick donna le commandement de l'opération à son neveu.

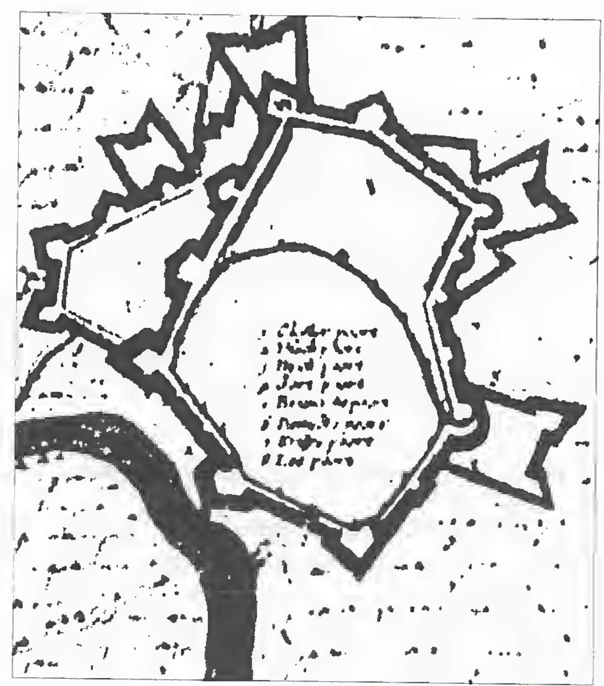
Résumé de l'action: Le 30 septembre 1760, l'armée de l'Erbprinz[3], qui avait avancé secrètement, vint bloquer Wesel par le sud et s'établir sur les deux rives du Rhin. De Broglie vit immédiatement le danger. Il confia au lieutenant général de Castries la tâche de débloquer Wesel.

Le 13 octobre, le marquis de Castries rassembla quelques bataillons d'Infanterie et quelque Cavalerie, et, à la mi-octobre, il se trouvait à la tête de 15 000 combattants. Il concentra aussitôt, le 13 octobre, ses troupes à Neuss, à huit lieues de Cologne, et les fit marcher vers le nord en direction de Rheinberg.

Dans la journée du 14, le corps français de Fischer s'empara de Rheinberg. Comme un coup de vent avait endommagé une partie des bateaux qui devaient

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760.*
2. Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, né le 25 février 1727, brigadier, maréchal de camp et commandant général de la Cavalerie, gouverneur général de la Flandre et du Haynaut.
3. De 30 000 hommes.





Fortifications de Wesel. SFU Library.

transporter l'armée de Castries de Rheinberg à Wesel par voie fluviale, ce dernier ne put embarquer immédiatement pour secourir Wesel[4].

L'Erbprinz, prince héréditaire de Brunswick, avait, afin d'empêcher cette tactique, bloqué le cours du Rhin en amont de Wesel par un barrage formé d'une quinzaine de grosses barques. Castries ordonna à l'un de ses officiers, Boisclareau, de forcer l'obstacle. Ce dernier fit détendre les cordes du barrage et, par l'étroit chenal ouvert, fit passer dans la nuit du 15 au 16 octobre ses embarcations transportant 600 Grenadiers et 100 artilleurs. Ainsi renforcée, la garnison put résister efficacement. Les Anglo-Alliés commencèrent à travailler aux approches[5] de Wesel dès le 2 de ce mois [octobre]. Ils ouvrirent la tranchée durant la nuit du 6 au 7. Le feu de la place fut toujours supérieur à celui des assiégeants ; mais la garnison n'étant que de 2 000 à 3 000 hommes, il était à craindre que la ville, qui ne pouvait être effectivement défendue que par 10 000 ou 12 000 hommes, ne put tenir ses fortifications. L'armée française continua alors son chemin vers Clostercamp. Le corps français de Fischer força la ville en franchissant son fossé à la nage. Les Français tuèrent une cinquantaine d'Anglo-Hanovriens et en prirent 150 dans la ville.

Pertes ♦ Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Le poste stratégique de Wesel resta entre les mains des Français.

4. Par le cours du Rhin.
5. C'est-à-dire aux parallèles et aux zigzags destinés à placer des batteries de brèche le plus près possible des murailles.



SOURCES ET LECTURES : ♦ *La France et la menace d'expansion russe pendant la Guerre de sept ans (1756-1763),* Grégoire Wolkonsky, A. Pedone, Paris, 1956. ♦ *La guerre de Sept Ans,* Charles Duclos, H. Gautier, Paris, 1897. ♦ *Essais sur l'histoire politique des derniers siècles,* Jules Van Praet, Bruylant-Christophe et Cie, Bruxelles, 1867-1874. [le 2e volume traite de la Guerre de Sept Ans.] ♦ *Guerre de Sept Ans. Livre des routes du Bon de Plas, capitaine au régiment d'infanterie du Roi (1757-1759),* baron François-Barthélemy de Plas, publié par l'abbé Paul Legrand, imprimerie de Chasseignac et Bodin, Angoulême, 1907.

Wilhelmsthal. *Bataille de*

Date de l'action: 24 juin 1762.

Localisation: Bourg situé à 10 kilomètres à l'ouest de Kassel, Allemagne; coordonnées géographiques approximatives: 52° 28′ de latitude N.; 09° 15′ de longitude E.[1].

Contexte: En Westphalie, le 15 juin, l'Erbprinz manœuvra vers l'ouest à partir de *Dülmen*[2] afin de simuler une menace contre *Wesel*, tenue par les Français. *Arnsberg* fut utilisée comme base d'attaque simulée vers *Harsberg* et *Brillon*. Veltheim maintint son activité face à Grebenstein et surveilla *Sababurg*. Sababurg était un point sensible; il fallait le prendre. Lord Frederick Cavendish reçut cette mission avec ses quatre bataillons de Jagers [Chasseurs allemands], renforcés par une brigade de Cavalerie et de quelque artillerie. Il traversa la Diemel à *Trendelburg* le 21 juin, appuyé par le prince Frédéric de Brunswick avec les King's Dragoons Guards, le 3rd Dragoons Guards, le Royal Welsh Fusiliers, sans compter les unités allemandes. Cela faisait un total de neuf escadrons de Cavalerie et de cinq bataillons d'Infanterie. Vers le soir, Sababurg était occupée sans opposition. La force de couverture marcha sur *Hofgeismar*; Veltheim sur la droite; le prince Frédéric au centre; Cavendish à gauche, sans « trous ».

Chefs en présence ♦**Français**: le maréchal Charles de La Croix, marquis de Castries [1727-1801]; d'Estrées[3]; Stainville[4]. ♦**Anglo-Allemands**: le duc Ferdinand de Brunswick[5].

Effectifs engagés ♦18 000 **Français.** ♦60 000 **Anglo-Alliés.**

Stratégie ou tactique: La gauche du général français Stainville s'appuyait sur une pente abrupte qui tombait dans la Warme [un ruisseau]. Mais Stainville venait d'arriver et n'avait pas encore eu le temps de se retrancher. Le centre de l'armée française s'appuyait sur le plateau immédiatement à l'est de Meimbressen. Lui aussi venait d'arriver et n'avait pas eu le temps de s'enterrer. La droite française se tenait à la fin de la longue pente se terminant entre Grebenstein et Burguffeln. Les flancs français étaient très accessibles: leur droite dans la forêt *Reinhards Wald* et leur gauche le long du cours d'eau Warme, qui était séparé de la position principale par la longue arête boisée partant de Dörnberg [côte 579] et s'étendant vers le nord jusqu'à l'est de Hohenborn. Les troupes légères françaises avaient pris position aux deux ailes, quoique moins nombreuses que les troupes légères alliées.

---

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760*.
2. Coordonnées géographiques: 51° 49′ de latitude N.; 07° 17′ de longitude E.
3. Louis-Charles d'Estrées, 1695-1771.
4. Jacques-Philippe de Choiseul, comte de Stainville, né le 24 décembre 1727.
5. Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick-Lunebourg, né le 9 octobre 1735 à Wolfenbüttel, mort le 10 novembre 1806.

Ferdinand de Brunswick voulait converger sur les flancs français et sur l'arrière, pendant que l'avant-garde française serait attaquée. L'approche se ferait de nuit et les assauts à l'aube[6].

Ordre de marche allié

Granby: deux colonnes.

A) [Anglo-Allemands]. Ils devaient traverser la Diemel à l'est de Warburg et suivre l'itinéraire: Breuna - Elsungen - Zierenberg, puis escalader le Dörnberg et continuer sur Fürstenwald.

B) [Anglo-Allemands]. Ils devaient traverser la Diemel à l'est de Warburg et suivre l'itinéraire: Oberlistingen - Hohenborn, puis remonter la vallée de la Warme jusque vers Rangen et, de là, passer le massif en direction de Meimbressen.

Spörcken: deux colonnes.

C) Dix-sept bataillons hanovriens. Ils devaient traverser la Diemel à Sielen et suivre l'itinéraire: Hümme - Beberbeck.

D) Seize escadrons de Hanovriens qui devaient traverser au-dessous de Sielen et suivre la colonne C.

Lückner: avec huit escadrons de Cavalerie et six bataillons d'Infanterie, il devait traverser la Weser la veille et avancer sur Gottsbüren et Sababurg et, par un mouvement tournant, atteindre Udenhausen et Mariendorf en envoyant un détachement à Holzhausen.

L'attaque combinée générale de toutes ces colonnes devait se déclencher à 7 h du matin le 24 juin.

ATTAQUE FRONTALE: cinq colonnes traverseraient la Diemel à 4 h du matin:

COLONNE 1[7] traverserait à Liebenau et suivrait la route de Zwergen jusqu'au pied du Langenberg.

COLONNE 2[8] traverserait à l'est de Liebenau et suivrait la route vers Zwergen et jusqu'au pied du Langenberg.

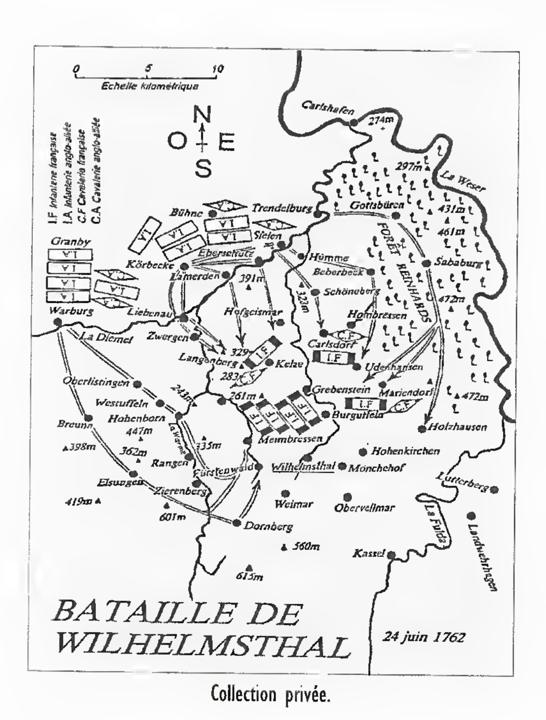
6. L'aile gauche et l'arrière-garde françaises seraient attaquées par Granby, l'aile droite par Spörcken, l'arrière-droite par Lückner.
7. Cavalerie anglaise.
8. L'infanterie anglaise et toute l'artillerie anglaise.



COLONNE 3[9] traverserait la Merden et suivrait la route vers le sud jusqu'à un point situé à l'ouest de Kelze.

COLONNE 4[10] traverserait à Eberschütz et suivrait la route vers Hofgeismar.

COLONNE 5[11] traverserait entre Eberschütz et Sielen et suivrait la route de Schöneberg et Carlsdorf.



Collection privée.

L'avance de ces colonnes serait couverte par les Chasseurs de Veltheim, appuyés par Cavendish avec trois bataillons de Chasseurs hanovriens, hessois et brunswickois.

Toutes les colonnes avaient suffisamment d'artillerie. L'armée française fut donc attaquée par surprise par des forces numériquement supérieures, mais elle parvint à éviter l'encerclement et la catastrophe par le sacrifice de son arrière-garde [Stainville], qui soutint un dur combat contre des forces plusieurs fois plus importantes et qui parvint finalement à décrocher elle aussi. Le piège confédéré de Wilhelmsthal se referma dans le vide, au grand dam de Ferdinand de Brunswick.

Résumé de l'action: Ce jour-là, le 21 juin, le gros des troupes anglo-alliées avança vers Körbecke, et le corps de Granby vers Warburg. Lückner reçut l'ordre de passer sur la rive gauche de la Weser avec ses troupes, laissant sur la rive droite quelques unités pour surveiller Lusace. Il marchait alors vers l'amont en suivant la rive gauche[12], prêt à traverser la Diemel. Ferdinand avait élaboré son plan. Le 22, il fit une reconnaissance pour savoir si les Français étaient entrés dans son filet. Le 23, tout était calme. Des rapports indiquaient que les Français[13] ne s'attendaient à rien. Il y avait un corps français [de 7 000 ou 8 000 hommes] sur les hauteurs au sud de Hombressen et de Carlsdorf commandé par Stainville. Le gros des troupes, Soubise et d'Estrées, se tenait dans le secteur de Grebenstein-Burgüffeln-Meimbressen.

9. Onze bataillons d'Infanterie du Brunswick.
10. Artillerie lourde hanovrienne.
11. Huit bataillons d'Infanterie hessoise, suivis par 16 escadrons de Cavalerie.
12. Vers Trendelburg.
13. Huit bataillons d'Infanterie français et quatre suisses, trois régiments de Dragons et le corps de Saint-Victor à Carlsdorf.



Attaqués par une telle masse qui voulait les prendre dans un piège mortel, les Français furent complètement surpris lorsque Spörcken arriva face à Hombressen. Castries eut juste le temps de faire sortir ses hommes des tentes et de mettre son artillerie en action, ce qui força Spörcken à rétrograder avec sa propre artillerie. La bataille commençait, et, en dépit d'un peu de confusion, Casrries fit contre-attaquer le flanc droit de Spörcken par la Cavalerie et l'Infanterie françaises. Sous ce couvert, il se replia en bon ordre jusqu'au flanc droit du corps principal de l'armée française. Spörcken poussa alors jusqu'à Hombressen et rejoignit les colonnes alliées de l'attaque frontale. Lückner arriva un peu tard et lança ses hommes à l'attaque un peu plus à droite que prévu. Il y eut quelque confusion chez les Anglo-Alliés, qui se mitraillèrent entre eux et qui, ainsi, perdirent du temps et des hommes.

La mâchoire alliée ne s'ouvrait pas assez. Les troupes légères, dirigées sur Holzhausen, étaient arrivées, mais elles ne réussirent pas à repousser les Français. Elles se contentèrent d'occuper Hohenkirchen, sur les arrières français, pour menacer les lignes françaises de retraite ou de communication logistique. La bataille était trop engagée de ce côté et Lückner ne pouvait plus se dégager et manœuvrer vers le sud et l'ouest, suivant la mission initiale.

Pendant ce temps, l'attaque frontale anglaise se développait. Les Chasseurs de Cavendish avaient occupé les étroits passages menant à travers bois sur le Langenberg, mais leur principale colonne d'Infanterie, malgré la surprise, ne réussissait à progresser qu'avec d'énormes difficultés et de grosses pertes à travers les pentes boisées de l'arête rocheuse et les ruisseaux marécageux.

L'artillerie tonnait des deux côtés, mais il n'y avait pas vraiment de combat d'Infanterie. La Cavalerie hessoise de la colonne n° 5, menée par Ferdinand de Brunswick en personne, et galopant à travers un secteur de terrain plus découvert, avança, rejoignit les chasseurs et serra de près l'arrière-garde de Castries. Les autres colonnes alliées sur leur droite semblaient aussi vouloir attaquer les Français. Stainville, pour sa part, se tenait prêt à contrecarrer leur assaut. L'Infanterie française attendait que les Brunswickois et les Anglais débouchent sur la crête. Il était près de 10 h. Dans le dos de Stainville, arrivèrent les Chasseurs de Fraser, les Highlanders écossais et les Grenadiers de Beckwith qui l'assaillaient à travers bois, en provenance du mont Dörnberg. Stainville fut pris toralement au dépourvu par cette attaque à revers, car à l'époque les attaques à travers bois n'étaient pas courantes, en Europe tout au moins.

En un moment, toute la situation changea. L'aile droite française fut soumise à une pression énorme, et la gauche presque encerclée. Les deux maréchaux, Castries et Stainville, ordonnèrent un déplacement d'unités afin que l'armée française ne soit pas prise dans le piège allié et submergée sous le nombre. Les Français envoyèrent leurs bagages lourds à Cassel via Mönchehof, escortés par quatre escadrons de Cavalerie et par six bataillons d'Infanterie. Beckwith, qui



était pourtant sur les hauteurs juste à l'est de Fürstenwald, ne fit rien pour s'en emparer. Les bagages furent suivis en ordre par le gros des troupes françaises jusqu'au plateau situé à l'ouest de Mönchehof, avec d'Estrées lui-même commandant l'arrière-garde.

Stainville était alors en danger, mais il tenait à retarder les énormes forces confédérées afin de permettre à l'armée française, assaillie par des forces écrasantes, de filer entre les mailles du piège. Il mena ses trois régiments de Cavalerie et six régiments d'Infanterie dans une contre-attaque contre Beckwith, qui fut ainsi stoppé et qui commença même à ployer sous la surprise. Granby, avec les Hanovriens d'Ahlefeld et les Guards, se porta à son secours. Le combat continua, acharné, entre l'arrière-garde française de Stainville et les forces anglo-alliées beaucoup plus nombreuses. Mais bientôt, arrivèrent d'autres renforts confédérés : tout le reste de l'Infanterie anglaise. C'en était trop pour l'arrière-garde française, qui jugea sa mission accomplie après avoir sacrifié 1 500 tués et blessés. Le combat était devenu une véritable boucherie, spécialement pour les Français submergés sous le nombre. Stainville, apprenant que les autres corps de l'armée française [d'Estrées et Castries] avaient pu décrocher sans mal, ordonna enfin à l'arrière-garde française de tenter de rétrograder afin d'éviter l'encerclement par les forces de Ferdinand de Brunswick. Ralliant les survivants, il les lança dans l'ouverture au sud-est dans la direction de Mönchehof, et personne ne put l'empêcher de percer, par cet effort irrésistible.

Vers midi, l'ensemble de l'armée française avait réussi à décrocher ; Soubise et d'Estrées étaient en route à travers la Fulda vers une forte position située sur la rive opposée de cette rivière, près de Landwehrhagen, à mi-chemin entre Cassel et Münden. Lusace à Dransfeld reçut l'ordre de les y rejoindre afin d'attendre les Anglo-Alliés.

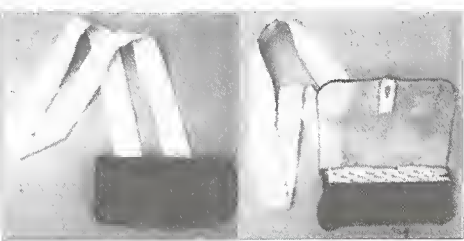
Pertes ♦**Anglo-Confédérés :** 707 tués, dont 406 Anglais et 301 Allemands. Les Guards perdirent 210 hommes. ♦**Français :** Les pertes françaises furent estimées à 1 500 soldats tués et blessés, et à 2 570 prisonniers.

Conséquence de cette bataille: Le piège anglo-confédéré de Wilhelmsthal s'était refermé dans le vide. La bataille fut qualifiée de « *désillusion* » par les stratèges anglo-allemands.

SOURCES ET LECTURES : ♦Corbett, Julian Stafford, *England in the Seven years' war*, Greenhill books, Londres, et Presidio Press, Novato [Californie], Vol. 1, 1756-59 ; Vol. 2, 1959-63. ♦*A History of the British Army*, 13 vol., J.W. Fortescue, Macmillan, Londres, 1899. ♦*British diplomacy and Russia during the Seven Year War*, Charles Edward Kistler, Université du Michigan, 1946. ♦ *The crucible of war, the Seven Years' War and the fate of empire in British North America, 1754-1766*, Fred Anderson, Knopf, New York, 2001. [lecture seulement]

Zierenberg. *Coup de main de*

Date de l'action: Entre août et décembre 1760.



Cartouchière anglaise avec alvéoles à cartouches.
Collection privée.

Localisation: Ville d'Allemagne. Coordonnées géographiques: 51° 22′ de latitude N., et 09° 18′ de longitude E.[1].

Contexte: Zierenberg était un poste fortifié à gauche des positions françaises, situé à 15 kilomètres des positions de Muy[2], à Dörnberg. Les défenses n'étaient pas en très bon état. Les informations, venant des habitants du secteur, montraient que la garnison était relâchée. L'Erbprinz décida de tenter un coup de main. Il choisit pour cela une force mixte de Cavalerie et d'Infanterie, dont trois régiments allemands et deux régiments anglais[3]. En ce qui concernait la Cavalerie, il choisit quatre escadrons de Hanovriens, accompagnés des *Greys* et des *Inniskillings*.

Chefs en présence ♦L'Erbprinz[4] commandait l'ensemble des forces alliées. Le général Griffin, son subalterne, commandait les Anglais.

Effectifs engagés ♦La garnison **française** du poste comptait 520 hommes. ♦**Anglo-Allemands**: 10 000 hommes, dont 4 000 Anglais.

Stratégie ou tactique: La surprise fut l'élément essentiel de cette attaque de nuit. Les Français furent pris au lit.

Résumé de l'action: À 8 h, durant la nuit du 5 septembre, les Anglo-Alliés s'ébranlèrent. La Cavalerie avait pour mission d'encercler la place et de surveiller les approches, et particulièrement la route de Dörnberg. L'Infanterie devait pénétrer dans les lieux. La principale porte d'entrée était la porte de Dörnberg sur la façade la plus éloignée. Des ordres stricts interdisaient l'usage des armes à feu afin de ne pas donner l'alarme. Les baïonnettes seules devaient être utilisées pour neutraliser ou détruire sentinelles et résistance organisée.

Dans la nuit obscure, l'Infanterie anglo-allemande pénétra dans la ville, certaines unités par la porte, les autres par des brèches mal réparées dans les murs. À 2 h

1. Voir aussi le plan de situation à la rubrique *Fritzlar, 30 juin 1760*.
2. Louis Nicolas Victor Félix (1711-1775), comte du Muy, maréchal de France, chevalier du Saint-Esprit.
3. Le 20[th] Foot Regiment, le Grenadier's Regiment de Maxwell et le 150[th] Highlanders Regiment [écossais] sélectionnés sous le commandement du général Griffin.
4. L'Erbprinz était le prince héréditaire de Hesse-Cassel.



du matin, les sentinelles françaises ouvrirent le feu. Les Alliés ne répondirent pas mais continuèrent de s'infiltrer jusqu'à ce que le poste soit entièrement occupé. La garnison française fut ainsi prise au lit en vêtements de nuit et les Alliés se précipitèrent sur eux pour les passer au fil de l'épée; 120 hommes furent tués ou blessés; la plupart dans leur lit. Les Alliés eurent malgré tout quatre tués et neuf blessés, sans doute entre eux dans l'obscurité. Le général Griffin fut lui-même grièvement blessé par l'un de ses hommes. Quatre cents Français furent capturés, les autres tués.

Pertes ♦**Anglo-Allemands**: 13 hommes, dont 4 tués. ♦Les **Français** perdirent toute la garnison du poste, soit 520 hommes.

Conséquence de cette défaite française: Ce poste stratégique fut perdu pour les Français.

SOURCES ET LECTURES: ♦*Histoire de la guerre de Sept Ans, commencée en 1756 et terminée en 1763,* Johann Wilhelm von Archenholz, par M. d'Archenholtz, traduite de l'allemand par M. le Bon de Bock, publication Devilly, Metz, 1789. 2 vol. ♦Oeuvres historiques de Frédéric le Grand, D. Johann Volkna, Nouvelle édition, pseudonyme de Frédéric II le Grand, roi de Prusse, F. A. Brockhaus, Leipzig, 1830. 4 vol. ♦*Histoire des régiments nationaux belges pendant la guerre de Sept Ans,* Henri-Louis-Gustave Guillaume (Bon), imprimerie de G. Stapleaux, Bruxelles, 1854. ♦*Histoire militaire de la Prusse avant 1756, ou Introduction à la guerre de Sept Ans,* capitaine Édouard de La Barre Duparcq, publication C. Tanera, Paris, 1858.

Conclusion

de la Guerre de Sept Ans au Canada et ailleurs

Quand, le 10 mai 1774, Louis XV mourut, un puissant antimilitarisme avait cours chez les Français fatigués par les incessantes guerres de Louis XIV et de son arrière-petit-fils [Louis XV][1]. D'ailleurs, les jours du régime monarchique français étaient comptés, il ne restait que 26 ans avant la Révolution, dont cette guerre fut l'une des causes.

On pouvait lire dans les grandes villes, à la porte des parcs ou des jardins publics, cette proscription significative: « *Pas de chiens, pas de laquais, pas de filles, pas de soldats.* »

Les pertes humaines de l'ensemble de cette Guerre de Sept Ans atteignirent 140 000 soldats, en faisant abstraction des civils tués qui furent plus nombreux encore. Il faut ajouter à ce nombre au moins l'équivalent pour les décès par maladies contagieuses dus à la guerre. En fait, près d'un demi-million d'humains durent leur funeste destin à des monarques insensés. Pour définir le nombre de blessés et de handicapés, il faut multiplier ce nombre par cinq, soit 2 500 000.

Tous ces morts, tous ces handicapés et leur famille avec leurs multitudes d'orphelins et de veuves, furent les véritables perdants de cette longue guerre. Les victimes furent aussi les Canadiens, « *livrés* » par un simple trait de plume du duc de Choiseul à un gouvernement ennemi qui se préparait à violer son propre *Article 4* du traité de Paris [*Sa Majesté britannique* « *donnera les Ordres les plus précis & les plus effectifs, pour que ses nouveaux Sujets Catholiques Romains puissent professer le Culte de leur Religion selon le Rite de l'Église Romaine.* »] Mais ce que certains Canadiens n'ont pas manqué de remarquer avec appréhension était la proposition qui suivait: « *en tant que le permettent les Loix de la Grande Bretagne.* » Or, l'Angleterre et les territoires qu'elle occupait étaient alors la proie d'une loi discriminatoire qui persécutait les catholiques anglais, américains, irlandais, écossais, gallois, etc. Dès 1534, les catholiques anglais durent renier leur religion en prêtant le *Serment d'Abjuration*[2]. En 1672, il prit le nom de *Serment du Test*[3], qui ajoutait un élément de raffinement à l'abjuration: le refus de reconnaître la *transsubstantiation*[4].

1. La France est le pays qui a fait le plus de guerres.
2. « *Je jure que j'abhorre du fond de mon cœur et que je déteste et abjure, comme étant impie et pleine d'hérésie, cette doctrine et maxime affreuse selon laquelle les princes qui sont excommuniés, ou privés de leur royaumes ou territoires, par le Pape, ou par toute autorité établie à Rome, peuvent être détrônés ou mis à mort par leurs sujets ou par d'autres personnes quelconques. Et je déclare que nul prince, personne, prélat, état, ou potentat étranger n'a, ou ne doit avoir, aucune juridiction, pouvoir, supériorité, prééminence, ou authorité ecclésiastique ou spirituelle dans ce royaume. Ainsi, que Dieu me vienne en aide.* » [version non corrigée]
3. *Test Oath Act.*
4. La *transsubstantiation* est la transformation, sous l'effet de la consécration eucharistique des catholiques, du pain et du vin, en corps et en sang de Jésus-Christ. Les protestants ne reconnaissent pas cette transformation.

Ainsi, comme nous l'avons écrit, dès 1764, un an après que les Canadiens furent devenus sujets du roi d'Angleterre à la suite du traité de Paix de 1763, le Serment du Test fut imposé comme une chape de plomb sur les Francophones qui représentaient encore 97 % de la population du Canada. Outre le *Serment d'allégeance au roi d'Angleterre*, le Test comprenait un *Serment d'Abjuration des Pouvoirs du Pape*, une *Déclaration contre la Transsubstantiation*[5] et, enfin, pour couronner le tout, une *Déclaration contre le Papisme*[6].

Tous ces reniements imposés par le roi étaient destinés à faire des catholiques, tant britanniques que canadiens, des citoyens déchus de leurs droits et de leur dignité, en leur interdisant tout poste d'importance dans l'Armée, la Royal Navy et l'Administration royale anglaise, non seulement en Métropole mais dans les colonies. Ils se voyaient en outre refuser toute instruction supérieure[7] qui aurait pu leur permettre de sortir de leur misérable condition. Tout cela, bien entendu, violait les droits humains si bien défendus par Voltaire (1694-1778), lequel, toutefois, voulut bien le passer sous silence en 1734 quand il rédigea ses *Lettres anglaises* dans lesquelles il faisait l'apologie de la « tolérance religieuse » qui, selon lui, régnait en Angleterre.

Durant trois ans après la capitulation de la Nouvelle-France, c'est-à-dire de 1760 à 1764[8], les Canadiens français vécurent sous la loi martiale anglaise, et la tâche de gouverner « *les anciens ou les nouveaux sujets* » échut à James Murray, gouverneur militaire britannique. En dépit du fait qu'il était soldat, il éprouvait le désir de gouverner avec justice et clémence la population canadienne, presque entièrement francophone à cette époque. Les pires opposants à sa politique furent les 450 marchands anglais, qu'il appelait ironiquement « *that group of Licentious*

5. « *Je, Paul Tremblay, déclare que je crois qu'il n'y a dans le sacrement de la Sainte Cène de notre Seigneur Jésus Christ, aucune transsubstantiation des éléments de pain et de vin, ni dans le moment de leur consécration, ni après leur consécration, par quelque personne que ce soit.* » [version non corrigée]
6. « *Je, Paul Tremblay, professe, témoigne et déclare, solennellement et sincèrement en présence de Dieu, que je crois que dans le sacrement de la Sainte Cène de notre Seigneur Jésus Christ, il n'y a aucune transsubstantiation des éléments de pain et de vin en corps et sang de Jésus-Christ au moment même ou après leur consécration par quelque personne que ce soit; et que l'invocation, ou l'adoration de la Vierge Marie et de tout autre saint, le sacrifice de la messe, comme cela est aujourd'hui pratiqué dans l'Église romaine, sont de la superstition et de l'idolâtrie. Et je professe, témoigne, et déclare, que je fais cette déclaration et chaque partie d'icelle, dans le sens naturel et ordinaire des mots qui m'ont été lus, comme ils sont entendus communément par les Protestants anglais, sans aucun faux-fuyant, interprétation équivoque, ou réserve mentale quelconque, et sans aucune personne, ou autorité quelconque, et sans penser que je suis, ou que je puisse être, devant Dieu ou les hommes, censé, libre de l'obligation de cette déclaration, ou que je puisse être absous d'icelle, ou d'aucune partie d'icelle, quoique le Pape, ou tout autre personne, ou personnes, ou puissance quelconque, m'en dispensât ou l'annulât, ou déclarât qu'elle a été nulle et d'aucune validité depuis son commencement.* » [version non corrigée]
7. En 1867 et 1871, après 30 ans de règne, la reine Victoria supprima le Serment du Test et une bonne partie des autres règlements anticatholiques, et, le 3 août 1910, enfin, les dernières lois anticatholiques disparurent de Grande-Bretagne. Mais, même si les lois n'existaient plus, les coutumes perverses de révéler la religion du candidat dans les formulaires d'inscription aux universités britanniques entraînèrent des refus systématiques de candidatures jusqu'en 1955, année où ce genre de question fut définitivement banni.
8. Le gouvernement civil fut effectivement installé le 10 août 1764.



Fanaticks», lesquels avaient envahi la province dès qu'avaient été enterrés les derniers soldats anglais, tués dans les combats meurtriers de la Guerre de Sept Ans, pour accaparer tout ce qui pouvait être volé ou acquis à prix de liquidation.

La dépossession de la terre allait être grandement favorisée par l'article 4 du même traité de Paris, qui se lit ainsi : « *...les Habitans François ou autres, qui auroient été Sujets du Roy Très Chrétien en Canada, pourront se retirer en toute Sûreté & Liberté, où bon leur semblera, et pourront vendre leurs Biens, pourvû que ce soit à des Sujets de Sa Majesté Britannique...* » Tous les marchands et les nobles seigneurs qui devaient se défaire de leur seigneurie et de leurs biens immeubles pour retourner en France se virent obligés de les vendre à des Anglais, et, de ce fait, de nombreux francophones se retrouvèrent locataires sur leurs propres terres.

La concurrence locale étant jugulée par cet article 4, ils n'eurent qu'à s'emparer de la presque totalité du commerce et des biens immobiliers de la colonie, et, de ce fait, ils s'enrichirent outrageusement en quelques mois.

Autre effet destiné à juguler les Canadiens français : dès la conquête de la Nouvelle-France, le gouvernement anglais tenta de faire venir des anglophones au pays, en leur promettant tous les avantages de leurs lois et règlements. « *Les autorités espéraient ainsi attirer suffisamment d'Anglais pour faire contrepoids à la masse de "nouveaux sujets" de langue française. Parallèlement, un projet fut discuté, qui consistait à remplacer l'Église de Rome par l'Église d'Angleterre*[9].» Ainsi, selon le *Test Act*, aucun catholique ne pouvait tenir de fonction officielle et les magistrats ne devaient provenir que des sujets britanniques parmi lesquels l'intraitable Thomas Walker et ses 450 marchands anglais qui ne demandaient qu'à gagner du galon. De son propre chef, Murray décida d'instaurer quelques modifications afin d'éviter une révolution : en Haute Justice [*Court of King's Bench* ou *Cour du Banc du Roi*] les jurés seraient choisis parmi tous les sujets de Sa Majesté, sans distinction. En Basse Justice [*Court of Common Pleas*], il autorisa même la présence d'avocats canadiens-français. Il permit en outre aux Canadiens de garder leurs lois civiles. Les marchands étaient furieux.

Dès qu'il fut question d'instaurer un gouvernement civil au Canada, les 450 marchands avec Thomas Walker à leur tête réclamèrent une Assemblée d'élus afin de gouverner à leur guise. Sur cette question vitale, Murray maintint les exigences du *Test Act* qui existait en Angleterre et sur tous les territoires de Sa Majesté britannique : les électeurs et les élus devaient être **protestants** et **propriétaires** de biens immobiliers. Ainsi, les 70 000 Canadiens français[10] qui peuplaient le pays

9. Leslie Hannon, *Redcoats and Loyalists, 1760/1815,* Canada's Illustrated Heritage, Toronto, Publisher : Jack McClelland, 1978. p. 12.
10. La population augmentait très vite en Nouvelle-France ; elle doublait à chaque génération, tous les 20 ans. En Irlande, la population catholique avait le même problème de représentation, d'autant plus que là, les catholiques ne pouvaient même pas posséder de terre.



étaient sans voix face aux 2 000 ou 3 000 soldats anglais et 450 marchands qui les dirigeaient.

En 1766, ces marchands nouveaux riches et profiteurs de guerre forcèrent Londres à rappeler Murray sous de fausses accusations. Ils embauchèrent un *lobbyiste* pour plaider leur cause auprès du roi George III. Ils accusaient Murray de ne pas les respecter et exigeaient un nouveau gouverneur plus manipulable. Murray passa effectivement en cour martiale mais fut acquitté. Le but des marchands était pourtant atteint : ils s'étaient débarrassés de ce gouverneur qui protégeait les Canadiens français par une politique de conciliation.

Mais, quelques années plus tard, l'imminence de la Révolution américaine allait forcer l'Angleterre à abroger au Canada cet horrible *Test Oath Act*, de peur que les Canadiens ne se joignent aux Insurgents américains pour chasser les Anglais d'Amérique du Nord. En 1771, donc, Londres accorda, fort habilement, à l'Église catholique du Canada une plus grande liberté religieuse[11] et quelques autres avantages, à condition qu'elle interdise aux Canadiens français, *sous peine d'excommunication*, de prendre fait et cause pour les Américains. Les persécutions religieuses cessèrent donc — au Québec en tout cas — grâce à la présence menaçante des voisins américains, et cela évita aux Québécois d'être traités comme les Irlandais le furent dans leur propre pays[12]. Au Canada, le *vote démocratique* fut de ce fait accordé à la majorité francophone, mais avec un découpage électoral si perverti que l'infime minorité anglo-protestante obtenait la majorité en chambre. Pourtant, c'était un début. La naissance de la démocratie ne se fait jamais sans douleur.

Et ainsi alternèrent au Canada des gouverneurs généraux anglais brutaux, inflexibles et intransigeants lorsque les Américains ne présentaient aucun comportement menaçant, et des gouverneurs généraux conciliants, indulgents et même complaisants lorsque les Américains menaçaient la colonie britannique. Car on avait besoin des Canadiens français pour défendre l'Empire.

Tel fut le calvaire que durent vivre les Canadiens francophones en conséquence du petit paraphe élégant de Monsieur le duc de Choiseul, au bas du traité de Paris, en 1763, au nom du roi de France Louis XV et du peuple français.

Les Indes françaises subirent un sort à peine plus enviable. L'œuvre de Lenoir, de Dumas et surtout de Dupleix fut totalement anéantie par la cour de Versailles, laquelle envoya des administrateurs incompétents[13], qui n'avaient pour seule vertu

11. Par l'Acte de Québec.
12. Ainsi, en 1770, le général anglais Burgoyne proposa de supprimer pour les soldats irlandais catholiques l'obligation de prêter le Serment du Test. La proposition fut refusée par le gouvernement anglais et, par conséquent, en représailles, un tiers des *Insurgents* américains furent des Irlandais et des Écossais.
13. Tels Lally-Tollendal et Godeheu.



que d'être les favoris des maîtresses royales. Le traité de Godeheu [1754] puis le traité de Paris [1763] mirent un point final à l'Empire français des Indes, ne laissant aux Français que les principaux comptoirs[14]. Mais les autorités impériales britanniques, pleines d'amertume à l'idée de devoir abandonner ces territoires aux Français, s'en emparèrent dès le début de la guerre suivante, en 1778, puis de nouveau en 1793. Mais elles durent les rendre aux Français à l'issue de chaque période d'hostilités. Ironie du sort, ces territoires restèrent français jusqu'en 1954[15], c'est-à-dire plus longtemps que les Indes anglaises [1947].

Le traité de Paris donna aussi à la Royal Navy le contrôle des mers et des océans durant 18 ans, jusqu'à la victoire française de la baie de Chesapeake, laquelle entraîna l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Dans les Highlands, les Anglais purent — cette fois sans aucun risque d'intervention française — continuer de persécuter et de détruire les clans écossais. Cette cruelle politique de destruction allait se terminer par le nettoyage ethnique appelé *Highland Clearances.*

Dans les Antilles, au fil des combats, les populations de la Martinique et de la Guadeloupe eurent la chance d'être échangées à la fin de la guerre, sans faire mention bien sûr des esclaves qui étaient enlevés par l'envahisseur d'un jour pour être revendus à Antigua ou dans une autre colonie britannique; tout cela pour rentabiliser les expéditions militaires. Comme on peut s'y attendre, ces enlèvements entraînaient les déchirements des familles disloquées. Elle aussi victime de la guerre, la population de l'île de la Dominique subit le même sort que celui des Canadiens. Elle ne fut pas rendue à la France et sa population subit les affres du Serment du Test et de toutes les persécutions religieuses qui s'ensuivirent sans pouvoir espérer le moindre adoucissement par la présence menaçante des États-Unis.

En Europe, la « partie d'échecs » politico-militaire — véritable sport national de ces pays qui se disaient les plus évolués du monde — se poursuivit sans relâche, comme elle continuera jusqu'à l'union définitive de toutes ces nations belliqueuses en une seule confédération européenne[16]. La France épuisée allait se remettre rapidement au point de remporter la guerre suivante, celle de l'Indépendance américaine, dans laquelle l'Angleterre se trouvait, cette fois, toute seule face à elle.

14. Les territoires de Pondichéry, de Chandernagor, de Yanaon, de Karikal et de Mahé.
15. Chandernagor en 1949.
16. L'Union européenne, à la fin du XXe siècle.



Annexe

Traité de Paris de 1763

mettant fin à la Guerre de Sept Ans et cédant le Canada

[le traité fut rédigé uniquement en français et les imperfections grammaticales et lexicales du XVIIIe siècle ont été conservées.]

Au nom de la Très Sainte & Indivisible Trinité, Père, Fils, & Saint Esprit.
Ainsi soit il.

Soit notoire à Tous Ceux, qu'il appartiendra ou peut appartenir, en Manière quelconque.

Il a plû au Tout Puissant de répandre l'Esprit d'Union & de Concorde sur les Princes, dont les Divisions avoient porté le Trouble dans les quatre Parties du Monde, & de leur inspirer le Dessein de faire succéder les Douceurs de la Paix aux Malheurs d'une longue et sanglante Guerre, qui, après s'être élevée entre L'Angleterre & La France, pendant le Règne du Sérénissime & Très Puissant Prince Georges II, par la Grâce de Dieu Roy de la Grande Bretagne, de glorieuse Mémoire, a été continuée sous le Règne du Sérénissime & Très Puissant Prince Georges III, son Successeur, & s'est communiquée dans ses Progrès à l'Espagne & au Portugal; En Conséquence, Le Sérénissime & Très-Puissant Prince Georges III, par la Grâce de Dieu Roy de la Grande Bretagne, de France,[1] et d'Irlande, Duc de Brunswick & de Lunebourg, Archi-Trésorier & Électeur du Saint Empire Romain; Le Sérénissime & Très Puissant Prince, Louis XV, par la Grâce de Dieu Roy Très Chrétien, Et Le Sérénissime & Très Puissant Prince Charles III, par la Grâce de Dieu Roy d'Espagne & des Indes, après avoir posé les Fondemens de la Paix dans les Préliminaires signés le 3 Nov^bre dernier à Fontainebleau; Et le Ser^me & Très puissant Prince Dom Joseph 1er par la Grâce de Dieu Roy de Portugal & des Algarves, après y avoir accédé, Ont resolû de consommer sans Délai ce grand & important Ouvrage; À cet Effet les hautes Parties Contractantes ont nommé & constitué Leurs Ambassadeurs Extraordinaires & Ministres Plénipotentiaires respectifs; Savoir, Sa Sacrée Majesté Le Roy de la Grande Bretagne, Le Très illustre & très excellent Seigneur, Jean, Duc & Comte de Bedford, Marquis de Tavistock &c., Son Ministre d'Etat, Lieutenant Général de Ses Armées, Garde de son Sceau Privé, Chevalier du Très Noble Ordre de la Jarretière, & Son Ambassadeur Extraordinaire & Ministre Plénipotentiaire près de Sa Majesté Très Chrétienne; Sa Sacrée Majesté Le Roy Très Chrétien, le très illustre & très excellent Seigneur, César Gabriel de Choiseul, Duc de Praslin, Pair de France, Chevalier de ses Ordres, Lieutenant Général de ses Armées, & de la Province de Bretagne, Conseiller en tous ses Conseils, et Ministre & Secrétaire d'Etat, & de ses Commandemens & Finances; Sa Sacrée Majesté Le Roy Catholique, le très illustre & très excellent Seigneur Dom Gerom Grimaldi, Marquis de Grimaldi, Chevalier des Ordres du Roy Très Chrétien, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté Catholique avec Exercice, & Son Ambassadeur Extraordinaire près de Sa Majesté Très Chrétienne; Sa Sacrée Majesté Le Roy Très Fidèle, le très illustre & très excellent Seigneur, Martin de Mello & Castro, Chevalier profès de l'Ordre de Christ, du Conseil de Sa Majesté Très Fidèle, & Son Ambassadeur & Ministre Plénipotentiaire auprès de S. M^té Très Chret^ne; Lesquels, après s'être duëment communiqué leurs Pleins pouvoirs en bonne Forme (& dont les Copies sont transcrites à la Fin du présent Traité de Paix) sont convenus des Articles, dont la Teneur s'ensuit.

1. Le titre de *Roi de France* que porta le roi d'Angleterre jusqu'en 1802 datait de la guerre de Cent Ans.



ARTICLE 1

Il y aura une Paix Chrétienne, universelle, & perpétuelle tant par Mer que par Terre, & une Amitié sincère & constante sera rétablie entre Leurs Majestés Britannique, Très Chrétienne, Catholique, & Très Fidèle, & entre leurs Héritiers, & Successeurs, Royaumes, Etats, Provinces, Pays, Sujets, & Vassaux, de quelque Qualité et Condition qu'Ils soient, sans Exception de Lieux, ni de Personnes, en sorte que les Hautes Parties Contractantes apporteront la plus grande Attention à maintenir entr'Elles & leurs dits Etats & Sujets, cette Amitié & Correspondance réciproque, sans permettre dorénavant, que de Part ni d'autre on commette aucunes Sortes d'Hostilités par Mer ou par Terre, pour quelque Cause ou sous quelque Prétexte que ce puisse être; Et on évitera soigneusement tout ce qui pourroit altérer à l'avenir l'Union heureusement rétablie, s'attachant au contaire à se procurer réciproquement en toute Occasion tout ce qui pourroit contribuer à leur Gloire, Intérêts, & Avantages mutuels, sans donner aucun Secours ou Protection directement ou indirectement à ceux, qui voudroient porter quelque Préjudice à l'une ou à l'autre des dites hautes Parties contractantes. Il y aura un Oubli général de tout ce qui a pû être fait ou commis avant ou depuis le Commencement de la Guerre, qui vient de finir.

ARTICLE 2

Les Traités de Westphalie de mil six cent quarante huit, ceux de Madrid entre les Couronnes de la Grande Bretagne & d'Espagne de mil six cent soixante sept, & de mil six cent soixante dix, les Traités de Paix de Nimegue, de mil six cent soixante dix huit, & de mil six cent soixante dix neuf, de Ryswick de mil six cent quatre vingt dix sept, ceux de Paix & de Commerce d'Utrecht de mil sept cent treize, celui de Bade de mil sept cent quatorze, le Traité de la Triple Alliance de La Haye de mil sept cent dix sept, celui de la Quadruple Alliance de Londres de mil sept cent dix huit, le Traité de Paix de Vienne de mil sept cent trente huit, le Traité Definitif d'Aix la Chapelle de mil sept cent quarante huit, & celui de Madrid entre les Couronnes de la Grande Bretagne, & d'Espagne de mil sept cent cinquante, aussi bien que les Traités entre les Couronnes d'Espagne & de Portugal du 13. Février mil six cent soixante huit, du 6. Février mil sept cent quinze, & du 12. Février mil sept cent soixante un, & celui du 11. Avril mil sept cent treize entre la France & le Portugal, avec les Guaranties de la Grande Bretagne; servent de Base & de Fondement à la Paix, & au présent Traité; & pour cet Effet ils sont tous renouvellés & confirmés dans la meilleure Forme, ainsi que tous les Traités en général, qui subsistoient entre les hautes Parties contractantes avant la Guerre, & comme s'ils étoient insérés ici Môt à Môt, en sorte qu'ils devront être observés exactement à l'avenir dans toute leur Teneur, & religieusement exécutés de Part & d'autre dans tous leurs Points, auxquels il n'est pas dérogé par le présent Traité, nonobstant tout ce qui pourroit avoir été stipulé au contraire par aucune des Hautes Parties contractantes; Et toutes les dites Parties déclarent, qu'Elles ne permettront pas qu'il subsiste aucun Privilège, Grâce, ou Indulgence contraires aux Traités cidessus confirmés, à l'Exception de ce qui aura été accordé et stipulé par le présent Traité.

ARTICLE 3

Tous les Prisonniers faits de Part & d'autre tant par Terre que par Mer, et les Otages enlêvés ou donnés, pendant la Guerre, et jusqu'à ce Jour, seront restitués sans Rançon dans six Semaines au plus tard, à compter du Jour de l'Echange de la Ratification du présent Traité, chaque Couronne soldant respectivement les Avances, qui auront été faites pour la Subsistance & l'Entretien de ces Prisonniers par le Souverain du Pays, où Ils auront été détenûs, conformément aux Reçûs & Etats constatés & autres Titres autentiques, qui seront fournis de Part & d'autre. Et il sera donné réciproquement des Suretés pour le Payement des Dettes, que les Prisonniers auroient pû contracter dans les Etats, où Ils auroient été detenûs, jusqu'à leur entière Liberté.—Et tous les Vaisseaux, tant de Guerre que marchands, qui auroient été pris depuis l'Expiration des Termes convenûs pour la Cessation des Hostilités par Mer, seront pareillement rendûs de bonne Foy, avec tous leurs Equipages, & Cargaisons; Et on procèdera à l'Exécution de cet Article immédiatement après l'Echange des Ratifications de ce Traité.

ARTICLE 4

Sa Majesté Très Chrétienne renonce à toutes les Pretensions, qu'Elle a formées autrefois, ou pû former, à la Nouvelle Écosse, ou l'Acadie, en toutes ses Parties, & la garantit toute entière, & avec toutes ses Dépendances, au Roy de la Grande Bretagne. De plus, Sa Majesté Très Chrétienne cède & garantit à Sa dite Majesté Britannique, en toute Propriété, le Canada avec toutes ses Dépendances, ainsi que l'Isle du Cap Breton, & toutes les autres Isles, & Côtes, dans le Golphe & Fleuve St-Laurent, & généralement tout ce qui dépend des dits Pays, Terres, Isles, & Côtes, avec la Souveraineté, Propriété, Possession, & tous Droits acquis par Traité, ou autrement, que le Roy Très Chrétien et la Couronne de France ont eus jusqu'à présent sur les dits Pays, Isles, Terres, Lieux, Côtes, & leurs Habitans, ainsi que le Roy Très Chrétien cède & transporte le tout au dit Roy & à la Couronne de la Grande Bretagne, & cela de la Manière & de la Forme la plus ample, sans Restriction, & sans qu'il soit libre de revenir sous aucun Prétexte contre cette Cession & Garantie, ni de troubler la Grande Bretagne dans les Possessions sus-mentionnées. De son Coté Sa Majesté Britannique convient d'accorder aux Habitans du Canada la Liberté de la Religion Catholique; En Conséquence Elle donnera les Ordres les plus précis & les plus effectifs, pour que ses nouveaux Sujets Catholiques Romains puissent professer le Culte de leur Religion selon le Rite de l'Eglise Romaine, en tant que le permettent les Loix de la Grande Bretagne.-Sa Majesté Britannique convient en outre, que les Habitans François ou autres, qui auroient été Sujets du Roy Très Chrétien en Canada, pourront se retirer en toute Sûreté & Liberté, où bon leur semblera, et pourront vendre leurs Biens, pourvû que ce soit à des Sujets de Sa Majesté Britannique, & transporter leurs Effets, ainsi que leurs Personnes, sans être gênés dans leur Emigration, sous quelque Prétexte que ce puisse être, hors celui de Dettes ou de Procés criminels; Le Terme limité pour cette Emigration sera fixé à l'Espace de dix huit Mois, à compter du Jour de l'Echange des Ratifications du présent Traité.

ARTICLE 5

Les Sujets de la France auront la Liberté de la Pêche, & de la Sècherie, sur une Partie des Côtes de l'Isle de Terre-Neuve, telle qu'elle est spécifiée par l'Article 13. du Traité d'Utrecht, lequel Article est renouvellé & confirmé par le présent Traité, (à l'Exception de ce qui regarde l'Isle du Cap Breton, ainsi que les autres Isles & Côtes dans L'Embouchure et dans le Golphe st Laurent;) Et Sa Majesté Britannique consent de laisser aux Sujets du Roy Très Chrétien la Liberté de pêcher dans le Golphe St Laurent, à Condition que les Sujets de la France n'exercent la dite Pêche, qu'à la Distance de trois Lieues de toutes les Côtes appartenantes à la Grande Bretagne, soit celles du Continent, soit celles des Isles situées dans le dit Golphe St Laurent. Et pour ce qui concerne la Pêche sur les Côtes de l'Isle du Cap Breton hors du dit Golphe, il ne sera pas permis aux Sujets du Roy Très Chrétien d'exercer la dite Pêche, qu'à la Distance de quinze Lieues des Côtes de l'Isle du Cap Breton; Et la Pêche sur les Côtes de la Nouvelle Écosse, ou Acadie, et partout ailleurs, hors du dit Golphe, restera sur le Pied des Traités antérieurs.

ARTICLE 6

Le Roy de la Grande Bretagne cède les Isles de Sr Pierre & de Miquelon, en toute Propriété, à Sa Majesté Très Chrétienne, pour servir d'Abri aux Pêcheurs François; Et Sa dite Majesté Très Chrétienne s'oblige à ne point fortifier les dites Isles, à n'y établir que des Batimens civils pour la Commodité de la Pêche, & à n'y entretenir qu'une Garde de cinquante Hommes pour la Police.

ARTICLE 7

Afin de rétablir la Paix sur des Fondemens solides & durables, & écarter pour jamais tout Sujet de Dispute par Rapport aux Limites des Territoires Britanniques et François sur le Continent de l'Amérique, il est convenû, qu'a l'avenir les Confins entre les États de Sa Majesté Britannique & ceux de Sa Majesté Très Chrétienne en cette Partie du Monde, seront irrévocablement fixés par une Ligne tirée au milieu du Fleuve Mississippi depuis sa Naissance jusqu'à la rivière d'Iberville, & de là par une Ligne tirée au milieu de cette Rivière & des Lacs Maurepas & Pontchartrain jusqu'à la Mer; Et à cette Fin le Roy Très Chrétien cède, en toute Propriété, & garantit à Sa Majesté Britannique la Rivière & le Port de la Mobile, & tout de qu'Il possède, ou a dû posséder, du Côté



gauche du fleuve Missisipi, à l'exceprion de la Ville de la Nouvelle Orléans, & de l'Isle dans laquelle Elle est située, qui demeureront à la France; Bien entendû, que la Navigation du Fleuve Mississippi sera également libre tanr aux Sujets de la Grande Bretagne comme à ceux de la France, dans toute sa Largeur, & toute son Etendue, depuis sa Source jusqu'à la Mer, et nommément cette Partie, qui est entre la susdite Isle de la Nouvelle Orleans & la Rive droite de ce Fleuve, aussi bien que l'Entrée & la Sortie par son Embouchure. Il est de plus stipulé, que les Batimens appartenant aux Sujets de l'une ou de l'autre Nation ne pourront être arrêtés, visités, ni assujettis au Payement d'aucun Droit quelconque. Les Stipulations insérées dans l'Article 4. en Faveur des Habitans du Canada auront Lieu de même pour les Habitans des Pays cédés par cet Article.

ARTICLE 8

Le Roy de la Grande Bretagne restituera à la France les Isles de la Guadeloupe, de Marie Galante, de la Désirade, de la Martinique, & de Belle-Isle; Et les Places de ces Isles seront rendues dans le même état, où Elles étoient, quand la Conquête en a été faite par les Armes Britanniques; Bien entendû, que les Sujets de Sa Majesté Britannique, qui se seroient établis, ou ceux qui auroient quelques Affaires de Commerce à régler dans les dites Isles & autres Endroits restitués à la France par le présent Traité, auront la Liberté de vendre leurs Terres, & leurs Biens, de régler leurs Affaires, de recouvrer leurs Dettes, & de transporter leurs Effets, ainsi que leurs Personnes, à bord des Vaisseaux qu'il leur sera permis de faire venir aux dites Isles, & autres Endroits, restitués comme dessus, & qui ne serviront qu'à cet Usage seulement, sans être gênés à Cause de leur Religion, ou sous quelqu'autre Prétexte que ce puisse être hors celui de Dettes ou de Procés criminels. Et pour cet Effet le Terme de dix-huit Mois est accordé aux Sujets de Sa Majesté Britannique à compter du Jour de l'Échange des Ratifications du présent Traité. Mais comme la Liberté, accordée aux Sujets de Sa Majesté Britannique, de transporter leurs Personnes & leurs Effets sur des Vaisseaux de leur Nation pourroit être sujerte à des Abus, si l'on ne prenoir la Précaution de les prevenir, il a été convenû expressément, entre Sa Majesté Britannique & Sa Majesté Très Chrétienne, que le Nombre des Vaisseaux Anglois, qui auront la Liberté d'aller aux dites Isles & Lieux restirués à la France sera limité, ainsi que le Nombre de Tonneaux de chacun, qu'ils iront en lest, partiront dans un Terme fixé, & ne feront qu'un seul Voyage; Tous les Effets, apparrenants aux Anglois, devant êrre embarqués en même Tems. Il a été convenû en outre, que Sa Majesté Très Chrétienne fera donner les Passeports nécessaires pour les dits Vaisseaux; que, pour plus grande Sureté, il sera libre de mettre deux Commis ou Gardes François sur chacun des dits Vaisseaux, qui seront visités dans les Atterages & Ports des dites Isles, & Lieux, restitués à la France; Et que les Marchandises, qui s'y pourront trouver, seront confisquées.

ARTICLE 9

Le Roy Très Chrétien cède & garantit à Sa Majesté Britannique, en toute Propriété, les Isles de la Grenade & des Grenadines, avec les mêmes Stipulations en Faveur des Habitans de cette Colonie, insérées dans l'Article 4. pour ceux du Canada; Et le Partage des Isles, appellées neutres, est convenû et fixé de manière que celles de Sr Vincent, la Dominique, & Tabago, resteront, en toute Propriété, à la Grande Bretagne, & que celle de Sr Lucie sera remise à la France pour en jouir, pareillement en toute Propriété. Et les hautes Parties contractantes garantissent le Partage ainsi stipulé.

ARTICLE 10

Sa Majesté Britannique restituera à la France l'Isle de Gorée, dans l'État, où Elle s'est trouvée, quand Elle a été conquise; Et Sa Majesté Très Chrétienne cède, en toute Propriété, et garantit au Roy de la Grande Bretagne la Rivière de Senegal, avec les Forts & Comptoirs de Sr Louis, de Podor, & de Galam, & avec tous les Droits & Dependances de la dite Rivière de Sénégal.

ARTICLE 11

Dans les Indes Orientales La Grande Bretagne restituera à la France, dans l'Etat où ils sont aujourd'hui, les différens Comptoirs, que cette Couronne possédoit tant sur la Côte de Choromandel & d'Orixa, que sur celle de Malabar, ainsi que dans le Bengale, au Commencement de l'Année mil sept cent quarante neuf; Et Sa Majesté Très Chrétienne renonce à toute Prétension aux Acquisitions, qu'Elle avoit faites sur la Côte de Choromandel, & d'Orixa, depuis le dit Commencement de l'Année mil sept cent quarante neuf. Sa Maj[té] Très Chrétienne restituera, de son Coté, tout ce qu'Elle pourroit avoir conquis sur la Grande Bretagne dans les Indes Orientales pendant la présente Guerre, & fera restituer nommément Natal & Tapanouly dans l'Isle de Sumatra. Elle s'engage de plus à ne point ériger de Fortifications, & à ne point entretenir de Troupes dans aucune Partie des États du Subah de Bengale. Et afin de conserver la Paix future sur la Côte de Choromandel & d'Orixa, les Anglois & les François reconnoitront Mahomet Ali Khan pour légitime Nabob du Carnate, & Salabat Jing pour légitime Subah de Décan; Et les deux Parties renonceront à toute Demande ou Prétension de Satisfaction qu'Elles pourroient former à la Charge, l'une de l'autre, ou à celle de leurs Alliés Indiens pour les Déprédations ou Dégats commis soit d'un Côté, soit de l'autre pendant la Guerre.

ARTICLE 12

L'Isle de Minorque sera restituée à Sa Majesté Britannique, ainsi que le Fort St-Philippe, dans le même Etat où ils se sont trouvés, lorsque la Conquête en a été faite par les Armes du Roy Très Chrétien, & avec l'Artillerie, qui y étoit lors de la Prise de la dite Isle & du dit Fort.

ARTICLE 13

La Ville & le Port de Dunkerque seront mis dans l'État fixé par le dernier Traité d'Aix la Chapelle, & par les Traités antérieurs; La Cunette sera détruite immediatement après l'Échange des Ratifications du présent Traité, ainsi que les Forts & Batteries, qui défendent l'Entrée du Côté de la Mer; Et il sera pourvû en même Tems à la Salubrité de l'Air & à la Santé des Habitans par quelqu'autre Moyen à la Satisfaction du Roy de la Grande Bretagne.

ARTICLE 14

La France restituera tous les Pays, appartenants à l'Électorat d'Hanovre, au Landgrave de Hesse, au Duc de Brunswick, & au Comte de la Lippe Buckebourg, qui se trouvent, ou se trouveront occupés par les Armes de Sa Majesté Très Chrétienne. Les Places de ces différens Pays seront renduës dans le même État où Elles étoient, quand la Conquête en a été faite par les Armes Françoises; Et les Pièces d'Artillerie, qui auront été transportées ailleurs, seront remplacées par le même Nombre de même Calibre, Poids, & Métal.

ARTICLE 15

En Cas que les Stipulations, contenues dans l'Article 13, des Préliminaires ne fussent pas accomplies lors de la Signature du présent Traité, tant par Rapport aux Évacuations à faire par les Armées de la France des Places de Clèves, de Wesel, de Gueldres, & de tous les Pays, appartenant au Roy de Prusse, que par Rapport aux Évacuations à faire par les Armées Britannique & Françoise des Pays, qu'Elles occupent en Westphalie, Basse-Saxe, sur le Bas-Rhin, le Haut Rhin, & dans tout l'Empire, & à la Retraite des Troupes dans les États de Leurs Souverains respectifs, Leurs Majestés Britannique & Très Chrétienne promettent de procéder de bonne Foy, avec toute la Promptitude que le Cas pourra permettre, aux dites Évacuations, dont Ils stipulent l'Accomplissement parfait avant le quinze de Mars prochain, ou plus tôt, si faire se peut. Et Leurs Majestés Britannique & Très Chrétienne s'engagent de plus, & se promettent, de ne fournir aucun Secours, dans aucun Genre, à Leurs Alliés respectifs, qui resteront engagés dans la Guerre d'Allemagne.

ARTICLE 16

La Décision des Prises, faites en Tems de Paix par les Sujets de la Grande Bretagne sur les Espagnols, sera remise aux Cours de Justice de l'Amirauté de la Grande Bretagne, conformément aux Règles établies parmi toutes les Nations, de sorte que la Validité des dites Prises entre les Nations Britannique & Espagnole sera décidée & jugée, selon le Droit des Gens, & selon les Traités, dans les Cours de Justice de la Nation, qui aura fait la Capture.

ARTICLE 17

Sa Majesté Britannique fera démolir toutes les Fortifications, que ses Sujets pourront avoir érigées dans la Baye de Honduras, & autres Lieux du Territoire de l'Espagne dans cette Partie du Monde, quatre Mois après la Ratification du présent Traité; Et Sa Majesté Catholique ne permettra point, que les Sujets de Sa Majesté Britannique, ou leurs Ouvriers, soient inquiétés ou molestés sous aucun Prétexte que ce soit, dans les dits Lieux, dans leur Occupation de couper, charger, & transporter, le Bois de Teinture ou de Campêche; Et pour cet Effet Ils pourront bâtir, sans Empêchement, & occuper sans Interruption, les Maisons & les Magazins, qui sont nécessaires pour Eux, pour leurs Familles, & pour leurs Effets; Et Sa Majesté Catholique leur assure par cet Article l'entière Jouïssance de ces Avantages, & Facultés sur les Côtes & Territoires Espagnols, comme il est stipulé ci-dessus, immédiatement après la Ratification du présent Traité.

ARTICLE 18

Sa Majesté Catholique se désiste, tant pour Elle que pour ses Successeurs, de toute Prétension, qu'Elle peut avoir formée en Faveur des Guipuscoans & autres de ses Sujets au Droit de pêcher aux Environs de l'Isle de Terre-Neuve.

ARTICLE 19

Le Roy de la Grande Bretagne restituera à l'Espagne tout le Territoire qu'Il a conquis dans l'Isle de Cuba, avec la Place de la Havane; Et cette Place, aussi bien que toutes les autres Places de la dite Isle, seront rendues dans le même État, où Elles étoient, quand Elles ont été conquises par les Armes de Sa Majesté Britannique: Bien entendû, que les Sujets de Sa Majesté Britannique, qui se seroient établis, ou ceux qui auroient quelques Affaires de Commerce à régler, dans la dite Isle, restituée à l'Espagne par le présent Traité, auront la Liberté de vendre leurs Terres, & leurs Biens, de régler leurs Affaires, de recouvrer leurs Dettes, et de transporter leurs Effets ainsi que leurs Personnes à bord des Vaisseaux, qu'il leur sera permis de faire venir à la dite Isle, restituée comme dessus, & qui ne serviront qu'à cet Usage seulement, sans être gênés à Cause de leur Religion, ou sous quelqu'autre Prétexte que ce puisse être, hors celui de Dettes ou de Procès criminels; Et pour cet Effet le Terme de dix huit Mois est accordé aux Sujets de Sa Majesté Britannique, à compter du Jour de l'Échange des Ratifications du présent Traité. Mais comme la Liberté, accordée aux Sujets de Sa Majesté Britannique de transporter leurs Personnes & leurs Effets sur des Vaisseaux de leur Nation, pourroit être sujette à des Abus, si l'on ne prenoit la Précaution de les prévenir, il a été convenû expressément entre Sa Majesté Britannique & Sa Majesté Catholique, que le Nombre des Vaisseaux Anglois, qui auront la Liberté d'aller à la dite Isle restituée à l'Espagne, sera limité, ainsi que le Nombre de Tonneaux de chacun, qu'ils iront en lest, partiront dans un Terme fixé, & ne feront qu'un seul Voyage; Tous les Effets, appartenant aux Anglois, devant être embarqués en même Tems. Il a été convenû en outre, que Sa Majesté Catholique fera donner les Passeports nécessaires pour les dits Vaisseaux; que, pour plus grande Sureté, il sera libre de mettre deux Commis ou Gardes Espagnols sur chacun des dits Vaisseaux, qui seront visités dans les Attérages et Ports de la dite Isle restituée à l'Espagne et que les Marchandises, qui s'y pourront trouver, seront confisquées.

ARTICLE 20

En Conséquence de la Restitution stipulée dans l'article précédent, Sa Majesté Catholique cède et garantit, en tout Propriété, à Sa Majesté Britannique, la Floride, avec le Fort de Sr Augustin, & la Baye de Pensacola, ainsi que tout ce que l'Espagne possède sur le Continent de l'Amérique septentrionale, à l'Est, ou au Sud Est, du fleuve Mississippi, & généralement tout ce qui dépend des dits Pays & Terres, avec la Souveraineté, Propriété, Possession, & tous Droits acquis par Traité ou autrement, que Le Roy Catholique & la Couronne d'Espagne, ont eus jusqu'à présent sur les dits Pays, Terres, Lieux, & leurs Habitans; Ainsi que Le Roy Catholique cède & transporte le tout au dit Roy & à la Couronne de la Grande Bretagne, & cela de la Manière & de la Forme la plus ample; Sa Majesté Britannique convient de son Côté d'accorder aux Habitans des Pays ci-dessus cédés la Liberté de la Religion Catholique; En Conséquence, Elle donnera les Ordres les plus exprès & les plus effectifs, pour que ses nouveaux Sujets Catholiques Romains puissent professer le Culte de leur Religion selon le Rite de l'Eglise Romaine, en tant que le permettent les Loix de la Grande Bretagne, Sa Majesté Britannique convient en outre, que les Habitans Espagnols, ou autres, qui auroient été Sujets du Roy Catholique, dans les dits Pays, pourront se retirer en toute Sureté et Liberté, où bon leur semblera et pourront vendre leurs Biens, pourvû que ce soit à des Sujets de Sa Majesté Britannique, & transporter leurs Effets, ainsi que leurs Personnes, sans être gênés dans leur Émigration, sous quelque Prétexte que ce puisse être, hors celui de Dettes ou de Procès criminels; Le Terme, limité pour cette Émigration, étant fixé à l'Espace de dix-huit Mois, à compter du Jour de l'Échange des Ratifications du présent Traité. Il est de plus stipulé, que Sa Majesté Catholique aura la Faculté de faire transporter tous les Effets, qui peuvent Lui appartenir, soit Artillerie, ou autres.

ARTICLE 21

Les Troupes Françoises & Espagnoles évacueront tous les Territoires, Campagnes, Villes, Places, & Châteaux, de Sa Majesté Très Fidèle, en Europe, sans Réserve aucune, qui pourront avoir été conquis par les Armées de France & d'Espagne, & les rendront dans le même Etat où Ils étoient, quand la Conquête en a été faite, avec la même Artillerie, & les Munitions de Guerre, qu'on y a trouvées; Et à l'Égard des Colonies Portugaises, en Amérique, Afrique, ou dans les Indes Orientales, s'il y étoit arrivé quelque Changement, toutes Choses seront remises sur le même Pied, où Elles étoient, et en Conformité des Traités précédens, qui subsistoient entre les Cours de France, d'Espagne, & de Portugal, avant la présente Guerre.

ARTICLE 22

Tous les Papiers, Lettres, Documens & Archives, qui se sont trouvés dans les Pays, Terres, Villes, & Places, qui sont restitués, & ceux appartenant aux Pays cédés, seront délivrés, ou fournis, respectivement, & de bonne Foi, dans le même Tems, s'il est possible, de la Prise de Possession, ou au plus tard, quatre Mois après l'Échange des Ratifications du présent Traité, en quelque Lieu que les dits Papiers ou Documens puissent se trouver.

ARTICLE 23

Tous les Pays, & Territoires, qui pourroient avoir été conquis, dans quelque Partie du Monde que ce soit, par les Armes de Leurs Majestés Britannique & Très Fidèle, ainsi que par celles de Leurs Majestés Très Chrétienne & Catholique, qui ne sont pas compris dans le présent Traité, ni à Titre de Cessions, ni a Titre de Restitutions, seront rendûs sans Difficulté, & sans exiger de Compensation.

ARTICLE 24

Comme il est nécessaire de désigner une Épôque fixe pour les Restitutions & les Évacuations à faire, par chacune des Hautes Parties Contractantes, il est convenu que les Troupes Britanniques & Françoises completteront, avant le quinze de Mars prochain, tout ce qui restera à exécuter des Articles 12 & 13 des Préliminaires, signés le 3e Jour de Novembre passé, par Rapport à l'Évacuation à faire dans l'Empire, ou ailleurs.

L'Isle de Belle-isle sera évacuée six semaines après l'Échange des Ratifications du présent Traité, ou plus tôt si faire se peut.

La Guadeloupe, la Désirade, Marie-Galante, la Martinique, & St Lucie, trois Mois après l'Échange des Ratifications du présent Traité, ou plus tôt, si faire se peut.

La Grande Bretagne entrera pareillement au Bout de trois Mois après l'Échange de Ratifications du présent Traité, ou plus tôt si faire se peut, en Possession de la Rivière & du Port de la Mobile, & de tout ce qui doit former les Limites du Territoire de La Grande Bretagne du Côté du Fleuve de Mississippi, telles qu'elles sont spécifiées dans l'Article 7.

L'Isle de Gorée sera évacuée par La Grande Bretagne trois Mois après l'Échange des Ratifications du présent Traité ;

Et L'Isle de Minorque par La France à la même époque, ou plus tôt si faire se peut ;

Et, selon les Conditions de l'Article 6, La France entrera de même en Possession des Isles de St Pierre & de Miquelon, au Bout de trois Mois après l'Échange des Ratifications du présent Traité.

Les Comptoirs aux Indes Orientales seront rendus six Mois après l'Échange des Ratifications du présent Traité, ou plus tôt si faire se peut.

La Place de la Havane avec tout ce qui a été conquis dans l'Isle de Cuba, sera restituée trois Mois après l'Échange des Ratifications du présent Traité, ou plus tôt si faire se peut ; Et en même Temps La Grande Bretagne entrera en Possession du Pays cédé par l'Espagne selon l'Article 20.

Toutes les Places & Pays de Sa Majesté Très Fidèle en Europe seront restitués immédiatement après l'Échange des Ratifications du présent Traité ; Et les Colonies, Portugaises, qui pourront avoir été conquises, seront restituées dans l'Espace de trois Mois dans les Indes Occidentales, & de six Mois dans les Indes Orientales, après l'Échange des Ratifications du présent Traité, ou plus tôt si faire se peut.

Toutes les Places, dont la Restitution est stipulée ci-dessus, seront rendues avec l'Artillerie, & les Munitions, qui s'y sont trouvées lors de la Conquête.

En Conséquence de quoi les Ordres nécessaires seront envoyés par chacune des Hautes Parties Contractantes avec les Passeports réciproques pour les Vaisseaux, qui les porteront, immédiatement après l'Échange des Ratifications du présent Traité.

ARTICLE 25

Sa Majesté Britannique, en sa Qualité d'Électeur de Brunswick Lunebourg, tant pour Lui que pour ses Héritiers & Successeurs, & tous les États & Possessions de Sa de Majesté en Allemagne sont compris & garantis par le présent Traité de Paix.

ARTICLE 26

Leurs Sacrées Majestés, Britannique, Très Chrétienne, Catholique, & Très Fidèle, promettent d'observer sincèrement & de bonne Foy tous les Articles, contenûs & établis dans le présent Traité ; Et Elles ne souffriront pas, qu'il y soit fait de Contravention directe ou indirecte par leurs Sujets respectifs ; Et les susdites Hautes Parties Contractantes se garantissent généralement & réciproquement toutes les Stipulations du présent Traité.

ARTICLE 27

Les Ratifications solemnelles du présent Traité, expédiées en bonne & due Forme, seront échangées, en cerre Ville de Paris, entre Les Hautes Parties Contractantes dans l'Espace d'un Mois, ou plus tôt s'il est possible, à compter du Jour de la Signature du présent Traité.

En Foy de quoi, Nous soussignés, Leurs Ambassadeurs Extraordinaires & Ministres Plénipotentiaires avons signé de Notre Main, en leur Nom, & en Vertu de nos Plein pouvoirs, le présent Traité Définitif, & y avons fait apposer le Cachet de Nos Armes.

Fait à Paris le dix de Février mil sept cent soixante trois.

Bedford C.P.S. Choiseul duc de Praslin Le Marq de Grimaldi

ARTICLES SÉPARÉS

1

Quelques-uns des Titres,[2] employés par les Puissances Contractantes, soir dans les Pleins pouvoirs, et autres Actes, pendant le Cours de la Négotiation, soit dans le Préambule du présent Traité, n'étant pas généralement reconnus, il a été convenu qu'il ne pourroit jamais en résulter aucun préjudice pour aucune des dites Parties Contractantes, et que les Titres, pris ou omis, de part et d'autre, à l'Occasion de la dite Négociation, et du présent Traité ne pourront être cités ni tirés à Conséquence.

2

Il a été convenu et arrêté que la Langue Françoise, employée dans tous les Exemplaires du présent Traité, ne formera point un Exemple, qui puisse être allégué, ni tiré à conséquence, ni porter préjudice, en aucune Manière, à aucune des Puissances Contractantes; Et que l'on se conformera, à l'avenir, à ce qui a été observé, et doit être observé, à l'égard, et de la Part des Puissances, qui sont en usage, et en Possession, de donner, et de recevoir, des Exemplaires, de semblables Traités, en une autre Langue que la Françoise.

Le présent Traité ne laissant pas d'avoir la même Force et Vertu, que si le susdit Usage y avoit été observé.

Fait à Paris le Dix de Février Mil sepr cent soixante et rrois.

2. Le titre de *Roi de France* que s'arroge le roi d'Angleterre depuis le Moyen Âge.



Index chronologique des batailles



Index alphabétique des batailles

Bibliographie générale de la Guerre de Sept Ans

ALISTER, R., pseudonyme de ROBERTSON, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853.

AMIOT, Joseph-Marie, [missionnaire en Chine], *Art militaire des Chinois*, ou *Recueil d'anciens traités sur la guerre*, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772]. Ce fut la première traduction des théories du Chinois Sun Tsu dans une langue occidentale.

AMIOT, Pierre, *Histoire de Saint-Cast-le-Guildo*, Saint-Cast, 1990.

ANGOT, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Imprimerie de la Manutention, Mayenne, 1990.

Annales de la Société Historique & Archéologique à Maestricht, tome II, Imprimé chez Leiter-Nypels, Maestricht, 1856-1857-1858.

ANSELME, P., *Histoire généalogique.*

Archives de la Marine, France.

Archives de l'Armée, Château de Vincennes, Paris, France.

ARMOUR, David, A., *Attack at Michilimackinac*, 1760-1764. Mackinac Island State Park Commission, MKINAC Island, Michigan, 1971.

ASCLÉPIODOTE, *Traité de tactique*, traduction de L. Poznanski, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

ASIMOV, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969.

BANNATYNE, Neil, lieutenant-colonel, *History of the Thirtieth Regiment, 1689-1881*, Liverpool, 1923.

BARNETT, Correlli, *Britain and Her Army 1509-1970*, A Military, Political and Social Survey, William Morrow & Company, New York, 1970.

BATTISTINI, Olivier, *La Guerre. Trois tacticiens grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre, Anthologie.* Éditions Nil, Paris, 1994.

BATTLEFIELDS of Europe, Chilton Books, Philadelphie.

BAUDE, Lucien, « Description de la bataille de Saint-Cast » *[1758]*, dans *Revue des Deux Mondes*, 1851, t. XII, p. 669.

BAUDOIN, Archives des Colonies, *Correspondance générale.* Canada. Paris, « Journal de Monsieur Baudoin », 14:4

BELLOC, Hilaire, *British battles.* S. Swift & Co, Hugh Rees, Londres, 1911-1913, 6 vol.

BERTRAND, J.-B., *Histoire de Boulogne*, 1829.

BLUNDELL, dom Odo, O.S.B., *The Catholic Highlands of Scotland*, 2 volumes, Sands & Co., Londres, 1909. [dernière copie aujourd'hui, bibliothèque vaticane]

BOCK, baron de, *Histoire de la Guerre de Sept Ans, commencée en 1756 et finie par la paix d'Hubertsbourg, le 15 février 1763*, Mérigot jeune, Cologne et Paris, 1770, in-12. BN Lh^4-87.

BOISSONNAULT, Charles-Marie, *Histoire politico-militaire des Canadiens-Français*, Éditions du Bien public, Trois-Rivières.

BOND, Gordon, B., *The Grand Expedition*, The University of Georgia Press, Athens, USA, 1979.

BONNAULT, Claude de, *Histoire du Canada-Français*, 1534-1763, PUF, Paris.

BORGNET, Jules, *Promenades dans la Ville de Namur*, Namur, 1851.

BOURCET, M. de, lieutenant général des armées du roi, *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762*, Maradan, Paris, 1792, 3 vol. in-8.BN Lh^4-88.

BROOKE-LITTLE, John, *The British Monarchy in Colour*, Blandford Press, Poole [Dorset], 1976.



Bulletin des opérations de l'armée du roi, commandée par M. le maréchal duc de Broglie, depuis le 7 jusqu'au 11 juillet 1760, in-4°. BN Lh4-82.

CALVERT, Mary, R., *Dawn On The Kennebec,* Twin City Printery, Lewiston, Me, USA, circum 1983.

CALVERT, Mary, R., *Black Robe on the Kennebec,* Monmouth Press, Montmouth, Me, USA, circum 1991.

CAMBRIDGE, R.O., *History of the War between France and England on the Coast of Coromandel,* Londres, 1762.

CAMPBELL, Marjorie, Wilkins, *The Saskatchewan,* Clarke, Irwin & Company Ltd, Toronto, Vancouver.

CASTEX, amiral Raoul, *Théories stratégiques,* 5 vol., Éditions maritimes, Paris, 1929-1935.

CASTEX, amiral Raoul, *Mélanges stratégiques,* Académie de Marine, Paris, 1976.

CASTEX, amiral Raoul, *Stratégie des opérations combinées,* Centre des Hautes Études navales, Paris, 1933.

CASTEX, amiral Raoul, *Fragments stratégiques,* Economica, Paris, 1985.

CASTEX, amiral Raoul, *Les Idées militaires de la marine au XVIIIe siècle. De Ruyter à Suffren,* Paris, 1911.

CASTRIES, duc de, *Le maréchal de Castries (1727-1800),* Arthème Fayard, Paris, 1956.

CATFORD, E.F., Edinburgh; *The Story of a City, Hutchinson of London,* Londres, 1975.

CHAMBERS, Robert, *History of the Rebellion of 1745-6,* W. & R. Chambers Limited, Édimbourg et Londres, 1840.

CHANDLER, David, dir., *A Guide to the Battlefields of Europe,* Chilton Books, Philadelphie.

CHASSAIGNE, Philippe, *Histoire de l'Angleterre,* Éditions Aubier, Paris, 1966.

CHAUDHURI, C. Nirad, *Clive of India,* Barrie & Jenkins Limited, Londres, 1975.

CHESNE, (du) A. *Histoire de la Maison de Montmorency.*

CLAUSEWITZ, Carl von, *De la Guerre, traduction de Denise Naville,* Les Éditions de Minuit, Paris, 1955, 5 volumes.

CLOWES, Sir William Laid, *The Royal Navy, A History from the Earliest Times to the Present,* Sampson Low, Marston & Company, Londres, 1897, 7 vol.

Le Code noir ou recueil des règlements... concernant le gouvernement, l'administration de la justice, la police, la discipline et le commerce des Nègres dans les colonies françaises, Société d'Histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1980.

COLIN, J., *Les Grandes Batailles de l'Histoire,* Paris, 1915.

CONDAMINE, Pierre de La, *L'épopée de la Bretagne, un jour d'été à Saint-Cast,* Guérande, Le Bâteau qui vire, 1977.

CONSTANS, Mn, *Cronica de Banyoles 1705 al 1951,* œuvre inédite déposée aux Archives de Banyoles, Espagne.

Correspondance d'Espagne, tome CCXXIII, fol. 15-26, in Commission des Archives Diplomatiques au Ministère des Affaires Étrangères, *Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française,* XII Espagne, avec une introduction et des notes par A. Morel-Fatio et H. Léonardon, Tome deuxième (1701-1722), Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, Éditeur, Paris, 1898.

Correspondance politique, Angleterre, *Archives du Ministère des Affaires Etrangères,* Quai d'Orsay, Paris.

COXE, William, Archideacon of Wiltshire, *L'Espagne sous les Rois de la Maison de Bourbon, ou Mémoires relatifs à l'histoire de cette nation,* 6 tomes, Paris 1827, publié d'abord par Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, à Londres en 1813, puis traduit en français pour diffusion internationale.

CRÉTÉ, Liliane, *La Traite des Nègres sous l'Ancien Régime: le nègre, le sucre et la toile,* Éditions Perrin, Paris, 1989.

DERODE, Victor, *Histoire de Lille et de la Flandre Wallonne*, 2 tomes, Librairie Vanackère, Lille, 1819.

DESBOEUFS, capitaine, *Souvenirs*, Paris, 1901.

DEVINE, T.M. et DICKSON, David, *Ireland and Scotland, 1600-1850, Parallels and Contrasts in Economic and Social Development*, John Donald Publishers Ltd., Edinburgh, 1983.

DRAPER, Lyman Copeland, *Collections of the State Historical Society of Wisconsin*, Published by the Society, Madison, 1908.

DUFOUR, Atlas de géographie (nombreux plans de batailles), Paris, [n. d.].

DUGAS, Georges, *Un Voyageur des Pays d'En-Haut*, Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1981, première édition en 1890. [rivalités entre la Compagnie du Nord-Ouest et la Hudson Bay Company].

DUPLEIX, *Mémoires*, Paris.

DUTETRE, Père Jean-Baptiste, *Histoire Générale des Antilles Habitées par les Français*, Paris, 1667.

ELBÉE, d', *Relation de ce qui s'est passé dans les isles et terre ferme de l'Amérique pendant la dernière guerre avec l'Angleterre*. Paris, 1671, 2 vol. in-12.

ELLIOTT, C.W. «The Men that fought at Minden», *Journal of the American Military Institute*, Washington, 1939.

ÉMY, Jean, *Histoire de la pierre à fusil*, Imprimerie Alleaume, Blois.

ÉNÉE LE TACTICIEN, *Πολιορκητικα*, *Poliorcétique*, traduction de A. Bon, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

English Historical Documents, General Editor David, C. Douglas, M.A., F.B.A. Eyre & Spottiswoode, Part IX.

FAESCH, *Journaux des sièges de la campagne de MDCCXLVI dans les Pais-Bas*; avec les plans en taille-douce, P. Mortier, Amsterdam, 1750, in-8°. BN Lh⁴-72.

FAUCHERRE, Nicolas, *Places fortes, bastions du pouvoir*, R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1986, 4ᵉ édirion de 1991, Paris.

FLAVIUS JOSÈPHE, *La Guerre des juifs*, traduction de Savinel, précédé de *Du bon usage de la trahison*, par P. Vidal-Naquet, Éditions de Minuit, Paris, 1977.

FORBES-LEITH, William, *The Scotsmen-at-arms and life-guards in France*, Edinburgh, 1882, in-4.

FORTESCUE, J.W., *History of the British Army*, Macmillan and Co. Limited, St. Martin's Street, 13 vol., Londres, 1883.

FOSTER, R.F., *The Oxford Illustrated History of Ireland*, Oxford University Press, 1991.

« France Septentrionale », décembre 1693, dans les Archives des Colonies. « Correspondance générale, Canada », Paris, AC,C 11A,12:396V.

FRÉDÉRIC II de Prusse, *Histoire de mon temps*, 2 tomes, Paris, 1866.

GARTHOFF, Raymond L., *La doctrine militaire Soviétique*, Librairie Plon, Paris, 1952, traduit de l'américain par Mario Lévi.

GILLINGHAM, John, *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, Londres, 1984.

GLACHANT, Roger, *Histoire de l'Inde des Français*, Librairie Plon, Paris, 1965.

GRANT, J.G., *British Battles on Land and Sea*, Cassel Petter & Galpin, Londres, tome 1.

GUIBERT, lieutenant général, comte Jacques Antoine Hippolyte de, *Essai de tactique générale*, Paris, 1773.

HALE, *Les grands combats sur mer*, de Salamine au Jutland, Paris, 1932.

HAMONT, Tibulle, *Dupleix d'après sa correspondance inédite*, Plon et Cie, Paris, 1881.

HANNON, Leslie F., *Forts of Canada, The Conflicts, Sièges, and Battles that Forged a Great Nation*, McLelland & Stewart Ltd, Toronto, 1969.



HARDŸ DE PÉRINI, Édouard, *Batailles françaises*, 6 vol., de 1214 jusqu'en 1789, Éditeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.

HARDY, 5 vol. (Rolls Series, 1864-91), III, 57-69.

HARTPOLE LECKY, William Edward, *A History of England in the Eighteenth Century*, Second Edition, volume 1, Longmans, Green and Co., Londres, 1879.

HAUTEFEUILLE, A., et LÉONARD, L., *Histoire de Boulogne*, 1860.

HERVEY, Augustus, *Journal of Augustus Hervey, 1746-59*, ed. David Erskine, 1953.

HIBBERT, Christopher, *The English, A Social History, 1066-1945*, W.W. Norton & Company, Londres, 1986.

HOGG. Ian, V., *Forteress; a History of Military Defense*, Macdonald and Jane's Publishers, Londres, 1975.

HOWARD, Harold, P., *Sacajawea*, University of Oklahoma Press, Oklahoma, 1971.

HUEBNER, Johann l'Aîné, *Les Généalogies historiques des Rois, Empereurs, etc., et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent*, etc., traduit de l'allemand en français pour diffusion internationale, 4 tomes, Paris, 1736-1738.

INSH, George Pratt, *The Scottish Jacobite Movement, A Study in Economics and Social Forces*, The Moray Press, Edinburgh, 1952.

JEFFRERYS, C.W., *The Picture Gallery of Canadian History*, The Ryerson Press, Toronto, 1942, 3 vol.

JOMINI, baron de Jomini, général et aide de camp de l'empereur de Russie, *The Art of War*, traduit du français par le capitaine G.H. Mendell et par le lieutenant W.P. Craighill, Greenwood Press Publishers, Westport, Connecticut, USA. [L'auteur s'excuse de n'avoir eu à sa disposition que la version anglaise; ce qui a entraîné une traduction supplémentaire de l'anglais au français.]

JOHNSON, T.R. St, *Antigua and the Antiguans*, 2 vol., Londres, 1842.

Journal de la défense de Cassel par M. le comte de Broglie, chevalier des ordres du roi, lieutenant général de ses armées, gouverneur de la place investie le 15 février 1761 par un corps de vingt mille hommes des troupes alliées, commandée par M. le comte de La Lippe-Buckbourg, et assiégée le 1er mars 1761. H.-L. Broenner, Francfort-sur-le-Meyn, 1761, in-4°. BN Lh5-83.

KNOWLES, L., *Minden and the Seven Years'War*, Londres, 1914.

KNOX, John, *History of the Reformation in Scotland*, Edited by William Craft Dickinson, etc., 2 vol., Thomas Nelson & Sons, Londres, 1949.

LA CHENAYE-DESBOIS, *Dictionnaire de la noblesse*, tome VI, Paris.

LACOURSIÈRE, Jacques, *Histoire populaire du Québec, des origines à 1791*, Éditions du Septentrion, Montréal, 1996.

LALETA-BALLINI, J.-M., *Le Code noir et la Traite des Nègres*, texte intégral du code de 1685 et du code de 1724, édité par l'auteur, Champigny-sur-Marne, 1998.

LANCTÔT, Gustave, *Histoire du Canada, 1713-1763*, Beauchemin, Montréal.

LA NOUE, Frédéric de, *Notice sur le combat de Saint-Cast [du 11 septembre 1758]*, Dinan, 1858.

LA RONCIÈRE, *Histoire de la Marine française des Gallo-Romains à 1678*, Paris.

LA VARENDE, *Suffren et ses ennemis*, Flammarion, Paris, 1967.

LAWFORD, James, P., *Clive, Proconsul of India, George Allen & Unwin Ltd*, Londres, 1976.

LEBOEUF, (abbé) Jean, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, tome IV: Le doyenné de Montlhéry, 1757.

LECKY, Hartpole, William, Edward, *A History of England in the Eighteenth Century*, Second Edition, volume 1, Longmans, Green & Co, Londres, Bombay [Mumbai] et Calcutta, 1879.

LE GALLEN, Léandre, *Belle-Île, histoire politique, religieuse et militaire*, Lafolye Frères Editeurs, Vannes, 1906.



LEMALE, *Le Havre d'autrefois*, Imprimerie du Commerce, Le Havre, 1883.

LEMAU DE LA JAISSE, *Plan des Principales Places de Guerre et villes maritimes frontalières du Royaume de France*, publié chez Didot, Paris, 1736.

LENMAN, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain*, 1689-1746, Eyre Methuen, Londres, 1980.

LOT, Ferdinand, *Les effectifs des Armées françaises de 1492 à 1562.*

LOVE, Henry, Davison, *Vestiges of Old Madras*, vol. II, Londres.

MACKESY, Piers, *The Coward of Minden, The Affair of Lord George Sackville*, Penguin Books, Londres, 1979.

MACLAUCHLAN, Thomas, *The Depopulation System in the Highlands*, Londres, 1849.

MAHAN, A.T. capitaine, *Influence of Sea Power upon The French Revolution and Empire, 1793-1812*, 5e édition, Sampson Low, Marston, Searle & Rivington, Londres, 2 vol.

MALLESON, Colonel G.B. CSI, *History of the French in India.* John Grant, Edimburgh, 1909.

MARCHAND, M., *Précis historique des deux sièges de la ville de Maduré, capitale du royaume de ce nom, dans l'Inde, faits par les Anglais avec toutes leurs forces réunies et celles de Mahamet-Alikan, des côtes de Coromandel et d'Orixa, en 1763 et 1764, défendue par M. Marchand*, Lejay, Paris, 1774, in-8%. BN Lh5-85.

MARSHALL, P.J., dir., *British Empire*, Cambridge University Press, Cambridge [England], 1996.

MAUPÉOU, Journal, *Archives de la Marine*, Série B4-31.

MÉTRAUX, Alfred, *Haïti, la Terre, les Hommes et les Dieux*, À la Baconnière, Neuchâtel [Suisse], 1957.

MICHAUD, J.F.R., *Biographie Universelle Ancienne et Moderne*, Akademische Druck-U. Verlangsanstalt, Graz-Austria, 1970.

MICHEL, Francisque, *Les Écossais*, 1841.

MICHELET, Jules, *Histoire de France*, 19 vol., Paris, 1879.

MINTO, C.S., *Victorian and Edwardian Scotland from old photographs*, The Viking Press, New York, 1970.

MONTAGU BURROWS, *Life of Edward Lord Hawke*, Londres, 1883. [sur la bataille navale des Cardinaux, 20 nov. 1759]

MORGAN, Kenneth, O., *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, Londres, 1984.

MORICE, Pierre-Hyacinthe, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, enrichie d'une dissertation sur l'établissement des Bretons dans l'Armorique, et de plusieurs notes critiques, Taillandier, Paris, 1750-1756, 2 tomes.

MORRIS, *Lettre de Morris à Shirley, 30 juillet 1755*, Pennsylvania Colonial Records.

MURRAY, R.H., *Revolutionary Ireland and its Settlement*, Londres, 1911.

NICOLAS, Sir Nicholas Harris, GCMG, *A History of the Royal Navy, from the earliest times to the wars of the French Revolution*, 2 vol., Londres, 1847.

O'FARRELL, Patrick, *Ireland's English Question, Anglo-Irish Relations 1534-1970*, Schocken Books, New York, 1971.

ONASANDRE, Στρατηγικόσ *[Strategikos]*, traduction de Guischardi, in Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, t. III, Paris, 1840.

ORME, Robert, *A History of the Military Transactions of the British Nation in INDOSTAN, from the Year MDCCXLV [1745] to Which is Prefixed a Dissertation on the Establishments made by Mahomedan Conquerors in Indostan*, 2 volumes, F. Wingrave, Londres, 1803, 4e édition revue et corrigée, à Madras, par Pharaoah and Co, en 1861.

PAJOL, général de division, *Les Guerres sous Louis XV*, 7 volumes, Paris, 1883.

PARKMAN, Francis, *Montcalm and Wolf*, 2 volumes, Macmillan & Co, Londres, 1884.

PARKMAN, Francis, *The Conspiracy of Pontiac, and the Indian War after The Conquest of Canada*, Collier Books, New York, Collier-Macmillan Ltd, Londres.



PLOWDEN'S, *History of Ireland from the Union to 1810.*

PORTER, W., *History of the Corps of Royal Engineers*, vol. 1, Londres, 1889.

PREBBLE, John, *Glencoe*, Martin Secker & Warburg Ltd., Londres, 1966.

PUYSÉGUR, Jacques-François de Chastenet, marquis de, maréchal de France, *Traité de l'Art de la Guerre, par principes et par règles*, ouvrage de M. le maréchal de Puységur, mis à jour par M. le marquis de Puységur son fils, etc., Paris, 1748, puis La Haye, 1749.

QUINEY, J.C., *Mémoires*, Imprimerie Le Cesne, Paris, 1791.

Recueil des Instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, publié sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères, XII, ESPAGNE, avec une introduction et des notes par MOREL-FATIO, A., et LÉONARDON, H., Tome Deuxième (1701-1722), Félix Alcan Éditeur [Ancienne Librairie Germer Baillière et C[ie]], Paris, 1898. [Microfilms de la Bibliothèque Nationale]

REICH, Emil, *Foundations of the Modern Europe*, New York, 1908.

ROBERTSON, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853. [Écrit sous le pseudonyme de ALISTER, R. pour éviter les représailles du gouvernement anglais].

ROGERS, H.C.B., colonel, *The British Army of the Eighteenth Century*, George Allan & Unwin Ltd., Londres, 1977.

RONCIÈRE, Charles de La, *Histoire de la marine française*, Plon, Paris, 1899.

RONCIÈRE, Charles de La, *Quatrième guerre navale entre la France et l'Angleterre*, Paris, 1890.

SAINT-CAST, *Recueil de pièces officielles et de documents contemporains relatifs au combat du 11 septembre 1758*, publié par la Société archéologique des Côtes du Nord, Saint-Brieuc, L. Prudhomme, imprimeur-libraire, 1858.

SAVORY, *His Britannic Majesty's Army in germany during the Seven Years War, 1757-62*, Oxford, 1965.

SCHNEIDER, lieutenant colonel Fernand, *Histoire des Doctrines militaires*, PUF, Paris, 1957.

SEN, S.P., *The French in India*, 1763-1816, Firma K.L. Mukhopadhyay, Calcutta, 1958.

SMURTHWAITE, David, *Battlefields of Britain.*

STANLEY, George, FG, *Canada Invaded*, Samuel Stevens Hakkert and Company, Toronto et Sarasota, 1977.

STUART, Bérault, *Traité sur l'Art de la Guerre*, Introduction et Édition par Élie de Comminges, Éditions Martinus Nijhoff, La Haye, 1976.

SUE, Eugène, *Histoire de la Marine française*, 1835.

SULTE, Benjamin, *La Bataille de Châteauguay*, Montréal.

SUN TSÉ ou SUN TZU, traduit par le missionnaire Joseph-Marie AMIOT, *Art militaire des Chinois*, ou *Recueil d'anciens traités sur la guerre*, édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC. LXXII [1772].

SUN TZU, *L'Art de la guerre*, Flammarion, Paris, 1972. [traduction de Francis Wang]

SUSANE, général, *Histoire de l'Artillerie*, Paris.

THORNTON, Edward, *The History of the British Empire in India*, Wm. H. Allen & Co., Londres, 1859. (Univ. Laval DS 463 T513 1859)

TREVELYAN, George-Macauley, O.M., *Illustrated English Social History*, 4 vol., Longmans Publishing, Londres, 1944.

TRIBOUILLET, lieutenant, *Précis historique du Havre militaire*, Imprimerie Lemale, Le Havre, 1900.

VALIÈRE, Monsieur de La, capitaine des troupes de l'Isle Royale, *Rapport des événements de Chignectou et d'autres parties des frontières de l'Acadie, du 15 septembre 1750 au 28 juillet 1751.* [Archives des Rapports, 1905. Vol. II].



VAUBAN, maréchal de, *Traité de l'attaque des places*, Paris, 1706.

VIDAL, général, *L'Armée française à travers les âges; L'Artillerie*, Paris, 1933.

WADDINGTON, R., *La guerre de Sept Ans*, Paris, 1899.

WANTY, Émile, général, *La pensée militaire des origines à 1914*, Brépols, Bruxelles.

WEISS, Charles, *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la révocation de l'Édit de Nantes jusqu'à nos jours*, 2 tomes, Charpentier Librairie-Éditeur, Paris, 1853.

WILLIAMS, Gomer, *History of the Liverpool Privateers and Letters of Marque with an account of the Liverpool Slaves Trade*, William Heinemann Publishing, Londres, 1897.

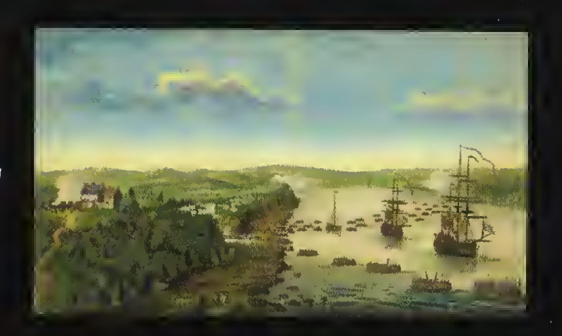
WOODHAM-SMITH, Cecil, *The Great Hunger, Ireland 1845-1848. The story of the Famine of the 1840's which killed a million Irish peasants, sent hundreds of thousands to the New World, and influenced history down to thepresent day*, Harper & Row Publishings, New York, 1962.

YOUNG, Peter, *A Dictionary of Battles*, Londres.



Québec, Canada
2006

Dictionnaire des batailles terrestres franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans



Les pertes humaines de l'ensemble de la Guerre de Sept Ans atteignirent 140 000 soldats, en faisant abstraction des civils tués, qui furent plus nombreux encore. En fait, près d'un million d'humains durent leur funeste destin à des monarques insensés. Pour définir le nombre de blessés et de handicapés, il faut multiplier ce nombre par cinq, soit 2 500 000.

Ce dictionnaire de tactique militaire se limite à raconter les batailles terrestres franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans qui s'acheva officiellement en 1763. Il invite les passionnés des hauts faits des soldats canadiens, français et anglais qui prirent part à cette guerre, à un voyage à travers le monde pour suivre les grandes épopées des sans-grade et des capitaines légendaires tels que Montcalm, Wolfe, Pontiac ou Bougainville.

Les militaires qui souhaitent approfondir les tactiques des stratèges du XVIII[e] siècle y trouveront aussi leur compte puisque certaines tactiques sont étudiées sous l'angle de grands théoriciens militaires, tels Carl von Clauzewitz, Sun Tzu, Puységur, Foch, Jomini et bien d'autres.

Riche de renseignements historiques et d'anecdotes, accompagnés d'une iconographie originale, le *Dictionnaire des batailles terrestres franco-anglaises de la Guerre de Sept Ans* rend compte, avant tout, des dépassements, du courage téméraire et des faiblesses de chacun.





Jean-Claude Castex a vécu à Oran, en Algérie, avant de poursuivre des études universitaires en histoire à l'Université Laval, à Québec, puis à l'Université Simon Fraser, à Vancouver. Il a fait carrière dans l'enseignement et a publié, entre autres, Les grands dossiers criminels du Canada, *en deux tomes (Éditons Pierre Tisseyre, 1990 et 1991) le* Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises *(PUL, 2004),* À la limite de l'horreur *(Les Intouchables, 2006).*


ISBN 978-2-7637-8334-5
9 782763 783345